
TSINKI


CANTON LA PAGODE FLEURIE

AU PAYS DES PAGODES

PAR

A. RAQUEZ


WUHU


LONGHOA


LE PETIT ORPHELIN

Série d'Orient, No. 2

A. RAQUEZ

AU PAYS DES PAGODES

NOTES DE VOYAGE

HONGKONG, MACAO, SHANGHAI, LE HOUPÉ, LE HOUNAN

LE KOUEI-TCHEOU

AVEC PRÉFACE PAR

LE GÉNÉRAL TCHENG KI-TONG

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 56 GRAVURES ET PHOTOGRAVURES

SHANGHAI
RUE DU CONSULAT
IMPRIMERIE DE LA PRESSE ORIENTALE
1900

A

LA MÉMOIRE DES MIENS

PRÉFACE

Lorsque, pendant mon séjour en Europe, j'ai entrepris une série d'études sur mon pays, j'ai voulu présenter aux lecteurs occidentaux la vraie Chine si imparfaitement et si superficiellement connue là bas. Sauf quelques rares exceptions, en effet, les relations de voyage justifient ce proverbe fameux: A beau mentir qui vient de loin.

Tel ou tel livre que j'ai pu lire a été écrit par un globe-trotter s'arrêtant dans nos ports la courte durée d'une escale et parlant néanmoins de la Chine avec l'assurance d'un vieux résident de nos pays. D'autres fois, les études laissent percer un parti-pris tel que nous nous trouvons en présence d'une thèse arrêtée d'avance et que son auteur cherche à justifier par des observations controuvables.

Mais j'avoue que ma dernière visite à la bibliothèque des paquebots m'a laissé profondément rêveur, après m'avoir procuré quelques instants de douce gaîté.

L'auteur du *Voyage pratique au Japon*, qui dédiait son livre, en 1893, au Président du Conseil d'Administration des Messageries Maritimes, raconte que le boy de M. C......, l'un des plus respectables résidents de Shanghai, lui a servi de cicerone dans cette ville. Mais laissons parler l'écrivain:

"Voici une femme d'un âge mûr, vêtue proprement d'étoffes lustrées de "couleurs voyantes, sur deux pieds mutilés.—"C'est donc vrai, cet usage de "l'écrasement des pieds?—Oui, me dit le boy, c'est une femme adultère."

"Donc, c'est une *peine* plutôt qu'un usage."

Après celle-là, dirait Gavroche, on peut tirer l'échelle.

Pour un voyage pratique, le voyage de M. Lecomte est peut-être pratique, mais . . . pour qui?

La Chine révélée par les boys, tel me paraîtrait le vrai titre de l'ouvrage.

Dans un autre, plus récent, l'on essayait de captiver l'attention du lecteur en décrivant *les bateaux de fleurs de Shanghai*, ville que j'habite depuis six ans sans avoir jamais entendu parler de ces lieux de délices (style de l'auteur).

Enfin, un troisième écrivain — plus savant, celui-ci — annonce sans sourciller, que leur religion *défend aux Chinois de manger du porc* et que mes compatriotes

ne tuent pas les buffles parce qu'ils leur servent à labourer la terre, *concurremment avec leurs femmes.*

Ces divers récits doivent évidemment intéresser le public puisque le chiffre de leurs éditions prouve qu'ils trouvent des lecteurs. Les esquisses de la société chinoise que j'ai tracées autrefois doivent de leur côté paraître bien pâles auprès de ces tableaux hauts en couleur. Mais je ne puis comprendre que de semblables billevesées trouvent crédit en cette période où l'on recherche avant tout la vérité.

A ce point de vue, le *Pays des Pagodes* ne sera pas, malheureusement pour mon ami A. Raquez, aussi divertissant que les récits de ses devanciers. L'auteur n'a que le mérite de décrire le monde oriental à vol d'oiseau; il peint ce qu'il voit et écrit ce qu'il pense. C'est vraiment trop de sincérité. Les gens sérieux l'apprécieront, mais combien sont-ils?

Je plains du fond du cœur ce pauvre Raquez qui, au lieu de faire comme beaucoup, s'est imposé la tâche d'écrire, jour par jour, sur place. Sait-il que la fidélité nuit parfois et que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire?

Enfin, le *Pays des Pagodes* voit le jour. Tant pis pour son auteur!

Quant à moi, je souhaite que tous les voyageurs ressemblent à celui qui vient de passer de longs mois au milieu de nous. Le public européen connaîtrait mieux notre pauvre Chine et son paisible peuple, considéré plus que jamais comme quantité négligeable. Il l'apprécierait à sa juste valeur; il l'aimerait mais non cependant — je l'espère — au point de vouloir le dévorer.

Le cœur humain étant le même sous toutes les latitudes, nos frères d'occident finiraient sans doute par nous découvrir de sérieuses qualités si nous leur étions présentés tels que nous sommes.

Nous ne demandons pas qu'on nous habille, mais nous ne voulons pas que l'on nous déshabille et nous protestons contre les hâbleries de certains charlatans qui nous posent sur le visage des mouches dont ne nous a pas gratifiés la nature.

Il ne m'est pas permis de partager toutes les idées, toutes les appréciations de l'auteur du *Pays des Pagodes*; mais, l'ayant souventes fois vu à l'œuvre, j'ai été témoin de sa volonté de se rendre compte par lui-même, de son désir acharné de savoir et d'observer.

Un récit sincère de voyageur vaut, à mon sens, infiniment mieux qu'une proposition de désarmement général ou qu'une conférence de la paix.

Il saisit l'opinion publique, prévient les méprises et dissipe les malentendus qui, souvent, engendrent la guerre.

Les peuples qui habitent notre planète à la fois si vaste et si petite ne sont-ils pas fait pour s'entendre? Ils s'entendraient, s'estimeraient et s'aimeraient, s'ils se connaissaient mieux.

Puisse le livre de Raquez être une solide pierre apportée à cet édifice de la fraternité ! Je lui souhaite tout le succès qu'il mérite.

L'auteur du *Pays des Pagodes* ne chante pas la Chine que Bazin nous présentait à l'Opéra-Comique :

La Chine est un pays charmant
Qui doit nous plaire assurément !
Partout des sonnettes,
Partout des clochettes !

Mais une Chine, vieille de plusieurs milliers d'années et dont l'existence a pour base la vie sociale.

Suivez donc Raquez. Disposez de sa pensée, moteur plus rapide que la vapeur ou l'électricité. Il vous fera parcourir en peu d'instants le vaste Empire du Milieu.

Avec un tel cicerone, vous ne regretterez pas votre excursion. Donc, bon voyage !

TCHENG KI-TONG

Shanghai, 15 novembre 1899



UN TRIBUNAL CHINOIS

AU PAYS DES PAGODE

CHAPITRE PREMIER

DE HONGKONG À CANTON

A BORD DU HANKOW—OUVRE L'ŒIL AU BOSSOIR !—UN SINGULIER PRÉ
—LA RIVIÈRE DES PERLES—BOCCA-TIGRIS—LES SAMPANIÈRES À
—UNE PAGE D'HISTOIRE —SHAMEEN

Jeudi, 1er septembre

Huit heures du matin.—Le *Hankow*, qui m'emmène de Hong
Canton, est un de ces superbes bateaux de rivière, de ces "ferry-boats
structure énorme qui sillonnent le Tchou Kiang et le Yang-Tsé Kiang.

Un balancier colossal dépasse d'une dizaine de mètres la
supérieure de chaque côté de laquelle d'immenses tambours abriten
motrices.

A l'avant, la plage avec ses chaises longues et ses fauteuils de l
cabine du capitaine et le salon des Européens, luxueusement décoré,
trouver place une cinquantaine de convives.

De chaque côté du salon, de vastes et confortables cabines.

A l'arrière, la grande salle des Chinois. Européens et Asiatiq
effet séparés les uns des autres. Il est strictement interdit à tout Chir
que puisse être sa situation sociale de franchir les limites de l'arr
suspects sont surveillés avec soin.

Récemment encore, des pirates, aux allures de commerçants
prenaient passage à bord des paquebots, en massacraient l'équipage et aba
le navire comme une épave, en emportant sa cargaison. En 1891, le
pillé de la sorte, après le meurtre de son capitaine et des autres offic
conserve encore dans le pays le souvenir de l'exécution à Kowloon
que l'on put découvrir.

Aussi les carabines alignées au ratelier de notre salon, et les
cartouches correctement rangés sur les planches de la bibliothèque,
nous crier : Ouvre l'œil au bossoir !

C'est égal, me voilà dans un singulier pays !

Fureteur de mon naturel, je continue le "tour du passager".

Près des machines, je lis le certificat de service du paquebot qui peut contenir, affirme le gouvernement de la Reine, 2.436 passagers. Des engins de sauvetages suffisants pour ce nombre de personnes existent à bord, constate l'officier-inspecteur. Il y a des grâces d'état, surtout pour les inspecteurs. J'ai beau en effet, simple mortel que je suis, écarquiller les yeux, je ne puis découvrir que deux canots de taille moyenne. Quant aux bouées, invisibles à l'œil nu !

Plus loin, à l'arrière, la vaste salle réservée aux Chinois. Le spectacle ne manque pas de pittoresque. Ils sont là une centaine, campés au milieu d'un amoncellement de paquets, de sacs et de malles. Au milieu, un vieux Céleste installé dans une chaire improvisée, faite de caisses et de paniers. Les yeux clos, les lèvres crispées, découvrant et recouvrant tour à tour, dans le large mouvement de la bouche, de longues dents déchaussées, notre bonhomme s'évente d'un geste lent et régulier de pendule. Il parle et sa phrase chinoise se déroule avec une élégante facilité de débit. Depuis une heure, il fonctionne de la sorte et ne s'arrêtera, paraît-il, que pour ingurgiter quelques bols de riz, puis reprendra son sermon avec une persévérance digne d'un meilleur sort.

C'est un agent des sociétés bibliques qui fait régulièrement le voyage de Canton sur les bateaux des compagnies anglaises et débite la bonne parole à l'aller comme au retour afin de pêcher des âmes dans la Rivière des Perles.

Mais les âmes ne mordent guère, si j'en juge par l'indifférence et l'inattention générales. Je me trompe.

En face de la chaire, deux matelots du *man-of-war* américain *Olympia* sont confortablement étendus sur des chaises longues.

Les mains croisées sur la poitrine, ils écoutent avec béatitude les chinoiseries de l'orateur et semblent tout ahuris devant cet étrange prédicant qui s'obstine à ne pas ouvrir les yeux mais dont l'éloquence ne faiblit pas une seconde.

Je découvre l'ami A-Cam, gros négociant de Saigon, que j'ai déjà présenté au lecteur dans un précédent récit et qui parle français presque comme un parisien. Il va voir sa famille à Canton et me donne rendez-vous pour demain, afin de visiter la grande cité chinoise.

J'aurai en lui un guide aussi précieux qu'aimable.

Le temps est au beau et au chaud fixes. Sur la plage avant, deux de mes compagnons de voyage du *Laos*, les jeunes Pères Lasporte et Douspis lisent le récit de la mort de leur confrère, le Père Berthollet, massacré tout

LA RIVIÈRE DES PERLES



EXÉCUTION À KOWLOON DES PIRATES DU NAMOA [AVANT]

récemment dans la province du Kouang-si. Entrant à peine dans la vie, ils apprennent déjà à mourir.

Le Fleuve des Perles, ou *Tchou-kiang*, que nous devons remonter jusqu'à Canton, vient se jeter dans la mer entre Hongkong et Macao. Il est formé par la réunion de trois importants cours d'eau : le *Si-kiang* (fleuve de l'ouest) qui, avec ses huit cents kilomètres de parcours est pour ainsi dire l'unique voie commerciale entre Canton et les trois provinces du Kouy-tchéou, du Kouang-si et du Yunnan—le *Pé-kiang* (fleuve du nord) qui réunit la grande ville au bassin du Yangtsé—et le *Toung-kiang* (fleuve de l'est) dont la longueur comme celle du Pé-kiang est de trois cents kilomètres environ.

L'ensemble des bras et des canaux de ces fleuves forme un vaste delta de plus de 300 kilomètres carrés.

L'estuaire dans lesquel nous entrons est parsemé d'îlots. Vers midi, la rivière se retrécit pour reprendre brusquement une largeur de près de deux milles. Nous sommes à la passe de *Bocca Tigris*, fameuse dans les annales de la contrebande d'opium.

Les hauteurs qui dominent l'étranglement sont couronnées, sur l'une et l'autre rive, d'ouvrages anciens et modernes. D'importants travaux paraissent tout récents. Les flancs de la montagne sont casematés et des réduits bétonnés, établis au ras même de l'eau, laissent voir des meurtrières veuves de canons. La passe peut avoir un kilomètre de largeur.

Les rives deviennent plates et couvertes de rizières. Dans le fond, à droite, une aride chaîne de montagnes.

Le steward du bord est très occupé. Il donne à toute une collection de serins et de merles la becquée quotidienne sous forme de sauterelles vivantes auxquelles il brise les ailes. Une petite cage de bois à barreaux très serrés contient une centaine de ces pauvres insectes qu'il vient d'acheter quinze cents. Le prix varie, me dit-il de 10 à 70 cents, suivant la saison. Les gamins chinois passent leur journée à faire dans les campagnes cette chasse qui donne des résultats sérieux pour la famille. Voilà un sport qui tenterait en France, pas mal de nos gamins !

Ding ! Ding ! C'est la cloche du tiffin. Je me méfie de la cuisine, mais bien à tort car elle est excellente. (1)

(1) Le prix du passage est de 8 piastres cinquante, donnant droit au transport gratuit d'un boy. Tiffin $1.50

Le *Hankow* file toujours douze nœuds, mais, autour de lui la navigation devient plus dense : Chaloupes à vapeur, jonques aux voiles invraisemblables et chargées jusqu'à couler, sampans de toutes formes et de toutes dimensions.

Le capitaine, M. Sloyd, un fort aimable homme qui parle un pur français, me signale un petit village de paillotes comme étant le rendez-vous des riches désœuvrés de Canton. Ils y viennent assister à des combats de grillons et exposent de grosses sommes en paris.

Décidément ce monde où nous vivons n'est qu'un vaste champ de bataille. Après les hommes, voilà que les animaux se ruent les uns contre les autres, que les combats de coqs s'acclimatent dans les milieux parisiens, qu'en Indo-Chine nous voyions les poissons lutter entre eux jusqu'à la mort et que les insectes eux-mêmes en viennent à se détruire en combat singulier.

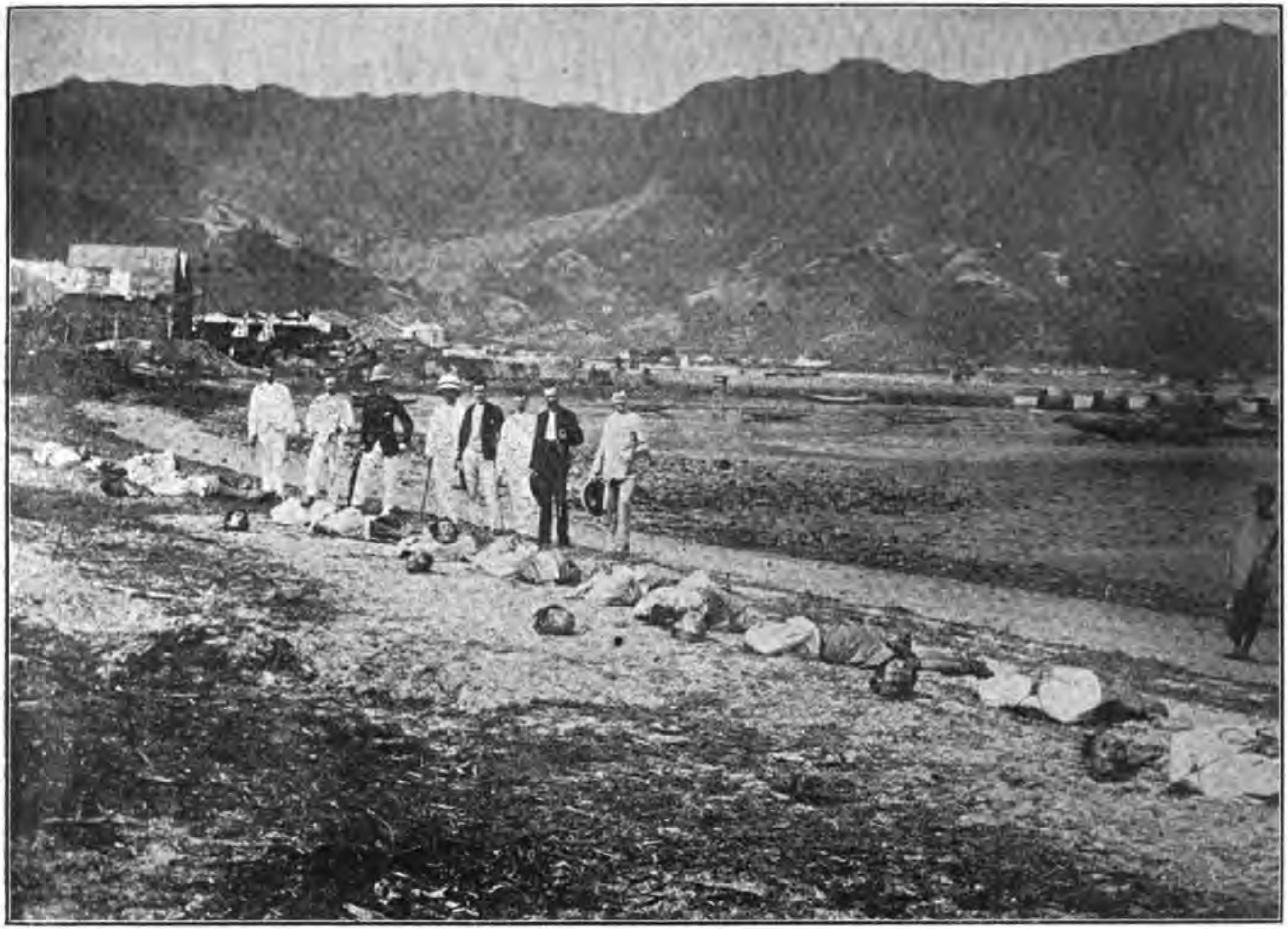
Deux tours-pagodes à neuf étages. Nous sommes bien en Chine, cette fois, plus de doute. C'est le gros bourg de Whampoa, et dans le lointain, se profilent les superbes flèches gothiques de la cathédrale de Canton. Elles détonnent dans ce millieu, élevant leurs lignes élégantes et fières au-dessus des toits bizarrement contournés sur le faite desquels se déroulent en grimaçant des monstres fantastiques. Mais cette opposition n'est-elle pas voulue, cherchée ? Ne crient-elle pas à tous, ces flèches du temple, que la France est là avec sa puissance, sa civilisation, son charme si différents de la puissance, de la civilisation, du charme de ce peuple au milieu duquel je vais vivre quelques mois en m'efforçant de percer son masque impassible.

Deux heures.—Nous jetons l'ancre en face de la douane, à une centaine de mètres de la rive.

Je parlais tout à l'heure de sauterelles. C'est une nuée de sauterelles qui entoure maintenant notre navire sous la forme de centaines et de centaines de sampans. Leur masse profonde couvre la rivière au loin.

Soudain, arrivées je ne sais comment, les sampanières escaladent les bastingages de tous les côtés à la fois. En un clin d'œil le navire en est rempli. L'on a l'impression très nette de ce que devait être une attaque de pirates et de l'effet moral produit par la multitude sur un petit groupe d'hommes, si résolus soient-ils.

Pas dangereuse, mais cependant bruyante, l'invasion de nos sampanières, accortes gaillardes tout de noir vêtues, aux pantalons larges descendant jusqu'aux chevilles. Elles sont le plus bel ornement de la population maritime de Canton.



EXÉCUTION À KOWLOON DES PIRATES DU NAMOA [APRÈS]

Toutes font le siège des passagers. J'en ai huit autour de moi, vieilles horribles et jeunes filles à gracieux minois, jacassant comme des perruches et sollicitant dans un jargon anglo-chinois impossible l'honneur de me conduire à terre. Me voilà pris d'un accès de fou rire dont mes gaillardes profitent pour se partager mes bagages et les embarquer dans un sampan sous les yeux vigilants du fidèle *Nguyen* (1) et du jeune *A-ki* (2).

Cette mainmise des sampanières sur les voyageurs ne date pas d'hier car les rapports officiels dressés après la prise de Canton par les troupes alliées de la France et de l'Angleterre en 1857 rapportent que :

"La population des bateaux fut la première à reprendre confiance et chaque "canonnière arrivant était assiégée par un *essaim de batelières acharnées* chez "lesquels l'amour d'un vil gain avait bientôt triomphé des scrupules patriotiques "qu'elles pouvaient avoir." (3)

Mais me voilà moi-même embarqué dans un sampan très propre et même coquettement décoré d'images et de photographies.

Un problème se pose. Comment traverser cette profonde masse d'embarcations serrées les unes entre les autres ? La difficulté est vite résolue grâce à l'adresse extrême de nos marinières qui s'aidant de la rame et d'une perche à crochet, arrivent à se faufiler comme par miracle au milieu de cette cohue bruyante. Nous voici dans un canal bordé de quais. Bientôt le sampan s'arrête en face de l'hôtel *Victoria*, le seul de la concession européenne.

Jadis il y avait ici un hôtel français, mais il a clos ses portes. Le *manager* de *Victoria Hotel* est un Portugais assez avenant mais qui ne parle pas notre langue. Les chambres sont convenables ; la cuisine.....j'aime mieux n'en point parler.

Quelques mots d'histoire. C'est le 28 décembre 1857 que les troupes franco-anglaises s'emparèrent, après un bombardement de 27 heures, de la grande cité défendue par des troupes chinoises et tartares.

Les marins français du *Primauguet* et de l'*Audacieuse*, sous le commandement du Baron Gros, débarquèrent les premiers avec une petite pièce de campagne et donnèrent l'assaut du fort *Lin*. Un marin français y planta notre drapeau.

(1) Boy annamite, de Tourane.

(2) Boy chinois, de Saïgon.

(3) Rapport sur la mission de Lord Elgin pendant les années 1857-1858-1859 par Laurence Oliphant, secrétaire de la mission.

Le secrétaire de Lord Elgin, M. Laurence Oliphant, écrit à ce sujet : "Il faut rendre à nos alliés la justice de reconnaître que leur intelligence "fut plus rapide que la nôtre. Nos hommes étaient même tellement dé- "pourvus de cette qualité qu'ils se précipitèrent sur le fort avec de grands cris "prenant apparemment le drapeau tricolore qui flottait sur les murailles pour un "étendard chinois."

L'on avait occupé l'île de Honan et l'îlot de Whampoa, situés tous deux en face de Canton de l'autre côté du fleuve. La ville prise, les troupes y campèrent jusqu'au mois d'octobre 1867.

Au lieu de profiter des événements pour affecter désormais à la résidence des Européens la belle et importante île de Honan, on s'amusa à créer un îlot artificiel, auquel on donna le nom de *Shameen* qu'il conserve encore aujourd'hui et qui affecte à peu près la forme d'une lentille convexe dont la surface plane fait face à la cité chinoise.

En 1859, l'îlot était divisé en deux parties inégales : l'une, la plus petite, devenait terre française, l'autre appartenant au gouvernement de la Reine.

Deux ponts relient Shameen à la ville chinoise, l'un anglais, l'autre français. .Ils sont, pendant la journée comme la nuit, fermés par une grille de fer et gardés par des soldats chinois. La population de Canton est difficile et remuante. En 1883, seize maisons et le théâtre furent brûlés par la populace. Aussi les grilles ne sont-elles ouvertes que pour laisser passer les habitants de la concession. Quant aux Chinois, ils ne peuvent franchir les ponts qu'en justifiant d'un motif plausible.

La police de la concession est faite par des agents indigènes sous la direction de chefs anglais et portugais.

Deux importantes maisons de Lyon, Chauvin, Chevalier et Cie, Pasquet et Tamet, représentent ici le commerce français. Leurs directeurs, M. Dufêtre d'un côté, M. Pasquet de l'autre, sont bien les plus charmants camarades que l'on puisse rencontrer. Ils groupent autour d'eux, avec le concours de l'excellent consul M. Flayelle, une petite colonie française, admirablement unie. Chose rare !

CANTON



SHAMEEN—LE PONT ANGLAIS—LE POSTE—LE CANAL —LA CITÉ CHINOISE

CHAPITRE DEUXIÈME

CANTON ET SES INDUSTRIES

ASPECT DES RUES—LES CHAISES À PORTEUR—VOYEZ TERRASSE !—LES BRODEURS —LES BATTEURS D'OR—LE SINGE ET LES MALADIES D'ESTOMAC—EVENTAILLISTES, GRAVEURS, PEINTRES, ETC.—ILLUMINATION DU FLEUVE—CÉRÉMONIES NOCTURNES—A L'HÔPITAL—CANARDS LAQUÉS—TCHIN - TCHIN BOUDHA—LA BOUFFARDE DU PAYS—L'INSTRUCTION EN CHINE ET LE PROGRÈS—UNE VÉNÉRABLE CLEPSYDRE—SALLES D'EXAMEN.

Les libraires de Hongkong, Kelly et Walsh, ont édité une excellente carte de Canton qui permet d'avoir une idée de la situation des principaux monuments à visiter.

A- Cam vient me prendre. Nous partons en chaise, seul mode de locomotion usité dans le pays. Mais je fais découvrir la mienne pour mieux voir ou plutôt pour voir quelque chose et ne pas être complètement calfeutré.

Quelle curieuse ville ! A peine a-t-on franchi le pont voisin de l'hôtel que l'on se trouve dans des rues larges d'un mètre cinquante à deux mètres, naturellement sans trottoirs. De chaque côté, des magasins ouvrant directement sur la rue et construits presque tous sur le même modèle.

La façade est étroite mais la boutique ou l'échopppe sont profondes. Par devant, une clôture en maçonnerie à hauteur d'appui et sur laquelle vient prendre naissance le comptoir du marchand. Dans cette petite muraille ou dans le pilier de séparation des deux maisons contiguës, est creusée une petite niche. C'est là que chaque jour, on brûle des bâtonnets d'encens pour rendre favorables les génies du lieu et écarter les esprits malfaisants.

Les maisons sont toutes à étages. La rue n'est donc qu'une sorte de boyau, mais ce qui donne un cachet tout particulier à ces ruelles de Canton, c'est une multitude de longues et étroites planchettes suspendues en potence au-dessus de la tête des passants. Elles indiquent le nom du marchand ou de l'artisan, ce qu'il vend ou ce qu'il travaille. Les unes sont dorées avec des caractères laqués, d'autres au contraire présentent des caractères d'or sur un fond laqué ; quelques unes sont blanches, rouges, vertes et souvent s'avancent serrées les unes contre les autres par groupes de deux, trois ou quatre, interceptant la lumière.

Le sol est couvert de dalles longues, épaisses et étroites. Lorsqu'il ne pleut pas et sauf aux abords des portes, les rues sont propres, praticables au piéton et en général supérieures à leur réputation.

Presque toutes sont fermées, le soir, par une solide porte de bois, à la surveillance de laquelle des gardiens sont préposés. Chaque rue a son petit sanctuaire et quelquefois sa pagode. Les artisans et les marchands ont leur corporation, leur *ghild* avec un *guildhall* souvent très riche.

Mais ce que l'on ne peut rendre, c'est l'extraordinaire mouvement de ces rues de Canton. Une nuée de fourmis trottant et retrottant sans cesse peut seule en donner une idée par comparaison. Du lever au coucher du soleil, ces étroits couloirs sont sillonnés par une foule énorme—la ville renferme deux millions d'habitants—qui se promène, court à ses affaires ou à ses plaisirs, à pied le plus souvent et parfois en chaise.

Ces deux moyens de locomotion sont effet seuls possibles. De temps à autre, passe un mandarin précédé et suivi d'un cortège qui compte deux ou trois cavaliers, mais il n'y a en somme dans les rues de Canton ni chevaux, ni voitures, ni djinrikichas, ni charrettes, ni même de brouettes.

Toutes les charges se portent sur les épaules au moyen de bambous. Chaque coolie trotte en poussant un cri guttural—souvent *a-hô* (h dûr)—et rhytmique qui l'excite, lui entretient la cadence et fait écarter la foule.

Lorsqu'ils sont plusieurs portant le même fardeau, les cris de chacun des coolies sont jetés avec intonation différente et se répondent mutuellement—*hô-a*= *hô-a*, par exemple—toujours avec la rapidité de la cadence du pas.

Les porteurs de chaise ne cessent de crier à plein gosier. Ils sont trois; un à chaque extrémité des brancards, le troisième entre la chaise et le porteur de tête.

Ces hommes marchent très vite, au pas de charge et font preuve d'une étonnante habileté. Les deux premiers changent de place sans ralentir l'allure.

Très souvent deux chaises se rencontrent dans ces étroites ruelles. A certains endroits comme au tournant des rues qui se croisent à angle droit, il faut des précautions infinies pour éviter une collision avec les porteurs d'eau, les coolies qui transportent de grosses pièces de bois, des cercueils énormes ou des meubles encombrants et malgré tout, nos hommes parviennent à se faufiler et à passer sans heurt, sinon sans cris.

CANTON



UNE RUE

Les enseignes   Les dalles

La ville chinoise est entourée d'une première et large muraille et la ville tartare à son tour est protégée par une enceinte. Mais le commerce a débordé bien au delà des murs et ces faubourgs, où nous évoluons tout d'abord, sont presque aussi considérables que la ville proprement dite.

Un coup d'œil à l'*Hôpital indigène d'Oil-yoe-sil-tong*, qui n'est, en définitive, qu'un dispensaire où des médecins chinois donnent des consultations gratuites.

A-Cam connait l'un des administrateurs qui m'invite à assister demain à la visite des médecins. J'accepte de grand cœur. La table sur laquelle on nous sert le thé comme au début de toute visite chinoise est un assemblage de presque tous les marbres de la Chine. Elle est fort curieuse comme agencement et comme effet de couleurs.

Arrêt dans un restaurant chinois à trois étages et ressemblant assez de prime abord à nos tavernes enfumées. Les loqueteux se tiennent au rez-de-chaussée; le tiers état de la richesse au premier et au second étage; quant aux "richards" ainsi que les appelle A-Cam, c'est au troisième qu'il leur faut monter. Les goutteux ne doivent pas être nombreux dans ce pays pour qu'on ne craigne pas d'infliger cette ascension aux favorisés de la fortune.

L'intérieur du restaurant est garni de bois découpés comme de la fine dentelle. Sur la table massive comme les siéges, un garçon bien stylé range symétriquement des gâteaux de farine lourde et peu cuite, des fruits confits enfilés sur une tige de métal et rappelant les brochettes de Boissier, des pâtes de fruits, des beignets, des nougats, des compotes et naturellement la traditionnelle tasse de thé dont la qualité augmente avec l'ascension du client. Chaque convive reçoit une gentille petite fourchette en fil d'argent pour piquer les friandises étalées devant lui.

Sauf les gâteaux tout ce qu'on nous sert est très bon.

Du haut de l'escalier, le garçon annonce, avec une voix de stentor, le montant de nos consommations, car il faut payer à la caisse, près de la sortie comme chez Duval. Tout cela se passe si méthodiquement que je me prends à me demander si je ne me trouve pas dans un fantaisiste cabaret de la Butte. Mais A-Cam me rappelle à la réalité en me faisant remarquer l'extrême bon marché des douceurs et chatteries cantonaises. Nous n'avons pas en effet à débourser plus de vingt-cinq centimes de France et cependant ma curiosité m'a fait commettre un gros péché de gourmandise.

De notre salle, nous dominions.... les toits des maisons voisines et mon attention avait été attirée par une quantité de jarres en terre brune que je voyais correctement alignées sur presque toutes les toitures. Elles renferment des haricots bouillis que l'on mélange avec de la farine de blé et du sel. On laisse la fermentation se produire. Au bout de quelque temps la jarre se trouve remplie d'un liquide brunâtre dont les Chinois se servent comme de condiment et qu'ils appellent *Chiang-Youe* (au Japon : *Cho-you*).

A-Cam m'introduit chez quelques uns de ses amis, riches commerçants de la ville. Ces braves gens, après l'absorption de la tasse de thé réglementaire, insistent pour m'accompagner, et nous partons ensemble continuer notre promenade à pied dans les rues de Canton. Chacun de mes nouveaux amis tient à la main un superbe éventail de plumes d'aigle ou de soie brodée. Ils portent la longue robe de soie grise.

Nous sommes dans le quartier des *brodeurs* et nous visitons l'atelier de *Moo Nong*, chef d'une des maisons les plus anciennes et les plus renommées de la place. Quelques ouvriers travaillent à une grande inscription qu'ils brodent en fils d'or sur un fond de soie rouge. Cette pièce est destinée au vice-roi dont elle célèbre les vertus (!) D'autres ouvriers terminent pour un comédien une merveilleuse robe de soie brodée.

Chez *Chon Yun-fong*, nous sommes en pleine rue des *batteurs d'or*. Voilà les minces lamelles sur lesquelles s'abattent les lourds marteaux qui vont les rendre plus minces encore. Le propriétaire de céans nous montre non sans un certain orgueil la longue série des lingots d'or alignés dans ses coffres.

Voilà les *pharmaciens* chinois. Leur profession est absolument libre comme tous les arts et toutes les industries de ce pays de liberté extrême. L'un d'eux est connu de nos compagnons de route. Je lui demande quel est le remède le plus rare qu'il ait l'occasion d'employer. Il m'indique gravement la bave de dragon mais avoue qu'il n'en a pas dans ses bocaux à l'heure actuelle.

Je prie notre Diafoirus de nous faire voir alors ce qu'il a de plus précieux et le bonhomme d'aller chercher, bien soigneusement enveloppé dans du coton et du papier soyeux, une sorte de pierre de la grosseur et de la forme d'un œuf de pigeon mais polie comme du marbre et de teinte noire veinée de vert sombre. Il nous explique que dans quelques régions de la Chine et de la Malaisie poussent des herbes dont les singes sont très friands. Mais les malheureux quadrumanes se suicident en satisfaisant leur passion car ces herbes les font passer lentement de vie à trépas. Lorsque le singe est mort, on lui trouve au cou des glandes dures

comme de la pierre. C'est l'une de ces glandes que nous avons sous les yeux. Sa valeur est de trois cents francs. Broyée et absorbée dans de l'eau, elle forme, paraît-il, un remède souverain contre les plus cruelles maladies d'estomac.

Je n'ai fort heureusement pas besoin d'absorber de glande de singe. L'appétit est excellent et la digestion facile.

Les rues de Canton sont, comme celles de Hanoi, presque toutes habitées par des artisans ou des marchands de la même branche.

Nous passons en revue les vitrines des *cordonniers* où s'étalent toutes les formes de la chaussure chinoise depuis ce minuscule soulier de poupée qui emprisonnera le moignon de la femme élégante jusqu'à la haute et lourde botte du soldat, en jetant un coup d'œil sur les souliers à épaisse semelle de feutre ou de toile pressée et ces escarpins demi-élégants dont la semelle de bois affecte la forme bizarre et peu commode d'une quille de bateau.

Voilà les ouvriers qui détaillent avec des instruments primitifs d'énormes défenses d'éléphant—d'autres qui travaillent les agates, les onyx.

Plus loin, les *éventaillistes* qui étendent de fins tissus sur des cintres de bambou laqué puis, avec un pinceau et une pointe, tracent des paysages ou des scènes qui ont la ligne et la naïveté de nos primitifs;—des *graveurs sur bois* qui après avoir marqué à la pointe le dessus du caractère taillent tout à l'entour et laissent le signe ou la figure en relief;—des *fabricants de chaises* de luxe avec rideaux de soie et brancards enjolivés de sentences des philosophes—des *peintres* qui, sans donner la moindre perspective et sans user des ombres, arrivent néanmoins à rappeler très nettement la physionomie de la personne qu'ils portraicturent. Cette vieille femme qui pose en ce moment dans l'arrière-boutique de l'artiste auquel nous faisons visite, pourra emporter dans quelques instants un portrait sur toile très ressemblant.—Des apprentis colorent de teintes douces des photographies de chanteuses. Chaque nuance du vêtement sera reproduite avec une fidélité absolue. Quelques minutes à peine suffisent à ces mains agiles pour achever leur travail.

Là, ce sont des *dévideurs de soies* aux couleurs éclatantes. Ils tournent gravement leurs appareils peu compliqués non sans échanger sur les passants de la rue maint propos moqueur.

De distance en distance, des *marchands de fruits*, bananes, carambolas, letchis, kakis brillants comme des tomates mûres,—des *poissonniers* qui laissent nager dans des cuves de gros poissons appelés *pien-yu*, assez semblables à nos carpes et auxquels ils tranchent la tête d'un coup de hâchoir lorsqu'un client

se présente. De l'eau fraîche remplit un tonneau placé au dessus des cuves. Un petit conduit de bambou dont l'extrémité est relevée donne passage à un mince jet d'eau qui retombe en pluie sur les poissons, leur prodiguant une fraîcheur dont ils ne profiteront plus longtemps, les pauvres !

Après un coup d'œil jeté à un magasin où sont alignées des centaines et des centaines de pipes en métal blanc, les unes ornées d'émaux, les autres garnies d'effilés de soie, nous rentrons à Shameen.

Il fait soir. La rivière étincelle d'innombrables feux. Nous sommes à l'époque ou pendant plusieurs semaines les Chinois sacrifient aux mânes des noyés.

Les mauvais Génies et le Dragon qui se cachent dans les eaux ne peuvent être apaisés que par le feu ou les prières. Aussi tous ceux qui vivent de la rivière, les sampaniers, les pêcheurs, les bateliers de tout ordre et de tout rang, se joignent-ils aux familles des victimes de l'onde traîtresse afin de se rendre les génies favorables.

Dans ce but, le soir venu, tout ce peuple répand au fil de l'eau quantité de morceaux de papier informes ou revêtus de caractères ou encore affectant l'aspect soit de lingots d'argent, soit d'animaux de toute espèce. Ces feux de joie que l'on prépare sur l'avant des sampans et des jonques avant de les abandonner au courant et à la lueur desquels s'agitent les hommes demi-nus qui conduisent la barque, donnent au Fleuve des Perles un aspect fantastique.

Les familles riches louent un de ces *bateaux de fleurs* qui font la célébrité de Canton et que nous visiterons l'un de ces jours mais qui pour le moment ne s'offrent à nos yeux que sous la forme de larges et longues carapaces glissant sur le fleuve. Des milliers de verres de couleur bizarrement rangés les décorent. A l'avant des lanternes de papier, soutenes par des mâts, affectent la forme d'un dragon.

A l'intérieur de l'un de ces bateaux qui passe tout près du Bund—ainsi appelle-t-on le quai de Shameen—sont assis des bonzes. Devant un vieux prêtre à figure parcheminée et vêtu d'une robe brodée d'or, trône un Bouddha ventru qui étincelle aux lumières. Autour de l'idole brûlent des baguettes odoriférantes et sont déposées dans des bols et des soucoupes toutes sortes de fruits qui deviendront dans quelques instants le partage des prêtres. Deux jeunes bonzes asistent le vieillard à lunettes. Tous psalmodient des prières en s'accompagnant de gongs et de tamtams. Une sorte de musette, dite *la-pa*, lance de temps à autre une mélodie bizarre mais non sans charme, tandis que les chanteurs se reposent en dégustant une tasse de thé.

La famille, pendant ce temps prend son repas, fume, boit, jabotte ou dort sans avoir l'air de s'occuper le moins du monde de la cérémonie des bonzes.

Et les coolies à moitié nus poussent toujours avec leurs longues perches le bateau qui remonte le fleuve pour redescendre dans quelques heures avec le même accompagnement de gongs, de *la-pa*, de tamtams, et de ronflement des dormeurs.

Si les génies des eaux n'entendent pas les prières de leurs clients, c'est qu'ils ont vraiment l'oreille dure.

3 septembre

A huit heures précises, je suis au rendez-vous à l'*Hôpital Chinois*. Une foule d'hommes, de femmes, d'enfants attendent leur tour dans les environs ou dans le vestibule de l'hôpital. Chacun vient successivement se présenter à l'un des cinq médecins qui sont assis sous le grand hall de bois devant une de ces tables massives et carrées que l'on rencontre dans toute maison chinoise.

Le praticien tâte le pouls du malade longtemps, longtemps. Pas d'auscultations, pas ou peu de questions, c'est à cette seule opération que se bornent les investigations des médecins pendant l'heure que je passe à les observer.

Le pouls bien étudié, l'homme de l'art inscrit au pinceau sur une feuille de papier une ordonnance que le malade va faire viser ensuite au secrétariat et avec laquelle il pourra se procurer des médicaments gratuits.

Comme leurs collègues annamites, les médecins chinois acquièrent une sensibilité extraordinaire de doigté pour l'auscultation du pouls. De vieux résidents de Chine, et non des moindres, m'affirment que cinq ou six pouls différents existent autour du poignet humain et que, par leur étude, le médecin arrive à découvrir d'une façon presque certaine, le siège de la maladie : poumon, cœur, estomac, cerveau ou toute autre partie du corps.

C'est ce que notamment me disait l'évêque de Canton que j'ai rencontré à Shameen, mais avec lequel j'irai faire, l'un de ces jours, plus ample connaissance dans le cœur de la ville chinoise. Le vénérable prélat a une très grande confiance dans les médecins chinois et avoue qu'à différentes reprises l'un d'eux lui a sauvé la vie alors qu'il était condamné par des médecins européens.

Mais, avant de quitter l'hôpital, nous devons rendre hommage à la parfaite organisation du service. Tout se passe avec le plus grand ordre. Chacun des solliciteurs reçoit les indications qui lui sont nécessaires et la foule défile en silence, à mon grand étonnement.

Nous pénétrons dans l'enceinte de la vieille ville chinoise. Les quartiers populaires sont moins propres et plus grouillants que ceux traversés jusqu'ici. C'est le matin, aussi les étals des bouchers, des poissonniers, des marchands de volailles et des rôtisseurs sont-ils particulièrement encombrés.

Un marchand prend une à une d'énormes grenouilles auxquelles il coupe tête et pattes à grand coups de hachoir. Le gargottier fait valoir les fameux canards rôtis que beaucoup de voyageurs appellent *canards laqués*. Il n'y jamais eu ni canards ni cochons laqués. La volaille ou le compagnon de Saint Antoine sont tout simplement passés dans de l'huile dite *huile de thé* où ils prennent une teinte brunâtre. Ils se conservent très longtemps à la suite de cette opération.

De nombreux marchands d'oiseaux près des portes de la cité. Parmi les chanteurs qui s'en donnent à plein gosier, les serins dominent avec une espèce de mésange très appréciée des Chinois.

Les chapeliers exposent sous globes de superbes bonnets de mandarin. Les zingueurs frappent à coups redoublés. Plus paisibles, les cartonniers et les libraires-relieurs occupent tout un quartier.

Puis, ce sont les fabricants de *tchin-tchin bouddha*, c'est-à-dire de ces mille ornements de papiers et de bambou que la crédulité populaire fait brûler chaque jour à côté des bâtonnets d'encens. Songez qu'à Canton il y a des milliers et des milliers d'individus qui vivent uniquement de cette industrie.

Ici, les fabricants de ces immenses besicles à large monture d'écaille, encadrant d'énormes verres ronds qui me font penser aux lunettes de mon arrière mère-grand que je découvris un jour en furetant, tout gamin, dans les vieux meubles de famille.

Les imprimeurs qui fabriquent de grandes affiches, sans machine, passent au rouleau à main les planches qu'ils ont gravées en relief et sur lesquelles ils appliquent eux-mêmes, l'une après l'autre, les feuilles de papier rouge, couleur ordinaire des affiches. La main d'œuvre est si bon marché !

Les *cardeurs de coton* et de laine usent d'un procédé qui n'est pas ordinaire.

Ils tiennent de la main gauche une sorte d'arc que soutient en outre une corde suspendue à un bambou flexible attaché au dos de l'opérateur. A quelque distance, l'on croirait voir des pêcheurs à la ligne par temps de neige.

De la main droite le cardeur fait vibrer son arc en frappant avec un maillet la corde tendue qu'il promène sur le coton, le faisant ainsi voltiger et le nettoyant à merveille.

Nous nous arrêtons devant l'atelier d'un fabricant de ces grandes lanternes qui, le soir brillent devant chaque maison et dans chaque intérieur. Leur fabrication ne manque pas d'originalité. L'ouvrier confectionne en deux tours de main un fin treillis de bambou à très larges mailles. Il passe sur cette carcasse une couche de gélatine d'algues marines blanches et y applique ensuite une mince feuille d'ouate. Nouvelle couche de gélatine. Un revêtement d'huile, et la lanterne est mise au séchage. Il ne restera plus qu'à l'enjoliver en y peignant à larges coups de pinceau ces grands caractères rouges ou noirs qui, vus à la lumière, rendent si décoratives les lanternes chinoises.

A-Cam me présente à un grand marchand de soieries et de tabacs—bizarre association—qui répond au nom de *Do Hou-san* et à un jeune étudiant, *Sam Bat-say*, qui se prépare au mandarinat.

Leur maison commune est toute décorée de peintures sur soie et papier, ainsi que de grandes inscriptions à l'encre de Chine rappelant des sentences ou contenant un compliment à l'adresse du maître de céans.

Toujours les sièges massifs rangés le long des murs et séparés par de petites tables qui servent d'appui tout en recevant la tasse de thé et les ustensiles de fumeur.

Aussitôt, en effet, circule le thé parfumé et un serviteur m'apporte la pipe de l'étranger bienvenu. C'est un de ces instruments en métal blanc orné d'émail. La partie inférieure est remplie d'eau. Le fourneau lui-même, minuscule, renferme à peine la valeur d'un tiers de dé à coudre. On y met du tabac indigène et l'on reçoit du serviteur un tison qui n'est autre qu'un long morceau de papier jaunâtre, roulé très serré. Le brandon reste longtemps incandescent ; pour en faire jaillir la flamme, il faut souffler d'une façon toute spéciale, un peu comme lorsqu'on joue de la flûte de concert. Pour réussir, une assez longue pratique est nécessaire. Les Chinois suivent d'un œil goguenard chacun des mouvements de l'Européen novice.

Il ne s'agit pas non plus d'aspirer avec énergie la fumée de la fameuse pipe, car on se remplirait la bouche de l'eau du réservoir, ce qui ne manque pas d'arriver aux non-initiés, pour la plus grande joie de la galerie. Une bouffée, et c'est fini. L'on rebourre une nouvelle pipe. C'est un amusement d'enfant. Aussi les petites Chinoises raffolent-elles de la pipe qu'elles cultivent une bonne partie de la journée.

Mon nouvel ami, l'étudiant, m'explique que l'Empereur est tout fait partisan des réformes et qu'il vient de modifier les examens dans le sens de nos épreuves européennes,

Nous allons ensemble visiter les deux salles d'examen. Le terme de salle est impropre car il s'agit d'immenses enceintes. De chaque côté de l'allée centrale qui mène au logement des examinateurs, s'élèvent de vastes hangars garnis de tables et de bancs. C'est là, que ces jours derniers, les candidats ont subi les épreuves de *l'examen du premier degré.* Nous sommes dans le domaine du directeur de l'enseignement pour Canton et la province.

Pendant que nous jetons un coup d'œil rapide sur cette installation toute primitive, un Chinois, convenablement vêtu s'est approché de notre groupe. Le ton de la conversation s'élève. Nous sortons, et nos amis de m'expliquer que ce fonctionnaire leur a reproché de se faire ainsi les guides bénévoles d'un Européen et d'initier celui-ci à ce qui est et doit rester le patrimoine des Chinois.

L'on voit qu'il reste beaucoup à faire pour civiliser ces gens-là. Les commerçants qui sont en contact quotidien avec les étrangers, qui voyagent, qui apprennent nos langues d'occident, comprennent les avantages de nos mœurs et de nos usages, mais c'est du côté des lettrés et des fonctionnaires que nous rencontrerons le plus d'obstacle.

Ils sentent que tout progrès de la civilisatiou est un coup de canif donné dans ce vaste filet tissé de concussion, d'exploitation et d'injustice dont ils enlacent le peuple chinois.

A quelques pas de cette grange peu hospitalière, nous faisons l'ascension d'une sorte de tour massive, de la plateforme de laquelle on jouit d'une assez jolie vue ! ! Des toits grisâtres, des jarres sur les toits, de la brume à l'horizon et quelques pagodes de-ci de-là élevant leurs étages dentelés.

Dans l'une des salles de la tour se trouve la fameuse ***horloge à eau*** qui, depuis plus de cinq siècles, fonctionne à cette place. Elle se compose de quatre vases de cuivre étagés sur des gradins différents. Le plus élevé de ces vases est rempli d'eau, chaque jour, à midi et à minuit. L'écoulement de l'eau est réglé de telle façon qu'un flotteur placé dans le vase inférieur indique sur une règle graduée chacune des heures de la journée. La salle est petite, sombre, enfumée et crasseuse, mais on reste rêveur lorsqu'on songe que depuis des années et des siècles, des curieux comme nous sont venus à cette même place admirer cette merveille de l'ingéniosité chinoise. Ils sont poussière aujourd'hui. Seule, régulière et inflexible, l'horloge de Canton marque chaque jour une date nouvelle dans la vie de l'humanité.

Sur la route nous croisons des chaises décorées et précédées d'un batteur de gong. Ce sont les heureux vainqueurs des derniers examens qui vont faire

visite à leurs amis et recevoir leurs félicitations. Dans plusieurs maisons, on brûle des *tchin tchin* en papier rouge et or pour remercier les dieux.

Enfin nous arrivons à la grande enceinte des *examens du second degré*. Ils n'ont lieu que tous les trois ans. Douze mille cellules sont construites des deux côtés d'une large allée où se trouvent les bassins aux ablutions. La cellule se compose simplement de trois murs et d'un toit. C'est en définitive une guérite de pierre. Des rebords en maçonnerie permettent d'appuyer deux planchettes qui serviront de banc et de table. Rien de plus primitif.

L'examen occupe trois sessions de trois jours chacune. Il commence le huitième jour de la huitième lune. On ne reçoit guère qu'un candidat sur cent.

Les *examens du troisième degré* se passent à Pékin.

En entrant, le candidat passe sous les portes de l'équité et du dragon.

A l'extrémité de l'allée centrale, la tour de l'horloge, dans laquelle est placée bien en vue une petite statue du dieu de la littérature.

Au fond de l'enceinte, les différentes salles qui servent aux examinateurs pendant les sessions.

En rentrant à l'hôtel, nous traversons le quartier des ébénistes qui travaillent ces beaux meubles de bois noir incrustés de marbre, une des spécialités de Canton.

Puis des séries de fabricants de cercueils. Enormes au delà de toute expression, ces dernières couchettes du Chinois!

Mais d'où peut donc venir tout ce bois? On en fait une consommation colossale à des prix relativement doux. Il doit y avoir dans l'intérieur de la Chine d'immenses richesses forestières.

Bien fantastiques aussi sont les ressources du fleuve et de la mer, car on ne peut se figurer la quantité de poisson frais qui se débite dans les rues de Canton. Presque tout Chinois mange ici du poisson deux et trois fois par jour et l'on trouve tous les jours les marchands aussi bien fournis. La nature est une inépuisable nourrice!

Nous franchissons à nouveau les voûtes de la muraille d'enceinte dont les lourdes portes bardées de fer et ornées de gros clous seront fermées ce soir à neuf heures lorsque battront les tam-tams des corps de garde et la mélancolique trompe des veilleurs de nuit.

Croisé un cortège de mandarins : gongs, drapeaux, policiers armés de bambous ou de fouets et, dans une chaise, un gros bonhomme à lunettes, qui paraît inquiet.

C'est le maréchal tartare qui réside à Canton dans la ville, ou plutôt, l'enceinte réservée aux gens de cette race. Nous pousserons l'un de ces jours une pointe jusqu'à la ville tartare.

CHAPITRE TROISIÈME

CANTON—ÇÀ ET LÀ

L'ÉVÊCHÉ ET LA CATHÉDRALE—UNE AUDIENCE DU TRIBUNAL DE NAM HOÏ—LA QUESTION—DE L'UTILITÉ DE LA CARICATURE—LE QUITUS DES COLLECTEURS D'IMPÔT—EN PRISON—LES BATEAUX DE FLEURS—LES CHANTEUSES ET LEUR ORCHESTRE—UN DÎNER DÉLICAT.

Dimanche 4 septembre

Visite à Mgr Chausse, évêque de Canton et l'un des plus anciens missionnaires de Chine.

L'évêché repose à l'ombre de la cathédrale dont nous admirions les superbes flèches en arrivant à Canton. Il faut, pour s'y rendre, traverser toute une partie de la cité chinoise, dans les méandres de laquelle une chaise nous emmène rapidement.

Toujours la fourmilière en activité, les cris assourdissants des porteurs de chaise et des coolies qui trottinent en lançant à plein gosier leur refrain cadencé. Un Européen qui se trouverait brusquement transporté dans les rues de Canton serait absolument ahuri. Il se croirait au milieu d'une émeute tant le vacarme et l'agitation règnent dans les artères fréquentées.

Rencontré un groupe de bonzesses qui font leur marché. Elles ont la robe grise des prêtres de Boudha, avec ses larges manches, ses revers abattus et, comme leurs collègues masculins, se rasent complètement la tête. Quelques unes de ces bonzesses sont jeunes, mais ces têtes rasées et découvertes font un singulier effet chez les représentants du sexe dit aimable.

Plus loin, des aveugles. Ils marchent cinq, l'un derrière l'autre, en file indienne. Chacun guide ses pas au moyen d'un long bâton qu'il tient de la main droite et ceux qui suivent leur chef de file appuient leur main gauche sur l'épaule de l'aveugle qui les précède.

Nous franchissons les murailles de la ville pour pénétrer ensuite dans l'enceinte de l'évêché. C'est le calme en plein quartier chinois. Une très modeste maison s'abrite sous le feuillage. On croirait un presbytère de nos campagnes de France, n'était le Chinois qui m'attend à la porte.

Ce Chinois est un Français des Missions Étrangères qui porte le costume, la longue tresse et la calotte des faces jaunes.

Je suis introduit près de l'évêque. Costumé à la chinoise, une barbe grise lui tombant bien fournie sur la poitrine, M[gr] Chausse porte gaillardement ses 36 années de séjour en Chine.

Le vénérable prélat est arrivé en effet dans ce pays en 1862 et il n'a pas quitté une seule fois l'Extrême-Orient depuis cette époque.

La santé est encore vigoureuse bien que l'évêque ait été condammé deux ou trois fois par les médecins européens. Il fait le plus grand éloge de certains praticiens chinois qui par l'habileté de leur diagnostic, au moyen du pouls et leur connaissance des simples, arrivent parfois à des résultats merveilleux.

M[gr] Chausse voit la Chine entrer résolument dans la voie du progrès. Le jeune Empereur est animé des meilleures intentions mais *il va peut être un peu trop vite.* Les édits succèdent tous les jours aux édits. C'est une marche à pas forcés vers le progrès. Or, il ne faut pas perdre de vue que le progrès c'est l'ordre, et que l'ordre et le contrôle c'est pour les mandarins un obstacle à l'exploitation du peuple. Aussi chercheront-ils par tous les moyens possibles à ne pas laisser tomber le mandarinat, source de tous profits. (1)

De temps en temps les émeutiers, excités par des meneurs, viennent assaillir l'évêché et les bâtiments qui l'entourent; mais les murailles de l'enceinte sont solides et les mandarins militaires savent qu'ils s'exposeraient à de graves dangers s'ils n'assuraient pas l'ordre près de la mission. Aussi le poste de soldats voisin de la cathédrale a-t-il toujours suffi jusqu'ici.

Monseigneur estime à deux millions la population de Canton et à quatre cent mille le nombre de ceux qui vivent sur le fleuve ou sur les canaux sans avoir d'autre habitation que leur barque.

Il est étonnant que cette énorme agglomération ne soit pas plus fréquemment ravagée par des épidémies. Les Chinois conservent très longtemps leurs morts dans l'intérieur de leur maisson ou dans leur cour étroite. Ils attendent une occasion favorable pour transporter le cercueil au pays d'origine dans la sépulture de famille.

L'évêque de Canton a vu plusieurs fois en parcourant les rues de la cité un mort qu'on laissait dans un coin deux ou trois jours de suite sans songer à l'enlever.

(1) Pas un mot n'a été changé à ce journal de route. Les événements ont prouvé depuis combien étaient justes les appréciations de l'évêque de Canton.

CANTON



MGR CHAUSSE ET LA COLONIE FRANÇAISE DE SHAMEEN — LE CONSULAT DE FRANCE

Les Chinois ont le respect des cadavres, mais le spectacle de la mort venant accomplir son œuvre les effraie profondément. Aussi existe-t-il dans beaucoup de rues une maison où l'on transporte les malades agonisants pour qu'ils y rendent le dernier soupir hors de la vue des membres de la famille.

Pendant que je recueille ces renseignements, mon vénérable guide et l'un de ses prêtres me font visiter la cathédrale, splendide monument gothique à trois nefs qui élèvent élégamment vers le ciel leurs belles voûtes de granit.

Pas de chaises, mais des bancs, et à l'extrémité de chaque banc, d'énormes vases qui chez nous orneraient nos cheminées, mais servent ici de....crachoirs.

Vitraux éclatants qui doivent causer bien des distractions aux Chinois pendant les offices.

Les hommes ont leur place d'un côté de l'église, les femmes de l'autre. Chaque sexe entre même dans l'église par une porte différente et dernièrement des réparations ayant nécessité la fermeture de l'une de ces portes, les fidèles intervinrent pour faire activer les travaux.

Ce n'est pas ce qui se passe à certaines messes de nos grandes villes !

Près de l'église, un orphelinat dirigé par des catéchistes françaises qui obéissent à un réglement monastique mais portent le costume séculier.

Puis un petit et un grand séminaire dirigés et entretenus par cinq prêtres français des Missions Étrangères.

Je prends congé de Monseigneur et de ses dévoués auxiliaires, plein d'admiration pour ces hommes qui ont tout quitté, foyer, parents, patrie afin de venir passer leur existence entière dans ces milieux pleins de périls et apporter à ces pauvres Chinois les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Quoiqu'il puisse penser au point de vue religieux, un Français s'incline toujours devant le dévouement et le sacrifice.

Ce soir, l'excellent M. Dufêtre réunit à sa table tous les Français de Shameen.

Quelle pépinière d'artistes que cette petite colonie. Le maître de la maison est un pianiste de premier ordre, M. Pasquier, un violoniste émérite, M. Trévoux, un chanteur exquis, et M. Rousse Lacordaire, un petit-neveu du grand dominicain, a conservé le charme de la voix du célèbre orateur.

Après dîner, de la terrasse, nous voyons, ce soir encore, défiler sur le fleuve au bruit des gongs et des tamtams, au son aigre de la musette, les bateaux dont les mille feux brillent en l'honneur des génies et du dragon des eaux,

tandis que les bonzes revêtus de lourdes soieries officient devant les idoles.

Peu à peu, le calme se fait. Des myriades d'étoiles scintillent dans le ciel. Au loin, tout repose.

Quelles délicieuses soirées, l'on passe dans ce petit coin de Shameen.

L'ami Pasquier s'arme d'un cor de chasse et lance à pleins poumons toutes les fanfares de la Saint-Hubert qu'un merveilleux écho de l'île de Honan nous renvoie longuement.

5 septembre

La ville de Canton est divisée au point de vue de la justice en deux circonscriptions : celle de *Pun Yü* et celle de *Nam-Hoï*.

Chacune d'elles a son juge, son assesseur, son prétoire et ses prisons.

C'est au tribunal de *Nam Hoï* que je me rends avec A-Cam et deux de ses amis. L'un d'eux est en relations avec le greffier qui nous facilitera l'entrée de la salle d'audience. Le personnage habite dans le tribunal même, au centre de la cité chinoise, dans un quartier très populeux.

Le Tribunal. Une façade de bois dans laquelle deux énormes portes peintes en rouge avec de fantastiques guerriers bleus et blancs. Une cour où se sont donné rendez-vous des joueurs de dominos et d'échecs qui attendent l'audience.

De chaque côté, de misérables taudis comme ceux des savetiers de nos faubourgs. C'est dans un de ces taudis qu'habite le greffier à qui nous allons faire visite.

Dans le fond le la cour, une grande salle aux murs blanchis à la chaux avec quelques insignes boudhiques en badigeon ; c'est le prétoire. Au plafond sont suspendus trois panneaux de laque portant des inscriptions en caractères d'or.

A-Cam me dit que ce sont des souvenirs offerts par la corporation des marchands de poisson salé au magistrat qui leur a donné gain de cause dans un procès.

On vante les vertus du mandarin et sa haute intelligence.

En bonne justice il faudrait aussi afficher l'opinion de ceux qui ont perdu leur cause.

Entre le juge, un gros bonhomme à bouton bleu. Sur la table les pinceaux et l'encre rouge—le rouge est comme chez nous la couleur emblématique de la justice criminelle—à côté et dans un bol, de longues planchettes de bois ; ce sont les mandats d'arrêt. Le greffier prend place près du juge ; l'interprète est debout devant le bureau et l'audience commence après un salut que nous échangeons avec le magistrat.

Le policier de service introduit un accusé en le tirant, par une lourde chaîne qui lui enserre le cou. Le malheureux s'agenouille devant le juge et courbe le front. Il répond sourdement aux questions que lui pose l'interprète.

A-Cam me traduit l'interrogatoire au fur et à mesure qu'il se déroule.

Le prévenu a, paraît-il, tenu une maison de jeu sans autorisation et le juge veut connaître à la fois son capital et ses associés. Il indique un capital dérisoire; le juge lui lance une répartie qui fait esclaffer de rire tout la salle: "Mais "ne me reconnais-tu pas? Je suis joueur moi-même, j'ai joué chez toi et sais "bien que tu avais de l'argent et beaucoup d'argent, j'en ai perdu à ton sale jeu." Quant aux associés, le prévenu reste muet.

Le juge donne un ordre et aussitôt l'accusé enlève de lui-même sa veste de toile. Il sait ce qui l'attend. Un policier lui étend le bras droit qu'il tient solidement après avoir imprimé aux muscles une légère torsion. Un second aide en fait autant pour le bras gauche; un troisième prend en main la tresse de cheveux du Chinois, se l'enroule autour de la main et tient fortement appliqué contre sa cuisse la tête du patient dont il comprime la poitrine avec le genou.

Le bourreau, un solide gaillard, armé d'un souple rotin en applique vingt-cinq coups sur les omoplates du prévenu.

L'homme hurle de douleur, cherche à se débattre mais refuse de parler. Cette fois c'est cinquante coups que lui applique un deuxième bourreau. La peau s'est violacée, les chairs sont meurtries, mais l'homme garde le silence malgré les sommations du juge. Nouvelle série de cinquante coups à la même place sur les chairs légèrement mises à nu mais dont le sang ne coule pas. Et l'homme se tait toujours.

Un autre supplice va commencer car l'homme se lève de lui-même, abaisse devant toute cette populace son pantalon de toile bleue et s'étend à plat ventre sur le sol.

Un aide lui noue les chevilles avec le pantalon; un second lui allonge un bras puis l'autre autour du cou, fait joindre ensemble les deux mains qui se trouvent ainsi sur la nuque, imprime aux doigts une torsion qui tend les muscles, puis saisit la tresse du patient pour lui tenir la tête.

Le bourreau frappe avec une latte de bambou large d'environ cinq centimètres le gras des cuisses de l'accusé qui hurle mais ne parle pas après la première série de cinquante caresses.

Je vois ainsi appliquer devant moi deux cents coups de latte au même endroit qui se congestionne, devient violet, s'excorie et laisse voir les chairs

meurtries. Mais contrairement à ce que j'ai lu souvent le sang, loin de jaillir, ne coule même pas ; les coups doivent resserrer les vaisseaux et empêcher toute effusion. A chaque série de cinquante, le bourreau passe la main à un collègue frais et dispos. L'homme se tord autant qu'il le peut, hurle, écume, puis il se tait alors que les coups pleuvent toujours. Je le crois mort ou tombé en syncope. Grand est mon étonnement de le voir se relever de lui-même après qu'on lui a dénoué les chevilles et rendu les mains libres Il rajuste ses vêtements sans aide et retourne à son banc près de la porte d'entrée tandis que le juge lui promet de le convaincre malgré son silence, par les témoignages qu'il va faire recueillir.

L'audience est supendue. Mes compagnons ont été, je crois, très impressionnés par le spectacle auquel ils viennent d'assister. Ils demandent à me quitter pour aller voir un de leurs amis dans les environs. Je les prie de faire leur visite pendant que je resterai dans la salle de justice, ne voulant rien perdre de cette curieuse étude de mœurs, tant horrible soit-elle.

Je songe à l'incroyable énergie de cet homme qui sachant ce qui l'attendait n'a voulu ouvrir la bouche que pour se plaindre et non pour vendre ses complices.

Les Cantonais sont bien, ainsi qu'on me l'a dit, une race énergique et dure à la souffrance.

Mais pendant que je me fais ces réflexions la foule curieuse s'est amassée autour de moi. Elle m'enserre de toutes parts, me presse, moqueuse. Et je suis seul avec ma canne. Une idée me vient Il faut gagner du temps. Je prends mon carnet et plaçant devant moi un gamin, j'en fais la caricature au crayon. Dès qu'ils me voient écrire, les Célestes grimpent sur le dos de leurs voisins pour mieux voir, mais ils me laissent la liberté des coudes. Le dessin terminé je déchire le feuillet et je le passe à l'un de mes importuns compagnons. Aussitôt tous se précipitent pour admirer mon œuvre et les éclats de rire de se succéder. C'est un peuple d'enfants. Mais les enfants sont parfois terribles.

La curiosité est bientôt satisfaite ; l'on revient à moi, mais j'ai déjà saisi un hideux bonhomme dont je trace sur la muraille un non moins hideux profil. Je prolonge à plaisir les détails de ma carricature afin de gagner du temps et lorsque j'abandonne la muraille, la foule se bouscule pour mieux voir.

La suspension d'audience se prolonge ; je ne puis pourtant pas devenir caricaturiste à perpétuité, dans la ville de Canton. Je vois que j'ai conquis les bonnes grâces de ces fripouilles. Un gamin s'étant avisé en effet de mettre la main sur l'étui à jumelles que je porte en bandoulière reçoit une vigoureuse

taloche d'un grand diable de Chinois qui le semonce et me demande lui aussi un portrait.

Heureusement l'audience reprend et bientôt A-Cam et ses amis viennent me rejoindre. C'est un suppléant qui cette fois remplace le juge titulaire.

On lui amène un voleur d'oranges. Un mois de cangue et l'on apporte aussitôt l'instrument, grande planche assez épaisse formant un carré de 60 centimètres de côté avec, au milieu, un trou pour la tête. Une rainure permet de séparer la cangue en deux parties. On y enserre le cou du Chinois; ceci fait, le juge inscrit lui-même à l'encre rouge le nom du condamné, son crime, et la durée de la peine sur de longues bandes de papier blanc. Il y appose son cachet et l'on colle sur les rainures ces bandes qui forment ainsi de véritables scellés. A l'expiration de la peine le condamné devra comparaître devant le juge et lui présenter les scellés intacts.

Viennent ensuite s'agenouiller deux individus coupables d'un méfait dont nous n'avons pu comprendre la nature. Ils s'entendent, eux aussi, condamner à un mois de cangue; aussitôt un policier s'avance et dit au juge que les coupables sont les gens d'un mandarin de Canton. Il demande à les conserver dans sa propre maison pendant la durée de leur condamnation s'engageant à les représenter au juge à l'expiration du délai. Le magistrat y consent. Ce sont les petits profits des sergots cantonais.

Cinquante coups de bambous sur les cuisses à un voleur de sapèques qui s'enfuit en hurlant, sa peine subie.

Quels sont ces douze individus pas trop mal vêtus qui viennent se prosterner devant le juge? A-Cam satisfait ma curiosité. Ce sont des collecteurs d'impôts qui n'ont pû, prétendent-ils, faire rentrer toute la somme dont ils avaient assumé la perception.

Le juge me parait écouter bien sommairement leurs explications et lorsqu'il les renvoie indemmes et souriants, je me demande si son intelligence n'a pas été brillamment "éclairée" avant l'audience.

Ce sont les petits profits des magistrats.

Non loin du tribunal, les *prisons*. Je vais donc visiter ces lieux qui, si j'en crois les récits des globe-trotters, font frissonner les plus intrépides, à l'entrée desquels se balancent, grimaçantes, des têtes de décapité et où tous les genres de supplices sont étudiés avec un raffinement que ne sauraient pousser plus loin les peuplades sauvages.

J'ai parcouru de fond en comble la prison de Nam-Hoï et je n'ai rien vu de semblable. Il est bien exact qu'après l'exécution on expose le chef des décapités, mais fort peu de temps, car l'on fait parvenir ce trophée à l'endroit même où le méfait a été accompli.

La geôle est assez bien tenue et, quant aux châtiments corpcrels, je n'ai rien vu d'excessif. Les détenus de la vieille prison de Hanoi que je visitais l'autre jour sont plus dûrement traités que les Chinois de Canton.

A l'entrée, dans une pièce sale, mais néanmoins plus propre que beaucoup d'habitations chinoises, trois ou quatre femmes, enchainées par un pied, raccommodent leurs vêtements.

Les prisonniers portent aux chevilles des anneaux de fer réunis par une chaîne assez longue qu'ils relèvent par le milieu jusqu'à la ceinture afin de ne pas la laisser traîner. Quelques uns travaillent dans le couloir que forme une double enceinte. Ils raccommodent des chaussures, assis sur un siège de bois, ou réparent le sol et les murailles de la prison elle-même.

Nous pénétrons dans une grande cour qu'un gardien nous ouvre et aussitôt nous voilà entourés par toute une bande d'individus portant la chaîne aux pieds. Ce bruit de ferrailles remuées est vraiment sinistre. Ma qualité d'Européen me vaut leur attention plus particulière.

Je suis pressé de toutes parts, touché par ces êtres ignobles qui me demandent de l'argent, et le gardien ne songe même pas à intervenir. Je ne le vois plus. Il me faut faire acte d'autorité et me frayer à coups de canne un passage jusqu'à la porte heureusement ouverte et que je puis refermer de l'extérieur.

Plus loin, dans une autre pièce, quelques hommes accroupis sur un lit de camp et portant au cou la cangue que nous avons vu apposer ce matin.

D'autres cours se succèdent ; j'en fais entrouvrir les portes en me gardant bien d'y pénétrer cette fois. Quelques unes sont fermées par de grandes grilles de fer et tous ces loqueteux enchaînés semblent une bande de démons échappés de l'enfer ; ils tendent la main et hurlent pour avoir un *Kam-cha* (1).

Je leur jette quelques cents pour lesquels ils se battent entre eux avec un horrible bruit de ferrailles et je fuis cette prison où gardiens et pensionnaires m'inspirent aussi peu de confiance les uns que les autres.

Ce soir, excursion plus agréable. Le riche Chinois de Macao dont j'ai fait la connaissance à bord du *Hankow* est venu m'inviter à passer la soirée avec lui aux *bateaux de fleurs*.

(1) Bacchich.

A-Cam et ses amis, qui sont de la fête, me prennent en sampan dès quatre heures de l'après-midi, voulant satisfaire ma curiosité au sujet de ces fameux lieux de plaisir qui ont fourni matière à tant de descriptions, la plupart inexactes.

Les bateaux de fleurs occupent sur le Fleuve des Perles tout un quartier où se presse vers le soir une foule énorme et très mêlée.

Une rangée de maisons flottantes, à un et parfois deux étages, est installée parallèlement à la rive. Là sont quelques marchands et des logements de chanteuses.

Sur une série de lignes perpendiculaires à cette rangée de maisons des centaines de bateaux larges, à fond plat, viennent prendre place les uns à côté des autres, correctement alignés et formant de véritables rues.

Une vaste salle couverte occupe presque toute la longueur du bateau. A l'avant, une large plateforme, protégée par un velum sous lequel on prend le frais, étendu sur un de ces larges et confortables fauteuils en bois de Canton, à dossier articulé, moulant bien mieux la forme du corps et le reposant davantage que nos chaises de rotin.

La plateforme de chaque bateau est réunie aux plateformes voisines par une large planche et le passage est libre.

La Chine est, pour le commun de la vie, le pays de la liberté par excellence. Chacun ici se promène sur les plateformes, stationne et regarde ce qui se passe sans que l'occupeur du bateau songe à s'en inquiéter.

Nous déambulons nous-mêmes pendant plus d'une heure à travers ce bizarre quartier sans qu'il s'y manifeste autre chose qu'une curiosité un peu moqueuse pour ma face d'Européen.

De ci, de là, une boutique flottante de marchand de légumes, de liqueurs, de fruits, d'articles de bazar.

Un bateau de chanteuses. Les "mama" les coiffent en ce moment. L'opération se fait *coram populo;* on maquille, on passe le rouge sur les lèvres, le blanc sur les joues, la teinture noire sur les sourcils. Puis on orne les cheveux de fleurs odoriférantes. Toutes ses poupées se transforment à vue d'œil. Je pénètre dans une de leurs demeures. Bien mal logées, les pauvres enfants. Leurs couchettes rappellent assez les lits des fermes bretonnes et je comprends qu'elles choisissent la plateforme comme salon de coiffure. Il y a cependant à l'étage une salle avec balcon où l'on nous sert le thé.

Ici, un théâtre dont les lanternes s'allument et où les poupées d'une espèce de Guignol esbaudissent une centaine de badauds qui écarquillent autant qu'ils le peuvent leurs yeux bridés.

Nous rentrons chez notre hôte. Il m'explique, dans un anglais très pur, que les bateaux de fleurs sont en définitive des hôtels-restaurants qu'on loue pour une soirée ou une période de temps déterminée. Il en est de trois dimensions. Le nôtre est somptueux. Le prix de location varie en outre suivant la réputation du cuisinier. Nous avons, paraît-il, un émule de Vatel.

La location du bateau comprend le personnel de la cuisine et de la manœuvre. Les coolies, armés de longues gaffes, placent la jonque où le locataire veut la voir. Il peut à son gré remonter le fleuve, le descendre ou s'amarrer sur l'autre rive à l'île d'Honan.

Notre macaïste a donc loué le bateau qui lui servira d'hôtel pour sa semaine de séjour à Canton.

Les sampans circulent continuellement dans les étroits canaux que laissent libres les deux rangées de bateaux dont les plateformes se font face.

Très drôles les bambinos des sampans qui, hauts comme une botte, se cramponnent déjà à la godille et cherchent à aider la manœuvre de leur mère ou de leur sœur. Ils ont sur le dos une grosse pièce de bois léger qui les empêchera de couler s'ils tombent à l'eau.

Quantité de femmes et d'enfants débarquent de plusieurs sampans dans un bateau voisin du nôtre. Tout ce monde se fait d'interminables tchin-tchin, puis l'embarcation sort de l'alignement et prend le large. C'est un pique-nique de famille qui s'est organisé.

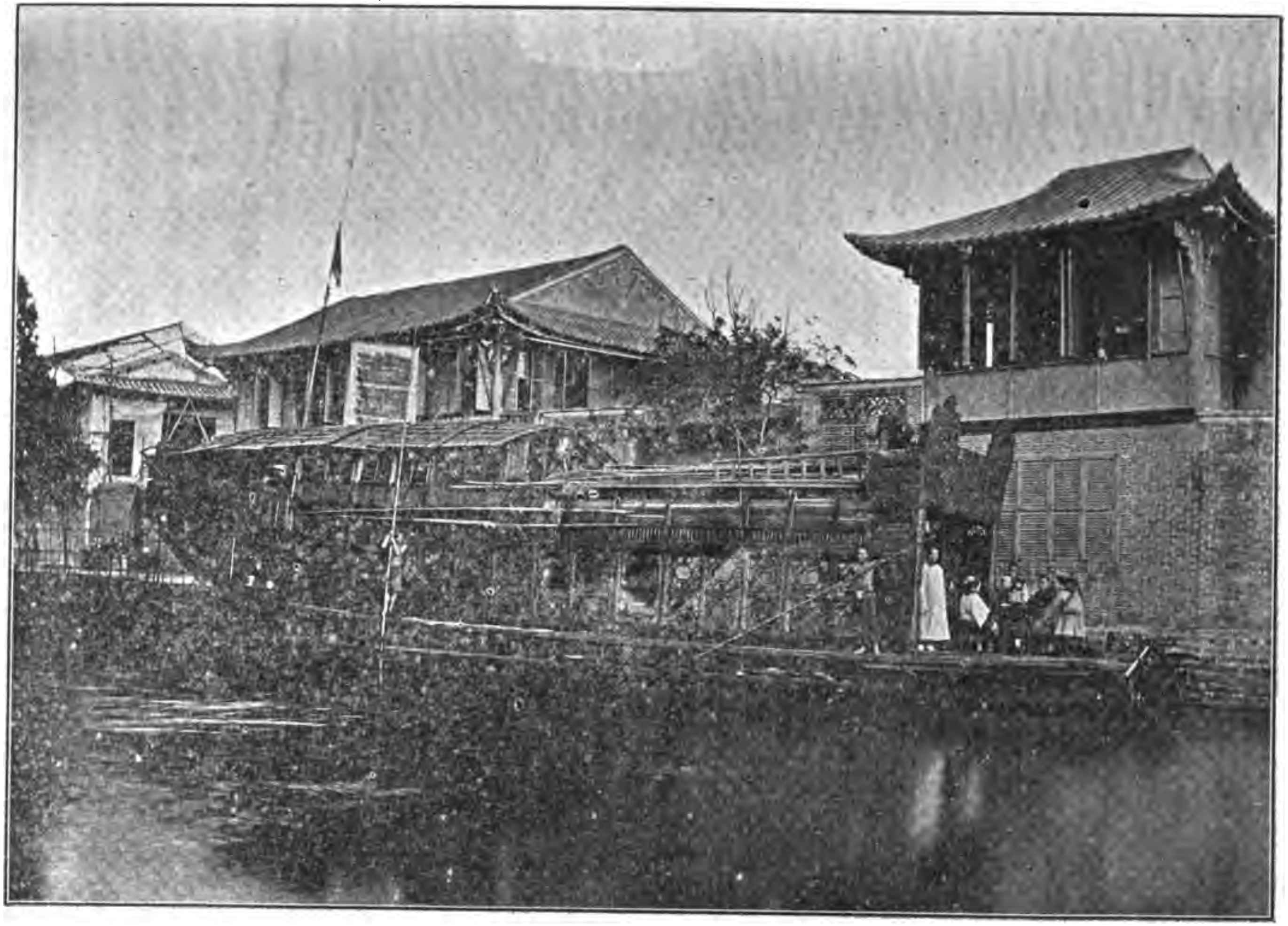
Mais le jour tombe. Partout les lumières brillent et le couvert s'apprête.

Nous descendons dans la grande salle du bateau. Par terre, des nattes. A l'entrée, sur chaque muraille, des glaces, des inscriptions au pinceau encadrées et mises sous verre. Ce sont des contès, des sentences, des dessins, souvenirs de doux moments passés sous ce couvert.

Le long des murailles, des sièges larges, en bois de Canton recouverts de coussins épais. La couleur rouge vif domine dans les étoffes. De petites tables séparent les sièges.

Plus loin, des lits de repos, également en bois, avec de larges plaques de marbre, d'onyx ou d'albâtre, qui supportent l'attirail du fumeur de tabac ou d'opium.

CANTON



UN BATEAU DE FLEURS

Là aussi des tables pour quatre personnes, des glaces et des étoffes multicolores.

Dans le fond, près de la cuisine qui occupe l'arrière du bateau, une grande table ronde où les serviteurs achèvent de dresser le couvert.

Du plafond très élevé descendent des lampes à pétrole qui répandent une vive lumière. Les suspensions sont reliées entre elles et aux murailles par des guirlandes de fleurs qui décrivent toutes sortes d'arabesques, à côté de minuscules et ravissantes corbeilles, faites d'une innombrable quantité de boutons de jasmin, de tubéreuses, d'ylang-ylang ~~et de~~ vingt autres fleurs dont le parfum pénétrant nous trouble, mais qui, le soir, à l'éclat des feux, tout fraîchement posées et encore humides d'une rosée factice sont un enchantement pour les yeux. Nous sommes bien dans un *bateau de fleurs*...

Les Cantonais sont de véritables artistes en ce genre d'ornement. Je n'ai rien vu de comparable ni chez Lion, ni chez Desbrosses ou chez nos autres grandes fleuristes des Boulevards. C'est absolument merveilleux comme structure et exquis comme nuancement de couleurs.

En guise d'apéritif, les boys nous servent des œufs cuits dans du thé sucré. Au bout de quelques instants de cuisson, l'on a retiré l'écaille pour que l'œuf soit bien imprégné du liquide parfumé. Délicieux.

Notre hôte a fait venir une des "mama" du quartier. Avec l'aide de ses compagnons qui me semblent connaître à merveille les ressources de la ville flottante, il a dressé une liste de vingt-cinq chanteuses qu'on me dit être les plus réputées. La "mama" est allée les recruter dans leurs logements respectifs et voici que commencent à arriver avec l'orchestre quelques unes de nos artistes.

L'orchestre : une sorte de guitare longue, mais à petite caisse ronde et recouverte d'une peau de serpent—un petit violon dont l'archet est tenu à demeure entre les deux cordes et que le musicien actionne en appuyant l'instrument sur son genou gauche—enfin une pièce de bois sonore ayant la forme d'une énorme orange coupée par le milieu et que l'on place entre trois tiges de bambou formant trépied. La chanteuse s'accompagne elle-même en frappant de deux petites baguettes ce bizarre instrument qui rend un son différent suivant qu'on le frappe au milieu ou sur les bords.

Les chanteuses, en casaque de soie à larges manches, bleues, roses, noires ou rouges et sur lesquelles courent de haut en bas des festons multicolores.

Toutes portent la large culotte de soie tombant droit et ornée dans le bas de diverses broderies parallèles.

Quelques unes ont les petits pieds mutilés, mais beaucoup sont chaussées de singuliers souliers affectant la forme d'un canot. Il faut une grande habitude pour pouvoir marcher de la sorte sur la "quille" de ces souliers à patin.

Les cheveux noirs sont artistement enroulés en chignon, retenus par de belles épingles d'or ouvragées ou garnies de pierres et de perles plus ou moins précieuses.

Mais ce qui donne à la chevelure de ces filles une originalité toute particulière, ce sont les fleurs qui, en boutons à peine éclos, forment une couronne dominant le chignon tandis que d'autres à parfums plus violents sont piquées par ci par là, faisant de la coiffure un édifice aussi élégant que compliqué.

Le visage, parfois joli, est absolument couvert de poudre de riz et de carmin ; les cils sont noirs et tracés au pinceau.

De lourds bracelets d'or aux poignets, parfois un anneau d'or au cou.

La chanteuse de Canton est une curieuse poupée.

Mais le concert commence. La mélodie s'élève, bizarre, dans le registre élevé, tandis que le violon grince, que la guitare donne les notes graves et que les baguettes tombent tantôt rapides, tantôt lentes, mais toujours en cadence.

L'on est surpris tout d'abord par l'étrangeté de ces chants qui rompent avec tous ceux que nous avons coutume d'entendre. Mais le premier étonnement passé, l'on découvre une mélodie non sans charme, une facture bien réglée, grave et lente au début, plus rapide et pleine de vocalises ensuite, toujours en mineur, pour finir par une phrase large et ralentie dans un mode majeur très accentué.

Quatre ou cinq chanteuses se trouvent à la fois dans le bateau et pendant que l'une d'elles s'exécute, les autres fument la pipe de métal, grignotent des graines de pastèques ou flirtent avec nos compagnons chinois. Mais ce flirtage n'a en réalité aucun rapport avec le genre de conversation de nos brasseries du Quartier Latin.

Fort sauvages avec les Européens, les gamines échangent en riant des propos dont je fais tous les frais. Mais je dois dire qu'elles sont absolument correctes avec leurs compatriotes, ne vont pas au devant d'eux, ne leur adressent pas la parole et semblent les ignorer. Combien différentes de nos chanteuses d'Europe !

Je ne parle pas seulement de ce qui se passait dans le bateau de notre hôte, mais de ce que je pouvais voir partout en circulant sur les plateformes. J'ai été

absolument étonné de la réserve des Chinois. Croire que les bateaux de fleurs ne sont que des lieux d'orgie, est une erreur profonde.

Que des rencontres faites dans de telles conditions ne donnent pas lieu à des écarts individuels de conduite, ce n'est certainement pas ce que je voudrais prétendre—bien au contraire.

Je veux seulement protester contre certains écrits de voyageurs en chambre plus nombreux qu'on ne le pense, parmi les auteurs de nos jours.

Une "prima dona" fait apporter une espèce de luth plat dont les cordes triples sont assemblées comme dans nos pianos et qu'elle accorde au moyen d'une clef de métal. Avec deux très légers morceaux de bambou, elle fait vibrer l'instrument et s'accompagne. La musique est délicieusement douce.

Ces Messieurs sont servis ! C'est du moins ce que je comprends, lorsque le *caporal-boy*, ainsi qu'on l'appelle dans les concessions françaises, vient inviter notre hôte à se mettre à table.

Nous prenons place, pendant que les chanteuses désignées à cet effet viennent s'asseoir derrière chacun de nous, fumant, grignotant et papotant en buvant du thé.

Il est vraiment gentil ce couvert où tout est minuscule—petits bols, godets à vin de riz plus petits encore, car ils ont la taille d'un dé à coudre, petites soucoupes à pied, qui, au nombre d'une douzaine, contiennent toutes sortes de condiments : moutarde, nuoc-mam, sauce de haricots, de fèves, etc.; pas beaucoup plus grands les compotiers dans lesquels l'on apporte les premiers plats du festin.

D'abord le canard et le poulet bouillis que chacun des convives saisit avec ses baguettes d'ivoire montées sur argent. Puis, des choux au lait—des ailerons de requin et un plat que Brillat-Savarin eût qualifié d'éprouvette gastronomique. Je veux parler d'une sorte de salmis de perdrix accompagné d'un très mince vermicelle frit. J'en suis encore tout ému.—Un mélange de champignons, de pousses de bambou et de jambon.—Des graînes fraîches de lotus.—Des holothuries au jambon (peu recommandables).—Un *pien-yu*, poisson au gratin.—Des champignons blancs avec des pattes de canard non moins blanches.—Des morceaux de poulet coupés en forme de dés à jouer et sautés avec des noisettes. —Du macaroni aux oignons.—Enfin des gâteaux très peu cuits et dans lesquels les arachides jouent le rôle des amandes dans nos desserts d'Europe.

Tout cela, que j'ai voulu goûter, variait beaucoup comme mérite. La cuisine chinoise est très fade. Il faut y ajouter des condiments sérieux. Les

Chinois trempent directement dans les bols de sauce les morceaux qu'ils ont retirés du plat avec leurs baguettes et les ingurgitent aussitôt.

Leurs cuisiniers ont trois bouillons, ceux de poisson, de poulet et de canard qui servent à tous les mets du repas.

Disette de pain. C'est ce qui nous prive le plus. Quant aux baguettes, l'on arrive assez vite à pouvoir s'en servir.

Comme boisson, du *sam-chou* ou vin de riz—il faudrait plutôt dire alcool de riz—qui ressemble beaucoup à notre *calvados* comme goût et que l'on nous sert dans de ravissantes petites théières en porcelaine décorée. Nos godets sont remplis. L'hôte nous invite à boire en portant notre santé. De la main droite il élève son petit bol à hauteur de la bouche, appuie un doigt de la main gauche sur le fond du bol en avançant les mains vers la personne qu'il veut honorer. Des souhaits sont échangés. Il faut vider chaque fois la coupe heureusement peu profonde.

Pendant ce temps, des serviteurs nous éventent continuellement avec de larges éventails de plumes.

Sur la plateforme du bateau circulent des chanteuses qu'une servante conduit par la matin de bateau en bateau, tandis qu'un coolie éclaire la route avec une de ces grandes lanternes huilées que nous avons vu fabriquer l'autre jour.

Va et vient continuel de Chinois de tout rang et de tout acabit. Plusieurs s'arrêtent. Un mendiant criard nous étourdit depuis un quart d'heure. Il est debout sur le seuil. Personne ne songe à le chasser.

On se lève de table, on fume, on bavarde. Encore quelques chansons et je m'apprête à prendre congé lorsque mon hôte m'invite à reprendre place à table Ce n'était qu'une suspension de séance.

De nouveau le canard et le poulet s'ébattent dans le bouillon, mais, cette fois, ils sont couverts d'herbes —des graines de lotus sucrées—des foies de canard aux radis—des écorces de pamplemousses bouillies et passées dans la friture. Notre Chinois nous dit gravement que rien n'est meilleur quand on a trop mangé. —Enfin, du lait caillé qui remplace le fromage—de la pâte de haricots—des olives--du gingembre—des fruits confits.

C'est complet. Et toujours le *samchou*, les souhaits de longue vie et de prospérité échangés avec tout le luxe des expressions orientales de la part des Chinois et un appel très vif à mon imagination pour les suivre sur ce terrain fleuri.

Il est une heure du matin lorsque nous sortons de table et, somme toute, je dois rendre justice au cuisinier. En tenant compte des habitudes chinoises, sa réputation ne me paraît certainement pas usurpée.

J'aurais mauvaise grâce à prétendre que mon estomac est aussi joyeux que lors de sa dernière sortie de chez Peter's mais si j'avais à reprendre place à semblable festin, je ferais un excellent repas moyennant un choix judicieux parmi les nombreux numéros de ce menu plantureux.

Rentrée en sampan. Tout est calme. Les barques paraissent sommeiller sur le fleuve. A l'arrière de chaque barque les coqs, suspendus dans des cages d'osier, s'éveillent au bruit de nos rames. La lueur du fanal les trompe. Et, cocorico ! la fanfare retentit, bientôt répétée par tous les coqs des barques avoisinantes.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES PAGODES DE CANTON

PAKTAI, LE DIEU DU NORD—LES CINQ CENTS GÉNIES—L'EAU MIRACULEUSE—LE TEMPLE DE LA LONGÉVITÉ—LE SOMMEIL DE BOUDDHA—DANS LA CITÉ TARTARE—LA PAGODE FLEURIE—LES RUINES DU YAMEN—LE MARÉCHAL TARTARE—RELIGIEUSES BOUDDHISTES—LA COLLINE SACRÉE—UNE CÉRÉMONIE TAOÏSTE—I DON'T KNOW WHAT I AM !—LA PAGODE À CINQ ÉTAGES—LE TEMPLE DES HORREURS—LE CHAMP DU POTIER.

6 septembre

Cette fois, ne voulant pas lasser mes bénévoles cicerones, je prends de bon matin le guide *A-cum*, un gros Chinois cauteleux, attaché à l'hôtel et parlant correctement l'anglais.

Je lui laisse exposer son plan, puis je lui indique moi-même l'itinéraire à suivre et les monuments à visiter.

Ce sera le jour des pagodes et des monastères. D'abord, le *Temple de Paktaï*, dieu du Nord et l'une des principales divinités chinoises.

Pour nous y rendre, nous passons par une série de rues étroites que l'on pourrait appeler le quartier de la confiserie. Sur le seuil de chaque porte en effet, des jeunes filles assises trient des amandes, les dépouillent de leur enveloppe et les passent dans du sucre; d'autres préparent des graines de pastèques ou découpent en filaments de jeunes pousses de bambou.

Voici le *temple*, précédé d'une esplanade où, nous dit le petit *Canton Guide* du Dr. Kerr, se donnent des représentations théâtrales le 3e jour du 3e mois, anniversaire de la naissance du dieu.

La façade en granit est bien décorée — dorures originales — portes de bois noir intéressantes — mais, à l'intérieur, rien de bien curieux, sauf de grandes tortues sacrées conservées par les bonzes.

Remontons en chaise, car nous avons choisi ce mode de locomotion pour notre excursion qui doit se prolonger. Emporté des provisions pour déjeûner en route.

Le quartier des fabricants d'instruments de musique, des travailleurs de bois de camphre de Formose, des orfèvres et des ciseleurs. Ici, un arrêt. Des ouvriers montent, sur des bijoux d'argent, de minuscules parcelles de plumes de martins-pêcheurs. Avec de fines pincettes, ils les collent à même le métal; puis

lorsque tout est mis en place, une mince couche de vernis donne à ces plumes l'aspect d'un véritable émail. L'ensemble est très doux à l'œil et le travail paraît un chef d'œuvre de patience.

Le célèbre *Temple des cinq cents génies.* A l'entrée, de chaque côté du portique les fantastiques gardiens du sanctuaire. Nous les retrouverons sous le porche de toute pagode importante. L'attitude est la même partout. La grandeur seule varie. Ceux qui nous lancent, en ce moment, des regards terribles peuvent avoir sept ou huit mètres de hauteur. Ils sont assis.

Une série d'esplanades séparées par des pavillons d'inégale importance.

Dans le premier, trois grands bouddhas dorés dont il est impossible de connaître l'histoire.

Sous le second hangar, une tour à sept étages offerte à la pagode à la fin du siècle dernier par un empereur.

Toute en marbre blanc, jaunie par le temps, cette tour, hexagone, a environ un mètre cinquante de diamètre à sa base. Elle s'élève à une dizaine de mètres et dans chaque niche des différents étages, une statue a été placée.

Une porcelaine rappelle à s'y méprendre notre Vierge. C'est la déesse *Kou Niam*, la Reine des cieux.

Plus loin, deux divinités en bois doré, de trois mètres de haut se dressent sur un piédestal de marbre. Nous sommes dans l'auguste sanctuaire des cinq cents génies, disciples de Bouddha qui ne sont autres que les *lo hans* de l'Inde, accommodés au goût chinois.

Très bizarre, cet assemblage d'idoles en plâtre doré et patiné plutôt artificiellement que par le temps. Etagés sur des gradins, les saints personnages du bouddhisme, un peu moins grands que nature, sont tous assis dans des attitudes différentes.

L'un prêche la bonne parole, un autre tient dans la main un lapin (triste emblême pour un homme sérieux !), celui-ci un crapaud (oh ! la sale bête !), celui-là des flammes (en guise de chaufferette).

Tel rit à ventre déboutonné, pendant que son voisin prie avec ferveur et qu'un autre se frappe l'abdomen. Voilà l'homme à trois têtes. A côté de lui, un fanatique s'est ouvert la poitrine et l'on aperçoit un bouddha debout qui s'y abrite comme dans une niche.

Des amateurs d'équitation se partagent comme montures les différents spécimens de l'Arche de Noé ; ils chevauchent sur des lions, des tigres, des daims, des dragons ou autres animaux fantastiques.

Gais, tristes, railleurs, contemplatifs, sceptiques, ces génies forment, avec leur variété infinie d'expressions, un musée peu ordinaire.

Au milieu de la sainte assemblée, une petite et très antique pagode de bronze.

Dans le fond de la salle principale, la statue de l'Empereur *Kien-Lung*, l'un des bienfaiteurs du temple, qui règna durant soixante ans au XVIII[e] siècle.

Derrière l'Empereur, un autel dont le voile voudrait dérober à notre vue trois mystérieux bouddhas.

Près de l'autel, le Vénitien Marco Polo qui passa de longues années en Chine à la fin du XIII[e] siècle et acquit sur l'Empereur une influence considérable. Les Chinois ont conservé son souvenir et ils le vénèrent comme un de leurs grands hommes. Le voyageur est représenté drapé dans un manteau vénitien et coiffé du large chapeau de l'époque ; il porte la collerette et la moustache relevée.

Devant chacun des Génies, les bonzes ont placé un vaste brûle-parfum en grès ouvragé. Des batonnets d'encens s'y consument en ce moment.

Près de la porte de sortie, deux bouddhas ventrus, très curieux d'expression, sont assaillis par une demi-douzaine de bambinos qui leur grimpent sur les épaules ; l'un d'eux gratte le nombril du vénérable personnge, sur lequel il est juché, un autre lui chatouille l'oreille et ces agacements ne paraissent pas déplaire au brave homme.

Pas banal quand même pour un temple !

La *Pagode*, nouvellement restaurée, renferme l'eau sacrée qui guérit toutes les maladies. Elle servirait utilement aux bonzes chassieux que nous rencontrons sous le porche.

Dans les rues, des revendeurs de vieilles soieries ; plus loin deux marchés de jades, d'agates et de pierres de toute nature.

Le *Temple de la longévité*. Les quatre féroces gardiens sont toujours à leur poste. La pagode très ancienne est sans grand intérêt ; mais près de l'entrée, un jardin donne abri à de jolies fleurs en pôt et des ouvriers cultivent devant nous ces petits arbres torturés dont les Chinois raffolent. L'on a habillé certains arbustes en ornant les branches de têtes et de bras de porcelaine. Dans de grandes vasques de grès et des bassins de fer, de curieuses espèces de poissons rouges. Ici tout est propre, bien soigné ; c'est un repos après la promenade dans la fourmilière de Canton, au milieu de la sueur du peuple, tant respectable soit-elle pour certains sociologues.

Nous traversons le quartier des travailleurs de corail, puis celui des tisseurs de soie. Très primitif, le métier de ces derniers. La chaîne est blanche, la trame

CANTON



TEMPLE DES 500 GÉNIES

Près de la porte de sortie . . . [p. 36]

colorée; l'ouvrier actionne la machine au moyen d'une pédale et lance la navette avec la main tandis qu'un enfant perché au dessus du métier soulève les fils entre lesquels doit passer cette navette.

De beaux écheveaux de soie brillent aux étalages des marchands.

Nous arrivons au temple de *Kwong-Han*, le plus ancien peut-être des sanctuaires bouddhiques de Chine, car il a été fondé en l'an 250 de notre ère. Deux petites pagodes de granit plein s'élèvent dans la cour ombragée. D'antiques banyans, de la verdure, c'est le calme et la solitude.

Dans une chambre que de nombreux Chinois viennent visiter et où les bonzes vendent des tchin-tchin, repose un bouddha.

Il dort dans un lit à rideaux de couleur... Vieille idole de bois doré, le bouddha, de grandeur naturelle, a les yeux clos; son bras droit replié soutient la tête; le bras gauche est étendu le long du corps. On a couvert soigneusement le dormeur, de peur sans doute qu'il ne s'enrhumât.

Mon guide lui fait de profondes révérences.

Nous entrons dans la *Cité tartare*. Ici tout change d'aspect. Les rues sont plus larges et plus propres; les maisons moins hautes. Pas ou peu de commmerce et partant peu de mouvement. C'est le quartier des rentiers, des soldats et leur famille.

La population tartare de Canton est originaire de Kirin. Elle a été envoyée ici, il y a près de deux siècles pour maintenir l'ordre et intimider la race autochtone de cette province qui a toujours été amie des troubles et des séditions.

Beaucoup de femmes à petits pieds dans les rues de la cité tartare. Sur les murailles blanches, de grands points rouges font tache. Ils troublent et chassent les mauvais génies.

L'on aperçoit la *Pagode Fleurie*, énorme tour octogone à neuf étages d'environ soixante mètres de haut. Nous nous bornons à en faire le tour, car il n'est pas permis d'en tenter l'ascension; les portes, du reste, en sont closes.

Tout près, le *Yamen* (résidence officielle, salle d'audience) du consul anglais. Pendant l'occupation de Canton par les troupes françaises et anglaises, les commandants des forces de chaque nation avaient leur palais dans la cité tartare.

Lorsque Shameen fut créé, les consuls conservèrent, à titre plutôt ed souvenir, leur yamen en cet endroit. Tous les agents diplomatiques habitent en effet la concession dont le séjour est incomparablement plus sain et plus agréable.

Ce coin de Canton ne manque cependant pas de charme. De vastes ombrages, des pierres moussues, des oiseaux en grand nombre et une jolie vue sur la pagode fleurie.

Il n'est pas jusqu'à des ruines envahies par la végétation qui ne viennent donner à ce lieu un caractère de douce mélancolie.

Sur la terrasse, entourée d'une belle balustrade de pierre ouvragée, s'élevait jadis le principal bâtiment du yamen britannique. Un incendie l'a dévoré presque entièrement.

La résidence actuelle est un bâtiment propre, à un étage et dans lequel on pénètre, suivant la mode chinoise, par une grande ouverture circulaire pratiquée dans une muraille.

Sur ce même jardin, s'ouvre le *Yamen du Maréchal tartare* qui est le plus haut mandarin militaire de Canton, ayant le pas sur tous les autres fonctionnaires, même sur le vice-roi. L'aspect de la façade extérieure n'est pas bien fastueux.

Deux lions de pierre gardent l'entrée du yamen avec quelques soldats pauvrement vêtus.

Un *Monastère de religieuses bouddhistes.* Les vieilles nonnes nous laissent pénétrer sans difficulté jusque dans leurs cellules. Plusieurs se montrent même souriantes. Elles me paraissent de bonnes grand' mamans qui nourrissent quelques gamins. Chacune a sa cellule ouverte, mais elles se tiennent plusieurs réunies dans des salles plus vastes. Il y a là toute une série de ruelles. L'ensemble du monastère me rappelle les antiques béguinages de Bruges et de Gand.

Il n'y a pas de prêtres à la pagode. Les nonnes font elles-mêmes le service du culte. Je donne quelques cents à l'une de ces bonnes vieilles qui en est toute joyeuse.

Bizarre, tout de même, cette vallée de Canton! Songez que le premier venu peut entrer dans ce dédale de ruelles abritées à tous les regards et jusque dans ces cellules toujours ouvertes où ne se rencontrent que des femmes sans défense. Personne ne songe à venir troubler les religieuses, pas plus qu'elles ne songent elles-mêmes à se garantir d'une attaque.

Dans laquelle de nos villes d'Europe agirait-on de la sorte?

Nous sommes sur la *Colline de Kun Yam*, lieu sacré qui donne asile à de nombreux temples et domine le nord de la cité.

Un large escalier d'une centaine de marches conduit à un sanctuaire qui n'a rien de bien curieux.

CANTON



LES RUINES DU YAMEN

Un autre escalier de 367 marches en pente assez douce puisqu'on peut le gravir presque complètement en chaise, conduit à un *temple taoïste* où nous pouvons assister à une cérémonie religieuse.

L'on sait que la taoïsme que l'on a défini, bien à tort selon moi, le "bouddhisme habillé à la chinoise" a été fondé l'an 34 de notre ère par *Tcheng Tao-ling*. Nous aurons l'occasion de l'étudier plus tard.

Sous le porche du temple, deux génies menaçants et armés.

Les prêtres ont la nuque et le sommet de la tête rasés. Ils portent de chaque côté du crâne des touffes de cheveux qui leur donnent un singulier aspect.

Cinq officiants portent une jupe bleue et une longue dalmatique rouge striée de noir, assez semblable comme forme aux chasubles de nos dominicains; un autre a revêtu un costume bleu et jaune, assemblage de petits carrés qui lui donne l'air d'un Arlequin de comédie.

Tous psalmodient avec accompagnement de flûte, de clarinette, de baguettes et de cymbales; devant eux, des fruits; de nombreux cierges de cire rouge se consument tandis que maintenant le plus vieux des bonzes lit à haute voix de gros caractères tracés fraîchement sur un rouleau de papier rouge qu'il déroule lentement.

C'est l'éloge d'une riche défunte dont le portrait est là dans le temple. Derrière les bonzes, la famille tient des bannières de papier sur lesquelles sont inscrits les noms et titres de la morte.

La cérémonie terminée, les bonzes se retirent dans un temple voisin qui protège trois bouddhas barbus et six génies peu commodes, si j'en juge par leur aspect féroce. Beaux kakimonos sur les murailles; vieilles broderies pendues au plafond; des fruits correctement rangés; au milieu du temple, une femme récite dévotement ses prières.

Mon guide s'incline à nouveau devant les génies en faisant force tchin-tchin qu'il termine par une prosternation.

Ah ça! mais il se prosterne avec la même conviction et la même ferveur dans les temples de toutes les sectes, mon gaillard. Et comme je lui demande à quelle culte il appartient, il me répond en souriant "I don't know what I am!" "Je ne sais pas ce que suis!" Et de fait c'est bien là la religion des Chinois. Ils ont avant tout la vénération des ancêtres; quant au reste, ils prennent une image, une statue quelconque comme celle de Napoléon 1er ou encore celle du Père Ricci, jésuite habillé à la chinoise, fameux jadis à la cour de l'Empereur et devenu le

patron des horlogers; ils placent l'image dans leur demeure et ne manqueraient pas de faire brûler devant elle leurs baguettes odoriférantes.

Sur la même terrasse, s'étend une vaste galerie avec plusieurs chapelles. Dans l'une, l'idole a huit bras qui tiennent chacune une arme; épée, lance, flèche poignard, etc. C'est la femme-arsenal, concurrence à l'homme-orchestre.

Encore 34 marches et nous arrivons au temple supérieur où un gros bouddha énorme et ventru paraît s'assoupir en disant son chapelet.

Joli candélabre en bois, représentant des fleurs de lotus. Un bouddha s'épanouit sur chacune des cinquante branches et semble sortir de la fleur.

De la plateforme, on jouit d'une vue superbe sur la ville tout entière et ses environs, la pagode fleurie, la mosquée mahométane dont le minaret délaissé a l'aspect d'une cheminée qu'ont envahie les arbustes, la cathédrale, les massifs monts de piété qui dominent cette immense collection de toits à pannes moussues et dans le fond, un horizon de montagnes.

En descendant, nous abandonnons à mi-route l'escalier de granit pour prendre sur la gauche un chemin qui contourne le sommet de la colline.

Nous sommes encore dans l'enceinte de Canton, et l'on se croirait cependant bien loin, en pleine campagne.

Voici les murailles du nord et la *Pagode à cinq étages*. En Chine, l'on compte toujours le rez-de-chaussée comme un étage. N'est- ce pas au fond plus logique? Il y a cinq séries de logements dont le premier est au niveau du sol.

C'est une forteresse massive plutôt qu'une pagode. Des murailles de trois mètres d'épaisseur percées de meurtrières regardent la campagne; face à la ville le bâtiment est ouvert "Les Français, dit le secrétaire de Lord Elgin, étaient "principalement logés dans la pagode à cinq étages lors de l'occupation de Can- "ton. En sa qualité de poste militaire des Chinois, elle avait beaucoup souffert "de notre feu, mais on pourrait pourtant en faire une caserne spacieuse et bien "organisée."

En bas, une vingtaine de vieux canons abandonnés au milieu desquels se promène un cheval cherchant vainement son picotin.

Un escalier à marches très hautes nous fait parvenir à l'étage supérieur. Une buvette. C'est l'endroit entre mille pour déjeuner. D'autant qu'on y trouve, bière, soda, thé, toutes les douceurs des rafraîchissements.

Et de notre observatoire nous admirons les sinuosités du fleuve des perles, les tours à neuf étages de Whampoa, les vieux murs de la cité dans les créneaux desquels s'allongent les gueules de canons terribles.....pour leurs artilleurs.

Du côté de la campagne très mamelonnée, une multitude de tombeaux s'étagent sur les flancs des collines.

Pour faciliter la digestion nous continuons notre excursion en visitant le *Temple des horreurs.* C'est là qu'il faut aller pour voir aux alentours du monument la foule des charlatans, des dentistes, des diseurs de bonne aventure qui réunissent les plus jolis spécimens de la pouillerie cantonnaise. Le Dr Kerr dit que le préfet de la ville se fait un revenu triennal d'une douzaine de mille francs rien qu'en louant l'emplacement des cours aux bateleurs de tout acabit qui viennent y planter leur table.

Quant au temple lui-même qui contient une série de groupes représentant des suppliciés, je n'en parle que pour noter ma désillusion. Le plus médiocre musée de cire de la foire au pain d'épice est certainement plus curieux. A peine un ou deux groupes offrent-ils quelque originalité et tout est si sale, si difficile d'accès avec cette foule loqueteuse et gênante que l'on passe rapidement et sans regret.

Dans la rue, un cortège nous arrête. Des gongs et des hautbois font vacarme. Puis, une femme couverte d'un voile blanc, les cheveux épars sur le dos, est conduite à la main par d'autres femmes. On porte derrière elle une pagode de papier blanc hissée au sommet d'un bambou et plus loin un cercueil. La douleur et la mort se retrouvent sous toutes les latitudes.

Le Temple de l'Empereur n'est guère intéressant. Il faudrait assister aux cérémonies qui s'y donnent à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Monarque et s'y rencontrer avec tous les mandarins civils et militaires de la région.

En nous rapprochant du Fleuve, nous arrivons au lieu des exécutions capitales qu'on pourrait appeler *le champ du potier* ! C'est un étroit terrain long d'une trentaine de mètres et large à peine de dix. Les potiers viennent en temps ordinaire y déposer leurs produits. Lors d'une exécution, l'on débarrasse le terrain et la foule est facilement maintenue hors de l'enceinte dont les portes sont très étroites. Des milliers de criminels ont été exécutés en cet endroit. La semaine dernière, on y a fait tomber ving-cinq têtes le même jour.

C'est notre dernière étape. Nous suivons les rues qui longent le fleuve et rentrons prendre un repos bien gagné car nous avons fait le tour complet de cette immense ville de Canton.

Et les porteurs de chaise, infatigables, marchaient toujours de la même allure rapide qu'ils avaient prise dès le matin !

CHAPITRE CINQUIÈME

CANTON—LE PORT ET LA RIVIÈRE

BATEAUX ET BATEAUX—LES DOUANES IMPÉRIALES CHINOISES—COMPRADORES —PIDGIN ENGLISH—LE TEMPLE DES COCHONS—LA TRAITE DES BLANCHES —UN HOMME À LA MER—CETTE CANAILLE DE....A-KI—EN RIVIÈRE—LES BATEAUX DE CANARDS—CHINOIS ET VÉRASCOPE—LES IVOIRISTES ET LE MOYEN DE NE PAS PERDRE LA BOULE—LES RUINES DE LA VERTU CANTONAISE.

Il fait délicieux sur le Bund. De beaux arbres; de vertes pelouses, des fleurs et un quai macadamisé le long duquel aucun bateau ne vient stationner. Deux escaliers, l'un pour la concession française, l'autre pour le "settlement' anglais" permettent aux Européens de s'embarquer.

A cinquante mètres du quai, les chaloupes à vapeur et les baleinières des résidents, puis, toute une nuée de sampans sont à l'ancre.

A peine le promeneur s'arrête-t-il à regarder le fleuve qu'aussitôt de dessous le rouf de chaque barque surgit une provocante sampanière à la robe comme au pantalon de soie aussi noire que ses cheveux et qui crie de toutes les forces de sa voix "Ohé! Sampan! Ohé! Sampan!" Au moindre geste du promeneur, une dizaine de canots s'avancent à toutes rames vers les escaliers. Mais les agents de police chinois aux couleurs françaises veillent au bon ordre.

Rien n'est intéressant comme le mouvement prodigieux de ce port de Canton.

Les *sampans* sont des canots à fond plat en bois blanc noirci; l'avant et l'arrière ponts sont occupés chacun par une femme ou fille armée tantôt d'une rame, tantôt d'une gaffe qui sert à écarter les obstacles ou se rapprocher des bateaux en stationnement. De petites planchettes s'enlèvent pour laisser passer la jambe de la rameuse et la rassurer sur les conséquences d'un faux coup d'aviron.

Elle pourrait en effet, sans cette précaution, cheoir dans le courant toujours très rapide.

A l'arrière, se tient d'ordinaire la "mama" qui actionne une longue godille de cinq à six mètres, formée de deux pièces de bois assemblées l'une au dessus de l'autre et maintenues par des lianes.

C'est merveille de voir ces courageuses femmes évoluer à travers les mille obstacles du fleuve et il faut une accoutumance de quelques jours pour s'embarquer sans souci dans ces frêles esquifs.

L'intérieur est divisé en deux parties, A l'avant, six et même sept passagers peuvent prendre place dans une cabine très propre et décorée de photographies, d'images et toujours d'une pendule. A l'arrière, dort toute une nichée de marmots.

D'autres canots, les "*slipper boats*" ou *bateaux pantoufles*, sont ainsi nommés parce qu'ils ont en effet la forme de cet objet de petit équipement. Etroits à l'avant avec un rouf très bas au début mais qui s'élève successivement, les slipper-boats sont mis en mouvement pas trois ou quatre Chinois au torse nu qui poussent vigoureusement deux avirons en ramant debout. Ces bateaux à fond plat servent eux aussi au transport des passagers et de leurs bagages. Ils filent comme des flèches. Les marins français les appelent "les torpilleurs."

Je ne parle pas des grandes *jonques* ornées de ces voiles légendaires que chacun connait. Beaucoup de leurs patrons sont sans doute partisans de la théorie nouvelle en Europe des voiles percées, si j'en juge par les écumoires de toile qui garnissent la plupart des mâtures. Ce sont des précurseurs pour les occidentaux.

Mais ce qui est absolument original, c'est le *wheel-boat* ou *bateau à roue* ainsi appelé parce qu'il est mû par une large roue située à son arrière. Des coolies rangés sur trois lignes, et souvent au nombre de dix-huit, mettent la roue en mouvement en actionnant des pédales primitives. Elles sont en effet formées d'un morceau de bois relié à l'axe de la roue par une tige de fer et tellement étroit que le coolie ne peut y poser qu'un seul pied. Il est donc obligé de marcher continuellement pour se tenir en équilibre et rappelle les chiens qui dans les campagnes de Flandre sont employés pour la fabrication du beurre et trottent sans cesse dans une vaste roue qui se dérobe sous leurs pattes.

La manœuvre du wheel-boat est réellement dangereuse. Si l'homme manque le pied, s'il glisse, il peut être broyé : aussi les hommes-machine ont-ils à hauteur des mains une barre d'appui qui leur permet de se retenir en cas d'accident.

Rien n'est étrange comme ces dix-huit malheureux presque nus qui se démènent comme des diables voués au mouvement sans trève. Juifs-errants de la roue!

Ces wheel-boats s'enfoncent très loin dans l'intérieur en remontant le fleuve et le coolie qui consent à manœuvrer l'appareil obtient la gratuité de son passage. Ce n'est pas déjà si sot.

De gros *steamers* anglais, allemands et chinois sont à l'ancre au milieu du fleuve. Une quantité de *chaloupes à vapeur* passent d'une rive à l'autre.

Avec un peu d'imagination, on peut dès maintenant se faire une idée du mouvement colossal de ce port.

Une partie de *yole!* Bravo! C'est que Shameen possède un Rowing Club très bien organisé avec un nombre respectable de canots de course.

Les amis réveillent mes instincts de canotier de la Marne et nous nous embarquons. Je respire lorsque, le fleuve traversé, nous nous engageons dans les creeks de Tati. Là de nombreux jardins où se torturent ces petits arbres auxquels on donne la forme d'animaux fantastiqnes et qui font les délices des Chinois.

Les canaux naturels ou creeks décrivent mille circuits. Nous passons tantôt au milieu d'un village dont les habitants nous regardent curieusement, tantôt en pleine campagne où sous les ombrages des pleureurs. La Chine alors a disparu. Il faudrait l'œil exercé d'un botaniste que je ne suis pas pour distinguer ces essences d'avec nos feuillages d'Europe. Ici, plus rien de tropical, et cependant nous sommes au 22e parallèle, latitude de Calcutta, sur le tropique même du Cancer qui traverse la mer Rouge et le Sahara pour visiter ensuite les Antilles.

Le calme s'est fait. Le jour tombe. Nous rentrons à la lumière des lanternes, délicieusement fatigués par cette promenade sur l'eau.

Aujourd'hui c'est *Luong Line-sune*, un riche Cantonais qui vient me chercher pour dîner à bord de son bateau de fleurs.

J'y trouve mes compagnons de ces derniers jours, *Phune Tanc-hi* et *Sam Bat-say*, exportateurs de dentelles et tissus de coton, *Do Han-san*, *Cheong Sing-chink* et *Chang Lung-sinh* exportateurs de tabacs et de soieries, *Lam Duk-e*, fils d'un riche importateur de riz qui s'adonne à l'étude des lettres et a déjà conquis son grade de bachelier.

Je ne reviendrai pas sur les descriptions d'hier. Le cadre est le même, les détails identiques. D'autres chanteuses, il est vrai, mais tout aussi poupées. Le menu seul variait. Ce n'étaient pas des écrevisses en cabinet particulier.

8 septembre

Je vais visiter ce matin les bâtiments de la douane. Modeste d'aspect avec sa façade sans aucun caractère, donnant sur le fleuve, la douane de Canton n'en est pas moins l'une des plus importantes de Chine. Un va-et-vient continuel, des nuées de coolies affairés, des caisses et ballots de toute nature donnent aux halls du "custom house" un aspect original.

J'y rencontre des représentants de nombreuses nations européennes, N'est-ce pas l'occasion d'étudier le fonctionnement des douanes chinoises que l'on ignore presque absolument en France.

Origine du système actuel.—En vertu des traités de Whampoa, Macao et Tientsin pour la France, de Nankin et Hongkong pour l'Angleterre et d'autres conventions passées avec différentes puissances, la Chine devenait débitrice d'indemnités importantes.

Aucune banque chinoise n'offrant de surface suffisante pour en garantir le règlement, il fut décidé que ces dettes seraient gagées avec le produit des douanes sous le contrôle et la direction des puissances européennes signataires des traités. C'est alors que furent instituées les Douanes Impériales Maritimes.

Administration – Actuellement, le directeur général des douanes qui porte en anglais le titre de "Inspector General" est un sujet de sa Gracieuse Majesté. Sir Robert Hart a su conquérir une grande autorité sur le Tsung-li Yamen et sur l'Empereur. Personne n'ignore le rôle qu'il a joué pendant la guerre du Tonkin et lors de la cessation des hostilités.

Il n'est, par suite, nullement étonnant de voir la langue anglaise usitée comme langue officielle dans le service des douanes.

Deux grandes divisions dans l'organisation du service: l'*in-door* et l'*out-door*.

A.—*In-door* ou *service sédentaire.*—Un service de douanes est établi dans chacun des ports que les traités ont livrés au commerce européen et que les Français appellent "ports ouverts" tandis que les Anglais les désignent sous le nom de "treaty-ports.

A la tête du service est un Directeur ou "Commissionner" et si le port est assez important un Sous-Directeur ou "Deputy-Commissionner" Le personnel des assistants-commissaires complète le service de ce qu'on appelle l'*In-door Staff*. Ces employés, tous recrutés en "Europe", s'occupent de l'administration, de la comptabilité, du contrôle, etc....

L'on débute dans l'In-door comme quatrième assistant à la suite d'examens dont je parlerai tout à l'heure.

Seuls, les membres de l'In-door staff sont appelés à la haute direction des services et peuvent devenir commissaires.

Ils ont sous leurs ordres des Chinois comme employés de bureau ou "clerks." Ces Chinois ont eux aussi un avancement par classes. Ils peuvent devenir "principal clerk."

B.—Out-door ou *Service actif*—Les visiteurs à bord des paquebots, les vérificateurs (examiners) et contrôleurs sur les quais et dans les salles d'inspection sont également des Européens, mais recrutés en Chine. Ils sont assistés par des Chinois dans leurs différents travaux et composent "l'Out-door staff."

Les membres de l'Out-door, sauf de très rares exceptions, ne peuvent passer dans l'In-door. Les grades les plus importants sont ceux de chefs-vérificateurs, capitaines de port, etc....

C.—Citons pour mémoire quelques employés européens ou *clercks* attachés au service des bureaux sans être classés ni dans l'*In-door* ni dans l'*Out-door.*

Likin.—A coté des Douanes Impériales Maritimes Chinoises, il y a dans chaque port un service de taxes qui ont quelque analogie avec nos octrois.

Les commissaires des Douanes Impériales n'ont rien à faire avec les "likin" dont la haute direction est cependant confiée à l'Inspecteur Général.

Tous les membres de l'In-door doivent connaître l'anglais et la langue mandarine chinoise. Cette dernière n'est pas exigée pour l'examen d'admission, mais les douaniers doivent justifier, au bout d'un certain temps, de connaissances suffisantes et la science du chinois est pour eux une des conditions essentielles de l'avancement.

Examens.—Les examens se passent à Londres. Le candidat qui désire entrer dans le service des douanes adresse une demande à l'Inspecteur Général par l'intermédiaire de son agent à Londres.

Si la demande est agréée, le candidat est convoqué pour subir un examen écrit et oral sur l'anglais, le calcul, l'histoire et la géographie. La connaissance d'une autre langue et la possession de diplômes ne sauraient évidemment nuire. Le bon jeune homme est invité très aimablement deux ou trois fois à s'asseoir à la table de son courtois examinateur. Il ne se doute pas qu'on lui fait passer tout simplement un examen de tenue et qu'il est sur la sellette, tant agréable soit-elle pour les gourmands.

Le résultat de l'examen ne tarde pas à être connu. S'il est favorable, l'heureux fonctionnaire reçoit aussitôt un billet de première classe pour Shanghaï en même temps qu'un chèque de 2,500 francs sur la Banque de Hongkong & Shanghai pour les achats à faire en vue de son déplacement.

En passant au bureau de Hongkong, il reçoit son affectation définitive.

Un contrat de sept années le lie à l'administation, sept années consécutives de séjour à l'expiration desquelles un congé de deux ans avec demi-solde est de

rigueur. Les frais du voyage de retour sont à la charge de l'administration. Les contrats ultérieurs sont passés pour des périodes de cinq années toujours suivies de congés de deux ans.

Si le fonctionnaire est marié, il reçoit la moitié des frais de transport de sa famille et de ses domestiques.

J'ai dit tout à l'heure que la connaissance de la langue chinoise n'était pas exigée au début. Mais, au bout de trois années de séjour, l'assistant passe un examen de langue mandarine et, s'il est trouvé nul, il se voit remettre un billet de retour en Europe.

Appointements et situation du personnel.—A cette époque—hiver 1898—la composition du personnel fait ressortir les chiffres suivants:

1° Européens	A.	Dans l'In-door	220	
	B.	Médecins	26	
	C.	Dans l'Out-door	476	722
2° Chinois	A.	Dans l'In-door	588	
	B.	Dans l'Out-door	2242	2830
				3552

Les Anglais faisant partie de l'In-door staff sont au nombre de 103 dont 14 commissaires.

Nous avons de notre côté 25 compatriotes dont 4 commissaires: M. M. Rocher, à Shanghai, le poste le plus important de toute la Chine, Piry à Macao, Novion à Wenchow et de Bernières à Long Tcheou.

Les autres commissaires sont Allemands, Russes, Américains, Autrichiens ou Belges et le service comprend aussi des Danois, des Suédois et des Norvégiens.

Par suite d'un accord entre les gouvernements, les Anglais sont en majorité dans les ports du sud et de l'ouest. Les commissaires y sont américains ou français et nos compatriotes y sont envoyés de préférence comme assistants. Malheureusement les candidats sérieux ne sont pas en assez grand nombre.

Les appointements annuels des membres de l'In-door staff s'élèvent de 6,700 frs (4e assistant B) jusqu'à 70,000 frs (commissaire de 1e classe). (1)

Ces chiffres indiquent le régime actuel. Il y a peu de temps en effet les fonctionnaires de la douane dont les appointements avaient jadis été calculés sur

(1) Les commissaires se divisent en trois classes aux appointements mensuels de 800, 1,200 et 2,500 taëls de la douane.

l'ancienne valeur du taël ont vu subitement doubler leurs appointements à cause de la baisse accentuée de cet étalon monétaire.

Voilà qui va faire ouvrir de grands yeux à nos émargeurs du budget en France. Doubler les appointements ! Peste ! On n'y va pas de main morte dans ce pays de Chine.

Je n'ai pas parlé des émolûments de l'Inspecteur Général. En effet, ils ne sont pas fixes et il m'a été impossible de les connaître exactement.

Les fonctionnaires de la douane n'ont pas de retraite, mais, tous les sept ans, ils touchent sous le nom de "retiring allowance" ou "indemnité de retraite" une année de traitement en or.

La douane possède une véritable flotte avec cinq croiseurs dont l'état-major comprend des officiers anglais, allemands et norvégiens mais aucun français. Une centaine de belles chaloupes sillonnent les fleuves ou rivières et gardent les côtes.

J'ajoute pour en terminer avec cette intéressante administration que l'Inspectorat Général étend son omnipotente juridiction sur deux autres services importants :

1° La poste impériale dont les membres sont à cette heure au nombre de 145, y compris 17 officiers européens recrutés dans l'out-door staff.

2° Le service des 92 phares de premier et de second rang qui s'échelonnent sur les côtes. Détail à noter. Alors que des commandes colossales sont faites en Angleterre pour tous les besoins des douanes impériales chinoises, notre industrie française fournit les lentilles de phare pour lesquelles aucun autre pays n'a pu jusqu'ici atteindre semblable perfection. Dans le personnel de la direction des phares aucun Français n'a trouvé place.

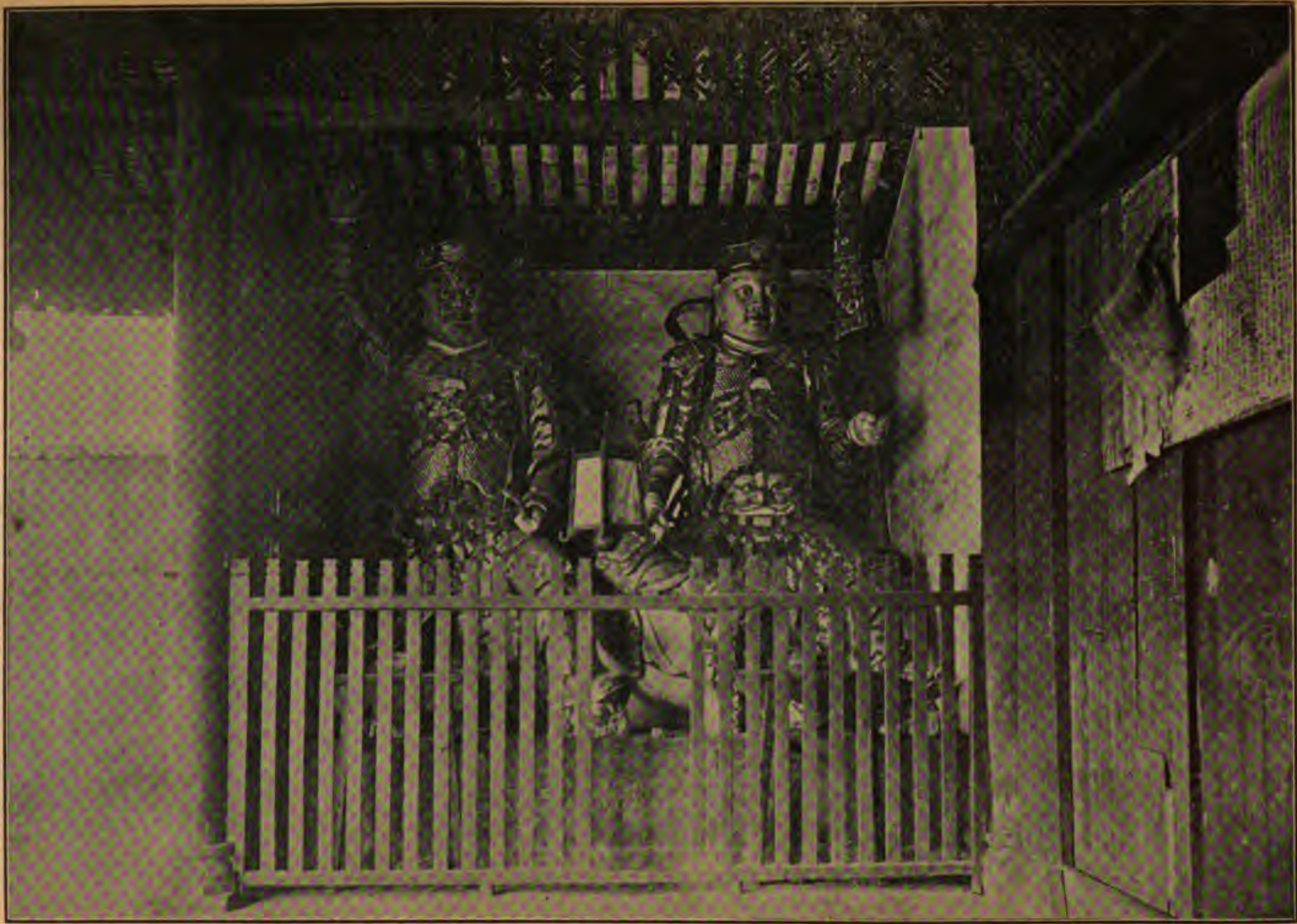
Puisse ce rapide examen faire naître chez quelques-uns de nos jeunes gens en quête d'une carrière, le désir de venir en Chine grossir le nombre des excellents mais trop rares Français qui y développent le charme de notre race.

9 septembre

Il m'a fallu accepter l'hospitalité d'un de mes nouveaux amis de Shameen qui est venu m'arracher à l'affreuse cuisine de l'Hôtel Victoria.

Je crois que si la cordialité était chassée du reste du monde, elle viendrait chercher un refuge dans cet îlot dont j'ignorais même l'existence il y a quelques semaines.

Cependant "beware of pickpockets" pourrait-on écrire à Shameen, comme dans toute cette région d'Extrême-Orient. Un jeune Français, arrivé depuis peu,



GÉNIES GARDIENS DES TEMPLES

vient aujourd'hui même d'être victime de son boy qui a pris la fuite en emportant soixante dollars.

On reproche à notre compatriote qui n'en peut mais, de n'avoir pas fait garantir son serviteur par un *compradore.*

C'est un personnage bien important que ce Chinois, portant un nom d'origine évidemment portugaise et qu'on trouve dans toutes les maisons européennes d'Extrême-Orient.

Le compradore est quelque chose comme l'intendant de la maison. Il fait les achats et les ventes avec ses compatriotes, recrute le personnel des boys dont il est personnellement responsable, tient la caisse et règle les factures. Beaucoup d'Européens n'ont jamais sur eux la moindre somme d'argent. Ils donnent un bon sur leur compradore et dans les villes où circulent les pousse-pousse, ils paient avec des tickets imprimés que le coolie touche chez un intermédiaire centralisateur qui fait lui-même encaisser les différentes maisons.

L'on voit de quelle utilité est ce personnage qui perçoit un tant pour cent sur toutes affaires de la maison et doit souvent toucher de deux côtés à la fois.

Aussi les compradores des maisons importantes sont-ils de gros seigneurs, déposant de forts cautionnements ; beaucoup amassent une jolie fortune en quelques années.

Hêlons un sampan pour aller visiter le temple bouddhique de Honan, de l'autre côté du fleuve.

Un petite sampanière, très gracieuse, détache hâtivement sa barque et vient me prendre à l'escalier français. La vieille "mama" qui godille à l'arrière a une bien vilaine tête. La nature aime les contrastes.

L'affreuse mégère me demande si je suis français et la conversation s'engage. Elle me fait toutes sortes d'offres de service et il ne me faut pas longtemps pour être fixé à tous égards.

Le langage usité sur cette côte de Chine est un sabir anglais qu'on appelle le "*pidgin*" et non le "pigeon" comme je lisais ces jours derniers dans le journal d'un globe-trotter. C'est un amalgame de toutes sortes de langues mais parmi lesquelles l'anglais domine.

Mon Annamite me dit "Moi pas connaisse" et la sampanière traduit "No savé"—"Toi connaisses" devient "You savé?"—"N'y en a pas moyen," se transforme en "No can" mots que l'on entend souvent dans ces parages.

Nous abordons et la vieille m'introduit dans le temple de Honan qui date du XVIIe siècle et que l'on appelle communément le *Temple des cochons.*

C'est en effet tout au fond de ces allées de banians, de ces esplanades et de ces hangars que sont entretenus les compagnons de Saint Antoine devenus des cochons sacrés [attention, les typos, pas d'interversion] "sacred pigs," je ne sais trop par suite de quel concours de circonstances.

Le temple en lui même n'a rien de suggestif. Toujours les quatre gardiens terribles, les bouddhas dorés et les bonzes à robe gris sale.

L'un d'eux a une altercation avec mon guide femelle. Il veut l'expulser. La femme se sauve. Le bonze s'embarrasse dans sa robe et s'étend à terre en criant de toutes ses forces. La foule s'amasse menaçante. Fort heureusement le sampan est tout près car cette populace me paraît fort peu sympathique et je suis le seul Européen visible sur le quai.

Ma gondolière se remet de son émotion mais elle s'inquiète de l'heure car elle doit se séparer avant le soir de la gentille enfant qui rame à l'avant du bateau.

Intrigué, je fais parler la femme. Cette enfant n'est pas sa fille. Elle l'a achetée toute jeune à sa mère qui habite Saïgon et depuis l'a dressée à tous les usages. Elle la revend aujourd'hui pour le prix de deux cents dollars à un Européen qui habite l'un des ports de la côte et s'engage à la rendre libre dans un délai d'un an.

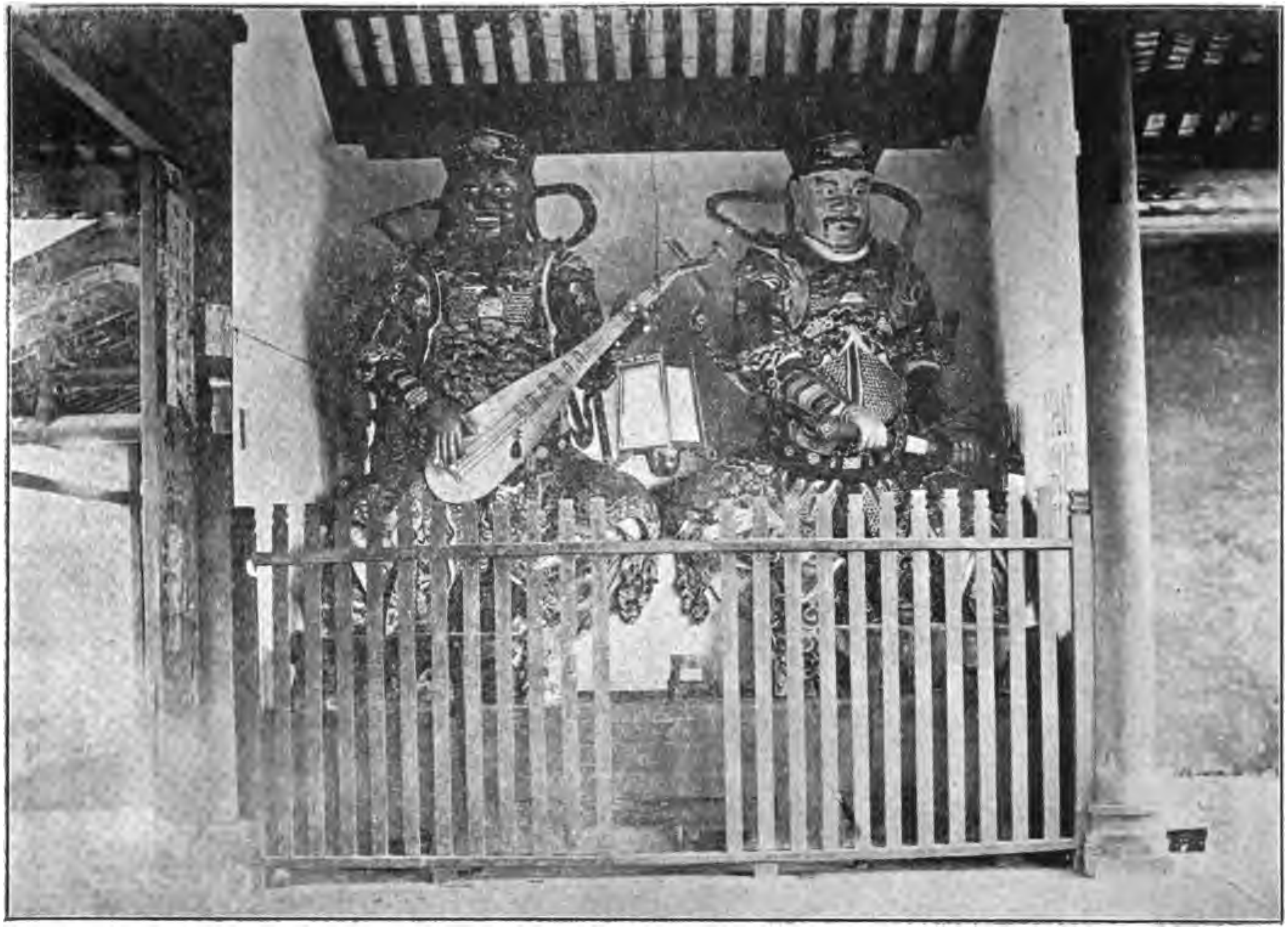
Actuellement, la fille est *la chose* de cette femme. Tout à l'heure elle sera la chose d'un autre, mais l'enfant est heureuse de changer de maître, non qu'elle déteste sa "mama", bien au contraire, mais parce qu'elle sera libre l'an prochain et pourra agir à sa guise.

Je ne puis en croire mes oreilles et je demande à voir. A peine touchons nous Shameen que se présente le mandataire de l'acheteur. J'affirme avoir vu de mes yeux verser les deux cents dollars en billets de la Hongkong Bank et lire l'engagement de rendre l'enfant libre au bout d'une année.

Sur les observations de la vieille, le mandataire promet qu'on lui laissera voir la fille quand elle le voudra.

Quelques larmes de part et d'autre. La "mama" met précieusement les billets dans un coffre. La fille prend son baluchon et monte dans le bateau qui va partir pour Hongkong.

N'est-elle pas navrante toute cette histoire? La mère qui vend sa fille pour le prostitution; ce trafic de chair humaine à l'usage européen. Elle était bien gentille, la pauvre hirondelle qui, insouciante, s'est envolée vers un autre nid !



GÉNIES GARDIENS DES TEMPLES

Ce soir c'est un lettré chinois qui m'entraine aux bateaux de fleurs. Trois de nos amis de Shameen sont invités avec moi. Ils résident depuis quelque temps déjà à Canton mais ils n'ont pas eu ces occasions que ma bonne étoile m'a réservées.

En rentrant, nous avons non pas une rameuse mais un vieux rameur à l'avant du sampan. Le malheureux ne prend pas soin d'enfoncer une jambe dans les profondeurs de la barque. Sa rame se brise; l'homme fait un tour sur lui-même tombe à l'eau et va être entrainé par le redoutable courant lorsque nous lui tendons une perche qui se trouvait à notre portée. Il l'a échappé belle. Une seconde plus tard et c'en était fait.

10 septembre

Visite à la grande maison d'orfévrerie Ta Xan à l'entrée de la ville chinoise. Il y a là des merveilles. C'est l'enfer de la bourse. Mais il faut bien prendre garde aux objets que l'on veut expédier en France car si l'argent n'a pas le titre de la Monnaie française il est saisi à la douane de Marseille et envoyé au creuset.

Ta Xan indique les objets titrés à notre régie et s'offre à fabriquer tout ce qu'on voudra lui commander. Le Prince Henri de Prusse vient de lui faire d'importants achats. Les prix sont très abordables.

De là, visite au *guildhall de Ningpo*, salle de réunion des riches marchands de cette ville. C'est au guildhall qu'on prie, qu'on banquette, qu'on donne des représentations les jours de gala.

Près de la porte, un homme entasse dans un four des papiers couverts de caractères. On sait que les Chinois considèrent les caractères comme des choses sacrées dont la profanation serait un sacrilège et qui ne peuvent être détruits que par le feu.

Après une longue flânerie, nous rentrons à Shameen pour recevoir nos amis les Chinois qui viennent dîner à l'européenne.

Le lettré m'apporte un éventail sur lequel il a lui-même inscrit au pinceau un long et gracieux compliment à mon adresse.

Ils ne sont pas le moins du monde maladroits nos commensaux et se servent admirablement de leur fourchette. La cuisine européenne ne leur déplait pas et les vins de France nous mettent tous en gaité. Bonne soirée de plus à l'actif!

Dimanche 11 septembre

Désagréable surprise au réveil. Je trouve ouverte ma petite malle, une solide "cabin trunk" en acier, avec fermeture de sûreté. Je saute sur le

portefeuille qui contenait une somme assez rondelette. Le portefeuille est à sa place, mais....il est vide. Mille tonnerres!

A moi, le fidèle Nguyen! Stupéfaction sincère de l'Annamite qui m'affirme que le voleur doit être le jeune A-ki, le doux et timide boy chinois, qui n'a pas dormi sous notre toit cette nuit. Il a laissé sa natte, et des vêtements de toile bleue mais en emportant les uns sur les autres sans doute, ses trois vêtements blancs.

Il est neuf heures du matin. A-ki a disparu depuis hier à quatre heures. Comment a-t-il opéré? Pas de traces d'effraction. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que je suis volé.

L'incident me fournira l'occasion d'étudier le fonctionnement de la police dans ce pays. Il faut être philosophe, en cours de voyage.

Une première visite au consul de France, le très aimable M. Flayelle, ne me donne aucun résultat car ma chambre est sur la concession anglaise et je me vois forcé de m'adresser au chef de la police de Sa Gracieuse Majesté. Ce gros bonhomme est désolé de ce qui m'arrive mais il ne peut rien faire. Je lui demande de vouloir bien tout au moins télégraphier à la police de Hongkong afin qu'elle surveille les bateaux en partance pour Hainan. Je suis convaincu en effet que mon voleur a dû filer hier soir sur Hongkong où il est arrivé dans la nuit et que de là il s'efforcera de gagner l'île d'Hai-nan, son pays natal.—Le policeman, me répond, avec un flegme effroyablement britannique, que je ferais mieux de télégraphier moi-même et il pousse la condescendance jusqu'à me donner l'adresse télégraphique de la police: "Central Hongkong," suffira, me dit-il, en me reconduisant et il reprend "I am very sorry."......

Doux pays! Nouvelle visite au consul de France qui réunit du reste aujourd'hui à sa table tous les Français de Shameen. Très gracieusement, M. Flayelle télégraphie à son collègue de Hongkong pour le prier de faire rechercher le boy infidèle. Qu'en adviendra-t-il?

M. Dufêtre a organisé une partie sur le fleuve. Nous embarquerons à deux heures sur l'*Espoir*, le coquet wheel-boat de la maison et, après avoir visité Whampoa, l'important faubourg de Canton, nous dînerons à bord pour ne rentrer que le soir.

Mais l'homme propose et Dieu dispose. Une pluie diluvienne vient contrecarrer nos projets et ne nous permet d'embarquer qu'à 5 heures, c'est-à-dire trop tard pour aller à Whampoa. Nous irons néanmoins mouiller à quelques milles du port et de son brouhaha. Toute la colonie française prend place à bord de l'*Espoir*

et les coolies, sautant comme des fantoches, mettent en action la large roue qui soulève des flots d'écume à l'arrière du bateau.

Nous marchons bon train et dépassons de lourdes jonques chargées jusqu'à plein bord de marchandises ou de Chinois. L'une d'elles, qui doit remonter le fleuve, a trois canons assez sérieux de chaque bord. C'est que les pirates ne sont pas rares et que de plus les rebelles tiennent la campagne à quelques journées de Canton.

Les craintes, sans êtres vives, motivent cependant la réunion de tous les Européens de Shameen qui, mercredi prochain, élaboreront ensemble un plan de défense pour le cas où Shameen serait attaqué. Chacun aura son poste.

Les fusils et les cartouches ne font pas défaut, mais quelques canons-revolvers seraient d'une incontestable utilité pour commander le canal et défendre les ponts. C'est en effet du côté de la ville que l'attaque pourrait être à craindre.

Il est étonnant que les gouvernements européens ne s'entendent pas pour envoyer à tour de rôle une canonnière sur le Fleuve des Perles. L'Angleterre n'en manque pas à Hongkong; mais il paraît qu'elles ne sont pas toutes en parfait état, nous dit un Anglais.

Une épave! Qu'est-ce? Horreur! Un Chinois assez convenablement mis, étendu sur le dos bras et jambes ouverts. Il flotte certainement depuis plusieurs jours. Des traces de sang et de blessures; sans doute une victime des pirates ou des rebelles.

Passé entre les deux forts dits de Macao construits à l'européenne, l'un sur la rive droite, l'autre sur un îlot du fleuve.

Plus loin un *bateau de canards*.—Curieuse industrie. De vieilles jonques sont aménagés en basses cours. L'on y trouve des centaines et parfois des milliers de canards; à marée basse ou descendante, la jonque est conduite près de l'une des berges vaseuses que le fleuve découvre et la liberté est laissée aux volatiles qui, barbottant à cœur joie, se nourrissent, sans frais pour leur éleveur. Quand la marée remonte, les canards rentrent dans la hutte en passant par des trappes et des passerelles aménagées dans ce but.

La marée se fait très fortement sentir à Canton et au-delà. Nous arrivons au point mort du changement de marée. C'est le moment de jeter l'ancre et après un de ces délicieux cocktails à l'eau de vie blanche de Vougeot, comme les Shaminois savent les préparer, nous entamons, fourchette en main, nos grandes discussions sur l'utilité des consuls, l'avenir des chemins de fer en Chine, les marines française et anglaise, la musique de Wagner etc., etc.—On ne parle pas de "l'Affaire."

Le wheel-boat s'était remis en marche. L'audace du boat-man me fait frémir. Il évolue, en vitesse, avec une habileté qui confond, au milieu de ces steamlaunchs, de ces sampans, de ces jonques dont la plupart ne sont pas éclairés. Il paraît impossible de traverser ce réseau d'embarcations qui par cette nuit noire encombre le port où nous sommes. Le bateau, presque aussi large aux extrémités qu'au milieu, occupe bien quatre mètres et cependant nous arrivons sans encombre et à pleine roue jusqu'au débarcadère de la colonie française.

12 septembre

Treize coups de gong retentissent sur le *Bund*. C'est un haut mandarin, car le nombre de coups frappés consécutivement se règle d'après la qualité du personnage. De grandes tablettes de bois rouge et or portées au bout d'un bâton par les hommes de l'escorte indiquent que nous avons affaire au taotai surintendant des douanes. Il a fait visite au consul de France et se trouve en ce moment chez le consul d'Angleterre tout près de ma chambre. Je descends en hâte avec mon vérascope.

L'escorte, toujours la même ! Gongs-serviteurs en longue blouse de toile grise serrée à la ceinture et coiffés d'une sorte d'abat-jour du sommet duquel descend sur la nuque une poignée de crins rouge vif—coolies ayant sur la tête d'invraisemblables treillis de bambous peints en rouge et affectant la forme d'un pain de sucre—quatre ou cinq policiers à cheval—grand parasol en toile rouge—le cheval du mandarin conduit haut le pied et revêtu de son caparaçon—un coffre recouvert de serge verte qui doit contenir les sceaux et parchemins et que deux coolies portent religieusement sur leurs épaules à l'aide d'un bambou. Mais le groupe pittoresque est celui que forment une dizaine de bambins habillés d'un long manteau rouge écarlate assez semblable à celui des mousquetaires d'autrefois et coiffés d'un sorte de mître en carton rouge agrémenté par devant de bizarres sculptures dorées. Le mandarin installé dans sa chaise est un gros bonhomme à figure insignifiante. Tout ce monde très propre paraît habillé à neuf.

Je veux profiter de l'arrêt du cortège pour photographier les gamins. Ils se sauvent, se cachent derrière les arbres de l'avenue et une fois le cortège en marche, se couvrent la figure de leur manteau. Un policier à cheval me fait même signe d'aller de l'autre côté du pont, dans la ville chinoise, et que là il me tirera dessus.

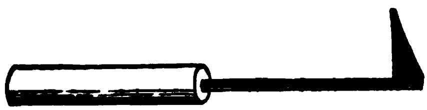
Les Chinois, en général, croient que la photographie porte malheur. Le préjugé tend de plus en plus à disparaître mais l'expérience d'aujourd'hui prouve qu'il faut encore compter avec lui.

Un de nos amis a découvert un ivoiriste qui travaille en ce moment les fameuses *boules concentriques* dont la fabrication intrigue même les vieux résidents de Chine qui n'ont pu étudier cette spécialité de Canton.

Nous allons voir l'artiste *Luan Shing* dans la rue de *Yuck Tsze*. Il nous explique très obligeamment le travail que ses ouvriers exécutent devant nous. Une boule d'ivoire étant choisie sans défaut apparent, l'on trace d'abord sur elle. au crayon, l'équateur, puis deux autres cercles (des méridiens) passant par les pôles, coupant perpendiculairement l'équateur et distants entre eux de 90 degrès. L'on obtient de la sorte huit secteurs.

L'artiste perfore la boule: 1° au milieu de chacun des huit secteurs, 2° aux deux pôles, 3° sur l'équateur à chacun des quatre points de rencontre des méridiens; soit au total quatorze trous. Il les creuse assez larges à la périphérie mais allant en se retrécissant juqu'au centre de la boule.

Ceci fait le bloc d'ivoire est fixé dans un tour de bois actionné par une pédale. Un poinçon d'acier bien effilé et recourbé à son extrémité est introduit dans l'un



des trous et arrêté près du centre de la boule à l'endroit précis où l'ouvrier veut détacher la plus petite de ses futures prisonnières. Quelques tours de pédale et une rainure circulaire se produit. La même opération répétée dans chacune des quatorze ouvertures aura détaché complètement la première boule qu'il s'agira de travailler aussitôt avec des outils minuscules pour en sculpter, en denteler les parties pleines.

Des crochets à bec recourbé de plus en plus long sont employés pour détacher les boules suivantes. L'opération se continue absolument semblable jusqu'à ce que toutes jouent les unes dans les autres.

Merveille de la patience humaine! chef d'œuvre de précision et d'incroyable sûreté de main car il faut que toutes les rainures se correspondent géométriquement, et qu'un fâcheux coup de poinçon ne vienne pas à la dernière minute enlever le résultat de tant de longs efforts!

Une des boules qu'on nous présente en renferme dix sept toutes sculptées et ajourées comme de la dentelle.

Visite au *Temple des cinq gênies* protecteurs de la ville de Canton. La légende rapporte qu'au temps jadis cinq génies montés sur des daims volèrent

au dessus de la cité, tenant en main des grains de froment, symbole de l'abondance. Planant sur le marché, ils s'écrièrent: "Que la famine ne visite jamais cette ville!" puis s'évanouirent dans l'espace en laissant tomber leurs montures qui furent changées en pierre....sans doute à cause de la rapidité de la descente.

Nous grimpons les escaliers de la pagode où nous pénétrons, suivis d'une centaine de gamins qui nous étourdissent de leurs cris.

Une tour carrée abrite une énorme cloche qui sonne seulement pour avertir la ville qu'une calamité la menace. Elle a retenti pour la dernière fois lors du siége de 1857 sous le choc d'un boulet qui lui enleva un morceau de métal. Les superstitieux cantonais virent dans ce fait un fâcheux présage; aussi la prise de la ville ne les étonna-t-elle nullement. La cloche avait sonné.

Le temple date du XIIIe siècle. Après l'ascension de plusieurs terrasses, nous sommes présentés par un vieux bonze aux cinq génies tutélaires. Ces personnages barbus et hauts en couleur regardent fixement les cinq blocs de granit, jadis leurs montures, que l'on a placés devant eux sur des socles de bois.

Un escalier conduit au grenier de la pagode. Là trône un Empereur de la dynastie des Yuen, jolie pièce de musée, tout laque et or. Il paraît s'ennuyer à mourir le pauvre homme, ainsi relégué au milieu des toiles d'araignée et des chauve souris irrévérencieuses. Son œil éteint semble implorer notre pitié. Hélas! Nous ne pouvons rien pour vous, mon pauvre homme!

Mais, on ouvre les fenêtres et la ville se dévoile. Vue superbe sur la pagode des fleurs et la vieille mosquée mahométane avec son minaret envahi par la mousse, du haut desquel le muezzin n'appelle plus à la prière.

Non loin de la pagode, une antique construction attire nos regards. C'est la *Porte de la vertu*. Elle tombe en ruine et l'escalade que nous tentons n'est pas sans danger. Serait-ce un emblême, et la vertu des Cantonais ne se trouverait elle pas en meilleure forme?

MACAO



LE PORT DE PLAISANCE ET LA PRAYA GRANDE

CHAPITRE SIXIÈME

MACAO

TRA LOS MONTES—FANTAN GAMBLING—LE COUP DU PANIER—CAMOENS ET SES PANÉGYRISTES—UN GOUVERNEUR ASSASSINÉ—HORS D'ICI, LES CADAVRES!—L'INDUSTRIE À MACAO: SOIE, NATTES, OPIUM, THÉ, TABAC—RETOUR À HONGKONG—UNE CHAMBRE, S. V. P.

13 septembre

Réveil en fanfare! Les amis de Shameen ont tenu à me mettre à bord. Leur canot m'attend pour me conduire au *White Cloud*.

Je serre, non sans émotion, une dernière fois la main de ces braves gens qui, loin de France, conservent si bien les qualités d'intelligence, d'énergie, de cœur et d'entrain qui font le charme de notre race.

Mon nouveau steamer ne peut abriter que 354 passagers, nous dit son "passenger certificate" mais il est coquet, luisant et très confortable.

Trois heures.—Macao! Etincelante sous le soleil cru, la petite ville avec son phare sur la falaise, ses forts antiques, son monumental hôtel Boavista, ses palais et ses églises, tandis que descendant de la colline jusqu'aux frais ombrages des quais ses maisons badigeonnées en jaune, en bleu, en rose avec des contrevents vert épinard. Nous passons, sans y aborder, devant la *praya grande*, car il faut doubler la pointe pour atterrir dans le port de commerce, de l'autre côté de la ville.

Aperçu un grand bâtiment rose, d'architecture arabe. C'est la caserne des soldats indiens que les Portugais font venir de leur colonie de Goa.

Macao est une presqu'île appartenant au Portugal depuis 1557.

Au débarcadère, la police, sérieusement faite, délivre des importuns.

L'hôtel du Chinois *Hing-kee* m'a été recommandé. Des djinrikchas y conduisent.

Pas d'ennui avec les bagages. Nous sommes dans un port franc pour les Européens.

Sur le quai, les maisons à arcades rappellent certains quartiers de Singapour. La ville est montueuse. Pas de voitures. Pas de chaises à porteur. La djinrikcha est le seul mode de locomotion, pour le public, du moins.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est l'extrême propreté de la ville que l'on traverse d'un bout à l'autre pour se rendre à l'hôtel.

Maisons badigeonnées, sans goût, comme elles sont bâties, sans caractère. Calme, tranquillité presque absolue, sauf dans les quartiers chinois. Il doit faire bon venir se reposer ici du brouhaha de Canton et de Hongkong. Le climat est au surplus extrêmement salubre.

Hôtel confortable. Vaste chambre avec véranda donnant sur la baie. La musique militaire s'exerce dans la caserne que j'aperçois non loin.

Le consul et le commissaire français des douanes sont tous deux absents. Je m'abandonne entre les mains du guide de l'hôtel, Il senor Jayme dos Santos, qui parle très correctement l'Anglais.

En avant, les djinrikhas! Il est étonnant de voir ces coolies chinois traîner leur véhicule en grimpant des pentes très raides—rues dallées et parfois macadamisées—Rua dos cavallos – dos santos angelos – do rosario. Etrange parfum des Pyrénées qui arrive par delà les océans!

Grimpant toujours, nous arrivons à un vaste escalier de pierre qui jadis amenait les foules à l'Eglise Saint Paul bâtie par les jésuites. En 1836, des Chinois fanatiques y mirent le feu. On aperçut les incendiaires qui se sauvaient et l'on entendit les détonations de la poudre qu'ils avaient déposée à l'intérieur, mais jamais on ne pût arrêter les misérables. Le feu détruisit le couvent et quelques bâtiments d'alentour, laissa presque intacte la façade de l'Eglise que l'on conserve comme souvenir, dominant la ville avec les belles statues de bronze que les flammes ont respectées dans leurs niches. De l'intérieur de la basilique, il ne reste plus rien.

Près des ruines, la Rua de Joco abrite un certain nombre de maisons de jeu toutes tenues par des Chinois. Leur façade peinte en vert est ornée d'énormes lanternes sur lesquelles on lit en lettres rouges "First class fantan gambling house". C'est le jeu de "bacouen" des Annamites que les Portugais appellent "fantan". Toujours le même principe. Une série de jetons que le croupier pousse sur le milieu de la table en les recouvrant d'une soucoupe. Les pontes misent sur des tableaux qui portent les chiffres 1, 2, 3 et 4. Les jeux faits, le croupier lève la soucoupe, retire du monceau une série de 4 jetons, puis une autre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 1, 2, 3 ou 4 de ces jetons. Ce reste indique le tableau gagnant.

Plusieurs de ces maisons ont des galeries. Les joueurs qui s'y trouvent perchés descendent leur mise dans de petits paniers qu'ils tiennent au bout d'une

ficelle. L'aspect d'un fantan gambling en plein exercice est d'un pittoresque achevé.

Le caissier a sa balance au moyen de laquelle il contrôle la qualité des pièces mises en jeu.

Les Chinois sont très friands du "fantan", ce qui le prouve mieux que toutes les affirmations, c'est l'impôt de 154.000 dollars (385.000 frs) que le gouvernement a perçu l'an dernier sur les seize maisons de jeu de Macao. Il est vrai de dire que cette ville abrite 74.000 Célestes et 4.500 Portugais. La plupart de ces derniers sont des macaïstes c'est-à-dire des descendants d'anciennes familles portugaises arrivées ici dès le début de l'occupation et qui ont laissé dans le pays des racines profondes.

Teint basané, yeux et cheveux noirs; la race rappelle les types d'Espagne et de Portugal mais elle est beaucoup moins fine en général.

Excelsoir! toujours plus haut! Nous sommes au jardin de Camoëns. Des sentinelles à la porte. Ce grand bâtiment aux armes de la couronne royale renferme en effet les bureaux de la guerre (!!) et des travaux publics. Le petit jardin qui précède le parc est ravissant de fraîcheur, d'éclat et d'entretien. Plus loin, les bosquets aux abris profonds, les allées moussues, les banians superbes; l'un d'eux, poussé à 10 mètres du sol sur le sommet d'un roc, a ses racines qui descendent jusqu'à terre en enlaçant le rocher; un autre a le tronc absolument encastré entre d'énormes blocs qui le retiennent prisonnier sans lui enlever la vie. En haut de la terrasse d'où la mer apparaît radieuse, le buste de Camoëns est abrité sous une voûte naturelle de rochers. Le grand poète qui composa en cet endroit, vers 1560, ce beau poème des Luisiades dont le temps n'a pu détruire le charme, regarde les flots se brisant sur la grève. Les nations d'Europe semblent l'entourer pour rendre hommage à son génie. De grandes plaques de marbres chantent en vers portugais, français, espagnols, latins, italiens et anglais la gloire du Maître dont le buste rappelle à s'y méprendre celui de Henri le Béarnais. Même profil, même barbe, même couronne de lauriers que sur la statue classique.

Celui de nos compatriotes qui s'est rendu coupable des vers, aujourd'hui bien vieillots, signés à la date du 30 mars 1827, se présente à la postérité sous le nom de *Louis de Rienzi, français, d'origine romaine, voyageur religieux, soldat et poète expatrié.*

Il nous rappelle que:

Ici Camoëns au bruit des flots retentissant
Mêla l'accord plaintif de son luth gémissant....

Si nous en croyons cependant son panégyriste, le bon poète n'était pas aussi délaissé qu'aujourd'hui sous ces ombrages pleins de mystère, car

Il posséda du moins pour charmer ses douleurs
Les baisers de l'amour et les chants des neuf sœurs.

Veinard!

Il faut redescendre sur terre et très bas pour suivre la grande rue d'Amaral. Sur un mamelon voisin de la route, de vieilles et curieuses tombes chinoises.

La route elle-même est une belle avenue plantée d'arbres.

Ici, un fortin bien perché sur le roc, puis une pagode chinoise et, tout près, un gros bloc de pierre sur lequel est sculptée la couronne de Portugal. C'est là que le 22 août 1849 fut assassiné le gouverneur Amaral. Il avait refusé de continuer à servir à la Chine une rente annuelle de 500 taels payée jusque là pour entretenir des relations de bonne amitié mais que l'Empire du milieu prétendait regarder comme un tribut de vassalité. Le gouverneur se promenait à cheval accompagné de son aide de camp. Il avait perdu le bras droit à la guerre.

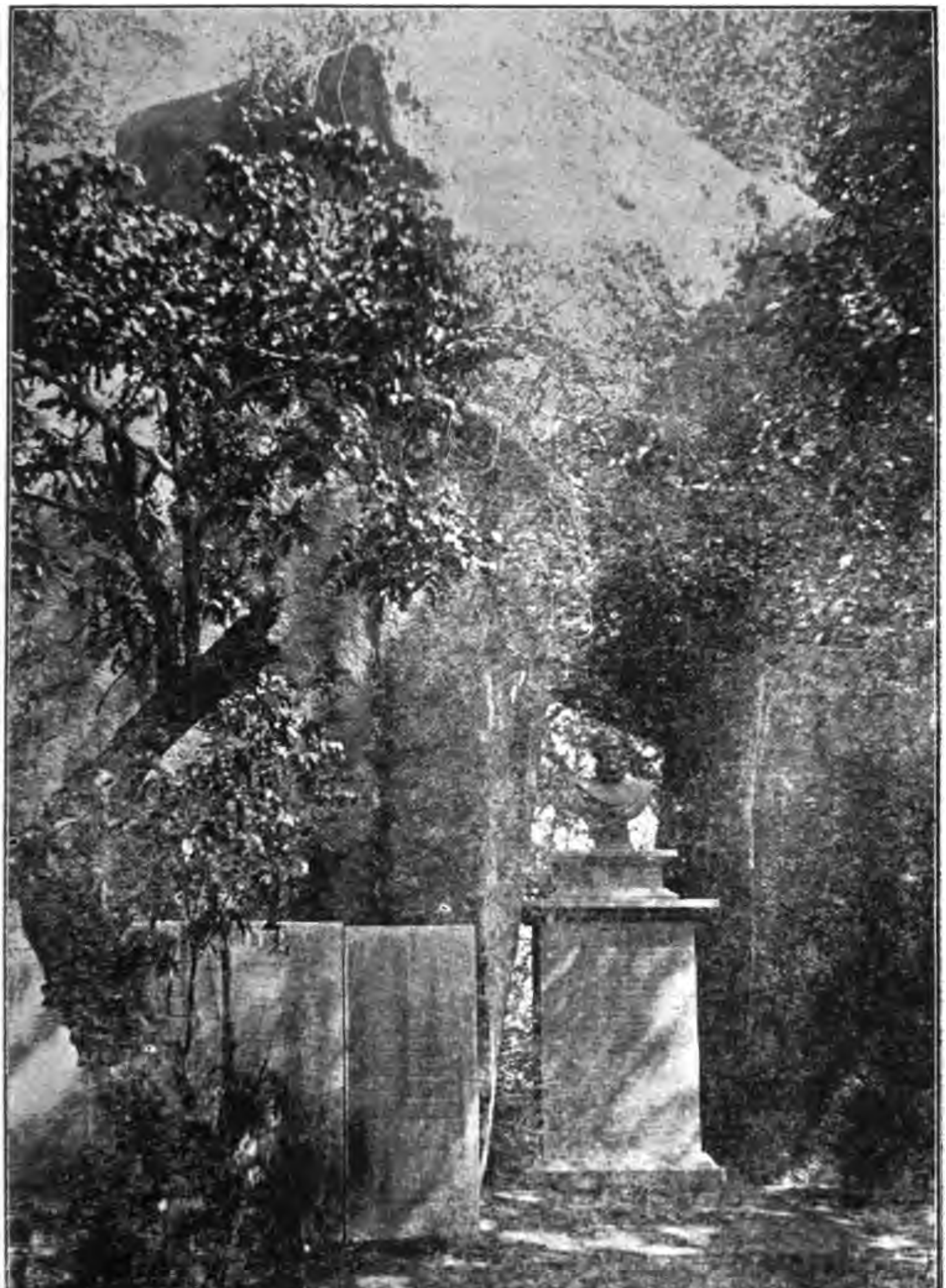
Tout-à-coup, six Chinois armés de couteaux et de bambous effilés attaquent les deux hommes au détour du chemin, désarçonnent le gouverneur, le lardent de coups de couteau, et après l'avoir étendu sur ce bloc de pierre, lui tranchent la tête qu'ils emportent à Canton. L'aide de camp, sans arme, avait pris le large.

Quelques centaines de mètres plus loin, un arc de triomphe, s'élève massif à côté d'une petite caserne. Il marque la limite de la colonie portugaise. Sur l'une des faces, un cartouche rappelle l'assassinat du gouverneur, 22 août 1849. Sur une autre, le 25 août de la même année. C'est ce dernier jour que les Chinois ayant renvoyé à Macao la tête de leur victime, les Portugais chassèrent tout les Célestes de la presqu'île et détruisirent les ouvrages qui s'étendaient sur le territoire chinois dans les environs de leur possession.

Depuis cette époque, les fils du ciel ont de nouveau envahi la colonie, non plus les armes à la main mais avec leur courage, leur patience, leur énergie au travail. Nous verrons demain le résultat de leurs efforts.

Cependant les Portugais voulant montrer aux Chinois qu'ils doivent toujours considérer Macao comme une terre étrangère où ils ne sont que tolérés, leur défendent, depuis le meurtre du gouverneur, toute sépulture sur le territoire de la colonie. Cinq médecins visitent continuellement le quartier chinois. Dès qu'ils

MACAO



LE BUSTE DE CAMOËNS

trouvent un malade, ils le font transporter à l'hôpital et la famille est contrainte d'évacuer ses morts dans les vingt-quatre heures. Lorsque personne ne peut prendre soin d'un Céleste défunt, le gouvernement portugais le met en bière et le fait enterrer de l'autre côté de l'arc de triomphe qui forme la limite des deux territoires.

Aussi voyons nous dans la campagne qui s'étend aux alentours une multitude de pierres et de simples ondulations de terrain. C'est une vaste nécropole que ce faubourg de Macao.

Retour par une jolie route ombragée qui descend en corniche le long de l'*area pretta*, plage de sable fin où l'on vient se baigner. Mais ici, pas de casino, pas même de châlet; de simples abris de paillote semblables à ceux de nos tailleurs de pierre, et sous lesquels on revêt le costume de bain obligatoire. La police veille en effet et malheur à celui qui croirait toute pudeur bannie.

Bella vista! C'est là sur ces bancs, que le "persil" de Macao vient le soir respirer la brise fraiche. Il est représenté à cette heure par qelques mélancoliques basanés et une douzaine de jeunes personnes dont l'obscurité naissante m'empêche d'apprécier la beauté.

Vite, vite, les coureurs dévalent. En passant, un coup d'œil à la *Flora*, le modeste palais d'été du gouverneur, à *l'Hôpital militaire*, très engageant—au *Club des offciers* et nous rentrons par le *jardin public*. Le soir, calme plat; distractions, néant. Je me trompe. C'est une distraction que de revivre sa journée en remplissant ce carnet de voyage, sous le beau ciel étoilé, en face de la baie merveilleuse qui scientille sous les fenêtres de l'hôtel Hing-kee. Un point c'est fini.

14 septembre

Tableau de service : l'industrie à Macao.

I.—*La soie.*—Une grande filature chinoise Yo-Chang et Co. occupe huit cents ouvières. Les ateliers bas et sombres sont remplis de métiers à filer, symètriquement rangés. La fileuse a devant elle une bassine d'eau chaude dans laquelle elle plonge les cocons après avoir réuni et passé dans une œillère directrice le fil de quatre ou cinq cocons qui viennent n'en former qu'un seul. Ce fil va s'enrouler sur une roue située derrière la fileuse et au-dessus d'elle. Avec une rapidité qu'on a peine à suivre, l'ouvrière, armée de deux baguettes, retire les cocons vides, en replace d'autres, et en un tour de main a joint au fil en mouvement l'extrémité du cocon nouveau. Tous ceux-ci, plongés dans l'eau, sautent comme des marionnettes, mais leur poids les retient et ils restent dans le liquide jusqu'à épuisement complet de leur soie.

Sortie des ouvrières pour le repas du matin. Je me trouve à la porte, à côté d'une Macaïste, la seule Européenne de la maison. Un type. Cigarette à la bouche, les mains derrière le dos, l'œil dur et inquisiteur, ce gendarme revêche inspecte les ouvrières et visite les mouchoirs que quelques unes portent à la main, Pas commode, la surveillante.

Les huit cents femmes et filles défilent. Beaucoup d'entre elles, jolies, accusent nettement un mélange de sang chinois et macaïste. Plusieurs ont les petits pieds mutilés. Elles ne doivent pas pouvoir venir de bien loin, les pauvrettes. D'autres portent sur le dos leur enfant dans un sac. Le mioche passe ainsi dix heures par jour car les fileuses travaillent tout ce laps de temps pour le salaire quotidien de douze cents, soit environ trente centimes de notre monnaie.

II.—*Les nattes.*—Dans de grandes jarres, les joncs s'amollissent et se teignent, les uns en rouge, d'autres en vert ou en bleu.

Métier à tisser primitif. La natte produite est moins belle que celle de Chantaboum, mais néanmoins d'un intéressant travail.

La maison est chinoise.

III.—*L'opium.*—Il vient de Bombay, le célèbre suc de pavot que la bouillerie reçoit en boule. Le bloc est cassé, les morceaux ramollis et réunis en galettes sont réchauffés sur un gril au-dessus de fourneaux à braise. La galette, mise ensuite dans de grandes cuvettes en cuivre est mélangée avec de l'eau, puis de nouveau soumise au feu jusqu'à ébullition. Quand le produit, continuellement agité, est devenu sirupeux, on le refroidit pour le mettre dans des boîtes en fer blanc. L'opium de Macao se vend surtout en Californie et en Australie où il est très estimé.

La bouillerie—chinoise naturellement—occupe 300 ouvriers et rapporte à l'état portugais 173.000 dollars (430.000 frs.) d'impôt annuel.

IV.—*Le thé.*—Il a certainement servi, ce thé que l'on sèche à feu doux sur de grandes mannes et que l'on expédie ensuite en Australie et en Russie dans de belles caisses soigneusement garnies de feuilles d'étain.

Préparation, somme toute, peu intéressante.

V.—*Le tabac.*—Des filles travaillent une à une les feuilles blondes du tabac chinois. Elles en enlèvent les côtes. Des ouvriers portent sous presse les feuilles ainsi préparées. Bien primitives, ces presses formées de deux pièces de bois à charnière que l'on rapproche l'une de l'autre au moyen d'un treuil à main.

Aussi le tabac reste-t-il entre leurs pinces pendant vingt-quatre heures. Il en sort admirablement serré. Découpé en blocs qui affectent la forme d'une brique,

il est soumis au rabot d'un ouvrier qui enlève de minces filaments longs de sept à huit centimètres dont les Chinois se servent pour leur narghileh.

Empaquetage et emballage dans de belles caisses couleur olive et vernissées pour que l'eau n'ait aucune prise sur elles.

Deux cents ouvriers, tous chinois, travaillent dans cette maison chinoise.

Nous venons de passer en revue tous les types de l'industrie du pays.

Ainsi les Portugais occupent Macao depuis 1557 sans interruption. Ils ont eu à lutter contre les Chinois et à l'heure actuelle sur 80.000 habitants, les 19/20èmes sont des Célestes. L'industrie est entièrement entre les mains de ces derniers.

N'est-ce pas significatif et ne trouvons nous pas dans ce fait une nouvelle démonstration de la puissance, de la souplesse et de l'habileté de cette race qui déborde et envahit tous les jours davantage?

Une heure du soir. Par un radieux soleil je dis adieu à cette bonne petite ville de Macao, entraîné par le *Kwai-Lun*, un steamer tout petit, cette fois, dont le certificat n'accuse que 175 passagers. L'on pourrait bien en mettre quatre sur le spardeck et six à table, en les serrant, mais le trajet n'est que de quatre heures.

Dans le port, nous laissons une foule de sampans et de jonques, ces dernières toutes armées de canons rouillés. Certaines en ont jusqu'à dix. S'il fallait en user, je crois que la manœuvre serait plus dangereuse pour les canonniers que pour les ennemis, en admettant qu'il y ait de la poudre à bord. Mais cela amuse les Chinois qui aiment à se croire forts, et cela, paraît-il, effraie les pirates. Curieuse coïncidence! Je lis en ce moment et tout-à-fait par hasard, dans une revue, une ancienne mais intéressante notice de M. Georges Bastard sur le tant regretté amiral Courbet. J'y vois que vers 1852 le futur héros des mers de Chine était à cette même place où je navigue, embarqué comme aspirant à bord de la corvette à voile *La Capricieuse* et faisant l'hydrographie de la baie de Macao. Il était sous les ordres de celui qui devait être l'amiral Mouchez, père d'un de mes aimables hôtes du *Vauban* dans la baie d'Along.

Navigation intéressante à travers ces îles qui parsèment l'embouchure du Tchou-kiang. Quelques villages de pêcheurs; des cascades qui tombent des sommets et voilà Hongkong avec ses immenses hôtels qui montent à l'assaut du "peak."

Le *Powerful* et l'*Olympia* ont disparu de la rade, mais le *Baltimore*, un cuirassé des Etats-Unis, est venu à son tour y jeter l'ancre. Nous aurons encore le spectacle de l'ivresse des vainqueurs.

Premier tableau.—Hongkong hôtel—"I am very sorry"..mais pas de place, pas le moindre trou, l'hôtel est comble. Demi tour avec boy et coolies porteurs de bagages.

Deuxième tableau.—Dans Queen's Road, une grande pancarte "New Victoria Hôtel."—Je désirerais une chambre.—Une chambre, mais ici, Monsieur, nous n'avons qu'une salle de café avec billards et une salle de restaurant.—Pourquoi alors affichez-vous hôtel?—Vous avez raison, mais c'est ainsi.

Diable, cela devient sérieux. Vais-je devoir établir un campement avec mon boy, mes coolies, mes valises et mes caisses, ou frêter un sampan pour y passer la nuit et le jour?

Troisième et dernier tableau.—Enfin Windsor Hôtel.—Je désirerais une chambre.—All right.—O bonheur!—J'aurais embrassé le *manager*, tout allemand fut-il, mais je me suis retenu car il aurait pu me prendre pour un fou et m'envoyer définitivement coucher à l'hôpital. Il me mène par exemple dans une soupente qui pourra me rendre de grands services comme chambre noire pour le développement de mes clichés, mais qui me semble bien triste comme séjour. Enfin il n'y a pas autre chose. Dans mon voyage autour de ma chambre je m'aperçois que les deux fenêtres destinées à éclairer et à donner de l'air (?) s'ouvrent sur une ruelle de deux mètres seulement de largeur. Elles ne sont pas grillagées. La maison d'en face est en réparation. Ses larges fenêtres s'ouvrent au même plan que les miennes. Ce n'est guère rassurant, car je me trouve pour la nuit en présence d'une peu agréable alternative: étouffer ou être volé. Bast! nous verrons bien!

HONGKONG



VUE PRISE DE LA RADE

CHAPITRE SEPTIÈME

HONGKONG

COMMENT ON TROUVE DU TERRAIN À BÂTIR DANS LA RADE DE HONGKONG—POKFOOLUM—UNE INTERVIEW SUR LE THIBET—KOWLOUN ET SES DOCKS—LA CATHÉDRALE DE VICTORIA—LES CHAMPS DE LA MORT—AU MARCHÉ—UNE PÊCHE ORIGINALE—LEVER DE SOLEIL—LA MARIA LOPEZ—LE TOUR DE L'ÎLE—MUSÉE PRIVÉ, MUSÉE PUBLIC—A BORD DU SIDNEY.

15 septembre

Essayé de dormir fenêtres closes, mais la température était si lourde, la maison d'en face si tranquille, que j'ai fini par tout ouvrir pour trouver le sommeil. Il est venu profond, réparateur.

Un coup d'œil sur les quais avant de nous rendre chez le consul.

Des femmes, attelées par groupes de cinquante ou soixante à de gros rouleaux de fer égalisent les terrassements en face de Hongkong Hotel, le centre de Victoria. C'est que depuis trois ans l'on a gagné là, sur la mer, cent cinquante mètres environ d'avancée sur un front très étendu. Il fallait de la place pour de grosses maisons de commerce et d'importants services publics qu'on ne pouvait loger sur les flancs du pic. Plus un pouce de terre disponible le long des quais. L'on jettera la montagne dans la mer et l'on reculera les quais sans hésiter. Pratiques autant qu'audacieux les colonisateurs anglais. Une partie du travail est achevée; d'immenses bâtiments sont déjà construits; d'autres en cours de construction. Plus loin une muraille de pierres s'élève parallèle aux quais, mais cent mètres plus avant dans la baie. C'est encore une conquête que l'on prépare sur la mer. Je visite le vaste *hôtel des télégraphes*, très bien conçu au point de vue de la division des services mais qui n'est pas comparable comme importance au Hongkong Club son voisin de quai. Tout le monde connait la vie des clubs de Londres. On la retrouve ici. Moyennant une cotisation mensuelle de sept dollars (17 francs environ), chaque membre du club peut trouver tout le confort de l'existence. Un certain nombre de chambres sont à la disposition des sociétaires. Le restaurant leur ouvre sa grande salle et ses salons particuliers; des journaux et revues dans toutes les langues, (Le *Figaro* et le *Temps* pour la France, l'*Indépendanc* pour la Belgique—plus les illustrés); une bibliothèque de douze mille

volumes mais dans laquelle il n'y a pas dix livres français; des salles de jeu, d'escrime, de bain, un bar avec nombreux billards, un grand hall où l'on peut prendre frais comme dans une salle des pas perdus. Tel est ce beau club, tellement vaste, qu'un service d'ascenseur a dû être organisé pour éviter toute fatigue à ses membres.

Plus loin, une compagnie anglaise de navigation s'installe à côté d'une maison qui m'arrête.

Ce colossal carré de soixante mètres de côté élève ses six étages auxquels les sculpteurs donnent le dernier coup de ciseau. C'est là que trouveront asile avec une foule d'autres locataires nos Messageries Maritimes et la Banqne de l'Indo-Chine. L'immeuble était entièrement loué avant le premier coup de pioche pour les fouilles. Il rapportera 52,000 dollars à son propriétaire, soit environ 130,000 francs par an.

Et au milieu de ces immenses bâtiments construits sur pilotis, j'oubliais de signaler Sa Gracieuse Majesté qui trône, coulée en bronze, sous un affreux dôme de pierre qui l'écrase. Pourquoi diable l'artiste a-t-il installé, à portée de la vénérable reine, un petit rouleau qui ressemble singulièrement à certain ustensile de voyage?

Irrevencious! c'est une conduite de gaz mais bien drôlement placée.

M. Leroux, l'aimable consul de France, est installé au second étage d'un immense hôtel qui jadis n'avait que la rade devant lui. Le consulat dominait la mer. De la terrasse, la vue était superbe. Elle est maintenant masquée en partie par les constructions nouvelles.

Je rencontre chez M. Leroux un jeune Français qui porte un nom bien connu dans notre industrie nationale, M. Louis Sculfort, membre de la mission lyonnaise qui a parcouru la Chine en ces derniers temps. Notre compatriote tout récemment marié, vient monter à Hongkong une maison de commerce. Puisse son exemple être suivi!

Je suis étonné au surplus du grand nombre de Français que je rencontre dans ce pays où cependant trop peu de nos compatriotes sont fixés à demeure. Beaucoup de voyageurs de commerce ou même de patrons, venant étudier le pays, se trouvent à l'heure actuelle en Extrême Orient.

La majeure partie vient du nord de la France.

16 septembre

Une rampe assez douce—Battery Path—qui s'amorce en face de la Chartered Bank mène au funiculaire du pic.

En passant, du haut d'une terrasse, aperçu les soldats anglais faisant l'exercice sur le "parade ground." Tenue en kaki et casque blanc. Manœuvre très correcte. A signaler les mouvements de flanc en passant de la formation de front. Ils paraissent plus rapides et plus pratiques que ceux de notre théorie.

Sur cette même terrasse la cathédrale protestante. Une plaque encastrée à l'extérieur conserve le souvenir du passage de Son Altesse Royale le duc d'Edimbourg en 1869.

Tout près de l'Eglise, une colonne de granit surmontée d'une sphère. C'est, nous dit une inscription, le monument élevé par souscription publique à la mémoire du capitaine William Thornton, tué en 1857 sous les murs de Canton. L'épigraphiste loue les qualités militaires, l'affabilité et la piété du pauvre homme.

Tout a été dit sur le funiculaire du pic de Victoria. De la station supérieure, je laisse immédiatement à gauche le Peak Hôtel pour m'engager dans le chemin qui descend sur l'autre versant de la montagne. Le but de mon excursion d'aujourd'hui est une visite à l'imprimerie et au Sanatorium des Missions Étrangères au hameau de Pokfoolum. C'est là que je veux rencontrer un savant vénérable, le Père Desgodins, dont les travaux sur le Thibet sont bien connus du monde savant et qu'il m'a été donné jadis d'applaudir à la Société de Géographie.

Des chaises à porteur sont offertes à la station du pic, mais, il est matin, l'air est pur, la route est large....Il fera bon marcher. J'aperçois déjà du reste à une demi-heure d'ici, blotties au fond d'un vallon, des constructions grisâtres qui doivent être les établissements de Pokfoolum.

Sur ce versant pas d'habitations. L'administration anglaise interdit en effet de bâtir pour que les eaux qui dévalent de la montage en multiples ruisselets puissent rester pures. Toutes ces sources captées viennent aboutir à un vaste réservoir qui étend sa belle nappe claire en amont de Pokfoolum.

Le service des eaux est une des curiosités de Hongkong. Le réservoir que nous admirons dessert les parties basses de la ville. Une machine qu'actionne la seule force de pression de l'énorme nappe refoule l'eau jusqu'au pic pour la laisser retomber de l'autre coté de la montagne dans des filtres, "filter beds," que l'on aperçoit pendant le trajet en funiculaire.

D'autres réservoirs plus importants sont installés à Tytam, dans le quartier est de la ville.

Un écriteau annonce au public qu'en vertu de l'ordonnance de 1890, il est defendu, sous peine d'amende, de se baigner dans l'eau si claire de Pokfoolum, comme aussi d'y laisser baigner des chevaux, des chiens et des porcs. Vous

voyez d'ici le bain de l'élégant compagnon de Saint Antoine ! ! Quelque chose comme le pendant du Bain de la Parisienne.

L'imprimerie des missions est installée dans l'ancien "Douglas Castle," construction massive ayant l'aspect d'une moyen-âgeuse forteresse à tours crênelées.

Accueil cordial. Un mot du Père Martinet, le Procureur de Hongkong, a annoncé ma visite.

Le Père Desgodins est un petit vieillard de 73 ans à la barbe blanche, aux traits accentués et creusés par les fatigues, mais à la démarche alerte et énergique. L'œil brille, doux et profond.

Très gracieusement, le vénérable missionnaire satisfait ma curiosité et veut bien subir l'examen que mon indiscrétion lui inflige.

Il est en Orient depuis le 15 juillet 1855, soit depuis plus de 34 années. Dès son arrivée il fut envoyé sur les confins de l'Inde avec mission de pénétrer dans le Thibet par les monts Himalaya. Pendant trois ans, le Père fouilla la montagne, parcourant les précipices, les forêts, les glaciers, mais sans réussir dans son entreprise.

Deux missionnaires ayant été tués au Thibet, le Père Desgodins reçût l'ordre de renoncer à son projet et de pénétrer dans ce pays par la route mandarine chinoise de Ta-tsien-lu, ville importante de vingt à vingt-cinq mille âmes, moitié thibétaine, moitié chinoise et qui est l'entrepôt de toute la région. Il devait passer au Thibet plus de vingt ans, être emprisonné à maintes reprises par les autorités, voir son œuvre cinq ou six fois détruite, heureux de sortir lui-même sain et sauf de ces épreuves.

Le Thibet que les explorations naissantes ont fait connaître au public n'en reste pas moins une contrée mystérieuse et pleine d'attraits.

D'une part, le Thibet oriental, annexé à la Chine, est ouvert aux Européens. Mais l'autre partie de l'immense territoire qui comprend 25 degrés de longitude sur 8 à 9 de latitude leur est complètement fermée.

Le premier de ces territoires s'étend jusques et y compris Batang : le second, avec sa capitale Lhassa n'est que vassal du Céleste Empire.

Le Père Desgodins n'a pu pénétrer jusqu'à la capitale. On l'arrêta en chemin. Le prince d'Orléans, lors de son intéressant voyage à travers l'Asie par le désert de Gobi fut, lui aussi, écarté de Lhassa après avoir parcouru les vastes pâturages du Thibet.

C'est un peuple de pasteurs que le peuple thibétain. Le yack, "bos gruniens" des naturalistes, et le mouton à cornes en tire-bouchons et presque horizontales, à queue petite et à laine superbe font la richesse du pays. Le Père n'a jamais rencontré le mouton à queue grasse signalé par certains écrivains.

Mais si les Européens n'ont pu pénétrer jusqu'à la ville sainte, les Anglais ont organisé un service suivi de relations par des Hindous ou des métis hindous qui sont admis sans difficultés sur le territoire thibétain.

L'on a beaucoup écrit sur ce pays, mais l'on a surtout répandu dans le public des renseignements inexacts.

Il est impossible de parler du Thibet sans songer de suite aux lamas.

Contrairement à l'opinion commune, les lamas n'ont légalement aucune autorité civile.

Leur puissance découle de diverses causes, au premier rang desquelles il faut placer l'accaparement des familles par le droit qu'ont les prêtres d'y choisir à leur gré un enfant pour en faire un lama. Nulle famille n'oserait leur refuser l'un de ses membres de crainte de se voir livrée aux sorts qui ne manqueraient pas de leur être jetés. L'usure est pratiquée sur une vaste échelle. Les lamas sont les juifs et les "chettys" du Thibet. "Ce sont les plus grands usuriers de la terre", me dit le Père Desgodins.

Enfin le *droit de prière* est un puissant instrument entre leurs mains. Une lamaserie est installée dans un district ; seuls, les lamas qui la composent ont le droit de prière. Chaque famille est obligée de les faire venir chez elle pendant le cours de l'année et ce, un nombre de fois en rapport avec sa situation de fortune. Toute cérémonie est naturellement exécutée moyennant finances. Elle comprend tout d'abord la lecture des livres bouddhiques que l'on récite depuis le matin jusqu'au soir. Plus il a été lu de livres, plus les mérites s'accumulent. Aussi le procédé employé pour la lecture ne manque-t-il pas d'originalité.

Les livres sont écrits en vers. Chaque vers a le même nombre de syllabes, Chaque strophe est composée d'un même chiffre de vers et se termine par des exclamations toutes semblables.

Les lamas prennent tous un livre différent et récitent sur un mode uniforme des poèmes qui ont la même cadence. Le refrain commun aux divers livres sert de contrôle pour le rythme.

Certains poèmes bouddhiques ont plus de cent volumes. Le *Ka-Guir* en a cent huit.

La lecture terminée avec le jour, les lamas procèdent au sacrifice appelé *teur-ma* qui consiste à brûler toutes sortes de petites offrandes. Le *teur-ma* est lui même clos par l'oblation de bouddhas en pâte vernissée que l'on promène processionnellement sur des plateaux avant de les jeter au feu.

Pendant la procession la foule pousse des cris et l'on tire des coups de fusil —les pétards chinois sont inconnus—puis le chef lama brûle les bouddhas sur un champ voisin de la maison. Plus le maître est riche, plus les bouddhas sont importants et il faut voir alors la foule des loqueteux se jeter dans le brasier pour se partager ces galettes d'un nouveau genre.

Les lamas appartiennent à la religion bouddhique si tant est qu'on puisse appeler le bouddhisme une religion. Il y a en effet autant de variétés que de lamaseries.

Certaines sectes thibétaines permettent le mariage aux lamas, d'autres le leur défendent. Il n'est donc pas vrai de dire que les fonctions de lamas sont héréditaires. Elles le sont seulement dans les familles de lamas et encore ne le sont-elles pas dans toutes les communautés de lamas en ménage.

Cette expression de communauté n'est pas exacte. Une lamaserie ne saurait être comparée à un de nos couvents d'Europe, non plus qu'aux bonzeries du Siam, d'Indo-Chine ou de Chine.

C'est un village habité par des lamas. Chacun d'eux a sa maison. Il y vit seul et à ses frais. Parfois deux ou trois lamas font maison commune.

Une pagode voit les lamas se réunir lorsque le supérieur les convoque pour la récitation de prières rétribuées et chantées comme je l'ai expliqué tout à l'heure.

Il n'y a pas pour eux, comme pour nos moines ou certains bonzes, l'obligation de se rendre à la chapelle ou à la pagode à tels jours ou telles heures de la journée. Pas davantage de salle commune.

Bien plus, le séjour dans la lamaserie n'est obligatoire que pendant trois périodes dans le cours de l'année soit pendant quinze jours du 1er au 15e jour de la première lune—pendant cinq jours à la cinquième lune—et huit jours à la neuvième lune.

En dehors de ces époques, les lamas vivent où et comme ils veulent, allant mendier sur les grandes routes ou dans les villages, recherchant leurs débiteurs ou ceux à qui prêter, s'installant comme précepteurs ou même allant vivre dans leur propre famille.

Le Père Desgodins a vu des lamaseries dans lesquelles il ne restait que le quart ou le sixième du personnel, de vieux lamas et des novices. Néanmoins

l'esprit de corps est très développé chez les prêtres du Thibet. Ils se soutiennent et s'entraident sans cesse. Attaquer l'un eux, c'est attaquer la lamaserie tout entière.

Ces ministres du culte thibétain sont en général d'une ignorance profonde. Quelques uns cependant se livrent à l'étude. Mon aimable victime de l'interview me raconte la conversation qu'il eût un jour avec un vieux lama au sujet de la création du monde.

A l'origine, il n'existait que des esprits ou *lhas* et un principe matière plus fluide que l'eau. Après des milliers d'années, un des principaux *lhas* prit cinq pierres et les posa sur le principe fluide.

Il souffla sur elles, se mit en prière et, à la suite de longs enchantements, il en fit les cinq continents de notre monde terrestre.

—Mais où donc prit-il ces cinq pierres, répartit le Père Desgodins, puisqu'il n'existait, me disiez-vous, que des *lhas* et du fluide ?

Le vieux lama resta rêveur et dit au Père : J'ai récité plus de deux cents fois ma création, mais je n'avais jamais pensé à cela.

Et lorsque le Père s'en alla, il entendit le vieux lama éclater de rire et s'écrier: "C'est pourtant vrai, où a-t-on pris les pierres?"

Le missionnaire avait fait un sceptique.

Mais, disent les livres sacrés, la matière fluide était succulente. Les *lhas* se mirent à en boire et commirent le pêché de gourmandise. Ils en burent tant et tant qu'ils devinrent de plus en plus matériels et après une vingtaine de transformations successives, se transformèrent en l'homme que nous connaissons. Puis vinrent la diversité des sexes et le mariage. La famille du principal des *thas* fut celle de *Çakya Mouni*.

J'ai beaucoup lu, me dit le Père Desgodins, j'ai longuement et souvent causé avec de vieux lamas et jamais je n'ai pu trouver chez eux trace de l'idée d'un Dieu créateur. Le seul caractère commun des infinies variétés du bouddhisme est la reconnaissance de *Çakya Mouni* comme fondateur de la religion.

Chaque pays, chaque secte rend hommage à tel bouddha qui lui plait, qu'il ait précédé ou suivi *Çakya Mouni*.

Quant à la vie de ce saint personnage, elle est racontée d'une façon très différente dans les livres *palis* de Ceylan traduits par Mgr. Bigaudet et dans ceux du Thibet que M. Foucault, professeur à l'Ecole des langues orientales, nous a fait connaître. Ce savant a donné également une troisième version tirée du sanscrit mais qui a la même origine que la légende *pali*.

Le Père Desgodins s'est entretenu avec de savants confrères du Siam, de la Chine et du Japon ; il n'a trouvé presque aucun rapport entre les idées religieuses des principales sectes bouddhiques de chacun de ces pays. Celles du Thibet sont au nombre d'une dizaine. Chacune a son chef religieux absolument indépendant des autres chefs de sectes.

Le grand lama ou *talé lama* que l'on regarde bien à tort en Europe comme le pape du bouddhisme, n'est que le supérieur de sa secte, celle des *Gué-long-pa*. Résident à Lhassa, la capitale, il est consideré comme une incarnation non pas de *Çakya Mouni*, mais du bouddha *Shin re zi*, qui est le plus vénéré au Thibet.

Au grand monastère de l'ouest, à *Tra-chi lhum bo*, commande un autre chef lama, presque l'égal du premier et que l'on considérait jadis comme l'incarnation d'un autre bouddha.

Les deux sectes étaient, il y a quelque temps, en lutte pour la suprématie de leurs bouddhas respectifs. Les fidèles allaient en venir aux mains lorsque l'empereur de Chine dont le Thibet est tributaire, intervint en sa qualité de Fils du Ciel. Il trouva une solution originale en déclarant que les deux lamas incarnaient un même bouddha, le chef de Lhassa étant l'intelligence et l'autre le cœur d'une seule et même divinité,

La secte de Lhassa qui a pour chef le *talé lama* est seule officiellement reconnue par l'empereur de Chine. C'est en ce sens que le pouvoir spirituel du grand lama peut être considéré comme supérieur, mais, encore une fois, ce pontife ne saurait en aucune façon être pris pour le chef du bouddhisme thibétain.

La comparaison de ce pouvoir avec celui des évêques anglais donne une juste idée de la situation. L'archevêque anglican de Westminster n'a évidemment aucune action sur les presbytériens, les wesleyens, les anabaptistes et autres membres des sectes protestantes qui ne s'inclinent pas sous sa juridiction. Mais il est seul reconnu comme pasteur de la couronne d'Angleterre et passe pour le premier des pontifes. Il ne s'en suit pas pour cela qu'il soit le pape du protestantisme d'Outre-Manche.

L'autorité légale est exercée au Thibet par des mandarins civils indigènes. Sur la route mandarine qui s'étend jusqu'à la frontière du Népal, sont établis des mandarins militaires chinois avec quatre mille soldats.

A Lhassa même, les Chinois entretiennent trois ambassadeurs et quelques militaires à côté des autorités thibétaines.

Nous avons vu tout à l'heure quelle était l'autorité religieuse du *talé lama*, il nous reste à parler de son autorité civile.

Le premier empereur chinois de la dynastie mandchoue a donné le Thibet comme propriété aux *talé lama*. Le grand lama est donc roi du Thibet à sa majorité. Jusqu'à cette époque l'empereur de Chine lui donne un vieux collègue comme tuteur.

Le *talé lama* est, nous le savons, l'incarnation d'un bouddha. Lors donc qu'il vient à mourir, la tradition veut qu'il passe aussitôt dans le corps d'un jeune enfant. Mais comment découvrir ce bienheureux? Les recherches aboutissent à la présentation de trois candidats qui subissent de la part des lamas un examen d'une nature spéciale.

Il s'agira pour les Eliacin de reconnaître au milieu d'autres objets divers ceux qui ont appartenu au dernier *talé lama*, c'est-à-dire à eux mêmes dans leur précédente existence.

Les Thibétains ne se font pas d'illusion et savent très bien que le candidat victorieux sera l'enfant de la famille qui aura su le mieux *éclairer* les examinateurs.

Au point de vue physique, le Thibétain diffère absolument du Chinois. Il n'a pas les yeux relevés comme ce dernier et n'est pas vraiment jaune; c'est une sorte de type mitoyen entre le Chinois et l'Hindou.

Il est vrait de dire que les mélanges sont très nombreux. Le Père Desgodins a rencontré des familles thibétaines qui ont la chevelure crépue des nègres à côté de Mongols à la figure en losange et d'autres à l'ovale allongé, au front large et au nez aplati. Il n'est même pas rare de trouver des types européens parfaits avec le nez droit, le teint rosé et la peau blanche.

Dans ce pays, aucune industrie. Il y a cependant de riches mines de fer, d'argent et d'or que l'on pourrait exploiter.

Il est temps de visiter l'imprimerie. Chemin faisant, le digne Père me fait connaître les travaux sur la langue thibétaine qui ont précédé le dictionnaire auquel il travaille.

C'est, au XVIIIe siècle, une compilation du Père Georges qui, à Rome, recueillit les renseignements d'un certain nombre de missionnaires du Thibet. Ce document fourmille d'inexactitudes.

Un Anglais du nom de Shoter trouva le manuscrit d'un missionnaire catholique et le fit imprimer. Pas d'intérêt.

Le premier ouvrage sérieux émane d'un Hongrois, Alexander Csoma de Körös qui, se basant sur les invasions de Gengis Khan et de Tamerlan, croyait trouver les origines de sa langue natale dans les dialectes du plateau central de l'Asie. Il alla s'établir sur les bords du Sutledje et y resta deux ou trois ans à travailler avec un savant lama.

Il ne trouva pas l'origine de la langue hongroise mais fit un excellent dictionnaire thibétain anglais. Son ouvrage acheté par le gouvernement de la Reine fut imprimé en 1884 à Calcutta. Le Père Desgodins m'en fait voir un exemplaire.

En 1852, un missionnaire ayant étudié dans une lamaserie s'apprêtait à publier un dictionnaire de cette langue lorsqu'il reçut celui d'Alexander de Csoma. En ayant constaté l'exactitude, il renonça à son projet.

En 1882, un frère morave du nom de Joesk, qui avait passé lui aussi quelques années sur les bords du Sutledje, lithographia lui-même un très bon dictionnaire thibétain-allemand.

Enfin, dans le courant du siècle, M. Foucault publia une grammaire en français.

Mais tous ces ouvrages ont trait au thibétain des livres qui diffère énormément de la langue usuelle. Rien n'a encore été publié sur cette langue. C'est pourquoi le Père Desgodins a entrepris l'immense travail d'un dictionnaire thibétain-latin-français pour permettre non seulement à nos compatriotes, mais aussi aux savants du monde entier, de se mettre au courant du langage de ce pays qu'il a si longtemps habité lui-même.

Tous les caractères thibétains y sont repris. Une abréviation indique si le nom est usité dans le langage courant ou s'il ne se trouve que dans les livres.

Le thibétain est une langue alphabétique et non pas phonétique comme le chinois.

Il a une petite déclinaison et les modes présent, passé, futur et impératif pour les verbes. Mais dans l'usage, on adopte un temps et l'on s'en sert comme font chez nous certains paysans qui disent: "*J'avons* été au marché."

Le Père me montre les feuilles de son bel ouvrage dont les trois quarts sont terminés. La grammaire franco-thibétaine est toute prête. Elle paraîtra après le dictionnaire.

Et je pénètre avec mon très obligeant cicerone dans l'imprimerie polyglotte de Nazareth où travaillent soixante ouvriers chinois.

L'on y exécute de fort beaux travaux d'imprimerie dans toutes les langues.

Voici un dictionnaire français-chinois pour les dialectes du sud.—Là sont les caractères annamites. Ici un ouvrier compose un ouvrage en *quoc-nu* (langue annamite avec nos caractères), un autre en latin, un autre encore en français.

De jeunes Chinois relient à l'européenne et à la chinoise. Par ce dernier procédé, l'on réunit toutes les feuilles de même ouvrage par un seul et même fil.

Le procédé est très rapide mais peu commode pour le lecteur qui n'est pas habitué à ce genre de reliure.

Voilà l'atelier de photographie, celui de galvanoplastie, la fonderie où en ce moment tombent l'un après l'autre les caractères thibébains dont le Père a fait lui même la matrice en cuivre.

Tout est admirablement ordonné. Je sors ravi de ce que j'ai vu et plein d'admiration pour ces hommes qui, après avoir consacré à l'apostolat toute l'énergie de leur jeunesse et de leur âge mûr, usent les dernières forces de leur vie pour le plus grand profit de la science et de la civilisation.

Le bon Père me conduit lui-même jusqu'au Sanatorium où vont se reposer les missionnaires que le terrible climat force à venir respirer un air plus clément.

Il fait en effet délicieux sous les ombrages de Pok-foo-loum ou Pakfoulum, les deux orthographes de la "forêt des cent pas" suivant l'étymologie du mot.

De la terrasse, l'on aperçoit la petite baie dans le fond de laquelle viennent atterrir les fils télégraphiques des lignes continentales ; à l'horizon, l'île de Lamma qui commande la passe d'Europe, et l'île plus importante de Santao qui domine celle de Macao.

Depuis quelques semaines les Anglais ont obtenu de la Chine des avantages inestimables pour leur colonie de Hongkong.

Ils ne possédaient en effet en face de Victoria qu'une petite pointe de terre où s'abritaient leur arsenal et le bourg anglais de Kowloon. Leur possession était à la merci d'un coup de main car une troupe ennemie entrant en Chine et pouvant prendre hardiment possession des hauteurs se fût rendue maîtresse de la rade et de la ville Victoria.

Maintenant les Anglais sont propriétaires d'une longue et profonde bande de terrain qui leur donne une absolue sécurité. Ils ont de plus l'immense Mirs bay, dans laquelle leur flotte pourra se livrer aux exercices de tir en eaux anglaises, la Deep bay, qui est l'une des clefs de la Rivière de l'ouest, et les îles dont j'ai parlé plus haut.

Au point de vue stratégique, comme au point de vue douanier, le résultat est considérable.

C'est de plus un acheminement vers Canton que nos bons amis d'Outre-Manche guignent d'un œil avide, ne l'oublions pas.

17 septembre

Cette nuit un coolie de la maison voisine a voulu passer dans ma chambre, mais le rebord de sa fenêtre a cédé ; l'homme et la planche ont dégringolé de deux étages ; par miracle, la planche seule a été cassée, l'homme s'est sauvé en boitant.

L'on est singulièrement en sûreté dans cet hôtel ! Et le *manager* prétend ne pouvoir me donner d'autre chambre !

Kowloon est une ville située de l'autre côté de la rade et qui comprend deux agglomérations bien distinctes. L'une, à l'extrémité du promontoire s'avançant vers Hongkong est le Kowloon anglais avec son port de commerce, ses docks et chantiers, son arsenal. L'autre, le Kowloon chinois, est situé un peu plus avant dans l'intérieur. Le Céleste Empire se l'est réservé lorsque dernièrement il a cédé à l'Angleterre les territoires environnants.

Allons donc visiter Kowloon. Des chaloupes à vapeur font continuellement le service de va et vient.

Une grande activité règne sur les quais de ce faubourg de Hongkong où fourmillent les infatigables coolies chinois.

Rues bien tracées, admirablement entretenues. Un bel hôtel européen. Quel dommage, qu'il soit un peu loin du centre de Victoria !

Beaucoup de Chinois, mais installés dans de proprettes boutiques à arcades correctement alignées.

Une caserne en briques roses à côté de laquelle une mosquée. C'est le quartier des soldats hindous mahométans.

Voici la porte des docks et chantiers " Kowloon and Whampoa Docks Company — limited (naturellement)." J'y vais visiter un joli bateau que MM. Marty, les grands armateurs français de l'Extrême-Orient viennent d'acheter pour augmenter la flotte de la compagnie tonkinoise de navigation. Le *Hating* a filé 15 nœuds et demi aux essais. Les ingénieurs anglais trouvent que c'est beaucoup et qu'il serait préférable de modifier la machine. Comme ils laissent percer le bout de l'oreille, nos bons amis !

Le mécanicien en chef, M. Thébaut, nous fait les honneurs du *Hating* qui dans un mois sera prêt à prendre le service du Tonkin et peut-être de Manille.

Nous voyons entrer en cale sèche le superbe paquebot de 6,000 tonnes l'*Empress of Japan* de la "Canadian Pacific Railway Company." Les trois *Empress of China*, *India* et *Japan* font la traversée de Hongkong à Vancouver où s'amorce l'une des lignes qui sillonnent l'Amérique du nord pour aboutir à New-York. Les escales de Shanghai, Nagasaki, Kobe et Yokohama sont desservies par ces grands paquebots qui traversent d'ordinaire en douze jours le vaste Océan Pacifique.

Tout autour de nous le tapage est assourdissant. C'est que cinq mille ouvriers se pressent sur ces chantiers. Leur travail est extrêmement soigné, me disent plusieurs de ceux qui ont affaire à eux. La plupart des chaloupes d'Indo-Chine sont fabriquées à Hongkong.

Les actionnaires des docks et chantiers ne doivent pas se trouver précisément sur la paille car les produits de leur société se vendent plus cher qu'en Angleterre et la main d'œuvre est cependant d'un bon marché excessif.

M. Thébaut me montrait ses mécaniciens gagnant 10 à 12 dollars (25 à 30 frs) par *mois* et tel chef qui, par extraordinaire, touchait un salaire de 22 dollars ou 55 francs environ.

La brise s'est levée, le temps est superbe. Un sampan à voiles nous ramènera à Hongkong en nous faisant passer au milieu de la flotille anglaise.

Le *Barfleur* est un cuirassé de 1er rang, de dix mille tonnes et armé de 14 canons.

L'*Immortalité*, croiseur cuirassé de 1e classe, possède 12 canons et a été construit en 1895.

L'*Iphigénia*, croiseur de 2e classe (8 canons), est sorti des ateliers de Portsmouth en 1897.

Le *Blenheim*, croiseur cuirassé de 9,000 tonnes, armé de 12 canons, s'est mis au plein en entrant il y a quinze jours pour la première fois dans la rade de Hongkong.

Ce qui me frappe dans ces bâtiments c'est l'absence de superstructure. Les mâts militaires n'ont qu'une hune très petite. Ils sont aussi minces que possible. Le minimum de prise aux projectiles, voilà très certainement la règle des ingénieurs de la marine britannique.

Nous longeons ensuite un énorme ponton (receiving ship,), le *Tamar*, qui sert d'école pour les sous-officiers, le *Firebrand*, le *Swift*, le *Tweed*, trois canonières de 2e ou 3e classe et enfin le transport (storeship) *Humber* de 1,640 tonnes

avec le garde côte cuirassé *Wivern* qui nous présente la gueule de ses quatre gros canons.

Un coup d'œil à une canonnière chinoise pas mal entretenue mais qui n'a comme artillerie que des pièces de campagne montées sur leurs affûts. La chaleur pèse. Un *whisky and soda* s'impose. Le bar du Hongkong Hôtel nous ouvre ses portes.

Une discussion s'engage non loin de nous. C'est un quartier maître de la flotte anglaise qui demande à un capitaine de cette nation fréquentant ces parages depuis vingt ans, combien il a touché pour conduire l'escadre de l'amiral Dewey.

L'officier trouve cette seule réponse : "Je m'étonne que vous, un marin "anglais, me posiez une semblable question."

Suffisamment instructif, n'est-ce pas?

Dimanche, 18 septembre

Dig, ding, dong! Dig, ding, dong! Sonne, sonne, sonne joyeux carillon!

Toutes les chapelles wesleyennes, presbytériennes, anglicanes et autres se livrent à une débauche d'appels argentins.

C'est l'occasion toute naturelle d'aller visiter la "Roman Catholic Cathedral" comme l'appelle le plan de la Cité.

Du jarret, il en faut si l'on ne veut pas se faire transporter en chaise. J'évite autant que possible ce mode de locomotion.

L'église est sur les flancs du pic. On y grimpe par Western street et l'on se trouve devant un monument de dimensions respectables, sans style accusé mais éblouissant de blancheur à l'intérieur. Les prêtres italiens sont chargés de la mission catholique de Hongkong.

Il est curieux de voir à l'autel un prêtre à la tête rasée par devant, à la natte de cheveux pendant sur la chasuble, aux souliers à épaisse semelle de feutre et aux pantalons bleus roulés autour de la cheville dont la mousseline légère des vêtements sacerdotaux laisse entrevoir la silhouette.

Curieux aussi ce jeune enfant de chœur à la natte tombante, ces petites sœurs noires montrant un minois chinois ou philippin, ces fils du ciel qui s'agenouillent et se signent dévotement. Il y a foule dans l'Eglise. Les oiselets eux-mêmes gazouillent à qui mieux mieux et volètent sur les chapiteaux des colonnes où leurs nids se sont blottis. Ne se trouvent-ils pas chez celui qui "donne la pâture aux petits des oiseaux?"

En descendant sous le porche de la cathédrale, des chemins ombreux ènent au jardin public auquel je ferai le seul reproche d'être trop parfait. Elles t trop correctes en effet ces corbeilles, ces plates-bandes, ces bordures, ces uses, mais combien fraîches !

Nous sommes à Regent's Park.

Au bas du jardin, le palais du gouverneur, sévère bâtisse enfoncée sous l'ombrage.

Une remarque en passant. Dans cette colonie de Hongkong, il faut chercher les monuments consacrés aux services publics. Rien que le strict nécessaire. On sent qu'il n'y a ici qu'une infime quantité de fonctionnaires. Partout des maisons de commerce, les luxueux hôtels des grandes sociétés et des puissantes compagnies qui attestent l'intensité de la vie commerciale.

Chez nous, hélas !..........

Soirée délicieuse. J'ai pris un sampan pour me laisser bercer par la brise au milieu de la rade. Les étoiles brillent en myriades dans un ciel sans nuage. La masse sombre et dentelée de la montagne formant tache sous l'azur pointillé d'argent, me fait songer à certains décors de la Marche à l'Etoile ou du Sphinx. C'est bien le même fond, la même lumière.

Quel repos exquis après le tumulte de la ville grouillante !

19 septembre.

Aujourd'hui part un steamer pour Manille. J'aurais bien désiré pousser une pointe jusqu'à cet endroit sur lequel toutes les chancelleries du monde concentrent en ce moment leur attention, car les Philippines sont un morceau savoureux et les appétits sont féroces.

Le trajet direct n'est que de soixante heures mais d'une part les compagnies ont augmenté leurs tarifs dans des proportions colossales ou plutôt elles n'ont pas de tarif et font un prix pour chaque voyage et d'autre part il est impossible de fixer une date quelconque pour le retour.

La douane américaine est installée à Manille. Elle crée toutes sortes de difficultés au commerce et modifie les tarifs d'une façon assez originale. Le pétrole par exemple payait jadis deux dollars, il paiera maintenant deux dollars vingt cents, mais sera exempt de tous droits s'il est d'origine américaine. Essentiellement pratiques ces bons Yankees, mais c'est la Russie qui n'est pas contente.

Quelle promenade faire ce soir lorsque le soleil aura tempéré l'éclat de ses rayons ?

Comme excursion gaie, je me propose une visite aux cimetières. La carte indique une immense agglomération qui permet à chacune des religions si variées dans ce caravansérail d'orient, je ne dis pas d'enterrer, mais de conserver le souvenir de ses morts sur une terre qu'aucun contact impie ne viendra profaner.

La route est au surplus magnifique. A l'extrémité de Queen's Road, l'immense artère centrale de Victoria, s'élève une pyramide à la mémoire des marins du *Powattan* et de *Rattler* tués le 4 avril 1855 dans un combat contre les pirates de Kowloon.

Sur la gauche, au sommet d'une éminence boisée, l'hôpital maritime. Puis, la route quelque temps profondément encaissée entre deux murailles de bêton qui soutiennent la montagne, débouche sur le champ de courses.

Le pamorama, est vraiment beau. Un cirque de collines qui ne n'ouvre que du côté de la ville, et, dans le fond, la pelouse verte, la piste aux barrières blanches, les immenses tribunes de Longchamps ou d'Auteuil.

Derrière les tribunes et séparée d'elles par la route, s'allonge une longue muraille. C'est la barrière des morts. D'autres murailles perpendiculaires forment autant de compartiments distincts.

D'abord, les *mahométans* qui reposent sur la montagne elle-même. Si, en effet, la mosquée ouvre ses portes près de la route, il faut pour aller découvrir les disciples du Prophète gravir un large et long escalier taillé dans le roc.

Les *catholiques* dorment au milieu des fleurs. Quel rendez-vous des nations ! C'est bien l'emblème de la catholicité que ce pêle mêle d'Anglais, d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands, de Portugais, de Chinois, etc.—Facilement reconnaissables les tombes des Espagnols avec leurs groupes de marbre et les longues poésies qui chantent à l'envi les vertus des défunts.

Une large stèle de pierre, que commence à ronger l'âpre vent des typhons, attire nos regards. Elle porte un nom français, le nom d'un marin, Louis Bénard, enseigne de vaisseau, né à Brest et décédé en rade de Hongkong à bord du *Catinat*, le 30 juin 1857.

D'instinct, mes deux compagnons de promenade et moi, nous nous découvrons devant la tombe du pauvre enfant qui repose là loin des siens, enlevé à toutes les espérances de la vie ; nos lèvres balbutient une prière et l'un de nous, cueillant une branche de frangipannier qui embaume, la dépose, souvenir pieux, sur la tombe de l'exilé.

Après un coup d'œil au cimetière *protestant* à ses beaux ombrages, à ses monuments soigneusement entretenus, nous pénétrons dans le cimetière *parsi*. Est-ce bien cimetière qu'il faut dire ? C'est en effet un superbe jardin avec des vasques énormes garnies de fleurs éclatantes. Nous montons l'escalier à paliers qui s'étend devant nous. Un jet d'eau, mais de tombes point. Une construction de pierre occupe le fond du jardin. Deux salles. Dans la première une table d'un seul bloc de granit. De granit aussi les banquettes et leur dossier qui courent tout le long de la muraille.

Même disposition de banquettes dans la salle voisine, mais la table est remplacée par une sorte de large lit de pierre, assez semblable au lit de repos des Chinois. Pas autre chose, aucun meuble, aucun instrument, aucun emblème. C'est ici que l'on brûle les cadavres. Nous finissions par découvrir dans un coin du jardin une vingtaine de monuments de pierre alignés sur deux rangs et absolument semblables. Tous ont la forme d'un vaste cercueil à parois droites et à couvercle surplombant.

Il se fait tard. Nous laissons le cimetière *juif* et l'énorme agglomération des tombes *chinoises*.

Retour le long de la baie. La lune fait poindre timidement son premier quartier. Les innombrables barques qui encombrent cette partie du port sont toutes éclairées. Kowloon s'illumine. Le coup d'œil est captivant.

20 septembre.

Promenade matinale. Au marché, toute la gent féminine des sampans et la bande masculine des boys cuisiniers viennent faire leurs acquisitions.

Situées au milieu de Queen's Road avec une entrée du côté du quai, les halles sont bien bâties et proprement tenues.

A voir ces petits compartiments, ces sortes de boxes, l'on se croirait dans nos Halles parisiennes tant les étals sont artistement disposés pour attirer l'œil des clients. Mais la vue des vendeurs nous ramène en Extrême-Orient. Tous du sexe fort, le torse nu ainsi que le bas des jambes. Leur teinte jaune fait un singulier contraste avec le rouge saignant de la viande crue ou le vert frais des bananes qui les entourent.

Détail caractéristique: chaque boucher doit placer au devant de son étal, bien en vue, un cadre contenant son nom, sa photographie et l'indication imprimée en gros caractères anglais des viandes qu'il débite: bœuf, mouton ou veau. La plupart ne vendent qu'une seule nature de viande. Ils n'ont pas la liberté du commerce.

En face du marché, une rue à larges escaliers de pierre monte, monte encore, c'est Aberdeen street avec *l'Hôpital Alice* et le *Collège de la Reine*. Dans Hollywood Road, à droite, nous sommes en plein quartier chinois et par suite en plein vacarme. Les femmes circulent nombreuses, portant suspendu derrière le dos le pauvre mioche qui parfois s'est endormi et dont la tête penchée en arrière balance alors inerte à chaque mouvement de la porteuse.

Un fabricant de lanternes emploie le procédé que nous avons décrit lors de notre visite des rues de Canton.

Remarqué de nombreux tchin-tchin Bouddhas chez les marchands bibelotiers. Quantité de lanternes de papier en forme de poissons, de sphères concentriques en bambous, avec le lampion renfermé dans le globe central.

C'est que le 30 septembre tombe avec le quinzième jour de la huitième lune, la fête nationale des Chinois, dite fête des lanternes. Je serai malheureusement en mer faisant route sur Shanghai.

Une place avec terrasse belvédère de laquelle on jouit d'une jolie vue sur la baie.

De l'autre côté de la place, la pagode ou plutôt les pagodes, car elles sont cinq contiguës mais distinctes.

Dans la plus grande, de beaux brûle-parfums et des cerfs en cuivre. Dans les frises, de pittoresques scènes avec des personnages en plâtre multicolore. Une femme fait brûler des quantités considérables de papier de couleur en présence d'un Bouddha devant lequel elle s'incline par mouvements rapides et répétés.

Dans la dernière petite pagode, toute une série de bonshommes en bois peints représentent les différents supplices de l'enfer, du moins je le suppose.

Les bourreaux debout près d'eux, leurs instruments en mains.

Deux personnages à figure de porc et de bœuf surveillent un malheureux dont la tête et une partie du torse disparaissent sous une énorme cloche. Les bâtons qu'ils agitent servent-ils à frapper la cloche pour faire subir au patient le supplice de l'ouïe ? Mystère. En tout cas pas banal.

Un supplicié porte sa tête entre les mains comme Saint-Denis.

Assez de tortures et de pagodes, rentrons le long des quais, sollicités à chaque pas par les accortes sampanières au teint bruni qui veulent à toute force nous transporter à travers la baie. Les chaloupes à vapeur du port ou les canots

des bâtiments ancrés dans la rade sillonnent le port par centaines, s'entrecroisant dans tous les sens.

Ce soir, au crépuscule, un coolie de la maison voisine, armé d'une longue perche à l'extrémité garnie d'une ficelle et d'un crochet, faisait des efforts méritoires pour m'enlever un petit paquet placé sur la table de ma chambre.

Le fidèle Ngnuyen, qni s'y trouvait en ce moment, eût le tort de se faire entendre trop vite; le coolie put retirer son appareil et prendre la poudre d'escampette: "Veux-tu pas faire c...ochon, sale voleur" s'était écrié, dans son original jargon, mon brave Annamite.

C'est égal, la pêche à la ligne dans une chambre d'hôtel! Voilà qui n'est certes pas ordinaire. Une nouvelle et indignée réclamation auprès du flegmatique Allemand qui dirige l'établissement n'a pas plus de succès que les précédentes. Je cours à Hongkong Hotel, pas davantage de place. Je suis obligé de me calfeutrer, même le jour.

21 septembre

Trois heures et demie du matin. Il est dûr de sauter du lit quand l'on se trouve brusquement expulsé du pays des rêves.

Il le faut cependant, car une excursion matinale au pic a été décidée.

All right! forwards! Ce que je deviens Anglais!

Le fidèle Ngnuyen enroule dans une natte des plaids et un déjeuner froid, puis la canne à la main, nous voilà parBattery Path sur la route de la montagne.

Quatre heures sonnent. De temps à autre un coolie avec son fardeau sur l'épaule, un grave Hindou la carabine en bandoulière, et nous grimpons toujours la pente parfois très raide.

La lumière des lampes électriques nous suit jusqu'à mi-route, c'est à dire jusqu'à l'endroit où s'étagent de chaque côté du chemin de somptueuses villas.

Nous n'avons plus ensuite pour guider nos pas que cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

Qu'il fait délicieux à cette heure!

La route est macadamisée sur toute sa largeur. Dans les pentes trop rapides, des stries ont été creusées afin d'aider la marche. De chaque côté, des rigoles en ciment pour l'écoulement des eaux.

Six cents mètres (1825 pieds anglais) à gravir de la sorte. A cinq heures nous sommes à la station du tramway et vingt minutes plus tard sur la

terrasse du sémaphore, le point le plus élevé de l'île. L'ascension dure donc environ une heure et demie.

Spectacle merveilleux. L'orient s'irradie peu à peu sur notre droite, au delà des montagnes; le bleu du ciel, tout-à-l'heure si profond, se dégrade et blanchit ; les étoiles semblent fuir l'une après l'autre dans les profondeurs de l'azur, chassées par le maître du jour qui veut régner seul et sans conteste. Le voilà le Seigneur et Maître qui sort de l'horizon, tel qu'une de ces fées de théâtre que les machinistes font émerger lentement de dessous de la scène.

Et quel décor ! Des centaines de pics et de mamelons couleur de feu accusant leur origine volcanique, d'innombrables îles qui nagent dans la mer bleue, de multiples baies enveloppant dans leur courbe gracieuse les barques des pauvres pêcheurs de la côte comme une poule abrite ses poussins et là en face de nous la masse de Victoria encore endormie, sous la garde de ces énormes cuirassés qui, vus de ces hauteurs, apparaissent bien misérables en présence de l'immensité ; par toute la rade les steamers, les voiliers rangés chacun à leur poste comme les pièces d'un échiquier—les sampans, points presque imperceptibles (1)—et plus loin Kowloon dont les docks semblent s'éveiller— plus loin encore, tout là bas, les montagnes de Chine derrière lesquelles des millions de fourmis jaunes vont reprendre tout à l'heure le travail de patience qu'elles ont accompli hier et qu'elles accompliront demain.

La mort régnait il y a quelques secondes et voilà que la résurrection s'opère. Tout s'agite et renait. Peuple, reprends ta charge, travaille à la sueur de ton front, car il te faut lutter pour conserver l'existence !

La brise souffle ici. Les plaids ne sont point superflus malgré les chauds rayons du soleil. L'ascension a aiguisé l'appétit : aussi faisons nous grand honneur au déjeuner déjà étalé près du banc de la terrasse. Les gardiens des signaux nous offrent des bananes, des biscuits, des pommes, du soda. Enfoncé Lucullus ! Tu ne mangeas jamais certes de meilleur appétit.

Le registre à signer. Pas un nom français. En revanche une collection de matelots américains célébrant leur victoire.

Un Anglais n'a trouvé que ce cri d'un cœur plein de loyalisme "God Save the Queen"—auquel a répondu un Américain par le "God Save Mac-Kinley."

(1) L'Annuaire de Hongkong indique le chiffre de 37.752 pour la population flottante des sampans.

Beaucoup d'Allemands. L'un d'eux trouve qu'une bouteille de salsepareille vaut mieux qu'une ascension au pic !—Un autre préférerait se trouver à côté de sa femme plutôt que de grelotter à ces hauteurs. O douce Gretchen !

Un Anglais regrette son whisky soda. Quelques pasteurs citent la Bible et les Prophètes.

Le panorama incomparable fait oublier ces inepties. Nous ne nous lassons pas d'admirer.

Retour par une autre route longeant le Peak Hotel et se dirigeant vers Aberdeen pour revenir avec Magazine Gap sur l'autre versant de la montagne et descendre enfin vers le jardin public.

Nous découvrons ainsi ce coin délicieux où sont venus s'abriter les villas et les docks d'Aberdeen, vallon vraiment digne de la Suisse.

Elle est merveilleuse cette île de Hongkong et ceux qui se bornent, pendant les quelques heures d'une escale, à parcourir les principales rues en djinricksha et à prendre le funiculaire ne peuvent avoir idée du charme de ce petit pays.

L'esprit est effrayé des prodiges d'énergie et d'audace, qu'il a fallu déployer pour arriver à transformer ainsi ces roches où rien ne poussait et sur lesquels il a fallu transporter jusqu'à la terre végétale. La verdure envahit tout maintenant sauf les routes admirables qui sillonnent Hongkong dans tous les sens. Partout pendant des kilomètres, d'immenses revêtement de béton soutiennent de vastes et confortables bungalows. Et le tout correct, sans poussière, d'une propreté exquise à laquelle on ne saurait croire.

Au croisement de deux routes, un soldat anglais nous renseigne et nous accompagne pendant quelques instants.

Il nous raconte qu'il est en convalescence après plusieurs mois de fièvre. L'étroit galon rouge qui borde ses manches indique deux années de service colonial et lui vaut une augmentation de solde d'un schilling par semaine. Au mois de décembre il quittera Hongkong pour Singapore et un an plus tard sera dirigé vers les Indes. Il voudrait bien voir Paris, le petit soldat " Est-ce-que c'est vraiment aussi beau qu'on le dit," demande-t-il naïvement ?

Certes oui, tu es beau, mon Paris, mais combien loin !

22 septembre

Il pleut, il pleut encore—c'est l'occasion d'aller magasiner sous les arcades de Queen's Road.

Les libraires Brewer et Kelly and Walsh sont très bien fournis. Quantité de livres français, les nouveautés du mois. Feuilleté le "Navy annual" de 1898, curieux ouvrage qui donne aux Anglais la liste de tous les navires de guerre, des puissances, en service ou sur chantiers avec leur force, le nombre de leurs canons, leur coupe et leur plan. Des tableaux comparatifs établis par catégories de navires font connaître l'état respectif des différentes flottes. Nous avons encore des millions à dépenser pour approcher de la puissance maritime britannique.

Les magasins de curios, nombreux et fort bien garnis. On peut y faire encore quelques trouvailles, paraît-il, avec de la patience et du flair.

Après dîner le temps s'est remis au beau. Le ciel est constellé. Nous prenons un sampan avec quelques camarades d'hôtel et nous allons rêver en rade.

Tout est calme sur l'eau. La ville étincelle. Le pic lui-même est comme éclairé par des lucioles. De ci, de là, les globes électriques jettent leur blafarde lueur.

Il fait bon se laisser balancer au bruit monotone des rameuses chinoise.

La "mama" est à la godille. Deux hardies sampanières aux avirons, un gamin manœuvre la voile. Et sous les banquettes trois ou quatre marmots qui dorment comme des bienheureux.

23 septembre

Le Commandant Marc de Bourdonnet qui recherche des steamers pour la nouvelle compagnie de navigation qu'il se propose de monter à Saïgon invite quelques amis à assister aux essais d'un petit bateau dont le bel aspect l'a tenté.

La *Maria Lopez* a en effet très bon air dans la rade. C'est un steamer espagnol de quelques centaines de tonneaux, presque neuf, mais qui n'a pas navigué depuis près d'un an, réduit à l'inaction par la guerre hispano-américaine.

La coquette chaloupe de la maison Marty conduit à la *Maria Lopez* les invités du Commandant.

Incident au départ. L'ancre s'obstine à ne pas vouloir quitter le fond où elle se trouve si bien. Le treuil quelque peu rouillé ne fonctionne pas de suite. Enfin, nous partons à bonne allure par la passe de Macao et les manœuvres intéressantes se succédent. Girations avec toute la barre, avec quinze degrés de barre, manœuvre à la voile, etc....Visite à la machine, vérification de la barre, et surtout revue de la cambuse.

Mr. Marty, homme aussi pratique qu'aimable, craignant qu'au cours des essais le steamer ne restât en panne loin de toute terre habitée, a fait embarquer une respectable escouade de paniers bien garnis.

La toute gracieuse Madame Sculfort est nommée à l'unanimité cambusière et des félicitations non moins unanimes lui sont votées pour sa bonne administration lorsque, les essais terminés, la *Maria Lopez* rentre au mouillage.

24 septembre

La malle française *Indus*, le superbe paquebot des Messageries Maritimes va quitter tout à l'heure Hongkong pour rentrer en Europe. Le départ de quinzaine est régulier. La malle lève l'ancre le samedi à midi.

Il est magnifique notre bateau et nous le comparons non sans fierté aux grands paquebots anglais et américains, notamment aux fameux *Empress* dont l'un se trouve en rade à quelques brasses de la " French Mail."

Les suffrages des Anglais eux-mêmes vont à l'*Indus*.

Nous conduisons à bord le Commandant de Bourdonnet, vieil ami de l'excellent Commandant Vaquier, qui tient en mains les destinées de l'*Indus*.

Tout neuf, ayant pris la mer au mois de mars, ce paquebot est du même type que le *Laos* dont la décoration paraissait cependant plus riche et plus coquette.

Le service des passagers est très dur pour le personnel à bord de ces nouveaux bateaux. D'autre part, s'ils gagnent en vitesse, ils tiennent peut être moins bien la mer que les anciens grands courriers de Chine si solides à la lame. D'aucuns prétendent cependant qu'il n'en est rien. Et adhuc sub judice lis est.

Dans quelques jours nous pourrons apprécier l'un des spécimens de l'ancien type, le *Sydney*, remontant vers Shanghaï.

Il n'y a déjà plus à l'horizon qu'un petit nuage de fumée. C'est la route de France qu'il indique.

Agréable surprise. L'ami Trévoux, de Shameen. Il n'y a pas de coiffeur dans la concession cantonaise; aussi les exilés ont-ils pris l'habitude de venir à tour de rôle se faire tailler les cheveux à Hongkong.

Une partie est aussitôt organisée pour l'après-midi. Un steam-launch nous fera faire le tour de l'île en compagnie de quelques Français résidant à Victoria. (1)

(1) De bonnes chaloupes à vapeur chinoises avec un personnel expert se louent trois dollars la première heure et deux dollars chaque heure suivante.

Le samedi en effet, après le départ de la malle, toutes les maisons de commerce qui ont donné le coup de collier pour la correspondance hebdomadaire, ferment leurs bureaux, anticipant même sur les heures de Londres.

Il a plu. La mer montre quelques velléités de mauvaise humeur, mais le soleil paraît et vient rétablir l'ordre. Nous prenons la passe de "Green Island" en face du lazaret. Voilà Pakfoolum. Sur la hauteur, le Douglas Castle et le sanatorium des missions.

A droite, deux ilots dont l'un très bas, sur lequel les Anglais ont abrité des dépôts de dynamite.

Nous sommes presque toujours dans un cercle d'îles grandes et petites. Le soleil réchauffe les coteaux humides. Une légère buée les estompe et rappelle au souvenir les teintes impressionnistes de certains paysages du Salon du champ de Mars. Et tout d'un coup l'association des idées me transporte sous la coupole voisine de la Tour Eifel.

Les bonds de la chaloupe font revenir à la réalité. Une cascade tombe du haut d'un rocher sur la grève à quelques brasses de notre sillon.

Aberdeen et ses docks. Nous nous engageons dans une crique fermée. Erreur. Une échancrure se découvre qui nous fait passer devant un gros village de pêcheurs chinois.

D'énormes rochers basaltiques, avec, au ras de l'eau, une foule de grottes sombres, dont quelques unes paraissent assez vastes.

De jolies baies se succèdent. Dans celle de Samsee, deux chaloupes à vapeur ont amené des Européens qui viennent se baigner sur la plage de sable fin.

Maintenant c'est la solitude et à droite le large sans obstacle. Partout la montagne et presque partout jusqu'ici de confortables cottages.

A Stanley, petit village, une batterie admirablement installée et presque invisible commande la haute mer.

Le ciel s'est fait limpide, d'un bleu frais d'enfant voué à la Vierge. Quelques nuages très blancs flottent à l'horizon et rappellent les ciels de Pelouze.

Toujours de délicieuses petites baies.

Les montagnes descendent leurs larges croupes jusqu'à la mer où elles plongent. L'une d'elles nous laisse voir des mâts noirs surmontés d'une bouée et régulièrement espacés. Ce sont des points de repère pour les canons des hauteurs.

Il faut donc qu'à chaque instant nous soyons arrachés à la contemplation de la nature et rappelés à la triste condition d'existence de notre humanité: la force brutale!

Un phare sur une pointe.

Deux gros blocs de roches séparés comme par le coup de hache d'un titan. La brèche est étroite et profonde.

Puis le crépuscule tombe. Les steamers et les jonques deviennent plus nombreux ; les lumières apparaissent. C'est la passe de Shanghai, puis la rade et Victoria qui étincelle.

La promenade a duré trois heures et demie sans escales.

Dimanche 25 septembre

Excursion au pic mais en chaise cette fois. Les coolies se battent à la porte de l'hôtel pour s'arracher les ascensionnistes. Et cependant quel travail ils vont avoir à fournir, les malheureux !

Grimpant, ruisselants de sueur, mais fermes et le jarret tendu, ils ont le mollet énorme avec les veines démesurément gonflées. Pauvres gens ! Ils finissent presque tous par des varices ou des phlébites.

Sur les hauteurs d'Albany Road, le cottage de M. Pierre Marty est un véritable musée placé sous l'œil vigilant et sûr de l'aimable maîtresse de maison qui fait retrouver si loin de nos boulevards tout le goût, le charme et les étincelles de la Parisienne.

Et les bonnes chansons de France de s'envoler vers les hauteurs du pic au grand scandale des austères puritains du voisinage qui entendent, la tristesse dans l'âme, ces malheureux Français profaner ainsi le saint jour du Seigneur.

Tel n'est cependant pas l'avis du vieux Père Vigano, qui gagna jadis à Palestro, comme capitaine du génie, notre croix de la légion d'honneur et se trouve être maintenant le plus ancien missionnaire de Hongkong. Le brave homme applaudit de grand cœur, et, avant de nous quitter pour ses vêpres déclare au contraire que c'est de la *bonne miousique*. Sur cette haute approbation, nous dévorons deux cahiers de Delmet, tout sim....ple... ment. (Air connu).

26 septembre

Le matin, promenade aux quais de l'ouest au milieu de la cohue des matelots chinois. C'est le quartier du commerce indigène. Plus loin les docks et magasins des puissantes maisons de négoce; à noter ceux de la Standard Oil Company, énormes bâtiments où travaille une nuée de coolies.

A l'extrémité des quais le lazaret, vaste hôpital blanchi à la chaux, qui brille sur les flancs de la montagne. Un peu plus bas, sur la grève même, des pilotis

soutiennent toute une série de "cagnas", paillotes où l'on transportait il y a quelques mois les pestiférés de la ville. Nombreuses ont été les victimes.

En face, la petite île verdoyante que les Anglais ont appelée Green Island. Plus loin tout un groupe d'autres îles forme un fond de tableau ravissant.

L'ami Barmont de Shameen est venu à son tour se faire couper les cheveux.

Le soir, nouvelle visite à Kowloon; un djinrikisha nous conduit dans l'intérieur par de belles routes tirées au cordeau et supérieurement entretenues. Devant la caserne, sur la terrase, des soldats hindous, vêtus d'un simple caleçon de bains, luttent. Des officiers en civil nous invitent à nous asseoir auprès d'eux. La lutte est d'une correction absolue. Impressionnants, ces grands corps nus de sauvages se cherchant, s'étreignant, se roulant sur la piste aux applaudissements ou aux rires des camarades qui forment le cercle des spectateurs.

Bien pratiques encore les Anglais dans l'importance donnée à ce divertissement qui est en même temps un exercice de force éminemment hygiénique.

Tout près de là, de jolis bambins hindous, drapés dans de voyantes étoffes à fonds rouges, nous regardent de leurs grands yeux doux de gazelle.

27 septembre

Le *Sydney* est arrivé en rade à six heures du matin. Il quittera Victoria ce soir à cinq heures.

Visite au Musée qui ne manque pas d'intérêt. Une superbe collection d'armes de pagode provenant du Tonkin et offertes par M. Raphael Marty ; de très curieuses mais très shocking idoles de la Nouvelle Guinée, d'étranges specimens de la faune et de la flore sous-marines, etc .....

Adieux au Père Martinet, le Procureur Général des Missions Etrangères. Je trouve le brave religieux tout en larmes. Il vient d'apprendre la mort d'un de ses jeunes collègues, fils d'un notaire de France, que le zèle de l'apostolat avait poussé vers l'Extrême-Orient et qui vient d'y mourir au printemps de la vie.

Quelle mangeuse d'hommes que cette Chine !

Visa du billet par l'agent des Messageries, M. de Champeaux, l'un des plus anciens et des plus aimés résidents de Hongkong, visites d'adieu, dernière discussion avec le désagréable personnage du Windsor Hôtel qui, bien que réglé depuis la veille, trouve encore moyen de réclamer une demi-journée de pension sous prétexte que je n'ai pas emporté mon bagage avec moi en quittant l'Hôtel ce matin à sept heures — et la journée se passe rapide.

Les derniers adieux, le coup de cloche, la lourde masse qui s'ébranle, un dernier coup d'œil aux coquettes villes du pic, aux arcades d'Albany; le *Sydney* a pris le large.

Seul! oui, bien seul au milieu des passagers : deux Français incolores, trois sœurs de charité, des Anglais, des Allemands, des Japonais, en tout une vingtaine de personnes.

D'un type tout différent de ceux de l'*Armand Béhic* et de l'*Indus*, le *Sydney* n'a pas le luxe de ces superbes navires. Mais, avantage très appréciable, le pont de notre paquebot est d'une seule venue, sans passerelle ni séparation entre les classes autre qu'un simple écriteau indiquant les limites à observer. On peut se livrer à de très hygiéniques promenades.

28 septembre

C'est bien en effet la solitude pesante après les camaraderies quotidiennes de ce délicieux mois de septembre.

Sinon le spleen, du moins la mélancolie. Les bonnes sœurs récitent leur chapelet en se promenant sur le pont. En les voyant passer je songe à ces années, déjà lointaines, où ces mêmes coiffes blanches guidaient mes premiers pas. Les chères sœurs! Comme on les aimait bien et comme on en était aimé!

Ah! jeunesse, jeunesse, quel parfum tu laisses après toi! Il semble qu'on retrouve en se laissant glisser sur la pente des souvenirs comme un petit coin du paradis des anges......

La mer est superbe, d'un vert profond. La température un peu moins lourde que tous ces derniers jours atteint à peine 30°.

Nous ne quittons pas de vue les côtes de Chine dont les montagnes estompent l'horizon.

Vers midi une foule de barques de pêcheurs indiquent le voisinage de Formose.

Peintes en blanc, ces jonques ont des voiles rectangulaires et toute une série de cordages que je n'ai pas encore vus jusqu'ici.

Six heures. Un grand steamer anglais à deux cheminées nous croise à deux milles de distance.

Sept heures. A un demi-mille à tribord les rochers d'Oxen éclairés par un phare à éclipse.

29 septembre

Je rêvais à la campagne. Mes coqs lançaient dans l'espace leur chant de victoire. Eh mais! C'est que je ne rêve pas complètement! Toute la basse-cour du bord salue le lever de l'aurore par un vacarme formidable. Il me faut regarder ma couchette pour me rendre compte que je suis vraiment en mer et non sous les frais ombrages.

Un chauffeur arabe est en arrêt devant la cage à poules. Il m'explique que dans le compartiment inférieur sont "tous les monsieur," dans celui du dessus "tous les madame ". " Pas mettre ensemble car alors viande pas bonne ! "—Et l'enfant des sables de montrer ses dents blanches dans un sourire béat.

Navigation monotone. Trop loin de terre pour pouvoir distinguer quoi que ce soit dans la pénombre. Depuis le matin, nous roulons beaucoup. A table les violons ont fait leur apparition et ils ne sont certes pas inutiles.

CHAPITRE HUITIÈME

SHANGHAI

LA CHASSE AUX NOUVELLES—A TRAVERS LES CONCESSIONS—LES CHEVALIERS DE LA POMPE—BUBBLING WELL—JARDINS; TOMBES; CLUBS; ÉCOLES—SHANGHAI LA NUIT—LA VILLA DES FOUS—LA COUR MIXTE; LA PRISON; LA POLICE.

30 septembre

Je m'étais endormi en lisant le récit d'un voyage en Chine (ce qui arrivera sans doute à mes propres lecteurs). Au réveil le *Sydney* n'avance plus qu'avec une extrême prudence. On jette la sonde à chaque instant. Nous sommes à la barre du Yang-tsé-kiang ou Fleuve Bleu.

La côte basse, sablonneuse à deux milles sur tribord. Un bateau feu fait des signaux.

"Marchez le plus doucement possible", crie le bon Commandant Aubert, et, en levant les yeux, j'aperçois sur la passerelle un personnage que j'avais pris jusqu'ici pour un passager et qui donne des ordres.

Renseignements pris, c'est un pilote.

La compagnie des Messageries en a trois pour ces parages dangereux. Ils embarquent à Hongkong et restent à bord jusqu'à Nagasaki pour retourner à Hongkong par le paquebot suivant. Un autre pilote fait le service délicat de la Mer Intérieure, entre Shimonoséki et Kobé.

Nous touchons. La marée est base. "Stop! Mouillez!" Il est sept heures quinze du matin et il faut attendre que la mer soit propice.

Elle est bien sale la mer, limoneuse, jaune.

La température est sensiblement plus fraîche. Nous faudra-t-il quitter les vêtements blancs si commodes?

Enfin, à huit heures et demie le *Sydney* reprend sa marche. Voilà le rivage. des terrassements et des remblais: c'est le terminus du chemin de fer de Shanghai à Woosung que l'ont vient d'inaugurer. Un fort chinois à murailles de béton, lisses, obliques, peintes en noir et trouée par les meurtrières garnies de canons.

Il pleut à torrents. Le *Laos* est à l'ancre, de retour du Japon. Une chaloupe à vapeur s'en détache pour se diriger vers notre paquebot qui a lui aussi pris son mouillage.

Cette chaloupe des Messageries doit nous mener à Shanghai situé sur la rivière, le Whampoo, à onze milles de l'embouchure du Yang-tze.

Des jonques aux grandes ailes sombres se laisent entraîner par le courant et filent rapides.

En une heure et demie nous arrivons au quai de Shanghai mais sans avoir pu jeter un coup d'œil sur les environs de la grande cité car la pluie a fait rage; le vent s'est élevé violent et force nous fût de rester calfeutrés dans le salon bas de la chaloupe.

Il y un hôtel français, m'a-t-on dit. L'un de ses directeurs est là, sur le quai. J'abandonne mon bagage à ses coolies et je trouve droit devant moi à l'extrémité du passage des Messageries, l'hôtel où je me refugie grelottant.

Quelle navrance! Vingt degrés, malheureux que je suis, alors que depuis sept mois je n'ai jamais vu le thermomètre descendre au-dessous de trente. La transition est trop brusque. On me regarde comme une bête curieuse avec mes vêtements blancs.

Il me faut cependant mon bagage pour revêtir mon enveloppe d'hiver. Oui, d'hiver, car je tremble de froid.

Enfin, installé! Quelle joie de rencontrer des compatriotes, des hommes aussi obligeants que les directeurs de l'Hôtel des Colonies, MM. Seisson, Briol et Wencker, la bonne cuisine de chez nous et d'entendre tout autour des tables notre langue française qui résonne claire au milieu des jargons allemand et anglais.

Malheureusement le temps devient de plus en plus menaçant. C'est un typhon qui s'avance. Parti de Luçon, il sévit en ce moment sur le détroit de Formose que nous avons franchi avant-hier et va pendant quelques jours faire régner le trouble parmi les populations de la côte.

Une quinzaine de jours à passer à Shanghai. J'aurai donc tout le temps d'étudier la ville, le pays et ses environs que l'on annonce dignes d'intérêt.

Tout d'abord en chasse pour retrouver les nouvelles de France, viâ Kobe et Yokohama, où mon programme de voyage me faisait passer le mois dernier.

Le bureau de la poste est contigu à l'hôtel. Il reçoit ma première visite, Le directeur, M. Dopfeld, le plus aimable et le plus complaisant des fonctionnaires postiers, me remet une lettre venant de Kobé, mais il m'append qu'il y a à Shanghai différents bureaux absolument indépendants les uns des autres. Je suis, chez lui, à la poste française qui reçoit la correspondance à elle amenée par les malles de notre pavillon, mais il m'engage à me rendre aux bureaux anglais et japonais.

Le "British Post Office" conservait lui aussi une lettre de Kobé, mais je ne trouve rien de Yokohama et cependant il est à ma connaissance qu'une dizaine de lettres y ont été adressées.

En route pour le "Japanese Post." Je roule en djinricksha. Bien misérables ces véhicules; bien crasseux les coolies qui les traînent en pataugeant dans la boue. Ils ruissellent les malheureux sous la pluie qui vient rafraîchir le "voyageur colis", malgré le petit tablier de toile cirée et le parapluie, timide protecteur. Rien non plus dans ce bureau. Désolant!

Je suis vanné, percé, maussade. Une bonne nuit sous les chaudes couvertures me remettra sans doute d'aplomb.

1er octobre

—Nguyen!

—Monsieur!

—Pleuvoir toujours?

—Toujours, Monsieur, et beaucoup vent.

—Tonnerre!!

—Non, Monsieur, pas tonnerre!

—Mais, non, il ne s'agit pas de ça, moi dire tonnerre mais pas vouloir parler tonnerre!

—!!

Ahurissement du fidèle Nguyen. Je m'aperçois que mes explications sont aussi peu claires que la conversation d'un sujet de sa Gracieuse Majesté après l'absorption d'une cinquantaine de "Whisky-Soda" et je prends le parti de me taire. Je me comprends, cela suffit à mon bonheur.

Néanmoins je puis passer la matinée au lit. Il y a, paraît-il, un bureau de poste chinois; en route malgré la pluie. Le post-master, un Anglais ne peut me donner satisfaction, mais il me fait une horrible peur. "Il est probable, dit-il, que ne connaissant pas votre adresse à Shanghai, l'on a retourné vos lettres à leur lieu d'origine!!!" Mais à quoi sert alors l'indication "*poste restante*" Ce serait trop roide d'avoir fait repartir mes lettres à Paris.

—Allez voir toutefois aux bureaux de poste allemand, russe et américain; peut-être un des paquebots de ces pays a-t-il amené un courrier et conservé vos lettres.

Ne sommes-nous pas le premier avril?

Je me demande si le changement de latitude n'a pas transporté au premier octobre pour l'Extrême-Orient la fumisterie printanière de nos pays d'Europe.

Et me voilà reparti à travers les rues de Shanghai avec un coolie djinrichisha qui ne me comprend guère et me mène aux quatre coins de la ville. Je fouille les bureaux indiqués et rentre de ma visite aux *sept* "post offices" de Shanghai sans avoir trouvé autre chose qu'un formidable rhume de cerveau.

On me console en me disant que le service des postes est très mal fait au Japon et que très vraisemblablement le post-master de Yokohama ne m'a rien envoyé du tout.

Le typhon sévit toujours, mais Shanghai n'en ressent que le contre-coup. Plusieurs paquebots retardent leur départ.

Sous un abri installé sur le quai de France, des placards émanant du célèbre observatoire de Zi-Ka-Wei donnent quotidiennement les indications utiles aux navigateurs.

De superbes cartes facilement lisibles pour les profanes comme moi indiquent par de grosses courbes rouges et de larges flèches bleues l'état des courants aériens pendant la journée d'hier et les probabilités pour celle d'aujourd'hui.

Un mât de signaux qui domine le quai, fait connaître par un jeu de pavillons et de bouées les diverses phases des perturbations atmosphériques. Il est dirigé lui aussi par l'observatoire avec lequel les gardiens du poste sont en communication téléphonique.

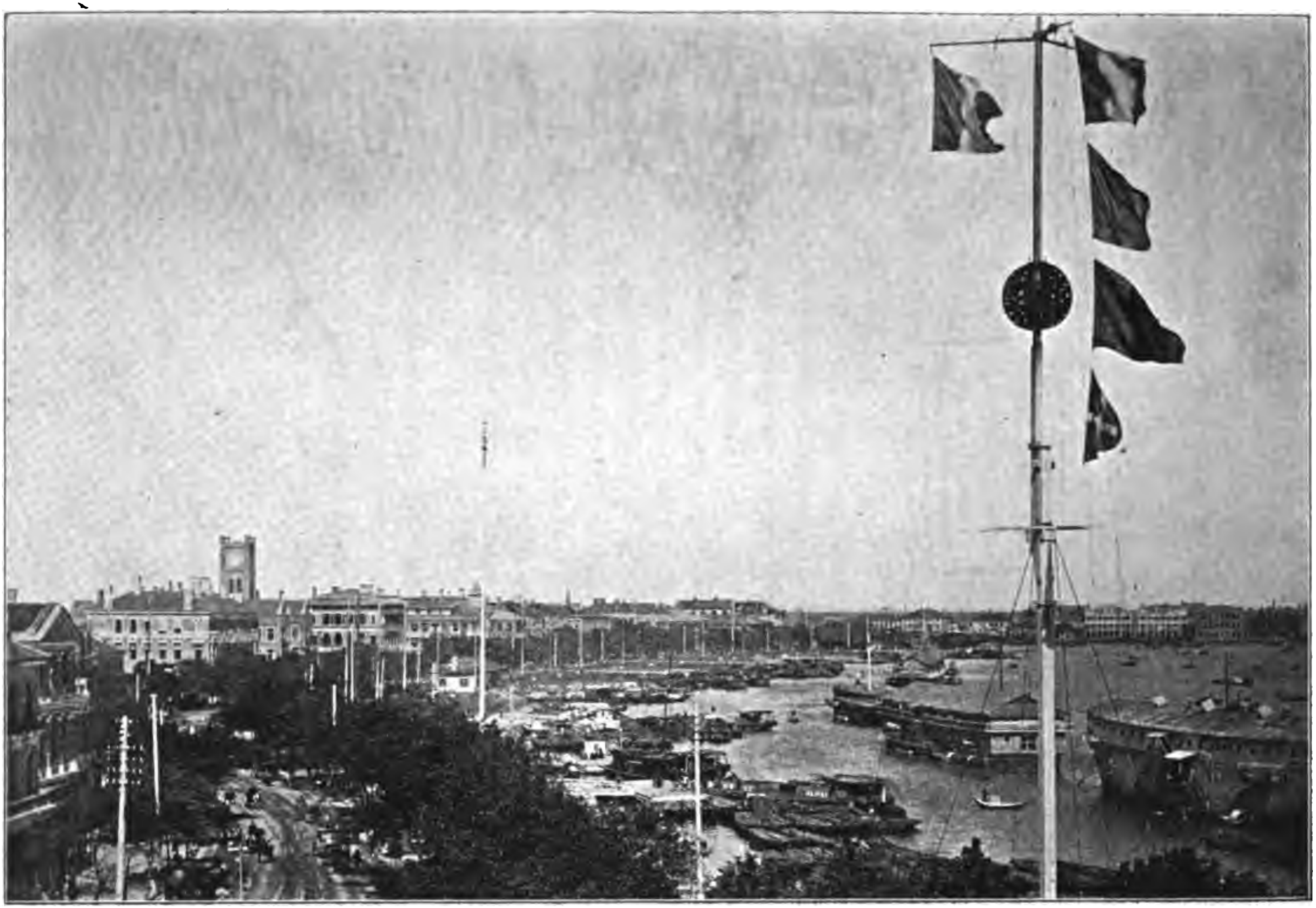
Visite à Mr le Consul Général de France près de qui je suis accrédité. Je trouve le plus gracieux accueil chez M. le Comte de Bezaure, jadis interprète de l'Amiral Courbet et auteur d'un ouvrage apprécié sur le Yang-tzé-kiang. (1) Je ne puis toutefois obtenir du diplomate—et je comprends sa réserve—de renseignements détaillés sur les troubles de juillet dernier qui ont eu dans tout l'Extrême-Orient et même en France un si grand retentissement. Je chercherai néanmoins et je trouverai, car je tiens à être fixé sur ces journées désormais historiques.

Par contre, j'obtiens au Consulat Général toutes facilités pour étudier l'organisation de cette ville si originale, et je puis dire unique au monde, qu'est l'agglomération shanghaïenne.

---

(1) Le Fleuve Bleu, par M. Gaston de Bezaure——1879. Plon et Nourrit, Editeurs, Paris

SHANGHAI



LE CLUB — LA DOUANE — LE BUND — LE WHAMPOO — LE SÉMAPHORE FRANÇAIS

Dimanche 2 octobre

La pluie tombe toujours. C'est un déluge !

A huit heures, la clochette de l'église toute voisine de l'hôtel invite à une messe chinoise.

D'un côté les hommes et les garçons, de l'autre les femmes et les filles. Chaque chœur récite alternativement le verset d'une prière en psalmodie douce. Le chinois étant une langue tonale ne ressemble en rien à nos idiomes européens. Le "recto tono" est inconnu ici. Toute conversation, tout discours, toute prière est un chant.

Celles qui nous captivent en ce moment sont, paraît-il, des prières d'une exquise poésie, composées il y a plusieurs siècles par les meilleurs lettrés de la Chine.

A l'autel, l'officiant est coiffé d'un haut bonnet carré, noir et garni de broderies d'or. C'est pour se conformer aux coutumes chinoises que les Jésuites chargés des missions de cette partie du pays ont adopté, en 1625, cette coiffure portée à l'époque par les lettrés supérieurs.

L'on sait que les Chinois ont presque en toute matière des habitudes diamétralement opposées à celles des Européens. Ainsi, loin de se découvrir lorsqu'ils entrent chez un personnage de marque, ils prendront au contraire le plus volumineux couvre-chef qu'il leur sera possible de trouver. Ils ne comprenaient pas qu'on pût en présence de la divinité se tenir la tête découverte. Nos missionnaires, pour se conformer aux habitudes du pays, sollicitèrent et obtinrent du Souverain Pontife l'autorisation de se coiffer du bonnet et de le conserver même pendant la consécration.

A la sortie, remarqué nombre de Chinoises à petits pieds. Plusieurs ont de superbes robes de soie. Elle se font reconduire en chaise ou en djinricksha.

Rentré à l'Hôtel, je passe une grande partie de la journée à regarder de ma fenêtre le mouvement de la rue et c'est pour moi l'occasion d'intéressantes remarques.

L'Hôtel des Colonies est situé au croisement des rues du Consulat et de Montauban où la circulation est des plus actives. Un Chinois, agent de la police française, est installé au milieu du carrefour. Pantalon de gros drap bleu foncé s'enfonçant dans de courtes bottes ; blouse de même étoffe serrée par une ceinture de cuir blanc ; blanc aussi l'abat-jour en toile cirée garni du plumet rouge que l'homme porte sur la tête.

Bien qu'il n'ait pas le fameux bâton de la brigade des voitures, Monsieur l'Agent dirige le mouvement des innombrables véhicules avec autant d'autorité que le meilleur sergot du carrefour des écrasés.

Et quels véhicules !

Des *coupés*, ma foi fort commodes, bas sur roues, mais extrêmement profonds et larges. Le fond est à clairevoies que l'on peut ouvrir ou fermer à volonté. Un ou deux laquais se tiennent debout sur le siège de derrière tout comme ceux des carrosses de nos arrière mères-grand. Souvent un valet de pied à côté du cocher. Et tout ce monde porte des *cirés* de matelot, le grand manteau, jaune et le *suroit ;* c'est d'un pittoresque achevé.

Les coolies *djinrickshas* sont au reste eux aussi revêtus pour la plupart de ce même ciré de nos marins. Ce qu'ils pataugent les malheureux !

Voilà les *chaises à porteur* hermétiquement closes. Elles ne servent guère à Shanghai qu'aux mandarins huppés et pour les promenades nocturnes des chanteuses.

Mais la spécialité de l'endroit, c'est la brouette ou *wheel-barrow.* Tout en bois comme sa sœur du Tonkin, la brouette de Shanghai a la roue beaucoup plus grande, et placée au centre du véhicule qui se trouve divisé en deux banquettes égales. Là s'installent les marchandises, les caisses, les paniers de toute forme et de toute nature. Là aussi vont s'asseoir Chinois et Chinoises. En ce moment passe sous mes fenêtres un wheel-barrow garni de huit femmes dont deux tiennent un enfant ; jamais je n'ai vu un homme avoir tant de femmes sur les bras.

3 octobre

Le *traité de Nankin* du 29 août 1842 (confirmé expressément par l'article premier du *traité de Tientsin* du 26 juin 1858) fit tomber les barrières qui fermaient au commerce européen les cinq ports de Canton, Amoy, Foutcheou, Ningpo et *Shanghai.*

Quelques mois plus tard le ministère Guizot envoyait dans le Céleste Empire une mission que le grand homme d'état définit lui même en ces termes :

"Je n'avais dessein, en 1843, que de faire en Chine pour la France ce que "venaient d'y faire l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique, c'est à dire de "régler par un traité formel nos relations commerciales avec les Chinois, de "prêter appui à nos missions chrétiennes et de donner ainsi à des faits naissants "encore contestés, le caractère de droits reconnus et acceptés. La mission de

SHANGHAI



UN WHEEL-BARROW

"Lagrenée aboutit au *traité de commerce de Whampoa* signé à bord de l'*Archimède* "le 24 août 1844, ensuite à l'*Edit Chinois* du 28 décembre 1844 sur le libre "culte chrétien dans les cinq ports ouverts aux étrangers et la tolérance promise "aux Chinois chrétiens dans l'intérieur de l'Empire."

Ce traité de Whampoa est l'acte de naissance de la concession française de Shanghaï, car il reconnaît à nos nationaux le droit de s'établir dans les cinq ports cités plus haut, d'y ouvrir des comptoirs, d'y bâtir des maisons, et d'y prendre à ferme *perpétuelle* des terrains, etc.....

Mais ces droits furent précisés par une proclamation décret du 6 avril 1849 dans laquelle le taotaï Ling déclare avoir fixé, d'accord avec M, de Montigny, Consul de France, les limites d'un terrain réservé à la France.

"Ces limites—qui sont celles de la concession actuelle—ont été clairement "consignées dans les registres. De plus, ajoute le taotaï, nous sommes convenus "que, si le terrain désigné ci-dessus devenait un jour insuffisant, alors, après "délibération commune, on en désignerait un autre......Quant aux terres "situées dans l'emplacement aujourd'hui arrêté, M. Le Consul pourra, quand "il le voudra, traiter de leur fermage au prix courant parmi le peuple...... "Quant aux individus des autres nations qui voudraient louer des terrains "à l'intérieur de la concession, ils devraient s'adresser au *Consul Français*, pour "traiter avec lui et arriver à la conclusion de l'affaire."

Le dernier paragraphe place définitivement les immeubles et par suite les questions qui s'y rattachent, sous le *statut réel français*.

La *Concession Française* était définitivement fondée. Le Consul Général de France, M. le vicomte Brenier de Montmorand, promulgue le 11 juillet 1866 un *Code de Règlements d'Organisation Municipale*, mais les représentants des autres puissances européennes faisaient quelques difficultés pour reconnaître les droits exclusifs de la France sur le terrain concédé.

Enfin, le 12 avril 1868, le même Consul Général publie un nouveau "Rè- "glement d'Organisation Municipale de la Concession Française révisé à la suite "d'un arrangement intervenu avec les consuls des puissances représentées à "Pékin."

Ce document fut expressément ratifié le 24 septembre 1869 par la signature des ministres d'Angleterre, d'Amérique, de Russie et de la Confédération de l'Allemagne du Nord.

La Concession française est donc absolument autonome. Etudions brièvement son organisation administrative.

Le Corps Municipal se compose du Consul Général de France et de huit conseillers dont quatre Français et quatre étrangers désignés les uns et les autres pour deux ans, par la voie de l'élection.

Tous les électeurs âgés de vingt-cinq ans sont éligibles.

Sont électeurs tous les Français ou étrangers âgés de vingt et un ans remplissant l'une des trois conditions suivantes.

1° Posédant en vertu d'un titre de propriété régulier un terrain situé dans les limites de la Concession.

2° Occupant sur la Concession tout ou partie d'un immeuble à titre de locataire et payant un loyer annuel de mille francs au moins.

3° Demeurant sur la Concession depuis plus de trois mois et pouvant justifier d'un revenu annuel de quatre mille francs.

Un ou plusieurs notables chinois ou chefs de corporations désignés par le Consul Général de concert avec le Taotaï, peuvent, si le Consul le juge à propos, être admis aux séances avec voix consultative.

La présidence du Conseil, dit le document que nous analysons, appartient de doit au Consul Général.

Le règlement de 1868 a été modifié sur ce point spécial. Le Consul Général délégua ses pouvoirs à l'élu du Conseil qui devint en droit comme en fait, le président de l'assemblée. Les délibérations sont néanmoins soumises à l'approbation du Consul Général. Le Conseil choisit en outre chaque année parmi ses membres un vice-président toujours pris parmi les étrangers.

L'article 16 du Règlement Municipal est intéressant à noter car il paraît en opposition absolue avec la pratique judiciaire et les principes de droit international privé admis dans nos pays d'Europe.

"Par suite d'un accord intervenu sur la base d'une exacte réciprocité "entre le Consul Général de France et les représentants des autres puissances, les "mandats d'arrêt, jugements, ordonnances de saisie, etc., émanant d'un juge ou "d'un tribunal étranger et destinés à recevoir leur exécution dans les limites de "la Concession Française devront au préalable, sauf le cas d'extrême urgence, "être présentés au Consul Général de France ou tout au moins au chef de la

"Police Municipale. Celui-ci pourra toujours faire accompagner par un ou "plusieurs des agents placés sous ses ordres le porteur du jugement ou du mandat "et il devra s'il en est requis lui prêter assistance."

L'on sait qu'en Europe un acte judiciaire peut seulement être exécuté dans les limites des frontières de la nation au nom de laquelle il a été rendu.

Le jugement d'un tribunal belge, anglais ou allemand par exemple ne pourra être invoqué et exécuté en France qu'après avoir obtenu l'*exequatur* d'un tribunal français, exequatur rendu chez nous après un nouvel examen de l'affaire.

Dans les concessions de Shanghaï il en est tout autrement. Un acte judiciaire émanant d'un juge ou d'un tribunal étranger est exécutoire aussi bien sur la concession française que sur la concession étrangère sans être soumis à aucun examen quant au fond.

Le principe est nouveau et grave. Il ferait l'objet d'une thèse intéressante de droit international privé.

Le Conseil fixe le budget des recettes et des dépenses municipales. Ce n'est pas une affectation de sommes insignifiantes car, celui de la présente année prévoit 188.000 taëls de dépenses soit environ 660.000 francs.

Il y est fait face avec le produit de l'impôt foncier (4/10 % de la valeur assignée à la propriété foncière), de l'impôt locatif européen (4% de la valeur locative), de l'impôt locatif chinois (8% de la valeur locative), des licences accordées aux loueurs de brouettes (600 sapèques par brouette et par mois), de djinrickshas (un taël par djinricksha et par mois), de charrettes à bras, de chevaux, aux débitants de boissons et tenanciers d'autres établissements ouverts au public.

La concession française est limitée au nord par un cours d'eau dit Yang-king-pang. De l'autre côté de cette "crique," pour employer l'expression du pays, s'étend la concession étrangère ou "Foreign Settlement" que beaucoup appellent bien à tort la concession anglaise de même qu'ils désignent improprement sous le nom de concession américaine le faubourg de Hongkew.

Il est exact qu'en 1845 le consul anglais de Shanghaï obtint du taotaï le droit pour ses nationaux de s'établir au nord du Yang-king-pang jusqu'à la rivière de Sou-tcheou et qu'en 1848 les missionnaires américains se groupèrent de l'autre côté de ce dernier cours d'eau.

Mais jamais le gouvernement américain n'intervint pour faire reconnaître à ses nationaux des droits particuliers sur un territoire déterminé.

D'autre part, Shanghaï étant menacé par les rebelles, le consul d'Angleterre se sentant trop faible pour défendre seul son territoire *renonça officiellement au nom de son gouvernement à une concession exclusivement anglaise.*

Le 6 janvier 1855, l'amiral français Laguerre enleva aux rebelles avec nos seuls marins la cité chinoise que les troupes impériales avaient laissé prendre.

Enfin, le 24 septembre 1869, l'acte solennel que nous avons cité plus haut promulguait les "Land Regulations" c'est à dire les règlements de la concession étrangère en déclarant qu'ils ne seraient applicables qu'à la partie du Foreign Settlement situé au nord du Yang-king-pang, les règlements français devant être seuls en vigueur sur la portion de territoire s'étendant au sud de cette crique.

Les consuls de toutes les nations signent les convocations d'électeurs lorsqu'il y a lieu de faire désigner par le suffrage des résidents les membres du Municipal Council. En fait, les Anglais étant les plus nombreux ont la majorité dans le dit conseil dont cependant le président est actuellement américain. Les Allemands, de leur côté, réclament une réprésentation plus importante.

Le drapeau qui flotte sur l'hôtel du "Municipal Council" renferme le pavillon de chacune des nations entretenant un consul à Shanghaï.

Sur le "Foreign Settlement" comme sur la concession, les Européens n'ont pas un véritable droit de propriété au sens juridique et absolu du mot mais un droit d'usage perpétuel, moyennant une redevance fixée dès l'origine et *ad perpetuum* à quinze cents sapèques par *mau* (1).

Ce droit d'une nature toute particulière fournirait, lui aussi, la matière d'une intéressante étude juridique. Il est supérieur à ceux de l'usufruitier et de l'emphytéote; il comprend en définitive l'*usus* et l'*abusus*, et se rapproche tellement du droit de propriété que pratiquement il se confond avec lui.

Il y a donc à Shanghaï deux concessions distinctes, l'une exclusivement française, l'autre *internationale*. Dans cette dernière, nos compatriotes ont absolument les mêmes droits que les nationaux de toute autre puissance.

L'on oublie trop souvent cette distinction qu'il était nécessaire de bien établir.

(1) Le *mau*, mesure de surface, représente à Shanghai, 675 m. c., 45.

4 octobre

Jadis les deux fleuves Hoang-ho et Yang-tsé-kiang unissaient leurs eaux pour les déverser dans la mer, transformant en marécage un territoire considérable.

Deux races habitaient ces contrées : celle des *Yuê* et celle des *Ou*.

Les anciens livres chinois nous dépeignent les *Ou* des environs de Nankin comme des sauvages se tatouant pour ressembler aux crocodiles du fleuve et ne pas être dévorés par eux.

Les *Yuê*, plus doux, s'étendaient jusqu'au Fokien dont la population a conservé même de nos jours des caractères bien différents de ceux des autres races de la Chine.

La population du delta devenant de plus en plus compacte, des travaux considérables furent entrepris et l'on parvint à séparer les deux fleuves par des digues. Toute la campagne de Shanghai est au dessous du niveau de la mer. Les digues qui commencent à Woosung pour aboutir à Hang-tcheou, la capitale du Tché-kiang, sont en certains endroits doubles et triples. Si elle disparaissaient, la province serait couverte d'eau pendant cinq mois de l'année.

Shanghai, la ville "sur la mer" ainsi que l'indique son nom, était déjà au XIIe siècle une importante cité, mais sa situation prépondérante en Extrême-Orient date des traités qui ouvrirent son territoire aux puissances étrangères et permirent aux Chinois d'y venir en toute sécurité donner libre carrière à leur esprit de négoce. Bientôt, à côté de la vieille cité chinoise entourée de murs crênelés et moussus, une ville nouvelle s'éleva, superbe, riche et pleine d'attraits.

Le long du Whampoa court un vaste boulevard planté d'arbres. Il s'appelle *quai de France* d'un côté du Yang-king-pang, et *Bund* de l'autre côté de cet arroyo.

En face du ponton des Messageries Maritimes, le bel hôtel du Consulat Général au dessus duquel flotte le drapeau tricolore et dont le fronton fait briller en lettres d'or le chiffre RF encadré de faisceaux de licteurs.

Plus loin, le poste sémaphorique relié par téléphone à l'observatoire de Zi-ca-wei et le jeu de signaux qui donne toutes les indications relatives aux coups de vent si redoutables pour les navigateurs dans ces mers de Chine. Lorsqu'il est midi précis à Shanghaï, et non à Zicaweï, (13 secondes environ

de différence) un mouvement électrique, actionné de l'observatoire même, fait descendre une grosse boule noire que nous voyons actuellement au sommet du mât de signaux. Il est facile de régler sa montre dans ce pays.

Le Shanghaï Club, la Douane, que domine sa monumentale tour carrée et crênelée, les hôtels des consuls et des grandes compagnies de navigation avec leurs énormes mâts de pavillon, les vastes bureaux des banques et des maisons de commerce, le va-et-vient continuel de nuées de djinrickshas, de brouettes, de voitures attelées de ces poneys chinois rapides comme des flèches et conduits par des "mafou" au costume bizarre, les policemen français, anglais, indiens, chinois veillant au bon ordre, les groupes déambulant sur les belles pelouses qui bordent la rivière ou dans les allées du coquet jardin public réservé aux Européens, le mouvement incessant des coolies chinois qui déchargent les lourdes balles amenées par des allèges et les transportent en poussant des gris gutturaux jusque dans les magasins ou godowns du centre de la ville, tout concourt à donner à ce quai de Shanghai une physionomie pittoresque et peut-être unique au monde.

Les concessions forment à peu près un vaste rectangle dont le quai nous servira de base. Parallèlement à la rivière, une série de rues s'étend sur les deux territoires. Le "Municipal Council" leur a donné le nom des provinces de la Chine. En nous éloignant du Whampoa, nous trouvons Szechuen, Kiangse, Honan, Shantung, Shanse, Fokien, Chekiang, Houpeh, Kwangse, Keichow et Yunnan Road. D'autre part les rues tracées perpendiculairement à la rivière prennent le nom des principales villes de la Chine. Ce sont en quittant le Yang-king-pang : Canton, Foochow, Hankow, Kiukiang, Nanking, Tientsin, Ningpo, Peking, Hongkong et Soochow Road. Telle est l'économie du plan de voirie. Il suffit donc à l'étranger de retenir ces quelques noms dans l'ordre ci-dessus pour pouvoir se diriger à travers le Foreign Settlement.

Les concessions se présentent sous deux aspects bien distincts. Toute la partie qui avoisine les quais a grand air. Elle est occupée par les importantes maisons de commerce et les habitations européennes.

Mais, un peu plus loin, les Chinois envahissent tout.

Si l'on prend une de ces belles et larges rues, comme celles du Consulat ou de Nankin, qui s'amorcent aux quais pour traverser les concessions de part en part, on a le spectacle de ces deux genres de vie complètement différents.

L'alignement est parfait. Les boutiques chinoises ont leurs façades pleinement ouvertes sur la rue. Un comptoir en occupe presque toute la largeur. Les

clients, debout sur le trottoir ou sur le rebord inférieur de la façade, examinent les cotonnades, les soieries, les toiles et les mille objets dont les marchands leur font valoir les avantages.

Accoudés, le torse nu s'il fait tant soit peu chaud, les Chinois au nombre de cinq, dix, quinze parfois dans chaque magasin, attendent patiemment la pratique. Curieux bataillon dont le promeneur en djinricksha peut passer la revue.

D'énormes lanternes en verre avec des pendeloques d'effilés se pressent les unes contre les autres sur toute la largeur de la façade, au dessus des comptoirs, formant ainsi une décoration originale.

De distance en distance, de grandes façades peintes en gris ne laissent accès que par une porte étroite. Sur la muraille, des réclames en gigantesques caractères chinois tracés en noir. Le magasin est à ce point sombre que la lumière du gaz est nécessaire tout le jour. Là se trouvent les marchands en demi-gros et notamment les dépositaires de ces sauces ou condiments dont nous parlions l'autre jour et que l'on renferme dans d'énormes jarres vernissées et hermétiquement closes. Si la muraille n'est décorée que d'un seul caractère, le promeneur peut être certain de se trouver en face d'un Mont de Piété. (當 1ère classe, 質 2e classe, 押 3e classe). Durée du prêt : 1e cl. 18 mois au maximum ; 2e cl. 16 mois ; 3e cl. 6 mois. Intérêt : 2 % par mois pour les deux premières classes et 4 % pour la troisième.

Dans la rue du Consulat et dans Foochow Road, des restaurants chinois pour toutes les bourses. Quelques uns exposent au public les petits mêts que nous avons appris à connaître à Hongkong ou à Canton et que nous retrouvons ici proprement et artistement rangés dans des bols ou sur des assiettes de porcelaine.

Plusieurs restaurants ont à l'étage une salle de thé—la salle de café de chez nous—avec terrasse d'où la foule des désœuvrés chinois assiste au perpétuel mouvement de la rue.

Une mention spéciale à Honan Road, la rue des pharmacies indigènes et même de la Pharmacie Française. De superbes façades en bois découpé, des ors flamboyants, des laques de toute couleur donnent à ce quartier un aspect, original et riche.

5 octobre

Six heures du matin. Le tocsin résonne.

Un incendie s'est déclaré à deux cents mètres de l'hôtel dans la partie chinoise de la rue du Consulat. Les flammes énormes sont heureusement chassées par le vent du coté opposé aux habitations européennes. Il fait un temps gris, brumeux et le typhon a laissé derrière lui une queue peu agréable.

Les pompiers sont déjà à l'œuvre. Il est dès maintenant évident que tout le pâté de maisons deviendra la proie des flammes. L'on prend des dispositions pour protéger les maisons des rues avoisinantes.

Il est en définitive étonnant qu'ici les incendies ne soient pas plus nombreux. Les Chinois, sous prétexte d'honorer Bouddha, ont la manie de brûler, sans la moindre précaution, quantité de papiers ex-voto. Hièr soir encore je les voyais se livrer à cet exercice.

Cependant un officier de pompiers me dit que la cause de l'incendie est tout autre. On a trouvé en différents endroits des traces de pétrole et tous les immeubles qui brûlent sont assurés.

Aussi les habitants des maisons incendiées paraissent-ils assez indifférents. Les pompiers travaillent en réalité pour les compagnies d'assurances. Leurs coolies opèrent le sauvetage des marchandises: cotonnades, étoffes, parapluies, articles de bazar, etc., qui garnissent plusieurs des maisons.

Un incendié qui toutefois ne peut- être supect, c'est celui qui a laissé chez lui un coffre rempli de dollars et de billets que les pompiers parviennent à retirer du foyer.

Après deux heures de lutte, tout est fini. Une vingtaine de maisons ont été réduites en cendres.

J'ai eu, en cette circonstance, l'occasion d'apprécier l'excellente organisation des pompiers de Shanghai. Tous sont des volontaires européens groupés en cinq compagnies, *Déluge*, *Mi-hoh-long*, *Victoria*, *Hongkew* et enfin, le *Torrent* compagnie française. Comme engins, quatre pompes à vapeur et une grande échelle-voiture.

Les deux municipalités et les compagnies d'assurances soutiennent par une subvention ce service de dévouement.

La ville est divisée en un certain nombre de districts. Chaque compagnie se trouve placée sous les ordres d'un capitaine, mais un ingénieur chef de district est seul juge des mesures à prendre en qui concerne les propriétés ; il indique les maisons à démolir, celles qu'il y a lieu de préserver. Le chef de district est, en cette matière, maître absolu sur son territoire et ses collègues doivent prendre son avis lorsqu'ils y arrivent avec leur compagnie.

Un poste de veilleurs est installé sur la concession internationale. Sa cloche et celle de l'église des Jésuites indiquent par un nombre déterminé de coups le district sur lequel le feu s'est déclaré.

Aussitôt, et en quelque endroit qu'il se trouve, à une table d'ami, au club, à l'hôtel, au concert ou au théâtre, le pompier de Shanghai s'élance, saute en djinricksha et se dirige vers son domicile pour y revêtir l'uniforme.

En route il rencontre presque toujours son boy qui avec un flair vraiment prodigieux et sans que le maître ait rien laissé percer de ses intentions sait presque toujours où trouver le "master." Les résidents de Shanghai m'ont cité à ce sujet des exemples étonnants.

L'on assiste alors au curieux spectacle d'un gentleman se déshabillant en pleine rue pour revêtir l'uniforme avec le casque et se transformer en "homme de feu."

Il y a quelques mois, les pompiers donnaient leur bal annuel. La fête battait son plein. Un incendie éclate. Il faut abandonner les valseuses, car leur eût dit Pitou, le-de-voir-a-vant-tout.

Quelques minutes plus tard l'on pouvait assister à cet original spectacle d'une compagnie de pompiers tenant la lance et manœuvrant en frac, cravate blanche et souliers vernis. Le feu éteint, la fête reprit de plus belle; la satisfaction du devoir accompli donnait du jarret aux moins acharnés valseurs.

Chaque groupe a son local, ses chevaux toujours prêts à partir, son personnel chinois sur le qui-vive. Les Shanghaïens considèrent le service des pompes comme un véritable sport et une émulation généreuse excite les différents groupes à se distinguer pour la rapidité de la mise en batterie. Les *Mi-hoh-loong* et le *Déluge* ont leurs locaux contigus; aussi les pompiers de ces deux groupes mettent-ils leur amour-propre à arriver les premiers sur le lieu de l'incendie. C'est une vraie lütte de vitesse qui s'engage à cette occasion.

Chaque année un concours a lieu au champ de courses entre des équipes choisies dans chaque compagnie. Nos compatriotes ont été les vainqueurs du 3e tournoi (1897) donnant ainsi un démenti à ceux qui prétendent que les Français sont inférieurs à nos bons amis d'Outre Manche en matière de sport. L'an dernier ils eûssent de nouveau remporté la victoire sans la chûte grave d'un de leurs équipiers (1).

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la valeureuse compagnie française a encore remporté la palme du concours de 1899. Elle a donc été victorieuse deux fois sur cinq épreuves. Honneur à M.M. Gilson, Guillabert, H. Martin, L. Martin et Rondon, les vainqueurs, ainsi qu'au capitaine Duval, au lieutenant Berthet et au chef de district Gaillard, leurs dévoués officiers !

Le commandant des cinq compagnies de Shanghai est un gros bonhomme à face rubiconde et qui n'a pas l'air de se faire de bile.

Fortement sanglé dans une tunique qu'il remplit avec avantage, un casque superbe sur la tête, il arpente le champ de bataille, cigare à la bouche. Une petite tape à celui-ci, un shake-hands à celui-là, à tous un mot aimable. Ah! le bon commandant, mes amis !

Son titre de "Chief Engineer" brille en lettres d'or sur sa ceinture, au bas des reins. Mais pourquoi donc tient-il continuellement sous le bras une magnifique trompette nickelée? Serait-ce l'insigne du commandement?

Détail pas ordinaire. Une cantine suit les pompiers à chaque alerte. Le cantinier fait chauffer le café et prépare les "whisky and soda".

Les arroseurs éprouvent de temps en temps le besoin de s'arroser eux-mêmes.

6 octobre

Manon, voici le soleil !

C'est par ce cri de Delmet que, malgré l'absence de Manon très pauvrement représentée par le fidèle Nguyen couché sur sa natte au pied de mon lit, c'est par ce chant joyeux que je souhaite au rayon qui m'éveille, une cordiale bienvenue.

Je ne rêve pas. C'est le calme après la tempête, la splendeur de la lumière après les ténèbres de la brume. Il fait bon sortir. Bon, oui, mais vraiment froid.

Par Nanking Road, la belle et longue rue de la concession internationale, l'on gagne le *champ de courses*. Vaste avec d'élégantes tribunes, il est complètement exposé au vent et au soleil comme aux regards. Pas d'arbres. Nous sommes en plaine.

Mais voici la verdure avec *Bubbling Well Road*, le faubourg aristocratique où logent de nombreux Européens et quelques riches Chinois. Aussi la police est-elle faite par des Hindous Sihk bien que le terrain soit hors des limites de la concession internationale.

Bubbling Well est une superbe promenade de plusieurs milles, bordée d'arbres et de luxueuses villas.

Le *Taotai* sort précisément de son hôtel entouré d'un magnifique jardin. Le haut mandarin porte, comme couvre-chef, l'abat-jour de paille à ganse rouge. Sa voiture est précédée et suivie de gardes à cheval.



LA COMPAGNIE FRANÇAISE DES POMPIERS

Quelques fermes-hôtels tenues par des Anglais et où l'on peut s'approvisionner de beurre et de lait.

Une grande arcade "*The Yu Yueng Gardens*". L'intérieur, véritable labyrinthe. De petits ponts en bois ; tout autour de l'enclos, une série de salles où l'on peut s'asseoir pour prendre le thé, fumer l'opium, lutiner les belles poupées ; tout cela disposé sans plan apparent, certaines salles plus haut, d'autres plus bas, et le chemin dans lequel le guide me précède monte, descend, tourne pour remonter encore et finalement nous ramener à notre point de départ. Au centre, des flaques d'eau où des lotus s'épanouissent largement, des ruisseaux dont les bords sont formés de rochers artificiels à teinte grise, polis mais torturés et creusés de trous, tels de grosses éponges pétrifiées. De ci de là, des kiosques à toiture relevée aux angles et un bâtiment central qui renferme la salle de théâtre.

On y joue. Une centaine de Chinois, installés autour de petites tables grignotent des graines ou sucent des fruits confits pendant que le thé est entretenu fumant pas les boys.

On me passe un linge trempé dans l'eau très chaude pour me "rafraîchir" la face.

Sur la scène, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, rien que des représentants du sexe aimable; tous ces spécimens évoluent sur les moignons de petits pieds.

La pièce est une sorte de vaudeville. Le récit se poursuit sur le mode aigu, j'allais dire "miaulant" qui est la règle du théâtre chinois. De temps en temps, les actrices chantent, accompagnées par une flûte, une espèce de violon, un gong, des timbales et des baguettes de bois. Il faut avoir le tympan solide pour ne pas devoir, à la sortie, se rendre chez un spécialiste pour oreilles.

Arrivent deux guerrières superbement habillées, avec chacune quatre petits drapeaux plantés dans le dos perpendiculairement au corps et, dans la coiffure, deux énormes plumes de faisan qui retombent en courbe gracieuse; ces dames ont besoin d'un grand espace pour évoluer. Elles se battent très adroitement à coups de lance. Pauvres chéries, l'une d'elles est bien gentille. Je fais des vœux pour qu'elle triomphe. Hélas ! elle succombe. On va lui couper la tête. Mais la clémence du vainqueur intervient. Un crime est épargné.

Une autre scène nous fait assister à une sorte de danse des foulards.

Puis, c'est un empereur qui, comme Joseph II jadis, se promène incognito. Amoureux d'une fille d'auberge, il voit sa flamme éteinte pas la belle. "Je suis l'Empereur, s'écrie-t-il."—"Vous, allons donc ! la preuve ?'—"Regarde !" Et rejetant son manteau, le monarque laisse voir la robe jaune sur laquelle le dragon violet se déroule en replis tortueux.

Nouveau saint Thomas, la jeune fille regarde de près; elle prend en main la robe, inspecte les cinq griffes du dragon impérial, puis, enfin convaincue, se jette à genoux et se prosterne le front dans la poussière. Miséricordieux, l'Empereur la relève. Les deux personnages disparaissent. La flûte, le violon, le gong, les timbales et les baguettes font fureur.

Nous fuyons nous-mêmes pour ne pas devenir sourds.

Dans l'une des salles voisines, rencontré les deux guerrières de tout à l'heure qui luttent encore, mais à coups de dominos cette fois.

Je félicite l'enfant pour qui je faisais des vœux. Elle est vraiment gracieuse et pas sotte du tout la petite Cam Moé, car mon interprète me la présente sous ce nom. De plus en plus flattée par les compliments que je lui adresse, elle finit par m'offrir son portrait qui ne déparera pas ma collection.

De l'autre côté de l'enclos, en traversant une ruelle, nous nous retrouvons dans un jardin entouré de murs et qui fait partie de la même propriété.

Des arbustes nains, des plantes en pots, torturées, étranges. Ce peuple prend plaisir à contrarier la nature.

Dans une grande salle, la "bowling alley". C'est un beau jeu de boules, correctement et pratiquement installé. De vieux Chinois à lunettes lancent de lourds projectiles avec assez d'adresse. On se croirait dans les Flandres, à ne regarder que les quilles.

En rentrant vers Shanghai, le *jardin de Chang Su-ho*, immense parc avec bosquets et belles pelouses. Quelques vastes et élégants bâtiments à l'européenne. Dans la "bar room", qui ressemble à une salle de brasserie de dimensions respectables avec galerie à l'étage, nombre de Chinois fument et boivent de la bière ou du thé. Par ci, par là, des irrégulières du crû, très fardées et même absolument émaillées, les cheveux ornés de fleurs, attendent modestement un maître à côté de leur "amah" silencieuse. De temps à autre, la fille se lève, se dirige vers un cabinet voisin, se regarde longuement dans la glace, pour rectifier la tenue, veiller à l'harmonie de la coiffure ou à la correction de l'émail. Toutes les mêmes, ces filles d'Eve, à Chang Su-ho comme aux Faucheurs !

Ces femmes ont les poignets garnis d'une foule de bracelets d'or; plusieurs ont de gros brillants aux oreilles. L'accessoir indispensable que chacune possède est une boîte rectangulaire qui rappelle nos anciennes tabatières et porte sur son couvercle les caractères "richesse et prospérité." Chez les unes la boîte est en or, chez les autres en argent.

A l'intérieur, la disposition est la même. D'abord une collection de minces feuilles de poudre de riz que les belles enfants se passent sur la figure pour entretenir la blancheur de leur teint, puis un miroir, enfin deux compartiments à couvercle dans lequel trouvent abri les bâtons de fard rouge ou noir. Un attirail complet de coquette.

La servante de ces dames porte dans un petit sac d'étoffe ou de soie, la pipe de sa maîtresse.

A Chang Su-ho se trouve aussi la "bowling alley" et de grands échafaudages ornés de poulies qui servent pour les feux d'artifices de la saison d'été. Le samedi après midi et le dimanche, il y a foule, paraît-il, dans ces jardins. Mais même en semaine, les désœuvrés me paraissent bien nombreux.

Retour par Bubbling Well et Nanking Road. C'est l'heure du *persil*. On se croirait presque dans l'Avenue du Bois.

De beaux attelages européens. Des landaus, des victorias, des dog-carts où trônent à côté des vaporeuses misses d'Albion, les superbes filles de la victorieuse Amérique.

Beaucoup de bicyclettes. Du mouvement, de la vie, du luxe. Shanghaï est une grande et belle ville.

En rentrant, je trouve une invitation à déjeûner pour dimanche. Rendez vous: "Villa des fous" à Woosung.

Ah ça! voudrait-on déjà m'interner?

7 octobre

Il fait exquis après la tempête dans le joli jardin qui occupe l'extrémité du Bund. Les Européens seuls en ont l'usage. Aussi les enfants s'en donnent-ils à cœur joie. N'étaient les "amah" (1) en large culotte bleue l'on se croirait dans les allées du Luxembourg.

(1) Bonnes d'enfant.

Presque tous les jours, la musique des concessions se fait entendre au jardin.

Tout autour de ce petit coin si plein de vie, l'on a accumulé comme à plaisir les souvenirs de mort.

C'est une colonne modeste élevée aux officiers anglais tués lors de la révolte des Taipings dans la province de Kiang-sou de 1862 à 1864. Ils sont nombreux les malheureux tombés sur cette terre inclémente; je compte quarante huit noms parmi lesquels ceux d'un général et de trois colonels.

Un peu plus loin, on élève un monument à la mémoire des marins de la canonnière allemande *Iltis* qui s'est perdue dans un typhon en 1896.

Le Prince Henry de Prusse doit venir dans peu de jours inaugurer le monument.

Près du pont, une élégante pyramide rappelle la mort tragique du pauvre Margary, jeune et courageux anglais, attaché d'ambassade, qui explora en 1874 la route de Shanghaï à la frontière birmane. Il avait presque terminé sa tâche lorsque le 21 février 1875 il fut assassiné par des Chinois du Yunnan à une courte distance de Bhamo où l'attendaient ses compatriotes.

Dans l'immense parc qui entoure l'hôtel sévère du Consul Britannique se dresse une monumentale croix de pierre. Tout cela n'est réellement pas gai.

Heureusement un second jardin aussi coquettement entretenu que le premier vient d'être ouvert le long de la Soochow Creek. Les Chinois y sont admis.

Visite au *Shanghai Club*. Situé sur le Bund de la Concession internationale, le club est moins neuf et partant moins luxueux que celui de Hongkong mais il est admirablement disposé.

Grande et belle salle de lecture où l'on trouve le *Figaro*, le *Temps*, l'*Indépendance belge*, l'*Illustration*, le *Monde illustré*, la *Vie Parisienne*, *le Figaro illustré*, la *Revue des deux mondes*, la *Revue de Paris*, ainsi que des journaux et des revues du monde entier.

Superbe bibliothèque qui renferme une foule de livres français et des meilleurs.

Quelques chambres, une vaste salle de billard et une cuisine très appréciée des Anglais.

Nos compatriotes sont représentés dans le Comité du cercle par M. Paturel, l'un des membres les plus aimés de la colonie française.

Il y a foule à midi au Shanghai Club. L'on vient y prendre le vent, recueillir les potins ou les lancer. C'est la bourse du bavardage mais non des affaires.

Pendant la belle saison, la terrasse qui donne sur le Bund doit être un délicieux séjour lorsque le soleil commence à diminuer ses ardeurs.

Les Allemands ont dans Canton Road un cercle qui leur est particulier. On le dit bien aménagé et pourvu d'une excellente cuisine.

Les pompiers et les volontaires français, dont nous aurons l'occasion de reparler, organisent en ce moment un cercle national où nos compatriotes pourront se trouver entièrement chez eux.

Visite à l'école que le conseil municipal de la concession française entretient de ses deniers. Le local est trop petit pour contenir la foule des élèves qui aspirent à apprendre notre langue.

Cent cinquante Chinois de tout âge sont assis sur les bancs de l'école dont la direction est confiée au P. Le Gall, le savant sinologue.

Tous les élèves doivent justifier de leur connaissance des quatre livres canoniques de Confucius avant d'être admis à suivre les cours.

Ils se perfectionnent dans leur langue nationale et apprennent en même temps le français. Le cycle des études comporte trois années. Trois frères maristes et autant de Chinois laïques donnent l'enseignement à ces élèves qui, leurs études terminées, se répandent comme interprètes sur notre frontière du Tonkin et dans notre colonie d'Indo-Chine où ils rendent de grands services à nos fonctionnaires et à nos officiers.

Le développement du commerce français en Chine et l'arrivée de nombreux ingénieurs de Belgique ou de France attachés à la ligne Hankow—Pékin a rendu très rares les interprètes de notre langue.

8 octobre

Pour bien connaître un peuple il faut l'étudier dans toutes les manifestations de sa vie extérieure. Aussi veux-je consacrer une soirée à poursuivre les Chinois dans la recherche de leurs plaisirs. Le Céleste fortuné se couche très tard, s'amuse une partie de la nuit et ne se lève pas avec l'aurore.

Accompagné d'un guide expérimenté parlant aussi bien le français que le chinois, je me dirige d'abord vers *Foochow Road*. Lorsque le colossal bâtiment de la police est dépassé, nous pénétrons dans la partie exclusivement chinoise de la rue.

De la lumière à flot, une foule énorme de Chinois qui se promènent ou stationnent devant les boutiques; des multitudes de chaises dans lesquelles sont blotties les petites chanteuses se rendant de concert en concert; des coolies portant assises sur leur épaule de mignonnes divettes et tenant à la main leur guitare; aux étages de chaque maison, les baies largement ouvertes laissant apercevoir les Célestes qui mangent, boivent, fument ou s'éventent, et de tous les côtés des chants, des grincements d'instruments à corde ou la note aigüe des musettes, voilà l'aspect de Foochow Road par une belle soirée.

Les cafés-concerts comme les restaurants de nuit sont à l'étage. Dans le large corridor où l'escalier prend naissance, l'on voit alignées les chaises aux épais rideaux verts des chanteuses en ce moment sur l'estrade.

La vaste salle où nous pénétrons est pleine de Chinois assis autour de massives tables carrées. Très peu de femmes dans l'assistance. Nous trouvons place non loin de l'estrade. Un boy apporte du thé dans de grands bols recouverts d'une soucoupe. Un autre vient verser de l'eau bouillante et déverse aussitôt dans une tasse plus petite une partie du thé ainsi fabriqué, Le reste conserve sa chaleur.

Les lavettes trempées dans l'eau bouillante circulent continuellement. Presque tout le monde fume la pipe de métal. Quelques Célestes cossus ont cependant le cigare à la bouche.

L'estrade est garnie, dans le fond, d'étoffe rouge vif avec de grands caractères dorés. Une large table recouverte d'un tapis se trouve au milieu.

Derrière la table, face au public, et de chaque côté de l'estrade, les chanteuses, pour la plupart jolies. Ces sont des filles de Sou-tcheou. Le pantalon large et la tunique ressemblent à ceux des cantonnaises, mais la coiffure est plus artistique. Ramenés sur les côtés et coupés en biseau, les cheveux sont réunis en chignon par derrière et garnis d'ornements en métal et en perles. Chaque fille porte de belles bagues aux doigts et quantité de bracelets d'or aux poignets.

Toutes ont le petit pied et la figure fardée de blanc et de rouge. Les sourcils artificiels sont tracés au crayon noir.

Chacune à son tour entonne une chanson en s'accompagnant d'une guitare plate appelée *pipa*. Elles ne prêtent aucune attention au public qui les entoure,

SHANGHAI



QUELQUES TYPES FÉMININS

chantent entre elles, fument, boivent du thé et disparaissent au bout de quelques instants pour faire place aux nouvelles arrivantes.

Derrière les filles, un ou deux musiciens accompagnent avec un crincrin (*hou-king*) ou des baguettes (*ta-kou*). La mélodie est assez douce en général, mais aucun des auditeurs ne doit y comprendre quoique ce soit, me dit mon compagnon. Le chef garçon nous déclare cependant que les Chinois connaissent presque tous le sujet des chansons et que par suite le spectacle présente pour eux un certain intérêt.

A chaque instant débouche de l'escalier un coolie portant au bout d'un court bâton une grosse lanterne de papier huilé. Derrière lui une fillette à pieds minuscules, tenant la main de son amah, marche à tout petits pas vers l'estrade.

Enfin un second coolie lui porte sa guitare. Et les babils de commencer avec les voisines. Toutes ces filles qui sont d'une propreté parfaite de costume et très coquettement attifées, fréquentent les cafés concerts non pas tant pour le profit direct qu'elles en retirent, mais afin de se faire voir, de se mettre en relief et de se créer une clientèle personnelle. Je m'explique.

Au café-concert, chaque chanteuse touche la modique somme de soixante sapèques. Ses trois porteurs de chaise reçoivent cent pièces de la même monnaie qu'ils se répartissent entre eux. La servante ou amah circule dans l'auditoire avec la pipe de sa maîtresse. Si elle découvre une figure amie, elle offre à son titulaire le tuyau de métal pour engager le Chinois à solliciter quelque chanson. La proposition accueillie, la chanson choisie et indiquée au pinceau, l'admirateur verse un dollar par chanson dans la caisse de l'établissement. Sur cette somme la chanteuse touche trente cents et les porteurs de chaise dix cents à répartir. La servante ne participe pas à la distribution.

J'ai parlé de profits indirects et de clientèle personnelle aux chanteuses. Souvent des mandarins ou de riches négociants de passage s'arrêtent quelques jours à Shanghai. Ils y reçoivent leurs amis. C'est pour eux l'occasion de nopces et festins qui ne sauraient se donner sans accompagnement de "pipa" ou de chansons. Les Célestes se rendent le soir dans les cafés-concerts pour voir, entendre et choisir. Ils feront défiler au cours de leurs agapes les chanteuses dont la voix ou le minois mutin aura fait leur conquête. Tous les invités à un dîner chinois ont assisté à la confection de la liste des chanteuses quelques instants avant le repas. L'amphitryon en appelle souvent au bon goût de ses amis et inscrit au pinceau sur une mince feuille de papier le nom des artistes qu'un

serviteur ira inviter sur le champ. Les belles toucheront en cette circonstance un joli dollar qui leur reviendra en propre. C'est le plus clair de leur bénéfice. Et les chanteuses en renom réalisent ainsi chaque soir des recettes assez importantes, car leur présence à une réunion dépasse rarement quinze minutes.

Les chansons de Foochow Road embrassent divers genres. Quelques unes sont grivoises, d'autres rappellent des faits héroïques de l'histoire de Chine, mais la plupart sont empreintes de cette sentimentalité orientale si pleine de charme et de mélancolie.

Une vieille connaissance des Parisiens, le Général Tcheng Ki-tong que j'ai retrouvé à Shanghai, a bien voulu traduire pour le *Pays des Pagodes* une ancienne chanson des plus en vogue. C'est une primeur pour nous, car cette délicieuse poésie n'a jamais paru dans notre langue.

PENSÉES AMOUREUSES PENDANT LES QUATRE SAISONS

Au *printemps*, ma pensée se porte vers le beau temps qui règne,
Où le gazon poussant forme sur la terre un joli tapis vert;
La brume entoure les saules;
Mais mon amoureux de mari est encore en voyage au loin.
Paresseuse, je néglige ma coiffure
Et la glace de ma toilette reste souvent fermée.
A quoi bon me farder, puisque mon mari n'est pas là pour m'admirer?
Peut-être a-t-il auprès de lui une autre personne qu'il adore,
Oubliant celle qu'il aimait éperdûment autrefois?

REFRAIN

Ciel! Vous êtes bien jeune encore, mon mari,
Vous ne devez pas changer ainsi votre cœur.

En *été* ma pensée se porte vers les fleurs de lotus qui s'épanouissent sur l'eau,
La couleur de ces fleurs est plus fraîche que mon visage.
Où se trouve actuellement mon amour de mari,
Par cette saison de chaleur insupportable?
Mes larmes sont aussi abondantes que l'eau de la rivière Siang-kiang
Qui mouille souvent mes vêtements de gaze.

Seule, assise sous la tente du pavillon, je ne pense qu'à l'objet de mon cœur.
Je n'ai aucun courage pour broder le couple des oiseaux amoureux.
Quand reviendrez-vous pour que je puisse vous vider toutes mes tristes pensées?

REFRAIN

Ciel! Vous n'avez pas pitié de moi!
Pourquoi nous séparer ainsi?

A *l'automne*, ma pensée se porte vers la pleine lune.
Le chant des grillons redouble ma tristesse.
Mon cœur se serre
En voyant le rapprochement des deux étoiles: la tisseuse et le berger.
Qui joue au loin de la flûte
Dont m'envoie le son un petit vent qui me fait frissonner?
Une personne triste comme moi n'aime pas entendre les chants tristes.
La pluie froide commence à tomber silencieuse au crépuscule.
Le cri des moineaux seul me fait tressaillir.
Je voudrais écrire une lettre à mon mari.
Mais comment la lui faire parvenir?

REFRAIN

Ciel! Dites moi s'il connait en ce moment
Tout ce que contient mon cœur.

En *hiver*, ma pensée se porte vers les fleurs du prunier couleur de cire.
La neige voltige dans l'espace comme le duvet d'oie.
Par ce temps glacial
Pourquoi mon mari ne revient-il pas?
Il doit avoir froid là bas;
Ce qui me chagrine davantage.
Qui a soin de lui pour le couvrir le soir?
Pensez-vous à la petite femme folle et triste?
Hélas! Je crois que vous oubliez déjà l'amour du temps passé.

RERAIN

Ciel! Ne soyez pas sans conscience, mon mari,
Le ciel qui est sur votre tête vous récompensera.

Après avoir traversé les quatre saisons dans la tristesse,
Il me semble reconnaître la voix de mon mari qui revient.
Le cœur tout rempli de joie,
Je me précipite à la porte pour la lui ouvrir,
D'une main je tire sa manche, tandis que de l'autre je m'appuie sur son épaule.
Que je suis heureuse de le revoir aujourd'hui ;
Nous rentrons tous les deux dans l'appartement
En brûlant l'encens pour remercier le ciel.

REFRAIN

Ciel ! Nous vous remercions !
La réunion me rend la vie et met fin à ma tristesse.

Peut-on imaginer rien de plus gracieux, de délicat, de plus mignard que cette vieille chanson d'un poète inconnu transmise de siècle en siècle par la mémoire des filles de Sou-tcheou !

Près des cafés-concerts s'étagent une foule de restaurants très vastes où nous circulons. A coté des tables, contre les murailles, des lits de repos sur lesquels de nombreux Chinois fument leur boulette d'opium.

Dans les corridors inférieurs, des camelots, des marchands de fruits, de tabac ou de bibelots de toute espèce.

Une rue transversale—Shantung Road—est, elle aussi, très bruyante ét brillamment éclairée. Il y a sur la gauche un peu en retrait, un théâtre chinois.

Des abords de l'établissement une peu agréable odeur se dégage. Le service des vespasiennes n'est guère perfectionné sur la concession internationale.

La salle, carrée, très vaste, avec une large galerie tout autour et des gradins sous la galerie. Elle peut contenir environ deux mille personnes.

Nous prenons place ici encore à une table où l'on nous apporte l'inévitable thé.

Dans le public, surtout aux galeries, beaucoup de femmes pimpantes, des bonzes en robe grise. L'on fume, l'on crie et l'on boît.

Sur la scène envahie de chaque côté par la foule, se joue une sorte de comédie en costumes modernes. Les plaisanteries salées font éclater les rires du public. De temps à autre seulement de la musique rélativement douce. Les

SHANGHAI



COMÉDIENS

acteurs mâles qui remplissent les rôles de femme sont étonnants de vérité dans leurs attitudes. Ils paraissent vraiment avoir de petits pieds.

Toute la troupe se livre à des sauts périlleux sur place et les hommes-femmes les exécutent avec leurs pieds serrés par des bandelettes. Des luttes originales. Mais ce qui étonne le plus, c'est la vélocité avec laquelle les combattants tournent sur eux-mêmes comme des toupies, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre en choquant leur sabre ou leur lance avec une adresse prodigieuse.

Une dernière étape reste à parcourir.

J'ai déjà dit que les concessions étaient percées de rues perpendiculaires à la rivière et d'autres rues parallèles au Whampoa. Il y a donc toute une série de carrés ou de rectangles. Mais l'intérieur de ces groupes est sillonné d'une foule de passages. L'on voit à chaque instant une porte en grès surmontée d'une toiture retroussée imitant les pannes et agrémentée d'une quantité de sujets originaux, sculptés dans la pierre grise. C'est l'entrée d'un passage.

A l'intérieur, des lanternes éclairent faiblement la route. Partout d'hospitalières maisons où Chinois et Chinoises vont deviser, grignoter des graines rôties, sucer des fruits confits ou fumer l'opium.

Sur le seuil des portes, d'engageantes commères, mais le plus souvent muettes pour les faces blanches. De ci de là, une chaise à porteurs attend son maître ou sa maîtresse.

Nous pénétrons dans un ou deux de ces intérieurs au grand ahurissement des Fils du Ciel qui cependant ne nous cherchent pas querelle. Leur gaité n'est certes pas bruyante. Peu de tapage dans ces innombrables ruelles dont les méandres nous ramènent jusqu'à la concession française.

Nous rentrons éreintés. Non, lorsque je voudrai me distraire le soir, je ne viendrai pas passer une saison à Shanghai.

Il paraît cependant que ces gens s'amusent énormément. Beaucoup s'installent chaque soir devant une table de café-concert et regardent de tous leurs yeux ces filles toujours les mêmes, chantant des chansons que depuis des siècles on roucoule et que les spectateurs eux-mêmes connaissent depuis leur tendre enfance.

Après tout, lorsque je songe aux inepties de nos music-halls parisiens, je me demande s'il faut blâmer ces abonnés de Foochow Road.

Dimanche 9 octobre

A dix heures, m'a-t-on dit, rendez-vous à la gare de Shanghai. Un djinricksha m'y conduit en me faisant traverser la concession étrangère et le quartier de Hongkew. Longé une superbe pagode toute neuve mais close. C'est là que descend le vice-roi de Nanking lorsqu'il vient dans la ville. Les hauts fonctionnaires ont en effet des pagodes comme pied à terre.

La gare, coquette, à l'extrémité d'un boulevard en plantation.

Les wagons, très confortables, offrent même en seconde classe des cabinets particuliers pour les amateurs de solitude relative. A noter les banquettes à dossier mobile comme celles des paquebots. On peut à volonté faire face à la locomative ou au fourgon d'arrière.

Sur la route, des rizières, des champs de coton et surtout des tumuli. De tous côtés, l'œil rencontre des tertres, des tombes en maçonnerie ou même, et en grande quantité, des cercueils de bois que l'on a tout simplement déposés au milieu d'un champ.

Le cultivateur, comme celui de l'ancienne Rome, respecte l'emplacement consacré par la mort et laboure tout autour. L'aspect de cette campagne ainsi tourmentée est éminemment curieux.

Trois gares intermédiaires. Le train n'a pas encore la vitesse de la malle des Indes. Je laisse la parole à l'auteur anonyme d'une brochure consacrée à la Villa des Fous, qui vient d'être éditée à Shanghai.

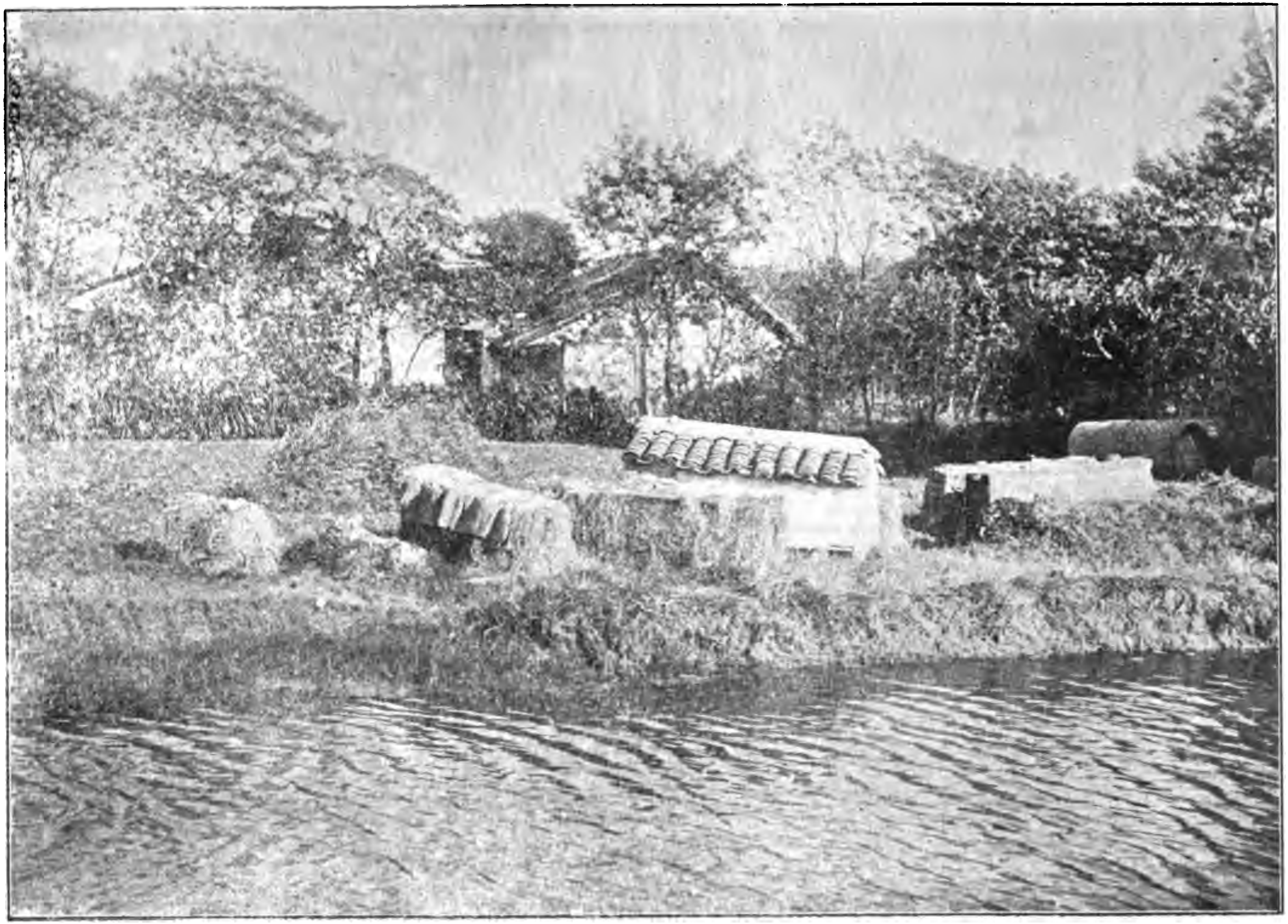
"La voie ferrée, lisons-nous dans le "Petit Bœdeker des familles" passe à "travers une contrée des plus giboyeuses ; des cailles, des faisans, des lapins, des "moineaux sauvages, se lèvent sous les pieds de la locomotive et comme le convoi "ne marche pas à plus de 25% de la vitesse du plus omnibus des trains d'Europe, "un sport favori est de faire courir des coolies à côté du train pour ramasser le "gibier que les voyageurs tirent par les fenêtres des wagons.

"Tarif 20 cents par coolie par 150 kilomètres de course plus la nouriture : "du riz, sans vin."

Heureusement, mes compagnons d'asile, "les fous," remplissent notre wagon et tiennent à prouver qu'il ont droit à leur internement.

Comme ils sont joyeux ces braves gens de pouvoir se distraire après une semaine de labeur opiniâtre, car c'est à tous égards une atmosphère de surchauffe que ce Shanghai où le grand commerce international est en lutte du lundi au samedi de chaque semaine.

SHANGHAI



TOMBEAUX DANS UN CHAMP LE LONG D'UNE CRIQUE

Jadis le spleen régnait le dimanche parmi les célibataires et j'entendais hier l'un de ceux que la fortune n'a cependant pas dédaignés, m'avouer que bien des fois, il avait eu des idées noires, très noires.

L'acquisition de la villa de Woosung a permis de réunir des éléments multiples de la gaieté française. En se rencontrant plus souvent, l'on apprend à se connaître et à s'estimer davantage. Une fois par semaine, l'on peut se croire en France, car on retrouve le pays avec ses chants, ses rires bien francs que n'épaissit pas le whisky.

Avant d'arriver à Woosung, mon attention est attirée par un petit coin de terre en assez piteux état. C'est un modeste cimetière où sont enterrés un aspirant de marine, un sous-officier de notre armée et deux ou trois autres compatriotes.

Franchement un peu d'entretien ne nuirait pas à la bonne renommée de notre culte des morts dans ce pays surtout qui les a tant en honneur.

Woosung—petite gare toute fraîche. Une digue, puis la rivière à franchir en bac. Une horde de furies nous guette, tels des léopards qui vont bondir sur leur proie. Il faut voir ces vieilles sampanières et surtout les entendre pour se rendre compte de l'énergie qui couve sous ces carcasses jaunes. Nous finissons néanmoins par nous caser dans différents sampans et ne pouvons qu'admirer une fois de plus l'habileté de ces marinières qui coupent un formidable courant et nous font aborder sans encombre au village chinois.

Assez sale cette agglomération de huttes. A la sortie, sur la route, un cadavre. Autour de l'homme qui semble dormir quatre ou cinq Chinois qui le regardent et ne songent pas à l'emporter. Et le soleil de midi darde implacable.

Une demi-heure de marche et nous arrivons en longeant la rivière au Princess Pier, la Poire de la Princesse, où, nous dit l'auteur déjà cité, "l'on peut "admirer deux portes monumentales d'un goût sévère mais artistique qui "prouvent clairement que longtemps avant les frasques d'Adam et Eve, les "Chinois avaient inventé les fresques."

La mieux fournie des cantines nous attend et pendant que l'on dresse la table, les enragés tireurs qui ont nom : Forest, la terreur des lapins—Appay et Brand, les champions de la compagnie française de volontaires—Rey, le Buffalo Bill de Shanghai et foule d'autres fanatiques organisent une poule au pistolet Flaubert dans les jardins de la villa.

Dîner succulent. Le feu continue mais les projectiles ont changé. C'est une pétarade de "concetti", parfois aussi une pluie de bananes, qui ne prennent fin qu'avec les chansonnettes et les monologues du dessert.

Puis les parties de baudet, les courses folles dans la prairie. "Quand nous "aurons dit que la villa est un centre important d'excursions de chasse et de "pêche, que la vue sur les flots irrités et chocolateux du Yangtzé est d'une "beauté indescriptible et qu'entre autres curiosités, dans les environs immédiats, "il y a un phare et un général chinois, nous aurons, croyons-nous, suffisamment "renseigné nos lecteurs et lectrices pour leur donner l'envie de visiter ce lieu de "délices, amours et orgues." Les orgues manquent. On nous les promet pour dimanche.

Vers le soir, le steamer *Normand* nous reçoit à son bord et nous fait remonter la rivière jusqu'à Shanghai.

En passant, un coup d'œil au *Gefion*, croiseur allemand à trois cheminées dont le modèle parait bien vieillot—le *Hué*, nouveau paquebot de la maison Marty qui fait flotter nos trois couleurs à côté du dragon des canonnières chinoises.

De nombreux yachts de plaisance sillonnent la rivière.

Sur chaque rive, les docks, les usines, les lourdes constructions deviennent plus nombreuses. C'est Shanghai avec son Bund et ses globes électriques qui commencent à clignoter dans la pénombre du crépuscule.

Décidément ici, comme à Shameen, l'on trouve de gais compagnons qui ne veulent pas laisser pousser sur leurs terrasses cette fleur d'ennui dont la graine n'est pas cotée dans leurs catalogues d'importation.

10 octobre

L'on sait que les consuls sont à l'étranger investis de multiples fonctions et de pouvoirs très étendus. Ils représentent la France et sont à la fois officiers de l'état civil, officiers ministériels, juges au civil et au criminel. A ce dernier titre ils reçoivent à leur barre les Français résidant sur les concessions. La Cour d'Appel est celle de Saïgon pour toutes les affaires de l'Extrême Orient.

Mais, à l'égard des Chinois, l'on a très sagement compris qu'il était nécessaire de laisser à des juges de leur race le soin de leur infliger les châtiments traditionnels en ce pays et qui seuls peuvent retenir les fils du Ciel dans la voie droite.

Un mandarin se rend trois fois par semaine dans chacune des concessions pour y distribuer la justice. Il est assisté d'un Européen qui doit être consulté pour la sentence. Il y a donc toute garantie d'impartialité.

Tel est le fonctionnement de ce que l'on appelle la Cour mixte.

La semaine dernière, la Cour de la concession étrangère a rendu un jugement qui dénote de la part de l'assesseur anglais, inspirateur de cette sentence, un singulier équilibre cérébral. Voici le fait.

Un boy chinois avait sur les ordres de son patron jeté de l'eau bouillante sur des rats pris au piège. Il s'est trouvé, paraît-il, une loi protectrice des animaux pour punir semblable crime et faire condamner ce malheureux à vingt dollars d'amende et deux cents coups de bambou. Le fait est absolument exact. Le patron du pauvre boy a nom M. Curtis.

On se demande jusqu'à quel point l'aberration peut aller lorsqu'on voit protéger des animaux nuisibles. Je souhaite à ce juge "ratophile" de voir sa maison devenir le refuge de tous les rongeurs de Shanghai.

L'homme, peu importe, paraît-il, quand cet homme est un Chinois. Le bambou, voilà son partage. Les animaux ce sont des créatures du bon Dieu. Nous leur devons aide et protection. Vivent les rats !!

Ce matin, assistons à une audience de la Cour mixte qui siège au Consulat Général de France. Sur l'estrade, un gros Chinois à lunettes d'or et à bouton bleu. Son costume de soie noire et jaune est fort beau. Près de lui, l'assesseur français, M. Hauchecorne, interprète du Consulat, plus le commissaire de police et un greffier indigène.

Un énorme Céleste à figure intelligente sert de truchement au magistrat pour l'interrogatoire des accusés et des témoins. En fait, c'est lui qui dirige les débats.

Une table est réservée à la presse. Quatre Chinois armés de leur pinceau ne perdent pas une parole et prennent consciencieusement des notes.

L'on introduit les accusés qui se présentent, non pas une chaîne au cou, comme à Canton, mais libres et débarrasés des menottes qu'on leur avait mises aux poignets pour les extraire de prison. Ils sont cinq hommes en haillons accompagnés d'un femme proprement mise. Il s'agit du rapt d'une jeune fille.

Les explications sont longues et peu claires. Le juge fera rechercher de nouveaux témoins. Il renvoie les hommes en prison. Quant à la femme, elle est laissée en liberté provisoire après dépôt d'une double pile de dollars qu'un de ses parents vient aligner sur le bureau du juge.

Mais, une demi-heure après cet interrogatoire, voilà que se présente en pleine audience la jeune fille enlevée. Assez gentillette avec ses vingt printemps,

elle ne paraît pas avoir résisté beaucoup à ses ravisseurs. C'est ce que le Juge estime car il fait élargir les prévenus et les renvoie ainsi que les parents plaignants se faire pendre ailleurs.

Défile ensuite une série de vagabonds, de voleurs de bracelets, de vêtements, de légumes, qui se voient condamnés à la cangue ou au bambou. Mais l'exécution des peines n'a lieu qu'à la prison.

J'ai toutefois rencontré hier dans les rues de la concession un Chinois, le cou passé dans une cangue, avec des inscriptions à l'encre indiquant à tous la faute commise. Cet homme accompagné d'un agent de police indigène marchait lentement. C'est somme toute le pilori de notre ancien régime; semblable peine est sans conteste éminemment exemplaire.

La Cour mixte n'a pas seulement à statuer sur les délits et les crimes commis par les Chinois, elle évoque aussi devant elle les difficultés civiles ou commerciales qui s'élèvent entre Chinois et Français de la circonscription de Shanghai ou même entre tout Européen et Chinois habitant la concession française.

L'article 35 du traité de Tientsin décide en effet que "Lorsqu'un "Français aura quelque sujet de plainte contre un Chinois, il exposera d'abord "le cas au Consul qui, après examen de l'affaire, s'efforcera de l'arranger à "l'amiable. De même, lorsqu'un Chinois aura à se plaindre d'un sujet français, "le Consul écoutera attentivement sa plainte et fera tous ses efforts pour ter-"miner amiablement le différend. Mais si dans l'un ou l'autre cas, toute con-"ciliation est impossible, le Consul demandera l'assistance d'un mandarin "chinois compétent et, après avoir examiné avec attention l'affaire, ils la juge-"ront tous deux équitablement."

C'est en exécution de cet article que fut créée sur la concession française la cour mixte où viennent siéger régulièrement un mandarin chinois et un représentant du Consul général. Or il est facile de comprendre qu'en cas de procès commercial dans lequel se trouve mêlé un Européen, le juge français de la cour mixte reprend un rôle prépondérant. Et l'on arrive alors à des conséquences bizarres.

Si deux Français ont une difficulté entre eux, la cour consulaire est appelée à la trancher. Son président est le Consul général lui-même, le plus haut fonctionnaire de la colonie, toujours homme d'expérience et cependant il croit devoir se faire assister de deux Français notables, connaissant la pratique des affaires et les usages du pays.

Si l'un des plaideurs, au lieu de trouver devant lui comme adversaire un de ses compatriotes, discute avec un Chinois, il est attrait devant la cour mixte c'est à dire en fait devant le juge *unique*, d'ordinaire l'interprète du Consulat.

Et cependant de très importantes affaires donnent naissance à des contestations dans cette cité commerciale de Shanghai où les négociants chinois ont des rapports quotidiens avec les Européens.

Cette différence de traitement est frappante. Peut-être y aurait-il lieu de réglementer le fonctionnement de la cour mixte en matière commerciale tout en restant dans les termes du traité de Tientsin.

Le Tribunal d'appel est la Cour supérieure composée du Consul Général et du Taotaï de Shanghai.

11 octobre

Visite à la prison chinoise de la concession française.

Située à l'extrémité de la rue du Consulat, ombragée et coquette d'extérieure, la maison d'arrêt ressemble à une villa de plaisance bien plutôt qu'au séjour des angoisses et du repentir.

A l'intérieur, tout est d'une éblouissante propreté. Une grande salle rectangulaire, de six à sept mètres d'élévation et largement éclairée par le haut. Je me rappelle avoir vu quelque chose de semblable au Zoological Garden de Londres, mais les fauves remplaçaient les êtres humains que j'aperçois ici dans les cages.

De gros barreaux de fer s'élevant du sol jusqu'à la toiture; un lit de camp tout le long de la muraille. Voilà chacune de ces cages.

Dans celle de droite, une douzaine de Chinois non enchaînés se promènent s'asseoient ou se couchent à leur gré. Ce sont les prévenus. Six d'entre eux viennent d'être écroués pour avoir crevé avec leurs doigts les yeux d'un de leurs compatriotes dont ils enviaient les bonnes fortunes.

La cage de gauche renferme les condamnés qui tous portent au cou la cangue plus gênante que lourde. Ils sont une trentaine. Groupe étrange d'où s'échappent vers nous des regards inquiets ou méchants. Silence absolu; silence de mort. Ces loqueteux à la main abrutie ou vicieuse, immobiles comme des statues, la tête isolée du corps par la cangue, semblent une fantastique galerie du Musée des Horreurs.

Sur l'un des petits côtés de la salle, dans une cage semi-circulaire, une dizaine de prisonniers pour dettes. Quelques femmes condamnées ou prévenues occupent des cellules vastes mais abritées des regards.

Arrive en chaise le mandarin que nous avons déjà rencontré à la cour de justice. Il vient présider à l'exécution des peines.

Ce gros juge, à face béate, ajuste ses lunettes d'or et s'installe dans la grand'chambre du poste. Près de lui, le gardien-chef, un Français, comme du reste tout le personnel des gardiens, puis l'interprète chinois du Consulat Général.

Les serviteurs retirent d'un coffret les registres du juge, ses pinceaux et son cachet, pendant que l'on remplit d'eau bouillante un vase de cuivre pour y tremper le linge aux ablutions.

Un à un les condamnés sont amenés devant le bureau de justice pour la constatation de leur identité, puis conduits sur le seuil de la porte. Là, ils mettent eux-mêmes culotte basse et s'étendent à plat ventre sur un paillasson.

Un aide chinois leur met le genou sur les épaules, un autre leur maintient les chevilles.

Le bourreau armé d'un étroit et flexible bambou leur administre alors une série de coups rapides sur le gras des cuisses. Il frappe toujours à la même place mais ne donne que quarante coups au lieu de cinquante et passe la main à un collègue si la peine excède ce chiffre. On applique ainsi devant nous des séries de cinquante à deux cents coups faisant bénéficier les condamnés d'un escompte de 20%.

Les chairs bleuissent rapidement et parfois se meurtrissent lorsque la peine est prolongée mais il n'est pas exact de dire que le sang jaillit et ruisselle.

Les suppliciés hurlent souvent avant même que le bambou ne les ait touchés. Il demandent grâce mais se relèvent tous sans grande peine, rajustent leur vêtement et sont aussitôt mis en liberté.

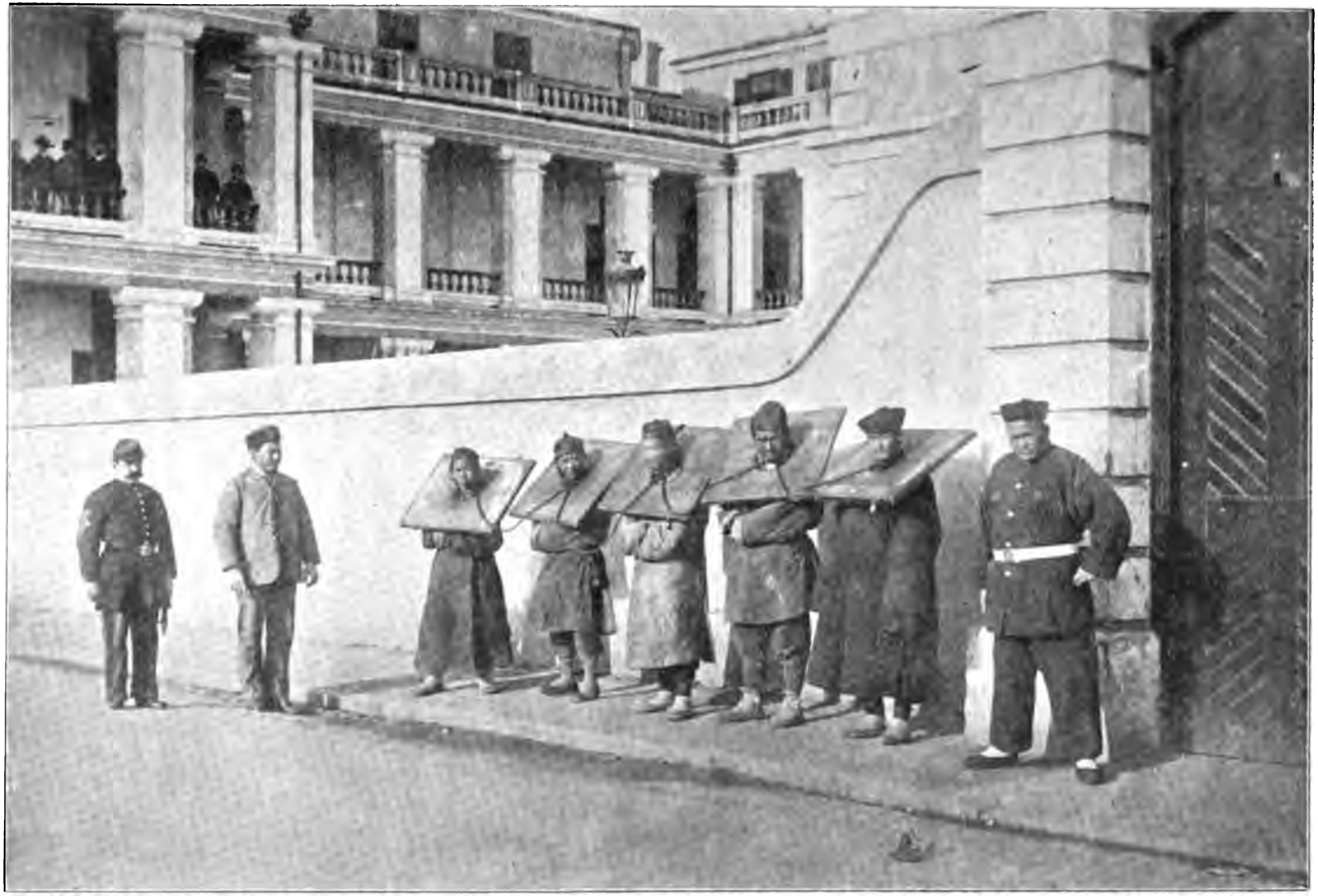
L'un de ceux qui viennent de recevoir 160 coups de rotin bien appliqués cause en riant avec les Chinois groupés auprès de la porte.

Les femmes ne subissent pas la même peine. Elles sont frappées de verges sur les épaules couvertes de leur chemise de toile.

Quant aux enfants, on leur donne sur les joues ou sur la paume des mains des coups d'une espèce de semelle formée de trois lamelles de cuir superposées.

Mais le geôlier fait extraire un Chinois prisonnier pour dettes. J'apprends que l'on obtient cette incarcération en présentant au Consulat Général une demande avec pièces à l'appui. Sur l'avis favorable du premier interprète, le mandarin signe un mandat d'arrêt et le débiteur est mis sous les verrous aux frais de la municipalité française.

SHANGHAI



AGENT FRANÇAIS— PRISONNIERS EXPOSÉS DANS LA RUE—AGENT CHINOIS DE LA POLICE FRANÇAISE

Le Céleste qu'on amène paraît assez cossu. Ses créanciers, des banquiers chinois, lui réclament dix mille taëls soit environ 35.000 francs, mais il n'ont pas de titre et le débiteur nie la dette.

Le mandarin, furieux, ordonne à un policier de souffleter avec la savate les joues de ce malhonnête homme. Le bourreau d'empoigner l'individu par sa tresse et de lever la semelle. Mais pas n'est besoin d'aller plus loin. La dette est avouée et une caution offerte. Les parties s'en vont sous escorte trouver la caution pour s'entendre avec elle.

Quels horizons cette scène ne nous ouvre-t-elle pas sur l'utilité de la savate ! C'est aussi l'instrument de supplice des mandarins qui ne reçoivent pas le bambou mais que l'on frappe sur les mains lorsqu'ils ont commis quelque méfait.

Le juge fait extraire un à un tous les prévenus, cherche à en obtenir des aveux et continue l'instruction des affaires en cours.

Cet homme m'a absolument étonné par le soin et l'attention qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions. Il pourrait être cité comme modèle à beaucoup de distributeurs de la justice qui n'habitent pas la Chine.

12 octobre

La population chinoise des concessions est considérable. Le recensement de 1895, le dernier auquel on ait procédé, accuse un chiffre de 293.000 indigènes répartis sur les différents territoires soumis à la juridiction européenne et, en particulier celui de 45,758 habitants à face jaune ayant leurs dieux lares sur la concession française.

Nous sommes obligés de nous en rapporter au même document pour ce qui concerne la population des différents groupes européens et de prendre les chiffres de 2002 pour les Anglais, 399 pour les Allemands et 281 pour les Français. Russes, Portugais, Américains, et autres représentants de races aux yeux non bridés et à peau d'ordinaire blanche, atteignent le respectable total de 1645 tandis que les Japonais, mêlés pour la circonstance aux Philippins, aux Eurasiens et aux Hindous sont au nombre de 779—soit un ensemble de 4707 personnes étrangères à la population indigène.

Ces chiffres ont certainement varié d'une façon sensible depuis 1895. Les Allemands et les Japonais notamment sont beaucoup plus nombreux que jadis.

Dans cette agglomération de 300.000 âmes où la circulation est considérable, l'ordre est parfait, grâce à une police admirablement organisée d'un côté comme de l'autre du Yang King Pang.

Chez nous 46 Français et 71 Chinois sous les ordres de M. Kremer, chef de la garde, sont répartis entre les postes de l'est, de l'ouest et le poste central. La police dépend non du Conseil Municipal mais du Consul Général de France.

Au contraire; sur la concession internationale, aucun consul n'ayant la suprématie, la police est à la disposition et sous la direction du "Municipal Council."

Véritable régiment que ce corps de 690 hommes qui comprend outre le personnel européen, 454 agents ou détectives chinois et 130 Sikhs, ces Hindous à turban, superbes lorsqu'ils font, à cheval, la police dans Bubbling Well et ses environs.

Les agents chinois sont en quelques années bien dressés et rendent de réels services. Ceux qui portent la cocarde tricolore ont fait bravement leur devoir lors de l'émeute de juillet dernier.

CHAPITRE NEUVIÈME

SHANGHAI

MORT OU VIVANT ?—LA TERREUR EN CHINE—LA CITÉ CHINOISE DE SHANGHAI LE MUSÉE—LE COMMERCE—LE PORT—CHEMINS DE FER ET MINES—FILATURES DE COTON ET DE SOIE—GODOWN—PAUVRES PETITS OISEAUX !—L'ÉMEUTE DE LA PAGODE DE NINGPO.

13 octobre

Je parlais l'autre jour de la suppression des journaux chinois ordonnée par l'Impératrice-douairière.

C'est qu'une révolution de palais a éclaté le mois dernier à Pékin.

Le jeune Empereur Kiang Sü qui s'était résolument lancé dans les réformes et la voie du progrès a cédé la place de gré ou de force à sa tante, la vieille Tz'u Hsi complètement dominée par le parti conservateur, c'est à dire routinier à outrance.

Est-il croyable qu'en cette fin du XIXe siècle, dans une ville où se trouvent les représentants des puissances, on ne puisse, depuis plus de vingt jours, savoir si l'Empereur auprès duquel ces représentants sont accrédités est mort ou vivant? Le cantonais Kang Yu-weï, chef du parti réformiste, accusé le 23 septembre d'avoir tué l'Empereur et dont la tête a été mise à prix 2000 taels par le taotaï de Shanghai, est parvenu à s'échapper et à se mettre à l'abri de toutes poursuites.

Mais, depuis cette époque, les exécutions allongent tous les jours la liste des victimes. De nombreuses têtes sont tombées sous le coutelas des bourreaux. Les premiers de l'Empire ont été destitués, leurs biens sont confisqués et eux mêmes se voient exilés en Mandchourie ou au Turkestan chinois.

Dans le Kouang-si et le Kouang-toung, les révoltés gagnent chaque jour du terrain et des partisans. Peut-être leurs rangs vont-ils se grossir de la foule des mécontents.

Que deviendront les intérêts des Européens, de ces "diables d'occident," exécrés par le parti de la routine ?

Graves questions qui préoccupent vivement les colons d'Extrême-Orient.

Aujourd'hui arrive avec le *Calédonien* un groupe de 17 ingénieurs du chemin de fer Hankow-Pekin. Aussi y-a-t-il foule sur le quai de France lorsque la chaloupe des Messageries débarque les passagers de la malle.

Dix ingénieurs sont belges, cinq français, les deux autres italien et suisse. Ils ont à leur tête M. Petit, ingénieur du canal de Panama, ancien élève de notre école centrale.

Trouvé cet après midi à la porte de l'hôtel un petit groupe de Chinois entourant un jeune Belge qui rentrait d'une promenade en pousse-pousse. Informations prises, l'ingénieur venait de donner un dollar au coolie et celui-ci en réclamait un second ; la course avait duré quarante minutes. Or le tarif maximum est de vingt cents la première heure. Jugez de l'audace.

Aussi, lorsque j'ai voulu prendre le numéro du dijnricksha, son coureur avait disparu.

Règle générale : le coolie chinois réclamera d'autant plus que vous lui donnerez davantage. Si vous êtes généreux, il en induit que vous ignorez les usages, que vous êtes nouveau dans le pays, peu familiarisé avec la monnaie et il estime alors qu'il ne saurait y avoir de limite à votre ignorance.

La plupart du temps il réussit. Aussi les jours d'arrivée de la malle sont-ils des jours fastes pour toute cette racaille pouilleuse de Shanghai.

Le soir, avec quelques amis, promenade dans les cafés-concerts de Foochow Road ainsi qu'au théâtre où nous admirons de nouveau l'adresse des acrobates et le naturel de leur mimique.

Notre plaisir est double, car nous avons pour compagnon de promenade l'auxiliaire très écouté du Maréchal Sou, un Français, M. Bertrand qui a le grade de général chinois avec le bouton de corail et qui parle admirablement la plupart des dialectes de l'Empire du Milieu.

Aussi faut-il voir l'ahurissement du personnel et de nos voisins, soit au café-concert, soit au théâtre, en entendant un Européen leur parler de la sorte. A certain moment, un Chinois cossu, attablé près de nous, demande à M. Bertrand qui il est, et, sur sa réponse, se confond en tchin-tchin. Tous ceux qui nous entourent écarquillent autant qu'ils le peuvent leurs yeux bridés.

Hier soir, incendie au quartier chinois de la concession anglaise; ce soir c'est le quartier des Portugais qui est envahi par les flammes.

La situation de pompier n'est vraiment pas une sinécure à Shanghai.

15 octobre

On enterre un jeune Allemand qui faisait partie à la fois du corps des volontaires et de celui des pompiers ; aussi rencontre-t-on des uniformes par toute la concession.

Les volontaires allemands se réunissent sur le Bund. Ils sont une vingtaine avec le casque blanc à pointe dorée, la tunique bleu sombre, serrée par un ceinturon blanc, le pantalon de même couleur foncée que la tunique, et, sur les manches, la profusion de boutons qui orne d'ordinaire les uniformes des soldats d'Outre-Rhin.

Sait-on que l'origine de cette ornementation quelque peu singulière remonte au Grand Frédéric navré de voir maculer les uniformes de certains soldats qui se servaient de leur manche en guise de mouchoir? Pour guérir les troupiers de cette mauvaise habitude, le monarque fit garnir de boutons de métal les manches qui désormais restèrent sans souillure.

L'officier commandant le peloton des volontaires, mince, d'allure distinguée, très sanglé dans une tunique à plastron bombé, se promène jarret tendu et laissant traîner son sabre. Les volontaires se présentent à lui, un à un, très militairement.

Lorsque le groupe est complet, l'officier fait exécuter quelques mouvements de maniement d'armes. Les commandements sont plus brefs et plus énergiques que les nôtres ; les mouvements plus rapides mais moins réguliers. Le soldat étant reposé sur l'arme, la crosse près la pointe du pied droit, met d'un seul mouvement l'arme sur l'épaule gauche.

On distribue à chaque homme trois cartouches à blanc pour tirer une triple salve sur la tombe de leur camarade.

J'accompagne les volontaires allemands jusqu'à la maison mortuaire. La marche est régulière et bien cadencée.

Le cortège funèbre se forme et s'ébranle. En tête deux policemen anglais à cheval. La musique des concessions composée uniquement de Philippins. Ils sont presque tous affreux mais leur exécution n'est pas sans valeur. Ces musiciens ne sont pas, comme dans la plupart des villes, des artistes amateurs se réunissant pour certaines occasions. Ils forment ici un corps permanent de professionnels dirigés par un résident de Shanghai, M. le Commandeur Véla, et donnent l'été un concert quotidien soit au jardin public, soit au champ de courses. La musique prête en outre son concours aux cérémonies de tout genre : réceptions des consuls,

courses, régates, auditions des artistes de passage, représentations théâtrales, etc..

La compagnie des volontaires allemands précède le cercueil posé sur une grande échelle de sauvetage abattue horizontalement. L'échelle est traînée par les camarades du défunt. Un pompier debout, juché sur la partie la plus élevée de l'appareil dirige les mouvements avec la roue qui sert de gouvernail.

Les chapeaux haute forme, disparus de mon horizon depuis plus d'un an, ont été sortis pour la circonstance par ceux qui suivent le cortège. La collection en est inénarrable. Toute l'histoire de la chapellerie !

Derrière la famille, une délégation des pompiers en casque, bottes et blouse rouge vif. L'état-major des "firemen" ferme la marche. Le gros commandant n'a pas oublié sa belle trompette nickelée.

15 octobre

Une bonne fortune ! Je suis présenté à M. de Marteau, ingénieur distingué, ancien directeur général par intérim des travaux du Canal de Panama et qui, à cette heure, représente en Chine deux compagnies françaises : la *Société Générale d'Etudes Industrielles et de Travaux Publics* et *la Société Française d'explorations minières.*

Cette dernière société est concessionnaire de toutes les mines de la province du Koueitcheou. Son représentant compte se rendre incessamment dans cette partie de la Chine centrale pour prendre possession de quelques unes des mines ainsi que d'un établissement métallurgique acquis par la Société Française.

Une véritable expédition s'organise. J'obtiens de l'obligeance de son chef la faveur de m'y joindre en touriste et je bénis le ciel de cette occasion unique de pouvoir pénétrer plus avant dans l'étude de ce peuple chinois intéressant à tant d'égards.

Dimanche 16 cotobre

Le dimanche nous ramène à la Villa des Fous.

Mais cette fois je ne puis résister au désir d'essayer les fameuses brouettes que les coolies de Woosung nous offrent au débarcadère.

M. Ackermann faisant contrepoids, nous nous installons sur ces coussins peu rembourrés, une jambe repliée avec le genou en l'air et l'autre étendue dans le sens du mouvement de la brouette.

Le véhicule manque de ressorts, c'est incontestable. Aussi ressentons nous chacune des aspérités du sol. Mais ce qui est admirable, c'est la force de ces coolies marchant avec rapidité et parfois même courant pour se dépasser l'un l'autre sans paraître se préoccuper beaucoup des poids respectables qu'ils supportent.

La villa s'est enrichie d'un excellent piano. Nous l'inaugurons dignement. M. Vinay, l'agent de change, est un exécutant et un compositeur de tout premier ordre; le jeune M. Rousseau interprète avec une rare perfection le répertoire de Fragson; M. Harris fait valoir le charme (!) des mélodies anglaises; M. Chosseler quitte la gravité du financier pour nous dérider avec ses monologues; ce brave M. Vanderstegen, le représentant de la maison Cockerill, est le premier "toasteur" de Shanghai, tout comme M. Forest en est le premier chasseur. Avec M. Brand et cet excellent compagnon qui répond au nom de Binder, quoiqu'il prenne parfois sur la route de Woosung de tout autres "bains", notre Nemrod a battu la campagne depuis le lever du jour. Ils ont failli tuer une caille.

Mais voilà Nigg, le pilote français des Messageries qui vient de faire descendre le *Natal* à Woosung, Nigg, le champion du billard à Nagasaki. Il nous arrive au dessert et les échos du cabaret de Bruant doivent tressaillir d'aise, car la Villa des Fous retentit de salutations qui leur sont familières. Ce brave Nigg en perd l'appétit au grand désespoir du meilleur des présidents de table que l'on puisse rêver, M. Racine.

Il paraît qu'on nous entend à deux milles à la ronde. Les Chinois sont légion tout autour. Mais ne sommes-nous pas à la Villa des Fous?

17 octobre

Il est toujours impossible de savoir si l'Empereur est mort ou vivant. Voilà près d'un mois que cette situation dure au grand détriment des intérêts européens engagés en Chine.

Une foule de projets de travaux étaient approuvés par l'Empereur et les ministres.

Ils allaient être exécutés et voici que tout est remis en état par l'arrivée au pouvoir de l'Impératrice-douairière.

L'origine de ce coup d'état est maintenant connue. Il s'agit en définitve d'une lutte d'influence entre l'Angleterre et la Russie.

Cette dernière puissance ne demande en Chine aucune concession industrielle; elle ne cherche pas à mettre en valeur un pays qui ne lui appartient pas

Elle veut être chez elle. Aussi la Mandchourie, tout en restant nominalement chinoise, est-elle purement et simplement devenue une province russe. Les cosaques l'occupent militairement pour protéger les constructeurs du chemin de fer. Ils y sont, ils y resteront. L'annexion, voilà ce que recherche la Russie, puissamment aidée par le vieux Li Hung-chang tout dévoué à l'influence russe.

Mais notre alliée a rencontré devant elle l'Angleterre, ennemi d'autant plus redoutable qu'il avait acquis par un savant enveloppement, une influence énorme sur le jeune empereur.

Le monarque était entouré de conseillers intelligents et hardis. Il se plaisait au milieu de familiers de son âge élevés dans les écoles anglaises de Shanghai. Nous ferons connaissance tout-à-l'heure avec quelques uns d'entre eux.

Tous les efforts britanniques devaient tendre à l'endiguement de la conquête russe. Il fallait faire tomber Li Hung-chang. L'on y parvint, non sans peine. Mais le vieux vice-roi acheva de circonvenir l'Impératrice-douairière à laquelle il avait jadis sauvé la vie.

C'est alors que, nous raconte Kang Yu-wei, avec l'aide d'un faux eunuque, Li Luen-yen, allié de Li Hung-chang et le plus intime conseiller de la vieille Tz'u-Hsi, ce qui était uniquement une lutte entre deux influences devint par la force des choses, par la situation des deux adversaires et de leurs auxiliaires, une bataille sans merci mettant en présence les jeunes ou le parti de la réforme, et la routine appuyée par les lettrés ou les vieux mandarins.

L'Angleterre avait gagné la première manche avec la disgrâce de Li Hung-chang. La Russie vient d'enlever la deuxième par la chute de l'Empereur et de ses favoris. Qui gagnera la belle? Voilà la question que se posent les puissances, hésitant à ce point à en hâter la solution que leurs représentants acceptent à Pékin une situation quelque peu étrange pour les profanes. Les ministres des puissances ne peuvent savoir depuis un mois si le souverain auprès duquel ils sont accrédités est mort ou vivant.

Tout le monde sent combien le moment est critique et se rend compte qu'un conflit général peut naître du contact des puissances appelées à tailler dans le vif de ce grand malade qu'on appelle l'Empire chinois.

Pendant ce temps, la terreur continue de régner et les exécutions qui se poursuivent sont une honte pour l'humanité. Je veux parler de quelques-unes des victimes.

Le jeune *Ling-Hsu* était le gendre du taotai Sheng, directeur de la défense de la Chine méridionale et ancien secrétaire de Tchang Tche-tong, le vice-roi des deux Hou.

Le taotai Sheng est le chef de la plus grande famille de Foochow. Nous sommes en grande partie redevables à son père de l'envoi dans cette ville du lieutenant de vaisseau Gicquel et par conséquent des Français qui se sont succédé depuis dans le célèbre arsenal.

Or, en 1897, le ministre des finances, en même temps président de la commission des chemins de fer et des mines, Chang Kin-huan, rentrant des fêtes du Jubilé de la Reine d'Angleterre auprès de laquelle il avait été envoyé comme délégué spécial, remarqua le jeune Ling qui venait de passer deux ans dans une école anglaise à Shanghai.

Il l'engagea à le suivre à Pékin et le fit nommer secrétaire de l'Empereur. S.M. Kiang Sü prit le jeune homme en affection. Un jour même, il le fit habiller à l'européenne pour juger de l'effet du costume. Avoir satisfait ce caprice fût le seul crime du malheureux Ling à qui la sanguinaire Douairière vient de faire trancher la tête. Il avait 22 ans.

La famille est venue en toute hâte chercher à Shanghai la jeune femme de Ling qui, elle aussi, parle l'anglais. On craignait de lui voir subir le sort de son mari. J'apprends à l'instant que, ne voulant pas survivre à son époux, elle s'est empoisonnée en avalant en cours de route une boulette d'opium. D'autre part le gouvernement vient de faire saisir à Mamoï, près de Fou-tchéou, le cercueil du malheureux Ling-Hsu. (1)

Trois autres jeunes secrétaires de l'Empereur eurent le même sort que le gendre du taotaï Sheng. L'histoire conservera les noms de *Yang-joei*, *Liou Kouang-ti* et *Tang Tse-tong* qui n'avaient à se reprocher que leur jeunesse et l'affection de leur monarque.

Tang Tse-tong, presque du même âge que le pauvre Ling, était originaire du Hounan et son père gouvernait la province du Houpé à Wuchang près de Hankow. (2)

Comme Ling, il avait été mis en relief par Chang Kin-huan et le chef des réformistes Kang Yu-wei.

(1) J'ai eu dans ces derniers temps l'occasion de rencontrer à différentes reprises le le taotai Sheng, taciturne, sombre, faisant peine à voir, Ses amis me disent qu'il n'est plus le même homme depuis ces tristes événements déjà vieux cependant d'une année. (Juillet 1899)

(2) Le Vice-roi, Tchang Tche-tong, a dans son ressort deux provinces, celles du Hounan et du Houpé à la tête de chacune desquelles se trouve un gouverneur.

Tang fut un héros dont le nom mérite de passer à la postérité. L'impératrice-douairière et ses satellites hésitaient en effet à lui enlever la vie car sa famille est l'une des plus puissantes du royaume. On fit offrir l'exil au prisonnier. Et ce jeune homme de 23 ans eût l'héroïsme de répondre qu'il voulait partager le sort de ses camarades. "J'espère, déclara-t-il aux délégués de la douairière, que le "sang versé maintenant est répandu pour le bien de la Chine. Il fera comprendre "à mes compatriotes que le moment est enfin venu pour eux de sortir de la "barbarie."

Tang eût la tête tranchée.

Son père fut destitué de sa charge de gouverneur et déclaré à jamais indigne de toute fonction publique. Il s'est retiré au Hounan où sa famille jouit d'une légitime considération.

La prédiction du jeune Tang se réalisera plus tôt peut-être qu'on ne le pense.

Le même jour était décapité *Kang Kouang-jen*, jeune homme de 28 ans, coupable d'être le frère de Kang Yu-wei.

Enfin un homme d'âge et de grand mérite *Yang Tseng-siou*, censeur de l'Empire, fut la sixième victime exécutée le 13ᵉ jour de la 8ᵉ lune, 28 septembre 1898.

Il avait critiqué les projets de l'Impératrice et indiqué dans une pétition ses craintes au sujet du partage de la Chine.

Des circonstances toutes spéciales m'ont permis d'avoir d'un témoin oculaire des renseignements absoluments certains sur cette journée historique.

L'Impératrice avait convoqué le Tribunal des grands dignitaires de l'Empire pour juger les six réformistes arrêtés. Quelques heures avant le moment fixé pour l'audience, l'on apprit que, renonçant même à l'apparence de la justice, la Douairière avait ordonné l'exécution immédiate et sans jugement des malheureux. Les troupes se rendirent sur la place du marché où à quatre heures et demie du soir le bourreau fit tomber les têtes en présence d'une foule immense.

Les corps devaient rester exposés cinq jours. On les avait cependant recouverts de nattes. Une main pieuse jeta un drap rouge sur le pauvre Ling dont le bras crispé semblait esquisser une dernière protestation contre la cruauté de ses assassins.

Des pourparlers furent engagés avec les bourreaux. Tout s'obtient en Chine avec de l'argent. Pour des sommes variant de 500 à 800 taëls (1750 à 2800 francs) les amis ou les familles des victimes purent enlever les cadavres durant la nuit.

Détail horrible: les bourreaux avaient rattaché la tête au corps de chacun des malheureux au moyen d'une triple couture.

Ce n'était pas assez de sang. Les cinq eunuques coupables d'avoir introduit au Palais, Kang Yu-wei, le chef des réformistes, furent amenés devant l'Impératrice. En présence de cette vieille femme, ils furent frappés de bambou jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir.

Leur corps était, paraît-il, réduit en hachis.

Enfin un pauvre ouvrier maçon subit le même horrible sort.

L'Impératrice se trouvait en conférence dans une des salles du palais avec un maréchal tartare. Le maçon qui réparait un mur voisin arrêta son travail pour regarder la Majesté. Crime impardonnable! La Douairière le fit amener devant elle et tuer incontinent sous le bambou.

Chang Yin-ouang lui-même, ce vieillard de 63 ans, l'ancien envoyé extraordinaire au Jubilé de la Reine et commissaire délégué à l'Exposition de Paris en 1889, fût sur le point de partager la fin des jeunes secrétaires impériaux. Arrêté comme complice de Kang Yu-wei, il allait être conduit au supplice.

Le ministre d'Angleterre, Sir Claude Macdonald adressa, au milieu de la nuit, un message pressant au vieux Li Hung-chang. L'ancien vice-roi affirma l'impuissance dans lequelle il se trouvait depuis sa mise à l'écart du Tsong-li yamen. Le lendemain matin Sir Claude se rendit lui-même devant cette assemblée et déclara qu'il n'était pas possible de mettre à mort un homme honoré comme Chang Yin-ouang de l'amitié personnelle de la Reine d'Angleterre et décoré de la main de Sa Majesté.

Le Tsong-li yamen jugea que le vieil ambassadeur n'était pas complice de Kang Yu-wei. Ce fût la vie sauve pour Chang Yin-ouang mais l'Impératrice ordonna son internement dans une enceinte fortifiée en Mongolie.

En même temps que le cortège du transporté quittait la capitale, une mission industrielle composée de six Européens se dirigeait également du côté de cette région.

L'on crut à un complot organisé pour délivrer le prisonnier. La surveillance fut des plus rigoureuses et à chaque étape télégraphique une dépêche était envoyée pour rassurer l'Impératrice sur l'exécution de sa cruelle sentence.

Le pauvre vieillard est traité de la plus dure façon.

Le nombre des révoltés augmente tous les jours. Un important contingent a quitté Canton avec des armes et des munitions pour se joindre aux insurgés du Kouan-tung qui sont en force à la préfecture de Lienchou. Un missionnaire français est toujours prisonnier du chef Yu Man-tzé, près de Chung-king dans le Sétchouan. Sa vie est en grand péril.

Les puissances ont envoyé des détachements à Pékin. Les Russes 70 hommes, les Allemands 35, les Anglais 32, les Italiens 30 et les Japonais eux-mêmes 32 marins. Les Russes et les Anglais se sont fait accompagner d'artillerie.

Et la France? Hélas! Le *Lion*, qui doit débarquer 30 hommes est aujourd'hui de passage à Shanghai. Nos soldats, arriveront quinze jours après les autres. Pauvre France!

Quelle déchéance, lorsqu'on songe que notre armée a pris Pékin et que nous avions, avec la protection des missions, une situation prépondérante en Extrême-Orient.

Alors que l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne ont dans ces eaux des flottes considérables prêtes à tous les événements, nous ne pouvons même pas débarquer trente hommes en même temps que le Japon et l'Italie!

Et l'on rappelle en France le *Bruix*, l'un des plus beaux et des plus utiles bâtiments de notre escadre!

Ah! certes! ils ne portent pas bien haut la tête, les pauvres Français d'Extrême-Orient au milieu des étrangers goguenards avec lesquels ils sont en rapports quotidiens.

18 octobre

Visite de la ville chinoise.

La porte du nord fait communiquer le terrain des concessions avec la cité entourée de vieilles murailles à créneaux. Un canon braqué au-dessus de la porte menace le territoire de la concession française.

Nous nous promenons à pied, car c'est la seule manière d'étudier une ville chinoise.

Les rues de Shanghai ressemblent à celles de Canton. Une série ininterrompue de boutiques avec de grandes enseignes qui pendent au dessus de la tête des promeneurs. Mêmes dalles longues et épaisses pour le pavement des rues. Mais pas de cohue, comme dans la capitale du sud; pas de cris assourdissants. Peu de chaises, peu de coolies affairés. Par contre, un peu plus de largeur dans les rues et, par ci par là, une éclaircie, une trouée qui donne de l'air et de la lumière.

SHANGHAI



MAISON DE THÉ DANS LA CITÉ CHINOISE

Les riches marchands, les belles collections de porcelaines ou de soieries font défaut. C'est dans les concessions que le commerce de luxe est allé chercher un abri contre les exactions mandarinales.

L'on ne trouve donc guère dans la cité chinoise que les petites industries du pays.

C'est, près de la porte, la corporation des ivoiristes qui paraissent avoir pour spécialité les jeux de dominos; leur travail est, en général, moins artistique que celui des Cantonais ;—les marchands d'oiseaux dont les intéressantes victimes remplissent l'air de leurs gazouillements ; sur des tables, de petites cages cubiques en bambou retiennent prisonnières de vigoureuses sauterelles vertes destinées à la lutte ou conservées par les Chinois pour le charme (!) de leur chant,—des fabricants de tamtams, de musettes et de tous les autres instruments de musique que nous connaissons déjà.

La grand' place du quartier encombrée par les jongleurs, bateleurs, comédiens, montreurs de singes et de porcs-épics, arracheurs de dents, vendeurs de drogues et sorciers de tout acabit. Pittoresque Cour des miracles.

Dans une espèce de diorama, des images obscènes.

Pénétré dans la première enceinte du temple de Shing Hong, vaste enclos dans lequel stagne une eau couverte de mousse. Des allées tortueuses, des ponts en bois et, au centre, sur un îlot, une très pittoresque salle de restaurant. Antique et vénérable, avec ses étages séparés par des toits relevés aux angles, ce pavillon est merveilleux de couleur locale.

Par des méandres à travers lesquels un guide expérimenté peut seul se reconnaître, nous arrivons dans le temple lui même.

Sous le porche, deux vieux bateaux en bois. Ce sont les sampans de Bouddha, me dit un Chinois attaché au service du temple et qui parle français.

Et ce grand poussah barbu devant lequel se prosterne gravement un Céleste? C'est le *Bouddha bonjour*, ainsi appelé parce que le matin une foule d'habitants de Shanghai viennent le saluer avant de se rendre à leurs occupations.

Des portiques intéressants. Et nous rentrons dans la ville chinoise par le quartier des tourneurs sur bois, des marchands de bibelots de santal et de cèdre, étonnants de bon marché, des serruriers, des zingueurs, de tous les artisans du fer.

De distance en distance, un homme est assis derrière une table sur laquelle sont amoncelés des petits rouleaux de papier. C'est un magicien, diseur de bonne

aventure, qui attend la pratique. Il faut vraiment que le Chinois soit bien curieux de son avenir et encore plus crédule pour que d'aussi nombreux sorciers trouvent ainsi le pain de chaque jour.

Des marchands de marrons cuisent leurs fruits dans une espèce de son couleur marc de café.

La population que nous traversons est douce, curieuse mais nullement malveillante. L'on doit promettre sans doute aux enfants sages de les mener voir les Européens sur les concessions, de même que chez nous on conduit les mioches à la foire.

Rentrée en ville par la porte de l'Ouest.

19 octobre

Enfin ! après vingt sept jours d'attente, nous apprenons que l'Empereur est vivant. L'*Echo de Chine* en répand le permier la nouvelle par un express sensationel.

Ce télégramme nous annonce en même temps une victoire française sur le double terrain de la science et de la diplomatie.

Le Fils du Ciel est malade, paraît-il. L'on avait appelé près de lui les différents médecins de la Cour et plusieurs docteurs européens. Or le Docteur Dethève, de la Légation de France, a été choisi pour donner ses soins au monarque et sa première visite a eu lieu en présence de l'Impératrice-douairière. M. Vissière, le premier Interprète de la Légation, sinologue très distingué, accompagnait l'éminent praticien.

Espérons que nous verrons bientôt le jeune Empereur reprendre les rênes du pouvoir et mettre fin au règne de la terreur.

Une visite au musée de Shanghai, près de la poste anglaise. Deux salles insignifiantes renferment de pauvres collections de coquillages et des dépouilles d'animaux. C'est une honte pour une ville comme Shanghai, pour une région où l'on peut recueillir tant de merveilles. Inutile de donner à une large rue le nom de "Museum Road" lorsqu'elle n'accède qu'à l'arrière-boutique d'un empailleur.

A noter seulement une collection de serpents placés dans des tubes droits et étroits, ce qui permet de contempler les terribles bêtes dans toute leur longueur.

On annonce pour ce soir au "Chin Lo" theâtre, dans Canton Road, une représentation donnée par la "fameuse troupe d'acrobates du théâtre impérial de Pékin." Des sièges seront réservés aux étrangers.

SHANGHAI



ORCHESTRE D'UN THÉÂTRE

Lorsque nous pénétrons dans la vaste salle, un grand drame historique se déroule sur la scène. Les acteurs ont des costumes superbes de soie brochée, chamarrés d'éblouissantes broderies. Ils sont horriblement grimés et portent de fausses barbes dont la longueur varie avec l'importance de leur situation sociale. Ce qui est plus horrible encore c'est l'orchestre.

Le gong et le tamtam ne cessent de résonner. On croit les musiciens au paroxysme de la fureur et voilà qu'ils redoublent de rage et de sonorité. C'est à faire sauver tous les chiens de Constantinople ! Seul, le désir de voir les fameux acrobates peut nous retenir dans la salle.

Des trapèzes et des cordes lisses sont installés au dessus du public. Arrivent les artistes (!), sales, le torse nu, habillés seulement d'une culotte jadis noire et maintenant sans couleur précise. Ils ont les pieds chaussés de gros souliers.

Les acrobates du théâtre impérial exécutent quelques tours inférieurs à ceux des artistes qui pullulent dans les cirques et les music-hall d'Europe. A signaler cependant l'un des Chinois qui se tient perpendiculairement à une barre de fer, les pieds passés dans des anneaux et qui balance trois de ses camarades en les soutenant par les cheveux.

Si les malheureux n'ont pas mal à la tête, ils ont plus de chance que nous. La migraine a eu raison de notre patience; elle nous force à quitter le Chin-lo théâtre avant la fin des exercices.

20 octobre

Hier soir, nous voyions brûler un "godown", c'est-à-dire un immense magasin, sorte d'entrepôt, de la National Bank.

Ce nous sera l'occasion d'étudier le commerce de Shanghai, ce vaste "emporium" des produits de la Chine et de l'Europe.

Import et Export ainsi que disent les Anglais, telle est l'enseigne de la plupart des grosses maisons de la place.

Voyons donc ce que l'on prend à la Chine pour l'expédier en Europe et ce que d'autre part nos pays font entrer dans l'Empire du milieu.

EXPORTATIONS—C'est évidemment la *soie* qui occupe le premier rang des articles d'exportation. Il en est sorti l'an dernier de Shanghai pour plus de 60 millions de francs.

Le *thé* vert et noir (32 millions). Il est à remarquer que les Anglais s'approvisionnent de moins en moins de thés de Chine. Ils s'adressent maintenant à leur colonie des Indes. Est-ce par patriotisme ? Est-ce seulement parce

que les Indes abandonnant les anciens procédés emploient des machines modernes pour brûler le thé ? Je ne me prononce pas. Je constate, en souhaitant de voir nos compatriotes mettre dans leurs théières l'excellent thé que fournit notre colonie d'Annam où M. Lombard, de Tourane, me montrait non sans une fierté légitime sa plantation de trois millions d'arbustes.

C'est vers la Russie que les thés chinois se dirigent pour la majeure partie.

Le *coton* de Chine un peu court de soie, mais très blanc, très propre et fort résistant,

Le *riz* (21 millions) mais je ne le cite que pour mémoire, car son trafic ne s'effectue qu'entre les différents ports de la Chine. Il est absolument défendu de l'exporter du pays et le taotai de Shanghai faillit perdre non seulement la *face* mais la tête, l'an dernier, à la suite d'expéditions diverses qu'il avait faites au Japon.

Les tresses de paille de riz (14 millions). Vous ne vous doutez pas que ces légers chapeaux portés par vous l'été, lecteurs et lectrices, vous viennent de Chine en tant que matière première. Shanghai est en effet avec Chefoo et Tientsin le principal centre d'approvisionnement de tresses pour l'Europe et l'Amérique.

Les *fourrures* (8 millions) consistent surtout en peaux de chèvre brutes pour la tannerie ou en tapis de peaux de chèvre et de mouton.

Les *cuirs* de vache et de buffle, les *cornes* de buffle (5 millions).

Les *huiles* végétales (4 millions 500,000) tirées d'un bois spécial et que l'on emploie surtout pour laquer.

La *ramie* que la Société de la Ramie française (Bavier et Cie, Paris) a mis à la mode tout nouvellement pour les tissus.

Les *laines* de mouton, le *suif* végétal et animal, la *cire blanche*, les *soies de porc, le musc*, la *rhubarbe*, *la noix de galle*, l'*huile de thé*, les *graines de sésame et de pavot*, les *plumes*, etc., etc ..... .

Tels sont les principaux articles exportés l'an dernier de Shanghai pour une valeur approximative de 260 millions de francs.

IMPORTATIONS.—L'article d'importation par excellence est dans ce pays la cotonnade. Il en est entré à Shanghai pour plus de 135 millions l'an dernier et malheureusement la presque totalité venait de Manchester.

Mais l'importation anglaise est battue à plate couture par la concurrence japonaise et américaine. La Grande-Bretagne ne peut plus lutter que pour les titres fins.

D'Angleterre, des Indes et surtout du Japon, cotons filés (60 millions). Des Indes anglaises, l'*opium* (18 millions).

Les *vieux fers* (22 millions). Cette rubrique est bizarre. Il arrive en effet des chargements entiers de vieux fers, de plaques et de roues de locomotives cassées, de tôles de toute espèce et une quantité considérable de fers à cheval hors d'usage. L'on sait que ces derniers fers sont de tous les plus malléables.

Les Chinois se servent de tout cela pour fabriquer surtout des instruments aratoires.

Les fers des gros chevaux flamands, de dimensions énormes sont particulièrement estimés et le Chinois paie toujours plus cher ce qu'on appelle ici "le *fer d'Anvers*".

Les *verres à vitre* expédiés de Belgique. On n'envoie que du troisième choix.

Les *articles de Paris*, le *pétrole*, les *couleurs d'aniline*, les *lampes*, la *quincaillerie*, etc., etc. les allumettes japonaises, le sucre blanc et la farine d'Amérique,

Les *nids d'hirondelle* (1.725.000) des îles Culao-Cham (Annam) ou de Sumatra.

Toutes ces importations ont atteint l'an dernier le chiffre de 390 millions de francs.

MAISONS DE COMMERCE.—Par quels intermédiaires s'effectuent ces mouvements considérables de marchandises qui atteigne le chiffre respectable de 650 millions de francs (import et export)?

Anglais.—En général, les maisons anglaises se cantonnent dans une ou deux spécialités commerciales. Les principaux résidents de cette nation sont, par exemple, exportateurs de thé, importateurs de cotonnade, mais en même temps agents d'assurance ou représentants d'une compagnie de navigation.

Les *Allemands*, au contraire, englobent tous les articles. Très audacieux, plusieurs commencent sans capitaux suffisants et les catastrophes commerciales sont assez fréquentes dans la colonie.

Français.—La plupart des maisons françaises ne s'occupent que de l'exportation des soies. Quelques unes importent et exportent toute espèce de produits.

Sont établis à Shanghai: MM. P. Brunat; Chauvin, Chevalier et Cie (maison à Canton); Girault. et Cie (maison à Hongkong et à Manille); Olivier, de Langenhagen et Cie (maisons à Chinkiang, Hankow, Tientsin et Yokohama); Ulysse Pila et Cie (maison à Yokohama); Racine, Ackermann et Cie (maison à Hankow, Hongkong, Ningpo, Tientsin et Yokohama); M. Tillot et Cie.

La Société Française d'explorations minières en Chine et la Société industrielle d'études et de travaux publics (directeur : M. de Marteau); le Syndicat Lyonnais de constructions industrielles (directeur : M. Moninot).

Deux maisons considérables de gros, demi-gros et détail permettent aux Européens de se fournir de toutes les provisions de bouche nécessaires ou simplement agréables. Elles sont dirigées l'une par M. Gaillard (maisons à Nagasaki, Chemulpo, Port-Arthur, Foochow et Hankow); l'autre par M. E. L. Mondon, l'un des plus joyeux et des plus obligeants camarades que l'on puisse rencontrer (maisons à Tientsin, Hankow, Port Arthur, Chefoo, Tsintau, Wei-hai-wei, Newchang, Pékin).

Enfin MM. Sennet frères (maison à Hankow, Hongkong et Manille) tiennent d'importants comptoirs de bijouterie et d'objets d'art.

Je ne puis passer sous silence dans cette énumération des maisons françaises la Banque de l'Indo-Chine; l'agence de nos Messageries Maritimes, la Presse Orientale, dont les travaux artistiques sont appréciés dans tout l'Extrême-Orient; la pharmacie française Grenard et Cie; l'Hôtel des Colonies; le Sweatmeat Castle, où le père Bruine, pâtissier-chocolatier -confiseur distribue en même temps la pâtée quotidienne à de nombreux pensionnaires et enfin, le plus expert des figaros, M. Magnan, qui déploie ses talents capillaires au Salon Parisien.

Le drapeau tricolore abrite d'importantes maisons suisses placées sous sa protection parmi lesquelles trois comptoirs soyeux de premier ordre : de Bavier et Cie , Bovet et Cie , Nabholz et Cie , ainsi que deux maisons de bijouterie: Ullmann et Cie, Vrard et Cie.

Par cette simple et sèche énumération l'on peut voir combien sont considérables les intérêts confiés à la vigilance éclairée des représentants de la France dans cette grande cité industrielle et commerciale de Shanghai.

21 octobre

La rade de Shanghai est le Whampoa large de cinq cents mètres environ.

Assis sur l'un des bancs du Bund, nous apercevons à droite, en dehors des limites de la concession française une innombrable quantité de jonques, dont quelques unes sont gigantesques. C'est le port chinois.

Quelques navires de guerre portant le pavillon du dragon, puis les malles française et anglaise, qui toutes deux prennent ici un repos bien gagné après le

long voyage qu'elles viennent d'accomplir tout en se préparant à affronter les mêmes fatigues.

Près de terre quatre hideux pontons qui gâtent la vue de cette jolie rade et servent actuellement de magasins d'opium.

Un vieil aviso à roue, le *Monocacy*, de la marine américaine, deux croiseurs anglais, un bâtiment italien, un croiseur allemand, une canonnière japonaise mais de bâtiment français, point.

Des sampans évoluent par centaines donnant cependant au port un aspect moins impressionnant que celui de Hongkong, car le mouvement est moins concentré. Ici, en effet, les quais se prolongent sur plusieurs milles d'étendue jusqu'à l'extrémité de Hongkew.

Le mouvement commercial de Shanghai est considérable. Pour en donner une idée, qu'il me suffise de dire que la statistique de 1897 accuse une valeur de 86.076.339 taels de la douane soit environ 270 millions de francs pour les importations et de 130.098.304 taels ou plus de 400 millions d'exportations.

Le tableau des steamers qui ont servi à ce mouvement colossal n'est pas dénué d'intérêt. Il est bon de le mettre sous les yeux des Français quoi qu'il puisse en coûter à leur amour-propre national. Peut-être finira-t-on par comprendre que nous tombons au dernier rang des nations avec notre marine marchande.

La statistique d'entrée et de sortie des navires signale les chiffres suivants pour Shanghai.

	1897	*1898*
Anglais	3157	*2989*
Chinois	1470	*1580*
Allemands	376	*373*
Japonais	268	*598*
Suédois et Norvégiens	259	*133*
Français	112	*117*
Américains	52	*46*
Russes	32	*42*
Danois et Hollandais	44	*34*
Autrichiens	20	*16*

La statistique de 1898 a été publiée depuis la rédaction de ce journal de route

Ce qui me frappe le plus dans cet Extrême-Orient, c'est le développement considérable du commerce de l'Allemagne.

Refléchissez à ces 376 steamers battant pavillon de l'Empire en rade de Shanghai alors que nos trois couleurs n'ont été arborées que par les 112 bâtiments des Messageries Maritimes effectuant les voyages réguliers auxquels les soumet le service postal.

22 octobre

De nombreux ingénieurs débarquent à Shanghai pour la construction des chemins de fer concédés par le gouvernement chinois. On n'entend parler que de syndicats et de concessions. La Chine est l'objet des convoitises internationales et les industriels du monde entier ont les yeux fixés sur le Céleste Empire. Examinons donc ce qui a été fait dans ce pays et ce que l'on se propose d'y faire au sujet de ces voies de communication.

C'est ici même, à *Shanghai*, que le premier chemin de fer fut installé en 1870. Il s'étendait sur un parcours de seize milles mais ne résista même pas un an à la superstition populaire. On le démolit et son matériel, racheté par le gouvernement, fut transporté dans le nord de Formose où il fonctionne encore.

L'exploitation des mines de charbon de Kaiping donna naissance au GROUPE DES CHEMINS DE FER DU NORD. Ces mines situées au nord de l'embouchure du Peï-hô sont exploitées depuis 1885 par une compagnie chinoise, mais avec une direction anglaise.

Pour transporter le charbon, la compagnie installa d'abord un petit chemin de fer jusqu'à Su-ko-tchouan. Les Anglais qui dirigeaient la mine proposèrent aux Chinois d'effectuer le transport de ce point jusqu'à Tientsin par un canal, afin de ne pas effrayer les populations. Un transbordement était donc nécessaire et retardait notablement l'écoulement de la marchandise. Cette lenteur portait préjudice au commerce. D'autre part on voulait tenter d'approvisionner à Taku les steamers venant de Shanghai; l'on émit donc l'idée de réunir par un chemin de fer Su-ko-tchouan à Taku. Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour rejoindre Tientsin. Le pas fut fait et le chemin de fer construit par cette même compagnie minière exclusivement chinoise et crée par les notables du Petchili.

L'on découvrit de nouvelles mines à Ku-yeh un peu plus au nord et la ligne fut prolongée jusqu'à ce point.

Donc en 1892 le chemin de fer circulait de *Ku-yeh* à *Tientsin* sous la direction de la "Chinese Engineering and Mining Cy," ayant à sa tête un Chinois progressiste, homme de grande valeur, Tong King-sin. Inutile de dire que Li Hung-chang, vice-roi du Petchili était fortement intéressé dans l'affaire.

En 1892, le vice-roi constatant que les populations ne voyaient pas d'un trop mauvais œil la course du cheval de fer décida de prolonger la ligne jusqu'à *Shan-hai-kwang* sur le bord de la mer. Il mit à l'étude un projet d'embranchement vers Moukden la ville sainte, berceau de l'empire et vers Kirin l'une des principales villes de la Manchourie au milieu d'une riche contrée.

De son côté le gouvernement chinois rachetait à la compagnie des mines après la guerre sino-japonaise le chemin de fer déjà construit.

Actuellement des ingénieurs anglais choisis par le gouvernement chinois prolongent la ligne de *Shan-hai-kwang* jusqu'à *Newchouang* pour le compte dudit gouvernement.

En même temps qu'il rachetait le chemin de fer à la Chinese Engineering and Mining Cie, le gouvernement chinois pressé par le parti progressiste entreprenait la ligne de *Tientsin* à *Pékin.*

Le plan avait été levé trois fois mais au moment d'aboutir le vieux parti conservateur avait toujours fait échouer le projet.

Un jour, tout était décidé ; l'Empereur avait tenu bon, les travaux allaient commencer, mais l'on mit le feu au Temple du Ciel, dans la ville impériale, et les lettrés persuadèrent au monarque que l'incendie était un signe non équivoque du céleste courroux.

Après la guerre néanmoins un chemin de fer à double voie fut construit par ces mêmes ingénieurs anglais dont nous parlons plus haut.

La ligne devait suivre tout d'abord la rive gauche du Peï-hô pour aboutir au port fluvial de Tong-chou (est de Pékin) et de là revenir en crochet sur la capitale. Mais les aubergistes, les charretiers et surtout les bateliers s'émurent de ce projet. Ils firent circuler une pétition qui en quelques jours réunit plus de 20,000 signatures.

M. Kinder, l'ingénieur en chef, ne fit suivre le cours du Peï-hô que jusqu'à Yang-tsoun et de là obliqua au nord-ouest laissant ainsi de côté et le Peï-hô et l'ancienne route postale.

La ligne traverse dans cette seconde partie un pays absolument pauvre où il n'y a que peu de villages et qui est fréquement inondé.

On fit ces remarques au Tsong-li Yamen et au vice-roi mais, afin d'éviter un soulèvement populaire, le projet rectifié reçut son exécution.

La nouvelle ligne aboutit à *Ma-tchia-pou* a trois kilomètres de la porte sud de Pékin. Telle qu'elle est construite elle sera certainement l'une des plus

productives de la Chine tant le commerce de la capitale est intense. Elle donne actuellement un bénéfice mensuel de 3000 taëls par kilomètre, mais combien en rentre-t-il dans les caisses du trésor?

Un procédé assez original fut mis en usage pour l'exploitation de la ligne. Aussitôt les rails posés, sans même de ballast, et souvent avec une traverse placée sur deux, l'on attacha aux convois de service des wagons de voyageurs, petit à petit les trains se formèrent. Parfois le transport des Chinois servait à payer une bonne partie de la main d'œuvre de la ligne en construction. Et voilà comment le chemin de fer de Tientsin à Pékin fut terminé et exploité sans qu'il y ait *jamais eu d'inauguration officielle.*

De Ma-tchia-pou aux portes de Pékin le trajet s'effectuera bientôt en chemin de fer électrique, à même écartement de voie, construit sous la direction du même ingénieur Kinder par la grande maison Siemens et Haske de Berlin.

Dans le but de montrer aux Chinois l'utilité des chemins de fer et de bien leur faire voir que ce moyen de transport peut leur donner de gros profits, les ingénieurs se sont proposé de continuer la ligne jusqu'à Tong-chou en faisant un coude pour tâcher d'accaparer les nombreux et importants transports de peaux et de laines qui venant du nord se rendent à Tientsin par le Peï-hô.

En somme, à l'heure actuelle, le chemin de fer de *Pékin* s'étend sur une longueur de 480 kilomètres environ jusqu'à un endroit appelé *Choung-kou-so* situé un peu au-dessous de Shan-hai-kwang vers Tung-chow.

Seule, la ligne de Pékin à Tientsin—Taku—Tong-shan donne des bénéfices. C'est en ce dernier endroit, près de Kaiping, que se trouvent les importants ateliers de construction de wagons et de locomotives. Ils appartiennent au gouvernement.

La ligne nouvelle de *Shanghai* à *Woosung* inaugurée en 1898, a été construite par des ingénieurs allemands pour le compte d'une société chinoise à la tête de laquelle se trouvait le taotai Sheng, directeur des postes et télégraphes de l'Empire et l'un des directeurs de la grande compagnie de navigation, la "China Merchant." Mais cette ligne doit, paraît-il, être rachetée par la société de commerce et de navigation Jardine, Matheson et Cie. qui a obtenu la concession de la ligne *Shanghai—Soutcheou—Tchingkiang—Nanking* dont elle étudie en ce moment le projet.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les lignes en construction.

I.—La ligne de *Choung-kou-so* à *Kin-chow* est construite par les ingénieurs anglais pour le compte du gouvernement chinois. Ils étudient en même temps son prolongement jusqu'à Newchouang.

II.—La ligne de *Péking* à *Pao-ting fou* a été donnée à ces mêmes ingénieurs anglais qui avaient construit les chemins de fer du nord. Pao-ting fou est la capitale du Petchili mais le Grand Juge seul y habite. Le Vice-Roi réside à Tientsin.

III.—Ce tronçon fait partie de la grande ligne *Pékin-Hankeou* qui est confiée à la compagnie impériale des chemins de fer chinois ayant à sa tête le taotai Sheng.

Le capital de la société est français pour la plus grande partie, belge pour le surplus.

La construction de la ligne une fois terminée, l'exploitation en reviendra à la société franco-belge.

Le matériel sera fourni moitié par les usines belges, moitié par le syndicat français (Fives-Lille, Batignolles, le Creusot, etc.)

Au dessous de Pao-ting fou, des ingénieurs belges sont employés à la construction de la ligne.

Les études se poursuivent entre Hankow et le Fleuve Jaune d'une part et entre Pao-ting et le même fleuve d'autre part.

IV.—Les Russes poursuivent les études des chemins de fer de Mandchourie [*Moukden* et *extension*, *Moukden* et *Port-Arthur*.]

Dans les premiers jours de juillet 1898, ils ont fait occuper militairement les routes par des cosaques afin d'empêcher tout entrave à la construction de la ligne.

La Cie de Fives-Lille a reçu la commande de 80 locomotives et fournira toutes les autres machines nécessaires au fonctionnement du chemin de fer. Trente deux mille tonnes de rails ont été commandées à une maison américaine.

Enfin 50 steamers et 40 barques viennent d'être demandés en Angleterre pour la répartition du matériel sur l'Amour et le Singarei.

V.—La Banque russo-chinoise étudie la ligne de *Tai-yuan fou* (capitale du Shansi) à *Tching-ting* près de Pao-ting fou, qui se trouvera sur la grande ligne Hankeou-Pékin.

Le Syndicat français (Fives-Lille, le Creusot, les Batignolles, les Forges et Chantiers) aura la construction de la ligne. Il est représenté pas la banque russo-chinoise.

VI.—Un syndicat anglo-allemand appuyé par la Deutsche Oest-Asiatische Bank et la Hongkong Shanghai Bank construira la ligne *Tientsin* à *Tching-kiang*.

Les Allemands ont surtout choisi Kiao-chao Bay pour faire dériver le transport des marchankises de Pékin vers leur nouveau port.

VII.—Des ingénieurs américains étudient le projet d'un chemin de fer de *Hankeou* à *Canton*. S'ils n'aboutissent pas, un droit de préférence est accordé à la société franco-belge de Hankow-Pékin.

VIII.—Deux projets sont actuellement sur chantier : l'un pour une ligne de *Ningpo* à *Hangcheou* et *Soutcheou* par un syndicat anglais, l'autre de *Hongtcheou* à *Shanghai* par un syndicat belge.

IX.—Deux lignes de pénétration en Chine ont été concédées à la France l'une par le Kouang-si, l'autre par le Yunnan.

(*a*) La première suivra de trajet de *Langson* à *Longtcheou*. Nous avons vu au Tonkin les remblais déjà construits depuis Langson jusqu'à Nam-quan à la frontière de Chine.

De l'autre côté de cette frontière, rien n'est encore commencé. La compagnie de Fives-Lille a obtenu du gouvernement chinois la concession des travaux mais de grosses difficultés se sont élevées entre elle et les autorités chinoises. Il est à souhaiter qu'au cours de son voyage en France, M. Doumer, qui doit s'y trouver actuellement, puisse aplanir ces difficultés.

Il est nécessaire en effet de régler au plus tôt cette importante question dans l'intérêt général de notre politique en cette partie de la Chine comme pour le bon renom de l'industrie française en Extrême-Orient.

(*b*) La seconde ligne de pénétration, celle du Yunnan qui nous a été concédée en 1896 partira de *Laokai* pour aboutir à *Yu-nan sen* après un parcours d'environ 350 kilomètres. Elle sera construite par le gouvernement fançais. L'on dit que son éxécution se discute en ce moment à Paris entre le ministère et le gouverneur général d'Indo-Chine.

X.—Une troisième ligne, celle de *Nan Ning fou—Pakoi* (port ouvert dans le golfe du Tonkin) a été concédée à la France après le meurtre du Père Bertholdet. Elle sera construite quand nos dirigeants le jugeront utile.

XI.—Il nous faut parler du projet d'une grande ligne qui, partant de *Hankeou descendrait jusqu'à Long-tcheou* par le Hounan, Koueilin, Nanning fou et Taïping fou en traversant toute la province du Hounan.

Des ingénieurs français, sous la direction de M. Viart, du corps des ponts et chaussées, ont dernièrement parcouru cette province avec une escorte de soldats qui leur avait été donnée par le maréchal Sou, commandant des troupes chinoises sur la frontière du Tonkin et ami de la France.

Les habitants du Hounan ont si mauvais caractère qu'ils ne permettent pas aux Chinois originaires d'une autre province de venir s'établir chez eux.

Jusqu'à ces derniers temps, aucun poteau télégraphique n'avait pu être planté dans cette province. L'on vient tout récemment d'ouvrir un bureau des télégraphes à Chan Sha, résidence du gouverneur.

En terminant cette courte étude, rappelons que le gouvernement chinois à décidé de n'accorder dorénavant aucune concession de chemins de fer avant que le syndicat solliciteur n'ait justifié de l'existence réelle du capital nécessaire et que les travaux des lignes ci-dessus mentionnées ne soient effectivement en cours d'exécution.

En effet si l'on en excepte les chemins de fer de Mandchourie et celui de Hankeou—Pékin, aucune des lignes dont je viens de parler n'a été entamée par les syndicats concessionnaires.

Dimanche 23 octobre

Je suis décidément abonné pour le dimanche à Woosung qui est bien l'endroit de Chine où la gaîté française règne et parait avoir établi son domaine en maîtresse incontestée.

Cette fois nous trouvons en M. Magnin, un digne émule du maestro Vinay ; en M. Lemière—qui l'eût cru chez le brillant rédacteur de l'*Echo de Chine*—un docteur ès-omelettes baveuses qui ferait pâlir d'envie la mère Poulard ainé ; en M. Baudrand, un sceptique que les expériences les plus concluantes de suggestion et d'hypnotisme parviennent difficilement à convaincre ; en l'excellent Chapeaux, un gymnaste qui exécute des sauts périlleux sans tremplin avec l'aisance d'un clown consommé ; en tous enfin, le besoin de courir, comme des poulains lâchés dans une pâture.

L'ami Chaumont, qui rendrait des points aux plus experts des professionnels photographes, profite de la situation pour enrichir sa collection de quel-

ques curieuses épreuves. Le grave Goyet, culottant sa bouffarde, juge, impassible, un match aux haltères entre MM. Tillot, Warocqué et Dreyssé.

Et en avant la musique! Le chant du départ.

L'on propose une visite au fort chinois tout voisin de la Villa des Fous. Je me demande s'il est vraiment si facile de s'introduire dans des forts aussi importants que les ouvrages défendant l'entrée du fleuve, et voilà que nous pénétrons sans encombre sous la voûte dont la porte a disparu, que nous escaladons les remparts, visitons les casemates, grimpons sur les tourelles énormes canons Armstrong.—Personne, si ce n'est quelques coolies désœuvrés se chauffant au soleil. Du côté de la rivière, sur les glacis, des obus en grand nombre gisent, abandonnés, près d'une vingtaine de gros canons retirés de leurs affûts. Le fort est désert et l'on ne s'occupe nullement de ce qu'il renferme. Cela nous permet d'apprécier l'administration chinoise.

En rentrant à Shanghai nous envahissons une maison de Canton Road où l'on exhibe deux phénomènes rappelant les fameux frères siamois de jadis. Les inséparables, fortement constitués et très gentils de leur personne ont, nous déclare leur Barnum, une dizaine d'années.

Ces deux petits Chinois s'appuient d'un bras à tour de rôle sur l'épaule l'un de l'autre. Ils paraissent intelligents et vivent en très bon accord. La membrane qui les réunit a la grosseur d'un fort poignet d'homme. A sa partie inférieure baille l'unique nombril de ces enfants. Lorsque l'un d'eux est malade, l'autre n'est pas mieux portant. Néanmoins si je pince celui-ci, son jumeau ne ressent pas la douleur.

Quelques instants après notre visite, un incendie terrible se déclare dans cette même rue de Canton. En peu de temps, 240 maisons deviennent la proie des flammes. Des milliers de malheureux, chassés de leur demeure, errent en pleine nuit, mais ils ont cette même attitude résignée et indifférente que nous observions l'autre jour. Pas de plaintes, pas de cris, pas de larmes.

Les pompiers ont fait merveille. S'ils ne s'étaient pas trouvés là, toute la partie chinoise de la concession internationale eût pu être anéantie. La compagnie française "Le Torrent" est arrivée la première sur le lieu du sinistre. Il est curieux de voir l'immense espace qu'occupe le brasier au carrefour des rues de Canton et de Houpé. Les maisons des quatre coins ont pris feu presque simultanément. Le terrible destructeur a fait un vaste cirque de ce qui était tout à l'heure un carrefour bruyant et encombré.

24 octobre

Ce pays de Chine offre au point de vue minier des ressources incalculables que des syndicats de toute nationalité se disputent en ce moment. Les uns, sérieux, aspirent à une mise en valeur réelle des gisements; les autres, pirates de la Bourse, ne cherchent qu'une occasion de "faire du papier" et de remplir leur escarcelle, se moquant de l'exploitation des mines comme un poisson d'une pomme. Une troisième catégorie d'hommes d'affaires envoie ses ingénieurs à travers la Chine. L'on pourrait les appeler "les prévoyants de l'avenir". Il s'agit pour eux de rechercher quelles sont les concessions bonnes en elles-mêmes mais obtenues par des farceurs, ou pour lesquelles les débuts seront particulièrement pénibles. La déconfiture de ces sociétés concessionnaires est d'ores et déjà escomptée par nos "prévoyants" qui espèrent leur succéder plus tard a bon compte.

Un rapide coup d'œil, sur les différentes régions nous permettra d'avoir non pas une connaissance parfaite des richesses minérales de la Chine mais tout au moins une idée générale.

Un mot d'abord du régime minier. En Chine, le propriétaire de la surface n'a pas de droits sur le tréfonds. Le sous-sol reste en effet dans le domaine de l'Etat qui peut en donner la concession à des sujets *chinois*.

Ceux-ci s'adressent, s'ils le jugent utile aux capitaux et aux ingénieurs européens. L'emprunt n'est pas gagé sur la mine elle-même, mais sur ses produits. Comme le prêteur exploite personnellement, la garantie n'est pas illusoire.

Il est cependant vrai de dire que le bureau central des mines vient de préparer un règlement soumis à l'heure actuelle à la sanction impériale et qui, s'il était accepté et mis rigoureusement à exécution, apporterait quelques entraves à la constitution des sociétés européennes.

Aux termes de ce projet, le gouvernement chinois exigerait que dans les sociétés nouvelles 3/10èmes au moins des capitaux appartinssent aux Chinois sollicitant le concours des Européens. Sur une demande adressée au bureau central celui-ci vérifierait la sincérité des déclarations et accorderait ou refuserait l'autorisation de faire appel aux capitaux étrangers.

La direction et l'administration des sociétés de mines ou de chemins de fer devrait rester tout entière entre les mains des Chinois "en sorte qu'ils soient "réellement les maîtres. Cependant la société en preuve de son amour pour la "justice, devra permettre aux associés ou prêteurs étrangers d'examiner ses "cahiers (sic)."

Bien complaisants, n'est-ce pas, ces singuliers emprunteurs. (1)

En quittant Shanghai dirigeons nous vers la VALLÉE DU YANG-TSÉ KIANG.

Rive droite. A — Entre Nankin et Chinkiang, mines de charbon gras concédées à la société française d'exploitations minières en Chine.

B—Près de Wu-hu, mines d'anthracite et de charbon mi-gras. Mines de fer non exploitées appartenant au fils de Li Hung-chang.

C—Dans les environs de Kiukiang et du lac Poyang, partout du charbon maigre.

D—Près de Wan-Chi-Kang, village situé à soixante milles au sud de Hankeou, importantes mines de fer qui alimentent l'usine impériale de Hanyang. Elles appartiennent à Chen Ta-jen, le directeur général du chemin de fer Hankow-Pékin.

Là aussi se trouve la castine, calcaire employé pour les hauts-fourneaux.

Rive gauche. A—Hanyang, la cité voisine de Hankeou: Important établissement métallurgique dirigé par Chen Ta-jen avec le concours d'ingénieurs belges. L'usine a deux hauts fourneaux et un matériel complet ponr la fabrication des aciers.

B—Au même endroit, une fabrique d'armes appartenant au gouvernement chinois. La manufacture a été installée par la maison Loew de Berlin qui y maintient un directeur.

C—Maa-ga-chan, près de Kia-Yu, à cent milles en amont de Hankeou, très importantes mines de charbon à coke. Les puits ont jusqu'à 800 pieds de profondeur. Auparavant, la direction de ces mines était entre les mains d'ingénieurs allemands.

Les Chinois croyant pouvoir se passer de leurs services ont laissé le feu s'emparer de la mine. Tout est perdu.

L'usine de Hanyang est maintenant obligée de faire venir à grands frais son coke de Shang-aï Kouan, près de Tientsin.

HOUNAN—KOUEI TCHEOU—SÉ TCHOUAN

Laissons la vallée du Yangtsé, passons le lac Tongting et entrons dans la rivière Yuen.

A—Sinki et alentours (Hounan) sur la rive droite de la rivière à environ 300 kilomètres de Chanté, grandes mines de cuivre.

(1) Le projet du bureau central de Pékin a reçu, depuis, la sanction impériale. Il est devenu l'édit du 19 novembre 1898 approuvé par les puissances sous cette réserve expresse qu'il ne s'appliquera pas aux affaires engagées avant la date de promulgation.

B—Ouen Shan-tchang, (Kouei tcheou), à vingt kilomètres de Long-tchi-ko, rive gauche, importantes mines de mercure exploitées par les Chinois. La concession vient d'en être accordée par édit impérial à la Société Française d'explorations minières qui a le droit d'exploiter toutes les mines de la province.

C—Tsinki (Kouei-tcheou) usine métallurgique du gouvernement chinois. Hauts fourneaux, aciéries, laminoirs, installation complète. Même concession.

Dans les environs, mines de fer et de charbon, castine.

D—Au sud, dans le même province du Kouei-tcheou mais chez les Miaotze indépendants, près de Patzaï, sur la frontière du Kouang-toung, autres mines de mercure connues depuis des siècles. Immenses galeries abandonnées.

E—Mêmes gisements à Ping-Yuen et à Pè-ma-tong.

F—Sur toute la partie de territoire sise entre Kouei-Yang et Lu-Chau, filons houilliers exploités par les paysans.

G—Environs de Kouei-Yang, mines de soufre et de salpêtre non exploitées.

H—Près de Tu Yun, terre réfractaire excellente pour creusets, briques, etc. Cette terre se trouve sur une très grande étendue.

I—Au nord de Lu-Chau, à Tse liu tsin (Sé-tchouan), salines et puits de pétrole. Exploitations considérables. L'eau salée se trouve jusqu'à une profondeur variant entre 1200 et 3500 pieds.

Cinq mille puits en activité. La nappe salée a une épaisseur d'environ 80 pieds. On évapore en moyenne 70.000 tonnes de sel par an.

Parallèlement à ces puits, l'on exploite le pétrole. Phénomène curieux, lorsque le précieux liquide est épuisé, la nappe d'eau salée fait son apparition.

Autre phénomène, la première année, les puits peuvent donner deux mille litres en vingt-quatre heures, mais leur débit diminue toujours vers la troisième année. Le pétrole est de bonne qualité.

J—Chez les Lolos, entre les rivières Yatung et Kincha, (fleuve d'or, dans la langue du pays), inappréciables richesses aurifères. Les porteurs de chaises achètent, à l'entrée de certaines gorges, des sandales au prix de huit sapèques et les revendent vingt sapèques à la sortie. Il paraît qu'en battant la semelle, les exploitants de ce genre de commerce finissent par rouler sur l'or.

K—De Chungking à Kiating, terrain pétrolifère non exploité.

L—De Chungking à I-chang, terrain carbonifère.

M—Près d'I-chang, à Aï-Nan tzé, mines d'anthracite pure exploitées par la société française d'explorations minières.

Un peu partout dans cette région, des mines de charbon, de cuivre, de zinc, d'antimoine.

TCHÉKIANG

H—Dans le district de Yen-Chow, mines de charbon, de cuivre et d'argent. Un syndicat anglo-italien représenté par M. Luzzati cherche à en obtenir la concession. Le gouvernement a envoyé un rapport favorable. Ces mines n'ont jamais été exploitées.

B—Près de Ningpo, mines d'argent qui ont fait l'objet d'une demande analogue.

KOUANG-TOUNG

Mines de charbon et de fer non exploitées

KOUANG-SI

Le pays n'a pas été suffisamment exploré.

FOKIEN

Plomb argentifère et charbon, vers la côte, à cinquante kilomètres de Foutchou. Des essais d'exploitation ont été tentés, mais avec des capitaux insuffisants.

KIANG-SI

Peu connu au point de vue minier. C'est une province de rizières qui alimente tout le nord de la Chine.

HOUNAN

Très riche en minerais d'antimoine, de zinc, de plomb argentifère et de soufre, de cuivre et surtout de platine. Ces minerais sont exploités par les Chinois qui les traitent dans leurs fourneaux.

Lorsque les produits se trouvent près d'une rivière, on exporte le minerai brut et on l'envoie à Hankeou d'où une maison suisse, Vrard et C[ie], l'expédie en Europe.

On pourrait installer de petites usines dans cette province qui a le plus grand avenir au point de vue minier, mais la population passe pour hostile aux Européens.

YUNNAN

Belles mines de cuivre mais le transport des produits est tellement onéreux qu'il n'y a rien à faire avant la construction des voies ferrées qui relieront cette province à notre colonie d'Indo-Chine. Le cuivre est très riche. Il renferme de l'or.

SHANTUNG

Province allemande, de fait. Mines de charbon gras et demi gras à Tsinchou exploitées par les Chinois. La Deutsche Bank et la Commercial Bank de Berlin étudient les voies et moyens d'une exploitation industrielle.

Il y a aussi dans cette province des mines de plomb argentifère, et, prétend-on, des mines de diamant.

PÉTCHILI

A sept heures de la porte ouest de Pékin, importantes mines de charbon gras et demi-gras exploitées par les indigènes pour la consommation de la capitale. Elles produisent soixante mille tonnes par an.

De ces mines provient la fameuse *colline de charbon* élevée jadis dans l'intérieur de la ville impériale pour servir de réserve en cas de siège.

Près de Shang-aï Kouan, les mines de Kaïping dont nous nous sommes occupés à l'occasion des chemins de fer.

SHANSI

A l'est, une bande d'anthracite, courant dans la direction du nord au sud. A l'ouest, houille grasse et demi-grasse.—Excellentes mines de fer. Le Pekin Syndicate, société anglo-italienne représentée par M. Luzzati, en a obtenu la concession le 14 mai 1898 mais l'exploitation à l'européenne n'est pas encore commencée.

MONGOLIE

Dans la Mongolie, chinoise, de riches mines d'or, exploitées suivant les procédés européens, appartiennent à Li Hung-chang.

Sir Pritchard Morgan, membre du Parlement anglais, a aidé le vice-roi dans l'organisation de cette exploitation et il n'a pas cessé de s'y intéresser.

MANDCHOURIE

Près de Kirin et de Tien-pao-chang, mines de plomb argentifère et de cuivre. Des machines européennes avaient été mis entre les mains des Chinois qui n'ont pas su s'en servir. Le travail est arrêté.

Sables aurifères lavés par les indigènes.

CORÉE

Mines d'or et de charbon concédées pour vingt cinq ans à un Russe, un Allemand et des Américains qui exploitent.

FORMOSE

Dans le nord, où l'on a monté l'ancien chemin de fer de Woosung, mines de charbon exploitées par les Japonais. Mais le charbon est ligniteux et donne beaucoup de poussière. Mines d'or très riches exploitées par la population.

Traces de minerai de fer non exploité.

La principale richesse de Formose est le bois de camphre que fournissent d'immenses forêts.

25 octobre

M. Appay, inspecteur de soies, veut bien me sevir d'introducteur dans deux grands établissements manufacturiers de Shanghai, une filature de coton et une filature de soie.

Toutes deux sont la propriété de sociétés fondées avec les capitaux des Européens de Shanghai et elles vivent sous le régime anglais. Les actes sont enregistrés à Hongkong.

L'*International Cotton Manufacturing Co., Limited*, est située de l'autre côté de la rivière Whampoa, sur le territoire de Pootung, en face de la douane. Du Bund, on en apperçoit les vastes bâtiments et la haute cheminée.

Usine admirablement installée avec tous les perfectionnements modernes. Les prescriptions de l'hygiène et de protection contre les accident sont observés comme dans nos meilleures usines de France. Salles spacieuses, élevées, pleines de lumière et d'une propreté parfaite. Dans l'une d'elles, je compte quatre-vingt-dix rangées de métiers longs chacun d'une vingtaine de mètres. L'on peut se faire une idée de la dimension des ateliers.

La filature emploie 3000 ouvriers. Le travail est continu de nuit et de jour, mais, en ce moment, une crise sévit sur Shanghai et l'on ne travaille que quatre jours par semaine.

Les salaires des ouvrières varient de 10 cents (pour les jeunes enfants) à 35 cents, par jour. Les femmes gagnent en moyenne 25 à 30 3^{cts} soit 0,65 à $0,80^{cmes}$ de notre monnaie.

L'on file les cotons de Bombay, d'Amérique et du pays mélangés. Le coton chinois est très blanc, fin, solide, court mais moins tortillé que son collègue des Indes.

M. Jones, administrateur du Cotton Mill et l'un des plus affables *gentlemen* de la colonie de Shanghai, nous fait visiter le village chrétien construit pour les ouvriers de l'usine et leur famille. Un missionnaire catholique y réside habituellement.

Les maisons sont proprement tenues. Elles donnent abri à 6.000 personnes. Une petite planchette apposée à l'extérieur indique le nom et l'âge de chacun des habitants dont le nombre varie entre six et douze par demeure.

Des salles-réfectoires reçoivent les Chinois qui vont y prendre leurs repas ou se rafraîchir dans le courant de la journée. Police faite par des Hindous Sikhs au grand turban rouge.

Au fond de Hongkew, s'élève la *Shanghai Silk Filature Limited*. Retrouvé là deux Français échappés de la Villa des Fous, les frères Rey. Une véritable meute de chasse nous reçoit à la grille car les directeurs de la manufacture sont presque aussi enragés chasseurs que leur camarade Forest, le tombeur des "griffin" et le Nemrod de l'Extrême-Orient.

M.M. Rey nous font visiter les ateliers fort bien aménagés où près de douze cents femmes et fillettes travaillent les cocons.

Si les ouvrières pouvaient passer une heure dans ces hangars malsains de Macao où s'entasse le millier de fileuses de la manufacture chinoise, elles apprécieraient sans doute plus encore les avantages du progrès européen.

Très original ce travail.

Une longue table de fer. D'un côté, des fillettes qui jettent des cocons dans une bassine d'eau à 80 degrés. Puis elles referment hermétiquement la cuvette dont le couvercle soutient une brosse à l'intérieur. Au moyen d'une manivelle, cette brosse est mise en mouvement par la jeune ouvrière. En quelques secondes, les fils de soie auparavant serrés, collés les uns contre les autres et que l'on n'aurait pu dévider se ramollissent et se séparent par le frottement.

Les cocons passent alors à l'ouvrière plus âgée qui se trouve de l'autre côté du métier. C'est la fileuse, qui, d'un coup de doigt rapide rattache le *brin* du nouveau cocon au *brin* qui va disparaître, son cocon épuisé. Chaque fileuse a quatre bassines dans son domaine.

Tous ces métiers sont dits *à tablette*. Le fil est simple et tordu sur lui-même.

Dans la salle voisine les métiers *Champon* reçoivent deux fils simultanément tordus. Les enfants se servent ici d'un petit balai pour préparer les cocons dans l'eau chaude.

La surveillance est confiée à des Italiennes.

A la sortie des ateliers, une violente discussion s'engage entre deux femmes dont l'une est ouvrière à la filature. Il faut l'intervention de M. Rey pour que le calme se rétablisse.

Les discussions entre Chinois sont fréquentes et le vocabulaire des injures que les enfants eux-mêmes se lancent à la face, dépasse en richesse tout ce que nos imaginations européennes peuvent concevoir. Les rixes par contre sont extrêmement rares.

Depuis six mois que je coudoie presque chaque jour des Chinois de toute catégorie sur les quais, dans les fumeries, les maisons de thé, les bouges, partout où j'ai rôdé, je n'ai vu qu'une seule fois des Chinois en venir aux mains.

Rencontré dans ce faubourg de Hongkew de nombreuses brouettes qui transportent des ouvrières à petits pieds.

A l'heure de la cessation du travail, l'on peut voir une longue file de ces véhicules correctement alignés le long des trottoirs et attendant leur clientèle de chaque jour.

Les femmes se pressent six ou huit sur chaque whee-barrow. En voici un chargé de neuf jeunes filles mais, dame, elles ne font pas partie de la société des cent kilogs.

Visite aux *godowns* de MM. Racine et Ackermann au faubourg de Sinza. C'est l'une des manifestations les plus topiques de l'intensité commerciale de Shanghai.

Un *godown* est un vaste magasin qui sert soit à la maison de commerce elle-même, soit à des négociants qui paient le magasinage jusqu'à l'enlèvement de la marchandise, soit enfin au warrantage qui se fait rarement au dessous du taux annuel de 6 et s'élève parfois jusqu'à 12 pour cent.

Aussi les produits s'entassent-ils dans les immenses bâtiments de Sinza, le long du Soochow Creek où le perpétuel mouvement des jonques fait le va et vient des marchandises d'Extrême-Orient.

Ce sont quarante mille caisses de cet excellent thé que nos mondaines serviront à leurs amies du "five o'clock". Entassé dans des boîtes cubiques, le thé vert, d'abord enveloppé dans du papier est placé dans le revêtement d'étain et de plomb de la caisse entourée à son tour de feuilles de bambou puis de fibres tressées. La précieuse plante est donc bien à l'abri. Chaque boîte de 25 centimètres cubes pèse 30 kgs, et vaut une quinzaine de taëls soit approximativement de 52 à 53 francs.

Voilà d'énormes balles de coton et de non moins volumineuses balles renfermant des cocons. Chacune de ces dernières sera vendue de quatre à cinq cents francs; les six mille balles accumulées sous mes yeux représentent donc une respectable série de millions.

Puis, les graines de sésame, toutes petites, et agréables au goût, qui serviront à la fabrication de l'huile ou entreront sans être broyées dans les pâtisseries et les sucreries dont les Chinois sont si friands. Le nougat de sésame et d'amande est réellement délicat.

En rentrant, assisté à une chasse originale.

C'est l'heure à laquelle des milliers de petits oiseaux viennent en piaillant, chercher dans les arbres du Bund, une place pour la nuit. Des Chinois, évitant la surveillance de la police, se placent sous les arbres. Ils ont à la main trois morceaux de bambou qui s'emboîtent les uns dans les autres comme les scions de nos cannes à pêche démontables. L'extrêmité de leur perche est enduite de glu. Ils cueillent de la sorte les petits moineaux, les descendent et les escamotent dans une musette avec une dextérité inouie.

Quelle fin cruelle pour ces pauvres oiselets si gais, si pimpants et qui donnent tant d'animation à cette jolie promenade du Bund!

27 octobre

Un coup d'œil sur le théâtre de l'échauffourée du mois de juillet dernier.

Les journées de typhon empêchaient toute longue promenade; elles m'ont permis de m'éclairer sur ces événements qui ont si vivement ému la population européenne de Shanghai et qui préoccupent en ce moment nos diplomates.

Arrivons au récit scrupuleusement exact des faits complètement dénaturés par la presse étrangère et surtout par la presse chinoise qui exerce sur le peuple une influence avec laquelle on ne compte pas assez.

Nous savons déjà qu'en vertu du traité de Whampoa (24 octobre 1844) et de la proclamation-décret du 6 avril 1849, la France possède à Shanghai, à titre de concession, une vaste étendue de terrain nettement délimitée. Cette concession emporte pour nos nationaux le droit d'expropriation des occupeurs antérieurs.

En conséquence, tout Français peut, moyennant une déclaration—que dans l'espèce on appelle application—faite au consulat dn Shanghai, indiquer son intention de devenir propriétaire de telle parcelle du terrain concédé à la condition d'offrir au propriétaire antérieur une somme équivalente à la valeur de la dite parcelle.

Ceci posé, le conseil municipal de la concession française recherchait en 1897 un terrain destiné à certains travaux d'utilité publique devant surtout profiter à la population chinoise de la concession : une école pour l'enseignement des jeunes Chinois et un hôpital pour permettre de donner des soins médicaux gratuits aux résidents chinois pauvres.

Il jeta les yeux sur *le seul* terrain disponible dans les limites de la concession.

Il s'agissait de l'une des dépendances de la pagode des habitants de Ningpo qui occupent en fait, sinon en droit, comme nous le verrons tout à l'heure, trois parcelles séparées l'une de l'autre par des rues et des ruelles.

Celle qui nous occupe est, depuis 1874, entourée de murailles. Les Ningponais y enterraient jadis leurs morts jusqu'au moment où ils étaient réclamés par leur famille. Depuis une trentaine d'années aucun corps n'y a été déposé.

Je viens à l'instant de visiter ce terrain. Une végétation que guida seul le hasard du vent semant les germes a envahi cette solitude. Partout des herbes folles, des arbres de toute espèce. Aucune stèle, aucun monument funéraire. Rien qu'un champ presque carré d'un hectare environ avec quelques flaques d'eau, le tout ceint d'une muraille de deux mètres de hauteur.

Tout autour, au dedans comme au dehors de la concession française, grouille une population chinoise très dense, répandue dans les nombreuses maisons qui bordent les rues correctement tracées.

Or donc, le conseil municipal ayant fait estimer à sa plus haute valeur le terrain dont il s'agit, offrit aux administrateurs de Ningpo, contre remise des titres de propriété, une somme de 41.375 taëls.

Les Ningponais répondirent *par lettre du 21 juin 1898 qu'ils n'avaient aucun titre justifiant de leur propriété.*

Le conseil s'adressa donc par l'intermédiaire du Consul Général de France au seul représentant possible des propriétaires légitimes, c'est-à-dire au gouvernement chinois, dans l'espèce le commandant de cercle ou Taotaï, S.E. T'sai.

Comme tous les fonctionnaires du Céleste Empire qui se trouvent dans une situation difficile, le Taotaï excité sous main par les Ningponais contre les *diables d'occident* chercha à biaiser mais se garda de répondre d'une façon positive.

Les pourparlers ne recevaient pas de solution. Le conseil municipal, désireux de voir s'élever les constructions dont le besoin se faisait sentir pressait le Consul Général, M. de Bezaure, d'en finir avec cette question qui ne pouvait s'éterniser.

L'on avertit le Tantaï de la prise de possession du terrain, sa valeur étant déposée dans une banque et à la disposition du légitime propriétaire, aucune objection n'étant soulevée d'autre part relativement à l'importance de cette estimation.

Le mandarin répondit verbalement que si l'on s'emparait du terrain il y aurait des troubles. Il alla même jusqu'à envoyer à plusieurs Françaises des lettres signées de sa main pour les prier d'intervenir auprès de leur mari. Les menaces pas plus que les prières du mandarin de Shanghai ne pouvaient déterminer les Français à ne pas faire respecter leurs droits.

Nous nous trouvons—il est utile de le répéter, car de nombreuses inexactitudes ont été commises à ce sujet dans les articles de la presse européenne—en présence d'une parcelle qui, sans aucune contestation, est située dans le périmètre de la concession française et ne borde même pas ce périmètre.

Le 16 juillet à 6 heures du matin, M. le comte de Bezaure, Consul Général de France, et M. Claudel, Consul suppléant, se rendirent sur le terrain en compagnie de M.M. Bard, président, et de Malherbe, secrétaire de la municipalité. Quatre-vingts matelots de l'*Eclaireur* se trouvaient massés aux environs près du poste de la police française, pour parer à toute éventualité.

On pratiqua trois brèches d'une dizaine de mètres comme signe de prise de possession. Tout se passa sans encombre.

Peu à peu cependant la foule s'amasse. Des excitateurs circulent dans ses rangs. L'émeute promise se prépare. La compagnie des volontaires français est convoquée et commence à faire des patrouilles.

Les Chinois se portent vers les maisons de deux Français, MM. Houllegatte et Meudre. Ils détruisent le mur de cloture de la première et pillent la seconde ; des briques sont lancées sur les soldats.

La répression devient nécessaire. Elle s'opère sans coup de feu et à minuit la ville est calme.

Le lendemain 17 juillet, il devient manifeste que les esprits étant surexcités par les meneurs, des troubles plus graves vont se produire. Un détachement des matelots de l'*Océanien*, le grand courrier des Messageries Maritimes, avait gardé le Consulat pendant la nuit.

A sept heures du matin, des émeutiers, la lie de la population chinoise de Shanghai, apparaissent armés de piques, de bambous effilés et de coutelas. Ils

démolissent une des murailles du poste de police pour envahir le corps de garde de l'est. En même temps les briques, les pierres, les tuiles cassées pleuvent sur nos marins.

Sommation est faite vainement à la foule. Après une décharge à blanc, quatre marins reçoivent du commandant Texier, de l'*Eclaireur*, l'ordre de tirer sur les émeutiers. Trois hommes tombent et la foule se disperse en hurlant.

D'un autre côté, sur le quai de la Brèche, les mêmes troubles se produisent à la même heure démontrant bien l'organisation de l'émeute et nécessitent également l'usage des armes. Deux, puis sept Chinois, sont tués, Total : douze morts.

A partir de ce moment et en raison de l'attitude énergique des marins et des volontaires le calme n'est plus troublé.

Les négociations commencent. Elle continuent à l'heure actuelle. Les trois brèches ne seront pas fermées.

Il nous reste à examiner l'état de la question.

Deux mots d'historique. En 1863, une réunion des propriétaires fonciers de Shanghai avait, sur la demande du Consul de France et du conseil municipal, proposé un plan de voirie et établi un tracé des différentes rues de la concession, en faisant à l'administration abandon du terrain nécessaire au percement de ces rues régulières. Le plan fût approuvé.

Dans les environs des terrains occupés par les Ningponais, deux rues étaient prévues au tracé, celles de Ningpo et de Saigon. Lorsque, en 1874, il devint nécessaire de passer sur ces terrains pour suivre le plan de voirie, les administrateurs de Ningpo demandèrent au conseil municipal qu'on ne donnât pas suite au projet.

Malgré les instances du consul de 1874, M. Godeaux dont l'attitude à cette époque fût vivement critiquée et qui, notamment, se servait comme interprète d'un des administrateurs de la pagode, malgré, dis-je, le désir du Consul, la municipalité de Shanghai ne crût pas devoir abandonner son plan et voulut au contraire faire disparaître du centre d'une agglomération déjà compacte le cimetière qui n'avait plus de raison d'être à cette place.

Une émeute s'en suivit sans aucune répression officielle. Plusieurs Européens furent grièvement blessés, des maisons pillées. En se défendant, les Français tuèrent quelques Chinois à coups de revolver, et, chose fantastique, des indemnités furent versées aux familles des "victimes" chinoises.

Les émeutiers de 1898 ayant conservé le souvenir des sommes payées jadis firent rechercher les bases des conventions de cette époque. Au cours de ces recherches, le Taotaï découvrit un acte signé par M. Lemaire, consul intérimaire de France à Shanghai en 1878, aux termes duquel, les Français s'interdisaient à *toujours* le droit de troubler les possesseurs de la pagode et de ses dépendances, moyennant le versement par les Ningponais de 37,000 taels sur lesquels 7000 devaient être distribués aux victimes de la répression.

Mais la question se corsa lorsqu'on découvrit à Pékin le texte français de ce singulier accord *que les intéressés chinois n'avaient jamais invoqué.*

Il n'y est en aucune façon parlé d'abandon perpétuel d'un droit. La situation, conclut le document, est laissée dans le *statu quo.*

Or, le Ministre de France à l'époque, M. Brenier de Montmorand, était venu à Shanghai en 1878 pour terminer cette affaire. Deux jours avant la signature de l'acte, il avait pris séance au conseil municipal et déclaré que les difficultés étaient aplanies aux conditions suivantes: les Français ne toucheraient pas à la pagode elle-même: ils ne continueraient pas le percement des rues de Saigon et de Ningpo. De leur côté, les Chinois s'engageaient à ne plus déposer de cercueils dans la pagode.

Depuis cette époque les cercuils se sont acumulés par milliers au point que, l'an dernier, le Consul Général dû intervenir énergiquement pour les faire disparaître. Il en reste encore à l'heure où j'écris environ six cents entassés dons la dite pagode. (1)

D'autre part le conseil municipal respectait en 1898 ce qui avait été porté à sa connaissance de l'accord intervenu.

Il ne touchait pas à la pagode, ne demandait pas la prolongation des rues de Saïgon et de Ningpo. Il se bornait à réclamer dans les conditions les plus légales et dans un but essentiellement d'intérêt public, l'expropriation d'un terrain séparé de la pagode par une rue de huit mètres en plein exercice, la rue de Palikao, terrain absolument inutile depuis plus de trente années et qui, par les cadavres qu'il pouvait contenir, était une tache au milieu d'une agglomération compacte.

Les Ningponais objectent le respect des cadavres qui tient tant au cœur des Chinois.

(1) Depuis, tous les cercueils ont été enlevés.

L'on répond avec quelque raison qu'une autre congrégation voisine de de celle qui nous occupe a, sans la moindre réclamation, fait exhumer les corps de ses affiliés pour le percement des rues qui entourent la pagode de Ningpo,—que les administrateurs de cette dernière pagode ont, eux-mêmes pris de semblables dispositions pour la partie de leur cimetière située hors des limites de la concession française et qu'ils ont vendu ce terrain à bâtir contre de bons deniers sonnants et trébuchants,—enfin que tout dernièrement encore l'administration chinoise a établi la gare de Woosung sur l'emplacement d'un cimetière d'où elle a enlevé 3,500 cercueils.

L'on voulait simplement tenir les Français en échec.

Le seul point qui doive nous préoccuper est l'inexplicable convention de 1878.

En vertu des traités le texte français fait seul foi.

Comment diffère-t-il du texte chinois?

Comment se fait-il qu'il n'ait jamais été notifié au conseil municipal, pas plus que le texte chinois aux intéressés de Ningpo qui reconnaissent n'avoir aucun titre?

Comment expliquer que cet accord soit en contradiction avec les déclarations faites par le Ministre de France au conseil municipal deux jours avant sa signature ainsi qu'en font foi les procès-verbaux du Conseil?

Est-il possible enfin que cet acte signé du seul Consul par intérim rétrocède des droits que la France tient d'un traité ?

Autant de questions délicates qui me paraissent engager de lourdes responsabilités et que nos diplomates auront à éclaircir.

Puissent-ils ne pas y perdre......leur chinois !

CHAPITRE DIXIÈME

AU THÉÂTRE FRANÇAIS.—LES RÉSERVOIRS DE TONKADOU.—UN GRAND SEIGNEUR HONGROIS—MONNAIES CHINOISES—LE TURF—LES VOLONTAIRES FRANÇAIS —LA PRESSE—LA VIE EUROPÉENNE—ZIKAWEI

28 octobre

La *Société dramatique française* de Shanghai offre une représentation à la colonie européenne.

Nous savons ce que valent d'ordinaire les soirées d'amateurs, aussi ne nous rendons nous pas sans inquiétude au Lyceum Théâtre.

Heureuse désillusion. Tout est parfait. Jolie salle qui rappelle celle des Menus-Plaisirs avec ses fauteuils, ses balcons, ses loges. son orchestre. Public select; les hommes en frac, les dames en toilette de soirée. Toute la grâce internationale s'est donné rendez-vous pour applaudir nos compatriotes.

Au programme, la *Fille encombrante*, une amusante comédie de Guimbourt jouée l'an dernier à Déjazet. Sur les planches, deux charmantes jeunes femmes de la société de Shanghai donnent, en véritables artistes, la réplique à quelques uns de nos amis de la Villa des Fous: Chosseler, Lemière, Payan, Chapeaux. Ils ont trouvé en M. Portier, l'un des anciens résidents de Shanghai, le modèle des chefs de file.

Excellents , nos amateurs. La *Fille encombrante* est lestement enlevée.

Et pendant que je vois le rire secouer toute cette salle, je me dis que ce n'est pas l'une des moindres surprises de mon voyage que l'illusion de la France et de ses théâtres trouvée ce soir à quatre mille lieues de la place de l'Opéra.

Elle est réellement bien vivante cette colonie française de Shanghai qui réussit à grouper autour d'elle l'élite de la société internationale de cette grande et industrieuse cité.

Bravo, les amis!

29 octobre

Une visite aux "waterworks" c'est à dire aux réservoirs d'eau potable que le municipalité française fait construire en ce moment à trois kilomètres environ de la concession.

En passant, sur le quai de France, un coup d'œil aux immenses docks de la "China Marchants", compagnie chinoise de navigation.

Plus loin, le poste de police de l'est construit en briques rouges. Une des murailles de l'enceinte a été complètement démolie par les Chinois lors des événements de juillet dernier. L'on peut juger de la fureur de ces énergumènes en voyant ainsi détruite sur une longueur de vingt mètres, une muraille neuve, solidement bâtie, haute de plus de deux mètres, portant une brique et demie d'épaisseur et surmontée d'une corniche en ciment.

Nous sommes sur le quai chinois de Tonkadou, route superbe, bien macadamisée et garnie d'un garde-fou du côté de la rivière.

Sur le Whampoo, une inyraisemblable quantité de jonques de toute nature où grouille une intense population.

De l'autre côté de la route, des maisons chinoises, bâties en dur. L'abattoir des porcs ; l'usine électrique indigène, piètrement installée. Des chantiers où s'étalent des centaines et des centaines de gros troncs d'arbres. Quelques uns sont contournés. Ils serviront à construire l'avant et l'arrière relevés des jonques. Des jarres de terre vernissée qui s'élèvent très haut en pyramides curieusement assemblées.

Le drapeau français apparaît. Nous arrivons aux réservoirs par le quai de Bezaure.

Les travaux couvrent une surface considérable. Les trois bassins de troisième décantation contiendront chacun 45.000 mètres cubes. L'eau de la rivière sera recueillie à marée haute pour circuler lentement en zigzags par toute une série de petites cellules où elle abandonnera ses impuretés.

Le travail est entrepris directement par la municipalité française.

J'examine les ouvriers parmi lesquels beaucoup de gamins de sept à douze ans qui travaillent avec un courage extraordinaire. Il faut voir ces marmots porter sur leur bambou des baquets d'eau, de mortier, de ciment en poussant le cri guttural des coolies, ou encore, perchés sur la crête d'une muraille, tailler leur brique d'une coup de truelle et l'aligner dans une couche de mortier avec l'attention et le coup d'œil d'un maçon consommé. Vraiment drôle ! . . . . . .

SHANGHAI



LA FILLE ENCOMBRANTE

Le chef des travaux m'explique que, d'après les habitudes du pays, l'on embauche un ouvrier pour le salaire quotidien de 40 cents avec faculté pour lui de se faire suppléer par un gamin qu'il surveille plus ou moins et auquel il donne chaque jour la valeur de trois ou quatre sous de France.

Ces enfants sont très courageux et je ne me lasse pas d'admirer les pauvres petiots qui ploient sous le faix des charges.

Dimanche 30 octobre

Un savant hongrois, le comte Eugène de Zichy, chambellan et conseiller intime de S. M. l'Empereur d'Autriche, membre du parlement hongrois, vient d'arriver à Shanghai avec un groupe de professeurs archéologues, philologues, ethnographes et géologues. Ajoutons un photographe dessinateur et nous aurons complété la liste des compagnons de route que le comte vient de promener à travers l'Asie.

Admirable, l'existence de ce grand seigneur consacrant à la science une fortune que tant d'autres gaspillent follement!

C'est le troisième grand voyage scientifique entrepris par le comte de Zichy. Partie au commencement de février, l'expédition s'est dirigée par Odessa et le Caucase vers la mer Caspienne et la mer d'Astrakan; elle a visité les Kalmouks, les steppes des Khirgiss,—suivi entre le Don et le Volga la voie jadis parcourue par les peuples migrateurs,—fouillé les tumuli qui ont permis d'enrichir l'histoire de documents précieux,--traversé le pays des Thouvas, des Baschirs, des Morodvines, des Tatars,—remonté à Kasan dont les musées renferment de superbes collections ethnographiques; puis, par Péra et Ekatérinimbourg, poussé jusqu'à la mer Blanche pour redescendre jusqu'à Tobolsk, Omsk, Taïga, Tomsk, les monts Altaï et Irkousk.

Le Baïkal est franchi. Dans les tribus des Bouriates, des Tougouses et des Ostiakes les savants recherchent les traces de l'antique religion chamaniste. Enfin, par la Mongolie, Ourga et le désert de Gobi, ils atteignent l'empire chinois et sa capitale actuelle.

Dans cette ville, le comte de Zichy avait un objectif d'un intérêt supérieur pour son cœur de savant patriote.

L'on sait qu'au XIIIe siècle, les Mongols, sous la conduite de Batou Chan, vinrent envahir l'occident, dévastant tout sur leur passage. Ils enlevèrent vers l'an 124 les archives de Hongrie, de Pologne, de Silésie, de Bohême et

du sud de l'Autriche, puis repartirent par la Bulgarie en emmenant avec eux 350.000 prisonniers qu'ils massacrèrent par la suite sans pitié.

Arrivés devant Kara Koroum, cette capitale de l'Empire Mongol dont les traces ont disparu, Batou Chan en trouva les portes closes. La veuve du Chaghan Kopratina, avait fait élire au pouvoir suprême un ennemi du triomphateur, le jeune Kouchouk Chan, neveu de Ogatoii Chan. Le chef victorieux se sépara de ses ingrats compatriotes et alla fonder sous le nom de Santou une ville qui devait devenir la capitale de l'Empire du Milieu.

Sous la dynastie des Ming, en effet, la ville déplacée de trois ou quatre kilomètres vers l'est prit l'emplacement actuel de Pékin.

Les archives d'occident de l'an 900 à l'an 1240 avaient été emportées avec le butin. C'est à Pékin dans le palais de Mac-li-dam, l'un des quatre-vingt six palais impériaux qu'ont été déposés ces précieux documents.

Aucun Européen ne peut pénétrer dans son enceinte, mais le comte de Zichy, reçu en audience par le Tsong-li-yamen, frappa d'étonnement les lettrés du Céleste Empire en leur faisant connaître ce dépôt que la plupart ignoraient appuyant son affirmation de preuves défiant toute critique. Il demanda qu'un savant chinois entreprit sur ses indications un travail de recherches qu'il rétribuerait largement.

Mais le moment était peu favorable. La révolution de palais venait d'éclater et les hauts mandarins avaient à s'occuper de tout autre chose que d'archives.

Le Tsong-li-yamen a cependant avisé aujourd'hui même le savant hongrois que deux lettrés étaient désignés pour copier les manuscrits sous la direction d'un mandarin et faciliter ainsi ses travaux historiques.

Le vieux Li Hung-chang qui a donné audience au comte de Zichy lui a paru fatigué et hanté par une idée fixe, celle de la richesse.

—Vous devez être bien riche, disait-il au noble étranger?

—Je ne me porte pas mal

—Votre parent que j'ai rencontré jadis avait beaucoup d'argent. Etes-vous plus riche que lui?

—Nous ne nous laissons manquer de rien, ni l'un ni l'autre.

Puis, après quelques phrases sans grand intérêt, le vieux renard demande au comte s'il existe en Hongrie un impôt foncier. Et le savant répondant affirmativement.

—Combien payez vous d'impôt de ce genre?

—65.000 florins.

—Ah ! s'écrie l'ancien vice-roi, avec un sourire de triomphe, vous voyez bien que vous êtes colossalement riche.

Tout à coup se rappelant le meurtre récent de l'Impératrice d'Autriche, il demande au comte :

—Mais pourquoi avez-vous tué votre Impératrice?

—Nous avons tué? Entendons nous.

Et notre voyageur d'expliquer à Li Hung-chang que l'horrible crime est l'œuvre d'un anarchiste, puis d'exposer en quelques mots ce qu'est cette lèpre envahissante de l'anarchie.

Le vieux mandarin, tout en reconduisant son visiteur, lui répétait avec insistance :

—Quand vous serez rentré en Europe, dites bien qu'en Chine nous n'avons pas d'anarchistes. Nous ne savons pas ce que c'est.

Pas d'anarchistes? Mais comment donc appeler ceux qui depuis six semaines font régner la terreur dans les sphères gouvernementales?

Comment qualifier cette vieille amie du vice-roi, l'Impératrice-douairière, qui fit trancher la tête des jeunes secrétaires de l'Empereur, de ces pauvres gens qui voulaient légalement le bien de leur pays, cette femme qui envoie en exil les plus dévoués serviteurs de la Chine et enlise davantage encore la nation tout entière dans la boue des exactions mandarinales? Mais voilà les véritables anarchistes !

Avant de quitter le comte de Zichy disons que le Czar Nicolas s'intéresse très vivement à ses travaux, l'a reçu longuement à Peterhof et lui a fourni toutes facilités pour son voyage.

Le noble explorateur ne tarit pas d'éloges sur la haute intelligence et l'élévation d'idées de l'Empereur de toutes les Russies.

Les voyages au Caucase et en Asie centrale donnant le résultat des deux premières expéditions du comte ont été publiés par lui à Buda-Pesth en hongrois et en français.

31 octobre

M. Raphaël Marty, chef de la grande compagnie de navigation française d'Extrême-Orient, actuellement de passage à Shanghai après un long séjour au Japon et dans la Chine septentrionale, veut bien m'initier aux richesses de sa collection de monnaies.

Le persévérant numismate a, depuis de longues années, fait la chasse à toutes les monnaies de métal ou de papier de l'Extrême-Orient, depuis le Siam jusques et y compris le Japon. La collection est presque complète aujourd'hui. Elle comprendra environ dix mille pièces. Au cours de ce dernier voyage, M. Marty a fait de vraies trouvailles.

On ne saurait rien imaginer de plus coquettement présenté que ces monnaies d'argent ou de cuivre encastrées sur un lit de satin dans une série de planchettes toutes de même dimension et qui glissent dans une armature comme les compartiments d'un séchoir à cigares.

Monnaies de toute forme et de tout âge, les unes rondes et pleines, les autres trouées ou en lingots grands et petits, allongés, aplatis, creusés en sabots, en pirogues, taillés en couteaux, en clefs, en fers de bêche...Sapèques vulgaires usées par le frottement, précieux lingots de riches commerçants, souvenirs des âges anciens que l'on a découverts dans la profondeur des sépultures.

Mais combien ici aussi le truquage est devenu un art véritable !

M. Marty a acheté aujourd'hui, sous condition, une pièce presque introuvable. Forte somme promise si la monnaie est authentique, perte pour le marchand si elle est fausse. Voulant en avoir le cœur net, le collectionneur vient de casser un fragment de la monnaie qui affecte la forme d'un long couteau ; la cassure laisse voir que la pièce n'est pas en cuivre rouge bien qu'admirablement imitée et que, par suite, elle est absolument sans valeur. Le marchand l'a reconnu lui-même.

Deux mots sur la monnaie chinoise. (1)

On n'emploie en Chine que l'argent (taël ou dollar) et la monnaie de cuivre (sapèque). Pas de monnaie d'or. Des billets sont émis par quelques banques comme la Chartered, la Hongkong and Shanghai, l'Imperial Bank of China et diverses autres maisons chinoises.

Mais hâtons nous de dire que le taël n'est pas en réalité une monnaie ; c'est un poids. Un taël est une once, du malais *tail* (37 gr 32).

Dans la pratique des affaires un taël veut donc dire un lingot d'une once.

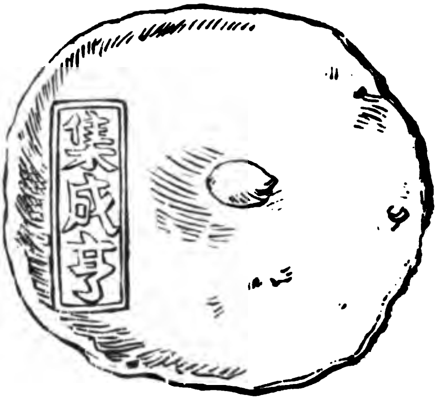
Mais peu de ces lingots sont fondus à ce poids. La plupart représentent trois, cinq, dix, cinquante once ou taels d'argent. On les coule en forme de

(1) A consulter: *Notes sur la monnaie et les métaux précieux en Chine*, par M. Tillot et S. Fischer, Bureaux de l'*Echo de Chine*, Shanghai.

SYCEE DU SE-TCHOUAN



PROFIL



FACE INTÉRIEURE

SYCEE DE SHANGHAI



PROFIL



FACE INTÉRIEURE

sabots dans le creux desquels sont apposés les cachets officiels. Les lingots s'appellent à proprement parler des sycees (pr. saïci).

L'on conçoit que la valeur du taël varie avec le cours de l'argent. Elle s'était élevée, il y a quelques années, jusqu'à 7 et 8 francs, aujourd'hui le cours est approximativement de 3.50.

La monnaie usuelle est le *dollar* ou *piastre*. Comme dans tout l'Extrême Orient, depuis Singapour, c'est la piastre mexicaine qui est la plus communément répandue dans la circulation.

Les commerçants et banquiers chinois de Shanghai marquent à l'encre "de Chine", naturellement, les dollars qu'ils ont vérifiés.

De nombreuses pièces fausses sont lancées dans le public. Aussi trouve t-on à chaque instant dans les maisons de commerce des employés éprouvant le son des dollars. Quand ils reçoivent un paiement, les Chinois placent une piastre en équilibre sur l'extrêmité de l'annulaire ou du médius de la main gauche et la font tinter avec une autre piastre qu'ils tiennent de la main droite. Les dollars se succèdent rapides sur le bout du doigt et passent, soit à droite soit à gauche de l'opérateur, suivant qu'ils sont de premier, de deuxième ou de troisième choix. C'est qu'il y a en effet trois catégories dans lesquelles les pièces ayant cours sont classées suivant la richesse de leur titre. Les banques n'acceptent que les "number one". A la seule épreuve rapide du son, leurs employés font le classement sans erreur.

Il n'est peut être pas de pays où l'on puisse se débarrasser moins facilement d'une pièce douteuse. Les petits marchands de Shanghai recevant un dollar courent aussitôt chez un ces changeurs qui pullulent dans les concessions comme dans la cité chinoise et soumettent la pièce à son contrôle.

On fabrique des dollars chinois à Canton et à Shanghai. Ils ont un dragon comme effigie.

Les *sapèques* sont des monnaies de cuivre avec un alliage de zinc. Chaque sapèque représente la millième partie d'un taël.

Elles varient donc comme le taël, mais pas toujours dans les mêmes proportions. Vers 1860 ou 1870 l'once d'argent avait l'équivalence de 1400 à 1700 sapèques alors que, de nos jours, son cours varie entre 1100 et 1200 ; la valeur des sapèques correspond ainsi à 800 et 850 par dollar. Ajoutons que ce cours des sapèques varie suivant chaque province et presque même chaque localité.

1er novembre

Singulière la Toussaint à Shanghai !

Les Anglais ne connaissent pas cette fête qui tient tant au cœur des Français. Aussi le mouvement commercial n'est-il pas ralenti malgré le son des cloches qui appellent les fidèles à l'Eglise St Joseph.

Un groupe de marins anglais et irlandais, sous le commandement d'un officier, est conduit à la messe. Ils marchent sans armes, les matelots, mais au pas, en service, et chacun tient à la main son livre de prières.

2 novembre

Rien ne chôme non plus pour le Jour des Morts. Bien mieux, hier ont commencé les courses d'automne que les *gentlemen* du *Race Club* offrent à la société shanghaïenne.

Poussons une pointe jusqu'à l'extrémité de Nanking Road où s'étend la superbe piste d'un mille environ de longueur.

Les alentours de l'enceinte sont encombrés d'une foule considérable de Chinois de tout rang. Pas de palissade ; un large fossé sépare le champ de courses de la rue. Aussi les Célestes ont-ils installé des estrades et les riches équipages des faces jaunes stationnent-ils au dehors. De cette immense multitude s'élève une clameur assourdissante lorsque les chevaux défilent au galop devant elle.

Aux tribunes comme dans l'enceinte rien que des Européens, mais une société nombreuse et élégante avec son pari mutuel, sa musique, son buffet, son restaurant. On se croirait à mille lieues de la Chine.

Tous les coureurs sont *gentlemen*. Et les courses durent quatre jours.

Lorsque le vainqueur rentre, il passe devant les tribunes aux applaudissements de la foule. La femme ou la sœur du sportsmen tient à honneur de guider elle-même, par la bride, la rentrée à l'écurie du cheval qui vient de se couvrir de gloire.

L'on voit qu'à Shanghai, les résidents européens ne mènent pas précisément une vie d'ermites dans le désert.

3 novembre

Encore les courses ! Je m'y rends en flâneur après déjeûner par les rues chinoises et les ruelles de la concession internationale.

Je trouve un intérêt toujours nouveau dans l'observation de cette vie exotique qui me fait admirer sans relâche cette activité étonnante des fourmis jaunes.

SHANGHAI



UNE RUE DE LA CONCESSION INTERNATIONALE

Beaucoup de restaurants. Les Foyot de l'endroit enferment du hâchis dans un morceau de pâte à laquelle ils donnent la forme d'une tomate. La boule est placée dans une espèce de fourneau exposé à la vapeur et la cuisson se fait à petit feu, au bain-marie.

Ici, un boulanger emploie un système de pétrin aussi simple que pratique. La pâte est placée sur une table, le long de la muraille. Attachée au mur par l'une de ses extrémités, une longue pièce de bois dont l'ouvrier tient en main l'autre bout. La face interne en est cannelée. Le boulanger enferme la pâte entre la table et son instrument auquel il imprime un continuel mouvement en dansant comme un sauvage. Lorsqu'elle a pris la forme d'une feuille assez mince, un autre ouvrier saisit la pâte et, avec un hâchoir, en fait de longues lanières qu'on lie par l'un des bouts. Le faisceau présente absolument l'aspect d'une collection de lacets jaunes. Les Chinois les mangent sans autre préparation.

Près de Nanking Road, des carrossiers construisent ces belles et commodes voitures, si nombreuses à Shanghai.

On élève, dans cette même rue, un immense bâtiment en briques rouges et un marché à étage avec charpente en fer. C'est, me dit-on, la nouvelle salle d'exercices des volontaires anglais et allemands ainsi que le marché de la concession étrangère.

Plus loin, c'est un barbier qui cure avec toute une collection de petits instruments les oreilles du client qu'il vient de raser.

Aux courses, il y a foule. D'élégantes toilettes portées par beaucoup de jolies femmes.

Voici le taotaï, S. E. T'sai, superbe dans sa robe de soie, avec, au milieu du dos et de la poitrine, une grande broderie carrée raprésentant un phénix aux ailes déployées. S. E. n'a pas misère. Elle ne ressemble en rien aux affamés de l'Inde. Les joues sont plus que pleines et la bedaine ferait honneur à Falstaff de pantagruélique mémoire. Un superbe collier de corail et de bois de jaô orne le cou du mandarin et lui retombe sur la poitrine.

Poule au pari mutuel ; d'autres poules sont organisées dans les tribunes et dans les cercles. Le *Shanghai Club* et le *Concordia* ont chacun leur tente dans l'enceinte des tribunes. On ponte ferme. Tel de nos amis a gagné 800 dollars dans les poules d'hier et d'aujourd'hui et tel gentleman que sa rougissante épouse fait défiler vainqueur devant les tribunes en a encaissé plus de 50.000 avec les chevaux de son écurie sur lesquels il a engagé des paris.

Presque tous les coureurs, pour ne pas dire tous sont Anglais ; ils montent ces excellents poneys chinois dont j'ignorais même la valeur jusqu'à mon arrivée à Shanghai.

4 novembre

Madame de Bezaure, la très gracieuse femme du Consul Général, remettra aujourd'hui leurs prix aux vainqueurs des concours de tir organisés par la compagnie française des volontaires.

C'est dans la salle des fêtes de la Municipalité que se trouvent réunis nos compatriotes en uniforme.

La musique de Shanghai entame la Marseillaise et chacun prend place dans la vaste salle très coquettement décorée.

Etonnante chaque jour davantage, cette ville de Shanghai.

Hier, on annonçait la guerre entre la France et l'Angleterre, et voilà que sur l'estrade prennent place, à côté de Madame de Bezaure, le capitaine français Bard le Consul Général de France, puis le Major anglais, casque en tête, près du lieutenant de vaisseau Amen, commandant le *Lion*, de passage dans notre port.

Dans la salle, à côté de nos 85 volontaires en tenue, d'autres officiers anglais et le commandant de la compagnie allemande, coiffé lui aussi du casque à pointe dorée.

La fête empruntait aux troubles récents de la pagode de Ningpo un caractère particulièrement émouvant. Aussi M. de Bezaure n'eût-il qu'à laisser parler son cœur pour féliciter les volontaires français de leur discipline et de l'énergie dont ils avaient fait preuve en ces circonstances difficiles. Inutile de dire que le Consul Général fut frénétiquement applaudi.

Le capitaine Bard, qui rentre en France et auquel succède M. Saint-Cyr Penot nommé aujourd'hui même, adresse un mot aimable aux nombreuses dames de l'assistance car elles n'ont pas hésité à envoyer leur mari au danger lorsque le devoir les appelait sous les armes.

Les lauréats du concours viennent recevoir leurs prix. Tous pensionnaires de la Villa des "Fous", nos amis Appay, Rey, Forest et Binder.

Chacun se rend dans la salle voisine tandis que la musique enlève l'entrainante Marche des Volontaires du maëstro Vinay.

Le champagne circule et les toasts se succèdent. Le Major anglais boit à la prospérité de la compagnie française dont le nouveau capitaine lui répond en termes des plus gracieux.



LA COMPAGNIE FRANÇAISE DES VOLONTAIRES

Dans cette ville de Shanghai les Français se sentent les coudes et vivent néanmoins en parfaite intelligence avec leurs voisins. L'on trouve ici une cohésion et un esprit patriotique que l'on voudrait voir dans beaucoup de nos colonies françaises.

Les volontaires n'avaient pas encore changé de tenue que le tocsin les appelait à l'incendie. La plupart d'entre eux sont en même temps *chevaliers de la pompe*. C'est à cent mètres de la municipalité que les flammes jaillisent d'une agglomération d'habitations chinoises.

Une vingtaine de maisons flambent comme un paquet d'allumettes. La lueur est terrible. Mais les pompes sont mises en batterie avec une rapidité merveilleuse. La distribution remarquable des bouches d'incendie vient en grand aide au dévouement de nos braves pompiers. Le feu est maîtrisé en une demi-heure.

Ils n'ont décidément pas le temps de s'ennuyer ici, nos compatriotes.

5 novembre

Shanghai possède une série respectable de journaux publiés en différentes langues. Il ne sera pas sans intérêt de suivre dès son éclosion ce mouvement de diffusion de la pensée qui s'est produit dans la grande cité de l'Extrême-Orient.

Le plupart des renseignements consignés ci-dessous sont dûs à l'obligeance de M. Lemière, le distingué rédacteur de l'*Echo de Chine*, ou tirés du rapport annuel de la Société pour la diffusion du christianisme dans ce pays.

Le samedi 3 août 1850 vit éclore le premier journal shanghaien sous le titre de *North China Herald* qui se publie encore aujourd'hui mais en étant devenu l'édition hebdomadaire d'un autre journal quotidien.

Douze ans plus tard, en 1862, parut le *Daily Shipping and Commercial News*, quotidien, qui prit bientôt, pour ne plus le quitter, le nom de *North China Daily News*.

Le succès de ces deux feuilles fut cause de la naissance d'une foule de publications qui disparurent rapidement presque toutes : *Shanghai Daily Times*, *Shanghai Times*, *Recorder*, *Evening Express*, *Shanghai News*, *Shanghai Evening Courier*, *The Cycle* (60 numéros), *Shanghai Budget and Weekly Courier*, *Shanghai Chronicle of Fun*, *Eact and Fiction* (3 mois), *Puck or Shanghai Charivari*, *China and Japan Sporting Magazine* (2 mois), *Evening Gazette*, *Common Wealth* (2 mois), *Far East*, *Rattler*, *etc.*.

Outre le *North China Daily News*, les quotidiens actuels de Shanghai sont le *Shanghai Daily Press*, (journal du matin), le *Shanghai Mercury* et le *China Gazette* (journaux du soir). Ces deux derniers font paraître une édition hebdomadaire.

Paraît également chaque semaine le journal *Union*. Citons enfin pour terminer la liste des publications anglaises le *Sport and Gossip*, journal de sport ainsi que son nom l'indique.

Un journal allemand *Der Ostasiatiche Lloyd* paraît tous les samedis depuis 1886.

Nos nationaux avaient fondé le 5 décembre 1870 le *Nouvelliste de Shanghai* dirigé par Mr. H. A. Béer qui le conduisit jusqu'au 31 décembre 1872.

Un autre journal, hebdomadaire celui-ci, avait vu le jour le 21 mars 1871. Il devait publier 45 numéros.

Le *Courrier de Shanghai*, hebdomadaire lui aussi, succèda au *Nouvelliste* mais n'eut qu'une existence de trois semaines.

En 1886 parût le *Courrier d'Extrême Orient*, journal quotidien avec édition hebdomadaire, mais il disparut à son tour en 1887.

Enfin le 11 septembre 1896, MM. J. Em. Lemière et A. Cunningham fondaient le *Messager de Chine*, journal hebdomadaire, qui devint quotidien le 7 avril 1897. Il parut jusqu'au 30 juin de la même année.

Le lendemain 1er juillet, l'*Imprimerie faançaise*, société anonyme par actions dirigée par un groupe de dévoués compatriotes à la tête desquels se trouvait M. Marcel Tillot, (1) lançait le premier numéro de *l'Echo de Chine* dont la rédaction était confiée à M. J. Em. Lemière.

Depuis cette époque, le rédacteur à la plume alerte et vigoureuse, défend sans relâche, avec l'aide des collaborateurs bénévoles qu'il a su grouper autour du journal, les intérêts français en Extrême-Orient.

La lutte est particulièrement difficile en cette période troublée. Les adversaires sont nombreux, puissants, tenaces. Il faut rendre cette justice au journal français de Shanghai que sans abandonner une parcelle de sa force, il a su s'imposer à l'estime de ses adversaires eux-mêmes par la dignité et la courtoisie de sa polémique. La société administre en même temps l'imprimerie commerciale connue sous le nom de *Presse Orientale* qui emploie cinquante ouvriers compositeurs, relieurs, etc., tous chinois, plus six japonais pour les travaux d'art.

(1) Aujourd'hui président du conseil municipal de la concession française, en même temps que directeur de l'Imprimerie française et administrateur-gérant de *l'Echo de Chine*.

Admirablement montée avec ses machines Marinoni, la Presse Orientale est très appréciée dans l'Extrême-Orient. Ses travaux sont dirigés par un typographe de grand mérite, M. H. Smith.

Mais il faut avoir vu l'une de ces colonnes du "Pays des Pagodes" après la première correction pour se rendre compte de ce que peut être la composition faite par ces braves Chinois dont pas un seul ne connaît un mot de français. Une triple correction est nécessaire et encore ! !

Quinze journaux publiés en langue chinoise viennent compléter la liste des feuilles shanghaïennes.

Le *Shen Pao* (Journal de Shanghai) né en 1872 est le plus répandu de tous; il tire à environ dix mille exemplaires et paraît tous les jours, donnant de bonnes informations tant sur la Chine que sur l'étranger. Sa politique est celle des réformistes modérés.

Le *Hu Pao* (Journal de la ville de Shanghai), 1880, (tirage quotidien 3.000). même genre.

Le *Sing Wan Pao* (Le Nouvelliste), 1892, (tirage 5.000), même genre que le *Shen Pao*.

Le *Sung Chiao Sing Pao*, 1894, et le *Ts'ih Jeh Pao* (les Nouvelles chinoises), 1895, paraissent une fois par semaine et sont les organes des sociétés protestantes.

Le *Su Pao* (Journal de Soutcheou), 1896, (tirage 3.000) qui circule principalement dans le district de Soutcheou et, depuis la révolution du palais, défend énergiquement les idées de réforme.

Le *Yu Shi Pao* (Journal comique), 1898, (tirage 3.000) qui paraît tous les jours, contient la chronique légère de Foochow Road, le quartier des théâtres et des cafés concerts. Il publie la photographie des plus célèbres demi-mondaines chinoises.

Le *Chi Wen Pao* (Rares nouvelles), 1897, quotidien.

Le *Siao Hsien Pao* (Pour passer le temps), 1897, quotidien.

Le *Tsu Pao* (La Gaité), 1898, quotidien.

Le *Ts'ai Feng-Paò* (Le choix de l'existence), 1898, quotidien.

Le *Nü Hsio Pao* (Journal de l'éducation féminine), 1898, tirage 1000. Qui l'eût cru? Voici le féminisme en Chine. Un comité de femmes chinoises publie tous les dix jours une série d'articles réclamant avec énergie le progrès de l'éducation du beau sexe dans l'Empire du milieu. Pends toi, Hubertine! Tout dernièrement le journal féministe racontait la vie de Jeanne d'Arc pour montrer aux Chinois qu'une femme avait sauvé le grand royaume de France.

Le *Chung Wai Jeh Pao* (Gazette universelle), 1898, (tirage quotidien 5.000) organe du parti réformiste à la tête duquel se trouvait le fameux Kang Yu-wei. Ce journal, publié en excellent style, fût proclamé par le jeune empereur l'organe officiel du gouvernement chinois,

Enfin le *Hui pao* ou *Twen lou* et *Revue Scientifique*, journal bi-hebdomadaire publié par les Jésuites de Zi-ka-wei et très répandu dans le monde lettré

Pour se mettre à l'abri des poursuites et des exactions, les journaux chinois se sont abrités sous le pavillon de différentes puissances. Le *Shen Pao* se réclame de l'Amérique, le *Sin Wan Pao* de l'Angleterre, le *Su Pao* et le *Chung Wai Jeh Pao* du Japon.

Plus de trente mille feuilles s'échappent chaque matin des presses chinoises de Shanghai. Leur prix varie de 4 à 10 cash (un centime et demi de France à trois centimes et demi) Le Chinois lit beaucoup; en passant dans les quartiers même les plus pauvres,—il est rare de ne pas rencontrer un ouvrier, un coolie, parcourant son journal.

La presse est certainement appelée avec le développement des voies de communication à jouer en Chine un rôle de plus en plus considérable.

6 novembre

A l'hôtel, vient déjeuner une famille shanghaïenne bien connue. Etonnement des pensionnaires. Renseignements pris, il paraît qu'au moment de faire mettre le couvert dans son "home," la maîtresse de maison avait vu disparaître tout son persounel à la suite d'une observation faite à son "boy number one" ou "caporal boy". Cocher, palefrenier, cuisinier. boys, grooms et jusqu'au dernier coolie, toute la domesticité avait déserté sans tambour ni trompette.

C'est une nouvelle manifestation de la solidarité chinoise. L'an dernier l'Hôtel des Colonies a prêté pendant quelques jours une partie de son personnel pour assurer le service d'un hôtel anglais que ses domestiques avaient abandonné.

N'entre pas qui veut dans la corporation des boys d'hôtel. Ces messieurs ont un cercle, un bureau, toute une organisation de secours et de défense.

Les maîtres sont en Extrême-Orient plus que partout ailleurs à la merci de leurs domestiques. Profitons de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur la vie de l'européen aux colonies.

Vie très large assurément. Les appointements des fonctionnaires, des chefs et employés de maisons le commerce paraissent élevés mais il est presque impossible si l'on veut tenir le rang de sa fonction et ne pas briser avec les traditions du pays, il est, dis-je, presque impossible d'accumuler des réserves.

Les moindres chambres meublées et elles sont rares coûtent quarante dollars, soit environ cent francs par mois. La division du travail parmi les gens de service étant une chose sacrée, vous n'obtiendriez pas d'un boy qu'il se livrât aux basses besognes de nettoyage et force vous est, tout homme de chambre que vous ayiez été au régiment, d'engager pour votre modeste logis de garçon un boy et un coolie. Il ne faut pas s'exposer à perdre la face.

La marche est pénible sinon impossible dans la journée. Les jeunes gens font emplette d'un djinricksha et louent un coureur au mois (7 à 8 dollars) ; les gens ayant de l'assiette possèdent chevaux et voitures. Quand je dis *chevaux*, je m'explique, car les Shanghaïens aux écuries les mieux pourvues n'attellent jamais à deux. Les étrangers de passage qui ont voulu rompre avec cette règle ont fait sensation profonde.

Et la voiture conduite par un grand *mafou* porte sur le même siège ou sur un strapontin d'arrière un groom ou petit *mafou*. Lorsqu'il s'agit de franchir un pont, d'entrer dans une allée difficile ou de passer à un tournant dangereux, le petit *mafou* saute de son siège pour guider le cheval par la bride. L'été pendant le stationnement de la voiture, il chasse avec un plumeau de crin les mouches qui importunent le cheval.

Puis, c'est la maison, le cuisinier, le marmiton, les amahs, le jardinier, le coolie-panka, etc., etc., Aussi les budgets des maîtresses de maisons bien tenues atteignent-ils des chiffres considérables.

En Indo-Chine, le cuisinier reçoit chaque jour une certaine somme par tête pour la confection de ses repas. Le même procédé n'est pas suivi à Shanghai mais le *squeeze* n'est pas moindre, bien au contraire.

Pas un fournisseur ne peut pénétrer chez un Européen s'il ne graisse pas les rouages domestiques. J'ai été dernièrement le témoin d'un fait dont je garantis l'authenticité absolue et qui me paraît assez typique pour mériter d'être rapporté.

Un de mes amis avait acheté chez un fournisseur de son choix des chaises en rotin. Rentré chez lui, il entend tout à coup une violente discussion sur le seuil de sa porte. Les boys ne voulaient pas laisser pénétrer le marchand qu'il ne leur eût abandonné un important pourboire. Sur le refus du chaisier de verser une somme aussi forte, on en était venu aux mains et les domestiques refusaient catégoriquement de laisser introduire dans la maison les objets achetés par leur maître. Celui-ci mit bon ordre à la querelle, prit possession des chaises, régla le

fournisseur et après lui avoir défendu de donner quoi que ce fût aux domestiques, envoya tout le monde au poste de police.

Le pauvre marchand avait un œil poché. Chose incroyable et cependant rigoureusement exacte, il revint le lendemain faire des excuses aux boys et leur remettre leur pourboire de peur de voir sa maison signalée et mise à l'index par tous les domestiques de maison.

Quant au vol ou plutôt au *chapardage* il est moins fréquent ici qu'en Indo-Chine.

Les Européens ont tous leur compte en banque et ne conservent par devers eux que des sommes insignifiantes. Tout, même les dettes les plus délicates, se régle par des bons ou *chits* que le créancier présente d'ordinaire pendant les premiers jours du mois suivant.

Pour l'échange des correspondances en ville, un système très pratique a été adopté. La lettre est remise à un coolie et son adresse inscrite sur un cahier ou "*chit book*". Le réceptionnaire émarge pour en accuser réception et souvent répond d'un mot sur le cahier lui-même.

De nombreux résidents possèdent un yacht de plaisance ou "house boat" qui sert aux excursions des dimanches. Si j'ajoute les tennis quotidiens après les heures des bureaux et des grands magasins qui tous ferment à cinq heures, les rallye-papers, la promenade en voiture ou à bicyclette dans les allées de Bubbling Well qui remplace les "tours d'inspection" d'Indo-Chine, les parties de canotage, les concerts quotidiens du jardin public, les nombreux bals de société, les auditions musicales, les représentations théâtrales d'amateurs ou de troupes de passage, l'on se convaincra que la société shanghaïenne ne néglige pas les occasions de se distraire.

7 novembre

Visite à l'observatoire de Zikawei à huit kilomètres environ de l'Hôtel des Colonies. Deux routes, l'une française, l'autre anglaise ; cette dernière, fréquentée surtout par les cavaliers, est trop poussiéreuse pour les piétons et les excursionistes en voiture.

Je me trompe en parlant du seul observatoire, car Zikawei est le centre d'une vie intellectuelle très intense dont nous étudierons toutes les manifestations, si possible.

Sur un mot d'introduction, les portes me sont largement ouvertes et je puis visiter en détail le groupe important qui entoure la résidence.

SHANGHAI



UN POSTE DE SOLDATS SUR LA ROUTE DE ZIKAWEI

C'est d'abord un collège où 164 internes chinois, dont les familles paient la scolarité, étudient les caractères et, dans la division supérieure, la langue française.

Admirables d'attention, ces enfants. J'assiste à l'emploi des deux méthodes d'instruction, la française et la chinoise.

Dans la première, le maître commence par donner le son du caractère et par en expliquer le sens aux élèves. La langue chinoise se compose en effet de signes qui sont pour le profane de véritables hiéroglyphes. Ces signes ont un son et une signification. L'on peut très bien savoir lire et articuler le caractère sans le comprendre. Les élèves commencent même souvent par apprendre à lire sans chercher à savoir ce que représente le son qu'ils émettent.

Les caractères chinois atteignent le chiffre de quarante à cinquante mille. Le code télégraphique du Céleste Empire en contient 9,000 des plus usités.

Le degré d'instruction s'élève avec le nombre des caractères que l'étudiant est parvenu à s'assimiler.

Dans la classe voisine, un vacarme infernal ne paraît pas troubler le professeur qui fait en ce moment réciter sa leçon au petit Chinois à mine futée qu'il a appelé près de lui.

C'est l'emploi de la méthode chinoise qui nous vaut tout ce bruit. Contrairement à ce qui se passe chez nous, chaque élève a une leçon différente de celle de son voisin.

Son intelligence, sa mémoire sont dosées par le professeur qui lui donne un travail en rapport avec ses facultés. Et chaque écolier d'étudier tout haut car il lui faudra réciter avec la tonalité juste les différents caractères qui lui sont dévolus.

L'on peut juger de la cacophonie produite par ces trente ou quarante voix aiguës d'enfants, qui chantent ou crient à qui mieux mieux.

Le professeur rectifie les sons qui lui parviennent inexacts, reçoit les élèves qui désirent lui demander des explications et fait réciter les leçons à tour de rôle, en y ajoutant toujours le commentaire utile pour que les élèves comprennent ce qu'ils étudient.

Je quitte le collège émerveillé de l'attention de ces enfants. Pas un ne se laisse distraire par son voisin ou par la vue des visiteurs.

Nous avons même pu les contempler sans que personne ne se soit aperçu de notre présence.

Sur les murailles des corridors, des tableaux non sans valeur exécutés par les orphelins que nous visiterons plus tard dans le voisinage du collège.

Au jardin, un parfum pénétrant de réséda. La Père qui me conduit me reprend. Ce n'est pas de notre plante de France que nous recevons la suave odeur ; le petit arbre que nous avons devant les yeux est le *Koei-fouo;* il reste toujours vert et a quelque peu l'apparence du lilas. C'est actuellement l'époque de sa floraison.

La bibliothèque de la résidence est admirablement fournie et renferme des trésors. Le département des *sinologues* satisferait les plus difficiles.

Il faut sortir de la maison pour arriver en quelques instants à l'Observatoire.

Précédé d'un petit jardin, le célèbre asile de la science aurait l'air d'une modeste maison de campagne de nos environs de Paris, n'étaient ce belvédère et cet anémographe qui tourbillonne au dessus de la toiture.

Le Père Froc, directeur, vient de faire les honneurs de son domaine au capitaine du *Natal* et à ses amis. Il sert en ce moment de cicérone à un groupe d'Anglais auquel je me joins.

Nous passons en revue les instruments des deux services qui fonctionnent à l'heure actuelle d'une façon complète à Zikawei, ceux de météorologie et du magnétisme terrestre. C'est l'un des premiers observatoires montés dans ce dernier but, dix ans même avant celui de Paris. Il renferme avec l'enregistrement photographique continu tout ce qui est nécessaire pour permettre aux marins de régler leur compas.

L'an prochain le service astronomique sera en plein exercice. Un équatorial a été acheté à Paris. Il fait route en ce moment vers Shanghai sous la direction du Père de Beaurepaire, ancien ingénieur de la compagnie de Panama.

Dans la salle des montres, voilà le bouton électrique qui, chaque jour, à midi précis, fait glisser une grosse boule noire le long d'un mât élevé sur le quai de la concession française.

L'observatoire de Zikawei reçoit par télégramme les observations quotidiennes de 42 stations météorologiques parmi lesquelles celles de Tomsk, de Koulja, d'Irkoust, du Japon, de Formose, de Manille, du Cap St Jacques, etc....

Les malles françaises et autrichiennes lui communiquent toutes les observations recueillies dans les voyages de Hongkong à Yokohama et vice versa. Les Pères s'entendent directement avec les capitaines des bâtiments d'autres compagnies. Ils ont ainsi distribué une vingtaine de baromètres enregistreurs dont les tracés leur sont envoyés après chaque voyage.

Le directeur des douanes chinoises vient d'adopter le code de Zikawei pour tous les postes sémaphoriques de la côte, ce qui permettra l'unification des signaux de Macao à Vladivostock. De l'observatoire, les tempêtes pourront être ainsi annoncées aux bâtiments par toutes les stations du littoral.

A Chefoo et à Shanghai, un service quotidien permet de se rendre compte chaque jour à midi de l'état de l'atmosphère pendant la journée de la veille et la matinée du jour même. J'ai déjà, à plusieurs reprises, consulté avec intérêt ces tableaux très nets et mis à la portée des profanes.

Les horloges et les téléphones ainsi qu'un coolie qui fait le service de Shanghai ont été fournis par les municipalités de cette ville.

Les compagnies danoise et chinoise font à titre gracieux les services télégraphique et téléphonique mais l'observatoire ne touche aucune subvention et les Jésuites en font tous les frais.

L'an dernier, quelques dons lui sont parvenus pour l'achat de l'équatorial dont nous avons parlé tout à l'heure (un peu moins du tiers de la somme totale). L'on va très prochainement installer la section d'astronomie.

Les travaux géodésiques ont été inaugurés par l'un des Pères de l'Observatoire, le P. Chevalier, qui a entrepris le relevé d'une carte très complète du Yangtse-kiang.

Ce religieux est allé jusqu'à Soui-fou, le point le plus extrême que l'on puisse atteindre sur le fleuve.

Il en est revenu en sondant toutes les trois minutes. La carte du Yang-tse-kiang est terminée, mais son auteur est au lit.

Je demande au Père Froc quelques renseignements sur la formation des *moussons*, ces grands courants qui s'établissent en sens opposé pendant presque la moitié de l'année.

La mousson d'été, me dit l'aimable savant, est dûe aux hautes pressions qui s'établissent dans le sud du Japon tandis que des pressions basses règnent en Mongolie et dans le nord de la Chine. Les plaines surchauffées du Tcheli qui voient par moment le thermomètre monter à 44° envoient du sol d'énormes masses d'air qui s'élèvent. Un violent appel se produit attirant les vents vers l'intérieur et détermine ainsi ce que l'on appelle la mousson du sud-est.

En hiver, au contraire, les hautes pressions règnent en Sibérie tandis que les pressions relativement basses s'établissent vers le sud jusqu'à l'équateur. La mousson se dirige d'abord au nord-ouest, mais aux environs de l'embouchure du Yang-tse-kiang, elle prend la direction du nord-est.

Et le directeur de me communiquer les règles suivantes établies par le savant Père Chevalier qui permettent de bien fixer les idées sur ces *moussons* dont on parle si souvent sans en connaître la nature.

1° La mousson d'hiver souffle en général du nord au cap Chan-tang, du nord-ouest au nord-est à Shanghai, du nord-est à Middle Bay (nord du canal de Formose), du nord-nord-est aux Pescadores (centre du canal), du nord-est à Lamock (centre du canal), et de l'est à Hongkong.

2° Dès les mois de mars et d'avril la mousson commence à se renverser sur la côte nord, Shanghai et le Cap Chan-tang ainsi que sur la côte sud à Hongkong, mais la mousson d'hiver reste encore pleinement dominante durant ces deux mois dans le canal de Formose.

3° En mai c'est la mousson d'hiver qui prédomine dans ce canal, quoique celle d'été commence à s'y faire notablement sentir. Cette dernière continue de progresser à Hongkong et achève de s'établir dans le nord.

4° Enfin au mois de juin la mousson d'été est établie sur toute la côte ; mais à cette époque, elle n'a pas encore dans le canal de Formose la fixité qu'avait celle d'hiver en mars.

Il est beaucoup question de Formose à propos des moussons ; c'est en effet une sorte de royaume des vents et bien exposé par suite au danger des terribles luttes aériennes. Presque tous les typhons sévissent aux environs de l'île sur le canal. Et le Père Froc de s'approcher d'un grand tableau noir sur lequel sont dessinées au fixe les côtes de Chine et les stations météorologiques. Le digne savant nous explique la marche du typhon des premiers jours de ce mois ainsi que les typhons du mois d'août.

C'est le cas où jamais de constater la vérité du brocart : Les voyages instruisent la jeunesse . . . . et même ceux qui l'ont perdue (1).

Traversons le petit jardin de l'observatoire pour rendre visite au père Heude, le savant naturaliste dont les travaux font autorité en Allemagne et en Angleterre, les deux pays d'Europe où l'on fouille avec le plus de patience et de persévérance ce vaste domaine de l'histoire naturelle.

Depuis 1875, le Père a entrepris la *Révision de la Zoologie de l'Asie Orientale*. Les gros volumes s'entassent avec des dessins d'une finesse remarquable et des planches coloriées, le tout exécuté par les orphelins de Tou-Sé-Wè (annexe de Zikawei), véritables artistes.

(1) Cette année le Père Froc s'est rendu en Indo-Chine sur la demande du Gouverneur Général pour donner son avis sur l'organisation d'une station météorolgique.

Le Père Heude est un vieillard à la longue barbe grise, aux manières un peu brusques mais très franchement cordiales. Il fait en ce moment, me dit-il, ses dispositions testamentaires car il ne veut pas laisser perdre le fruit de ses trente années de pérégrinations à travers tout l'Extrême-Orient.

Il y a sous vitrines, sur ces tables, dans ces salles de musée que je parcours une collection unique au monde de peaux et surtout de crânes de cerfs, de sangliers, d'ours, etc. . . .

Le Père Heude est allé recueillir en Cochinchine, dans les Indes Néerlandaises, aux Philippines, au Japon, dans l'archipel de Goto (12 spécimens), en Mandchourie, dans la Chine centrale, les différentes espèces de cerfs qui forment d'infinies variétés. Il a groupé ces espèces et étiqueté chacune de ces têtes dont les cornes s'élèvent droites ou recourbées, menaçantes ou semblant demander grâce.

—Comment donc avez-vous fait pour trouver une vingtaine de types dans ces îles Philippines d'où l'un de mes amis n'a pu en six années que m'envoyer deux spécimens, demandait au Père notre professeur Milne-Edwards ?

Voici un herbier d'une inestimable valeur.

Puis, dans ces vitrines, cinq cents espèces de coquilles terrestres dont quatre cents étaient inconnues et que le Père Heude a rapportées de ses douze années d'explorations dans la vallée du Yangtzekiang. Elles ont servi de base à la *Conchyologie fluviatile de la province de Nanking et de la Chine centrale.*

Voilà les crânes des antilopes des rochers, des gazelles de Gobi, etc.......et un amoncellement de matériaux d'études.

Mais, toute l'œuvre du savant de Zikawei se résume dans une nouvelle synthèse des dents de mammifères qui a été présentée en son nom à notre Académie des sciences, le 9 juin 1890, par M. de Quatrefages.

Le Père met en ce moment la dernière main à son œuvre qu'il va publier sous peu de jours.

Parti de la structure des mammifères adultes il a trouvé des règles qu'il considère comme fixes pour chaque groupe à ce point invariables et différenciant les dents, qu'il est impossible de confondre les groupes. C'est une destruction .....par les dents de la théorie darwinienne.

Or un naturaliste anglais, Woodward, qui s'est adonné à l'étude de l'embryologie dentaire chez les animaux vient d'arriver aux mêmes conclusions que le Père Heude. Les deux savants partis de points opposés ont obtenu un résultat semblable.

8 novembre

Il fait un temps superbe.

Quelle joie de pouvoir enfourcher une bécane après un si long abandon et de filer à toutes pédales par la superbe route de Bubbling Well pour gagner Zikawei par la route anglaise. Aux Yu-Yuen Gardens, obliqué légèrement à gauche. Une margelle de forme carrée, attire les regards et vaut un temps d'arrêt. Quelques Chinois sont accoudés et regardent à l'intérieur du trou.

Curieux de mon naturel et aussi par ma destinée de touriste, je descends de machine. Je suis au puits d'une source d'eau carburée qui a, paraît-il, une grande réputation dans le pays.

L'on sait que les Chinois ont la manie de la classification. Ils cataloguent tout. Les inscriptions en caractères disent que nous sommes en présence de la sixième source de la Chine au point de vue de l'importance.

La route tourne à gauche complètement à droite et nous fait traverser un petit village. Adieu les ombrages protecteurs! Elle est devenue bien poudreuse la pauvre route, mais la joie est si grande de dérouiller les articulations que les efforts de jarret passent inaperçus. De chaque côté, de nouvelles villas se bâtissent. Si-le mouvement se continue, le grand faubourg de Bubbling Well s'étendra bien au delà de ses limites actuelles.

Puis, la campagne, les champs, des tertres de verdure autour desquels le terrain est cultivé mais qui paraissent eux-mêmes des îlots d'herbes ou de roseaux. Ce sont des tombes. Le Chinois enterre un peu partout. Le terrain qui renferme un cadavre devient sacré dans le périmètre de la sépulture et personne n'oserait y toucher. Aussi quelles étendues perdues pour la culture. L'on a dit quelque part qu'en Chine les morts finiraient par tuer les vivants. Ils les privent en effet chaque jour davantage de terres cultivables et dans les environs des villes comme Shanghai le fait n'est pas sans intérêt.

A côté, des tombeaux anciens recouverts de terre, d'herbes folles et de roseaux, des cercueils de tout genre; les uns entourés de maçonnerie et protégés par un toit de pannes, d'autres enveloppés dans des nattes, d'autres enfin abandonnés là, tels quels, sinistres.

A Zikawei, (10 kilomètres de l'hôtel par cette route) je trouve le bon Père Simon, tout endolori d'une chûte de djinricksha qu'il a faite (1). Il ne

(1) Le pauvre Père, au sacre duquel nous assistions lorsqu'il prit le siége de Nankin (juillet 1899), mourait presque subitement, quelques jours après, le 10 août.

pourra m'accompagner mais me confie à un fort aimable religieux qui va me faire visiter le groupe de Tou-sè-wè à cinq cents mètres de l'observatoire.

Là, se trouve l'orphelinat où 140 enfants environ ont été recueillis et apprennent un métier qui leur permettra de gagner très honorablement leur vie.

Le directeur de l'orphelinat, le Père Cheng Eul, est un Jésuite chinois qui parle admirablement le français et qui tient à nous faire visiter lui-même son intéressant domaine.

Une grande cour, plus longue que large, bordée de chaque côté de bâtiments à un étage. Ce sont les classes et les ateliers.

Les mioches sont à l'étude en ce moment; ils crient à qui mieux mieux pour apprendre leurs leçons. Les pauvrets, qui ne connaîtront jamais la joie infinie que donne le baiser d'une mère!

L'atelier des menuisiers. Les plus petits rabotent. C'est le début de la carrière. Les grands ajustent. Tout le monde travaille avec activité. Ces jeunes gens, ces hommes, sont-il aussi des orphelins?—Oui, mais d'anciens pensionnaires qui ont quitté la maison pour y revenir travailler ensuite.

Le Père de m'expliquer que l'on conserve d'ordinaire les jeunes gens jusqu'à l'époque de leur mariage, 17 ou 18 ans. L'orphelinat des jeunes filles qui s'élève un peu plus loin est une pépinière de futures mères de famille. Si l'orphelin veut rester célibataire, il en a toute liberté. Il peut de même à son gré voler de ses propres ailes, aussi loin qu'elles le porteront, ou trouver une maison dans le village chrétien, non loin de l'orphelinat.

Ici, les ferblantiers; dans une cour, sous un hangar, les travailleurs du ciment. Chacun choisit la branche de travail qui paraît le mieux convenir à ses aptitudes.

Nous pénétrons dans l'atelier des ébénistes et des sculpteurs sur bois. Ils réparent un autel à demi consumé. Au mois d'août dernier, dans le village de Né Zié, à trois heures de marche de Shanghai, une bande de Chinois, furieux de voir le prix du riz presque doublé, a mis le feu à l'église après avoir affreusement mutilé les statues que l'on restaure ici en ce moment.

De nombreux jeunes gens fouillent le bois avec la patience et l'habileté de leur race. Ils font merveille avec leurs instruments primitifs.

Les peintres, les vernisseurs, les doreurs travaillent aux objets du culte qui vont se répandre dans toutes les missions de la Chine et même jusqu'en Corée.

Il y a déjà cinquante ans que l'orphelinat fonctionne. L'on peut juger du bien qu'il a fait dans ce pays où les religieux sont du reste vénérés de la population.

Dans l'aile gauche des bâtiments, nous visitons les ateliers des tailleurs et des cordonniers. Le Père de me dire que ces chaussures chinoises à épaisses semelles de feutre, de toile et de carton sont vraiment excellentes pour la marche lorsqu'on en a pris un peu l'habitude et qu'elles fatiguent beaucoup moins le pied que nos chaussures européennes.

Les ateliers des aquarellistes et des peintres d'art, sur toile ou sur soie. Il y a une trentaine d'années vivait à Zikawei un frère coadjuteur, véritable artiste. Il a formé d'excellents élèves qui perpétuent les traditions du maître.

Les aquarellistes colorent en ce moment des images. Ils tiennent en même temps deux pinceaux dans la main droite, entre le pouce et l'index, l'autre entre le majeur et l'annulaire. Ils se servent alternativement de l'un et de l'autre sans mouvement du poignet et avec une dextérité surprenante.

Nous terminons notre visite en parcourant l'imprimerie où l'on nous montre les épreuves d'un dictionnaire de poche français-chinois et chinois-français. Ce travail rendra d'incalculables services car jusqu'ici les dictionnaires complets luttaient d'importance avec ces énormes lexiques grecs que nous piochions jadis sur les bancs du collège. Pour ce qu'il nous en reste !

C'est de cet atelier que sortent aussi la revue des "Variétés Sinologiques," précieuse pour le monde savant, les travaux scientifiques du Père Heude et un journal chinois qui compte trois mille abonnés parmi lesquels beaucoup de mandarins et de lettrés.

Le village chrétien est une agglomération de maisons séparées les unes des autres par des treillis de rotin. Une joyeuse bande de bambinos et de bambinettes vient en sautillant nous faire tchin-tchin.

La maison commune. C'est là que se déroulent pour les Chinois les principaux actes de la vie, là que l'on expose les morts, que l'on se réunit, après la cérémonie funèbre, là aussi que—comment dirai-je?—se terminent les festivités nuptiales. En effet. après les agapes joyeuses, le couple heureux — suivant la formule—se retire dans l'une des deux salles du fond où l'attendent de larges lits de repos. Le mari voit alors sa femme pour la seconde fois.

L'on sait en effet que, d'ordinaire en Chine, le fiancé n'aperçoit pas avant la célébration du mariage les traits de celle qui est destinée à devenir sa compagne.

Il doit sur ce point s'en rapporter au bon goût de la *meijin* (la marieuse rétribuée—tout des agences.)

Les Pères ont voulu éviter les multiples inconvénients de cette espèce de tirage au sort. Il ne faut pas oublier que les pauvres fiancés de Zikawei n'ont pas autour d'eux leur famille naturelle pour les aider de ses conseils, aussi sont-ils appelés, à contempler au moment de faire leur choix, celle qu'ils aimeront plus tard et peuvent-ils formuler leur appréciation en toute liberté. C'est une révolution dans les mœurs.

9 novembre

Troisième et dernière visite à Zikawei.

Dans l'une des dépendances du village hameau de *Seng mou yeu*, à côté de la clôture des Carmélites française et chinoises, se trouve la communauté des religieuses dites Auxiliatrices. Vaste établissement peu luxueux comme contruction mais gai avec ses cours, ses jardins ensoleillés et d'une propreté monastique appréciable en Chine plus que partout ailleurs.

Il y a là une série d'œuvres distinctes :

Un *noviciat* pour les Françaises, un autre pour les sœurs chinoises, mais celles-ci ne peuvent être admises que si elles connaissent notre langue.

Voici le grand *orphelinat des filles* avec ses 165 enfants répartis dans divers ateliers.

Les plus grandes font de remarquables travaux de broderie à la mode chinoise et à la mode européenne, en traçant elles même leurs dessins.

L'atelier de couture permet aussi les deux méthodes. Les Chinoises ne tiennent pas leur aiguille comme nos ouvrières d'Europe; elles travaillent moins vite avec leur procédé.

Ici se fabrique la toile de coton. Une bonne ménagère chinoise doit, quelle que soit sa situation, savoir confectionner elle-même la toile nécessaire à la famille. Aussi vois-je sous mes yeux, dans le même atelier les différentes transformations du coton que l'on apporte des champs.

Ecrasé entre deux cylindres, il abandonne tout d'abord sa graine, puis devient entre les mains de la fileuse un éblouissant écheveau qui se met en bobine avant de passer au vieux métier indigène qu'une orpheline actionne du pied, tout en poussant de la main la navette. La toile est terminée. Les jeunes filles de l'atelier voisin en font des vêtements qu'elles ouatent avec ce même coton à peine égrené.

Ici, les bébés au berceau, presque tous du sexe féminin. Une dizaine n'ont certainement pas plus de quinze jours d'existence. Ils ont été apportés par des parents qui, au lieu d'ôter la vie à cette fille dont ils ne veulent pas s'embarrasser, la portent chez les sœurs ; beaucoup ont été recueillies par des amis ou des voisins charitables mais, en aucun cas, les religieuses n'achètent les enfants. Leur réglement est formel sur ce point. Cette pauvrette que l'on me montre a été apportée hier presque sans vie et déjà à moitié étouffée.

Les bébés tout jeunes sont mis autant que possible en nourrice. Ceux que je vois gavés à la cuiller et bien douillettement couchés dans leur berceau n'ont pu encore être confiés à la mamelle.

Aucune différence d'aspect entre ces petits paquets de chair chinoise dont les traits n'ont aucun caractère et nos bébés d'Occident.

Elle est vraiment bien touchante cette manifestation de notre charité française qui vient sauver de la mort ces innocentes petites créatures.

D'autres orphelines aidées de femmes du village, blanchissent, repassent et raccommodent le linge de la mission tout entière ainsi que celui des 420 élèves européens, chinois et eurasiens de l'école des Frères élevée sur la concession internationale.

Ici des aveugles, des borgnes, des infirmes sont assis et occupés à de semblables travaux.

Les maladies congénitales des yeux sont très fréquentes en Chine. Nombre d'enfants sont borgnes ou aveugles.

Les Chinois chrétiens recherchent les jeunes orphelines de Zikawei car elles deviennent d'excellentes femmes de ménage, propres, habiles, économes. Souvent même les chefs de famille en prennent chez eux d'assez jeunes qu'ils adoptent afin de les faire épouser plus tard par un de leurs fils ou de leurs parents.

Il ne reste à l'orphelinat que les infirmes, les malades et celles qui deviennent surveillantes ou entrent dans la communauté.

Un autre corps de bâtiment, celui des vieilles femmes recueillies comme dans nos *asiles* de petites sœurs des pauvres. Le minimum d'âge pour l'admission est de 60 ans mais la plupart ont de 70 à 90 ans. Dimanche dernier, la communauté était réveillée à dix heures du soir par un formidable coup de sonnette. Des bateliers amenaient une vénérable octogénaire qui s'était fait conduire en barque jusqu'ici.

On déposa son bagage dans le corridor et le lendemain matin grand fut l'ahurissement des bonnes sœurs en trouvant sous le porche un énorme cercueil. La brave femme avait apporté tout ce qui lui était nécessaire pour le présent et pour l'avenir. Elles sont ici quarante-trois toutes chrétiennes. A Ton-ka-dou, l'un des faubourgs de Shanghai, l'on ne reçoit au contraire que les vieillards païens.

Un *pensionnat* réunit 112 jeunes filles qui étudient les livres profanes et religieux chinois, apprennent à tenir une école et même à soigner les malades car elles ont à leur disposition un dispensaire bien garni où, l'an dernier, il s'est donné 8,323 consultations gratuites.

Une école externe pour les enfants du village, une *crèche* pour les bébés et enfin une *école* où quatorze *sourds-muets* me disent chacun à leur tour une formule de politesse de cette voix blanche qu'ils n'entendent pas eux-mêmes.

C'est la méthode phonomimique d'Augustin Grosselin que l'on emploie à Zikawei et qui donne des résultats vraiment surprenants.

Faire parler les muets! Voilà qui doit jeter les Chinois dans un ahurissement profond.

Après ces trois journées consacrées à une rapide visite de tant d'œuvres utiles réunies à Zikawei, je ne m'éloigne pas sans émotion de ce foyer de vie intellectuelle, de science et de charité que des cœurs français entretiennent en ce lointain pays, faisant épanouir sur cette terre de Chine toutes les généreuses qualités de notre race.

La vue s'étend à l'infini sur cette plaine riche et fertile ; le Whampoo se déroule de Shanghai à la mer. Un îlot rocheux élève sa masse pointue à une vingtaine de milles à l'horizon.

A nos pieds, le monastère, enchevêtrement compliqué de bâtiments qui cependant sont rangés suivant un plan régulier dans un vaste quadrilatère entouré de murailles.

Deux élégantes pagodes à trois étages encadrent le premier temple qui sert de porte d'entrée au monastère.

Dans l'axe de cette porte se suivent parallèlement cinq autres temples de plus en plus élevés comme toitures. Des festons fantastiques en garnissent le faîte. Toujours des dragons qui se disputent la lune en cherchant à la dévorer.

Sur le côté, des bâtiments qui se croisent, réunis par des allées de macadam et parfois des galeries couvertes. Le tout très propre, très net ayant un air de restauration récente et de d'excellent entretien.

Sur l'esplanade qui s'étend entre la tour et le monastère, un bâtiment carré que nous visitons tout d'abord. Une nuée de bambins à l'œil vif s'échappe d'une salle d'école, la main tendue et nous criant "tchin-tchin" à tue-tête. Très gentils, ces gamins qui nous suivent durant notre visite. Dans les diverses pièces, nous trouvons, dans des vitrines, de vieilles statues peintes en rouge, dorées ou multicolores. Ce sont, nous explique le bonze, les bouddhas des eaux ainsi que des empereurs et impératrices de l'ancienne dynastie des Ming. Une déesse est recouverte d'un manteau de soie rouge. La barbe blanche d'un vénérable Ming tranche sur toutes ces couleurs éclatantes. Quelques fenêtres sont garnies de minces feuilles de nacre en guise de carreaux.

Pénétrons dans le monastère.

Au printemps de chaque année, tous les Chinois du pays s'y rendent en pèlerinage et les Européens y viennent en pique-nique, le dimanche, pour déjeûner sur l'herbe.

Quatre cents bonzes y habitent. C'est l'heure de la prière. Dans chacun des temples, une escouade de bonzes prie chaque jour dans la matinée depuis cinq heures, et le soir depuis trois heures. Le 1er et le 15e jour de la lune, les prières sont récitées par tous les bonzes du monastère.

La porte d'entrée sert d'asile à un énorme bouddha doré et ventru, l'œil égrillard, qui parait un gardien de l'abbaye de Thélèmes. Il est, certes, plus folichon que ces bonzes habillés de longs manteaux gris à revers laissant le haut de la gorge nue. Ces moines ne sont pas aussi malpropres que ceux rencontrés

SHANGHAI



BONZES EN PRIÈRE

dans les rues des villes chinoises. Ils vivent dans l'aisance. Beaucoup promènent des bedaines respectables. Plusieurs ont, au cou, une sorte de chapelet noir qui leur descend sur la poitrine.

Dans le second temple, les quatre colossaux gardiens symboliques que nous avons déjà décrits. Au centre, un bouddha sous cloche. Une vieille et curieuse lanterne descend, énorme, au-dessus de sa tête.

Dans le temple suivant, Kouang-yn, la déesse des cieux, trône éblouissante d'or, debout sur la tête d'un monstre marin qui ressemble à un hippopotame.

Tout autour d'elle des sculptures sur bois, couleur bleu, paraissent représenter à volonté des nuages ou des vagues. Des bouddhas dorés de moyenne taille, semés sur ce décor, forment la cour de Kouang-yn.

Six prêtres assis dans le sanctuaire. Ils ont passé sur leur robe grise un manteau jaune ou jadis jaune, psalmodient des prières tandis que l'un d'eux frappe à coups précipités un timbre argentin pour soutenir l'attention de la divinité. Tout autour du temple une trentaine d'anciennes statues de grandeur naturelle pâtinées par le temps. Ce sont des lo-hans ou saints disciples de Bouddha. Un certain nombre dont la couleur diffère au reste de celle des bouddhas purement chinois, est, à n'en pas douter, d'origine hindoue; plusieurs ont les multiples bras des divinités sivaïques.

Derrière l'autel de Kouan-yn, trois énormes divinités regardent mélancoliquement les bâtons d'encens qui se consument. L'une d'elles est montée sur un éléphant, une autre sur un tigre.

Entre le sanctuaire de Kouang-yn et le quatrième temple central, un vieux pagodon en bronze et d'antiques brûle-parfums.

Mais, abandonnons la voie droite pour suivre notre bonze cicerone dans les bâtiments latéraux qui s'enchevêtrent sur notre gauche. C'est à une nouvelle statue sous verre de la déesse que nous rendons visite. La bonne Kouang-Yu est assise dans sa prison fort bien décorée de bouquets de fleurs en papier et de broderies.

Tout autour, dans de larges vitrines, se trouvent des tablettes. Elles portent le nom de ceux pour lesquels les bonzes doivent prier. Beaucoup sont morts. D'autres dont la tablette est recourbée à son extrêmité supérieure errent encore dans cette vallée de larmes. Ils ont doté le monastère afin que les moines supplient le ciel de leur accorder longue vie.

Voilà les cinq cents génies de Canton.

Ils sont en effet cinq cents ces *lo-hans*, de 50 à 60 centimètres de haut, tous assis et très gentiment traités dans leur variété de posture mais beaucoup plus

frais que leurs collègues de la capitale du Kouang-Tung. Ce doit être une concurrence récente. Je recherche en vain Marco Polo et quelques autres types qui m'avaient frappé là-bas. Ce ne sont pas les mêmes lo-hans.

Les moules varient au gré de l'imagination des bonzes.

Au centre, dans un très joli pavillon en bois rouge et or, artistement fouillé, quatre personnages importants. Dans le fond de la salle, une statue debout, ornée d'une sorte de capulet d'étoffe rouge. Pour satisfaire ma curiosité, les bonzes s'interrogent mutuellement car notre cortège s'est grossi. C'est l'image de Chien-Long, un empereur de la dynastie des Tsing, contemporain de Louis XIV.

Quant aux autres génies, les bonzes avouent en souriant qu'ils ne les connaissent pas même de nom.

Un petit bassin entouré d'une balustrade renferme les poissons qu'une muraille-écran protège des mauvais génies.

Dans les bâtiments latéraux de droite, des bouddhas en vitrine sans grand intérêt.

Plus loin, des ateliers où l'on fabrique des chevaux en bambou recouverts de papier et toutes sortes de tchin-tchin bouddhas, mais tout cela est fait par des ouvriers laïques. Aucun bonze ne travaille, pas même dans les vastes cuisines que nous visitons.

Dans le fond, le réfectoire. Sur les tables étroites, les bols et les baguettes. Des bancs de bois. Au milieu de la salle une chaire quelque peu élevée. On fait sans doute pendant les repas la lecture spirituelle comme dans nos couvents d'Europe.

Reprenons l'examen des temples principaux et pénétrons dans la quatrième grande pagode où l'on vénère trois bouddhas dorés de taille gigantesque. Six prêtres, agenouillés sur des prie-Dieu, chantent en cadence d'une voix très douce des versets qu'ils tirent de vieux livres étendus devant eux. L'un des bonzes frappe avec un petit maillet, en cadence rapide sur une pièce de bois creux, qui, peinte en rouge, affecte la forme d'un énorme grelot.

Les bonzes se lèvent et font lentement le tour du sanctuaire en file indienne. C'est une clochette métallique qui est maintenant agitée par l'un d'eux.

D'antiques et riches broderies or sur fond rouge éteint se balancent au-dessus des moines.

Le soleil fait jouer ses derniers rayons à travers ce décor et donne à la scène un caractère d'étrange fantaisie.

Enfin, le dernier des sanctuaires n'est habité que par un tout petit bouddha doré et ventru mais combien admirables sont ces vieilles broderies rouge, or et bleu qui s'étalent autour de lui !

Ce doit être le chœur des bonzes car ils sont là vingt-quatre attablés par groupes de trois. Il fait sombre. Des cierges de cire rouge, placés dans des lanternes de papier rouge aussi, jettent de fantastiques et douces lueurs sur ces prêtres à manteau jaune. Tous lisent ou plutôt psalmodient avec une rapidité vertigineuse que guide la cadence du grelot de bois, les leçons de leurs gros livres. Autant de jeunes que de vieux.

L'un des premiers ronfle comme un bienheureux. Son voisin qui remarque mon attention portée sur le dormeur se met à rire, mais respecte la béatitude de son camarade. Le sommeil est sacré.

Un jeune bonzillon chante avec une véritable frénésie. Il ne lève pas les yeux et ne s'est même pas aperçu de notre présence pendant les longs instants que nous avons passés en face de ce curieux spectacle.

Un coup d'œil en hâte à un sanctuaire qui s'ouvre à gauche de ce dernier temple, près de la cuisine et qui est dédié au culte des ancêtres.

Un certain nombre de Chinoises fort richement habillées y sont assises et jabottent à qui mieux mieux. C'est sans doute en l'honneur des ancêtres dont elles célèbrent les mérites. J'en doute cependant car elles ne me paraissent pas plongées dans une mélancolie profonde.

Tout autour, de riches broderies mais la plupart modernes.

11 novembre

L'arsenal du Kiangnan occupe trois mille ouvriers et s'étend sur une surface considérable.

Une école française y est entretenue par le gouvernement. Son directeur, M. Yeou qui a pris à Paris son titre de licencié en droit, veut bien servir de guide à M. Ackermann et à l'auteur de ces lignes.

Très aimablement il nous fait visiter l'aciérie, la fabrique de fusils et la frbrique de canons.

Deux ingénieurs anglais sont attachés à l'arsenal.

De l'aciérie, peu de choses à dire. Ce qui frappe, c'est l'absence de direction habile. Pas de surveillance européenne, pas le moindre contremaître. Tout le monde paraît commander. Pendant un long quart d'heure nous assistons aux tentatives faites par une escouade d'ouvriers pour engager dans un train de laminoir une plaque de fonte incandescente. Le bloc maintenu par les griffes

d'un treuil à vapeur refuse de pénétrer entre les rouleaux qui voudraient le happer. Chacun des ouvriers de l'escouade crie au mécanicien de faire avancer l'énorme masse de feu, de la reculer, de la porter à droite, à gauche...Et le bloc se dérobe toujours devant l'obstacle, sans que personne paraisse s'en étonner. La fonte s'est refroidie, il faut la reporter au creuset.

De nombreux ouvriers sont employés aux fusils. La division du travail est poussée à l'extrême. Voici la région des affûts, chaque ouvrier travaillant à son tour une de parties du bois ; plus loin, le forage du canon, son rayage, les culasses mobiles, les pontêts, les hausses, les chiens, les magasins, les baïonnettes, etc... Les fusils à répétition paraissent solidement établis mais d'un poids sérieux. Ici encore, manque absolu de surveillance. Un ouvrier ronfle sur son banc avec béatitude, une lime à la main. Aussi les armes terminées par ce nombreux personnel sortent-elles en quantité infime, chaque jour, de l'arsenal du Kiang-nan.

Le hall des canons est superbe et les pièces auxquelles on met en ce moment la dernière main semblent de premier ordre. Plusieurs énormes canons de sept mètres de longueur avec culasse perfectionnée et frein hydraulique, de jolies pièces de campagne, des canons-revolvers, des plaques de protection, etc.

Au dehors, des magasins, la cale sèche où les canonnières peuvent venir se faire réparer, les navires plus importants devant se rendre à Foutcheou.

Dans une cour, des "braves" en turban, commandés par un gros mandarin, au chapeau orné du bouton et de la plume de paon font des manœuvres de démontage et de transport des pièces de campagne.

L'arsenal est sous la direction immédiate du taotaï de Shanghai qui reçoit chaque année une certaine somme pour le fonctionnement des différents services.

Une fabrique de poudre et de munitions est installée près de la pagode de Long Hoa que nous visitions hier.

12 novembre

Un banquet réunit ce soir à Foochow Road plus de trente Chinois et trois Européens parmi lesquels j'ai la chance de me compter.

En face de la station de police, le restaurant Yi-ping chiang. Installation à l'européenne, cuisine, service à notre instar. De grandes salles pour banquets, d'autres moins grandes pour groupes d'une vingtaine de couverts, des cabinets particuliers. Tout est plein. Dans les couloirs, une animation comparable à celle de nos grands restaurants du boulevard au moment du coup de feu. De toutes les salles s'échappent des miaulements de chanteuses, des grincements de *hou-djin* ou des pizzicatis de *pipa*.



MANŒUVRE DU CANON À L'ARSENAL DU KIANGNAN

Très *smarts* les convives, la plupart à longs ongles, aux doigts garnis de bagues étincelantes, et la boutonnière supérieure garnie du petit chapelet en bois de *jâo* ou de cèdre odorant.

Le secrétaire de notre amphitryon est installé et les convives l'entourent. Il s'agit d'inviter un ami à venir prendre une coupe de *tsiou* et surtout de dresser la liste des chanteuses que des serviteurs iront aussitôt quérir.

Des formules imprimées sont remplies par le secrétaire, petits rectangles de papier rouge vif pour les amis, rose pour les poupées musicales.

En voici la teneur ;

Pour les amis

即請
大人 (Son Excellence) / 老爺 (Monsieur) 駕臨四馬路東首
一品香第　號房內小酌
一敘萬祈勿却務乞早降
是荷
光緒二十五年　月　日

Vous invitons sur-le-champ S. E. (ou) Monsieur (nom et adresse) à venir à *Yi ping chiang*, côté est de Foochow Road, salle N° .... pour boire un moment et causer avec nous. Prière mille fois de ne pas nous refuser et d'arriver le plus tôt possible. (Date)

(Signatures)

Pour les chanteuses

老爺叫
至四馬路東首一品香
第　號房內侍酒速
速勿遲

Monsieur (nom) convie (nom et adresse) à venir salle N° .... *Yi ping chiang*, côté est de Foochow Road, pour lui tenir compagne à table. Qu'elle se dépêche sans le moindre retard.

Chaque convive désigne lui-même les chanteuses de son choix, deux au moins et parfois trois par personne. On nous en attribue d'office.

Les menus en Chinois. Cuisine bonne moyenne. Quelques bizarreries. En même temps que le potage, la limonade circule. Avec le premier plat, poisson au gratin, l'on passe des confitures, des cigares, et l'on commence à servir le champagne.

Dans des aiguières de métal, du vin de Pékin, fabriqué avec des roses. Très fort, mais agréable au goût.

Quelques chanteuses arrivent conduites par leur amah, puis d'autres et d'autres encore. La plupart ont de longs ongles protégés par des étuis d'écaille, des bracelets à profusion, la coiffure que j'ai déjà décrite. J'en compte quarante ayant chacune leur servante et trois de ces belles enfants viennent s'asseoir derrière moi.

L'amah sort d'un petit sac la boîte à poudre que nous connaissons et la dépose à côté du maître temporaire de la chanteuse. Elle bourre ensuite la pipe, enflamme d'un souffle le tison de papier qui sert d'allumette et présente l'appareil au dîneur.

Position délicate. En face de moi, du pâté de foie gras chaud, trois boîtes à poudre en or et argent, du champagne et du vin de roses; derrière, trois mignonnes enfants qui me regardent en souriant et les amahs qui m'offrent deux tuyaux de pipe à gauche, un troisième à droite. Vraiment pas banal !

Et pendant ce temps, de dix côtés à la fois, les chants ont commencé avec accompagnement de *pipa* et de *houdjin*. Chaque enfant s'égosille consciencieusement sans s'occuper de sa voisine. La plupart des convives se sont mis à jouer au *Hoa-tchuen* en criant leurs chiffres comme des enragés.

Le *Hoa-tchuen* n'est autre que la mora ou la mourre. Les deux joueurs lancent ensemble en avant leur main droite en allongeant tel nombre de doigts qu'il leur plaît. En même temps, ils annoncent à haute voix un chiffre. Celui qui proclame le chiffre exact de la somme des doigts allongés par les deux partenaires est le vainqueur. Le perdant doit vider le verre qu'il a devant lui. Aussi les coupes de champagne disparaissent-elles avec une rapidité merveilleuse.

L'ami Dreyssé qui est de la fête détient le recors du *Hao-tchuen*. Il rendrait des points aux plus experts Chinois et tient tête successivement à presque tous les convives.

On peut juger du vacarme et de l'aspect de la salle. Invraisemblable, mais bien drôle!

Pas de toasts. Les Chinois ont du bon.

Trois autres restaurants, uniquement fréquentés par les Célestes, mais organisés à l'européenne, fonctionnent à Foochow Road.

Après le dîner, pénétrons dans un intérieur de chanteuse. Tous se ressemblent d'une façon absolue. La porte basse donne sur une ruelle. La cour carrée où les domestiques, porteurs de chaises et amahs jouent aux dominos toute la journée. Une salle ouverte donnant sur la cour. C'est là que le personnel dort la nuit et, durant la journée, vaque aux occupations du ménage. Dans le fond de la salle, l'escalier qui conduit à l'étage. De chaque côté, la porte ou plutôt le rideau qui permet d'entrer dans la chambre de la chanteuse.

Les centaines de chambres de la célèbre rue shanghaienne sont toutes semblables. La pièce est rectangulaire. Au bas, le lit de repos recouvert de nattes avec les ustensiles du fumeur d'opium. Sur les côtés, contre les murailles, les chaises et les tables à thé.

Une grande armoire à quatre ou cinq portes garnies de miroirs. C'est la garde-robe de la belle enfant. Pendus à l'un des murs, la *pipa* et le *houdjin*, des banderolles portant le nom de la chanteuse et des vers qui lui sont dédiés. Au haut de la pièce, le lit très beau, en bois découpé avec une étoffe de soie brochée, rouge ou bleue, qui ressort à travers les treillis du bois. Au fronton, trois panneaux de marbre, au-dessus encore, des dessins sous verre. Un panka, *lafon*, qu'un coolie actionne du dehors.

Voilà le type du logement de l'artiste qui offre elle-même aux visiteurs des graines de pastèque grillées, du thé et des fruits, tandis que l'amah prépare l'inévitable pipe.

L'une des filles que nous allons trouver est le prix de beauté de 1898. Un journal chinois *Yu-chi-pao* organise tous les ans un concours. Les votes sérieusement recueillis peuvent se porter sur toutes les chanteuses de Shanghai. La lauréate me paraît de beaucoup moins jolie que son amah. Aucune expression dans les traits épais ni dans les yeux. Je cherche en vain à découvrir l'idéal esthétique de la race. Je ne trouve dans cette figure de poupée qu'une banalité insignifiante.

Dimanche 13 novembre

L'arrière saison est délicieuse cette année. Aussi un pique-nique s'organise-t-il pour la pagode de Long Hoa que nous avons déjà visitée en détail mais où doit avoir lieu aujourd'hui une cérémonie bouddhique.

Un "house-boat" chargé de provisions est parti avec la marée de la nuit par un de ces nombreux canaux qui viennent s'amorcer au Whampoo. Celui-ci passe tout près de la pagode.

Nous partons nous-mêmes, qui à cheval, qui en voiture.

Dans les environs du temple, rencontré le Roi des mendiants, personnage considérable car il est chef de la corporation des loqueteux de Shanghai qui lui paient un tribut. On le dit riche de plus de vingt mille dollars, mais Sa Majesté n'en est pas plus fière pour cela.

Campé au milieu du chemin, le Roi se place de lui-même en face de notre objectif. Un sceptre de bambou à la main, il est couvert de loques invraisemblables, petits lambeaux d'étoffes de toute couleur réunis l'un au-dessus de l'autre comme des écailles de poisson.

La petite Lily de Nully s'échappe des mains de l'ami Paturel pour se précipiter vers le hideux mendiant. Le hasard met ainsi en relief ce contraste de la gracieuse jeunesse et de l'horrible décrépitude, printemps et hiver de la vie.

Dans la grande salle du monastère, les moines pénètrent silencieux, en file indienne. Chacun d'eux tient horizontalement à hauteur de la poitrine un livre de prières enveloppé dans un morceau de toile.

Les bancs rangés en deux séries parallèles se font face, laissant un intervalle au milieu duquel une table et un fauteuil élevés sur une estrade. Lorsque tous les moines ont pris place, deux d'entre eux, porteurs d'une écharpe rouge jetée en bandoulière, quittent la salle pour aller chercher l'abbé. Celui-ci, homme à la figure grave et fine, porte sur sa robe grise un manteau rouge strié de rubans argentés. En l'accompagnant, un des introducteurs agite une petite clochette tandis que l'autre fait résonner un grelot de bois. Tout le monde se lève. Dans la salle.

L'abbé s'agenouille à trois reprises devant une petite idole dorée qui trône sur la table centrale. Il prend place dans sa chaise et les moines défilent devant lui par groupes de quatre. Chacun d'eux se prosterne profondément à trois reprises, s'agenouillant sur une sorte de scapulaire formé d'étoffes de quatre couleurs distinctes et qu'il plie différemment à chaque prosternation nouvelle. Le front des moines vient frapper la terre. L'abbé reste impassible.

Quatre élégantes Chinoises à petits pieds, les poignets garnis de bracelets d'or massif, de superbes brillants aux oreilles, les ongles protégés par des étuis d'écaille, pénétrent à leur tour dans la salle du chapitre.

SHANGHAI



LA ROUTE DE LONG HOA—LE ROI DES MENDIANTS—LA CREEK

L'une après l'autre, elles se jettent front contre terre devant l'abbé, devant les bonzes de droite, devant ceux de gauche, puis vont prendre place dans le fond de la salle, sur le banc le plus éloigné de la chaire.

L'abbé commence son prêche. Assis, jetant les yeux sur un manuscrit, il parle gravement, avec quelques gestes sobres mais empreints de cette expression, de cette souplesse, de cette grâce qui caractérisent les Chinois de bonne compagnie.

C'est le successeur de ce haut mandarin qui devait perdre la tête sous le fer du bourreau vers 1882 mais sauva ses jours en restaurant superbement le monastère de Long Hoa qui lui est redevable de sa prospérité actuelle. Le mandarin devint abbé et pût continuer à jouir des douceurs de l'existence, plus souvent à Shanghaï que dans le cloître.

Le sermon se prolonge au milieu de l'attention soutenue des religieux et des gentilles minettes qui ne perdent pas une des paroles de l'orateur sacré.

Malheureusement son homélie, toute chinoise soit-elle, est de l'hébreu pour nous. La promenade a aiguisé les appêtits. Nous mettons au pillage le garde-manger et la cave du house-boat hospitalier autant que confortable.

14 novembre

La procession du Génie Tutélaire de la cité chinoise de Shanghai passe sur la concession française.

Deux mille hommes défilent pendant plus d'une heure avec autant d'ordre que dans la plupart de nos cortèges de France. Bizarre réunion de miséreux et de riches marchands, de bonzes et de saltimbanques.

Cette cérémonie annuelle réglée dans ses moindres détails, a très certainement une signification emblématique; mais je ne trouve parmi les vieux résidents, même les mieux au courant des choses de Chine, personne qui puisse m'éclairer complètement sur les détails du cortége.

Déjà hier, dans la nuit, revenant d'une soirée, je croisais dans les rues quantité de Chinois et de Chinoises en djinricksha et portant chacun une petite baguette incandescente destinée à chasser les mauvais esprits.

Ce matin une foule d'enfants sont vêtus de rouge écarlate, la couleur du Génie Tutélaire. Heureusement que les taureaux ne foisonnent pas dans les rues de Shanghai !

Presque tous les Célestes tiennent aujourd'hui en main un triangle équilatéral en roseau dont chaque côté peut avoir 60^{cm} de longueur. La base du triangle est couverte d'une bande de toile blanche sur laquelle des caractères.

Je mentionne pour mémoire les gongs que l'on fait résonner de distance en distance, les porteurs de massues, d'écriteaux, de drapeaux, de bambous qu'on laisse traîner à terre, de parasols garnis d'étoffe rouge, les bourreaux à chapeau pointu, les joueurs de flûtes, etc., qui forment le cortège ordinaire de tout mandarin.

Et j'arrive à la partie originale de la procession. Elle forme en réalité quatre groupes distincts dont le principal personnage est un superbe bouddha de bois peint, à longue barbe noire, à longs ongles, assis dans une chaise ornée de riches soieries brochées d'or et revêtu lui-même d'une robe de non moins riche soie. Seize porteurs le véhiculent à travers les rues. Chacun des quatre bouddhas diffère très peu des autres.

Ils sont tous précédés de lettrés à bouton d'or ou de cristal, de mandarins de divers degrés, à pied, en chaise ou montant des chevaux non ferrés dont le cou est entouré de grelots et de clochettes.

Mais, immédiatement avant les bouddhas, cinq personnages en chaise à porteurs se suivent avec des attributs que je retrouve dans chaque groupe.

Sur le côté droit de la première chaise un petit drapeau de soie orné de caractères tandis que la seconde porte une palette de bois recouverte de soie sombre. Le troisième personnage laisse voir au fronton de sa chaise un cylindre revêtu d'étoffe, assez semblable comme aspect aux sucres de pomme de nos foires; le quatrième tient dans ses mains, sur le devant de la chaise, un assez volumineux paquet enveloppé dans une étoffe de soie orange; enfin le dernier conserve caché dans les deux mains un petit objet qu'il dérobe aux regards.

Presque tous les personnages du cortège agitent en marchant des chaînettes de cuivre garnies à leurs extrémités de petites plaques de métal.

Deux Chinois ont le torse nu et, tout autour, à hauteur de la dernière côte, une série de petits hameçons piqués dans la peau et soutenant des houpettes de peluche multicolore. L'un d'eux agite un encensoir, l'autre tient chaque main écartée du corps au moyen de deux planchettes de bois qu'il appuie sur les hanches.

Des porteurs de parures disposées sur des coussins, des hommes tout de noir habillés et coiffés d'une toque absolument semblable à celles de nos juges. La toque serait-elle l'emblême des chinoiseries judiciaires?

D'autres portent un chapeau de toile noire vernie et, comme panache, sur côté, un large éventail de plumes de paon. Quelques uns ont en mains des cangues ou autres instruments de supplice.

Beaucoup d'hommes, d'enfants même, parmi la foule, laissent pendre à leur cou une planchette rectangulaire et percée de deux trous dans lesquels ils pourraient passer les poignets.

Des figurants, tout de neuf habillés, vêtus de rouge des pieds à la tête et le chef orné de longues plumes de faisan, précédent d'infects loqueteux souillés de poussière et de boue. Le mandarin qui les suit à cheval, en grand costume, veut faire voir qu'il est le père du peuple tout entier et s'occupe des misérables comme des heureux de ce monde. Oh, le pharisien !

De temps en temps un cri très prolongé se fait entendre et se transmet tout le long du cortège.

Passent les administrateurs des pagodes tenant des bâtonnets d'encens, des comédiens barbus en grand costume ; des enfants de trois à dix ans habillés comme des petits singes de foire en bleu, en rouge ou en vert et que les parents tiennent en selle sur des poneys ; quelques gamins fiers comme des pages, le poing sur la hanche, sont d'un comique irrésistible. Un petit poulain tout joyeux gambade derrière une jument tenue en main. Malheureusement il est tard et la lumière est trop faible pour pouvoir prendre quelques épreuves.

Mais voici la société des cent kilos. Huit Chinois énormes, vêtus d'un pantalon blanc serré tout au bas des hanches et d'une veste rouge jetée sur le épaules laissent complètement à l'air leur torse nu et leur énorme bedaine qui tressaute à chacun de leurs pas. Sur le nombril de chacun, l'on a collé un morceau de papier blanc. Qu'est ce que tout cela peut bien signifier ? L'obturateur aurait-il pour but d'empêcher les courants d'air ?

Une série de porteurs traînent de longues et lourdes chaînes avec lesquelles ils raclent toute la largeur de la rue pour enchaîner les mauvais esprits, paraît-il.

Un Chinois tout de rouge vêtu tient enroulée autour de son cou une autre chaîne dont l'une des extrémités est scellée dans un pavé de grès qu'il porte péniblement sur l'épaule. Il représente les anciens forçats.

Lorsque les bouddhas passent devant la population chinoise qui regarde en silence défiler ce cortège, tous joignent les mains et font leurs "tchin-tchin".

Enfin le cortège est fermé par un groupe important d'enfants malades, habillés de rouge, que leurs parents portent derrière les bouddhas pour obtenir leur guérison.

Pauvres gens !

15 novembre

Départ de l'*Océanien* qui retourne en France.

Sur le quai, presque toute la colonie française, les volontaires en tenue. Le président du Conseil Municipal, M. Bard, directeur de le maison Olivier, de Langenhagen et Cie, va prendre en France un congé bien gagné.

Deux commensaux de l'Hôtel des Colonies, MM. Brandenbourg, de la maison Cusenier, connu depuis de longues années dans toutes les escales d'Extrême Orient où il laisse le souvenir de sa gaité et Mereki de la maison Dormeuil frères, qui n'engendre pas davantage la mélancolie noire, quittent également Shanghaï par le malle française.

Bon voyage, camarades! Puisse le typhon redoutable s'éloigner de votre sillon.

16 novembre

Un ami me fait envoyer une invitation à danser chez son Excellence T'saï, taotaï de Shanghai. Aïe! Quelles consonances!

J'aurai donc la chance d'assister le 23 à une fête qui ne manquera pas d'originalité. Mais voilà qu'on annonce l'arrestation de Son Excellence! Heureusement il n'en est rien. Un commissaire spécialement délégué par la Cour a bien fait une enquête sur les faits et gestes du haut mandarin à que l'on reproche certaines spéculations sur le riz et sa négligence dans la poursuite de Kang Yu-weï, le réformiste, toutefois le rapport du commissaire est, paraît-il, favorable.

Les mauvaises langues indiquent le coût du document.

J'obtiens sur les pratiques de la justice et de l'administration chinoises des renseignements sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir.

Il est bien vrai que *tout* est à vendre dans ce pays. Le grand art consiste dans l'appréciation du juste prix à offrir.

17 novembre

Impossible de bien se rendre compte de l'intensité du mouvement de Shanghaï sans passer quelques heures en observation près de la Soochow Creek.

Le nouveau jardin nous offre ses bancs confortables que les premiers rayons du soleil viennent caresser.

Des centaines de légers sampans s'accumulent, apportant les produits de la culture maraîchère aux grands marchands de légumes dont les comptoirs s'ouvrent tout le long du canal.

Ces sampaniers, à l'encontre de leurs collègues, se tiennent assis à l'arrière de leur barque. Avec les pieds, ils actionnent une courte rame tandis qu'ils godillent énergiquement des deux mains. Le même procédé est employé pour les sampans de la poste chinoise qui se répandent par des canaux dans toute cette partie de la Chine. Des relais réguliers sont organisés de distance en distance pour le transport des dépêches.

Calmes, ventrus et néanmoins coquets, les " house boats " de plaisance des Européens qui ont choisi Soochow Creek pour abriter leur respectable flottille.

Le Rowing Club, dont les coolies mettent à l'eau les skiffs ou les périssoires de nos amateurs.

Mais la marée remonte, violente. Les jonques et les sampans en profitent et se pressent, mis en mouvement par une énorme godille qu'actionnent trois et même quatre vigoureux mariniers. Quelle manœuvre bizarre et combien éloignée de tout ce que nous avons accoutumé de voir ! Chacun des quatre coolies fait un mouvement différent pour imprimer à cet immense bras de levier le balancement de la godille.

L'homme de pointe notamment, se rejette de tout son poids en arrière, touchant presque le plancher des épaules pour se redresser, rapide, et se renverser encore. Souplesse merveilleuse et persévérance inouie dans l'effort sont qualités indiscutables du marinier chinois.

Et toutes ces jonques, aidées par le courant, filent comme des flèches, à peine dépassées par les chaloupes à vapeur qui emmènent vers la grande ville de Soutcheou quatre, cinq ou six bateaux attelés l'un derrière l'autre et formant de véritables trains.

18 novembre

Une station chez le barbier.

Les figaros chinois ne sont pas de gros clients pour les fabricants de savon et les réclames les plus habiles des Princes du Congo n'auraient aucune prise sur eux.

Le salon de coiffure est une pièce rectangulaire dont l'un des petits côtés s'ouvre complètement sur la rue.

Aux murailles, des miroirs. Mais comme les Chinois ne font rien suivant nos coutumes d'occident, ils s'installent le dos tourné au mur et s'admirent dans le miroir d'en face.

Devant eux, une table carrée sur laquelle ils s'appuient des deux bras et reposent la tête. Le barbier lave à l'eau très chaude les parties à raser, les frottant longtemps de la main pour bien assouplir les tissus et ce qui les recouvre.

Puis, il sort de sa trousse un rasoir court mais très large, presque carré lorsqu'il est neuf. Les rasoirs chinois sont d'excellent acier. Ceux de Chingkiang ont une renommée établie dans toute cette partie de la Chine.

L'opération est faite rapidement et avec une grande légéreté de main.

C'est le tour des oreilles dans lesquelles l'artiste introduit toute une série de petits instruments. Enfin, parfois, les yeux sont nettoyés avec délicatesse par le praticien qui touche d'un coup sec la glande lacrymale afin d'en faire jaillir une larme et s'assurer ainsi d'une sécrétion normale.

Avant de laisser partir son client, il lui saisit les bras, en étire toutes les articulations, lui masse les muscles par dessus les vêtements et lui allonge de vigoureuses tapes dans le dos comme sur les épaules.

Il faut voir avec quelle béatitude le Chinois se laisse ainsi frotter, fouiller et malaxer pour se rendre compte que la visite chez le barbier est, pour le Céleste, un des moments les plus agréables de son existence terrestre.

Dans les quartiers excentriques, des barbiers nomades promènent leurs ustensiles de porte en porte, allant chercher pratique à domicile.

Même dans les maisons de thé de Nanking Road, il n'est pas rare de voir un figaro nettoyant les oreilles d'un consommateur pendant que les voisins indifférents boivent leur tasse de thé, fument leur pipe ou mangent de lourds gateaux au hâchis.

Sous les arcades de Hoopeh Road, au coin de la grande artère de Nanking, l'on peut, à chaque instant du jour, voir travailler les barbiers chinois.

19 novembre

Grande animation dans la ville. Le Prince Henry de Prusse est à Shanghai. Il vient inaugurer lundi un monument élevé à la mémoire des officiers et marins de la canonnière l'*Iltis* qui a sombré aux environs de Chefoo lors du typhon du 23 juillet 1896.

Un monument à Chefoo eut paru plus rationnel, mais les Allemands sont trop pratiques pour ne pas saisir une occasion de manifester la puissance de leur colonie de Shanghai. Aussi, dit-on très remarquable le monument élevé sur l'une des pelouses du Bund et que des voiles dérobent en ce moment à nos regards.

Dimanche 20 novembre

Le *Kaiser*, cuirassé battant pavillon de l'amiral allemand s'est échoué en venant à Woosung. A l'escadre du Prince Henry sont venus se joindre

SHANGHAI



UN BARBIER

des navires de guerre autrichiens, russes, américains qui tous débarqueront des troupes pour la fête.

Une estrade destinée aux dames est construite près du monument. J'assiste à l'opération des essais qui n'est pas du tout banale.

On estime à quatre cents le nombre des invitées qui pourront prendre place sur l'estrade. Pour éprouver la solidité de celle-ci, l'on y entasse, serrés comme des sardines dans une boîte, autant de coolies chinois qu'il est possible d'en faire monter. L'entrepreneur en compte 910. L'estrade résiste; elle est à toute épreuve. Les gracieuses invitées du Prince pourront s'y asseoir sans crainte.

21 novembre

Il fait un froid pénétrant: dix degrés et un vent du nord retenant avec peine la descente des gros nuages chargés d'eau qui roulent au-dessus de nos têtes.

Sur les pelouses du Bund sont rangés les détachements des marins ainsi que les compagnies allemande et anglaise des volontaires de Shanghai, en tout environ un millier d'hommes. Seuls les Français ne participent pas à la fête. Cependant M. Claudel, gérant du Consulat Général de France, en l'absence de M. de Bezaure, assiste à la cérémonie avec les autres membres du corps consulaire.

Les Chinois sont maintenus à distance dans les rues barrées. Les Européens non munis de cartes de tribune, et je suis de ceux-là, tiennent sur les trottoirs du Bund, d'excellentes places pour assister à toute la cérémonie.

Le Prince Henry veut, sans doute, prouver que, si l'exactitude est la politesse des rois, la formule ne s'applique pas aux princes. Il arrive à 11 h. 35, alors que l'inauguration était fixée à onze heures précises et que l'on a convoqué pour dix heures et demie ces pauvres femmes qui grelottent sur l'estrade découverte.

Sa voiture est escortée par des Hindous, superbes cavaliers dont la lance laisse flotter au vent une banderolle éclatante.

Le Prince passe tout près de nous. Il accuse environ 35 ans. Grand, élancé, portant en pointe sa barbe blonde, il a dans le regard un peu de ce vague et de ce méditatif qui font le charme du tzar de Russie.

La démarche est élégante mais sans rien de martial ni d'apprêté comme on pourrait cependant s'y attendre chez le frère de Guillaume. Le Prince paraît plutôt un mondain qu'un soldat. Il est, me dit-on, tout à fait charmant en société. Je me rappelle en le voyant le fameux discours de l'Empereur lors du départ de la flotte allemande et l'exhortation à son frère:

"Si quelqu'un se met en travers de ta route, frappe-le de ta dextré gantée de fer."

A l'heure actuelle, pendant la revue de ces troupes internationales, la dextre est tout simplement gantée de chevreau blanc.

Le Prince passe lentement devant les files, regardant avec attention chacun des soldats.

Un discours du pasteur protestant Hackemann et le voile tombe découvrant le monument. Très artistique, comme on l'avait annoncé. Un mât brisé avec ses débris de cordages, ses poulies, ses étuis à taquets, un pavillon déchiqueté, le tout en bronze vert de gris.

L'œil se reporte involontairement sur la pauvre pyramide de granit élevée à trente mètres de là en souvenir des quarante huit officiers anglais morts sur cette terre de Chine et la comparaison n'est certes pas flatteuse pour l'amour-propre britannique.

Mais le Prince Henry s'avance à son tour. D'une voix forte il prononce quelques paroles accueillies par les *Hoch* règlementaires des marins allemands.

Les détachements vont se masser à l'extrêmité de la pelouse du Bund et le Prince est là devant nous tout seul, assez embarrassé. Il s'approche des chaînes qui maintiennent le public autour de la pelouse, vient caresser un enfant tout près de moi et s'exprimant en anglais "I beg your pardon", s'excuse de devoir faire reculer la foule.

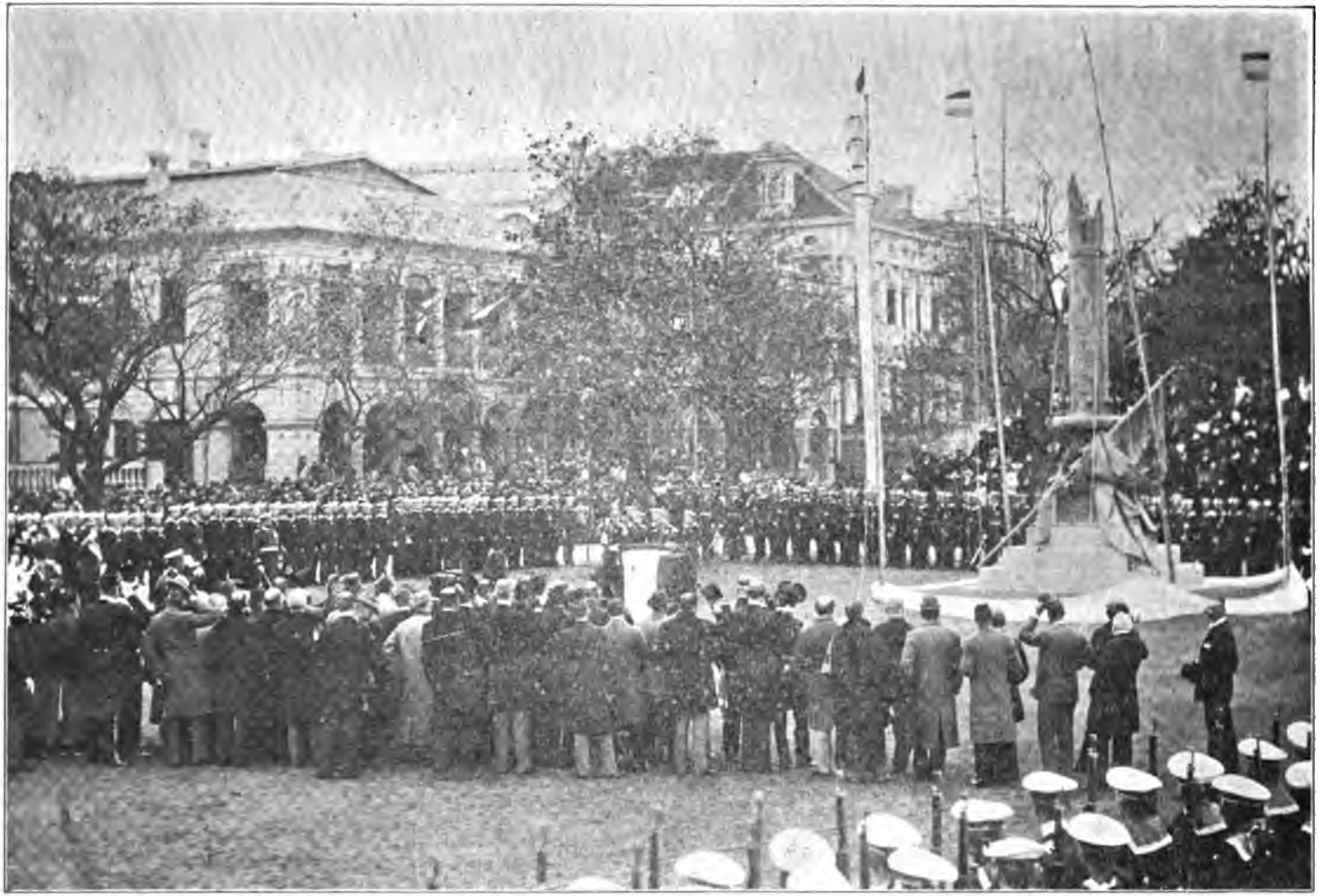
Elle fait le vide autour du Prince mais personne ne comprend ce qu'il veut et sans communiquer sa pensée à qui que ce soit, il fait, lui-même et tout seul, le service d'ordre pour dégager la chaussée où les troupes vont défiler devant lui.

Alors commence un spectacle aussi étrange que rare. La musique allemande composée de tambours plats et de fifres joue un air bizarre et se place en face du Prince Henry.

Défilent, par sections, les marins allemands fusil sur l'épaule. La cadence du pas défie toute description. Les exercices auxquels j'ai bien souvent assisté sur les champs de manœuvre d'Allemagne ne donnent qu'une idée très vague de ce défilé épileptique qu'on n'exécute que devant l'Empereur ou les Princes de la famille impériale.

Le pied lancé très haut et avec toute la vigueur, dont un Allemand est capable, le jarret tendu comme un fil d'acier, les marins passent, semblables à des automates. L'effort est si considérable que leur corps tremble tout entier;

SHANGHAI



INAUGURATION DU MONUMENT DE L'ILTIS

la tête branle à chaque pas. C'est du dernier grotesque et il faut le respect que commande la présence du Prince Henry pour qu'un rire inextinguible ne secoue pas la foule des spectateurs.

Viennent ensuite les soldats autrichiens de l'infanterie de marine en tunique et shako de toile cirée; les matelots italiens; les fusiliers américains qui tiennent l'arme en biais devant la poitrine comme au premier temps de notre escrime à la baïonnette; les marins anglais suivis de leurs camarades de l'infanterie de marine en chapeau de paille et guêtres de toile fauve; les marins russes; les volontaires anglais de la concession de Shanghai.

Tous les détachements saluent d'un hourrah en passant à hauteur du Prince tandis que les fifres et les tambours font rage sans arriver à communiquer à travers toute cette masse de soldats l'étincelle que les fanfares guerrières allument sous la tunique de nos petits fantassins lors de nos parades triomphales.

22 novembre

Quelle joie pour un bibelotier que de pouvoir admirer pendant des heures une des collections les plus belles que l'on puisse rencontrer ! Je veux parler du musée de M. de Malherbe, le secrétaire de la municipalité française de Shanghaï

C'est un éblouissement que ces cuivres, ces bronzes, ces porcelaines, ces blanc et bleu dont la recette est à jamais perdue, ces vert-pomme, ces jades, toutes pièces de premier ordre et quelques unes sans pareilles.

Dans une vitrine spéciale trônent deux vases merveilleux, groupe unique qui est peut-être le chef d'œuvre de la céramique universelle. Impossible de rien voir de plus parfait que cette porcelaine du Kiangsi de la dynastie des Ming. M. de Malherbe en a déjà refusé cinquante mille francs.

Nous aurons l'occasion de revoir cette admirable manifestation de l'art oriental ancien à l'Exposition de 1900 dans la section chinoise en même temps qu'une potiche du Kiangsi dont la sœur est au musée du Louvre. Dans son remarquable ouvrage sur Pékin, Monseigneur Favier, l'évêque de la capitale chinoise qui est en même temps un collectionneur de tout premier ordre, croyait la potiche du Louvre sans rivale. Celle de M. de Malherbe est absolument semblable et forme très certainement paire avec le spécimen de notre grand musée national.

23 novembre

L'invitation du taotaï portait en caractères d'or sur un large carton rouge vif :

In honour of the Birthday of her Imperial Majesty the Empress-Dowager of China

TSAI CHUIN

TAOTAI OF SHANGHAI

request the pleasure of the Company of M..........

At a ball at the Bureau of Foreign Affairs 63 Bubbling Road Shanghaï, on Wednesday, the 10th day of the 10th moon of the 24th year of Kuangsu (the 23rd of november 1898) at 9 p.m.

In uniform.

R. S. V. P.

Mais les journaux anglais annoncent ce matin même que le taotaï Tsaï vient d'être destitué.

Renseignements pris, la nouvelle est exacte; le bal n'en aura pas moins lieu. Singulier pays!

La décoration des jardins est féerique. Des milliers de ces lanternes chinoises si étranges donnent un aspect pittoresque aux ombrages qui entourent la grande salle des fêtes.

Celle-ci est décorée de larges pavillons aux couleurs des différentes puissances. Je remarque à la place d'honneur, au-dessus de la porte d'entrée, les drapeaux français et allemands. Les couleurs anglaises sont reléguées bien loin. Le taotaï a sans doute appris que les Anglais ont décidé de ne pas fêter l'anniversaire de l'impératrice-douairière.

Quelques ladies et misses ont néanmoins enfreint la consigne et il y a foule dans les salons. Les uniformes des officiers de toutes les nations, des membres du corps diplomatique et les coquettes vestes rouges bordées de petits boutons dorés que portent les volontaires de la concession étrangère jettent une note très originale au milieu des froids habits noirs.

Le taotaï en superbe costume de soie fourrée d'hermine parait très gai; il parle l'anglais ainsi que l'espagnol et a un mot aimable pour tous ses invités. Son secrétaire s'exprime en un français très pur.

Autour du taotaï, une dizaine de mandarins, mais pas un seul minois de chinoise. La maîtresse de céans ne nous laisse pas voir ses petits pieds. Fille d'Eve, comme nos Européennes, elle regarde peut-être du haut de la galerie, derrière ces pavillons multicolores, les couples qui évoluent aux accords entraînants de la musique des concessions.

SHANGHAI



LE PRINCE HENRY DE PRUSSE ET SON ORCHESTRE

Buffet, petites tables pour le souper. Son Excellence Tsaï fait bien les choses. Je surprends un jeune mandarin qui voit à coup sûr pour le première fois glisser et sauter ces femmes aux épaules et aux bras nus. Il est là, bouche bée, ahuri, et tout à coup s'éloigne avec un haussement d'épaules. " Peut-on être aussi sot ! " a-t-il l'air de se dire.

Et de fait, quand je reporte les yeux sur ces enragés qui entourent la taille grassouillette des Gretchen et les emportent dans la course effrénée d'un quadrille américain, je comprends la pensée du Chinois.

Malgré tout, quelques tours de valse. . . . Impossible de résister au prélude d'*Espana !*

CHAPITRE DOUZIÈME

SHANGHAI

CONGRÉGATIONS ET CORPORATIONS—LES ROTSCHILD CHINOIS—LE GÉNIE DE LA PETITE VÉROLE—POLITESSE CHINOISE—L'INFANTICIDE—CORTÈGE NUPTIAL—FUNÉRAILLES ET DEUILS—HOPITAL DES BÊTES—HÔPITAL DES MENDIANTS—LE CATALOGUE DES VEUVES—BIBLIOTHÈQUES—LA DANSE DES OURS ET L'ARMÉE—EXAMENS MILTAIRES—A DEMAIN LE DÉPART!

24 novembre

L'on a souvent parlé des associations chinoises qui jouent un si grand rôle dans l'existence sociale de ce peuple.

L'idée a même cours que dans chaque maison de commerce tous les employés, ouvriers et coolies sont les associés du patron. Rien n'est plus inexact.

A la fin de l'année il est d'usage constant de donner au personnel de toute maison une gratification d'autant plus forte que les bénéfices réalisés ont été plus considérables, mais point n'est besoin de venir en Chine pour trouver semblable coutume.

L'association chinoise se présente sous une autre forme ou plutôt sous une double forme: la *Congrégation* ou *Hoé-kouan*, qui réunit des individus originaires d'une même grande ville, et la *Corporation* ou *Kung-so*, dans laquelle se font inscrire ceux qui exercent une même profession, quelle que soit leur origine.

Nous avons déja vu le rôle joué à Shanghaï par le *Hoé-kouan* de Ningpo lors de l'émeute de juillet dernier et nous avons aussi rencontré l'action du *Kung-so* des boys d'hôtel. L'une des corporations les plus puissantes non par la richesse mais par le nombre de ses membres est celle des coolies de brouette ou *Wheel-barrow*. L'an dernier elle organisa une véritable émeute parce que le Municipal Council avait voulu élever le taux de la licence. Les cinq ou six mille coolies-brouette se levèrent en masse et vinrent faire le siége du Shanghai Club. L'on dût réunir les volontaires en armes pour prêter main forte à la police et les coolies délégués de la corporation se présentèrent chez le Taotaï ainsi que devant les autorités européennes pour défendre les intérêts de leur corporation.

L'on trouve à Shanghai les *Kung-so* du thé, de la soie, du coton ouvré, des djinrikchas, des barbiers, etc.

Si un commerçant venait à se conduire d'une façon déloyale à l'égard de l'un des membres d'une corporation comme celle des soyeux, par exemple, l'interdit serait jeté sur sa maison et il se trouverait dans l'impossibilité d'acheter une seule balle de soie.

Les statuts d'un *Hoé-kouan* et ceux d'un *Kung-so* ont été traduits spécialement pour le "Pays des Pagodes". Les règlements des autres sociétés similaires diffèrent très peu de ceux que nous publions ci-après.

STATUTS D'UN HOÉ-KOUAN

OU

CONGRÉGATION DE CHINOIS DE MÊME ORIGINE

Les commerçants et négociants de la province de X.... sont tous étrangers à ce pays de Shanghaï où ils sont établis en ce moment. Seuls, ils se trouvent faibles; ensemble, ils sont une force. Il faut que cette force soit réunie pour tenir tête aux concurrents, pour présenter une solidarité contre les rivaux et enfin pour se soutenir mutuellement.

Art. I. Les compatriotes arrivent ici par mer et leurs marchandises sont transportées soit par de grands navires soit par des jonques. En conséquence leur vie et leur fortune dépendent de la bienveillance providentielle de la déesse de la mer, à laquelle nous devons une éternelle reconnaissance. Le but de ce *Hoé-kouan* est d'abord et principalement de vouer le groupe de ses membres au culte de la Déesse de la mer, qui sera célébré dans la salle centrale du bâtiment.

Art. II. Tous les ans, lors de la fête anniversaire de la Déesse, aura lieu une cérémonie religieuse accompagnée d'un grand festin et d'une représentation théâtrale. Tous les compatriotes, fonctionnaires, passagers ou commerçants y sont convoqués; ils doivent se présenter en grande tenue et porteurs de chandelles et batonnêts d'encens.

Art. III. La grande salle est destinée spécialement au culte et aux cérémonies religieuses. Les dépendances sont affectées aux réunions privées des compatriotes qui peuvent y donner des fêtes, mais il est défendu de s'y livrer aux jeux prohibés et d'y inviter des femmes.

Art. IV. Les compatriotes peuvent s'y réunir périodiquement ou de temps en temps pour discuter soit une affaire commerciale, soit une cause intéressant la communauté. Ils n'ont aucune location à payer, mais s'ils prennent des repas dans les locaux de la corporation, les dépenses sont à leur charge.

Art. V.—Les fonds pour la construction du *Hoé-kouan* ayant été obtenus par souscription publique, les frais de son entretien doivent être fournis par les commerçants originaires de la même province. Ils acceptent qu'un tantième de cinq pour mille sur le montant de leur trafic, quelle que soit la nature de ce trafic, soit réservé à l'entretien du *Hoé-kouan*. Tous les ans, le chef de l'association commerciale de la province de X. . . . vérifie le grand livre de chacun des commerçants et reçoit pour la caisse du *Hoé-kouan* le 5/1000 dont il donne reçu.

Art. VI.—Le chef de l'association est nommé tous les ans par l'assemblée des commerçants de la même province. Il doit être un commerçant honorable ayant le rang et la fortune suffisants pour pouvoir agir et parler, le cas échéant, au nom de tous les associés vis-à-vis des autorités locales.

Art. VII.—Tous les ans, si la recette du *Hoé-kouan*, présente une plus value, le chef, d'accord avec les compatriotes peut acheter pour la communauté des propriétés susceptibles de produire des revenus.

Art. VIII.—Le *Hoé-kouan* doit posséder hors de la ville un terrain et un bâtiment pour enterrer et recevoir provisoirement les corps des compatriotes décédés dans ce pays. Si le défunt n'a pas de famille, tous les frais sont à la charge du *Hoé-kouan*.

Art. IX.—Les compatriotes malheureux peuvent s'adresser au *Hoé-kouan* qui, après enquête, s'efforce de leur venir en aide, soit par ses propres ressources, soit même par une cotisation spéciale suivant le cas et si le malheureux est vraiment digne d'intérêt.

Art. X.—Tous les ans au milieu de la 7ème lune, une cérémonie religieuse doit avoir lieu, consistant en des prières taoïstes ou bouddhiques pour le repos de l'âme des compatriotes morts et enterrés dans ce pays. Cette cérémonie est aux frais du *Hoé-kouan*.

STATUTS D'UN KUNG-SO

ou

CORPORATION DE CHINOIS DE MÊME PROFESSION

Le but du *Kung-so* est de soutenir le commerce de la même profession, se renseigner sur le cours des produits bruts et des marchandises, faire des démarches au nom de la corporation, maintenir la solidarité et la bonne harmonie entre les collègues.

Art I. Le lieu de réunion étant construit au moyen de dons et de souscriptions, il s'agit de le maintenir en bon état et de le restaurer, s'il y a lieu. C'est pourquoi, tous les collègues doivent contribuer à ces frais.

Art II. Un cinquième par mille sur le montant de leur trafic sera prélevé de leur caisse pour celle de la corporation. Le chef de la corporation vérifiera leur grand livre tous les ans.

Art III. La caisse de la corporation est chargée d'acquérir les propriétés au nom du *Kung-so* dans le cas où la recette présenterait une plus value, mais il lui est interdit de faire le commerce.

Art IV. Un secrétaire et deux employés sont choisis par le chef, mais le chef lui même doit être élu tous les ans par l'assemblée générale, suivant l'ancienneté d'inscription au tableau.

Art V. Le chef de la corporation a fonction, par délégation du tribunal, d'aplanir les différends entre les gens du même métier et, lorsqu'il s'agit d'une difficulté financière, de vérifier les comptes en litige et de proposer un arrangement à l'amiable.

Art. VI. –La décision du chef de la corporation doit être respectée par les deux parties. Dans le cas où elles ne se soumettraient pas à cette décision, la question serait renvoyée au tribunal du magistrat compétent.

Art. VII.—Le chef de la corporation a aussi le devoir de trancher le différend qu'on lui présente sans que la question soit déjà passée par le tribunal.

Art. VIII.—Dans le cas où le différend serait une cause compliquée, soit relative à la comptabilité, soit nécessitant de nombreux témoignages, le chef de la corporation aura le droit de se faire assister par un ou plusieurs membres de la même corporation choisis parmi les plus honorables et les plus respectables.

Art. IX.—Tous les ans, une grande cérémonie a lieu en l'honneur du Génie protecteur. Tous les membres du *Kung-so* doivent y assister en grande tenue. Ils apporteront eux mêmes les chandelles et l'encens. Les festins et la représentation théâtrale sont à la charge de la corporation qui invite également les personnages officiels à la fête.

Art. XI.—Les membres ont le droit de donner au siège social, des fêtes privées à leurs frais.

Art. XII.—Le chef de la corporation peut convoquer les membres du *Kung-so* pour s'entendre ou discuter une question intéressant la corporation.

Art. XII.—Les dépenses des assemblées incombent à la corporation.

Art. XIII.—Les nouveaux commerçants du même métier sont priés de s'inscrire au *Kung-so*. Ils sont libres de ne pas le faire, mais alors il ne peuvent

réclamer, dans le cas où ils se trouveraient en difficultés, aucun privilège accordé aux membres de la corporation.

Art. XV.— Les faillites sont examinés avec des soins particuliers par la corporation. Si la faillite est digne d'intérêt, le *Kung-so* fera le nécessaire soit par ses propres ressources, soit par souscription pour venir au secours du failli et pour désintéresser ses créanciers. Mais la corporation n'est pas obligée d'agir ainsi et personne n'a le droit de l'y contraindre gratuitement.

Art. XVI.—La corporation distribue les cercueils et les terrains pour l'inhumation de ses membres morts sans ressources; elle rapatrie même leur famille sur la demande d'un ou de plusieurs membres de la même corporation.

Art. XVII.—Le chef de la corporation représente officiellement le *Kung-so* devant les autorités locales. Il a droit de parler au nom de la corporation ou au nom d'un ou de plusieurs membres sur leur demande.

Art. XVIII.—Le siège de la corporation doit être respecté sans qu'on puisse y introduire des gens suspects.

Le *Kung-so* des barbiers de Shanghaï joua un rôle important en 1880. A l'occasion de la mort de l'Impératrice, les rites prescrivaient aux Chinois de ne pas se raser la tête pendant cent jours.

Grand émoi parmi les figaros! Réunion générale au siège du *Knug-so* à la suite de laquelle la pétition suivante fut présentée au sous-préfet de Shanghai:

" Nous soussignés, tous gens de Nanking et de Tchingkiang (pays d'origine " de la plupart des barbiers) sommes, depuis longtemps déja, établis barbiers dans " l'arrondissement de Shanghaï où nous possédons d'ailleurs un lieu de réunion " affecté à la discussion des statuts de notre corporation. Chaque fois qu'à l'occa- " sion d'un deuil impérial il y a pour la population défense de se raser la tête, il " est d'usage constant que les propriétaires des boutiques de barbiers fassent à " ceux-ci une remise de loyer. C'est ainsi qu'en 1875, à la suite d'une requête " des barbiers de la localité, votre prédécesseur fit paraître une proclamation inter- " disant aux propriétaires des maisons de réclamer à ces industriels plus de la " moitié du loyer trimestriel. Or nous sommes actuellement dans la période de " cent jours pendant laquelle on ne peut se raser la tête. En conséquence nous " venons prendre la présente supplique pour vous prier de vouloir bien prendre "des mesures analogues en cette circonstance."

Et le mandarin fit droit à la requête des barbiers. Les propriétaires portèrent le deuil de leur loyer en même temps que celui de l'Impératrice.

25 novembre

Il est à remarquer, dans le cours de l'histoire, que le maniement de l'argent a presque toujours été monopolisé par une caste, par une race.

Au moyen-âge, nous voyons les Lombards à peu près exclusivement chargés de tout ce qui touche à la finance; actuellement, les juifs cosmopolites leur ont succédé.

Le même phénomène se retrouve en Chine.

La province du Chansi a, de temps immémorial, fourni à l'Extrême-Orient ses banquiers, de même qu'elle a accaparé le commerce extrêmement lucratif des fourrures de la Mongolie.

Tous les riches marchands de pelleteries sont du Chansi et font partie du *Chansi-pan* (Groupe du Chansi) par lequel passe tout ce genre de commerce.

Mais il y a dans ce groupe un noyau de quatre familles—les Pé, les Ki, les Tchu, les Heou—qui forment une association d'une formidable puissance financière et peuvent être comparés aux Rotschild d'occident.

Cette association ou *Piao Hô* est seule chargée du transport des fonds d'Etat que lui confient les trésoriers provinciaux et, dans ce pays de Chine, où les communications ne sont ni des plus rapides, ni des plus faciles, ce n'est pas une question sans importance.

Les membres du *Piao Hô* ont en Chine un crédit illimité. Leurs représentants, qui sont toujours membres de l'une des quatre familles précitées, portent un petit cachet, sur la seule production duquel ils peuvent obtenir partout, même des trésoriers publics, les fonds dont ils ont besoin.

Les jeunes gens prennent femme parmi les descendantes de l'une de ces familles. S'ils doivent quitter le Chansi, ils y laissent leur épouse et leurs enfants. Tout ce monde vit très largement aux frais de l'association.

Lorsqu'ils dirigent une banque, ils ont l'obligation de passer la nuit dans l'immeuble même où les bureaux sont établis. Ils ne peuvent accepter aucune dignité mandarinale car le gouvernement chinois a le droit de confisquer les biens des mandarins.

Leur train de maison est des plus riches mais lorsqu'ils quitteront la banque, les gérants n'emporteront avec eux que leurs vêtements personnels, laissant même leurs bijoux à celui qui les remplacera.

Le *Piao Hô* est véritablement un Etat dans l'Etat

26 novembre

Un haut mandarin est de passage à Shanghai. C'est, dit-on, le ministre de Chine au Japon. Son Excellence venait de s'installer avec sa famille à l'Hôtel des Colonies, lorsqu'on lui fit savoir qu'elle devait prendre pied dans une pagode réservée aux grands dignitaires. (*)

Il y a ici des Crozier tout aussi gênants pour le moins que les farouches gardiens de notre protocole.

Mais avant de quitter l'hôtel, le ministre y reçoit à dîner quelques amis chinois.

Défilé de superbes robes de soie. Tout ce monde s'envoie force tchin-tchin en portant à hauteur de la poitrine les mains réunies et en les agitant une ou deux fois. Le buste s'incline, la tête suit le mouvement, les figures deviennent souriantes et quelques formules de politesse s'échangent.

Ah ! la politesse chinoise ! Que de flots d'encre elle a fait verser. Sans doute, le Chinois est poli, très poli. Ses salutations n'ont rien de commun avec le sec "Good morning" ou le bref "How do you do" de l'Anglais qui, raide comme le bronze de Sa Gracieuse Majesté non seulement n'inclinera pas le buste mais restera même la tête couverte en adressant la parole à une femme.

Cependant il faut se garder des légendes. Je lisais l'autre jour dans une revue publiée ici même un article dû à la plume d'un écrivain résidant en Chine depuis plusieurs années mais que je soupçonne d'avoir des lunettes mal réglées lorsqu'il examine les Chinois.

Il le faut pour écrire que "le Chinois a poussé la pratique de la politesse à "un point de *perfection* qui est non seulement inconnu dans les pays occidentaux "mais qui est vraiment incroyable."

L'auteur n'a qu'une excuse, c'est qu'il est anglais. Il est vrai qu'il rappelle lui-même au cours de son article un usage cher aux Chinois qui, en quittant leur hôte après une réception, s'excusent non de l'avoir dérangé mais de "l'avoir forcé à dépenser une grosse somme d'argent".

Si telle est la *perfection* de la politesse, j'avoue humblement que l'on n'y est pas encore parvenu dans mon pays occidental.

J'entendais dire récemment que les Chinois méprisent les Européens à cause de leurs manières peu polies et qu'eux-mêmes ne s'abordent qu'avec des formules idéalement poétiques : Que la lumière du soleil ne fatigue pas l'azur de vos yeux, etc......

(*) S. E. Yü-Ken, depuis lors nommé ministre de Chine à Paris. (Septembre 1899)

Sans doute il y a malheureusement trop d'Européens qui donnent prise aux reproches sous le rapport de l'urbanité mais n'exagérons rien, de grâce.

Oui, dans les réceptions d'apparât ou même dans les réunions de famille, les Chinois invoqueront à l'envi les poétiques et traditionnelles formules.

Oui, lorsqu'il aura revêtu sa robe des jours de fête, le plus vulgaire coolie se révêlera plein de grâce sans apprêt; mais en dehors de ces circonstances, dans le courant de la vie, les Célestes échangent entre les dents de brèves formules de politesse correspondant aux nôtres, souvent une courbette, un sourire ou une grimace, mais ne se livrent pas aux débordements d'éloquence que l'on serait tenté de prendre pour la règle de leurs rapports.

Notre vieille politesse française ne le cédait en rien aux tchin-tchin des Célestes. L'envahissement cosmopolite a fait bien décheoir, il est vrai, les descendants de ces gentilshommes, superbes de crânerie et d'élégance sous leur feutre à plume blanche, marchant parés du jabot de dentelle, aux sons des violons de ballet et criant à leurs adversaires ahuris : Messieurs les Anglais, tirez les premiers. Mais une heure passée dans un de nos bons salons de France, mêm du monde où l'on s'ennuie, pourvu—si c'est possible—que l'on n'y coudoie que des Français, remettra au point les idées que l'on accepte toutes faites et dont l'on devient souvent le bénévole propagateur.

Dimanche 27 novembre

Une nouvelle excursion dans la ville chinoise par la porte Montauban, ancienne brêche faite par les Français pour établir les communications entre la cité et la concession.

Un escalier permet de monter sur les remparts à droite de la porte. Un chemin de ronde, le long des créneaux. Tous les cinquante mètres, un canon sur son affût pourri, ou encore gisant à terre au milieu des herbes folles.

L'on peut, de là haut, se rendre compte de l'importance de la cité chinoise; mais en dehors des quartiers où grouille la masse compacte des artisans, de nombreux jardins jettent la note claire de leur verdure.

Le chemin passe sous la voûte d'un temple dont le gardien nous fait très aimablement les honneurs. Nous sommes dans la pagode de *Koan-Ti*, le dieu taoïste de la guerre.

De l'étage supérieur, jolie vue sur la cité. Nouvel exemple de l'ignorance absolue des Chinois en matière religieuse: nous sommes dans un temple taoïste et voici qu'au milieu de la chapelle principale de l'étage nous trouvons la trinité bouddhique.

Dans un réduit latéral, le Génie taoïste de la petite vérole, *Teou-cheu*, porte sur la figure et au milieu du front les signes non équivoques de la terrible maladie. *Teou-cheu* était un général qui voulait jadis renverser un tyran de la 2e dynastie. Son armée était inférieure en nombre à celle du despote. Endormi dans une grotte, le général vit venir à lui une fée qui lui remit une quantité respectable de vaccin de la petite vérole en lui ordonnant de la faire répandre dans le camp de l'armée ennemie. *Teou-cheu* obéit et les soldats du tyran furent emportés par le fléau. A signaler à certains décimeurs d'hommes pour remplacer les balles *dum-dum*.

Au dessus du Génie une inscription en caractères : Ses bienfaits profonds sont comme une seconde création.

Descendons dans la ville. Toujours les boutiques-ateliers où toute la famille travaille. Ici comme dans les concessions du reste, l'on ne trouverait aucun magasin occupé par un seul vendeur mais l'on en rencontrerait un grand nombre réunissant dix personnes dans un étroit espace.

Toute une famille, hommes, femmes, enfants, travaille à la confection de ces bijoux communs, boucles d'oreilles et bracelets que nous prendrions pour du jade si nous ne les voyions fabriquer avec des débris de verres de toute nature.

Une imagerie, genre Epinal. Une planche en bois est gravée en relief pour chaque couleur différente et les ouvriers font chaque tirage à la main. Il faut le voir pour le croire.

Près de la place, les marchands de kakémonos, d'éventails et de pinceaux. Certains de ces derniers instruments coûtent plusieurs dollars pièce.

Sur quelques éventails, des caractères merveilleusement tracés par une main impeccable se paient de très grosses sommes.

De fort curieuses boîtes de toilette avec incrustations de marbre, de jolis cuivres martelés, toute une série de cadenas bizarres et compliqués, véritables casse-tête chinois.

Sur le pont de bois de la grande maison de thé, quelques Chinois tiennent au-dessus de l'eau une espèce de mésange dans une cage légère. Ils veulent distraire leur prisonnier en lui donnant l'illusion de la rivière et de sa verdure représentée ici par la mousse qui recouvre l'eau stagnante.

Près de là, un médecin donne une consultation et applique des ventouses en brûlant du papier sous un bol de faience dont il colle les bords sur la peau. Puis il procède à l'acupuncture. Pressant entre deux doigts de la main gauche la peau du patient il y introduit une longue aiguille qu'il flambe au préalable. L'antiseptie en Chine !

Ah ! les microbes ! Quelle protestation plus violente peut-on rencontrer contre leur puissance destructive que ces immondes amas de matières putrides et ces cloaques de boue infecte que l'on rencontre à chaque instant et près desquels s'épanouissent d'invraisemblables grappes de jeunes Célestes ?

Mais, au contraire, me répond une lumière du corps médical, c'est la démonstration éclatante de la théorie microbienne ! Tous ces gens se trouvent immunisés, vaccinés qu'ils sont dès l'enfance.

All right ! Mais les Hindous ne devraient ils pas eux aussi être immunisés et se moquer de la peste, depuis le temps que cette vilaine personne semble avoir choisi l'Inde pour son séjour de prédilection ?

Après tout, n'approfondissons pas....

28 novembre

Sur le bord de la route française de Zikawei, à peu de distance du pont qui conduit au chemin de l'arsenal, une espèce de tour basse et sans ouverture se dérobe presque au regard, envahie par les herbes.

Une plaque de marbre porte des caractères chinois. Elle nous apprend que la tour est un ancien dépôt de cadavres d'enfants.

Prenons le chemin empierré qui longe la creek. Sur la gauche nous découvrons après quelques minutes de marche un monument affectant la forme d'un octogone inscrit dans une circonférence de deux mètres environ de rayon et haut de trois à quatre mètres.

Une inscription chinoise fait face à la route: *Tour où l'on réunit les ossements.* Sur l'un des pans, à 70 centimètres environ du sol, une portière en fer où l'on peut lire : *Cadavres des petites filles.* De l'autre côté, une portière semblable : *Cadavres des petits garçons.* Les rites s'opposent à ce que les sexes soient mélangés dans la mort.

Je soulève l'une des portières; une odeur infecte se dégage ; de grosses mouches vertes s'envolent en bourdonnant et je n'ai pas le courage de regarder plus avant.

Il paraît que les Chinois déposent là non seulement les cadavres mais encore les nouveaux-nés dont ils veulent se défaire. La mort dans semblable atmosphère ne doit pas être longue à accomplir son œuvre.

Il ne faut pas oublier qu'en Chine l'état-civil n'existe pas, qu'aucun contrôle n'est exercé sur les décès.

J'étais cependant sceptique sur ce sujet de l'infanticide. Les Chinois sont en effet pleins de sollicitude et de prévenance pour leurs bébés. Ils en font même presque toujours des enfants gâtés.

A chaque instant, l'on rencontre dans les rues un papa promenant par la main son jeune garçon très proprement habillé. Il y avait donc, me semblait-il, contradiction entre l'infanticide dont on accusait les Chinois et ces manifestations de tendresse dont j'étais chaque jour le témoin.

J'ai beaucoup interrogé Chinois et Européens vivant au milieu des populations, compulsé de nombreuses pièces émanant des autorités du pays, obtenu des demi-aveux et j'ai la conviction que dans un certain nombre de familles on fait disparaître les filles dès leur naissance.

L'on sait que les Chinois veulent à tout prix un garçon pour perpétuer leur culte et celui des ancêtres. La loi leur fait même un devoir d'adopter un enfant s'ils n'ont pas de descendants mâles.

L'existence de cette triste coutume de l'infanticide est confirmée par des documents officiels tout récents.

Je choisirai la proclamation du mandarin *Kiang* préfet de *Nan-tch'ang* capitale de la province du *Kiang-si*. Elle a été lancée dans les derniers mois de 1896 et je la trouve dans le journal *I-wen-lou* qui s'est publié le 9 janvier 1897.

"Nous, préfet de *Nan t'chang*, à notre entrée en charge, nous nous sommes
" renseignés sur les mœurs des habitants et nous avons appris qu'elles étaient
" vertueuses (!) à l'exception de cette coutume de noyer les petites filles qui n'a
" pas encore été extirpée......

" Nous avons réfléchi minutieusement pour en découvrir l'origine et nous
" avons trouvé que, de fait, cela ne procède pas d'une absence de tendresse chez
" les parents pour leurs enfants, mais que cela provient des trois causes suivantes :

" En premier lieu, si dans une famille pauvre, une fille vient prendre
" place, il faudra dépenser beaucoup d'argent et se donner beaucoup de peine
" pour pourvoir à sa nourriture et à son habillement ; puis, quand elle aura atteint
" l'âge de 16 ou 17 ans, elle sera mariée dans une autre famille dont elle fera
" partie et où elle reportera toutes ses affections. A quoi bon se donner tant de
" peine au profit des autres?

" En second lieu, on noie la fille parce qu'on désire ardemment avoir un
" garçon. La mère, n'allaitant plus, pourra devenir plus tôt enceinte.

"En troisième lieu, on redoute la dépense pour le trousseau et pour la "noce.

"Pour toutes ces raisons—conclut le Préfet—on préfère noyer les filles afin "d'éviter les embarras."

Et le mandarin de combattre les arguments qu'il vient d'exposer. Quelques aperçus méritent de passer à la postérité : "De tout temps, ceux qui ont eu le "plus de fils, sont ceux qui ont pratiqué la vertu.......

"Vraiment les Poussahs voudront-ils favoriser de leur protection ceux qui "ont recours à de tels procédés pour avoir des garçons? Du reste, si après avoir "noyé une fille, on engendre un garçon, ce sera l'âme de la fille qui viendra occuper "le corps de l'enfant afin de se venger et, en grandissant, le plus souvent il tour-"nera mal......"

"Si votre petite fille a été conçue, ce n'a pas été de son propre mouvement. "Comment pouvez-vous endurcir votre cœur et la noyer?....

"Vos mandarins, dans leur pitié pour les petits enfants, *ne craignent pas "de se fatiguer à vous parler et à vous exhorter longuement.* Ils espèrent que le "mari mettra sa femme en garde et que les coutumes cruelles feront place à une "heureuse tendresse."

Et le préfet de recommander "l'établissement d'une association charitable à six sapèques par tête" dans le genre de notre Sainte-Enfance.

Toutes ces belles paroles restent à peu près sans écho; ce sont des thêmes d'examen, des dissertations de lettrés, mais aucune sanction ne vient appuyer ces excellents conseils. Quid leges sine moribus? A plus forte raison que peuvent contre les mœurs les beaux discours de ces mandarins qui cherchent avant tout à s'enrichir aux dépens de ce peuple?

Sa page terminée, le nouveau préfet qui s'était, nous dit-il lui-même, grandement fatigué, a dû fumer une bonne pipe d'opium et s'endormir, la conscience tranquille, songeant aux approbations qu'il recevrait en haut lieu pour avoir su tirer de son cœur des accents aussi émouvants.

Le chef d'œuvre bien calligraphié a été placardé partout, puis solennellement classé dans les Archives de la Préfecture pour servir à l'édification des générations futures et.... un point, c'est tout.

La proclamation du préfet du Kiang-si n'est pas un fait isolé. L'on pourrait en citer cent autres, émanant des autorités de toutes les provinces. Je n'en retiendrai qu'une seule parce qu'elle sort de la plume de S. E. T'sai, le taotaï

actuel de Shanghai qui, en 1878, sous préfet de *Han-yang* publiait un édit d'exhortation.

" Considérant sérieusement, disait-il, que l'habitude de noyer les petites " filles est partout passée dans les mœurs, nous serions tout heureux de fonder " une œuvre générale pour élever des enfants, car il est des hommes et des fem- " mes stupides et au cœur dûr qui violent les lois de la nature et offensent la " vertu du ciel et de la terre."

Les moralistes et les lettrés foisonnent de conseils et de menaces au sujet, de l'infanticide. *Liang Ki-koeï*, l'un des classiques les plus réputés de l'Empire écrivait: " La coutume de noyer les petites filles est très répandue mais ordinaire- " ment les lettrés ne s'en doutent guère, car on a bien soin de n'avertir personne, " l'oreille ne saurait entendre et les yeux ne sauraient voir ce qui se passe; qui " pourrait dire le nombre de ceux qui périssent chaque année?"

Il est inutile de multiplier ces citations si instructives soient-elles. (1)

Le mal est constaté. Il est profond dans certaines classes de la société chinoise et, seule, la tranformation des mœurs pourra l'extirper. D'ici cette heureuse époque, le Yangtsé-kiang accumulera dans la mer Jaune les torrents sans cesse renouvelés de ses flots chocolateux.

29 novembre

Un bruit de tamtams et de flûtes me fait mettre le nez à la fenêtre. C'est un cortège nuptial. On conduit une jeune fiancée chez celui qui va devenir son époux. L'importance du cortège témoigne de l'opulence des familles.

D'abord, la série ordinaire des porteurs de gongs, d'écussons, de drapeaux, de parasols rouges—des gamins revêtus de longues robes dans lesquelles ils s'embarrassent—des individus coiffés de grotesques chapeaux semblables à ceux de Maître Purgon dans le Malade imaginaire—puis, à cheval revêtu d'une superbe robe de soie, avec, au milieu de la poitrine et du dos, un carré d'anciennes broderies, un mandarin ami de la famille, s'avance grave et digne. Derrière lui, dans des chaises, cinq ou six Chinois, les parents sans doute, puis une dizaine de musiciens portant, suspendu par un ruban, un petit tambourin sur lequel ils frappent avec deux baguettes tenues du bout des doigts—tels des lapins savants. A coté d'eux des joueurs de musette et de flûte.

(1) L'important travail de Palabre sur " l'Infanticide en Chine " publié à Shanghaï en 1889 contient un nombre considérable de documents officiels.

SHANGHAI



UN CORTÈGE DE MARIÉE

Quelques jeunes gens portent sur des coussins des colliers de perle et autres ornements de toilette, anneaux, bracelets, boucles d'oreille, épingles à cheveux, objets que les Chinois appellent *Ts'ai-li* c'est à dire arrhes, présents de fiançailles ou de noce.

Enfin, dans une large chaise rouge et or, complètement close, se trouve ou du moins doit se trouver la victime jeune et innocente—pure hypothèse—que l'on destine au sacrifice.

Je me sens bien l'arrière petit-fils d'Eve, car je donnerais volontiers quelques sapèques pour pouvoir pénétrer le mystère de ces tentures rouges, contempler cette enfant que son fiancé lui-même n'a sans doute jamais vue et saisir son état d'âme.

Mais le cortège a déjà disparu et je suis encore à la même place, rêveur. Tout ce monde courait, courait, comme des pompiers se rendant à un incendie.... Les flammes de l'amour !

Une heure plus tard, le cortège repassait avec la chaise vide et des coolies portant, suspendues à leurs bambous, de lourdes caisses rouges contenant les présents de l'époux et de sa famille aux parents de celle qui devient en ce moment sa femme.

30 novembre

Mauvais jour, si j'en crois les présages! Dans ma flânerie le long du Bund, je rencontre successivement trois enterrements chinois.

Les deux premiers sont précédés de quatre ou cinq bonzes revêtus de robes gris sale à larges manches et ouvertes sur la poitrine. Derrière eux, un porteur de gong, deux joueurs de musette qui, de distance en distance, exécutent quelques mesures d'une mélodie bizarre.

Le cercueil, énorme, verni noir ou rouge. Et comme tout en Chine se fait à l'inverse de nos usages, la tête du mort est portée en avant, dans le sens de la marche. Six coolies véhiculent le cercueil avec des bambous, comme ils transporteraient une balle de coton.

La famille suit en djinricksha, poussant des cris à fendre l'âme. Toutes les lamentations sont tirées du *Likiou*, Livre des Rites. Les enfants les apprennent dès leur tendre enfance: " Pourquoi nous as tu quittés? N'étais-tu pas pas bien chez nous? N'avais tu pas tout ce qu'il fallait pour ta nourriture ?" etc.

Souvent des pleureuses sont louées comme dans les funérailles romaines. Et elles s'acquittent consciencieusement de leur tâche. Les plus proches parents. ont les vêtements recouverts d'une sorte de treillis de chanvre écru d'un brun

foncé assez semblable comme aspect au tissu de nos sacs à raisins. Les autres portent des vêtements de toile blanche écrue ou même une simple bandelette sans prétention, formée d'une lanière détachée à la main et qui leur ceint la tête en retombant sur le dos.

Un coolie jette devant le cercueil des espèces de petits godets en papier argenté représentant des *sycee*. Il a mission d'amuser ainsi les mauvais esprits et de détourner leur attention du mort qui va passer.

Le troisième cortège funèbre est plus important et montre combien peu le Chinois se rend compte des pratiques religieuses auxquelles il se livre par habitude et tradition mais sans raisonner le moins du monde. Dans ce cortège figurent à la fois des bonzes bouddhistes à la tête rasée et des prêtres taoïstes à cheveux ramenés en chignon derrière la tête et retenus par une longue épingle. Ils portent des dalmatiques rouges ornées de dessins et de caractères. C'est l'antique costume et la coiffure ancienne des Chinois; la robe à revers et l'habitude qu'ont les prêtres bouddhistes de se raser le tête sont d'origine hindoue.

Chaque bonze tient en main une petite banderolle sur laquelle sont inscrits les titres et qualités du défunt. Quelques uns jouent de la musette, d'autres des cymbales.

Toute une série de brancards, portés comme dans nos processions, servent d'appui à des autels. Sur le premier, la tablette du defunt, devant laquelle brûlent des bâtonnets d'encens ; sur les autres, les différents services d'un repas complet ; puis une chèvre cuite, mais entière, le ventre ouvert et la tête maintenue haute par un piquet ; un cochon rôti dans la même posture. La chaise du défunt, où la tablette occupe la place du maître, est portée devant le cercueil comme chez nous l'on tient en mains le cheval d'armes du guerrier. La chaise n'est pas soutenue sur les épaules comme de coutume mais à la main, presque au ras du sol. Enfin la bière, énorme, véhiculée par trente deux coolies. Un superbe drap de soie rouge brodé d'or la recouvre et, sur le sommet, la grue symbolique des taoïstes étend ses ailes de carton.

Derrière le cercueil, le fils ainé du défunt, principal acteur des funérailles, marche courbé suivant les rites, s'appuyant sur le *bâton de pleurs* comme si, accablé par sa douleur profonde, il n'avait pas la force de se tenir debout.

Le bâton de pleurs est cylindrique, de trois centimètres environ de diamètre. Sa longueur est proportionnée à la taille de celui qui le porte. Il doit atteindre à la hauteur du cœur. Souvent, il est garni de papier blanc, couleur de deuil.

Le père Hoang (1) nous apprend que le bâton porté dans le deuil du père est de bambou, *tchou*, et que celui du deuil de la mère ou de la femme est de paulownia imperialis ou *t'ong*.

Le bambou signifie allégoriquement la douleur perpétuelle pour le père défunt, son feuillage restant vert en toute saison. La paulownia, par le son du caractère *t'ong*, rappelle que la douleur ressentie à l'occasion de la mort de la mère est semblable à celle que l'on éprouve pour la mort du père, le son de *t'ong* pouvant également signifier " semblable. "

Le fils que nous voyons devant nous portera le deuil pendant trois ans suivant les rites mais, en fait, durant 27 mois. Les vêtements de deuil ne sont de rigueur que pour les cérémonies funèbres notamment le sacrifice *d'une victime de bon augure* au 13e mois, la fête annuelle des ancêtres, les jours consacrés aux défunts et, le 27e mois, lors du *sacrifice de consolation*.

Pendant le deuil, on porte souvent le col, la ceinture, les souliers ou le bouton du bonnet blancs. D'ordinaire un fil de cette couleur est mêlé à la tresse des cheveux.

Les soieries, les boutons dorés et les couleurs éclatantes sont interdits.

Pendant les cent jours qui suivront le décès, le fils ne pourra se faire raser le tête.

Il y a toute une série de prescriptions compliquées pour les huit classes de deuil qui varient de trois mois à trois ans.

Se marier pendant le deuil des parents serait commettre un grand crime contre la piété filiale. Le coupable recevrait cent coups de bâton et se verrait séparé de sa femme. S'il s'agissait d'une concubine, la peine serait de 80 coups et la séparation devrait également s'en suivre.

Les édits impériaux ont apporté des tempéraments à cette loi en laissant au juge une certaine liberté d'appréciation. Toutefois la défense n'est pas devenue lettre morte, loin de là. L'an dernier, 1897 (23e année de Kouang Sü) un certain Han Tch'ang-tsin, de la sous-préfecture Fan Yu-hien, province du Kouang-toung, sous-secrétaire au ministère de la justice criminelle (1er degré du 6e ordre), fut accusé de s'être marié en temps de deuil. Le délit se trouvant établi, au mois de juillet de la présente année, T'an Tchong-lin, vice-roi du Kouang-toung, rendit une ordonnance condamnant le sous-secrétaire à la dégradation. L'ordonnance vient d'être confirmée par l'Empereur.

(1) Le mariage chinois au point de vue légal. Variétés sinologiques. Shanghai 1898.

Sous la dynastie *T'ang* (620-906 ap. J. C.) il exitait même une loi qui interdisait la génération pendant la deuil du père ou de la mère. A la naissance d'un enfant, si, compte fait des mois de grossesse, il se trouvait conçu pendant la période d'interdiction, le père était puni d'un an d'exil.

Cette loi fût abrogée sous les dynasties suivantes.

Elle dépassait réellement la mesure des chinoiseries légales.

1 décembre

Quel pays fantastique que cette Chine! Ecoutez plutôt; je n'invente rien. Le sous-préfet de Shanghai vient d'ordonner que dans chaque village de son ressort, les notables assistés des gardes champêtres (pao-tchang) établiraient un catalogue des veuves.

Un règlement en six articles indique les règles à suivre pour la confection de ce catalogue et je m'en voudrais de ne pas citer textuellement le cinquième article qui vaut tout un poème.

" Dans l'établissement du catalogue des veuves, on se servira de quatre " caractères pour leur classement. Les caractères sont : *Tsin* (qui pourra être " décorée), *Pien* (qui doit être séparée) *Chou* (bonne), et *T'é* (défectueuse). Seront " placées sous le caractère *Tsing* toutes les veuves qui ayant perdu leur mari " avant leur trentième année, auront pris la résolution de garder la chasteté de " leur état et de ne pas se remarier. Dans le caractère *Pien* on placera les veuves " à qui leur pauvreté rend difficile l'observation de la chasteté de leur condition " jusqu'à la mort sans qu'elle soient résolues à se remarier. Sous le caractère *Chou* " seront inscrites les veuves qui auront perdu leur mari après leur 30e année mais " qui seront déterminées à garder leur continence sans changement de résolution. " Enfin sous le caractère *T'é* (défectueuses) seront inscrites celles qui voudraient " contracter un nouveau mariage. Les notables devront, pour l'établissement du " catalogue, faire *des recherches minutieuses* et se montreront diligents à classer " les veuves avec vérité, sous un des quatre caractères indiqués.

" Si quelque veuve qui se serait montrée indécise ou qui aurait manifesté " le désir de se remarier après avoir été touchée de l'exemple des autres se *repen-* " *tait de son indécision* ou de son désir et eût honte d'être classée sous le caractère " *Pien* ou le caractère *T'é*, il lui sera permis d'en avertir le notable qui, en " témoignage, inscrira sur le registre le changement de résolution.

" Si, dans le district, se trouvaient soit des jeunes filles qui ne fussent pas " mariées, soit des femmes qui après la mort de leur fiancé, fussent passées dans

"la maison de leurs beaux parents, en vue de garder leur virginité, elles seront "toutes inscrites dans ce même registre."

Je n'ai pas inventé un seul mot de cette proclamation phénoménale dont on pourra trouver la traduction dans le numéro du 11 novembre 1898 de l'excellent journal de Shanghaï, l'*Echo de Chine*.

Les recherches minutieuses des notables sur la chasteté des veuves me laissent profondément rêveur, mais j'approuve vivement ce sous-préfet d'opérette de classer parmi les mauvais caractères, *T'é*, les femmes qui, non encore satisfaites d'avoir vu mourir un premier mari, veulent goûter les joies d'un nouvel hymen.

Et ces braves *Chou*, ces fleurs des choux, pauvres chéries de trente ans, qui garderont une perpétuelle continence, ne sont-elles pas dignes de toute notre admiration ?

Pas autant toutefois que les jeunes *Tsing* auxquelles on décernera de publiques louanges.

Ainsi, c'est bien entendu, après sa trentième année, la femme n'a plus guère de mérite à marcher dans les sentiers chinois et épineux du devoir. La plante de ses pieds est sans doute devenue insensible.

Avant d'abandonner ces veuves, touchant objet de la sollicitude officielle, versons un pleur sur les pauvres *Pien*, que le vide du bas de laine et la disette de vil métal va peut être contraindre à perdre cette continence tant chère au cœur du grand mandarin.

2 décembre

Reprenons le petit chemin qui s'amorce à la route française de Zikaweï et près duquel nous avons trouvé la *tour des cadavres d'enfants*. On pourrait vraiment l'appeler le *chemin de la mort et des mourants*.

Un petit pont de bois traverse la *creek*. L'inscription que d'ici nous pouvons voir, énorme, annonce que cet enclos, gardé par une famille, est le lieu de dépôt des défunts appartenant à la congrégation ou *Hoé-kouan* du Yunnan.

Un autre pont. Sur la muraille du bâtiment que nous avons devant nous, une affiche fait savoir au public que, chaque matin, des consultations sont données en ce lieu par trois catégories de médecins chinois : les *nei k'o* ou médecins proprement dits, littéralement ceux qui sont habiles dans l'intérieur; les *wai k'o* ou chirurgiens, ceux qui sont habiles dans l'extérieur et les *tcheng k'o* ou acupuncturistes, les habiles à manier l'aiguille.

Dans la cour, sous un hangar, des chevaux de tout âge et de tout poil ayant une affection quelconque; des vaches, des taureaux, des veaux, les uns efflanqués et apocalyptiques, d'autres énormes à crever, d'autres encore tenant à peine debout sur leurs membres déformés.

Quelques chèvres, ainsi qu'un troupeau assez fourni d'oies et de canards qui barbotent à cœur joie sans paraître le moins du monde atteints d'infirmités même légères.

Ce sont les bénéficiaires d'une pratique purement bouddhique le *fang cheng* ou *lâcher de la vie.* Accomplit une œuvre méritoire celui qui fait échapper à la mort un être quel qu'il soit. Aussi les fervents se rendent-ils souventes fois au marché, achetant poulets, oies, canards, non pour les mettre à la broche mais pour leur *lâcher la vie.* Ils les confient à un *fang cheng kiu,* (bureau du *fang cheng*) comme celui que nous visitons en ce moment et assurent à leurs protégés une existence paisible et confortable !

L'an dernier un Chinois avait, dans ce but de sanctification, acheté une superbe tortue d'eau. Il la porta au Whampoo et lui " lâcha la vie. " Un autre Céleste qui pêchait non loin de là reprit la bête dans son filet. Fureur du bouddhiste fervent. Protestations énergiques du pêcheur. Il fallut se rendre chez le mandarin qui ne pouvant concilier les parties, confisqua la tortue en se chargeant de son avenir. Renouvelé de " l'huître et les plaideurs. "

Un peu plus loin nous traversons de nouveau la creek pour prendre un sentier qui oblique sur la droite. Les Jésuites de Shanghaï ont ouvert un petit hôpital pour les mendiants abandonnés de tous. Frappant contraste avec la charité bouddhique dont nous venons de voir l'efflorescence dans les soins donnés aux animaux !

Horrible à voir cette collection de malheureux couverts de plaies affreuses ou réduits à l'état de squelettes et dont les yeux brillent de reconnaissance pour le bon frère qui les soigne avec un dévouement héroïque. Ils sont là plus de vingt et leur salle commune est d'une méticuleuse propreté. Je retrouve un pauvre perclus que j'avais rencontré jadis dans une ruelle de Hong-k :w. Les coudes et les jambes sont repliés sur eux-mêmes et comme collés au corps, les genoux arrivant à hauteur de la poitrine, les coudes reposant sur les genoux, tandis que les mains se tiennent près des épaules. Le miséreux avançait en roulant sur lui-même comme une pièce de bois. Il est maintenant ici le plus heureux des malheureux.

Dans le jardin de l'hôpital, dorment de leur dernier sommeil, les missionnaires de tous ordres décédés à Shanghaï depuis 1680. L'égalité dans la mort

n'apparaît nulle part mieux que devant ces longues rangées de tombes d'une inexorable uniformité. Les inscriptions seules diffèrent et viennent nous rappeler les anciennes discussions théologiques auxquelles ont donné lieu les enseignements des Pères Jésuites en Chine.

Les tombes du XVIIe et de la première partie du XVIIIe siècle portent en effet à la suite du nom de famille, le titre de *prêtre de la religion du Ciel* ou *de la religion de l'étude du Ciel.* Ces expressions furent condamnées comme trop vagues par le pape Clément XIV et, depuis, les monuments mentionnent en caractères chinois la qualité de "*prêtre de la religion du Maître du Ciel.*"

3 décembre

Vacarme effroyable dans la rue. Sur une table que des coolies transportent, l'on a installé des pièces de bois creux ; des musiciens les frappent à tour de bras, tout en marchant. Trois paires de cymbales, deux gongs, trois musettes complètent ce mélodieux orchestre.

Derrière lui, un petit autel doré porté sur les épaules de deux coolies. Au milieu de l'autel, non pas un bouddha mais un petit sac. Serait-ce l'adoration du veau d'or représenté par un sac d'écus ?

Que non pas ! Un malade fortuné requiert l'assistance des Poussahs. Sa famille s'est rendue dans un sanctuaire de la Cité où elle a brûlé devant les Génies de nombreux bâtonnets d'encens. Leur cendre précieusement recueillie a été mise dans le sac. Transportée près malade, elle doit lui rendre la santé !

L'espoir, il est vrai, nous soulage !

4 décembre

Si Shanghaï est une ville d'une intensité commerciale considérable, les intellectuels peuvent néanmoins y trouver ample pâture. Nous avons déjà admiré la belle bibliothèque du Shanghai Club et les trente mille volumes de Zikawei.

Mais le public peut fréquenter deux autres bibliothèques des mieux fournies. Celle de l'*Asiatic Society*, ouverte Museum Road, renferme la plupart des ouvrages écrits dans toutes les langues sur l'Extrême-Orient et particulièrement sur la Chine. Un catalogue très bien dressé facilite les recherches. Nombreux livres français. Un service complet des revues d'Extrême-Orient et des questions qui s'y rattachent fournit aux savants des éléments d'un grand interêt.

La *Shanghai Library* occupe dans Nanking Road un vaste et confortable local. Le catalogue est d'un usage difficile, mais d'obligeantes dames font le service de bibliothécaires. Les livres, les revues, les journaux anglais abondent mais,

sur les rayons, je ne trouve que quelques rares ouvrages français : Molière, Voltaire, Balzac, Mérimée et un ou deux autres auteurs.

Un groupe de Français dévoués à la tête desquels se trouvent M.M. Dopfeld, Ackerman et Tillot organisent en ce moment une bibliothèque purement française qui s'alimentera et se renouvellera grâce aux souscriptions qui commencent à affluer.

Enfin, de temps à autre, la maison Kelly & Walsh reçoit un millier de bons ouvrages français dont elle fait distribuer aussitôt la liste et qui s'éparpillent rapidement comme une volée de moineaux.

Après avoir bouquiné, une promenade s'impose. L'on construit une maison importante au centre de la ville et le procédé employé vaut d'être signalé. Shanghaï s'élève sur du terrain d'alluvion ; de nombreux ruisseaux souterrains sillonnent même ses assises. Les architectes emploient pour remédier à ces inconvénients le système des pilotis entre lesquels ils coulent du béton. Le travail est considérable.

Pour enfoncer les énormes pieux, une escouade d'hommes-chèvres est réunie. Quinze et jusqu'à vingt-cinq hommes ou jeunes gens tenant chacun une corde de bambou ou de chanvre soulèvent en cadence une énorme pierre dont le poids force le piquet à pénétrer dans le sol. Tout ce monde chante pour observer la cadence. Un loustic de la bande brode sur un thème souvent gai—les éclats de rire des coolies le prouvent—et l'escouade ponctue le rythme d'un refrain uniforme.

Les enfants travaillent ici très jeunes et avec un courage admirable. L'on en croise à chaque instant dans la rue portant de lourds fardeaux aux deux extrémités de leur bambou.

Dans les passages, se sont réfugiés les tailleurs et les couturières. Rien n'est drôle comme de voir ces fillettes sachant à peine se tenir debout qui s'escriment à manier l'aiguille.

Nous voici au coin de Foochow Road et de Hoopeh Road où nous visitons une salle de bains chinois très proprement tenue. Autour de chaque grande pièce court un lit de camp. Devant les baigneurs, l'on apporte de l'eau chaude et des linges. L'homme se lave des pieds à la tête, sans savon bien entendu. Il a pris son bain.

Le pédicure se tient à la disposition des clients et sa collection d'instruments est aussi curieuse que complète. Les praticiens chinois sont d'une habileté et d'une sureté de main remarquables, "experto crede Roberto," qui laissent loin derrière elles les talents de nos artistes du Balneum ou du Hammam.

5 décembre

Il pleut à torrents. La pluie rend mélancolique. Mais un bruit formidable de gongs me tire de ma rêverie.

C'est l'enterrement d'un haut mandarin militaire.

Comme toujours, le cortège des bonzes, les autels avec les victuailles, les porcs et les chèvres éventrés, les tablettes du défunt devant lesquelles fume l'encens. Mais, derrière les mandarins à cheval, une compagnie de "Braves" rend les honneurs funèbres. Soixante soldats environ, habillés d'une blouse de molleton noir, d'un pantalon de même étoffe enfoncé dans des demi-bottes à très épaisses semelles garnies d'énormes clous et la tête complètement enveloppée dans une sorte de turban de toile noire. A la ceinture, deux cartouchières et une baïonnette, petite, triangulaire, ayant la forme d'un couteau de chasse. En bandoulière, au travers du dos et le canon dirigé vers le sol, un fusil presque neuf mais assez mal entretenu. Les hommes marchent deux par deux et s'abritent chacun sous un énorme parapluie de papier huilé.

Une fanfare, composée d'une grosse caisse que deux hommes portent suspendue à un bambou, de deux tambours, deux cornets à piston, deux basses et deux contrebasses.

En tête, un "brave" tient comme un cierge une canne de tambour-major français. Mais voici que la musique se met à jouer. Je suis le cortège. Le tambour-major, traînant ses lourdes bottes, se dandine avec l'élégance d'un ours de Berne; les deux pistons jouent alternativement, sur un rythme sautillant de polka, quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue musicale, tandis que les cuivres graves soufflent à chaque pas une note quelconque et que la grosse caisse est vigoureusement attaquée par un solide gaillard exerçant sur la peau d'âne la force de ses biceps.

C'est d'un comique irrésistible. Un gamin de dix ans joue de la basse en ouvrant autant qu'il le peut ses petites jambes pour marcher au pas de son voisin. Et tous ces musiciens de haute fantaisie réalisent le prodige de tenir un lourd parapluie en même temps que leur instrument.

Rien ne peut donner une idée du grotesque de cette fanfare dont tous les "Braves" et les Chinois de Shanghaï écoutent avec admiration les accents mélodieux.

Mais le cortège s'arrête. Sous le porche d'une maison voisine du consulat de France, l'on a dressé un autel où flambent des bougies. Aucun bouddha; des chandeliers encadrant un brûle-parfum, des tentures rouges et, sur l'autel, huit bols

remplis de poissons, de légumes en lamelles ou hâchés, de viandes de porc frais ou rôti, de canard, de riz, etc. Les mêts sont aussi artistement disposés dans chaque bol que les salades russes les plus soignées dans les porcelaines de Joseph.

Une seule tasse de thé fumant à côté de la théière.

Tout cela est offert au défunt.

Le maître des cérémonies place sur l'autel une longue et étroite bande de soie suspendue entre deux planchettes de bois peintes en bleu et qui viennent se reposer sur un lotus épanoui. C'est la tablette du défunt.

Les deux fils de celui-ci, hommes de 25 à 30 ans, sortent du dais de toile blanche sous lequel ils suivaient le cercueil. Ils sont complètement vêtus de blanc écru et marchent courbés, tenant le symbolique bâton de pleurs et regardant le sol. Un serviteur les conduit par le bras jusqu'au trottoir où l'on étend un tapis; les deux fils se prosternent front contre terre et restent ainsi quelques instants pendant qu'un bonze exécute toute une série de génuflexions devant la tablette.

Cette cérémonie se renouvelle à l'entrée de trois autres maisons où des parents et des amis veulent honorer le défunt. Puis le cortège sort de la concession pour entrer dans la ville chinoise et je l'abandonne.

6 décembre

Cet enterrement d'un mandarin militaire est pour moi l'occasion d'étudier le très instructif mémoire du Père Zi, sur les examens militaires (1) qui comportent trois étapes comme les examens littéraires: le baccalauréat, la licence et le doctorat.

Les bacheliers subissent trois épreuves devant le sous préfet, le préfet et l'examinateur provincial, assistés chacun d'un mandarin militaire.

Ces épreuves consistent dans :

Un tir à l'arc à pied,

Un tir à l'arc à cheval,

La manœuvre du coutelas,

L'exercice de la pierre.

Tout est prévu et réglé dans les moindres détails, la longueur de l'arc, son poids, sa force, la longueur, la forme, le poids des flèches, etc.

Le coutelas en fer forgé est une sorte de hallebarde de $3^{m}05$ de longueur et dont le manche mesure environ $0,22^{cm}$ de diamètre. Il y en a de 40, de 52 et de 60 kilogs. Il s'agit de soulever le coutelas d'une seule main et de l'agiter au dessus de la tête à différentes reprises.

(1) Variétés sinologiques, 1898.



EXAMENS MILITAIRES—LA PIERRE—LE COUTELAS—LE TIR À L'ARC

Quant à la pierre, c'est un parallélipipède rectangle muni de deux cavités pour y placer les mains. Son poids est de 100, 125 ou 150 kilogs. Le candidat doit soulever la pierre jusqu'à une hauteur minimum déterminée par les règlements.

Enfin les candidats bacheliers doivent transcrire de mémoire un passage de l'ouvrage *An Ling* sur l'art militaire. Mais cette prescription est de pure forme car la plupart sont dans l'impossibilité d'y satisfaire.

Tout cela paraît absolument grotesque lorsqu'on songe à l'utilité de l'arc dans les armées modernes et que l'on se reporte à la date des prescriptions stratégiques des *An Ling* de la dynastie des *Tcheou*, 1122 à 249 avant J. C.

Ces examens nous montrent une fois de plus combien la Chine est profondément attachée à son passé et à ses tradititions.

Les matières sont identiques pour les trois examens ; les prescriptions relatives au poids des instruments et à la longueur de la composition varient seules.

Les premiers docteurs sont nommés gardes du corps et enrolés dans les trois bannières supérieures : la bannière jaune bordée, la bannière jaune unie et la bannière blanche unie.

Mais la plupart des mandarins militaires n'entrent pas dans l'armée. Ils portent le titre, le costume et le bouton de leur charge. A ce propos il n'est pas inutile de rappeler l'ordre décroissant des différents globules qui sont de pierre précieuse rouge, de corail rouge, de bleu transparent, de bleu opaque, de cristal, de pierre blanche, d'or, de métal doré, et enfin d'argent.

Les mandarins portent en outre sur la poitrine et au milieu du dos un emblême brodé que l'on appelle *rational* et qui représente suivant le même ordre décroissant comme importance : la licorne, le lion, le léopard du Japon, le tigre, l'ours du Thibet, le léopard macrocelis, le phoque à cheval, (concurrence à celui du Cirque d'hiver) et le rhinocéros.

Si la plupart des mandarins militaires n'occupent pas de charge dans l'armée, il ne faudrait cependant pas croire qu'ils vivent tranquillement entourés d'une auréole de gloire et se désintéressent de leurs concitoyens.

Le Père Zi rappelle qu'il y a quelques années un censeur, chargé de contrôler les six ministères, présenta à l'Empereur un rapport où l'on trouvait ce passage : " Les licenciés militaires qui, généralement bien pourvus de vêtements et de vivres, " connaissent à peine les caractères, pour la plupart ne remplissent pas leur devoir; " ils se mêlent des affaires publiques, se posent en dominateurs arrogants dans leur " pays ou bien se prévalent de leur titre pour susciter des procès."

Le jeune Empereur actuellement mis en pénitence par la Douairière voulait modifier la programme de ces examens surannés et voilà qu'aujourd'hui même l'*Echo de Chine* publie la traduction d'un décret en date du 1er novembre où je cueille cette phrase " Nous ordonnons que pour les examens du baccalauréat, de "la licence et du doctorat militaires, on fasse subir aux candidats comme " par le passé, les diverses épreuves consistant à tirer des flèches à cheval et à " pied, à manier le sabre, à bander l'arc et à soulever la lourde pierre."

L'exercice des armes à feu deviendra seulement obligatoire pour les docteurs et les licenciés entrés sous les drapeaux. Après les désastres de la guerre sino-japonaise, semblable édit n'est-il pas le comble de l'aveuglement !

Et le document impérial se termine comme toujours par de belles périodes, des phrases sonores, arrondies, mais vides et sans précision :

" Les vice-rois et les gouverneurs des provinces s'appliqueront à exciter " l'ardeur de tous et tendront sérieusement à atteindre de bons résultats; de la " sorte, ils ne rendront par vains les bons désirs dont la Cour est animée en édictant " ces sincères instructions."

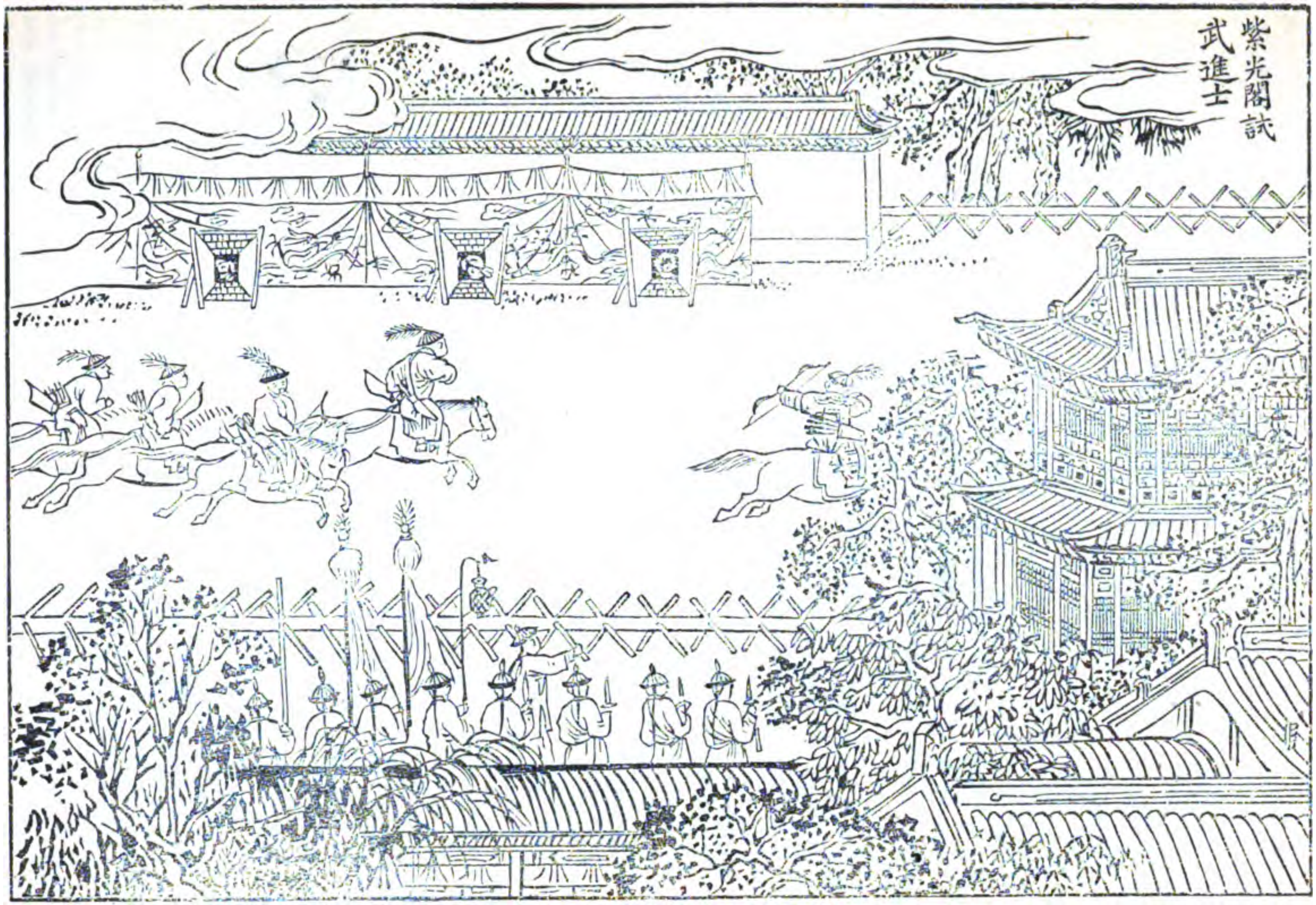
Très caractéristique, cette proclamation qui donne bien une idée du procédé de l'administration chinoise. Depuis des siècles on prodigue les conseils à ce peuple, on lui adresse des exhortations dont il admire la forme et la justesse, mais qu'il se garde d'autant plus de suivre que leurs auteurs eux-mêmes sont moins empressés à les mettre en pratique.

7 décembre

Derniers préparatifs de départ.

Demain et les jours qui vont suivre, le Houpé, le terrible Hounan, le Koui-tcheou, c'est-à-dire l'inconnu, peut-être le danger, par ce temps de troubles et de rébellion.

A la grâce de Dieu !



EXAMENS MILITAIRES — LE TIR A L'ARC À CHEVAL

CHAPITRE TREIZIÈME

LE YANG-TZE KIANG

SUR LE FERRY-BOAT—HANKEOU—DEUX MÉDAILLONS : CHANG ET SHENG—LES HAUTS FOURNEAUX DE HANYANG—LA RIVIÈRE HAN—NOTRE MAISON FLOTTANTE—LA HOULE À 600 MILLES DE LA MER—UNE CONDUITE..... DE YUCHOW.

8 décembre

Trois heures du matin. Le "Poyang" quitte le quai de Shanghai, emportant le docteur Scaparone de Turin, médecin de notre expédition et le rédacteur de ces notes.

Les gros bagages et plusieurs employés nous ont précédés à Hankeou, où doit nous rejoindre dans quelques jours M. de Marteau.

Excellent bateau de rivière, ce "Poyang", énorme masse flottante, vernie, cirée, vraiment coquette; cabines au moins aussi confortables que celles des Messageries, capitaine très galant homme qui nous communique obligeamment ses cartes du Yang-tze. Tout est pour le mieux: bonne table, avec, chose appréciable à bord d'un navire anglais, bière, vin, soda, madère, etc., compris dans le prix du passage. (1) All right!

Nous arriverons à Hankeou dimanche matin, 11 décembre.

Le temps est superbe. Du soleil, presque de la chaleur.

Nous avons cette nuit descendu la rivière Whampoo et commencé à remonter le Yang-tze en laissant à notre droite la grande ile de *Tsung-Ming*.

Au réveil, le paysage est plat, monotone. Le fleuve roule des eaux limoneuses avec de petites vagues qui clapotent. O licence du poète parrain du Yang-tze qui devait être amoureux pour voir tout en bleu, même ce fleuve sale!

Comme passagers, une miss aux longs pieds et trois corrects gentlemen, parmi lesquels un rédacteur du "Times", M. Colquhoun, l'auteur de "China in transformation". Le journaliste explorateur se rend au Szechuen étudier la route

(1) Le billet d'aller et retour valable pour six mois coûte en ce moment 48 Taels [168 frs.]; il donne droit de s'arrêter aux escales de Chinkiang, Wuhu, Kiukiang et de prendre indifféremment l'un des bateaux des trois compagnies Butterfield and Swire, Jardine and Matheson ou China Merchants.

qui doit permettre aux Anglais de relier cette riche province à la Birmanie par le chemin de fer de Mendalay. Tous arpentent à pas précipités la large plateforme supérieure du "Poyang". Faut de l'hygiène!

Les alluvions déposées par le grand fleuve au cours si variable, ont fait de ses rives des terrains d'une exceptionnelle fertilité. Aussi voyons-nous une succession presque ininterrompue de maisons ou plutôt de cabanes, dont les cloisons comme la toiture sont en roseaux.

Les toits ont la couleur du chaume; la végétation rappelle celle de nos pays d'Europe; n'étaient ces jonques vernissées aux longues voiles rectangulaires qui descendent ou remontent le fleuve, on se croirait loin de l'Extrême-Orient.

Combien différent est l'aspect du Ménam ou celui du Mékong, avec les forêts de cocotiers, de bananiers, d'aréquiers dont les enivrantes senteurs nous enchantaient il y a quelques mois à peine.

Le fameux *bleu*, nous le trouvons sur les Chinois: bleus leurs pantalons, bleues leurs tuniques, bleus leurs larges tabliers qui ressemblent à une jupe de femme. L'indigo partage avec le riz la royauté de la Chine.

Sur la rive, au bord de l'eau, quantité de grands filets carrés suspendus comme ceux de nos pêcheurs. Leurs propriétaires s'abritent dans une hutte de roseaux basse qui rappelle la chasse au marais, ou construisent à certains endroits un wharf de bambous en pilotis.

A peine pensais-je à ces plaisirs dangereux pour les rhumatisants que nous entendons des cris d'oiseaux. Les misérables, ils se moquent de notre impuissance. Pas moyen, en effet, d'aller chercher le gibier au cours de notre marche rapide et cependant ils sont là en troupe serrée, ces gros et dodus canards qui s'ébattent dans le fleuve, jouant au saut de mouton, dirait un gamin de nos écoles. Plus de 300 palmipèdes nous narguent autour du "Poyang".

Nous marchons à 9 nœuds utiles en remontant le courant.

De temps à autre un gros bourg devant lequel le ferry-boat stoppe quelques minutes pour recueillir les Chinois amenés à bord dans de larges barques ou des jonques légères. A gauche, un fort, bien campé sur la colline de *Kiang-Yun*.

Huit heures du soir—*Chin-kiang* (la garde de la rivière) dans la province de Kiangsou, à 150 milles géographiques (1) de l'embouchure.

Impossible de rien voir de la ville chinoise.

(1) 240 kilomètres environ.

Pendant l'heure d'arrêt, nous arpentons le quai de la concession européenne, dont les maisons ont un coquet aspect.

C'est ici près que s'amorce le fameux Grand Canal, qui servait jadis de voie d'approvisionnement à Pékin et à toute la Chine du nord. Là se succédaient les jonques pesamment chargées de riz. L'incurie des mandarins chinois a laissé obstruer cette importante artère.

Chinkiang donne abri, paraît-il, à 150,000 Chinois, et le trafic de 1896 accusait 23,000,000 taels, soit plus de 80,000,000 de francs.

9 décembre

Cette nuit, nous avons passé à hauteur de Nankin, où nos trois couleurs flottent, en ce moment, à bord du "Descartes". M. de Bezaure, le consul-général de Shanghai, règle avec le vice-roi l'affaire dite de la Pagode de Ningpo qui a été cause, en juillet dernier, d'une collision entre nos marins, nos volontaires et la tourbe chinoise.

Huit heures du matin.— *Wuhu*, l'un des ports ouverts au commerce européen en vertu de la convention de Chefoo du 1er avril 1877. Nous sommes dans la province de *Ngan-Houei*, à mi-route de Chinkiang et de Kiukiang. Les différentes compagnies qui font le service de Hankeou, ont chacune un ponton amarré à cent mètres de la rivière et sur lequel leurs steamers viennent prendre et débarquer passagers et cargaison.

De la ville, où nous n'avons pas le temps de descendre, on voit fort peu de choses. Une église en briques rouges élève ses vastes nefs non loin de la berge.

Quantité de bois, de poteaux amenés en radeau et dont il se fait ici un grand commerce. Wuhu est en communication avec l'intérieur par plusieurs canaux qui traversent des pays "soyeux" et des "districts de thé." On y compte une centaine de mille habitants et le trafic du fleuve a dépassé 40,000,000 de francs en 1896.

Au mois de juin 1891, des missionnaires catholiques y ont été massacrés. Puisse le même sort n'être pas réservé aux pauvres pères qu'abritent ces voûtes! A l'extrémité de la ville, sur la rive gauche du Yang-tze, une vaste pagode aux toits retroussés.

Des collines plus élevées se montrent parfois à l'horizon. Dans la vallée, des champs, des roseaux gigantesques. Par comparaison avec la taille des cultivateurs que nous apercevons auprès d'eux, ces roseaux n'ont guère moins de six mètres de hauteur.

D'immenses théories de canards et d'oies sauvages font des stries sombres dans le ciel clair d'automne.

A chaque instant l'on jette la sonde en cours de marche. "A l'encontre "de nos rivières, dit le Commandant du Fournet dans son captivant ouvrage, (1) "le Kiang est bas l'hiver et haut l'été. Dès que le soleil prend de la force, les "neiges du Thibet et des chaînes de l'Asie Centrale entrent en fusion, une quan- "tité d'eau colossale descend vers la Chine et l'étiage du fleuve monte rapidement. "Les gelées d'automne arrêtent ce mouvement et la vallée du Yang-tze se vide en "partie. En août, des cuirassés peuvent remonter à Hankeou le grand entrepôt de "thé à 300 kilomètres de Kiukiang."

Nous sommes donc dans la période des basses eaux.

Le soir, nous stoppons devant *Ngankin* importante cité chinoise, non ouverte aux Européens. Sous l'obscure clarté qui tombe des étoiles, se laisse apercevoir vaguement la silhouette de la fameuse pagode à sept étages, la plus belle, paraît-il, de toute la vallée du Yang-tzé.

10 décembre

Six heures et demie du matin. *Kiukiang*, à 700 kilomètres de la mer.

Cette nuit, nous avons laissé à notre gauche l'immense lac *Poyang* où vont se déverser les rivières du Kiangsi avant d'aller grossir le Yang-tze

Un fort chinois, puis la ville. Premier aspect, une superbe terrasse aux solides murs de pierre avec de belles avenues d'arbres encore garnis de feuilles malgré l'époque avancée. Là s'étend la concession européenne avec une centaine de maisons. Deux grands boulevards, soigneusement entretenus, sont plantés d'une espèce de saule sauvage qui pousse comme du chiendent, résiste aux inondations, mais au printemps laisse s'envoler un duvet très tenu qui pénètre partout.

Une grande cheminée: c'est la manufacture russe de thé en briques.

La cité chinoise donne l'impression d'une ville abandonnée. Personne dans les rues; toutes les boutiques sont closes de hauts volets. Il fait cependant clair comme en plein jour et l'horloge des Missions indique plus de 7 heures; ils font grasse matinée nos amis les Chinois.

Rues plus larges que celles de Canton, bien dallées, très-propres; les maisons, sans étage, laissent la lumière se répandre à profusion. La ville est neuve; l'ancienne a été prise en 1853 par les Taïping qui l'ont complètement détruite avant de l'abandonner.

(1) Journal d'un Commandant de la Comète: Chine, Siam, Japon, 1892-1893, par le commandant Dartige du Fournet—Plon et Nourrit, éditeurs. L'un des plus intéressants récits de voyage en Extrême-Orient.

De l'extrémité ouest de la Concession, aperçu au loin les montagnes dentelées, masses noirâtres, fond de décor impressionniste tranchant sur le ciel gris de cette matinée d'automne. Une rivière assez mince, mais à courant très rapide vient se jeter dans le fleuve, sous les murs de la ville. De nombreuses jonques y stationnent. Elles amènent d'excellentes petites mandarines qui poussent dans la province. Nous sommes dans le Kiang-si, centre fameux de fabrication de la porcelaine de Chine. C'est à *Kieng-te-tcheng* que les usines travaillent pour l'Empereur. Le petit musée des missionnaires possède de jolis spécimens de la vaisselle jaune qui sert au Fils du Ciel. Les fabricants peuvent livrer au commerce les pièces qui ont quelque défaut.

Le père Fatiguet, qui nous fait le plus gracieux accueil nous apprend que, contrairement à l'opinion communément répandue, l'on procède en Chine à des recensements de la population. Tous les sept ou huit ans et surtout lorsque l'on craint des troubles, les mandarins font rechercher les noms de toutes les familles et le nombre de leurs membres. Le chiffre du dernier recensement accuse une soixantaine de mille habitants pour la population de Kiukiang.

Tout près de la ville se trouve un petit lac de deux kilomètres environ de diamètre dans lequel la pêche se fait d'une originale façon,

La communication du lac avec le fleuve est établie par un canal que l'on isole au moyen d'une écluse. A l'époque des basses eaux, précisement à l'heure où j'écris, les Chinois ouvrent l'écluse, mais empêchent par des treillis le poisson de suivre le courant. Le lac vidé, ils font de fructueuses captures. Ils attendront le retour de la crue pendant le joli mois de mai pour laisser la vaste cuvette se remplir à nouveau d'eau et de poissons.

C'est le lac de la *Porte du Midi*, ainsi nommé à cause du voisinage de l'une des portes de la cité.

La marée fait sentir jusqu'ici son effet, non par une élévation des eaux, mais par une poussée sensible contre le courant.

Le pays est tranquille en ce moment, me dit le père Fatiguet; du reste la population de Kiukiang se montre d'ordinaire paisible.

Le sifflet du "Poyang" me rappelle; je prends congé du père, en traversant la belle cathédrale que l'on achève de construire sur la concession. Les colonnes de granit, d'un seul morceau, sont tirées des montagnes de Kiukiang. Des barques quittent le port pour descendre vers le lac Poyang. Un homme est à l'avant, appelant à grands coups de tam-tam l'attention des esprits du fleuve, un autre leur jette des papiers enflammés, tandis que des cierges de cire rouge sont allumés en sacrifice dans la chambre de la barque.

Un fort en construction sur la rive gauche du Yang-tze. Une vingtaine de canons allongent leur gueule hors des créneaux.

Le paysage change d'aspect. Les collines deviennent des montagnes; je retrouve la forme bien caractéristique de la Banne d'Ordenche de nos monts d'Auvergne.

Wusueh.—Ville importante aux maisons de briques grises sur la rive gauche du fleuve. De nombreuses jonques sont amarrées près du quai ravagé par les crues du Yang-tze. La voile de chaque jonque est précieusement serrée à l'extrêmité inférieure du mât dans un étui noir vernissé à l'huile de bois. L'on dirait, à s'y méprendre, des tubes lance-torpilles menaçant le fleuve. Sur la même rive, un peu plus loin, de vieilles murailles crénelées envahies par la mousse. C'est *Kichau.*

Plus loin et de l'autre côté du fleuve, une ville moderne, *Whang-shih-kong* offre le gracieux spectacle de ses miradors à doubles toits coquettement retroussés. Près de l'un d'eux, l'on aperçoit une fontaine en granit, massive et carrée à l'instar de certaines bornes de France, et très certainement sortie des mains d'un Chinois européanisé. Banale et froide de ligne, elle jure dans ce décor oriental.

Le fleuve a presque partout un mille de large (1852 mètres) et le courant paraît en ce moment assez sérieux, bien que nous soyons à la période des basses eaux.

Dimanche 11 décembre

Cette nuit, à une heure, le "Poyang" stoppait devant *Han-keou* (style français) ou *Han-kow* (style anglais). Au réveil, un quai bordé de belles maisons européennes. Débarquement au ponton de la Cie Butterfield et Swire, relié à la terre par des passerelles.

Hankeou est le centre pour les Européens de l'immense agglomération que forment les trois villes de *Outchang* (ou Wuchang), Hankeou et *Hanyang.*

La première de ces villes, siège de la vice-royauté des deux *Hou* (*Hou-pé* et *Hou-nan*), étend sur les ondulations de la rive droite du fleuve ses murailles crénelées, ses yamen, ses pagodes et ses mâts d'ornement. Là se tient *Tchang Tche-t'ong*, l'un des hommes les plus remarquables qu'ait produits la Chine.

Le vice-roi vient de faire paraître, sous le titre modeste de *K'iuen Hio-p'ien* (Exhortations à l'Étude), un travail très critiqué par les Chinois mais que beaucoup d'Européens trouvent aussi courageux qu'élevé comme pensées, sur la situation actuelle de son pays, et les remèdes qui peuvent le sauver.

"Ayant le devoir—nous dit-il, lui-même, d'instruire les lettrés et de ré-
"former le peuple, jour et nuit, en toute crainte et diligence," Tchang Tche-t'ong rare exemple, perle égarée sur le fumier du mandarinat, a pris à cœur les fonctions de sa charge. On m'affirme, qu'ayant voulu montrer sa stricte observation des devoirs qui lui incombent, il repose la nuit sur un siége, sans se dévêtir, afin d'être prêt, si quelqu'un de ses sujets vient solliciter son ministère.

Dépeignant les deux courants qui cherchent à entrainer la Chine à l'heure actuelle, il nous montre "les *conservateurs*, ressemblant à ceux qui, par crainte "d'avoir la gorge obstruée par un os, ne veulent plus rien manger, et les *progres-* "*sistes*, semblables à des brebis placées devant plusieurs chemins et qui fatale- "ment s'égarent."

"Je crains bien—ajoute-t-il—que les malheurs de la Chine ne soient pas au "dehors des quatre mers, mais qu'ils soient à l'intérieur des neuf provinces. "En méditant sur les affaires actuelles de l'Europe, j'ai disposé dans un ordre "méthodique vingt-quatre dissertations dont on peut résumer le contenu dans la "connaissance de cinq choses :

"La première est, qu'il faut *savoir rougir*, c'est-à-dire, rougir de voir "l'Empire devenir inférieur au Japon, à la Turquie, au Siam, à Cuba même.

"La deuxième est, qu'il faut *savoir craindre*, c'est-à-dire, craindre de voir "l'Empire devenir semblable à l'Annam, à la Birmanie, à la Corée, à l'Egypte et "à la Pologne."

"La troisième est, qu'il faut *savoir changer*. Si l'Empire ne change pas "ses vieilles coutumes, il ne pourra changer ni ses méthodes surannées, ni "l'antique outillage de ses instruments et de ses machines.

"La quatrième est qu'il faut *savoir le point capital des choses*. Lorsqu'on "s'occupe de sciences chinoises, faire des recherches sur l'antiquité, n'est pas une "chose capitale, savoir en profiter est seul capital." Il en est de même en Occident, ajoute-t-il. "L'industrie européenne n'est pas le point capital en Europe, "mais l'administration, sans laquelle la meilleure industrie serait infructueuse."

"Enfin, la cinquième est *qu'il faut savoir où est le fondement*; ainsi, en "dehors des mers chinoises, à l'étranger, il ne faut pas oublier son propre pays ; "quand on a acquis beaucoup de connaissances et de savoir faire, il ne faut pas "oublier les saints personnages de l'Empire, qui préféraient la vertu aux connais- "sances et aux avantages de la vie." (1)

(1) K'iuen Hio-p'ien (Exhortations à l'Étude), ouvrage traduit du chinois par Jérome Tobar, et précédé d'une notice biographique par J. Em. Lemière. Shanghai, Presse Orientale, 1898.

C'est donc un homme de juste milieu que Tchang Tche-t'ong, un équilibriste, qui cherche à s'avancer sur la corde du progrès en se servant de l'antique balancier des traditions chinoises. Aussi son idéal est-il de tirer des Européens tout ce qui peut être utile à la Chine, sauf à se priver ensuite de leurs services, et son illusion de croire qu'en peu de temps, les Célestes pourront s'assimiler les méthodes européennes et faire seuls leurs affaires chez eux. Le vice-roi partage cette illusion avec les Japonais, ses ennemis de jadis qui sont devenus ses inspirateurs.

Le chancre de la corruption mandarinale est trop étendu pour que des émollients tels que "les exhortations à l'étude" suffisent à en arrêter les ravages.

Notons, avant de quitter Outchang et la rive droite du fleuve, que le vice-roi des deux Hou, fut jadis battu par l'amiral Courbet, et qu'il a conservé, dans son cœur de patriote, des sentiments peu sympathiques aux Français.

Aussi s'est-il longtemps laissé séduire par les belles paroles des Anglais; aujourd'hui l'influence anglaise est contre-balancée par celle de l'Allemagne et surtout du Japon.

La rivière *Han* vient se jeter avec violence dans le grand fleuve, en face de Outchang, et ses rives sont occupées d'un côté par Han-yang la ville des usines et des hauts-fourneaux, de l'autre par Hankeou, notre terminus provisoire.

Il existe dans cette dernière ville, nous a-t-on dit, un "Hôtel Métropole". Il est comble, nos regrets ne doivent toutefois pas être trop cuisants, parait-il, car l'hôtel a bien mauvais renom (1).

Mais à Hankeou nos compatriotes sont à ce point aimables que la question de gîte et de couvert n'est pas une difficulté, tant s'en faut. Il est bon au contraire de ne pas avoir de gastrite lorsqu'on débarque pour quelques jours sur ces rives hospitalières.

Visite au consul, M. Dautremer, qui reçoit dans son cabinet, véritable musée de Chine et Japon. Il faut aller au "Cercle Gaulois" que les résidents de Hankeou viennent de fonder sur la concession française et où chaque soir, ils se retrouvent et entretiennent les liens de l'amitié.

Non loin du Cercle, se construit le quai de France, et nous pouvons, de la berge, embrasser le développement des intérêts européens sur ce point du Yang-tze.

(1) Depuis, cet établissement a disparu. Un superbe et excellent hôtel, dirigé par M. Vernon, a été ouvert sur le quai de notre concession.

En partant du confluent de la rivière Han, s'étend la ville chinoise, avec ses docks, quelques consulats, les pontons des compagnies de navigation, notamment celui de Butterfield et Swire, puis le quai de la concession anglaise, le seul établi jusqu'ici, et qui, avec ses pelouses, ses ombrages, son trottoir macadamisé, donnait asile à toutes les maisons européennes. Le quai russe auquel on travaille, puis, suivant leur ordre, les quais français, allemand, et même japonais, car les vainqueurs des Célestes ne négligent aucune occasion de tirer profit de leur triomphe. La compagnie du chemin de fer de Hankeou-Pékin construira, à la suite de ces concessions, une gare maritime et deux kilomètres de quais.

Hankeou, par sa situation merveilleuse sur le Yang-tze et sur la rivière Han, voit affluer tous les produits de Chine. Sa jonction avec Pékin et plus tard avec Canton en fera, à mon sens, le principal centre du grand mouvement commercial et la cité rivale—peut-être victorieuse—de Shanghai.

Partout des pieux qui s'enfoncent, du béton que l'on coule, des maisons qui s'élèvent, des rues qui se créent.

Rien de curieux, comme cette promenade d'une heure, à travers des pays si divers. Ici, nous sommes dans le royaume de Sa Gracieuse Majesté, sous l'œil des policemen anglais graves et corrects ou des Hindous Sikhs au rouge turban ; tout à coup le cosaque, à la longue capote grise et à la casquette plate, nous rappelle que nous tombons sous la juridiction de notre petit père le Tsar; mais voilà le drapeau tricolore qui flotte éclatant. Vous m'appellerez chauvin, si vous voulez, mais je mentirais si je n'avouais une émotion, un je ne sais quoi, qui prend à la gorge et aux yeux, quand au milieu de ce cosmopolitisme on retrouve le drapeau, le symbole du beau pays de France.

Sur notre concession, des Chinois à longue tresse, portant la blouse en molleton bleu et le pantalon dans les bottes, veillent à la sécurité publique. Une cocarde tricolore qu'ils portent sur la poitrine, indique qu'ils sont au service de nos intérêts nationaux. N'y verrons nous pas des miliciens annamites un jour ou l'autre, lorsque l'Allemagne nous présentera ses "schlaguenrs" et le Japon ses singes ?

Ah ! je comprends que l'Angleterre ait jeté son œil avide sur la vallée du Yang-tze, lorsque je vois le merveilleux mouvement commercial et la richesse en marche que je ne cesse de rencontrer depuis mon départ de Shanghai.

Mais ce que je comprends moins et ce que ne puis expliquer que par l'ignorance profonde de nos Français de France dans toutes les questions coloniales,

c'est la facilité avec laquelle on laisse s'accréditer cette légende que la vallée du Yang-tze est dans la sphère d'influence de l'Angleterre.

Ses journaux, ses hommes d'Etat, ses orateurs ne cessent de poser l'affirmation de leur influence comme un axiome, et un peu à la fois, à force de lire et de relire la même formule, les esprits même sérieux, finissent par accepter comme tout naturel, ce que nous appellerions en droit l'" animus possidendi" de l'Angleterre.

Mais si l'on examine la base de ces prétentions, c'est à dire les intérêts supérieurs que le gouvernement de la Reine prétend avoir à sauvegarder, tout l'échafaudage de sa manœuvre s'écroule comme un château de cartes.

Si j'en excepte les services des bateaux à vapeur de Butterfield et de Jardine, qui partagent avec les compagnies chinoises et japonaises et prochainement partageront avec une compagnie allemande le service de Shanghai, peu de maisous anglaises existent à Hankeou.

Les sujets de la Reine servent pour la plupart des maisons russes et suisses, ou surveillent le recouvrement des douanes, concurremment avec leurs collègues des autres puissances.

Bien au contraire, la Russie occupe à Hankeou une situation commerciale considérable. C'est de ce port que partent les innombrables chargements de thé en briquettes qui s'en iront parfumer les samovars de nos alliés d'aujourd'hui. D'avril à septembre, pendant la campagne du thé, les affaires se traitent par millions sur cette place.

Viennent ensuite les Allemands, puis les Français avec leurs maisons d'import et export : Olivier de Langenhagen & Cie, représentant M. Bouchard; Racine, Ackermann & Cie, représentants M. M. Faga et Watelet, Adolphe Grosjean & Cie; des maisons de commerce: Vrard, Sennet frères et Moudon, l'approvisionneur de la colonie européenne tout entière, qui a bien en M. Rey l'agent le plus obligeant que l'on puisse rêver.

Voilà ce qu'il faut répondre aux prétentions de l'Angleterre. Ses intérêts sont inférieurs à ceux de la Russie, de l'Allemagne et de la France. Ne laissons pas s'accréditer une légende de plus.

12 décembre

Promenade en chaise dans la ville chinoise, avec l'ami Faga et son compradore servant d'interprète.

Les rues sont un peu plus larges que celles de Canton et les magasins moins luxueux, mais, en général, tout est plus propre,

HANKEOU



LE BUND—LE YANG-TZE-KIANG

Un immense incendie a dévoré au mois d'octobre dix mille maisons et causé d'incalculables dégâts. Un millier de Chinois ont été brulés dans les rues fermées ou noyés dans la rivière Han. Et voilà que presque partout déjà les murailles sont relevées de leurs cendres.

Remarqué de beaux coffrets en bois, genre palissandre avec des fermetures de cuivre, une rue tout entière occupée par des marchands de pipes en métal, quantité de fourrures, de porcelaines, d'étains, etc.

Le seul monument digne d'intérêt, m'a dit le consul, est le grand temple qui sert en même temps de lieu de réunion aux marchands du Kiang-si. Et vraiment, je n'ai pas été trompé. Alléché par un "kamscha" (pourboire) que lui promet le compradore, un coolie, seul gardien du temple, nous ouvre les multiples sanctuaires où les fidèles viennent vénérer la mémoire de Confucius.

Un seul grand Bouddha, quelques vieux bronzes, trois ou quatre beaux vases; mais ce qui est merveilleux, c'est la décoration en bois découpé des diverses salles du temple, des galeries, des portiques, la grâce des arabesques et des frises, des toits en faiences vertes et rouges, vernissées, dont les courbes s'enchevêtrent les unes dans les autres, en laissant à l'œil l'impression d'une harmonie étrange. Tout à coup, dans un étroit couloir à ciel ouvert, deux rangées de bananiers étendent leurs larges feuilles d'un vert éclatant qui tranche sur les fonds rouge et or des boiseries et des portiques. Tout cela désert, mais d'une propreté monastique. Superbe monument de l'art et du goût chinois.

Nous nous sommes attardés à visiter le grand temple. Le jour tombe. Les magasins se ferment, les marchands se hâtent de compter le profit de la journée, l'abaque d'une main, le pinceau de l'autre; maîtres, employés, serviteurs vont rentrer bien vite chacun chez soi avant la fermeture des portes de quartier.

Les camelots installent devant les boutiques fermées leurs étalages de rubans, de colifichets, de friandises qu'éclairent des lampions fumeux.

La foule est devenue compacte; c'est la cohue. A certains moments, nos chaises sont portées autant par les épaules des passants que par nos coolies.

Le compradore n'ose pas prendre la tête du groupe. Sa chaise est la dernière. J'apprends que les cris de nos porteurs qui s'en donnent à cœur-joie signifient "étrangers ! voilà des étrangers !", et que pour nous la foule s'écarte, ce qu'elle ferait difficilement pour un Chinois.

Ce peuple n'est vraiment pas méchant. Que sommes-nous, en ce moment, dans ces rues étroites, où nous voguons pendant une heure sans apercevoir une seule figure européenne, noyés dans les flots de la population chinoise? Il serait

si simple de nous faire disparaître ! Heureusement, notre pittoresque promenade prend fin avec nos réflexions et nous rentrons sans encombre sous les toits hospitaliers de la concession.

13 décembre

Une chaloupe à vapeur nous emmène vers la grande usine d'Hanyang, ou, selon la raison sociale les " Han-yang Iron and Steel Works ".

Fondée par le vice-roi Tchang Tche-t'ong, l'usine fut vendue, en 1896, au gouvernement chinois, associé avec S. E. *Sheng-taotai*, que les Chinois appellent *Sheng-ta-djen*.

Pendant que la chaloupe remonte le courant du fleuve, faisons connaissance avec cet autre homme remarquable, qui joue un rôle si important dans les destinées de la Chine contemporaine.

Dans toute la force de ses 48 ans, S. E. Sheng préside aux destinées de la grande compagnie de navigation la " China Merchants Steam Navigation Company ", dirige tout le réseau des télégraphes chinois, celui des chemins de fer du sud de la Chine et les hauts-fourneaux que nous allons visiter.

Tous ceux que leurs fonctions ont mis en rapport avec Sheng, s'accordent à reconnaître en lui un financier et un homme d'affaires de tout premier ordre. Pelotonné dans son fauteuil, les mains cachées dans ses larges manches, Sheng, les yeux abrités derrière d'énormes besicles, écoute avec l'impassibilité d'une statue les rapports techniques les plus compliqués et les plus ardus. Parfois il arrive que durant tout une après-midi, il donne ainsi audience, convoquant pour le lendemain son conférencier du jour.

Et cet homme, qui n'a pris aucune note, inscrit aucun chiffre, ahurit celui qui ne le connait pas encore, en reprenant point par point les exposés de la veille, combattant les avis, discutant les prétentions avec une finesse et une habilité auxquelles chacun rend hommage.

La chaloupe nous fait accoster au plan incliné qui descend de l'usine jusque dans le fleuve, laissant glisser sur ses rails l'énorme grue à vapeur dont la position varie suivant la hauteur des eaux.

Terribles sont les crues du Yang-tze. Je trouve ici notées des différences de niveau de 51 pieds, soit environ 17 mètres dans la même année.

Pour éviter les inondations, il a fallu surélever le sol de l'usine et entourer d'une forte digue de 3^{m} 65, les quinze hectares qu'elle occupe.

Je trouve à Han-yang un de mes compagnons de voyage du *Laos*, que j'avais quitté à Hongkong, M. Bougnet, ingénieur-directeur des aciéries et laminoirs, et nous faisons connaissance avec l'ingénieur-directeur des hauts fourneaux, M. Ruppert, ainsi qu'avec le docteur Cuypers, médecin de l'usine.

Quelle bonne fortune que de pouvoir visiter l'établissement en compagnie de guides aussi affables et aussi compétents !

Parcourons avec eux les immenses ateliers et instruisons nous. Pour fabriquer le fer, il faut nécessairement deux matières principales : le *minerai* et le combustible qui permettra de débarrasser ce minerai de sa gangue ; je veux parler du *coke*.

Le coke employé aux hauts-fourneaux provient de deux sources différentes. Les mines de Kaiping près Tientsin en envoient par bataux ; mais, préparé dans des fours indigènes mal appropriés à la cuisson du charbon, ce coke est très-friable et son transport fort coûteux.

D'autre part, les mines de *Pingshian*, situées sur la frontière du Hounan et du Kiangsi appartiennent aux hauts-fourneaux et lui donnent du coke préparé lui aussi par des procédés primitifs.

De l'avis des ingénieurs, la transformation du mode de préparation donnerait un combustible capable de rivaliser avec les meilleurs cokes de l'Europe.

Les minerais magnétiques, manganésifères et la castine remontent par le Yang-tze du district de *Tayek*, près de *Wong-che-kong* à 70 milles en aval de Hankeou.

Dans ce même district se trouvent des gisements considérables de charbon exploités à la manière indigène. Mais comme presque tous les charbons du Yang-tze kiang, si la proportion des matières volatiles (18 à 25%) est bonne, celle du soufre est excessive, (4 à 5 %) et de nature à abîmer les chaufferies. (1)

Minerais et cokes sont jetés dans l'un des deux hauts-fourneaux, munis chacun de trois appareils Cowper de 17 mètres sur 6 de diamètre.

L'air nécessaire à la combustion est envoyé par trois puissantes machines soufflantes verticales, à raison de 250 mètres cubes par minute. Règne alors dans le haut-fourneau la douce température de 2500 degrés, sous l'influence de laquelle

(1) Plus un charbon a de matières volatiles, plus il est gras. Le japonais, par exemple, en offre 30%, tandis que l'anthracite n'en donne que 6 à 7. La normale du soufre dans le charbon industriel est de 0,50 à 1%. Particularité curieuse des charbons chinois: ceux qui ne contiennent pas de soufre, recèlent une quantité appréciable de phosphore. Cette composition est spécialement désagréable lorsqu'il s'agit de souffler des fontes Bessemer comme à Hanyang.

le minerai laisse libre d'une part le fer réduit et d'autre part les impuretés qu'en terme de métier l'on appelle le *laitier*.

On frémit quand l'on songe qu'il est parfois nécessaire de réparer, pendant la marche, certaines parties du four et que l'ouvrier, après s'être plongé dans l'eau froide, une éponge mouillée attachée sur la bouche et sous le nez se laisse descendre dans la fournaise soutenu par un cable de fer. Les yeux à peine entr'ouverts, il peut, grâce à la vaporisation de l'eau, résister quelques secondes, placer sa brique réfractaire, terminer ou amorcer son travail, sauf à le reprendre quelques minutes plus tard.

L'ingénieur, M. Ruppert, a dû souvent entrer lui-même dans le terrible brasier afin d'inspirer confiance à ceux qu'il charge de ce travail.

Un seul des hauts-fourneaux est actuellement en activité. Il produit de 80 à 90 tonnes de fonte Bessemer par 24 heures. La première mise de feu remonte au 28 juin 1894; une plaque commémorative de cet événement a été fondue par les ingénieurs de la maison Cockerill qui achevaient à cette époque l'installation de l'usine commencée par des constructeurs anglais.

C'est l'heure de la coulée. Un ouvrier armé d'une longue tige de fer attaque la couche d'argile à la sanguine, qui obstrue l'orifice inférieur du fourneau. Bientôt, le flot éblouissant s'échappe avec un cortège éclatant comme celui des fusées d'artifice. Blanc comme du lait, il se répand dans les rigoles préparées pour le recevoir, l'étreindre et étouffer ses ardeurs.

On transporte la fonte des fourneaux soit aux *fours Bessemer et Siemens-Martin*, soit dans l'un des vingt *fours à puddler* accouplés quatre par quatre et déversant leurs gaz sous une chaudière verticale, montée au milieu de chaque groupe.

Deux marteaux-pilons servent à battre les loupes qui passent ensuite aux *laminoirs*. De chaque côté de la longue série des roues de l'appareil, une équipe d'ouvriers armés de pinces, se tient prête à saisir le bloc qui, d'abord long d'un mètre cinquante centimètres environ sur quarante centimètres de largeur et d'épaisseur, entre sous nos yeux dans les terribles engins, s'allonge, s'allonge encore, s'allonge toujours, et, en cinq minutes, montre en main, se transforme en un superbe rail de 18 mètres, marqué et poinçonné, et qu'une scie mécanique divise aussitôt en deux parties égales.

MM. Ruppert et Bougnet, ingénieurs luxembourgeois et belge, sont aidés par dix contre-maîtres de mêmes nationalités.

Seule la partie technique est de leur ressort. Tout ce qui touche à l'administration et à la gestion financière de l'entreprise est exclusivement entre les mains des Chinois.

En allant vider la coupe de l'amitié chez les gracieux ingénieurs, nous franchissons les murs d'enceinte de l'usine gardés par des postes de soldats chinois et nous passons devant les hautes murailles de l'arsenal confié à la direction de S. E Tchang Tche-t'ong qui en est co-propriétaire avec le gouvernement.

Au moment même de la déclaration de la guerre sino-japonaise, l'arsenal allait fonctionner, lorsqu'un violent incendie vint le détruire en partie. Le matériel fut renouvelé et fourni par la maison Loewe de Berlin. Deux Allemands ont été conservés comme contre-maîtres. On fabrique à l'arsenal des fusils à répétition, modèle Mauser 1884, et surtout de petits canons de montagne. Là aussi fonctionnent une cartoucherie et une poudrerie où l'on se prépare à fabriquer sous peu de la poudre sans fumée.

Trois mille ouvriers travaillent dans ces immenses ateliers. Ces hommes, comme ceux que nous avons pu apprécier aux hauts-fourneaux, sont d'excellents travailleurs, habiles, soigneux, méthodiques, pourvu qu'ils soient bien tenus en main par des chefs expérimentés.

Malheureusement pour le pays, l'administration chinoise a des progrès sensibles à faire. Les longs ongles des mandarins sont comparés par le peuple à des griffes d'oiseaux de proie. Le bruit court que les fusils Maussr reviennent à des prix fantastiques et cependant la main-d'œuvre n'en est pas cause, car les salaires paraîtraient dérisoires à des ouvriers européens.

14 décembre

Les missions catholiques sont représentées à Hankeou par des prêtres italiens placés sous la protection de la France.

Leur procureur, le père Piccoli, est connu dans toute la Chine. Nous trouvons dans le compatriote du docteur Scaparone un homme à belle barbe noire, à figure fine et pleine d'urbanité qui nous fait visiter l'établissement confié aux religieuses italiennes de la Sainte-Enfance.

Un hôpital desservi par deux docteurs reçoit une centaine de malades avec des pavillons isolés pour les contagieux. Plusieurs des pensionnaires sont horriblement lépreux.

Puis l'asile des vieilles femmes et surtout l'orphelinat, qui réunit un millier d'enfants du sexe féminin. J'ai déjà eu l'occasion d'exposer la question de l'abandon des filles dans ce pays de Chine. On en apporte jusqu'à quinze par

jour aux sœurs de Hankeou et, pendant notre visite à l'hôpital, on présente successivement trois petits êtres abandonnés par leurs parents.

Sous la direction maternelle des bonnes sœurs, les enfants deviennent d'excellentes ménagères et d'habiles ouvrières qui confectionnent notamment de fines dentelles; plus tard elles sont placées par les religieuses ou demandées en mariage par les Chinois catholiques. Beaucoup d'enfants en bas âge succombent pendant l'été, malgré les soins dont on les entoure. La plupart en effet sont amenés dans un piteux état vis-à-vis duquel le dévouement et la science se trouoent puissants.

15 décembre

M. de Marteau, le chef de notre expédition, est arrivé. Depuis une huitaine de jours un employé chinois avait été envoyé à Hankeou pour choisir les quatre "house-boats" nécessaires au voyage ainsi que la chaloupe à vapeur appelée à les remorquer.

L'œil du maître détruit toutes les combinaisons de notre Céleste. Les "house-boats" sont incommodes et trop lourds. La chaloupe à vapeur ne saurait les remorquer dans les remous du fleuve.

Impossible d'en trouver d'autres, dit le Chinois appuyé par le patron et le mécanicien de la chaloupe. Nous découvrons une jonque. On nous promet d'en amener une seconde toute semblable ; au moment psychologique, nous nous trouvons en présence d'un bâtiment plus énorme encore que les embarcations refusées. Enfin, le patron de la chaloupe— qui comptait tirer profit de la location des jonques primitivement engagées—déclare que sa chaloupe ne pourra remorquer que deux de nos nouveaux bateaux. Il est d'autre part impossible de découvrir un autre steam-launch sur la place de Hankeou.

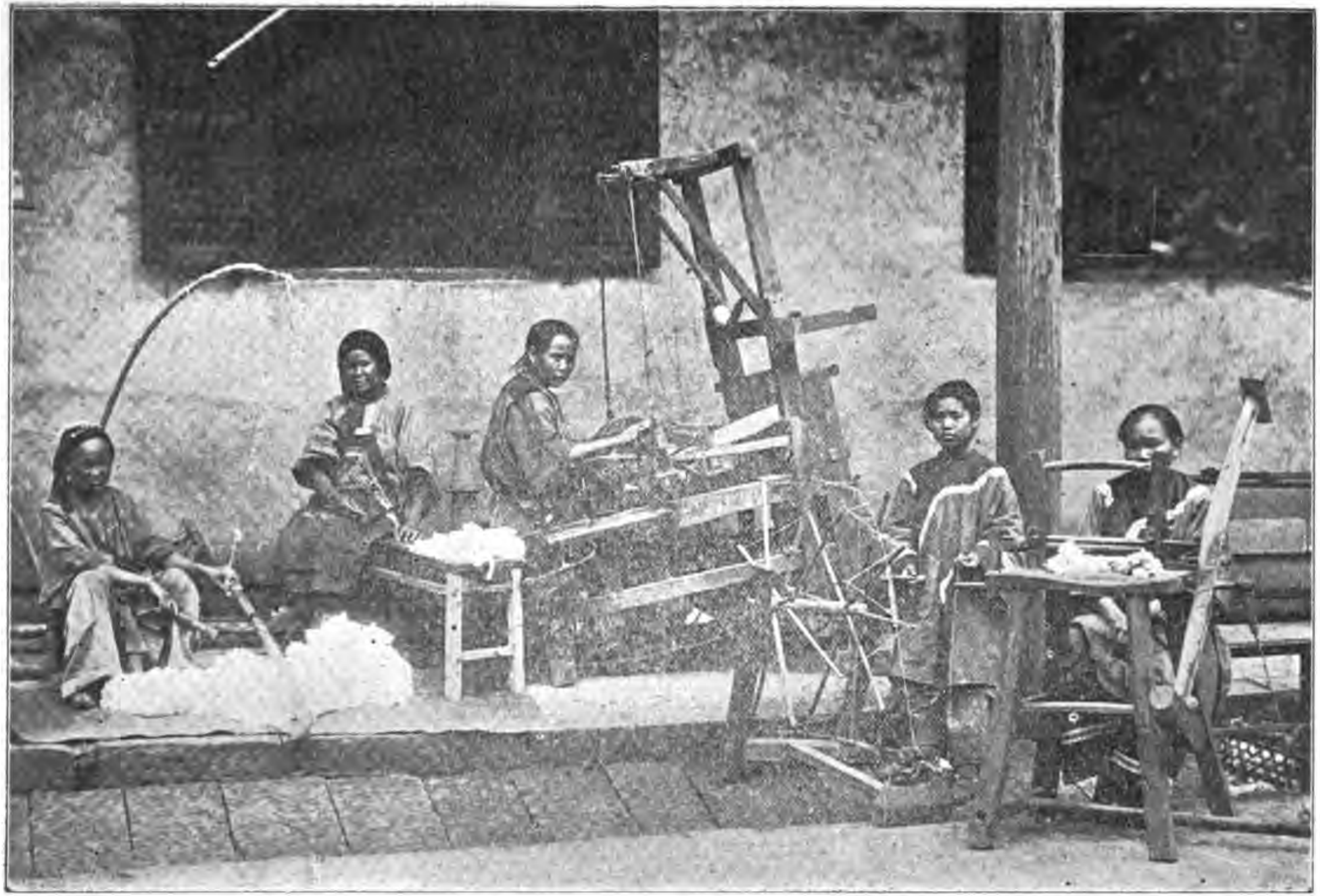
Il faut toute l'habileté de M. de Marteau, sa profonde connaissance des procédés chinois, sa science du "kamcha," ce "bacchich" de l'Extrême-Orient, pour arriver à surmonter toutes ces difficultés et former notre escadrille.

Dubernard et Bebelman complètent les approvisionnements. Nous quitterons Hankeou samedi à midi.

16 décembre

Promenade matinale en sampan sur la Rivière Han; imprudence que je ne saurais conseiller. Le courant est formidable ; les remous et les tourbillons effrayants. De grosses jonques, pesamment chargées, descendent à toute vitesse. C'est miracle qu'à chaque minute un accident ne se produise pas. Mais ces Chinois sont d'une merveilleuse adresse.

HANKEOU



ORPHELINES AU TRAVAIL DU COTON

Combien d'autre part est pittoresque le coup d'œil ! La rivière coule sur une largeur de 400 mètres dans un lit profondément encaissé, car nous sommes à l'époque des basseseaux. Le long de chaque rive, des milliers et des milliers de jonques entassées en masses profondes, laissant au milieu de la rivière un passage d'une cinquantaine de mètres à peine pour la navigation.

Du côté de Hankeou, d'immenses escaliers de pierre de plus de soixante marches sur chacune desquelles une vingtaine d'hommes pourraient se tenir de front, conduisent jusqu'à la berge où les encadrent d'élégants arcs de triomphe élevés à la mémoire d'un lettré distingué, d'une chaste veuve ou d'un fils modèle de piété filiale. La foule des coolies circule, chargeant et déchargeant les jonques, poussant les cris gutturaux qui leur servent à marquer la cadence du pas. Un brouhaha assourdissant s'élève de cette foule.

C'est un spectacle unique.

Sur Hanyang, l'on croirait voir une multitude de pigeonniers, huttes élevées sur de hauts piquets. Dans la hutte, un homme ; en bas, un autre ouvrier. Ils tressent en les tordant quatre longues lamelles de bambous et font ainsi des cables d'une solidité étonnante qui servent aux innombrables mariniers du fleuve et de ses affluents.

Nous retrouvons Hanyang l'après-midi en nous rendant à l'invitation des ingénieurs et du docteur.

Près du plan incliné où nous débarquons, sur le bord du fleuve, s'élève un élégant pavillon chinois. C'est là qu'en 1891, le csarewitch, aujourd'hui devenu empereur de toutes les Russies, a goûté les charmes de la cuisine du Céleste Empire, en compagnie du vice-roi des deux Hou.

Un incendie se déclare non loin de l'usine. Les Chinois accourent en foule mais se contentent de regarder les progrès du fléau destructeur sans chercher le moins du monde à le combattre. Aucun service d'ordre. Le vent souffle. Les flammes s'élèvent prodigieuses. Du haut de l'un des monte-charges de l'usine, le spectacle est effrayant. En quelques minutes, trois cents maisons deviennent la proie des flammes et les autres ne doivent leur salut qu'au voisinage des mares qui les séparent du foyer de l'incendie.

L'on nous a réservé le spectacle magique d'une coulée de nuit avec son éblouissant éclat de fusées d'artifice. Ces hommes à figure étrange qui circulent à la lueur de la fonte en fusion, maniant cette lave laiteuse et ces blocs de feu semblent des êtres fantastiques travaillant dans le domaine des génies à quelque mystérieuse et terrible besogne.

Une bonne fortune de plus ! Notre hôtesse, Madame Cuypers, est une hollandaise, enthousiaste de Java comme je le suis moi-même. Ah ! les bons souvenirs évoqués ensemble de cette perle des mers équatoriales.

17 décembre

Déjeuner à bord. Le Père Piccoli, MM. Petit, Sosson et Hamaide, ingénieurs du chemin de fer, M. Rey, de la maison Mondon, ont eu l'attention de venir nous serrer la main au moment du départ et de vider une coupe fraternelle au bon succès de notre expédition.

Trois heures. En avant, en route !

Notre flottille s'avance fière et majestueuse.

En tête, la chaloupe à vapeur "Titan" déployant le pavillon impérial, autorisé par un édit spécial du Tsung-li Yamen, puis, jumelés deux par deux, nos house-boats, aux mâts desquels flottent d'immenses étendards rouges, annonçant en caractères chinois qu'un mandarin de second rang, chargé de l'exploitation des mines du Koui-tcheou voyage sous leurs plis. Enfin, une jonque-canonnière chinoise, avec ses soldats à casaque rouge, ses canons courts à l'avant et ses quatre grands drapeaux triangulaires qui flottent sur leurs hampes à l'arrière.

Une salve d'honneur. Les mouchoirs s'agitent sur la rive. Adieu, les amis ! Puissions-nous nous retrouver tous en bonne santé dans quelques mois !

Bien nommés ces "house-boats," "bateaux-maisons". J'occupe l'un d'eux avec M. de Marteau. Chacun de nous a sa cabine large de près de trois mètres avec deux couchettes dans le sens de la longueur du bateau. L'une d'elles sert de toilette. La partie inférieure de chaque cabine est aménagée pour les bagages.

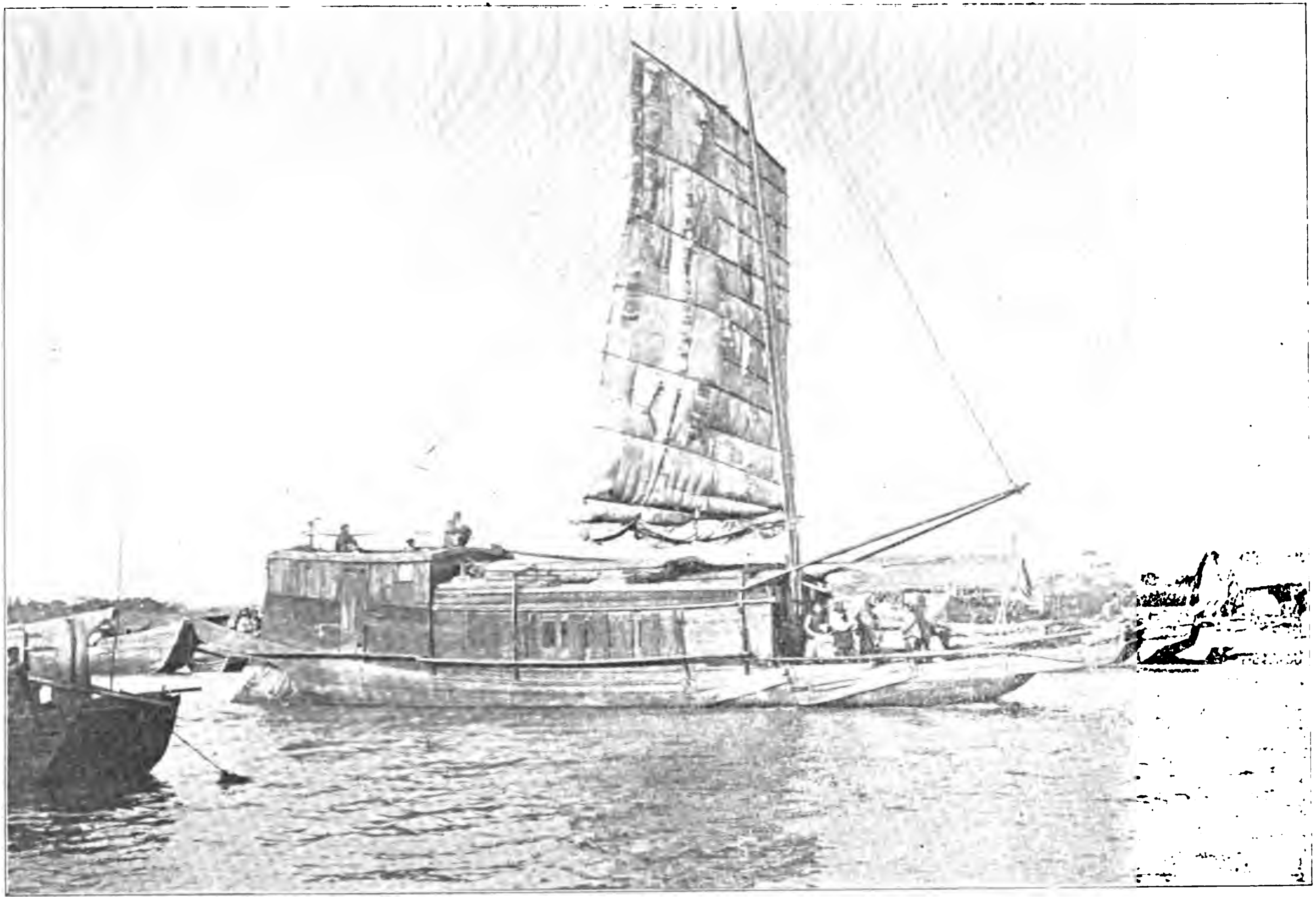
Une pièce de même largeur, sur trois mètres de long, nous servira de cabinet de travail et de salon.

A l'arrière une vaste pièce où se tiennent les six mariniers et leur famille. Il y a dans cette chambre très proprette trois femmes et deux bébés qui piaulent.

Tout le bateau avec son mobilier est en sapin du pays, enduit de ce merveilleux vernis qui rend le bois imperméable et lui donne le bel aspect du pitchpin.

A l'avant, une plate-forme où l'on peut respirer la brise. Sur les côtés, une passerelle basse, de soixante centimètres de largeur, court tout le long du bateau et permet aux passagers ainsi qu'aux mariniers de circuler d'un bout à l'autre.

SUR LE YANG-TSE KIANG



UN HOUSE-BOAT

Les cloisons de notre salon sont ornées de bois découpé et de jolies peintures sur verre.

De larges siéges et une table carrée complètent notre aménagement.

On ne s'imaginerait pas pouvoir trouver dans ces régions de l'intérieur d'aussi confortables moyens de locomotion.

Dans le bateau qui nous accompagne bord à bord, le docteur Scaparone est installé avec M. M. Dubernard et Bebelman, les deux conducteurs de travaux. Dans la grande pièce de cet house-boat nous nous trouverons tous les cinq réunis pour les repas.

Son Excellence le taotai Tcheng Ming-yuen, mandarin de second rang, avec lequel nous aurons l'occasion de faire plus ample connaissance, trône, au milieu de sa petite cour dans une troisième jonque accouplée à celle qu'habitent nos deux interprêtes Tsang et Alphonse, ainsi que le compradore de l'expédition et son caissier.

Vers le soir, un bruit de tamtams dans le bateau du taotai. On sacrifie à Bouddha. Nos mariniers, de leur côté, allument une dizaine de *chang*, minces bâtonnets d'encens, qu'ils placent à l'avant de la jonque et brûlent du papier au fil de l'eau, pour apaiser les génies du fleuve. Ils renouvelleront ces pratiques tous les soirs.

A six heures, nous mouillons à *Ta-kin-shan*, village peu éloigné de Hankeou. La mise en train a été laborieuse. Il a fallu rechercher le mode d'amarrage le plus pratique pour la traction facile de nos quatre maisons flottantes. Maintenant, tout est d'aplomb.

Dimanche, 18 décembre

Toute la nuit, les heures et les demi-heures ont été marquées par des roulements de tambour à bord d'une canonnière chinoises mouillée près de nous.

Sur la rive droite, *King-kau*, gros village de pêcheurs à l'entrée d'une rivière. Un quai de pierres de taille soigneusement assemblées qui ferait envie à beaucoup de nos ports, une superbe avenue de saules et d'ormes, des yamen, des pagodes très-soignées.

Le temps est superbe. Quinze degrés à l'ombre. Fait-il aussi beau à Nice en ce moment ?

Au milieu du fleuve, quelques îlots d'alluvion. Les rives, très-élevées en cette saison des basses eaux, bornent notre horizon. Nous naviguons entre leurs murailles attristantes d'argile à suintement ferrugineux.

Très-haut dans le ciel, un passage considérable d'oiseaux noircit l'azur. Ce sont des canards ou des oies sauvages qui se dirigent vers la Tartarie.

Un gros vapeur de la China Merchants Cy. descend de Itchang le dernier port ouvert du Yang-tze. Il nous salue au passage. Trois Européens sont à bord.

Vers le soir, croisé un immense radeau de bois venant des régions centrales. Les mariniers y ont construit de véritables maisons, élevé des mâts, établi des voiles.

Mouillage à *Ten-kia-kao*, à cent cinquante *li* environ de Hankeou.

Ici encore toute la nuit, des veilleurs circulent sur la berge pour écarter les pirates. Un homme pousse des hurlements sauvages. Un autre tire d'une trompe des sons lugubres et prolongés. On croirait entendre le hululement d'un chien. A un certain moment, trois coups de fusil partent tout près de notre bateau, prolongés et multipliés par tous les échos d'alentour. L'armée chinoise veille sur nous. Elle tient à nous le faire entendre.

19 décembre

Pae-chou avec ses maisons de roseaux, parfois revêtues de terre battue et blanchies à la chaux hydraulique commune dans la région.

Les enfants sont habillés de rouge. C'est la couleur des criminels, des esclaves. Les parents veulent ainsi montrer qu'ils font de leur progéniture des esclaves de Bouddha et des Génies dont ils sollicitent la protection puissante. Chez nous, les enfants voués à la Vierge ne sont ils pas vêtus de bleu ?

Beaucoup de pêcheurs. De nombreuses barques noires servant au transport du sel.

Des femmes à petits pieds descendent jusqu'au fleuve remplir leurs seaux. Elles doivent être des équilibristes de première force pour ne pas glisser sur cette pente argileuse et humide.

Trois jonques-cannonières sont amarrées à Pae-chou.

Le "Titan" quitte brusquement le village pour prendre l'autre rive où le courant va se faire moins sentir. La sonde accuse huit mètres d'eau au milieu du Yang-tze.

La couleur noirâtre des berges éboulées en maints endroits décèle l'approche de la région carbonifère.

Un nouveau vapeur, battant pavillon de la C[ie] Jardine Mattheson nous croise venant, lui aussi, de Itchang.

Mouillage au dessus de *Kia-yu*. Trajet : environ 110 *li*.



LES PÊCHEURS À LA HUTTE

20 décembre

Nous quittons la province du Hou-pe pour entrer dans celle du Hou-nan.

Au village frontière près de *Lung-kau*, un sampan du *likin* nous accoste; mais le passeport du Tsung-li Yamen dispense notre caravane de toute visite.

Les mariniers, qui connaissaient ce privilège, avaient embarqué à Hankeou une petite cargaison de soieries, mais ils tombaient mal ; M. de Marteau, que son expérience des Chinois tient toujours en éveil, passa l'inspection des cales avant le départ et fit disparaître la contrebande, à la grande déconvenue de nos compères.

J'ai prononcé le mot de likin. Il faut savoir que chaque province de Chine forme une unité administrative qui doit se suffire à elle-même, tout en contribuant au développement du budget impérial. Pour faire franchir à certaines marchandises les limites provinciales, il faut payer un droit de douane intérieure, appelé likin qui, sauf un prélèvement de tant pour cent attribué au trésor de l'Empereur, rentre dans les caisses de la province.

Les soieries et surtout le sel, sont les objets les plus fréquemment soumis au likin. Inutile d'ajouter que, dans la perception de ces droits, le "squeeze" est pratiqué sur une vaste échelle.

Des aigrettes voltigent en grand nombre au dessus de nos têtes, venant égayer de leur blanc plumage la monotonie des rives argileuses qui bornent notre horizon.

Un fort vent de nord-est s'est élevé. Nous roulons comme en pleine mer, tant les flots du Yang-tze sont tumultueux.

Aussi, pendant une partie de la journée, lâchons-nous les deux bateaux d'arrière qui voguent séparément à la voile, poussés par une brise d'arrière.

Sing-ti, un yamen et des soldats sur la rive, plus loin, une pagode dont la façade est artistement décorée de scultpures multicolores. Nous sommes dans la " forêt des dix mille Bouddhas" d'après l'inscription d'un arc de triomphe. Une cascade roule des torrents d'écume en venant se jeter dans le fleuve.

Vers le soir, l'horizon change à notre gauche. Les montagnes apparaissent nombreuses dans le lointain. En face de *Kin-lo-shan*, sur un tertre baigné par les eaux, une pagode isolée profile ses sept étages éclairés par les derniers rayons du soleil couchant.

Mouillage à six heures devant *Yang-lieu-tchi* près de *Siau-ho-kouan*, soit à 113 milles de Hankeou.

Naturellement, comme dans chacune de leurs manœuvres, les bateliers chinois font un vacarme infernal. Tout le monde commande, crie, hurle. Qui n'est pas fait à leurs habitudes pourrait croire à un accident ou à une révolte.

21 décembre

Journée d'émotions.

A six heures du matin je suis réveillé par le bruit de la manœuvre. Nous quittons Yang-lieu-tchi. Il fait un vent à décorner les bœufs et je constate au baromètre une variation considérable depuis hier soir.

Je saute du lit et, vêtu à la hâte, je cours sur la plate-forme. Notre flottille doit traverser le Yang-tze pour prendre le chemin du lac *Tung-ting* et le courant est d'une violence extrême. Les vagues énormes, houleuses, soulèvent la pauvre petite chaloupe qui nous remorque. Ballotée comme une coquille de noix, elle menace à chaque instant de sombrer. Nos "house-boats", attelés deux à deux, mais insuffisamment lestés par nos bagages et une provision de charbon qui s'épuise, se heurtent l'un l'autre. Tout ce qui se trouve dans les cabines de notre bateau, lampes, photophores, encriers, est renversé par les chocs. L'une des deux amarres qui relie les bateaux de tête est brisée comme un fil.

Nous courons pendant quelques instants un réel danger. Seul avec moi, M. de Marteau assiste à cette scène. Les autres membres de l'expédition, bercés par la houle, dorment paisiblement sans se rendre compte du péril.

Heureusement la chaloupe parvient à quitter le milieu du courant. Elle approche de l'autre rive et les bateaux de la flottille souffrent moins dans les eaux plus calmes.

Jamais je n'aurais pu supposer qu'à plus de 600 milles de la côte de Chine, ce fleuve extraordinaire, large encore d'environ dix huit cents mètres pourrait avoir toute la violence d'une mer en furie.

La brise du nord-est souffle piquante. Le thermomètre marque 4° centigrades.

Dix heures.—Il serait dangereux de nous trouver de nuit sur le lac. Aussi ferons-nous escale à *Yu-chow*, sous-préfecture située à un mille environ de l'entrée du Tung-ting.

Sur les bords de la rivière Yuen, où nous nous engageons, une grosse verrue, monticule ombragé qui tranche sur la couleur rougeâtre du sol nu, supporte une coquette pagode.

Une tour à sept étages, puis une muraille crénelée et de beaux temples aux toits vernissés verts et jaunes.

Quantité de jonques et cinq ou six chaloupes à vapeur dans le port. Nous aurions pu prendre un vapeur de Butterfield, de Jardine ou de la China Merchants jusqu'au confluent de la rivière et là, frêter quelques-unes de ces jonques confortables que nous apercevons au mouillage.

Après déjeûner, nous partons tous visiter la ville en compagnie du taotai Tcheng Ming-yuen, des deux interprètes, du caissier chinois et du compradore qui a souffert horriblement du mal de mer pendant la dernière tourmente.

Dans la cité, rien de bien curieux, sauf des fruits, assez semblables de forme à de grosses fèves en cosses mais rouge-prune, et dont les Chinois se servent comme savon.

Tout le monde se met sur le pas de sa porte. On nous suit. Le bruit de notre visite se répand. L'on accourt de toutes les ruelles, les gamins se mettent à crier, et bientôt un millier de personnes se presse en hurlant dans les rues étroites, nous entourant et nous serrant de trop près. Une trentaine de soldats chinois munis de bambous, arrivent au pas de course avec le sous-préfet, jeune et coquet mandarin qui fait distribuer une volée de coups de trique aux plus bruyants et nous protége contre les poussées de la foule.

Etrangers ! étrangers ! crient les gamins. *Yang-koui-tze* ! diables étrangers ! clament même quelques-uns.

Est-ce la malveillance qui anime cette foule? Non au début, car ces gens nous regardaient avec une curiosité naïve, touchant même nos vêtements, s'étonnant du tissu qu'ils paraissaient ne pas connaître; mais, comme dans toutes les foules, il aurait suffi d'une étincelle pour rendre complétement hostiles ces enfants terribles que sont les Chinois.

Nous sommes à l'entrée du Hounan, la province que l'on dit la plus réfractaire au progrès comme au contact des Européens. Le gouvernement chinois lui-même, n'a pu jusqu'ici, sauf sur la frontière, à Chan-cha, faire poser de poteaux télégraphiques dans cette région qui forme un îlot très net sur la carte du réseau des télégraphes chinois.

Et cependant, en vertu du traité passé avec l'Angleterre pour la cession de Wei-hai-wei, cette ville de Yu-chow sera ouverte au commerce européen à partir du 1[r] janvier 1899, soit dans quelques jours.

L'établissement de la concession ou du "settlement," pour parler comme nos bons amis d'Outre-Manche, n'ira pas sans doute sans difficultés.

Le sous-préfet venant faire visite à notre taotai à bord de sa jonque, lui annonçait que la populace avait récemment incendié le yamen du préfet de *Paoting-fou* dans la même province du Hounan, uniquement parce que ce mandarin avait reçu la visite d'Européens en mission.

CHAPITRE QUATORZIÈME

SUR LA RIVIÈRE YUEN—A TRAVERS LE HOUNAN

UN SINGULIER PILOTE—A LA RECHERCHE DU LAC TUNGTING—QUE DE JONQUES! QUE DE JONQUES !—HALTE ! ON NE PASSE PAS !—NAVIGATION SUR LE SABLE—LA POPULATION DES CAMPAGNES—LE QUADRILLE DES HOUSE-BOATS—LES CORMORANS-PÊCHEURS

22 décembre

Une heure après notre départ de Yu-chow la chaloupe à vapeur s'échoue sur le sable, à l'entrée du lac Tungting mais si maladroitement que l'intention malveillante est manifeste.

Ces brigands de bateliers ne paraissent pas s'en émouvoir autrement. Ils ont à bord leurs femmes, leurs enfants ; le bateau est leur maison. Ils se mettent à manger, tout disposés à attendre que les pluies viennent grossir la rivière et le lac.

Quant au pilote et au mécanicien de la chaloupe, chaudement enveloppés dans leurs vêtements ouatés, il se servent de leurs larges manches comme d'un manchon et nous regardent d'un air narquois.

Pas moyen de sortir de la vase, disent-ils ; et ils refusent d'avancer. Mais ils ne connaissaient pas l'énergie de M. de Marteau qui, revolver au poing, les oblige à faire machine en arrière. Deux tours d'hélice et la chaloupe flotte, démasquant ainsi la fourberie de ses conducteurs. Nous rentrons à Yu-chow où Tcheng Ming-yuen descend chercher un pilote militaire.

Contrairement aux affirmations de nos hommes, ce pilote déclare que la traversée du lac est parfaitement possible sans encombre, malgré la baisse des eaux. Cependant les pirates sont nombreux en ces parages. Il vaut mieux ne pas passer la nuit sur le Tung-ting. Nous ne partirons donc que demain aux premières lueurs du jour.

Pilote et mécanicien ont manifestement ourdi un complot. Hier, cinq tonnes d'excellent charbon avaient été embarquées. Ces forbans trouvaient tout naturel de faire constater l'inutilité de leurs services, de recevoir l'ordre de rentrer à Hankeou, pendant que nous attendrions les pluies, de descendre à leur port

d'attache avec le courant, peut-être même en remorquant des jonques et de "barboter" notre charbon au profit de leur caisse commune. Ce sont les petits bénéfices du métier. Ils avaient compté sans leur hôte. Le maladroit pilote nous attendra à Yu-chow, où la chaloupe, conduite par le timonier militaire, viendra le prendre après la traversée du Tung-ting.

23 décembre

Chacun de nous à tour de rôle surveillera l'appareillage du matin. Il est en effet nécessaire de tenir continuellement en main ces mariniers prêts à jouer de mauvais tours aux Européens trop confiants.

Je prends le quart aujourd'hui. Il me faut crier pour obtenir que sur les quatre bateaux et particulièrement sur les deux derniers, l'homme de barre soit à son poste; les amarres qui tiennent le second couple de house-boats sont mal réglées. Enfin, lorsque pendant une demi-heure mes Chinois ont hurlé à pleins poumons, discutant entre eux comme des enragés, nous quittons Yu-chow avec le vif désir de ne plus devoir y rentrer aujourd'hui.

Le nouveau pilote est à son poste sur la chaloupe. Nous voulons repérer la passe. Dubernard jette continuellement la sonde. Le lac Tong-ting est à deux heures d'ici, nous dit M. de Marteau qui, l'an dernier, pendant les hautes eaux a fait cette même traversée

Le lac immense est dangereux à ce point que le gouvernement chinois, si imprévoyant d'ordinaire, a cru devoir y installer trois stations de sauvetage avec jonques insubmersibles. M. de Marteau a, lui-même, fait naufrage dans ces parages et reconnu l'utilité de ces postes. Il a conservé le souvenir d'un joli village perché au milieu des eaux sur un îlot de verdure.

Deux heures, trois heures s'écoulent. Nous avons donc franchi sans encombre les passages difficiles. La sonde a une seule fois accusé comme minimum $1^{m}80$, avec fond vaseux, et notre chaloupe ne cale guère que 1^{m} 20. Cependant, point de lac. Nous voguons dans les continuels méandres d'une rivière serpentant sur elle-même comme la rivière de Saïgon, mais n'ayant qu'une largeur de 150 mètres environ.

Quelques montagnes à babord; puis des alluvions grises et ternes, s'élevant en pente douce mais ne découvrant aucun autre horizon que les voiles des jonques glissant devant nous et que les sinuosités de la rivière nous font paraître naviguer sur le sable tout près de notre route.

Midi. Et pas encore de lac. Nous avons enfin l'explication du mystère et de l'erreur que la plupart des cartes de ces régions entretiennent. Les quelques Européens qui ont parcouru le lac Tung-ting, et notamment la canonnière française le *Lion* (août 1894), y sont venus pendant la belle saison, lors de la crue des eaux. Le lac est bien alors tel que les cartes le dépeignent, mais vienne l'hiver et le fameux lac disparaît. Seule, la rivière Yuen continue son cours jusqu'au Yang-tze, laissant à découvert des terres cultivables comme celles que nous apercevons maintenant au delà des alluvions. Des troupeaux de bœufs y paissent paisiblement une herbe maigre. Quelques mois encore et toute cette population se réfugiera dans les sampans ou sur ces collines qui nous montrent leurs pagodes et leurs maisons de pierre.

Louko, tel est le nom du coquet village dans lequel M. de Marteau reconnaît son îlot, devenu maintenant une montagne verte sur le continent gris.

En pressant de questions nos mariniers, nous finissons par apprendre que la passe où nous sommes est celle de *Kan-san-wé*, alors qu'hier le pilote échoueur nous a conduits par la passe de *Ping-sé*, qu'il savait infranchissable à cette époque.

Les mariniers étaient eux-mêmes d'accord avec ce malfaiteur, car ils avaient l'intention de profiter de notre attente des pluies prochaines à Yu-chow pour y charger du sel dans les cales restées vides et le transporter sous le couvert de notre passeport sans payer de droits de likin.

Les collines de Louko sont d'argile rouge, ferrugineuse. Les remous y ont aminci des éperons, creusé des grottes, façonné des aiguilles et parfois taillé à pic certains de ces mamelons qu'on dirait divisés par le milieu comme pour nous montrer par une coupe verticale leur stratification séculaire.

Dans notre chenal, les jonques circulent nombreuses. Je compte cinquante voiles devant nous. Beaucoup de bateaux descendant vers le Fleuve Bleu apportent du charbon. Nous approchons du pays des mines.

Sur quelques sampans, un homme rame tandis que l'autre pêche en agitant une corde qui retient le filet sous l'eau. Lorsqu'il veut retirer son filet, le pêcheur enroule sa corde autour d'un bambou dans le sens de la longueur du bâton. Je ne me rends pas compte de l'utilité du continuel mouvement de balancement que l'homme imprime à sa corde et par suite au filet.

Un sampan, sur lequel une douzaine de cormorans correctement alignés. Immobiles sur une longue perche installée en travers et à l'avant du bateau, ils

nous regardent gravement. Ce sont les fameux oiseaux-pêcheurs. Malheureusement, ils ne travaillent pas a cette heure. Peut-être en retrouverons-nous plus loin.

La voile se gonfle au mât de chacune de nos jonques. La flottille marche allégrement. Les grands drapeaux rouges jettent une note pittoresque avec les bizarres caractères qui les décorent.

Un bonze de Lou-ko accoste en sampan. Il vient quêter pour sa pagode. Nous l'envoyons à Son Excellence Tcheng Ming-yuen et il nous quitte avec force " tchin-tchin ".

Le vent est frais. Le thermomètre marque 6 degrés.

Mouillage à *Tchen-ki-we* après un remorquage de 140 *li*. C'est le point indiqué sur les cartes comme un des villages bordant le lac Tung-ting lors de la crue des eaux.

Le pilote déclare que la chaloupe ne peut aller plus loin et que nos bateaux à fond plat poursuivront facilement leur route à la voile.

24 décembre

Nous avons en effet quitté le périmètre des grandes inondations. La rivière Yuen va seulement couvrir en été ces cinquante mètres d'alluvions grisâtres qui, de chaque côté du cours d'eau, nous séparent des plaines cultivées.

Le mouvement commercial de cette partie de la Chine est inimaginable. Pendant toute la journée, nous ne cessons d'avoir dans notre horizon une centaine de jonques, la plupart pesamment chargées.

De très nombreux bourgs montrent à l'ancrage quantité d'embarcations de toute taille, quelques unes même rappelant, avec leur bordage haut de six et huit mètres, nos anciennes galères.

Un gros village, *Pè-hui-tsi-ha*, avec une tour de pierre à sept étages. Je compte à un moment quarante-huit barques de pêcheurs sur un cours de cinq cents mètres de la rivière. Dans chaque sampan, deux hommes, l'un ramant, l'autre jetant un épervier.

Nous tiffinons en face de *Lo-ling-der*, après avoir parcouru 90 *li* à la voile. C'est à ce village que s'amorce la rivière *Siang* conduisant à *Chan-cha*, capitale de la province du Hounan et qui est reliée à la Sikiang (rivière de Canton) et à la mer par un canal et la Kinkiang. A cet endroit surtout, des jonques monumentales reposent, attendant le retour des hautes eaux.

Nous jetons l'ancre à six heures, après un parcours de 120 *li* pour la journée, devant la sous-préfecture de *Ling-tsé-kow*, agglomération de quatre mille habitants.

Une canonnière salue de trois coups de canon le pavillon de notre taotai.

Le mandarin de la ville quitte son yamen aux belles sculptures de granit et aux murailles roses, pour venir saluer S. E. Tcheng Ming-yuen.

A noter, à l'entrée de la ville et près de la rive un très bel arc de triomphe en pierre sculptée. C'est parait-il, un tombeau de l'époque des Ming. Une allée de statues ou plutôt de hauts blocs taillés par le haut mais non travaillés à leur partie inférieure conduit au portique. De la rivière, ils rappellent les bustes de marbre qui, sur leurs colonnes, ornent les vestibules et les foyers de nos grands théâtres.

Noël 1898

Le vent tombe ; quatre mariniers s'attellent à la corde; un autre, armé d'une perche, écarte le bateau de la rive et le "lao-da" tient la barre.

Nous en profitons pour nous dégourdir les jambes et suivre le sentier de hâlage sur la berge très haute.

La rivière Yuen coule, en effet, rapide et encaissée sur une largeur moyenne de 60 mètres.

Il fait exquis. Une dizaine de degrés pendant tout le matin. Le soleil se montre, timide.

Les alouettes se jouent au-dessus de nos têtes, semblant tout étonnées de voir des faces blanches en ce lieu. Les pies quittent le dos des gros buffles ahuris pour sautiller dans le sentier herbeux en échangeant maint propos moqueur, et le gros compagnon de Saint-Antoine lève lui-même son groin immonde en grognant sur notre passage.

O fortunatos nimium sua si bona nôrint !

O cochon, heureux cochon chinois ! tes frères sont tombés nombreux pour ce jour sur notre terre d'Europe.

Boudin de Noel ! Réveillon qui réveille en nos cœurs tant de chers souvenirs! C'est fête, en effet, tout là bas au delà des mers. Le peuple chrétien chante sa délivrance et le joyeux bébé, les yeux encore gros de sommeil, pousse un cri de triomphe en découvrant sous son douillet coussin, la coquille dorée qu'a déposée pendant la nuit le bon petit Noël, ami des enfants sages!

Ces souvenirs d'enfance nous remplissent le cœur sur ce sentier de Chine, qu'aucun Français n'a foulé, sans doute, avant nous.

26 décembre

Le mouillage de la nuit dernière à *Nan-hou-tchow* accusait une journée de 120 *li*.

Nous sommes, ce matin, en plein brouillard, avec une température de 3° centigrades. Impossible d'apercevoir si la digue de la rive droite se continue.

Vrai travail de Romain que cette digue suivie longtemps hier, haute de cinq à six mètres, aux parois de ciment lisses et inclinées comme des talus de forteresse. Sur le sommet, de nombreuses maisons alignées; de l'autre côté du rempart, des rizières. Mais aucun entretien; on y songera sans doute lorsqu'il sera trop tard, et que le mal deviendra sans remède.

Neuf heures du matin.—La flottille s'arrête à 30 *li* devant le village de *Tchi-hou-kow*. Impossible d'aller plus loin nous déclarent les mariniers, car nous nous trouvons en présence d'un invraisemblable encombrement de jonques, en cet endroit jadis siége du rapide de *Ma-hoan-tain* ; aujourd'hui ce rapide est devenu un banc de sable que l'on ne peut franchir, paraît-il, à l'époque des basses eaux.

Nous repérons la passe en sampan ; du haut de la berge très haute, nous pouvons apprécier le peu de longueur de l'obstacle. Deux cents mètres environ à franchir ; puis c'est l'eau profonde sur laquelle volent les jonques dont les voiles gonflées par la brise semblent nous narguer.

Il y a bien un chenal qui livrerait passage à nos bateaux à fond plat, mais il est encombré de jonques serrées les unes contre les autres et qui attendent les premières pluies pour prendre la fuite.

Aucun ordre, aucune police. C'est l'imprévoyance, l'incurie dans tout leur éclat. Le mandarinet de l'endroit n'a pas la moindre autorité et pour comble de malchance, le commandant de la canonnière qui stationne ici, vient de quitter sa barque, n'y laissant que des soldats sans direction. Il aurait pu, sans doute, nous faire donner place.

S. E. Tchen Ming-yuen veut essayer de se glisser à travers cet inimaginable fouillis. Des soldats postés à l'avant de sa jonque réclament passage, mais que faire contre l'inertie ? Les mariniers se prétendent échoués et dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer. La situation est telle depuis un mois. Elle peut durer encore de longues semaines si la pluie bienfaisante ne vient pas grossir le flot.

Apparaît ici, dans toute sa honte, la stupide administration des mandarins, lorsqu'on songe que cette rivière est la principale communication par eau entre les deux importantes provinces du Koui-tcheou et du Hounan, qu'un trafic énorme est arrêté—cette quantité de jonques en est la preuve—alors qu'il suffirait d'une dépense relativement minime, pour creuser le passage et le maintenir libre. Un très mince droit de péage sur chaque jonque pourvoierait à tout. Si le mandarin lit ces lignes, les mariniers courent grand chance de voir le droit établi mais leurs sapèques ne rencontreront sans doute pas de banc de sable, pour entrer dans l'escarcelle du fonctionnaire. Pour les en faire sortir et les employer utilement, ce sera tout autre chose.

Force nous sera sans doute demain de prendre de petits sampans pouf y ransporter jusqu'à *Chanté* et nos personnes et nos bagages.

Une foule de cent cinquante à deux cents désœuvrés stationne sur la berge en nous contemplant, mais, peu à peu, les gamins s'animent, "Yang-koui-tze, Yang-koui-tze" (diables d'Occident), crient-ils en montrant le poing.

Des pierres nous sont jetées par quelques-uns de ces petits polissons. Les hommes sont calmes; ils rient de notre déconvenue, mais n'ont pas une attitude hostile.

De tous les bateaux l'on vient nous regarder comme si nous tombions de la lune. Je remarque l'étonnement de ces gens vêtus de toile, de velours ou de soie en regardant le tissu de nos vêtemens de drap, qu'ils paraissent ne pas connaître.

S. E. Tcheng Ming-yuen envoie trois soldats dont la présence à notre bord suffit pour rétablir l'ordre.

Le taotai tente toujours de se frayer un passage. A six heures du soir, sa jonque a gagné dix mètres.

27 décembre.

Merveille de la persévérance et de l'énergie chinoises ! Au clair de la lune argentée, nos quatre bateaux ont franchi l'obstacle. Eutrant dans l'eau glacée, la moitié de l'équipage soulevait chaque barque, tandis qu'une autre équipe, aidée des soldats, s'arcboutait sur les longues perches de bambous. Ils arrivent à faire écarter les jonques qui obstruaient le passage.

De neuf à onze heures, les mariniers font des efforts surhumains, ils rugissent comme des fauvres pour s'exciter entre eux et paraissent ne pas sentir la

fatigue. Il n'y a guère plus d'un pied d'eau et nos jonques sont littéralement trainées sur le sable.

Nous avions tous, pour le courage de ces hommes, une admiration profonde.

Et ce matin à six heures, tout ce monde était debout, la flottille déployait ses voiles.

La campagne est moins nue, des saules, quelques chênes et des ormes. Aperçu quelques troupeaux de chèvres noires à cornes courtes et droites.

La vent de S. E. nous pousse à souhait.

Vers midi, défilé devant *Yueng-kiang*, sous-préfecture, qui étale sur la rive droite de la rivière les pilotis de ses maisons ressemblant plus aux habitations siamoises qu'aux demeures habituelles des Célestes. Son yamen à façade ornée son élégant pavillon à trois étages et sa pagode dont le toit, complétement jaune, indique l'affectation au culte de la famille impériale.

Deux heures.—A 90 *li* du barrage de cette nuit, après avoir serpenté dans les méandres tortueux de la rivière, nous nous trouvons au milieu d'un lac considérable. Des voiles apparaissent à deux et trois milles de distance sur notre droite, à l'ouest, sans qu'il nous soit possible d'apercevoir la rive. Devant nous, tout au loin, un rideau de montagnes bleutées par cette belle journée d'hiver qui semble un renouveau.

Sur la gauche, des maisons abritées sous le feuillage, au haut de ces berges d'argile rouge creusées à pic par les flots et sur lesquelles la ligne blanche déposée par le calcaire des eaux indique très-nettement la dernière crue, à quatre mètres au-dessus du niveau actuel.

Partout des pêcheurs. Les sarcelles, nombreuses, viennent se jouer autour de nous. La sonde accuse une profondeur de 2 m. 50 à 5 m. dans cette eau d'un beau vert limpide, que nous rencontrons pour la première fois depuis notre départ. Qu'est-ce-que ce lac?

Renseignements pris, il appert que le fameux Tung-ting se compose en réalité de deux cuvettes l'une plus rapprochée du Yang-tze, qui ne se remplit qu'à la période des hautes eaux, l'autre où nous voguons à cette heure et qui reste envahie à toute époque par les flots de la rivière Yuen.

Après avoir navigué plus de trois heures sur le lac, nous jetons l'ancre devant un petit village *Yang-ko-lao*, situé sur ses bords. L'étape a été de 130 *li*. Le bon vent nous a fait regagner le temps perdu d'hier.

28 décembre

Quelques heures encore à la perche sur le lac; le reste de la journée à la corde dans un inextricable enchevêtrement de canaux.

Nous quittons le périmètre des grandes inondations et aussitôt les villages se succèdent, Qu'il fait bon, en courant sur le chemin de halage, se dégourdir les jambes!

Toutes les maisons de bois ou de bambou recouvert d'argile. Au dessus de la porte un caractère en noir sur papier rouge, dont le beau Tsang me donne l'explication :

Ici c'est 福 *fou* (bonheur), là 財 *t'sai* (richesse), là encore 新 禧 *sing chie* (heureuse nouvelle année).

Sur cette maison, quatre grandes images, genre Epinal, représentant le même guerrier fantastique qui brandit de chaque main une terrible épée. Il est là pour écarter les génies malfaisants.

Sur cette autre, un fond bleu porte des caractères blancs, c'est la demeure terrestre d'un habitant actuel des célestes parvis que la mort a arraché aux misères d'ici-bas, nous dit l'inscription qui vante ses mérites et lui souhaite la félicité d'en haut.

Le grand village de *Lieu-sing-tang* à 35 *li* de notre mouillage. Les habitants se rassemblent curieux mais non hostiles. Tout ce que nous portons attire leur attention. Ils demandent à voir de près nos gants. La souplesse de la peau les étonne. Avec une habileté qui ferait pâlir d'envie un pick-pocket de Bow Street l'un de nos curieux subtilise à M. de Marteau le mouchoir de soie qu'il portait dans sa poche.

Interrogés, ces Chinois déclarent les uns, qu'ils n'ont jamais rencontré d'Européens, les autres qu'ils n'ont vu qu'un missionnaire français, il y a sept mois environ, mais habillé à la chinoise.

Dans de semblables conditions, inutile de dire que nous sommes regardés comme des bêtes curieuses. Quelques cigarettes égyptiennes, à bout doré, sont accueillies avec enthousiasme. On les conservera longtemps, sans doute, dans les familles.

Puis les maisons se continuent presque sans interruption le long de la rivière. A l'intérieur, c'est la plaine cultivée de notre France. Le rideau de montagnes, aperçu hier, a disparu de l'horizon; nous l'avons laissé sur notre droite.

Le riz, les fèves, le piment, le blé, le coton sont, sur ce plateau, les cultures favorites. Nous ne sommes pas dans les districts du thé ni de la soie.

Par cette température printannière, sur les champs, ici, des petits tas de fumier, symétriquement rangés comme dans nos campagnes; là, des pierres blanchies à la chaux disséminées pour faire peur aux oiseaux pilleurs de semence.

Des navets coupés en morceaux sèchent devant les portes, sur de belles nattes d'écorce de bambou. Chaque maison a son moulin à vanner presque semblable aux nôtres et sa meule très ingénieuse pour broyer le riz.

Ta-liou-hou, village de pêcheurs; soixante huit barques évoluent autour de nous sur un cours de deux cents mètres. Plusieurs pêcheurs retirent de leurs éperviers, devant nous, de gros poissons mandarins.

Un petit édicule en pierre grise, très-vieux. Trois caractères à demi effacés indiquent que le temple a été élevé à la paix perpétuelle 永鎮坊, *Yong-tchen-fang*.

Le long de la route, des haies de ricin — ricinus vulgaris — comme dit le bon docteur. A soixante *li*, *Kie-kiang*; il nous reste 120 *li* à parcourir pour arriver à Chanté, la préfecture où nous quitterons nos jonques.

29 décembre

En place, repos!

Cette nuit la tempête a fait rage. Heureusement, nos bateaux étaient admirablement abrités. Le vent, venant de terre, passait au dessus des berges très-hautes. Néanmoins, nous avons eu, de nos couchettes, le spectacle d'une danse inconnue des plus fanatiques de nos cotillonneurs, le quadrille des house-boats avec accompagnement de grincements, de sifflements, de craquements et de beaucoup d'autres choses pouvant rimer avec vent. Bon gré, mal gré, nous faisions partie du corps de ballet.

Ce matin, au réveil, à peine avions-nous franchi 200 mètres à la corde, que la neige se met à tomber par rafales. Impossible d'avancer. Elle tombe encore ce soir et s'obstine à ne pas vouloir fondre.

Devrons-nous donc hiverner ici? Tchen Ming-yuen commence à crier famine. Nous lui envoyons un lièvre, mais un boisseau de riz ferait bien mieux son affaire.

Les parties de whist charment nos loisirs. Grande chasse aux courants d'air. Le thermomètre tombe au dessous de zéro.

Il nous faut coller du papier sur les nombreuses fissures des cloisons par lesquelles le "Borée" des poètes s'en donnait à cœur joie.

J'avais acheté à Yu-chow des fruits bizarres de couleur brune et semblables à de grosses cosses de fèves. C'est le fruit à savon (*dzaokioa*)

La femme du *lao-da* me les prépare. A l'intérieur de la cosse, de grosses fèves noires que l'on écrase, et dont on mêle ensuite la pâte à de la farine de riz. Les boulettes de cette pâte sont enveloppées à nouveau dans les cosses coquettement découpées. C'est un excellent savon (*fai-dzao*, ou plus élégamment *hitze*) qui sert surtout au blanchissage du linge.

Hier, un vieux chapeau de paille attaché à l'un des cordages du bateau avait attiré notre attention. Il a disparu aujourd'hui. Le lao-da nous explique que c'est le signal convenu entre les bateliers pour indiquer que l'on désire embaucher un homme d'équipage. L'homme ayant été trouvé au dernier village, le panama a été enlevé. Bizarre !

30 décembre

Merveilleuses ces pagodes, ces jonques, ces lignes gracieuses de toits retroussés sous la couche éblouissante de neige qui les recouvre !

Nos bateliers tirent la cordelle avec entrain. Les rafales ont cessé, mais il gèle (—1° au thermomètre), la rivière s'étend toujours sur une largeur de 150 à 200 mètres avec un courant assez rapide pour nous donner parfois l'illusion d'un roulis de pleine mer.

Quantité de pêcheurs au cormoran ; les précieuses bêtes assez semblables à des canards, suivent la barque de leur maître, puis plongent comme ce roi des mares et reviennent souvent avec un poisson dans le bec ou le gosier. Le pêcheur avance une perche de bambou sur laquelle le cormoran se pose pour rentrer dans la barque et y abandonner son butin. Un sampan possède parfois quinze à vingt de ces intelligents volatiles. D'un cri, d'un signe, le pêcheur les fait sauter à l'eau.

Rencontré plusieurs sampans de déménagement. Le mobilier modeste du paysan chinois ne tient guère de place, mais si la plupart des barques transportent une véritable basse-cour, toutes possèdent au moins un coq.

Lors de la mort du chef de famille, le cocorico sera placé sur son cercueil pour recevoir l'âme du défunt, qui, à défaut de cette pieuse précaution de la famille, errerait vagabonde et sans asile.

A neuf heures et demie du matin, nous passons devant la sous-préfecture de *Long-yang*, et nous mouillons le soir, à 70 *li*, devant l'ancien rapide de *Niou-pi-tain*.

CHAPITRE QUINZIÈME

SUR LA RIVIÈRE YUEN—LE HOUNAN : DE CHANTÉ À LA FRONTIÈRE

CHANTÉ—HOSTILITÉ DES MANDARINS—FESTIN CHINOIS—LA FUGUE DES BOYS—LA MANŒUVRE DANS LES RAPIDES—LES LAVEURS D'OR—LE RAPIDE DE TONG—DING—KI—LA CORDE CASSE !—CHENG-TCHEOU FOU—L'ÉTIQUETTE DES VISITES—LES ALPES CHINOISES—CONTRATS D'AFFRÊTEMENT—UN COURRIER !—MENACES DE GRÈVE—YUEN-TCHEOU FOU—DÉFILÉ DES MANDARINS—LA GRÈVE ÉCLATE—UNE FÊTE AGRICOLE—LA MARSEILLAISE

31 décembre

La cinquantaine de *li* qui nous séparait de Chanté est franchie à la perche. A trois heures, nous sommes devant la grande ville qui abrite 200,000 habitants.

La rivière est très large, 300 mètres environ. Les maisons noires et sales, sur les berges élevées, n'ont rien d'engageant. C'est le plus vilain spectacle que nous ayions eu depuis notre départ de Shanghai.

Une tour, qui élève ses sept étages sur l'autre rive, en aval, est le seul monument pittoresque. A quelque distance cependant de notre mouillage, tout à l'extrémité de la ville, des murailles nouvellement blanchies paraissent indiquer une citadelle.

Le préfet, auquel S. E. Tcheng Ming-yuen fait remettre sa carte, a reçu l'ordre du Tsung-li Yamen de nous laisser passer sans entrave. Il demande que les Européens de notre expédition ne descendent pas à terre, car la population, dit-il, est très hostile aux faces blanches. Quant à lui, il regrette de ne pouvoir nous recevoir ; il s'est cassé la jambe.

L'on nous dit que 10.000 rebelles sont à 320 *li* de Chanté et qu'à Li-chow, ils ont brûlé le yamen d'un mandarin coupable d'avoir reçu chez lui des Européens.

Deux des anciens soldats qui ont accompagné notre directeur de voyage dans son exploration précédente sont venus se mettre à sa disposition dès notre arrivée. Un batelier qui l'a conduit en juillet 1896 accourt se prosterner pour obtenir de nouveau sa pratique. C'est une bonne aubaine pour les deux parties.

Marché est passé pour quatre bateaux qui doivent nous conduire à Tsinki, dans un délai maximum d'un mois, sauf le cas de force majeure : neige persistante, obstruction complète de la route, etc.

Dans la somme de 118.000 sapèques, convenue pour le frêt de notre jonque sont compris les "tchin-tchin Bouddha," c'est-à-dire les bâtonnets que les mariniers brûlent chaque soir afin d'écarter les mauvais génies et que tout voyageur doit ordinairement régler à part.

Nous quitterons Chanté lundi dans la soirée.

Adieu! froid bonhomme 1898, tout emmitouflé dans ton manteau de neige!

1899

1er janvier

Bonne année! vœux! souhaits! accolades! tchin-tchin! La matinée se passe en congratulations réciproques. Son Excellence ne manque pas de venir saluer M. de Marteau, bien que l'année chinoise ne commence qu'à la prochaine lune, c'est-à-dire le 10 février.

Défilent les interprètes, le compradore, son caissier, etc., et enfin un mandarin à bouton de cristal, Chen Se-ki, habitant Chanté et y représentant les mines vers lesquelles nous nous dirigeons.

Le brave homme nous fait remettre une invitation à dîner pour demain midi.

Dans une grande enveloppe rouge, plus longue que large, une simple feuille de papier, rouge également et très-mince, sur laquelle est inscrit en caractères au pinceau:

"Le 21 (21e jour de la lune) à midi, douze heures, en préparant des "ustensiles de table propres, on attend respectueusement votre arrivée; Chen Se-"ki donne rendez-vous en saluant."

M. de Marteau accepte l'invitation en son nom, celui du docteur et le mien.

Nous irons donc en ville malgré tout.

Ce Chen Se-ki est un novateur. On nous affirme que nous serons les premiers Européens invités à un dîner chinois à Chanté.

Le sous-préfet refuse lui aussi de nous recevoir; il a fait répondre à notre envoyé qu'il était indisposé.

Voilà donc le peu d'autorité de ces mandarins et leur tendance hostile à tout contact avec les diables d'occident, partant, à tout progrès. S'ils

agissent de la sorte avec des voyageurs porteurs d'un Edit Impérial et d'un passeport spécial du Tsung-li Yamen, quelle serait leur attitude vis à vis de touristes ou de commerçants simplement munis des passeports réglementaires?

2 janvier

A midi, les chaises nous attendent près du large escalier qui conduit de la rivière à l'une des portes de la ville.

Nous devons traverser la cité chinoise dans toute sa longueur.

La curiosité est intense, Tout le monde accourt sur le seuil des boutiques, les cous s'avancent, les yeux sont braqués de tous côtés. Pas d'autres sentiments sur les visages. Aucun cri, aucune manifestation hostile. Le calme absolu.

Devons-nous cette tranquillité à la présence de nos quatre soldats, revêtus de la superbe casaque d'étamine rouge à revers noirs, qui précèdent nos chaises? C'est possible.

Et pendant près d'une heure nous suivons les rues étroites, tortueuses, de cette ville chinoise semblable à toutes les autres.

Rien de caractéristique ni dans les monuments, ni dans les magasins.

Beaucoup d'individus, assis près d'une petite table, coupent avec un hâchoir articulé de très fins morceaux de piment rouge, que mangent tels quels les gourmets du pays. Des fourrures communes, quantité d'objets vulgaires de ferblanterie; par ci par là, chez les marchands de thé ou de sauces, de vieilles faiences et porcelaines qui nous font loucher.

Les chaises sont entrées l'une après l'autre dans le vestibule où le mandarin nous attend.

Il porte une belle tunique courte de soie brochée, d'un bleu foncé, avec jupe de même étoffe, mais plus claire de ton. Ce que j'admire toujours dans ce pays, c'est l'art avec lequel on marie les couleurs. Nous pénétrons jusqu'au fond de la demeure où le mandarin nous fait asseoir sur un lit de repos et sur de larges sièges. Lui-même se tient près de la porte.

On sert le thé fumant, tandis que nous examinons les peintures sur verre, les dessins au fin pinceau et les poésies qui garnissent les murailles.

Dans le pavillon qui fait face au salon, se tiennent les parents du mandarin. Ses cinq fils nous sont successivement présentés. Graves et dignes, ils se retirent en silence. Un signe de leur père et ils viennent prendre ses ordres. Sur l'un des côtés de la cour, le rideau du gynécée se soulève; dès minois curieux apparaissent; des bébés pomponnés comme des singes savants, avec des houppes éclatantes

sur la tête, accourent prendre la main de leur papa, car plusieurs de ceux qui nous contemplent, ont voulu donner à leur famille le spectacle des diables rouges.

En entrant dans le salon de réception, chacun des invités chinois est allé, à tour de rôle, vers le maître de céans, inclinant profondément le buste, abaissant en même temps les mains jointes et fermées, et les secouant une ou deux fois. A ce moment l'invité remet son billet d'invitation qu'on lui restituera plus tard.

Tcheng Ming-yuen est superbe avec sa pélerine toute en oreilles de renards.

Nous passons dans la salle à manger, vaste pièce complètement ouverte d'un côté sur une cour.

Le long des murs, des inscriptions, des poésies; dans le fond, un vieil autel en laque rouge, affectant la forme d'un "cabinet" et sur lequel sont plusieurs petits bouddhas.

Nous prenons place autour de la table carrée.

Une trentaine de parents, debout dans la cour, nous regardent curieusement.

La table est admirablement garnie. Un service complet de viandes froides et de fruits s'y étale dans de jolis plats, bols ou soucoupes minuscules, de porcelaine coloriée. L'ordonnance et la symétrie du couvert, comme l'édifice de chaque plat ferait envie à Joseph lui-même.

Chacun de nous a, devant lui, sur un petit plateau d'étain, divisé en deux compartiments, des graines de pastèque et des amandes grillées, une large et courte cuiller ou spatule en faïence, une petite tasse de forme allongée et une lilliputienne tassette dans laquelle le maître de maison, nous verse lui même du vieux *tsiou* ou vin de riz chaud, assez agréable au goût.

Le croquis ci-dessous donnera une idée de l'ordonnance des repas chinois.

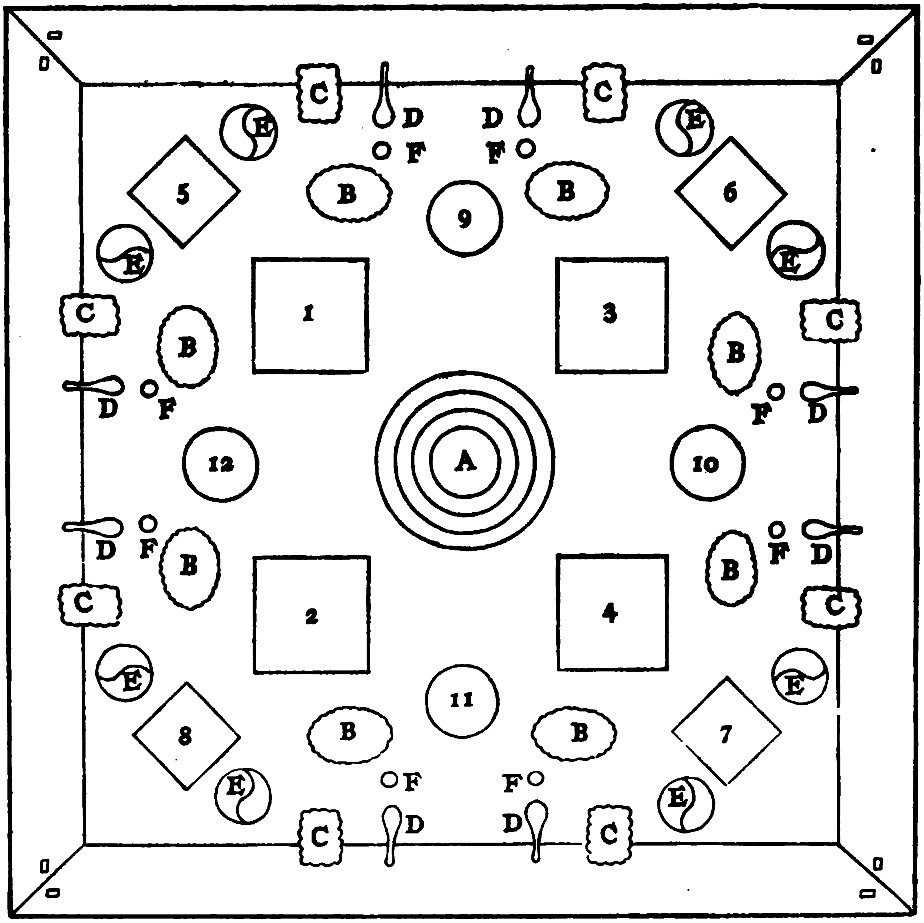
Exquis ce canard froid; pas mauvais ces œufs à la saumure, d'un vert profond, vieux de plusieurs années, peu engageants d'aspect, mais auxquels je fais amende honorable dès que je prends contact avec eux.

Les plats froids entamés avec nos baguettes d'ébène aux extrémités d'argent, un serviteur apporte au centre de la table un réchaud d'eau chaude en étain, élégant de formes et dans lequel chaque mets attend, sous un couvercle, l'appétit des convives. Le service est fait rapidement. Les serviteurs viennent, après chaque service, essuyer l'assiette, la cuiller et les baguettes des invités.

Le mandarin et Tcheng Ming-yuen nous portent des toasts à la suite desquels il nous faut montrer vide le godet de *tsiou*.

Le réchaud seul est enlevé et remplacé par un autre ; toute la garniture, y compris les plats froids restent jusqu'à la fin.

Défile sous nos yeux et dans l'estomac du curieux que je suis, l'interminable série des plats recherchés du festin chinois.



ECHELLE : 1/10

LEGENDE

A. Réchaud d'étain
B. Sauce de haricots fermentés
C. Tasse-assiette
D. Spatule

E. Petit plat d'étain
F. Godet à *tsiou*
1. Poulet froid sur canapés d'œufs conservés
2. Langues de porc sur algues marines
3. Canard sur herbes vertes
4. Jambon sur bambous cuits
5. Pyramide de châtaignes d'eau
6. ,, ,, quartiers de mandarine
7. ,, ,, tranches de bambou
8. ,, ,, tranches d'orange
9. Quartiers de melon confit
10. Prunes vertes confites
11. Raisins confits
12. Nèfles confites

13ᵉ service Ailerons de requins.
14ᵉ ,, Rognons de porc découpés en forme de crêtes de coq.
15ᵉ ,, Oreilles de bois. (Espèce de lichen.)
16ᵉ ,, Nids d'hirondelles.
17ᵉ ,, Pattes de canard aux bambous.
18ᵉ ,, Champignons géants.
19ᵉ ,, Boulettes de pâtes cuites à la vapeur et renfermant du hachis aux petits oignons verts. Un bol de bouillon de poule accompagne ce service.
20ᵉ ,, Canard entier, cuit au bouillon et, si parfaitement, que nos baguettes suffisent pour détacher le morceau de notre choix.
21ᵉ ,, Holothuries.
22ᵉ ,, Queues de mouton frites en beignets et saupoudrées de cassonade. S. E. Tcheng Ming-yuen nous déclare qu'elle voit elle-même pour la première fois ce plat d'ailleurs très apprécié de tous.
23ᵉ ,, Jambon, bambou, étoiles de mer nageant dans le bouillon.
24ᵉ ,, Poulet, oignons et gros champignons frais.
25ᵉ ,, Raisins cuits dans une sauce sucrée au gingembre et servis chauds.
26ᵉ ,, Gâteaux secs, genre croquignolles.
27ᵉ ,, Porc et champignons au bouillon.

28e „ Tranches de poitrine de mouton conservées à l'huile et cuites à l'étuvée avec de la cannelle.

29e „ Poulet aux graines de nénuphar.

30e „ Porc farci.

31e „ Grosse pièce de porc rôti.

32e „ Lamelles de poisson de Canton conservé.

33e „ Enfin bouillon de riz au sucre avec lequel on sert des tranches de carottes et d'oignons crus.

Personne ne touche aux quatre derniers plats afin de montrer au maître de maison qu'il a satisfait les appétits les plus ouverts.

Est-ce parce que je commence à m'acclimater au pays ? En tout cas, je trouve le repas excellent.

Le secrétaire de Tcheng Ming-yuen, Chinois de bonne société, éructe autant qu'il le peut pour faire honneur à son hôte. Son Excellence gémit et pousse de petits cris de satisfaction en se trémoussant sur son siège. Les serviettes trempées dans l'eau bouillante circulent; chacun s'en frotte le visage. L'eau chaude facilite la digestion et procure une sensation de repos qui n'est pas à dédaigner.

Le repas terminé le mandarin nous invite à visiter une grande pagode, voisine de son domicile; nous sortons complètement de l'agglomération, en longeant les vieux remparts crénelés de la cité dont nous sommes séparés par un fossé très large et rempli d'eau. Sur le talus des remparts, série ininterrompue de petits tertres verdoyants qui sont autant de tombeaux. Ici, plus de cercueils déposés en plein champ comme aux environs de Shanghai.

Voici le temple de *Wen-yuen-tchuen-ling*, au milieu d'un couvent où résident 80 bonzes ou *ho-chang*. L'abbé ou *cheou-tso*, vient nous recevoir avec quelques bonzes et bonzillons. Ceux-ci en robe grise, les autres portant une robe foncée et le long capuchon. Leur face est rasée. Ils ont absolument l'aspect de certaines religieuses d'occident. Aussi, dois-je demander à Tsang si ce sont bien des hommes que nous avons devant nous.

A l'entrée le grand bouddha, assis, nu jusqu'au dessous du nombril et avançant son large ventre tout plissé. La bouche s'épanouit en un sourire béat et les yeux égrillards pétillent de plaisir. Un jeune enfant s'accroche à l'épaule gauche du Dieu, un autre est assis sur son bras droit. Nous sommes en présence de *Mi-to-fo*, le Grand Bouddha qui n'est pas encore parvenu au bonheur parfait. Six esprits doivent se réunir en son corps. Trois seulement y sont arrivés: celui

qui l'anime et les deux enfants qui le chatouillent. Pour un immortel incomplet, il n'a pas l'air, de se faire trop de bile, le gros bonhomme !

On vient de terminer sa statue et quelques idoles secondaires sont sur l'autel, inachevées. Cette circonstance nous permet de voir le procédé de fabrication employé pour ces gigantesques figures.

Au centre, un bambou sur lequel on greffe d'autres petites branches latérales pour les bras et les jambes. Autour de chaque tige, des bouchons de paille que l'on revêt d'un plâtre ou d'une chaux hydraulique grisâtre absolument semblable d'aspect à nos ciments d'Europe. Dans quelques jours, les doreurs viendront donner à Mi-to-fo le coup de palette qui en fera le plus éblouissant des dieux.

De chaque côte de cet autel central, les quatre colossales statues des génies gardiens du temple ; elles ne mesurent pas moins de sept à huit mètres.

Tous les autels sont à double face. Derrière Mi-to-fo se tient debout le génie guerrier *We-to* armé d'une lance dont la pointe est dirigée vers la terre et qui rappelle à s'y méprendre l'archange S[t] Michel.

Au milieu du temple dans lequel nous penétrons ensuite, trônent, entourés d'une douzaine de disciples, les trois *Saing-tsing*, dieux du ciel de l'ouest, assis et méditatifs. Le bouddhisme est venu de ce côté de l'horizon, nous disent les bonzes. Aussi la tradition a-t-elle toujours placé à l'ouest le paradis bouddhique.

Sur la face postérieure de l'autel *Wang-ling-kouang* génie militaire, orné d'une belle barbe de sapeur, roule des yeux féroces.

Enfin le cheou-tso nous fait les honneurs de la salle de réception où le thé est offert.

Très obligeant, il répond à toutes les questions que nous lui faisons poser par Tsang. Après nous avoir donné les explications que nous venons de noter sur les dieux de la pagode, le cheou-tso nous dit que lui et ses confrères sont bonzes jusqu'à la fin de leurs jours. Nous avons vu qu'au Siam, les ministres de la même religion bouddhique peuvent quitter le froc quand il leur plaît, que bien plus, tout Siamois, sans en excepter le roi, doit passer par la bonzerie et y rester au moins un an avant de pouvoir se marier.

La chasteté ainsi que l'abstinence de viande et de poisson sont de rigueur. Le couvent vit du revenu de ses dotations. Les jeunes gens qui nous entourent sont amenés aux bonzes sans limite d'âge ; ils ont sur leur tête rasée de hideuses cicatrices rondes, symétriquement rangées par séries de trois. C'est la marque des années de noviciat, chaque année amenant avec elle trois

brûlures. Les quatre années de noviciat accomplies, douze cicatrices consacrent de leur horrible sceau le caractère des ministres de Bouddha. Les brûlures sont produites par la cire des *chang* ou bâtonnets d'encens.

Prolonger l'entretien serait à coup sûr très instructif, mais nous ne pouvons abuser de la patience de notre hôte dont il faut prendre congé.

Les chaises nous attendent ; nous traversons de nouveau la ville dans le plus grand calme.

Remarqué de nombreux marchands de feutre dont les larges feuilles sèchent au soleil vainqueur de la neige.

Des aveugles, une mince baguette sous le bras, circulent dans les rues en jouant d'un violon monocorde qu'ils tiennent, tout en marchant, appuyé sur la cuisse.

Des mendiants, couverts de peaux de bêtes, leurs longs cheveux broussailleux épars sur le dos, la figure barbouillée de suie, horribles à voir, stationnent devant les boutiques en implorant pitié.

Notre whist du soir est interrompu par la visite de deux missionnaires protestants, fils de la victorieuse Amérique. Ces deux corrects gentlemen, habillés à la chinoise n'ont guère l'occasion de rencontrer d'Européens de passage. L'un d'eux, depuis longtemps à Chanté, n'y a vu que deux officiers, l'un Anglais, l'autre Américain. Ils habitent une véritable forteresse avec leur femme et leurs enfants, jouissant de tout le confort possible dans ce pays. Et ils sont là *sept* ménages de pasteurs avec leur médecin, veillant au salut de leurs prosélytes qui, nous déclarent-ils, sont au nombre de *huit*.

Quelles réflexions n'aména pas la comparaison du sort de nos missionnaires catholiques avec la situation des pasteurs anglais et américains auxquels les sociétés bibliques servent un traitement mensuel de cinq cents francs (cent dollars or) plus ving-cinq francs (une livre) par enfant, qui vivent entourés de leur famille et souvent en groupes. Nos dévoués compatriotes, qui ont dit adieu à toutes les joies du foyer, se trouvent la plupart du temps seuls au milieu de populations hostiles et se voient dans la nécessité de vivre de leurs propres ressources car ils ne reçoivent qu'une subvention mensuelle d'environ quarante francs (15 piastres mexicaines).

Il n'existe à Chanté aucune mission catholique, mais deux missions protestantes américaines et une autre anglaise. Une école réunit les

Chinois pour leur faire apprécier les beautés de la langue de nos voisins d'Outre-Manche.

Suivant la promesse des bateliers, nous levons l'ancre pour aller passer la nuit en dehors de Chanté.

3 janvier

Les patrons de nos jonques ont dû attendre une partie de leur personnel qui n'avait pas rallié le bord.

Vers le soir seulement nous sommes au complet; notre patron a une bonne tête de vieux poivrot. Nous l'avons surnommé *Poil aux pattes* et il répond déjà lorsqu'on l'appelle de ce nom.

L'eau de la rivière est d'un vert limpide à ce point qu'on aperçoit le lit à plus de deux mètres de profondeur.

Nous approchons de la roche car les galets sont nombreux et, de temps à autre, les bancs laissés à découvert par la baisse des eaux sont de cailloux et non plus de sable ni d'argile.

Superbe, la sortie de Chanté. La rivière Yuen fait un coude à angle droit. La ville qui s'étend sur chacune des branches intérieures de l'angle, vue de quelques *li* en amont, parait construite sur les bords d'un lac.

Il fait un temps splendide: 22° au soleil.

Quels bizarres changements de température !

Ces mariniers sont étonnants d'endurance. Si l'air est presque chaud, l'eau est absolument glacée depuis la chûte de la neige. Aussitôt après leur repas nos hommes relèvent leurs trousses et entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour aller à terre tirer la cordelle.

Plus tard le vent souffle, léger. On hisse la voile.

Pour appeler les génies du vent, les mariniers se mettent tous à siffler sans rire le moins du monde, pendant que le *tchuen-lao-pan* (c'est ainsi qu'on appelle maintenant les patrons de jonques) poussent des cris qui rappellent le gloussement de la poule d'eau.

Le cuisinier du bord s'avance à la proue du batiment. Il allume quelques *chang*, place sur une même ligne trois bols de *tsiou* et apporte un gros quartier de porc bouilli.

L'homme s'incline par trois fois—curieuse coïncidence que cet usage du chiffre trois dans presque toutes les religions—et allume des feuilles de papier sur

lesquelles des sapèques sont dessinées à l'emporte-pièce. Il jette ces brandons dans l'eau de la rivière, y verse un des godets de *tsiou*, voulant ainsi apaiser les mauvais génies en leur payant tribut, et s'incline à nouveau trois fois avant de remporter viande et boisson qui serviront au prochain repas de l'équipage.

Le *tsiou* a-t-il été trouvé, par les génies, frelaté ou le porc trichiné? En tous cas le vent tombe presque aussitôt et il faut user d'un troisième procédé pour mettre en mouvement le bateau.

Deux énormes rames sont placées de chaque côte du bordage, appuyées sur une pièce de bois qui s'avance en potence au dehors. Deux hommes à chaque rame godillent latéralement et obtiennent une vitesse à laquelle on ne s'attendrait pas. Mouillage à *Ta-ki-ko*: 30 *li* de Chanté.

4 janvier

A 14 *li* de Ta-ki-ko, sur la rive gauche de la rivière, le gros et riche village de *Ho-foo*. Nous descend à terre, car c'est une vraie journée de printemps qui nous invite à nous dégourdir les jambes.

Les deux soldats sont de la partie ainsi que l'interprète Tsang. Il en sera de même dans chacune de nos promenades quotidiennes qui nous fourniront, j'espère, d'intéressantes observations.

Une grosse et courte cheminée de bois au dessus d'un four creusé dans la terre. Le plus vieux de nos soldats explique que les pêcheurs, pour rendre leurs filets plus solides, les trempent dans du sang de buffle et placent sous la cendre du four les filets ainsi imbibés.

Sur les berges, de larges trous sont creusés, nombreux. Ils servent à retenir l'eau limpide de la rivière lorsque la baisse se produit.

Le village est très propre. Ses maisons coquettes indiquent l'aisance. Nous voyons un grand commerce de bois et notamment de traverses de chemin de fer toutes préparées, qui sont dressées en élégantes pyramides.

Une église ou plutôt les quatre murs d'une église blanchie à la chaux. La toiture n'existe pas encore. Une croix s'élève au dessus de la façade.

Les deux missionnaires espagnols, Pères Saturnino de la Torre et Francesco Bomardo qui ont dans le village une centaine de parroissiens, courent grand risque d'être massacrés, nous disent-ils. La population est très calme ici même, mais les mandarins de Chanté détestent les Européens—nous en savons quelque chose—et ils sont capables de tout.

Il suffirait évidemment d'une énergique attitude de la France pour mettre fin à toutes ces angoisses. Mais notre pauvre pays est rongé par le chancre de l'affaire Dreyfus qui l'anémie, le paralyse et lui enlève toutes ses forces.

Le ministère a bien d'autres affaires à traiter que celles de Chine.

Les Célestes ne manquent pas de commenter notre reculade devant l'Angleterre dans la question de Fashoda. Suivant leur expression pittoresque nous avons "perdu la face".

Un Français, le Père Fleury, est, depuis de longs mois, prisonnier du brigand *Yu-man-tze* à qui le gouvernement a fait offrir le bouton de mandarin en échange de sa soumission. Le bandit a dédaigneusement repoussé l'offre, il conserve son otage auquel il a même donné un général chinois comme compagnon de captivité et vit au grand jour en plein centre de l'Empire.

N'est-il pas attristant de songer que si l'Allemagne, la Russie ou l'Angleterre avaient la protection des missions dont la France revendique la gloire, il en serait sans doute autrement ? Bien plus, l'une ou l'autre de ces puissances aurait très vraisemblablement retiré grand avantage pour sa politique de la violation quotidienne des traités par le gouvernement chinois et ses fonctionnaires.

A l'extrémité du village, sur une colline, un bel escalier de pierre élève ses centaines de marches propres et bien entretenues. Coquette est la pagode restaurée depuis peu.

Le paysage se modifie. Partout des mamelons, des collines, des roches calcaires, siliceuses, ferrugineuses d'une teinte légèrement rosée.

Dans l'après-midi une canonnière salue trois fois notre drapeau. Nous passons devant *Tao-yuen-chieng*, sous-préfecture qui avance fièrement son yamen et son joli pagodon sur un magnifique môle de pierres de taille aussi parfaitement assemblées que par nos meilleurs entrepreneurs d'Europe.

Mouillage à *Pé-ma-tou*. Trajet: 62 *li.*

5 janvier

Peu après le départ, sur la rive droite, les superbes rochers de *Tao-yuen-tong*(Grottes de *Tao Yuen*). Tchen Ming-yuen nous dit qu'au temps jadis, il y a trois mille ans, les génies, descendus des cieux, ont habité les vastes grottes creusées dans ces rochers. De belles pagodes en l'honneur de ces génies, malheureusement disparus, couronnent le sommet des rocs.

A terre, nous longeons des champs de haricots, nouvellement repiqués. La culture est soignée et chaque pied entouré d'une couche de cendre de bois comme engrais.

Ici, c'est un rapide que nos bateaux franchissent à la corde. Une partie du courant est captée entre deux haies de hauts bambous solidement fixés dans les cailloux et que l'on répare en ce moment. Les haies très éloignées l'une de l'autre au début, se rapprochent en forme de coin pour aboutir à un colossal plan fortement incliné et ressemblant à une de ces estrades que l'on construit à l'occasion de nos fêtes publiques.

Vienne la période des hautes eaux, le poisson ramené par la double haie de bambou, s'engouffrera sur le plan, où il commencera à s'étourdir et remontera, jusqu'à la partie supérieure où des pêcheurs se trouveront disposés à lui donner l'hospitalité dans leur barque.

Les bambous qui forment le plancher de ce barrage sont suffisamment espacés pour laisser passage à l'eau ainsi qu'au menu fretin. Seuls, les gros poissons seront le butin des avides pêcheurs.

D'autres part ces estrades permettront de recueillir les épaves des nombreuses jonques naufragées ainsi que les pièces de bois abandonnées au courant.

Le panorama est très beau. Les hautes montagnes se dessinent à l'horizon. C'est toute une chevauchée de collines, de pics, de mamelons que nous avons sous les yeux du haut de la rive où nous sommes montés. Un roc représente nettement la colossale image du sphinx accroupi.

Le rapide bouillonne avec le bruit des vagues de la mer ou de nos gaves des Pyrénées.

Dans tous les villages que nous traversons,—*Mao-pon-chi*, *Lin-tse-tain*, où l'on nous avait signalé des rebelles et que nous trouvons les plus calmes du voyage, *Hia-koa-pang*—les habitants fabriquent les cordages de bambou et les perches dont s'approvisionnent nos bateliers.

Un énorme rocher d'une centaine de mètres de hauteur avance vers le fleuve me rappelant, un site de la vallée de la Meuse entre Namur et Dinaut. Il est percé de part en part. Jadis un seul orifice existait, formant grotte, dans laquelle s'etaient réfugiés des habitants du pays pendant une période de révolte. La crue de eaux vint les poursuivre. Un seul des malheureux pût s'échapper après avoir percé la roche.

Une superbe pagode, abritée par de vieux arbres s'élève, pittoresque, sur cette solide assise.

De véritables barrages de rochers calcaires pendant une grande partie de l'après-dîner. Navigation dangereuse. Cer taines têtes de roches qui se montrent

à fleur d'eau sont protégées par un épais tampon de paille tressée afin que les barques ne viennent pas s'y briser à la descente.

Les bateliers du pays ont fait ce travail à leurs frais. La prévoyance des mandarins, ces, " pères et mères du peuple," ne saurait aller jusque là.

Hia-koa-pang.—Une nuée de sampans à l'ancrage, rentrant de la pêche. Des milliers de cormorans tranquilles sur les bâtons de leurs embarcations respectives. Pas de bruit, pas de mélange entre ces utiles serviteurs des Chinois. Chacun des cormorans porte une ou deux de ses plumes relevées verticalement, sur la tête, le dos, les ailes ou la queue, et diversement coloriées pour permettre aux propriétaires de reconnaître leur bien.

Nous jetons l'ancre. Trajet : 58 *li.*

6 janvier

Au réveil, plus de boys. Ils ont décampé la nuit sans tambour ni trompette, ou plutôt sans gong ni tamtam pour rester dans la note du pays. Seuls, Toto et son frère le coolie, ont été surpris au moment où, leurs bagages déjà préparés, ils allaient se joindre au gros des déserteurs.

Une augmentation de cinq piastres a raison de la crainte du fameux Toto qui se voyait déjà assommé par ses camarades lors de sa rentrée à Shanghai, s'il restait à notre service.

En fuite le cuisinier, le marmiton, le boy du docteur, le jeune boy de MM. Dubernard et Bebelmann.

Déjà avant-hier, Alphonse, le second interprète, nous faussait compagnie.

Chacun de ces personnages avait, par devers lui, une partie de ses appointement d'avance. Tous ont de plus emprunté, sous divers prétextes, de l'argent aux patrons des bateaux et à Tsang lui-même, mais ils n'ont emporté de nos bagages qu'un jeu de brosses. La Chine devient presque propre.

La cause de cet exode est triple. D'une part, le cuisinier, furieux de voir adjoint à notre expédition un compradore chargé des achats et le privant ainsi de la " gratte " si en honneur chez les maître-queux de tous les pays du monde et particulièrement d'Extrême Orient, a monté la tête à toute la valetaille. Il a fallu une nuit entière pour débaucher le plus jeune des boys, petit garçon bien calme, qui n'a cédé qu'à la menace.

D'autre part, le séjour de Hankeou a gâté notre personnel. L'arrivée dans cette ville de la foule des ingénieurs belges, désireux de trouver des interprètes et des domestiques comprenant quelque peu le français, a fait monter les salaires

dans des proportions excessives. Toute notre bande, alléchée par cet appât, s'est probablement envolée vers Hankeou, pas fâchée non plus de fuir une région que d'aucuns disent peu sûre en ce moment. A chacune de nos escales, on nous annonce en effet dix mille rebelles pour la station suivante.

Depuis le départ du mouillage, le spectacle est de plus en plus grandiose. Nous sommes dans la haute montagne. Des roches sombres et moussues tranchent sur le vert tendre de leurs voisines moins hostiles à la végétation. Sur les pics, des pagodes isolées au milieu des bambous. Une chaîne de montagnes court sur la rive droite, telle une vieille muraille déchiquetée après un siége; dominant la crête, une rangée d'arbres au feuillage tenu se profile sur l'horizon gris en suivant toutes les sinuosités de la ligne de faîte et rappelant ces arbres de bergerie qui amusaient nos jeunes ans.

Tout à coup, une échancrure. C'est un village qui se blottit dans une anse de la rivière. Au fond du tableau, loin, loin, une haute montagne avec des taches de neige et de grande cascades que la jumelle nous permet de découvrir.

Nous sommes au *Ning-kao-tain* (tain signifie rapide) ou rapide de *Ning-kao*. Curieux phénomène. La rivière peut avoir ici 350 mètres de largeur. Deux courants, perpendiculaires l'un à l'autre, se sont établis sur les roches ; le premier bouillonnant avec violence et fuyant pendant plus d'un *li* avec une vitesse de 3^m50 à la seconde ; le deuxième s'amorçant près de l'une des rives et étendant sa nappe de 200 à 300 mètres perpendiculairement à cette rive jusqu'à une très faible distance du courant central.

La manœuvre pour remonter ces courants est des plus difficiles. Nos quatre bateaux se relient entre eux par de longues amarres. Une corde de deux cents mètres a été fixée au pied du mât de notre jonque tête de file et vingt deux mariniers pris sur les différents bateaux descendent à terre et tirent sur la rive de toute la longueur de la corde.

Il nous faut serpenter et naviguer en S pour trouver les passes. Trois mariniers arc-boutés sur leur perche poussent de notre jonque pendant plus d'une heure. C'est, je crois, le plus bel exemple d'énergie humaine qu'il m'ait été donné de voir. L'avant des bateaux est, à dessein, très relevé. Les hommes appuient contre l'épaule la crosse d'une longue perche de bambou qu'ils fichent dans le lit de la rivière, puis, les pieds en l'air, sur la partie la plus haute de la proue, se laissent tomber, la tête en bas, les mains crispées sur le bordage inférieur, en poussant de tout leur poids sur la perche. Ils s'excitent mutuellement par des

cris sauvages. A certains moments, tous leurs efforts empêchent à peine le bateau d'être entraîné par le terrible courant.

Pendant le premier quart d'heure de ces efforts surhumains nous n'avançons guère que de cinq à six mètres. Ces bateliers sont décidément merveilleux. Et toujours gais, bons enfants, pleins d'entrain, montrant à chaque instant dans leur franc rire ces dents que l'usage continuel du riz et les soins quotidiens entretiennent si belles chez les Chinois.

Quelles ressources, n'offrirait pas ce peuple s'il était bien dirigé !

Près de *Kai-che*, une très gentille petite pagode se cache, seulette, dans une anfractuosité à mi-hauteur d'un énorme bloc de roche.

Voici les laveurs d'or. Cette région de la rivière Yuen renferme le précieux métal charrié jadis dans les couches argileuses. Des équipes de travailleurs creusent des puits carrés de dix à quinze mètres de profondeur, traversant les bancs de cailloux pour arriver à l'argile aurifère.

La terre est amenée dans des paniers de bambou jusqu'au bord de la rivière où sont installés les *sluices*, plans inclinés formés d'une série de petites planchettes juxtaposées et présentant l'aspect extérieur des persiennes de nos maisons.

Les laveurs agitent sans cesse leur panier pour dissoudre peu à peu l'argile qui coule avec le liquide et dépose sur les aspérités du *sluice* les parcelles d'or qu'il avait entraînées.

Il fait délicieux dehors. Nous grimpons tout au haut des berges et suivons le sentier sur la falaise. A l'horizon, une multitude de montagnes en forme de calottes rappellent ces étalages de marchands de tarbouchs si nombreux dans les rues du Caire.

L'an dernier, à pareille époque, nous dit le soldat qui nous sert de guide, les pirates de la rivière ont assassiné, à cet endroit, pendant la nuit, un jeune mandarin qui se rendait dans la capitale du Céleste Empire pour passer les examens supérieurs de lettré. Ses dix serviteurs ont partagé le sort de leur maître. Brr ! !

Un rapide très long et très difficile; des coolies de renfort ont été pris au village de Kaicheu. Ils sont douze, attelés à notre jonque, tirant de toutes leurs forces, s'accrochant aux rochers, marchant même parfois à quatre pattes, comme des chiens.

Nous nous engageons cinq, M. de Marteau, le docteur, Tsang, le soldat et l'auteur de ces lignes sur une route taillée en corniche à mi-hauteur des énormes

blocs. D'un côté, la muraille lisse et droite; de l'autre, le précipice. Au bout de quelques minutes, la route devient un véritable sentier de chèvre. Les mariniers qui nous ont précédés viennent de disparaître à un tournant de ce chemin qui, à certains endroits, n'a pas plus de vingt centimètres de largeur.

Une très belle chaîne de fer à maillons énormes sert d'appui pendant près d'un kilomètre. Nous n'avançons souvent que pied à pied et nous sommes dans l'impossibilité de retourner en arrière. Aucun scellement dans la muraille de porphyre. La pierre a été creusée de façon à laisser libre de trois mètres en trois mètres une colonnette trapue derrière laquelle on a passé la chaîne.

L'on frémit en pensant que les mariniers suivent semblable sentier en traînant un fardeau énorme. Que leur corde soit brusquement retenue par un obstacle, quartier de roche ou mât d'une autre jonque, et les malheureux peuvent être arrachés du sentier et jetés dans l'abîme.

Mais voici que le jour est complètement tombé. Impossible d'aller plus loin. Nous descendons jusqu'à la rive, non sans peine, et le soldat, agile comme un singe, court au village chercher un sampan qui nous conduit au mouillage de *Hong-tse-dong*.

7 janvier

La journée des rapides, pourrait-on l'appeler. Nous abordons en effet les rapides de *Tsing-lang tain* qui s'étendent sur une quarantaine de *li*.

Au déjeuner, le village de *Tong-ding-ki*, où, dans cette période des basses eaux, le passage resserré entre les roches est extrêmement difficile.

Par bonheur, les dernières neiges ont quelque peu grossi le courant. La circulation n'est rétablie que depuis trois jours; aussi les jonques qui ne peuvent passer qu'une à une dans le chenal de montée encombrent-elles la rivière. Cinq cents mètres terribles à franchir.

Nous grimpons avec Son Excellence à la pagode qui domine le rapide. Sur le soubassement de porphyre une colossale inscription à la chaux, visible de la rivière, enseigne aux bateliers que : 心平水平

"La vague devient clémente (littéralement : plus plate) pour ceux qui ont le cœur pur".

La pagode est en même temps une station de police et de sauvetage.

Les soldats qui nous accompagnent, portent sur le dos, en bandoulière, un étui de toile où vivent côte à côte et en bonne intelligence leur sabre d'une haute antiquité et leur parapluie de bambou moderne.

Nous nous arrêtons à admirer l'étonnant spectacle qui se déroule sous nos yeux.

Une triple chaîne de montagnes comme fond de décor. Au premier plan, cette vieille pagode, très originale, perchée sur le roc élevé et devant laquelle des offrandes flambent tout le jour dans un antique brûle-parfums de bronze; les eaux qui tourbillonnent et fuient avec le fracas du tonnerre ; les barques qui se succèdent à la descente filant, comme des flèches, garanties par des tampons de paille contre les heurts dangereux et l'envahissement des eaux bouillonnantes ; les sampans et les jonques échoués sur lesquels le terrible flot s'acharne et qu'il entraîne par lambeaux ; la foule des coolies de renfort qui, de leur pas cadencé, remontent avec peine la rivière en halant, tout concourt à faire de Tong-ding-ki un des points les plus pittoresques de la route.

A l'intérieur du temple, le génie du rapide, revêtu d'une superbe robe en soie floche regarde placidement les *chang* brûler devant lui. De beaux vases anciens en gros bleu, des cloches et des brûle-parfums de bronze, de fer, de cuivre, conservés là depuis des siècles.

Que ne peut-on transporter à notre Exposition de 1900 la pagode de Tong-ding-ki avec ses bonzes et ses vénérables merveilles !

Une vache en bambou attire mon attention. S. E. Tcheng Ming-yuen m'apprend que chaque année, à l'entrée du printemps, les bonzes façonnent une vache avec des bambous rassemblés, découpent une multitude de papiers de couleurs différentes, puis font venir un aveugle.

Le malheureux a pour mission de coller les fragments de papier sur cet animal, emblême de la fécondité. Suivant la disposition des couleurs, les bonzes prédisent que l'année sera favorable ou néfaste.

Je viens de faire connaissance avec la *vache du printemps*.

Le chenal est presque libre. Nous rentrons aux bateaux pendant que les hommes de renfort s'attellent aux amarres. Ces haleurs ne touchent pas d'argent mais sont payés en nature. Lorsque le rapide est franchi, la femme du *tchuen-lao-pan*, vulgo *lao-da*, donne trois bols de riz aux hommes et un bol aux enfants qui dès l'âge de douze à treize ans essaient leurs forces pour s'habituer au métier.

Nous avons une fois de plus le spectacle de l'admirable énergie de ces hommes s'arc-boutant des pieds et des mains sur les rochers. Vingt haleurs tirent notre bateau que vient encore pousser un vent favorable, mais le courant est terrible,

les rocs dangereux. Nous échouons trois fois. Des mariniers entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture soulèvent avec de puissants leviers notre bateau ventru.

Il faut deux heures pour franchir ces cinq cents mètres avant d'aller mouiller à *Tsing-lang-tain* dont les rochers verdâtres décèlent la présence du sulfate de cuivre.

Journée de 44 *li*.

Les baromètres nous permettent de constater une différence d'altitude de 28 mètres avec notre mouillage d'hier.

Dimanche 8 janvier

Les Chinois imprévoyants dévastent ces belles montagnes jadis couvertes de forêts. Bien peu restent boisées. L'une de celles que nous voyons aujourd'hui est attaquée par ces vandales. La moitié du flanc qui descend à la rivière est complètement mise à nu. Débité sur place en petits fagots à brûler, le bois dévale vers la grève où des sampans le recueillent.

Nouveaux rapides. A un certain moment quatre courants contraires viennent se heurter dans la cuvette qu'il nous faut traverser.

Plus loin, la Yuen tourne à angle droit au milieu des cailloux. Un léger vent favorise notre marche. La patron veut user de sa voile et de ses haleurs pour franchir le pas. La manœuvre est admirable de précision.

Poil-aux-Pattes, qui connait son affaire, arrive à modifier à chaque seconde le parallélogramme des forces qui entraînent notre bateau et cela par un système d'amarres supérieurement combinées qui lui permet d'allonger ou de raccourcir à volonté l'un des bras du losange tandis que les haleurs continuent leur traction.

Le bateau de Tsang s'est attardé dans les rapides. L'élégant interprète a pris le sentier de halage pour nous rejoindre.

Il nous affirme qu'une nuée de véritables moustiques l'a incommnodé à un point de la route et qu'il a dû jouer de l'éventail pour s'en débarrasser.

Curieux, par ce temps d'hiver qui ne nous donne aujourd'hui que six degrés !

Mouillage à *Pé-yong* à 76 *li*.

9 janvier

Encore des rapides ! Toujours des rapides !

L'un d'eux est même si violent que le *tchuen-lao-pan* nous invite à descendre à terre pendant la manœuvre.

J'en profite pour visiter la petite pagode élevée au Bouddha du rapide.

Une stèle de pierre offre de beaux caractères profondément gravés. C'est une proclamation du taotaï *Tchong* vivant au siècle dernier, sous la 30e année de *Tao-kouang* et invitant les bateliers à ne pas voyager isolés en cette partie de la rivière à cause des pirates qui l'infestent. Il leur conseille de marcher de concert afin de se porter un mutuel secours en cas de danger.

Aux arrêts, à l'entrée de chaque rapide, de vieux loqueteux, horribles à voir, viennent tendre, au bout d'une perche, leur aumônière de toile. Les mariniers sont très charitables. Rarement ils laissent partir un de ces misérables sans lui faire l'aumône d'une poignée de riz. Je vois même un de nos bateliers partager avec un lépreux indigent le bol de *mî* (riz) qu'il était en train de dévorer.

Mouillage à *Kiu-ki-dong*. Journée de 30 *li*.

10 janvier

Nous l'avons échappé belle ce matin. Notre corde de halage, limée sans doute par le frottement contre les rocs, s'est brisée tout à coup pendant le passage d'un rapide.

Notre house-boat est fort heureusement allé buter contre une autre jonque immobile à l'ancre et dont elle a démoli l'avant. Nous avons pu nous arrêter contre l'obstacle. Sans la présence de cette jonque, l'accident eût pu avoir de sérieuses conséquences car les bateliers restés à bord étaient impuissants à arrêter avec leurs perches le bateau emporté par le terrible courant.

Exemple intéressant de la passivité chinoise. Le patron de la jonque démolie passe la tête hors de sa cuisine, jette un simple coup d'œil sur l'amarre et rentre pour continuer son repas.

Aucun cri, aucune discussion, pas même un reproche. Les génies du rapide l'ont voulu ainsi.

Ch eng-tcheou-fou, importante préfecture du Hounan. A l'entrée de la ville, sur les mamelons, s'étage une quantité innombrable d'anciens tombeaux en briques qui présentent absolument l'aspect de ruches d'abeilles.

La ville s'étend, très longue, sur le bord de la rivière. Peu intéressante, vue du bateau. De nombreux trains de bois apportent la dépouille des forêts centrales.

Sur chantier, plusieurs grands *tchuen* de la taille des nôtres. Des jonques se chargent de beaux travaux de boissellerie.

La pluie tombe mais n'empêche pas S. E. Tcheng Ming-yuen d'aller faire visite au préfet qui est de ses amis. Il nous excusera auprès de lui et cherchera à

compléter notre personnel domestique afin de combler les vides causés par nos déserteurs.

Charmant, ce préfet ! Il nous envoie le soir même son propre cuisinier et trois de ses "boys" qui nous accompagneront dans notre expédition.

11 janvier

Coups de tamtam. Le préfet vient nous faire visite à bord avec son cortège de musiciens, de policiers porteurs de bambous, de soldats et de serviteurs à cheval. S. E. Tcheng Ming-yuen l'attend avec nous dans le *salon* de notre *tchuen*.

A peine entré, le préfet se jette à genoux, notre taotai l'imite en lui faisant face, et nos deux grosses excellences se bossellent le front sur plancher.

Malgré tout notre désir d'être agréable au distingué visiteur, nous ne pouvons cependant imiter le brave Tcheng Ming-yuen et nous mettre à quatre pattes.

Le préfet *Ping Jou* est un Mandchou qui porte les moustaches tombantes. Depuis le retour de l'Impératrice-douairière, de nombreux fonctionnaires de cette race ont été envoyés dans les préfectures de l'empire.

Le haut mandarin de Cheng-tcheou-fou porte une robe de soie bleu pâle sous une tunique de même tissu mais de couleur grenat et bordée de petit gris. Une très riche pelisse de martre lui tombe jusqu'aux genoux. Il a le bouton bleu pâle. Un long et admirable collier de jade, qui me fascine, lui descend jusqu'aux genoux. Au sommet du chapeau de S. E. Tcheng Ming-yuen, qui a revêtu pour la circonstance un costume non moins riche, brille le bouton de corail, insigne des mandarins supérieurs de second rang.

Notre taotai a fait apporter le thé dans de ravissantes et délicates tassettes de porcelaine qui reposent sur de petits pieds de cuivre niellé.

Bien se garder surtout de toucher à la tasse. Ce serait indiquer à notre visiteur que sa présence nous fatigue. Lui-même fera connaître son intention de se retirer en nous invitant à déguster avec lui le breuvage exquisement parfumé qui conserve en ce moment sa chaleur sous le couvercle de porcelaine.

Ping Jou est un fonctionnaire éclairé qui se rend compte des avantages que le contact des Européens peut procurer à la Chine, mais il nous confirme l'aversion particulière qu'a pour eux la population du Hounan.

Il a été averti de notre passage par le Tsung-li Yamen, directement, et tous ses collègues ont reçu le même avis. Ce détail nous montre qu'il

y a, tout au moins dans les questions de forme, un certain soin apporté par l'administration chinoise. Ces ordres nous expliquent les salves par lesquelles toutes les canonnières saluent notre flottille.

Nous avions ouï parler de l'incendie du yamen de Pao-king fou, l'une des préfectures du Hounan. Ping Jou met sur le compte d'un malentendu cet événement qui a eu un grand retentissement dans tout le pays. Le préfet de Chan-cha avait fait savoir à son collègue de Pao-king qu'un missionnaire anglais se rendait chez lui. Le mandarin de cette localité envoya une escorte de cavaliers et de soldats à la rencontre du pasteur. La foule crut à l'arrestation d'un espion. Elle envahit la demeure du préfet, réclamant le missionnaire que le mandarin effrayé fit cacher dans sa propre chambre. La tourbe irritée incendia le yamen et le pasteur pût s'enfuir à la faveur de la nuit. Il réside actuellement à Cheng-tcheou-fou.

Au départ de notre visiteur les deux mandarins se saluent à nouveau, mais en s'inclinant moins profondément. Ils se frottent mutuellement l'épaule.

Le cortège s'éloigne au son des tamtams, mais la foule qui s'est amassée sur le quai reste, curieuse de nous voir, sans manifester toutefois la moindre hostilité.

Nous quittons Cheng-cheou-fou à midi.

Mouillage à *Sha-ah-ki* : 30 *li* d'étape.

12 janvier

Le beau temps est revenu avec une température printanière de quinze degrés à l'ombre,

Plus de rapides. La rame, la cordelle et la perche suppléent au vent qui fait défaut.

Sur la rive, des villages riches avec de grandes maisons blanches sans fenêtres et à toit plat, telles les maisons arabes.

La sous-préfecture de *Lou-k'i-ché* avec ses antiques murailles et ses portes pittoresques.

Ce voyage réveille une foule de souvenirs de la patrie lointaine.

Ici, perchée au sommet de la montagne, une très grande pagode grise rappelle le fort du ballon de Servance.

Là ce sont les causses du Quercy avec leurs hautes murailles de calcaire volcanique.

Une grotte est largement ouverte. M. de Marteau la reconnait et se souvient d'un écho signalé par les bateliers lors de son voyage de 1898.

L'expérience est faite aussitôt. Elle est concluante. Un remarquable écho retardé reproduit trois secondes après leur émission les paroles, les chants, les cris avec une netteté absolue et une augmentation notable de puissance.

Sur la rive opposée les terres sont mises en culture.

Nos haleurs, que le beau soleil égaie, caquettent comme des perruches et trottent comme des poneys.

Mouillage à *Sio-ma-tsé-hié* : 75 *li*.

13 janvier

Quel dommage que la lumière fasse défaut. Elle serait si intéressante en photographie cette jolie petite ville de *Poo-ché* qui nous étale sur la rive gauche de la rivière ses maisons cossues, ses pavillons aux courbes originales et les portes de granit sculpté de ses yamens.

En face, de l'autre côté de la Yuen, les ruines d'anciennes murailles, des portiques qui témoignent d'une richesse disparue...... Les Taïpings ont-ils passé par là ou les Miaotze farouches, au cours d'une de leurs incursions dévastatrices? Je ne puis m'éclairer sur ce point.

Sur une colline, à la sortie de Poo-ché, une importante bonzerie avec sa pagode à sept étages toute blanche d'un côté mais complètement noircie et patinée de l'autre par les vents de nord et de nord est.

C'est par centaines que, tous ces jours, nous avons rencontré ces pagodes à sept ou neuf étages, qui, au début, nous faisaient ouvrir de grands yeux.

Un bonze est là, dans une barque, quêtant le long de la rivière. La digne compagne de Poil-aux-Pattes jette au passage un bol de riz dans le panier du moine.

Toujours des laveurs d'or. Mais depuis Cheng-tcheou-fou, les pêcheurs ont disparu comme par enchantement. Chose curieuse: à aucun moment, même lorsque les filets ou les cormorans se pressaient nombreux dans les parages de notre flottille, je n'ai pu apercevoir un seul poisson dans les eaux transparentes de la rivière.

Senki, sous-préfecture, extrêmement pittoresque avec ses maisons perchées sans aucun ordre sur les calcaires volcaniques aux formes tourmentées.

Une énorme roche surplombe la Yuen. Tout en haut, une élégante balustrade ajourée entoure la terrasse d'une coquette pagode à muraille blanche et porte de granit noir relevée par des sculptures dorées. D'or aussi l'inscription qui annonce aux bateliers que là est le " Palais de l'Union des Dragons." 會龍宮.

A Senki, en effet, la *Ma-yang ho* (rivière Ma-yang) vient confondre ses eaux avec celles de la Yuen. Les dragons qui symbolisent le cours des deux rivières sont implorés dans cette pagode.

Nous passons ici la nuit : 58 *li* d'étape.

14 janvier

Paysage alpestre aujourd'hui dans la grande montagne. La rivière coule plus étroite. Autour de nous, c'est le calme, la solitude. Il n'est pas jusqu'à la clochette des buffles au pâturage qui ne vienne augmenter l'illusion.

Seule, notre flottille trouble les eaux limpides. Plus de pêcheurs, plus de lourdes jonques.

Le trafic, énorme jusqu'à Chanté, conservait encore une certaine importance de cette ville à Cheng-tcheou, mais, depuis la préfecture où siège l'aimable Ping Jou, le mouvement commercial a presque complétement cessé.

Par ci, par là, quelques laveurs d'or. Un acheteur débat en ce moment le prix des précieux grains qu'il pèse sur une gentillette petite romaîne à plateau de laiton, fils de soie et bâtonnet d'ivoire. Les laveurs n'arrivent guère à gagner plus d'une centaine de sapèques (environ trente centimes) par jour. Tout près de la rivière, l'ouverture d'une houillère indigène.

Plus loin, une galerie s'enfonce à une profondeur de douze à quinze mètres avec un boisage parfaitement établi. Les Chinois, finauds, nous disent qu'ils cherchent de l'or mais le mensonge est manifeste. Ils ont dû trouver un filon de houille ou de minerai et craignent qu'on ne veuille les en dépouiller.

Les bateaux halés par nos mariniers gagnent du terrain. Nous passons sans examiner de plus près ces travaux de belle apparence.

Mouillage à *Neu-kio-ping*: 69 *li*.

Dimanche, 15 janvier

Long et terriblement dangereux en cette saison, le *Rapide des cormorans* (*Lou-se-tain*) qui nous arrête pendant près de deux heures. Mais nos bateaux à fond plat arriveraient, je crois, à naviguer même sur les routes mandarines, avec leurs doubles escouades de perche et de corde.

Avant de lutter contre le courant écumeux, chaque *tchuen-lao-pan* allume du papier-sapèques, brûle des *chang* ou tire des pétards au génie du rapide, puis il s'incline profondément. La cérémonie terminée, tout le monde se met à l'œuvre avec une énergie féroce.

Un peu au dessus de *Kïan-ko*, sur la rive gauche, des galeries assez importantes qui, vues de la rivière, font croire à une exploitation de minerai d'antimoine.

Passé l'après-midi avec S. E. Tcheng Ming-yuen. Lors de mon arrivée dans son *tchuen*, l'excellent taotai, revêtu d'une robe de soie brochée gris ardoise, nonchalamment étendu sur un lit de repos, dégustait, entre deux tasses de thé, le parfum d'un volume de poésies chinoises.

Une élégante jumelle, à monture de nacre, lui permet de se reposer de temps en temps de sa lecture en admirant la beauté des sites pittoresques de cette partie de la rivière.

Près de lui, son secrétaire, mandarin de 5e rang, trace des caractères de son fin pinceau de bambou. Avec sa longue robe noire serrée à la ceinture par une cordelette, sa tête rasée sur le devant, il a tout à fait l'air d'un de nos moines d'occident.

S. E. Tcheng Ming-yuen me parle avec orgueil de son fils, bachelier de 24 ans et déjà professeur de langue japonaise au collège chinois de Nankin.

Le gouvernement entretient dans cette ancienne capitale de l'Empire du Milieu un établissement dont la renommée s'étend au loin. Un de nos compatriotes, M. Lan, y enseigne le français ; un Anglais initie les Célestes aux beautés de la langue de Milton et le jeune Tcheng leur apprend le langage de leurs vainqueurs. (1)

Le taotai emporte avec lui une lourde caisse garnie des œuvres de son rejeton afin de les répandre parmi les populations que notre expédition lui fait traverser. Il ne manque pas d'en faire hommage à tous les mandarins qui viennent lui rendre visite et m'offre à moi-même une méthode chinoise pour apprendre le japonais ! ! ! Hum ! Cela n'ira pas tout seul.

L'intendant de Son Excellence, dont les fonctions consistent uniquement à porter les cartes de visite, a, lui aussi, le bouton de cristal.

Dans l'une des chambres du *tchuen*, sont déposées deux superbes chaises à porteur neuves et revêtues d'un fin drap de billard. Seuls, les mandarins des deux premiers rangs ainsi que les taotai et les préfets ont droit à la chaise verte. Le bleu est l'apanage des autres fonctionnaires.

(1) Depuis, le parti au pouvoir a obtenu la fermeture de cette école représentée comme une pépinière de progressistes et de réformateurs. Le voilà bien, le gouvernement de l'éteignoir ! (Septembre 1899)

La couleur rouge est réservée pour les mariages.

Nuit au joli bourg de *Wang-king-ko* : 48 *li*.

16 janvier

Un coup d'œil sur l'existence de nos bateliers et sur leurs rapports avec nous.

Dans les villes importantes, il existe une société à laquelle s'adressent les particuliers désireux d'affrêter un *tchuen* (maison flottante). Cette société met en présence batelier et client; elle garantit vis-à-vis de celui-ci l'honorabilité du marinier et de son personnel. C'est par l'intermédiaire d'une agence de ce genre que nous avons traité à Chanté avec le fameux Poil-aux-Pattes.

Le contrat, tout entier en caractères chinois, que M. de Marteau possède est une formule imprimée dont les blancs ont été remplis à la main. Toutes les parties manuscrites sont couvertes du sceau à l'encre rouge de la société.

En voici la teneur :

DOCUMENT DE LA COMPAGNIE DES TCHUEN OFFICIELLEMENT AUTORISÉE

"Le soussigné *Tcheng Koué-fa*, sujet de la sous-préfecture de Tcheng-"yuen et de la préfecture du même nom, déclare qu'il a un *tchuen* dans la rivière "à Chanté. Sur l'ordre de la compagnie, il charge les caisses de bagages de M. "de Marteau (de l'Administration minière du Kouei-tcheou) pour aller à Tsinki.

"Il est convenu d'un fret de 119 mille sapèques. Aussitôt que la cargaison "aura été embarquée, elle sera mise dans les cales. Le patron du *tchuen* devra "prendre connaissance du nombre de caisses, les bien abriter sans négligence, afin "qu'elles ne puissent être détériorées par les eaux. En cas de perte ou d'avarie, "il devra payer une indemnité suivant le cours des dites marchandises.

"Ce contrat accepté, les parties seront bien d'accord.

"Le présent document fera foi.

"Le délai du voyage est fixé à trente jours.

"Le patron touchera une gratification de mille sapèques par jour d'avance "et subira une retenue de même importance par jour de retard.

"Si les grandes pluies, la neige ou l'encombrement sur les rapides étaient "cause de retard, la patron ne serait passible d'aucune retenue de ces chefs.

"La cargaison se compose de caisses de vêtements et de divers bagages.

" *Fret.* Versement	à Chanté de	83,300	sapèques.	
,,	à Cheng-tcheou	9,700	,,	
,,	à Hong-kiang	10,000	,,	
,,	à Yuen-tcheou	4,000	,,	
,,	à Tsin-ki	12,000	,,	pour solde
	Total............	119,000	sapèques (1)	

" En ce compris les offrandes à Bouddha.

" *Frais de douane*....... (2)

" *Gratifications* : en trois fois, 600 sapèques chaque fois.

" *Sceau de la Cie* : Hou Tchien-fong.

" *Date* : 20e j. de la 11e lune de la 24e année de Kiang-Su (1er janv. 1899).

" *Le patron du Tchuen* : Tcheng Koué-ta

" *Bon vent !*

" Treize marins doivent être pris à Chanté au départ et un marin supplé- " mentaire à Huen-tcheou. "

Ainsi qu'on le voit, le fret s'élève à 119,000 sapèques.

Sur cette somme, Poil-aux-Pattes a dû verser à la compagnie une commission de 20,000 sapèques.

Il a engagé 10 marins à 4,000	soit 40,000	sapèques
1 pilote à 8,000	8,000	,,
1 timonier à 6,000	6,000	,,

en tout 12 hommes, se comptant lui même comme treizième marinier. Il met en effet de temps en temps la perche à l'épaule. Au moment même où j'écris ces lignes, Poil-aux-Pattes, qui a sans doute trop fêté le Bouddha du vin de riz, s'étale de tout son long sur la passerelle latérale en voulant donner un coup de perche mal assuré. C'est vraiment l'*Auguste* de la bande.

Il aura à payer le marin supplémentaire de Huen-chou.

A la charge du patron sont :

1e la nourriture des matelots, soit environ par jour, mille sapèques ou pour un mois 30,000 sapèques.

2e les sandales de paille à huit sapèques la paire. Chaque matelot en use environ trois paires à l'eau et deux autres paires pour le travail à bord soit 4 à 800 sapèques.

(1) Pour les autres *tchuen* plus petits que le nôtre, les frets sont respectivement de 103 mille, 101 mille et 87 mille sapèques avec des équipages de 11, 11 et 10 hommes.

(2) Le passeport spécial du Tsung-li Yamen nous dispense de tous *likin* ou droits de douane à l'intérieur.

3[e] les hommes de renfort payés en riz lors du passage des rapides, environ mille sapèques.

Nous arrivons à un chiffre minimum de cent six mille sapèques.

Si l'on tient compte des cordages renouvelés, des perches cassées, des *chang* et des pétards brûlés à Bouddha et rien que du simple entretien du bateau, l'on voit que le bénéfice, s'il existe, est absolument dérisoire.

Il arrive même souvent que le voyage de montée est entrepris à perte. Il faut en effet aller jusqu'à *Yuen-tcheou* pour trouver des frets de retour qui sont beaucoup plus rémunérateurs. A la descente, le personnel du bord peut être moins considérable et le travail est en tous cas beaucoup moins pénible. Les matelots non employés resteront dans leur famille. La plupart habitent Hong-kiang où nous passerons dans deux jours.

J'ai parlé de la nourriture des marins. C'est la vieille compagne de Poil-aux-Pattes qui fait les achats aux escales mais les repas sont préparés par un des hommes du bord.

La cuisine est faite avec un soin parfait et une propreté méticuleuse. Nos ouvriers de France mangent rarement aussi bien que ces bateliers chinois. Quatre repas par jour: vers huit heures, midi, quatre et sept heures.

A chaque repas, de la viande de porc ou du poisson avec du riz et des légumes : navets, choux, carottes, haricots germés, etc.... Du piment rouge écrasé dans un mortier sert de condiment. Comme boisson, l'eau de la rivière et aux escales importantes, les jours de grande beuverie, du *tsiou* ou vin de riz.

Tous les hommes s'accroupissent en cercle à l'avant du bateau et autour de la marmite dont un réchaud conserve la chaleur. Chacun tient son bol de riz à la main et pêche, avec ses baguettes, un morceau de viande ou quelque légume qu'il mêle au précieux aliment.

S'ils travaillent comme des enragés, ces coolies mangent comme des ogres.

Après le repas, la pipe de bambou. En dix ou quinze minutes, tout est terminé. Nos hommes entrent dans l'eau jusqu'au ventre pour aller à terre reprendre la cordelle de halage.

17 janvier

Il a quelque peu neigé.

Comme une coquette qui cherche un nouvel effet en variant sa parure, la montagne se montre ce matin poudrée à frimas.

De légers flocons duvettent le feuillage sombre des sapins et les pics couronnés de pagodes ressemblent à des pièces montées garnies de sucre en poudre.

Quelques gros bourgs plus propres que ceux de la vallée du Yang-tse, mais, dans aucun d'eux, il ne nous est possible d'obtenir le plus petit poisson. On n'en pêche plus depuis Chen-tcheou-fou.

Le courrier à cheval qui, chaque semaine, prend la poste à Hankeou et se met à notre recherche pour nous apporter des nouvelles d'Europe, réussit à nous saisir au passage.

Si le pays était vraiment dangereux, combien ne serait-il pas facile d'organiser un guet-apens et de nous surprendre au mouillage, puisque toute la contrée est mise au courant de notre itinéraire !

Avec quelle avidité nous dévorons les journaux de Shanghai et de France! Pas une ligne n'est laissée de côté dans ces feuilles de la capitale, vieilles de deux mois, toutes brûlantes de la fièvre que Fashoda et l'"Affaire" ont donnée à notre pauvre pays.

La palme de l'intérêt revient toutefois au *North-China Daily News* du 19 décembre. J'y découpe un entrefilet caractéristique pour cette grande ville de Shanghai tout européanisée et, plus qu'aucune autre, en contact permanent avec le progrès moderne. Noug y trouvons malgré tout ce peuple de Chine officiellement enlisé dans ses coutumes stupides.

"Les mandarins locaux, annonce le journal, ont lancé, hier une proclama- "tion pour notifier au peuple qu'il y aura une éclipse de lune pendant la nuit du "28 courant. Ils adjurent tous les loyaux sujets de l'Empereur de battre du "gong et de tirer des pétards afin d'effrayer le monstre qui voudra dévorer la "lune à ce moment."

Sans commentaires, n'est-ce pas !

Heureux mortel, suis-je, qui n'ai pas passé, dans la bonne ville, la nuit du 28 décembre !

Mouillage à *Sze-chi-tchang* : 73 *li*.

18 janvier

Quatre rapides presque coup sur coup à travers un merveilleux panorama de montagnes.

Nous devons gagner *Hong-kiang*, étape importante de la rivière.

Peu avant d'arriver à la ville, toute une armée de mamelons, de collines et de pics, semble monter à l'assaut d'un haut sommet sur lequel, calme et couvert encore de neige virginale, repose un ermitage.

Hong-kiang qui n'a pas rang de sous-préfecture, n'en est pas moins une très grosse agglomération. La rivière *Cha-chou* vient y déverser ses eaux qui prennent naissance chez les Miaotze.

C'est ici qu'au cours de l'été dernier, un pasteur américain a vu le bateau dans lequel il logeait, incendié pendant la nuit, bien qu'il fût amarré à côté d'une canonnière chinoise. Le pauvre homme n'eut que le temps de se sauver dans le simple appareil....Coût de l'équipée des indigènes de Hong-kiang : 3,500 taels d'indemnité (plus de onze mille francs) versés au pasteur qui a déclaré depuis vouloir revenir dans le pays pour y bâtir un temple.

C'est peut-être un moyen comme un autre d'arriver, d'incendie en incendie, à la forte somme.

Nos bateliers ont presque tous leur famille à Hong-kiang. Impossible de ne pas leur laisser une après-midi de liberté, après les fatigues sérieuses de ces derniers jours.

Pourvu qu'on ne nous prenne pas pour des prédicants et que, cette nuit on ne nous fasse pas le même sort qu'au distributeur de bibles.

A l'extrêmité de la ville, sur les différentes collines, s'étage une multitude de tombes originales, avec leurs dalles vert-de-gris, relevées de caractères d'or.

19 janvier

Trois rapides dans les gorges de la rivière de plus en plus étroite.

Au-dessus de la pagode des Grands Cormorans (*Ta-lou-sze-tain*), un merle s'est perché qui siffle avec une infatigable ardeur. C'est le premier chant d'oiseau qui de longtemps aît frappé nos oreilles.

Après déjeûner, il est possible de grimper jusqu'au sentier qui domine la falaise et en cotoie le bord.

Superbement dallée de grandes tablettes de grès et de calcaire, cette route relie Hong-kiang à la sous préfecture *Tching-yang*, où nous coucherons ce soir après avoir parcouru 60 *li*.

Nous y croisons de nombreux voyageurs portant aux extremités d'un bambou leur matelas enveloppé dans une natte et la caisse ou le sac de toile qui contient leur bagage. Pas un, si pauvre soit-il, ne s'aventure sans son parapluie de bambou colorié. Un mandarin en chaise avec son escorte. De riches Chinois, la tête couverte de la cagoule, qui trottinent sur des mules à clochette. Un convoi de coolies transportant de l'opium sous escorte militaire.

De distance en distance, une maison qui forme voûte au dessus du sentier et sous laquelle, la nuit, les voyageurs trouvent un abri. Ce sont les buffets de la route avec leur thé bouillant et les plats froids qui attendent la pratique : carottes et navets hachés, fromage de haricots découpé en petits cubes, porc bouilli, choux cuits à la graisse, etc...

Le long du chemin, des oliviers, de grands camphriers de l'espèce qui fait la richesse de Formose, même quelques palmiers et citronniers.

Les gens du pays sont de rapports agréables. Ils nous donnent tous les renseignements qui nous intéressent.

Dans les massifs montagneux que nous longeons se cachent des tigres et de nombreux serpents dont la morsure est mortelle.

Les torrents qui dévalent sont franchis sur de beaux ponts de pierre à une seule arche de plein cintre ayant parfois dix et douze mètres d'ouverture. Près de chacun de ces ponts, bâtis par de riches particuliers, une grande dalle est debout, qui, par ses caractères profondément gravés, transmettra de génération en génération le nom des généreux bienfaiteurs. Souvent aussi un arc de triomphe ou une petite pagode vouée au culte du génie du torrent.

Sur l'une de ces énormes dalles, datant du règne de Kiaking (176 à 182 ap. J. C.) un placard rouge à caractères manuscrits est collé dans un angle.

Je demande à Tsang de le traduire. Bien m'en prend car j'y trouve un curieux trait de mœurs.

"Les soussignés—traduction mot à mot— *Wang Kang-yun*, sujet de *Lou-kia*
"*ki*, sous-préfecture de *Tchien-yang* et son épouse *Liang*. venant d'obtenir un
"fils qui s'appelle *Tchen-lang* craignent qu'il ait de mauvais passages à traverser
"dans la vie. Ils supplient la présente inscription de pierre de prendre l'enfant
"sous sa protection afin qu'il puisse mener une existence heureuse.

"Onzième lune de la 24e année de Kiang-su (décembre 1898).

"Un bon jour !"

(Signatures)

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?—a pu se dire l'ouvrier de jadis.

Table de pierre et dieu tout à la fois, voilà ce que n'avait sans doute pas prévu notre bon La Fontaine.

Tchien-yang, la sous-préfecture où la rivière *Tsin-choui* vient se jeter dans la Yuen. Nous refaisons connaissance avec les cormorans-pêcheurs gravement

HOUNAN



UN PONT DE LA ROUTE

perchés sur les barres de leurs sampans respectifs, sages et calmes comme des oiseaux de muséum.

Devant la ville, belle plage de galets. Quantité de petites cabines semblables à des guérites y sont installées de distance en distance.

Renseignements pris ... aoh ! shoking ! ... Tout juste, vous avez deviné. Des cabinets .... de réflexion avec défense expresse à la population riveraine de .... réfléchir ailleurs. Les besoins de la culture maraîchère ont nécessité cette mesure.

Si quelque Tchien-yangois était pris en flagrant délit d'infidélité à la plage, il y serait ramené manu militari et mis en demeure de faire amende honorable. Honny soit qui mal y pense !

Je songe encore aux besoins de la culture maraîchère lorsque je vois notre cuisinier dévaliser les paniers des marchands de légumes qui assiégent le *tchuen*.

Ma foi, malgré mon appétit, je crains bien ne pas faire grand honneur ce soir à la garniture du pot au feu.

Poil-aux-Pattes saute sur la grève avant même l'amarrage du bateau. Il tient à la main la précieuse cruche à *tsiou* et s'éloigne en nous décochant son plus gracieux sourire de poivrot allumé.

Nos bateliers ont une altercation avec les pêcheurs dont ils font déranger les barques pour pouvoir eux-mêmes descendre plus facilement à terre. On leur jette des galets. Les matelots de la jonque-canonnière de station interviennent et rétablissent l'ordre. La nuit se passe dans le plus grand calme.

20 janvier

Navigation difficile ! 33 *li* seulement à la cordelle. Rencontré d'importants troupeaux de canards que guident dans les gras pâturages des naturels armés de longs et fins bambous semblables aux gaules de nos gardeuses d'oies.

Impossible d'acheter le moindre de ces élégants palmipèdes que nous mettrions volontiers à broche. Ces canards sont presque tous des canes destinées à la ponte jusqu'à la fin de leur séjour dans cette vallée de larmes. Les œufs sont expédiés en quantité considérable aux fabriques d'albumine de Hankeou, notamment à celle que le gai camarade Adolphe Grosjean, ancien membre de la mission lyonnaise, a fondée, il y a peu de temps, dans cette ville.

Mouillage à *Yang-luen-tain*.

21 janvier

Kao-li-dong. Il paraît impossible de franchir ce chenal de cinq mètres de largeur que deux groupes de roches voudraient anéantir. Un courant formidable tombe en cascade avec une différence de niveau de 70 centimètres.

Nos *tchuen-lao-pan* se mettent en grève et refusent d'avancer si on ne leur donne pas une gratification. Notre pilote menace de quitter la jonque.

M. de Marteau fait répondre à tous qu'il jugera, lors de l'arrivée à Tsinki, si des gratifications ont été méritées mais qu'il ne donnera pas une sapèque à cette heure. Le mariniers n'ont qu'à exécuter purement et simplement leur contrat.

Nous avons encore 35 rapides à franchir avant d'arriver au point terminus. Pour peu que la petite comédie se renouvelle à l'entrée de chacun d'eux, nous serions à la merci de ces hommes. Lâcher un tantinet la bride sous la pression des mariniers serait d'un déplorable effet pour l'avenir vis à vis des Chinois avec lesquels la Société Minière devra être en rapport.

Après s'être longuement concertés, les *tchuen-lao-pan* se décident à passer le rapide. Toutes les équipes s'attellent à notre *tchuen* qui ouvre la marche. Corde double à l'avant; corde semblable à l'arrière, passant sous la poupe de façon à soulager le bateau en même temps qu'on lui fera remonter le courant.

Et la manœuvre commence avec des cris sauvages. Mariniers, soldats, patrons, tout le monde est à l'œuvre. 31 hommes tirent l'une des cordes, 18 sont attelés à l'autre et 3 solides gaillards poussent à la perche. Madame Poil-aux-Pattes aide le timonier à la barre. Sous l'effort puissant de ces 54 énergies, le bateau s'ébranle, recule, hésite et triomphe enfin de l'obstacle.

Gaiment, toute la bande répète la même manœuvre pour chacune des autres jonques.

La matinée entière s'écoule.

Après déjeuner, délicieuse promenade par le temps froid mais sec. Dans un petit village, nopces et festins; le violon (*hou djin*) grince à l'intérieur de la maison tandis que, devant la porte, d'énormes quartiers de porc et des outres rebondies, pleines de *tsiou* attestent la générosité des invités. Les pétards font rage.

Un peu plus loin, un torrent que nous traversons sur un délicieux pont de bois recouvert d'une double toiture aux angles relevés et fermé sur les côtés par un treillis artistique. Sur le pont même, un autel où trônent trois pous-

sahs armés de hâches. Un écriteau invite les voyageurs à saluer ces génies protecteurs du pont de *Long-tcheng* [Long-tcheng-hoa].

22 janvier

Sous bois, les faisans s'envolent à quelques pas de nous.

Combien exquis, le sentier qui s'allonge à l'ombre des palmiers, des oliviers et des bouquets de bambous. Je dis bien à l'ombre car le soleil du printemps brille aujourd'hui et nous fait oublier l'hiver.

Les maisons des paysans nombreuses et bien tenues attestent la fertilité de ces terres où le moindre coin est soigneusement mis en culture.

A côté de chaque habitation, un petit autel est élevé au poussah de la fortune et de la prospérité. Nous goûtons pour la première fois dans l'une des buvettes de la route le thé rouge qui est une spécialité de la région.

Sur la falaise, d'excellent calcaire sert à fabriquer sur place de belles pannes grises et de la chaux hydraulique qui vaut les meilleurs ciments.

Le courant de la Yuen est souvent endigué par les riverains qui la ramènent à la roue de leur moulin à riz solidement construit en pierres de taille et présentant absolument l'aspect des beaux moulins de chey nous.

Un soldat accourt, envoyé à notre rencontre par le sous-préfet de Tsinki. On a tout préparé là bas pour nous recevoir.

Mouillage à *Lai-ki:* 34 *li*.

23 janvier

Les pagodes qui foisonnent sur les routes de Chine, donnent abri aux voyageurs, mais non pas, ainsi que je le croyais jusqu'ici, à tous les miséreux qui courent les grands chemins.

Ceux-là surtout ont cependant besoin de la protection du ciel qui n'ont plus personne à qui s'adresser sur la terre.

Une affiche manuscrite apposée sur l'édicule de *Loo-kang* qui domine un site pittoresque de la rive gauche, apprend aux passants que les *bonzes* voyageurs, *munis de leur literie*, seront seuls admis dans la pagode voisine et qu'il leur y sera servi deux repas. Les autres bonzes, dit le placard, sont considérés comme des vagabonds et des gens sans aveu. Touchante confraternité de la cléricature bouddhiste !

Au même endroit Tsang me lit une deuxième affiche qui découvre un aspect nouveau des mœurs du pays. Les habitants du bourg voisin de la pagode s'enrôlent volontairement dans un corps de veilleurs de nuit. Nous connaissons

par expérience le lugubre son de leurs trompes, le roulement de leurs tambours ou l'appel de leurs tamtams.

Mais les veilleurs de Loo-hang n'ont pas de drapeau, les malheureux! Faut un drapeau! Aussi une contribution de 80 sapèques par maison est-elle imposée aux habitants du groupe, afin que les volontaires puissent se grouper autour d'un étendard.

C'est égal, un drapeau pour veilleurs de nuits??......

Enfin, passons. Nous sommes en Chine.

Mouillage à *Tsié-li-kio*: 53 *li*.

24 janvier

Neuf heures du matin. La préfecture de *Yuen-tcheou fou*. Nous jetons l'ancre en face du grand escalier de la ville et aussitôt, sur la grève de galets, sur les balustrades, aux fenêtres et jusque sur le toit des maisons, une foule de plusieurs centaines de curieux nous examine, bouche bée.

Il a fallu enlever le mât de chacun de nos *tchuen* pour passer sous le pont qui réunit les deux parties de la ville.

Pittoresque au suprême degré, ce pont de 760 mètres de longueur, formé de troncs d'arbres qui reposent sur quatorze hauts et massifs piliers en belles pierres dures et taillés en éperon.

Le pont, couvert, est occupé d'un bout à l'autre par des boutiques. Sur la partie des piliers qui s'avance en pointe de chaque côté du tablier, une maison de bois, vieille, branlante, disjointe, rappelant les antiques baraques de Strasbourg, de Rouen, de Francfort.

Un élégant clocheton à deux étages élève au milieu du pont ses toits retroussés.

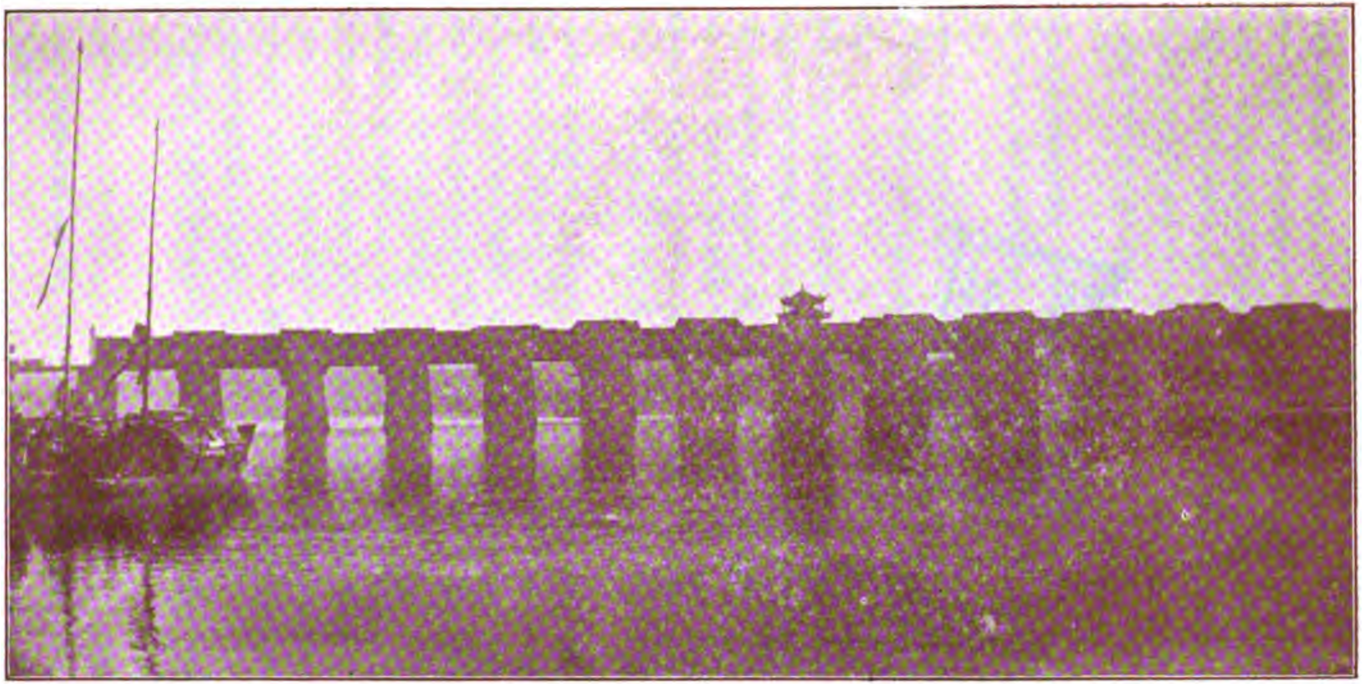
Je ne crois pas que l'on puisse trouver ailleurs pareil spectacle.

Par les fenêtres invraisemblables de ces maisons-pigeonniers, sortent des têtes de femmes, d'enfants, qui regardent, ahuris, passer notre flottille pavoisée de ses énormes drapeaux rouges que le vent déploie.

Jusqu'à midi, défilé des visiteurs.

Le préfet, un vieux brave homme très gai qui enlève gauchement son riche bonnet de fourrure afin de nous montrer qu'il connait les convenances. Puis, cette concession faite à l'étranger, les prosternations et le cérémonial suivent leur cours pour notre taotaï et le beau Tsang.

YUEN-TCHEOU FOU



LE PONT SUR LA RIVIÈRE YUEN

Le mandarin a jadis, nous dit-il, habité Canton où son père occupait une haute situation administrative, et c'est dans cette ville qu'il a eu l'occasion de fréquenter les "Diables d'Occident."

Il les aime beaucoup, *car ils sont justes*.

La justice! voila en effet, ce qui paraît étonnant à un mandarin chinois.

J'apprends que le vieux préfet vient de se marier, il y a trois jours, avec une jeune et gracieuse enfant, et je m'explique sa radieuse gaité. Coquin de préfet!

Puis vient le sous-préfet, un homme jeune qui ne parle pas à la légère et représente un type caractéristique de lettré moderne qui veut arriver et qui arrivera.

Enfin quatre autres mandarins militaires ou civils.

Avant d'être introduit, chaque visiteur fait passer sa grande carte de visite sur papier rouge.

Et S.E. Tcheng Ming-yuen de s'agenouiller, de se prosterner front contre terre, de frotter épaule contre épaule à l'arrivée et à la sortie de chacun de nos porteurs de bouton. Le pauvre homme! ce qu'il doit être éreinté! Et cependant, il s'exécute avec un entrain admirable.

Les mandarins nous envoient sur des plateaux, un repas chinois, complet, dans le genre de celui auquel nous avons fait honneur à Chanté.

Pour passer le temps, pendant cet arrêt obligatoire, promenade à pied, sans encombre, à travers toute la ville, sur le pont où s'étalent les boutiques des passementiers, des marchands de bibelots et des diseurs de bonne aventure.

Rien de bien curieux sauf la belle Pagode du Grand Bouddha en dehors de l'agglomération de la rive droite, de nombreux arcs de triomphe en pierre sculptée, élevés à la mémoire de veuves inconsolables et d'enfants modèles de piété filiale; enfin près de la rivière un gracieux temple dédié à l'Impératrice du Ciel avec portique de granit bleu et balustrade de pierre ajourée.

Pas de curios, pas de vieilles porcelaines, de vieilles broderies, de vieux bronzes. Quelques bijoux d'argent ciselé et c'est tout.

Le soir nos boys sont tous partis en bombe. Toto aura sûrement mal à la tête demain.

25 janvier

La pluie n'a cessé de tomber toute la nuit. Impossible de se promener sur le sentier de halage.

Notre bateau s'arrête à l'entrée du rapide de *Ma-ouan-tain.* Il est à peine dix heures et nous n'avons parcouru que quinze *li.*

Une heure s'écoule. Et nous ne bougeons pas. Que se passe-t-il ?

Renseignements pris, Messieurs les Mariniers font grève. Ils refusent d'aller plus loin sans gratification. C'est bien le système que nous pressentions l'autre jour.

Ma-ouan-tain est le premier des trente rapides qui nous séparent de Tsinki. Une gratification devant chaque rapide et le tour serait joué.

S. E. Tcheng Ming-yuen, plus énergique que la plupart de ses compatriotes, envoie un message au préfet de Yuen-tcheou fou. Vers quatre heures du soir, arrive un délégué du préfet escorté de cinq soldats.

De vives exhortations du délégué décident les mariniers à faire un effort. En quelques minutes, le rapide est franchi sans difficulté.

Mais le jour tombe rapidement. Pour la première fois, nos hommes ne poussent pas jusqu'au prochain village. Ils jettent l'ancre dans un endroit désert, sauvage, où la montagne, que le crépuscule commence à envahir, étend seule l'ombre de ses rochers moussus.

Une violente discussion s'élève entre les équipages de notre bateau et de celui du docteur.

Nos mariniers reprochent aux autres leur sotte équipée de la journée. Ils avaient dû faire comme leurs camarades, ainsi le voulait la solidarité chinoise; mais ils ont agi bien à contre-cœur.

Ce pauvre Poil-aux Pattes est particulièrement navré. En se mettant à l'eau pour aller d'un bateau à l'autre, il a eu son pantalon emporté par le courant.

Les clameurs deviennent intolérables. Il nous faut intervenir nous-mêmes et très énergiquement, car nos soldats, comme ceux de Yuen-tcheou, écoutent placidement cet infernal tapage et ce débordement d'injures.

Somme toute journée perdue.

26 janvier

Cette fois, trouvant tout expédient inutile, nos bateliers paraissent prendre leur parti de la situation.

Le 10 février amène avec lui le Jour de l'An chinois. Le mois entier, ou plutôt la durée entière de la lune, est, de tradition, consacrée aux fêtes et nos gens tiennent à ne pas y manquer.

Poil-aux-Pattes doit rentrer à sa ville natale *Tcheng-yuen*, préfecture située à 90 *li* au-dessus de notre terminus. Les mariniers qui habitent tous la contrée ont hâte de se trouver au milieu de leur famille.

Ils ne veulent d'autre part, personne, encourir l'amende de mille sapèques prévue au contrat pour toute journée de route excédant le chiffre de trente fixé d'un commun accord. Bien entendu l'amende ne serait pas appliquée à ces malheureux, mais la menace est utile pour les rappeler au devoir.

Aussi les rapides qui se succèdent sans discontinuer sont-ils franchis avec une maëstria superbe et la journée vient-elle se terminer à *Pé-ma-tong* après un parcours de 51 *li*.

Bonne étape !

27 janvier

Bien pittoresque ce village de *Yen-sen* qui se dissimule dans un repli de terrain et que nous n'aurions pu apercevoir de la rivière.

La Yuen encaissée dans des gorges profondes fait un brusque coude à cet endroit. Une vieille tour à étages, toute patinée, moussue par places, paraît un observatoire d'où l'on devait jadis surveiller l'horizon.

Un petit arbre, semé par le caprice des vents, a poussé sur le sommet de l'édifice, criant la revanche de la nature troublée par l'œuvre des hommes.

Près de la tour, une pagode de l'époque de l'empereur Kanghi (1662 à 1722), nous dit une inscription.

Puis, protégeant le village, élevée sur la berge et dominant les deux gorges de la rivière, une citadelle millénaire nous présente les ruines de ses murs en cailloux et terre battue, de ses créneaux ébréchés, de son escalier aux marches massives, de son bastion avancé, superbement construit en pierres de taille assemblées au ciment et qui ont résisté aux outrages des hommes comme à ceux du temps.

Notre déjeûner est interrompu par Poil-aux-Pattes qui nous invite à descendre à terre. Le bateau, trop lourdement chargé, ne peut franchir le difficile rapide de *Main-tiè-sing* à l'entrée duquel nous sommes arrêtés.

Bouchées doubles et nous voilà sur la berge. De là nous avons sous les yeux un nouvel exemple de la triste administration des mandarins. La pêche de la rivière est affermée par eux et les fermiers ont le droit de disposer du courant comme ils l'entendent.

Les pêcheurs que nous retrouvons ici ont installé parallèlement six plans inclinés sur lesquels le poisson est amené, car le courant se trouve maintenu par de

hautes digues de pierre. Ils n'ont laissé qu'un très étroit chenal à l'endroit le moins profond et le plus parsemé de roches. Puis, en hommes pratiques, ils viennent se proposer comme coolies de renfort, afin de faire passer les jonques dont ils ont eux-mêmes, par leurs travaux, rendu la navigation difficile.

C'est phénoménal, mais scrupuleusement exact.

Un peu plus loin, dans des sampans, un groupe de rabatteurs fait un vacarme infernal en frappant sur des cylindres de bambou sonores. Ils veulent effrayer le poisson pour le chasser vers les plans inclinés et les filets des pêcheurs.

Délicieuse est la promenade par cette température estivale.

A côté du merle siffleur, c'est le rossignol qui lance son trille du haut des sapins au sombre feuillage. Des bergeronnettes vont boire au fil de la rivière, voisinant avec de jolis oiseaux au plumage multicolore qui rappelle celui de nos bouvreuils, tandis que la pie blanche et noire s'envole en nous jetant son cri strident et monotone.

Tout à coup un bruit de tamtams, de flûtes, de violons. C'est une fête agricole. Un théâtre a été installé en plein air et réunit de quatre à cinq cents spectateurs.

Tous quittent la place pour nous voir de plus près, mais aucune hostilité ne se manifeste. L'on nous dit ce soir qu'à peine avions-nous le dos tourné, deux hommes voulaient s'élancer à notre poursuite, armés, l'un d'un sabre, l'autre d'une lance, mais qu'ils ont été arrêtés par leurs camarades. Il s'agissait sans doute tout simplement de deux acteurs désirant nous voir de moins loin et qu'on ne laissa pas s'éloigner de leurs tréteaux. Il n'est pas en effet d'usage d'assister en armes à une représentation théâtrale. Seuls, les acteurs devaient posséder ces joujoux parfois dangereux.

Néanmoins la prudence est de règle. Lorsque la foule se trouve rassemblée, que les libations ont été copieuses, le moindre incident peut donner lieu aux pires excès et engendrer, ici comme en France, cette terrible maladie que le docteur Desprès appelait "la folie en commun."

Mouillage à *Ma-shang-ling*: 39 *li*.

28 janvier

Toujours de superbes ponts sur les torrents qui viennent se jeter dans la Yuen. Celui de *Tsao-kiao* mérite une mention spéciale pour ses arches d'un pur dessin, son tablier nu sans balustrade, mais au milieu duquel s'élève un massif pagodon.

Vingt degrés de chaleur. Les changements de température dans cette région sont véritablement curieux.

Nous avons marché vite le long du chemin de halage. Il faut attendre la passage de notre *tchuen* resté en arrière. L'heure du déjeûner sonne à l'estomac.

Station près du bac qui traverse la rivière et va rejoindre un petit village sur l'autre rive. La pagode est, là bas, décorée de drapeaux; des voiles blancs déployés. On enterre quelque paysan cossu.

La criarde modulation de la musette des bonzes et les vibrations d'un tamtam grave, battu à longs intervalles, viennent seules troubler le calme qui règne autour de nous. Il y a un rythme, une véritable mélodie dans la sauvage mélopée de cet artiste perdu au fond des montagnes qui semble tirer de son instrument rustique les clameurs aiguës et plaintives de la douleur féminine.

Sa phrase, toujours en mineur, étonne de prime abord; un peu d'attention la fait comprendre et admirer, car elle fait vibrer les cordes du cœur. Ce primitif simple, sans apprêt, nous ramène à la source vraie de l'art, c'est à dire à la fidèle expression des passions et des sentiments humains.

Arrive près de nous une foule de parents du défunt, coiffés d'invraisemblables bonnets de marmitons, en toile blanche, la couleur du deuil. Des serviteurs portant, dans des paniers, du *tsiou*, des quartiers de porc, des *chang*, des pétards. Tout cela doit être offert aux mânes du défunt et les victuailles seront dévorées en son honneur après avoir été déposées sur l'autel.

Les deuillants prennent le bac pour se rendre à la pagode.

Weng-tcheu-hien, la dernière sous-préfecture du Hounan réunissant deux mille habitants dans l'agglomération urbaine. Un vieil arc de triomphe en pierre sculptée annonce au voyageur qu'un décret impérial a jadis accordé à cette ville "la réputation d'une très excellente cité". Mais je n'en puis savoir davantage.

A l'entrée de Weng-tcheu, trois coups de canon nous saluent et deux mandarins, de ceux que nous avons rencontrés à Yuen-tcheou-fou viennent nous recevoir. La foule s'amasse pour nous contempler, mais le calme est absolu.

Est-ce l'effet du soleil, la gaité qu'apporte avec lui le renouveau ? Illusion ou réalité ? Il me semble que les minois de ces jeunes filles qui nous regardent par une porte entrebaillée et se dissimulent un tantinet, sont plus gracieux que ceux rencontrés jusqu'ici.

En tous cas, le rose naturel des joues a remplacé le fard des Chinoises de Shanghai et de Canton. Les yeux ombragés de longs cils sont plus ouverts et l'ensemble du visage est certainement plus en rapport avec notre concept de la beauté.

Le sous-préfet de Weng-tcheu nous offre le thé au yamen. Il veut absolument nous retenir à dîner, mais il nous faut continuer notre route. Nous avons hâte d'arriver.

Les *tchuen* s'arrêtent un peu plus loin, à *Long-tchi-ko*, jolie ville de 2,000 âmes.

Journée de 34 *li*.

Dimanche 29 janvier

Violente secousse pendant la traversée d'un rapide. La corde du bateau du compradore s'est cassée et le *tchuen*, emporté par le courant, a pris en travers le bateau du docteur et le nôtre qui suivaient deux routes parallèles. Mais ces jonques, chevillées en bois, sont d'une élasticité qui fait notre continuelle admiration. Quelques planches enlevées. En dix minutes, toute la flottille reprend sa marche comme si rien n'était arrivé, sans un cri, sans une plainte.

Pour la promenade d'après déjeuner, il a fallu revêtir les vêtements d'été, tant le soleil chauffe. Nous sommes sur la rive droite, cheminant par un sentier accidenté qui court à travers les sapins. Un petit cours d'eau que l'on passe à gué. C'est la frontière du Hounan.

Nous quittons la terrible province après une navigation de quarante jours qui nous l'a fait traverser d'un bout à l'autre.

Nous pénétrons dans le *Kouei-tcheou* en chantant la Marseillaise. L'industrie de notre pays de France va en effet s'implanter dans cette province dont toutes les mines ont été concédées à la Société française d'explorations minières en Chine.

Ce soir nous sablerons le champagne pour fêter cette date.

Vive la France !

Mouillage à *Tang-wa-tain* : 43 *li*.

CHAPITRE SEIZIÈME

LE KOUEI-TCHEOU—TSINKI

LES PIROUETTES DE LA DANSEUSE—L'ARBRE À CIRE—DES NORIAS PARTOUT —TSINKI—RÉCEPTION SOLENNELLE—LA FÊTE DU PRINTEMPS—UN MOIS DE VACANCES AUX MANDARINS—HAUTS-FOURNEAUX, ACIÉRIE, LAMINOIRS —UNE PAGE DE L'HISTOIRE INDUSTRIELLE DE LA CHINE—LES DÉBUTS DU DOCTEUR—LE NOUVEL AN CHINOIS—L'HOMME - CREVETTE—FOURS INDIGÈNES—PAR MONTS ET PAR VAULX—UN VILAIN QUART - D'HEURE— LEVÉE DE SCELLÉS

30 janvier

Rencontré un indigène qui, tout souriant, nous salue comme de vieilles connaissances. Il explique au compradore, notre interprète anglo-chinois d'aujourd'hui, qu'il est allé jadis en Angleterre avec les fondateurs de l'usine de Tsinki y chercher des machines. Il connait donc les Européens.

Et comme nous lui demandons ce qui a le plus frappé son esprit pendant son séjour dans le pays d'Outre-Manche, notre homme esquisse un entrechat et et prend la pose d'une danseuse de l'*Alhambra* ou de l'*Empire* dans l'apothéose finale du ballet à la mode. C'est à se tordre.

O quintessence de la civilisation! Les pirouettes de la danseuse!

Mouillage à *Hu-ping-ché* (35 *li*), la première sous-préfecture du Koueitcheou. Le sous-préfet, très vieux, est au lit. Son fils, directeur des likin, nous offre le thé dans son modeste bureau voisin de la rivière. Les crues de la Yuen sont tellement importantes que, l'an dernier, ce quai où nous nous trouvons et qui s'élève à plus de dix mètres de la grève, a été inondé. La ville, nous dit le receveur des douanes, compte de 7 à 8,000 âmes. Vue de la rivière, elle nous paraît peu intéressante.

La campagne environnante est aussi peuplée que fertile. Aucune industrie spéciale, mais la production annuelle du riz dépasse des quatre cinquièmes les besoins de la population. C'est une bonne fortune pour les provinces voisines tout autant que pour les cultivateurs de la circonscription.

31 janvier

Sur la route, le vieux soldat, notre guide, nous montre des grappillons de fruits blancs, gros comme des petits pois et réunis deux à deux par un pédoncule commun qui les prend chacun au milieu. C'est l'arbre à cire que je n'avais pas encore remarqué.

En grattant de l'ongle la pellicule blanche et résistante du fruit, l'on croirait racler une bougie; les éclats sont durs et légèrement gras. L'odeur me paraît absolument celle de la stéarine. Les Chinois se servent de cette cire pour la fabrication de leurs bougies.

Un peu plus loin, en visitant un moulin à eau dont la roue et tout le mécanisme sont merveilleusement agencés, nous pouvons voir les graines de l'arbre à cire écrasées sous la meule.

Dans le même bâtiment sont traitées les olives. Un homme en fait, sur un lit de paille, une couche circulaire qu'il enferme dans un cercle de fer solide, mais n'ayant pas tout à fait l'épaisseur du gâteau qu'il contient.

Contre la muraille, un rectangle d'énormes pièces de bois dont l'ouverture correspond au diamètre des cercles.

L'homme place tout droit dans l'appareil une vingtaine de ces gâteaux et les force l'un contre l'autre en enfonçant des coins de plus en plus nombreux dans l'espace resté libre entre la série des gâteaux et l'un des montants du cadre.

Un bélier suspendu à la toiture est mis en mouvement par quatre hommes vigoureux qui frappent avec lui les longs clous de bois dûr formant coin. L'huile tombe dans des cuves. Elle sert aux usages de la table aussi bien que pour l'éclairage.

Le résidu des gâteaux donne un très bon savon qu'emploient les lessiveuses du pays.

Dans une maison du village de *Yang-ling* où nous attendons nos bateaux et devant laquelle une centaine de curieux, très calmes, s'amassent pour nous observer, nous assistons à la fabrication de ces fameux fromages blancs assez semblables aux Neufchâtel et que j'avais cru jusqu'ici faits avec du lait de chèvre.

Erreur ! Ce fromage dont les Chinois sont très friands est une pâte légère de haricots du pays ramollis tout d'abord dans l'eau et écrasés ensuite entre deux pierres rondes, l'une fixe, l'autre pivotant sur l'axe de la première.

Toute cette partie du Kouei-tcheou est très bien cultivée. Des rizières dans les moindres plis de terrain. Mais la caractéristique de cette journée est la

quantité considérable de norias qui servent à amener l'eau de la rivière jusque dans les cultures des berges les plus élevées.

Les grandes roues des norias de bambou, élégantes dans leur extrême légéreté, ont de huit et dix mètres de diamètre, mais l'eau, au lieu d'être élevée dans des godets ou par des palettes comme en Indo-Chine, se trouve recueillie dans des cylindres de bambou. Leur inclinaison est telle que rien ne se perd jusqu'à l'arrivée à hauteur de la rigole d'en haut. Là, par une très ingénieuse disposition oblique de la roue, le liquide s'échappe sans que le cylindre qui l'a amené pivote autour d'un axe.

Nous avons certainement aperçu une centaine de ces norias au cours de notre promenade d'aujourd'hui.

Mouillage à *Chiang-sui-té* : 35 *li*.

Nous sommes à 22 *li* de Tsinki.

1er février

Tels les Hébreux apercevant à l'horizon les splendeurs de la terre promise, nous lâchons bride à notre joie en découvrant au dernier coude de la rivière la petite ville de Tsinki.

Il est midi. Le soleil nous fait fête. Sur la rive droite, entre la Yuen et a montagne, les hauts-fourneaux, les cheminées carrées; les vastes bâtiments en briques grises. C'est l'Europe !

D'un singulier effet, les lignes droites de ces constructions industrielles d'occident qui surgissent tout à coup devant nos yeux accoutumés depuis de si longs jours aux courbes et aux fioritures des pagodes et des yamen.

J'ai souvenance d'un semblable point de vue rencontré à Saint-Pierre d'Allevard, dans le Dauphiné, où s'approvisionnaient jadis de minerai les établissements du Creusot.

Groupées autour de l'usine, les maisons des ouvriers, je devrais dire des anciens ouvriers, car, depuis plus de deux ans, tout travail est interrompu.

Sur l'autre rive de la rivière l'enceinte crénelée de la ville, très pittoresque avec, aux angles, ses bastions avancés, longe le courant pour s'élever ensuite très haut sur la montagne dont elle suit tous les capricieux mouvements.

A l'intérieur de l'enceinte, peu de maisons ; une jolie façade de pagode moderne, puis, en amphithéâtre, les murailles rouges de plusieurs vastes bâtiments, casernes ou yamens.

Le sous-préfet nous attend en grand uniforme au débarcadère. Il nous conduit à l'usine au milieu d'une véritable débauche de pétards, ces accessoires indispensables de toute fête chinoise.

Le thé, les souhaits de bienvenue. Nous nous mettons ensuite à l'œuvre pour diriger l'armée d'ouvriers qui doit rendre habitables ces vastes bâtiments depuis si longtemps délaissés.

Combien il fera bon dormir, ce soir, dans un lit fixe sans ce perpétuel balancement de la jonque.

Vive le plancher des vaches ou plutôt des buffiesses !

2 février

Charpentiers, vitriers-tapissiers, coolies de tout poil et de tout acabit s'en donnent à cœur-joie.

Quand je dis *vitriers*, j'ajoute à dessein *tapissiers*, car ici, de carreaux de vitre, point. Les larges fenêtres qui occupent tout un côté des chambres sont parfaitement agencées comme menuiserie. Quelques anciens carreaux datant de la fondation de l'usine existent encore, mais, tous les autres vides doivent être comblés par ce papier chinois fait de pâte de bambou qui laisse passer une clarté très suffisante et préserve en même temps du froid à un degré que je n'aurais pu supposer.

La main-d'œuvre est d'un excessif bon marché. Le chef des porteurs de chaise de Tsinki, un Chinois rusé, venu à notre rencontre à plus de trente *li* de la ville, sert de pourvoyeur général. Il réclame 150 sapèques par journée de charpentier, soit environ sept sous de France. Et il faut défalquer de ce chiffre, le *squeeze* inévitable du pourvoyeur et la majoration certaine pour le travail chez les Européens.

Des renseignements pris de différents côtés, il résulte que, dans cette région, le Chinois vit très bien de porc, de riz et de légumes avec cinquante sapèques, soit environ douze centimes et demi par jour.

3 février

La fête du printemps se célèbre aujourd'hui dans toute la Chine. Elle se comprend sans peine ici, car nous jouissons d'une température délicieusement printanière; mais Pékin doit être au milieu des neiges et le Petchili pris par les glaces

Qu'importe ! Salut au printemps, renouveau de la vie !

Pendant la matinée, le sous-préfet procède en grande pompe, à la "réception du printemps." Il se rend à la pagode avec son cortège habituel, se

confond en "tchin tchin" devant les poussahs, puis se fait présenter la vache de bambou et de papier avec laquelle nous avons déjà fait connaissance.

Le mandarin rentré dans son yamen, une procession s'organise, ou plutôt une mascarade parcourt les rues de la ville et, traversant la rivière, vient dans la cour de l'usine défiler devant nous.

En tête, après les musiciens qui jouent du gong, du tambour plat et des cymbales absolument semblables aux nôtres, vient la vache symbolique précédant une génisse en chair et en os tout ahurie d'assister à pareille fête.

Puis, les organisateurs du cortège qui, chacun à leur tour, s'agenouillent à l'entrée de la salle où se trouve le taotai et lui récitent ce que Tsang appelle "de bonnes paroles", c'est-à-dire des souhaits de santé, de bonheur, d'avancement en grade, etc. S. E. Tcheng Ming-yuen leur fait distribuer des ligatures de sapèques.

Les curieux qui se pressent dans la cour portent tous, au milieu de la chevelure, un petit rameau de bois garni de feuilles en papier doré.

Le cortège reprend sa marche. Sur des estrades portées par des coolies, des enfants d'une douzaine d'années revêtus de toutes sortes d'oripeaux de théâtre, la figure peinte et hideusement grimée, quelques-uns portant la longue barbe des acteurs, prennent des poses qu'ils conservent avec un imperturbable sérieux.

Ici, c'est un terrible guerrier; là, un bonze ou un pélerin; plus loin une gentille petite femme qui fume placidement sa pipe pendant qu'une poupée remplace l'enfant qu'elle devrait porter sur le dos. C'est encore un jeune ménage, assis côte à côte, sur la même estrade et vêtu de soie. Le femme tient sur les genoux un bébé tandis que l'heureux père fait les yeux doux à la compagne ou plutôt à l'une des compagnes de son existence.

Coquin de printemps!

4 février

Visite au sous-préfet dont le yamen s'élève dans l'enceinte de la ville. La musique (!) du mandarin joue dans la cour d'honneur. Ils sont six joueurs de musette qui s'époumonnent avec un entrain digne d'un meilleur résultat. Ce doit être très beau, si j'en juge par l'admiration des auditeurs chinois, mais j'avoue que mon éducation est encore insuffisante pour me permettre d'apprécier les charmes de cet ensemble. De loin, l'on croirait entendre une troupe d'oies en goguette.

Le sous-préfet est privé de son sceau officiel depuis le 31 janvier.

Il faut savoir que dix jours avant la première lune qui se présente cette année le 10 février le sceau de chaque fonctionnaire est mis sous scellés et tout travail officiel devient par suite impossible. Le bienheureux cachet ne sera de nouveau mis en usage que le 20e jour de la lune, soit le 1er mars, date à laquelle fêtes et vacances prendront fin.

Dimanche 5 février

M. de Marteau met obligeamment à ma disposition les archives de l'usine et les rapports dressés par lui lors de son premier voyage en ce beau pays.

Je crois intéressant de consigner ici l'historique de l'établissement de Tsinki. Ce sera l'une des curieuses pages de cette histoire industrielle de la Chine que l'on écrira tôt ou tard.

Il faut savoir que ce district de Tsinki, vaste comme un département de France, possède d'importants gisements de minerai de fer que l'on traite depuis des siècles par le procédé des hauts-fourneaux chinois que nous décrirons plus loin.

Mais la population est très pauvre et le revenu des impôts presque nul.

En 1886, dans la capitale de la province, à Kouy-yang, gouvernait un homme intelligent et énergique qui eut l'idée d'organiser une vaste exploitation en utilisant les procédés européens. Mais s'il jugeait utile de puiser dans les connaissances scientifiques des diables d'occident, il entendait n'appeler à Tsinki que des Chinois de Chine, sans donner l'accès du pays à un seul étranger.

Il s'agissait de produire beaucoup et à bon marché pour faire concurrence au fer et à la fonte dont l'Europe fournissait l'Empire du Milieu. Le rapport du gouverneur reçut à Pékin un accueil favorable et l'Empereur autorisa la création de l'établissement métallurgique de Tsinki sous le patronage et la protection du gouvernement impérial. Le mandarin était autorisé à emprunter au trésor de la province une partie du capital nécessaire.

En 1887, une commission fut envoyée en Angleterre. Elle se composait de deux Chinois jeunes, actifs et intelligents. L'un Zei, gradué de l'école scientifique de Shanghai, l'autre Ky, gradué du collège de Massachussets aux Etats-Unis où il avait passé huit ans.

La commission se rendit en Angleterre pour étudier l'industrie métallurgique et acheter les machines.

Recommandée par l'ambassadeur de Chine à Londres elle fut reçue chez les principaux industriels d'Angleterre et rédigea un rapport détaillé sur les procédés usités en Europe pour le traitement du minerai et la fabrication du fer ou de l'acier.

Le rapport faisant ressortir la nécessité de traiter le minerai par le charbon de terre, le gouverneur envoya à la commission divers échantillons de houille prélevés dans les gisements qui avoisinent Tsinki. L'Ecole des mines trouva l'un de ces spécimens propre à la fabrication du coke.

Sur cette déclaration, le gouverneur Pan télégraphia d'acheter tous les appareils nécessaires.

6 février

Quand l'on a, comme nous venons de le faire, remonté la rivière Yuen jusqu'à Tsinki, l'on peut se rendre compte des difficultés inouies qu'a dû rencontrer le transport d'un matériel de hauts-fourneaux, d'aciérie et de laminoirs comme celui qui nous occupe en ce moment.

Je rentre d'une première visite à l'usine et je suis pénétré d'une admiration profonde pour la patience et l'énergie des hommes qui ont entrepris ce grand œuvre.

Je me demande comment l'on a pu faire parvenir jusqu'ici ces pièces colossales d'un seul tenant, telles que ce marteau-pilon dont les fourches ne pesaient pas moins de 30.000 kilogs, ces machines soufflantes, ces grues et ces treuils à vapeur.

Tout le matériel amené à Shanghai en 1888 fut transbordé sur des chalands conduits à la remorque jusqu'à Hankeou par des chaloupes à vapeur. Là, nouveau transbordement sur des bateaux de rivière que l'on hala à la corde sur le lac Tung-ting et la rivière Yuen.

Sept cents bateaux—vous lisez bien—furent employés à ce travail gigantesque. Soixante-dix d'entre eux firent naufrage dans les rapides que nous connaissons, mais le matériel fut retiré des eaux et utilisé, sauf deux chaudières qu'on dût refaire à l'arsenal du Kiangnan près Shanghaï.

Pendant ce temps, l'on ne négligeait pas la question essentielle du charbon de terre. L'échantillon choisi par l'école anglaise des Mines provenait d'une veine située à 40 *li* de Tsinki, disait on. Mais quand il s'agit de visiter la mine on s'aperçut qu'un zéro avait été omis et que le gisement se trouvait en réalité à 400 *li* de l'usine, dans une contrée montagneuse et présentant des difficultés de transport considérables.

Une prime de mille taëls fut offerte à quiconque découvrirait un dépôt de de charbon d'une exploitation facile dans les environs de Tsinki.

Il fut question d'arrêter le montage et d'installer seulement un haut-fourneau mais le gouverneur qui s'était beaucoup avancé dans son rapport à Pékin craignit d'être dégradé et fit continuer la mise en place des machines.

Tous les plans étaient venus de Londres avec les appareils mais aucun Européen n'avait accompagné le matériel.

Les Chinois réalisèrent donc un nouveau tour de force en montant, ajustant et mettant, d'une façon remarquable, en état de fonctionner ces pièces que sept cents bateaux avaient amenées jusqu'au centre de l'Empire du Milieu.

L'usine était prête au cours de l'année 1890.

7 février

Combien mélancolique est notre promenade au milieu de ces superbes chaudières vides et la gueule béante, de ces machines froides et inertes, de ces wagonnets entamés par la rouille, abandonnés près des monte-charges inutiles et des cheminées sans flammes !

Comment donc est survenu le désastre?

Revenons en 1890. L'on croyait avoir trouvé à *Lou-kia - kouang*, non loin de l'usine, du charbon propre à la fabrication du coke et l'on chargea le haut-fourneau très bien construit suivant les plans et terminé en juin 1890.

L'essai ne donna aucun résultat. Ce fut le premier et l'unique chargement que reçût l'appareil dont l'installation avait été l'objet de tant de soins.

La cause de cet insuccès doit être attribuée d'une part à la qualité inférieure du coke fait dans de simples trous creusés en terre, et d'autre part à l'inexpérience des ouvriers. Il eut fallu employer à cette besogne des Chinois dirigés par des ingénieurs ou des contremaîtres européens rompus à cette délicate besogne.

La vanité chinoise s'y opposait. Elle devait être punie cruellement.

Des dépenses considérables avaient été engagées. Cinq cent mille taëls étaient déjà absorbés soit 300.000 prêtés par le trésor du Kouei-tcheou et 200,000 obtenus par une émission d'actions entre Chinois du Kouei-tcheou et du Hounan.

Pour ne pas laisser l'usine en complet abandon, l'on construisit des fours chinois, encore debout actuellement sur le terrain de l'usine et que nous examinerons plus à loisir. L'on fabriqua par les procédés les plus primitifs la fonte que l'on travaillait ensuite aux laminoirs.

Vingt-deux hauts-fourneaux chinois livraient leurs produits à l'usine pendant l'hiver de 1891/92.

Mais il arriva que l'été les appareils indigènes ne pûrent plus fonctionner à raison de l' élévation de la température, les soufflets chinois n'étant pas assez puissants pour envoyer une quantité suffisante d'oxygène dans les fourneaux.

La question financière devint pressante. Les ouvriers n'étaient plus payés régulièrement.

Le directeur, frère du gouverneur de la province, chercha à négocier à Shanghaï un emprunt avec des capitalistes européens. La mort le surprit en route.

Tseng, son successeur entreprit, en août 1894, un voyage dans le même but. Survint la guerre sino-japonaise. Tseng disparut et l'on ne reçût jamais plus de ses nouvelles.

Depuis cette époque, quelques fours chinois continuèrent seuls à fonctionner jusqu'à la mort du gouverneur survenue en 1895 et son successeur fit apposer les scellés au commencement de l'année 1896.

C'est à la levée de ces scellés que va procéder le sous-préfet de Tsinki pour remettre l'usine et son matériel entre les mains de la société française d'explorations minières qui est devenue propriétaire de cet établissement métallurgique.

8 février

La petite ville de Tsinki est située par 27° 6' 34'' de latitude nord et 106° 10' 10'' de longitude est du méridien de Paris. Nous sommes à environ 2500 kilomètres de Shanghai, soit plus de deux fois la distance de Marseille à Dunkerque. La rivière qui baigne Tsinki accuse 300 mètres d'altitude au dessus du niveau de la mer ce qui ne saurait nous surprendre après les rapides inombrables que nous avons franchis. Un bac réunit à la ville l'agglomération de l'usine. C'est une des rares choses réellement utiles au public que le service gratuit de ces bacs dont les passeurs sont rétribués par l'administration, tout le long de la rivière.

Aujourd'hui jour de marché. Profitons de l'occasion pour aller faire un tour à la sous-préfecture.

Comme dans presque toutes les villes chinoises, les commerçants se sont réunis en dehors des murs de la cité. C'est en effet dans la longue rue du faubourg, parallèle à la rivière, que nous allons les trouver.

Une foule énorme grouille. La rue n'est déjà pas bien large et devant chaque boutique les vendeurs ont installé leurs tréteaux. Rien de bien curieux à ces étalages : des étoffes, des rubans, des papiers, de la bijouterie en cuivre ou en argent, et les mille bibelots des ménagères chinoises.

Des blocs de sel gemme du Sétchouan, ayant tout à fait l'aspect des bordures en grès de nos trottoirs. De nombreux marchands de tabac, de remèdes, de bâtonnets d'encens, d'images de génies que dans quelques jours l'on appliquera sur les portes des demeures à l'occasion du nouvel an.

Mais ce qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus horrible c'est la collection des mendiants qui errent de boutique en boutique pour solliciter la charité des marchands et de leur clientèle.

Ici, une femme qui a pour tout vêtement la valeur de deux mouchoirs de poche en toile bleue et dont le corps complètement dévoré par les ulcères paraît ne former qu'une plaie. Là un malheureux dont le pied a les dimensions d'un pied d'éléphant et s'ouvre en deux, horrible et repoussant à voir—un autre recouvert de pustules. En un mot, tout une effrayante cour des miracles mais non pas certes de faux estropiés ni de soi-disant infirmes.

La foule nous laisse circuler sans pousser le moindre cri ni même nous gêner par une curiosité trop intense.

Sur les murailles, une proclamation du sous-préfet invite les gens du pays à respecter les étrangers et nous nous apercevons une fois de plus que l'attitude des mandarins influe beaucoup sur les réceptions faites aux Européens en ce pays de Chine.

9 février

S. E. Tcheng Ming-yuen a fait apposer à la porte de l'usine un superbe placard annonçant qu'un illustre docteur d'occident l'a accompagné à Tsinki. Désirant soulager dans toute la mesure de ses forces l'humanité souffrante, le savant praticien sera très heureux de mettre gratuitement son talent à la disposition des habitants de la contrée.

Le docteur Scaparone est visible tous les jours de 2 à 3 heures de l'après-midi.

J'assiste à la présentation de la première fournée de malades.

Un vieillard est amené par son petit-fils. Il a bon pied, bon coffre mais ses yeux ont fui la lumière. Cécité complète. Hélas ! Pauvre docteur ! Malgré toute sa science et sa bonne volonté, on ne peut véritablement lui demander de rendre la vue aux aveugles.

Le second a un œil complètement perdu et l'autre atteint de la cataracte. Il ne veut pas entendre parler d'opération.

Un troisième ne voit pas très clair et demande une paire de lunettes. Mais il n'y a donc que des aveugles et des borgnes dans ce pays !

Je me sauve, laissant le docteur au milieu de sa clientèle difficile à satisfaire. S'ils ne permettent pas aux aveugles de voir clair, à quoi donc peuvent servir ces médecins illustres d'occident ?

10 février

Jour de l'an chinois. Les mandarins font visite à leurs supérieurs mais ne sont pas reçus par eux. Le premier jour de l'année doit se passer en effet dans le recueillement ; ainsi le veut la règle.

Mais le peuple ne l'entend pas de la sorte. Un vacarme infernal, une pétarade incessante viennent à l'assaut de nos tympans depuis le lever du soleil jusque bien après son déclin.

Toute la collection des boys, des soldats, des coolies accourt se prosterner à deux genoux pour nous adresser ses souhaits et se rappeler à la générosité des bons bourgeois. En Chine comme sous notre ciel de France, le nouvel an ramène avec lui la douloureuse période des étrennes.

Il faut noter ici une coutume originale. Les amis des mandarins qui sont parfois invités à la table officielle, ont le devoir de distribuer à ses cuisiniers et domestiques des gratifications sérieuses pentant cette période de fêtes.

Certains serviteurs de fonctionnaires ne reçoivent aucuns gages et vivent grassement des pourboires octroyés de bonne ou de mauvaise volonté par les solliciteurs des faveurs officielles et grâce aussi aux étrennes annuelles qu'ils recueillent avec soin.

Inutile de dire que toute vie commerciale est absolument arrêtée. Les magasins sont clos pour plusieurs jours. Les coolies eux mêmes ne sillonnent plus les routes.

L'activité se trouve momentanément suspendue dans cette colossale fourmilière qu'est l'empire chinois.

11 février

Notre compradore est gravement malade. Le docteur craint qu'il ne passe pas la journée. Il était cependant bien utile le pauvre homme, car, dans ce pays bizarre, où chaque province, chaque ville même a des mesures, des valeurs, des façons de compter différentes de celles de la province ou de la ville voisine, il serait absolument impossible à un Européen de s'y reconnaître.

Ici, le dollar est inconnu. Hier au marché voulant régler un achat je remis au marchand un beau dollar de Shanghai tout battant neuf. Il le regarda curieusement comme une médaille et me le rendit en secouant la tête.

La seule monnaie courante est la sapèque réunie en ligatures de mille par dix groupes de cent. Or une ligature pèse environ trois kilogs et vaut ici deux francs cinquante. L'on peut se rendre compte que le transport de la monnaie n'est pas une question négligeable lorsqu'on organise une expédition dans l'intérieur de la Chine.

Comme l'on ne peut évidemment emporter avec soi quelques millions de sapèques représentés par des tonnes de cuivre, l'usage a fait adopter l'emploi de blocs d'argent ou "sycee"

Nous avons déjà dit que le sycee est un lingot d'argent affectant la forme de certains souliers chinois et représentant 10, 15, 20 taels plus ou moins exactement.

Le compradore emporte donc avec lui sa balance et donne en paiement des sycee préalablement pesés. Pour les fractions, rien de plus simple. Avec un couteau, l'on découpe le lingot que l'on débite par tranches livrées au poids.

Dimanche 12 février

Le temps est devenu radieux. Tout autour de l'usine s'élèvent des montagnes. En face, la ville avec sa muraille crénelée qui grimpe tout en haut de la crête. Comme fond, du côté de la vallée de la Yuen, le mont du Chameau avec la bosse de cet enfant du désert. Plus près de nous, dominant nos chambres toute une série de collines. Sur l'une d'elles, une pagode ; sur une autre, un obélisque ou plutôt une pyramide, en pain de sucre, éclatante de blancheur. Nous partons à l'escalade de ces collines par des sentiers de chèvre. Dans tous endroits où la terre végétale a quelque peu recouvert les rochers, le Chinois a labouré, fumé, semé. Pas un coin n'est perdu. Si dans un pli de terrain, il a pu amener le filet, tant mince soit-il, d'un ruisselet, aussitôt il a édifié ses terrasses et ses petites digues pour retenir le bienheureux liquide et lui faire apporter par ses cascades la fécondité dans les étages successifs.

Enfin, voici l'un des sommets, qui est un plateau. Plus loin une riante vallée puis des montagnes encore et partout des cultures, des ruisseaux, des maisons, des routes qui serpentent. Le pays est pittoresque vraiment.

Ce soir; dîner chez S. E. Tcheng Ming-yuen. Le brave taotai qui est à la fois un fin gourmet et un homme de goût a apporté avec lui de copieuses et délicates victuailles ainsi que de ravissants services de table en argent.

Combien coquettes ces assiettes de poupée, ces tasses à *tsiou*, ces petites fourchettes à deux larges dents pour les pâtes et les fruits confits ! Combien gracieux ces bâtonnets d'ivoire montés sur argent festonné !

Un de ces dîners de gourmets, semblablement servi, aurait un vrai succès à notre Exposition de 1900.

13 février

Nous vagabondons par monts et par vaulx, en effrayant de ci de là de grasses poules faisanes et quelques faisans dorés qui s'envolent lourdement à notre approche.

Au retour, j'aperçois le beau Tsang déambulant dans la grande cour de l'usine, tel un péripatéticien, sauf toutefois la gravité. Il est en effet exhilarant notre jeune interprète et ce petit livre chinois, chiffon de papier de riz, qu'il tient à la main, doit être la cause de sa douce gaité.

Flairant une histoire je m'enquiers, et Tsang me traduit un conte que je rapporte ici fidèlement.

Il était, au temps jadis, un favori du grand roi Houang-Ti (2,700 ans environ avant l'ère chrétienne) qui vit avec désespoir son maître le précéder dans la tombe. N'attachant aucun prix à la vie, il résolut de quitter cette terre et réunit ses amis pour choisir avec eux le genre de mort qui lui siérait le mieux.

L'eau, le fer, le feu, le poison, la corde furent successivement écartés. Un vieux bonze proposa à notre homme de s'entourer de nombreux représentants du sexe qualifié de faible et de ne pas s'éloigner de cet entourage.

Le favori suivit ce conseil. Il assembla dans sa maison quinze femmes qui ne le quittèrent pas un seul instant. Leur bavardage, leurs querelles et leurs soins eux-mêmes le réduisirent à un état tel qu'il se trouva en quelques semaines, nous dit le conteur, "ratatiné comme une crevette" et laissa bientôt exhaler son âme.

Telle est l'histoire de *l'homme-crevette*, d'après ce recueil de facéties portant comme titre "ce que Confucius ne dit pas" et qui semble par cet exergue et le ton de ses contes avoir quelques rapports avec la verve satirique de nos fabliaux moyen-âgeux.

Le sous-préfet nous reçoit aujourd'hui à sa table. A l'entrée de nos Chinois dans le yamen, les soldats font la haie, armés de vieilles lances, de piques en forme de trident et de fusils à aiguille. De gros pétards imitent les salves d'artillerie. Les joueurs de musette grincent à qui mieux mieux.

Le mandarin attend sur le seuil de ses appartements. Il a grand air avec sa longue barbiche grise et ses épaisses moustaches.

Dans le salon, de jolies broderies en point de Pékin, des peaux de tigres tirés dans les environs de Tsinki, et, sur les murailles de nombreuses poésies à lui

offertes par des lettrés de ses amis. Un jeune licencié aux longs ongles est parmi les convives.

Dîner bien médiocre car à Tsinki les ressources sont restreintes. Mais l'entourage est tout à fait couleur locale. Comme dans tous les appartements chinois, les larges portes donnant sur la cour restent ouvertes. La foule des soldats et des serviteurs de toute espèce se presse à l'entrée de la salle pour regarder les diables d'occident et écouter la conversation de notre taotai ou de l'interprète avec le mandarin.

Et puis.....comment m'expliquer? Il nous arrive à plein nez, de la cour du yamen, des bouffées d'un parfum qui n'a que de lointains rapports avec celui des violettes. Horresco referens!

On ne m'y repincera plus aux dîners du sous-préfet de Tsinki.

14 février

Dans l'enceinte de l'usine, je trouve les ruines des hauts-fourneaux et des fours à puddler chinois dont l'ancienne direction s'était servi faute de savoir utiliser les appareils européens.

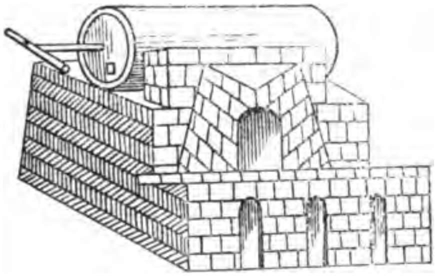
C'est l'occasion d'étudier le procédé indigène.

Les Chinois calcinent le minerai avant d'en charger le haut-fourneau. Pour cette opération, ils creusent simplement des trous dans la terre et se servent comme combustible de charbon de bois mal brûlé et inutilisable pour les hauts-fourneaux. Ils étendent des couches successives de bois et de minerai à raison d'une partie environ de bois pour quatre en poids de minerai.

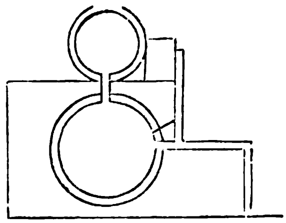
Il s'agit de construire le haut-fourneau lui-même. Le creuset ou foyer est d'abord fouillé, puis, une carcasse en bois, inclinée en forme de tronc de pyramide est élevée tout autour avec des bambous de huit à dix mètres de hauteur bien assemblés les uns contre les autres.

L'intérieur de la carcasse est remplie de terre glaise que l'on entasse par petites couches battues et l'on creuse ensuite cette masse de terre en commençant par le haut. L'excavation terminée suivant la figure ci-contre, l'intérieur du four est revêtu de terre glaise mélangée avec du sel, addition qui rend la terre réfractaire, prétend-on dans le pays. La partie supérieure du fourneau est garnie de briques.

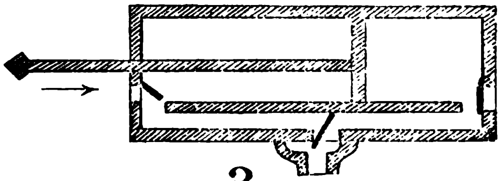
Un appareil de ce genre qui a une capacité de neuf mètres cubes coûte environ 100 taëls ou 350 francs et marche généralement de 25 à 30 jours sans interruption. Il lui faut ensuite de sérieuses réparations qui nécessitent l'extinction des feux.



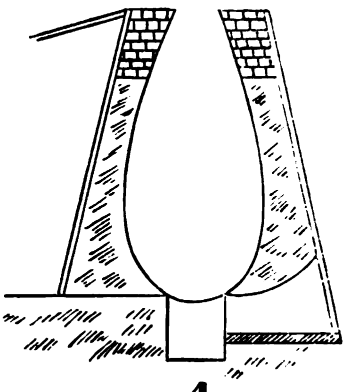
1



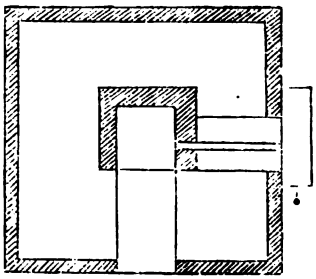
2



3



4



5

1.—FOUR CHINOIS À PUDDLER, ENSEMBLE

2.—FOUR CHINOIS À PUDDLER, COUPE

3.—SOUFFLET CHINOIS

4.—HAUT-FOURNEAU CHINOIS, COUPE VERTICALE

5.—HAUT-FOURNEAU CHINOIS, COUPE HORIZONTALE

Quant aux fours à puddler, ils sont construits par des maîtres-ouvriers qui reçoivent une somme fixe par picul de fer puddlé. Etablis d'après les croquis ci-contre, ces fours ont une capacité d'environ cent cinquante kilogs par charge et peuvent recevoir une dizaine de charges chaque jour.

15 février

Les variations de température sont très brusques dans cette région. Hier il faisait un temps superbe et chaud. Voici qu'aujourd'hui la grêle tombe avec fracas, cédant la place à de la neige fondue puis à des torrents d'eau qui menacent nos toitures.

Heureusement, ces maisons chinoises sont bien établies. Les pannes faites avec les excellentes terres calcaires du pays sont soigneusement assemblées avec du ciment de toute première qualité.

Le faîte du toit est garni non d'une panne recourbée comme chez nous mais d'une série de petites pannes carrées, posées de champ.

Nos fenêtres cependant, battues par la grêle et les rafales souffrent grand dommage, malgré les auvents protecteurs, et force nous est de faire passer le vitrier sous la forme d'un coolie qui déploie quelques mètres de papier frais et blanc.

16 février

Les magasins de la ville sont toujours fermés. Hier soir, devant chaque maison, l'on avait allumé des lanternes et des bâtonnets d'encens en mémoire des défunts. Tous ceux qui pleuraient un des leurs décédé dans l'année s'étaient entouré la tête d'un turban blanc. Les lumières brillaient aux autels domestiques.

Promenade à la jolie pagode dont la façade domine la rivière à l'entrée du rapide de Tsinki. (Voir la couverture du volume). Ce temple est une fondation de l'usine. Les directeurs l'ont édifié pour appeler les bénédictions des génies sur leur œuvre. Les génies sont restés sourds.

A l'intérieur, un jeune bonze nous fait les honneurs de la pagode très propre mais ne renfermant rien de bien curieux. C'est encore fête aujourd'hui. Aussi le brave garcon tient-il, après nous avoir offert le thé de l'hospitalité, à tirer moult pétards en notre honneur et pour son esbaudissement beaucoup plus encore que pour le nôtre. Ces Chinois sont de grands enfants, amis du bruit.

Les coolies commencent seulement à se montrer sur les routes. Depuis six jours toute circulation commerciale était arrêtée. Durant de longs mois, les Célestes

économisent pour les fêtes. A défaut d'économies, ils vendent ou mettent en gage dans les monts de piété ce qu'ils peuvent avoir de précieux ou même leur mobilier non indispensable. Il leur faut de l'argent.

Les fêtes dureront tant que la caisse ne sera pas vidée. L'on fera ripaille en famille, avec les amis et l'on se livrera aux douceurs du far niente. Le jeu n'y perdra rien car partout l'on ne voit que Chinois cartes en mains, ou les yeux fixés sur les dés ou encore brouillant les dominos bariolés.

Les malheureux coolies voient les premiers le diable au fond de leur escarcelle, aussi est-ce pour eux tout d'abord que la vie reprend son cours régulier

17 février

Ascension de la montagne aux flancs de laquelle est accrochée la cité de Tsinki.

Les deux pagodes dont on aperçoit de la rivière les murs carminés sont abandonnées et closes. Au bout d'une heure de marche, nous atteignons le sommet de la colline.

Depuis la rive d'en bas, la muraille crénelée, solide amoncellement de pierres, monte à l'assaut des hauteurs en suivant toutes les sinuosités du terrain. Elle en couronne le faîte, livrant passage, sur l'autre versant, par une très belle poterne, à la voûte impeccable.

Là un merveilleux spectacle fait oublier au voyageur les fatigues de la montée par des sentiers étroits et difficiles.

Une autre vallée s'étend devant ses yeux, riche, cultivée en rizières avec le soleil venant se refléter dans les innombrables nappes des rizières étagées à toutes les hauteurs. Et, partout, des montagnes.

La plus élevée à l'horizon a la forme d'un trapèze. L'on doit, de son sommet, jouir d'une superbe vue sur toute la région de Tsinki.

Le panorama rappelle les contreforts des Alpes piémontaises dans les environs d'Ivrée.

Un sentier nous engage à descendre de ce côté de la montagne pour rentrer dans la ville dont nous contournerons la muraille, passant à travers ces tombes mamelonnées où les travailleurs de la vallée dorment leur dernier sommeil.

Les senteurs résineuses des jeunes sapins lavés par les dernières pluies viennent parfumer l'air qu'il fait bon respirer à pleins poumons.

Une ferme bien tenue, cachée dans les arbres.

Des cris de femme. Elles n'ont sans doute jamais vu de "diables d'occident", les pauvrettes, car, telles des nymphes effarouchées, elles se sauvent à travers les bambous aussi vite que le leur permettent les tristes moignons qui leur servent de pieds. Mais, filles d'Eve, dès qu'elles se croient à l'abri, elles ouvrent aussi grand que possible leurs petits yeux bridés.

Bonsoir, enfants !

18 février

L'on ne goûte jamais mieux la joie de vivre qu'après avoir échappé à un danger sérieux. C'est ce qui m'arrive aujourd'hui.

Parti avec le docteur Scaparone pour faire l'ascension du trapèze aperçu hier à l'horizon, nous avions pris comme guide un soldat de la sous-préfecture.

Route très pittoresque qui montre une fois de plus toute l'énergie du cultivateur chinois allant chercher jusqu'aux plus hauts sommets la moindre parcelle de terre arable. C'est un singulier spectacle que celui de ces rizières dont l'eau stagnante brille au soleil et qui s'élèvent jusqu'à six et sept cents mètres au dessus du niveau de la Yuen.

Plus nous approchons, et plus la silhouette très nette de la montagne rappelle le Tandjibon Prahou de Java, avec sa forme de bateau échoué, la quille en l'air.

Notre guide est harassé. Il nous demande en grâce de le laisser à l'ombre d'un bouquet de bambous et de continuer seuls l'escalade du sommet qui paraît tout près de nous. Triste armée chinoise !

En avant donc, le long du coteau, et à la bonne fortune !

Il n'y a pas en effet de sentier. Le bâton ferré à la main, je grimpe, je grimpe toujours en appuyant sur la gauche pour ne pas aborder la pente de front, m'accrochant aux rares arbustes et aux herbes de la montagne.

Tout à coup, je me sens descendre ; le terrain est mouvant. Horreur ! En regardant derrière moi, j'aperçois le pente très raide, dévalant presque à pic 5 ou 600 mètres plus bas, sans paliers.

A force d'appuyer sur la gauche, j'ai quitté la bonne direction tout en perdant les traces du docteur que j'entends là haut. Le terrain se compose de débris de calcaire très friable glissant les uns sur les autres. Le feu a brûlé les herbes. Rien pour me retenir. Et je sens le mouvement de glissement qui se dessine sous mon poids, menaçant de m'entraîner dans l'abîme. Le docteur me crie

d'avancer vers la droite; mais je ne puis bouger. Il lui est impossible, me dit-il, de venir vers moi. Je suis à huit ou dix mètres de la cime.

Par bonheur, mon alpinstock, enfoncé avec toute l'énergie que donne le sentiment du danger, rencontre une terre plus solide. Je le maintiens vertical en m'appuyant des deux pieds sur le bâton sauveur.

Alors commence un travail de fourmi. Tandis que l'un des pieds restera calé, l'autre ira prendre place un peu plus haut dans une excavation que mes ongles auront creusée ; puis il s'agira de retirer le bâton, et, me collant le corps contre la montagne, d'enfoncer l'alpinstock quelques centimètres au dessus, craignant au moindre mouvement de compromettre tout le travail et de dégringoler sans arrêt possible.

Au bout d'une heure qui paraît un siècle, j'arrive à deux mètres du sommet. Là, une roche s'avance en surplomb. Sera-t-il dit que je devrai renoncer à me tirer d'embarras ? Les forces commencent à me manquer. Jambes et bras s'engourdissent. L'énergie cependant reste entière. Hop ! Un coup de fouet à la bête ! Comment suis-je arrivé dans les bras du docteur ? Je ne saurais le dire et pour rien au monde, je ne voudrais en tenter de nouveau l'expérience.

Mais combien curieuse est la sensation de vouloir et de ne pouvoir, de commander à ses membres, d'agir et d'entendre en quelque sorte ceux-ci répondre qu'ils ne peuvent obéir !

Un instant de repos dans ces vertes campagnes, n'est pas superflu pour faire rentrer l'organisme dans le calme. Le magique spectacle qui se déroule sous nos yeux réconforterait un mourant. Les sommets de toute forme et de toute hauteur semblent s'être donné rendze-vous autour de notre bizarre montagne. Dans le fond, les cimes couvertes de neige étincellent aux rayons du soleil et, dans les vallées, les torrents bondissent, blancs d'écumes.

Pendant ce temps, notre guide, nonchalamment étendu sous les bambous, dort du sommeil du juste.

19 février

Enfin le sous-préfet sort des fêtes du nouvel an pour venir à l'usine lever les scellés et assister à l'inventaire du matériel pendant toute une longue journée. Ce que je retiens, c'est l'existence de cette coutume des scellés, qui, me dit S. E. Tcheng Ming-yuen, remonte chez les Chinois à une très haute antiquité. Une large bande de papier sur laquelle le mandarin trace lui-même des caractères et inscrit la date qu'il cachète de son sceau. La bande est collée en sa présence, sur chacun

des battants de la porte dont il s'agit de faire respecter la clôture. Les inventaires chinois sont très soigneusement dressés sur des liasses de papier de riz.

Ce matériel de l'usine est de premier ordre. Rien n'a été oublié dans la commande. Quel dommage de voir de si puissants instruments de travail inutilisés jusqu'ici ! Heureusement ils vont trouver bientôt leur emploi fécond !

20 février

Nous avons hâte de partir aux mines de mercure situées à deux jours de chaise de Tsinki.

Aussi, notre vieux sous-préfet termine-t-il aujourd'hui la reconnaissance du matériel et régularise-t-il les documents qui consacrent au nom du gouvernement chinois la remise officielle de l'usine et de ses dépendances à la Société française d'explorations minières.

C'est une date que celle-ci, car semblable remise est certainement la première qui trouve place dans l'histoire de la Chine.

CHAPITRE DIX SEPTIÈME

LE KOUEI - TCHEOU — LES MINES DE MERCURE

LA BARRIÈRE D'ENFER À YU PING—LA FÊTE DES LANTERNES—OUEN - SHAN - TCHANG—UN PRÉTENDU REPAIRE DE BANDITS—LES MINEURS—LE MINERAI —LE BOUDDHA VIVANT—LES CHAPELLES DE M^R & MME BOUDDHA—COQ ET GUIGNOL—LES FLÈCHES, IL N'YA QUE ÇA!—EXHORTATIONS À L'ARMÉE— ADIEU, DOCTEUR !

21 février

Départ au point du jour. Notre cortège de soldats à casaque rouge et de coolies porteurs de bagage, en tout plus de soixante Célestes, s'allonge sur la route de Tsinki à la province du Hounan par Ta-yu-tan.

Véritable montagne russe que cette route dont la largeur varie de un à deux mètres, pavée de pierres ou de dalles de toute forme et de toute nature, qui monte, descend pour remonter et redescendre encore. Pas de voitures; pas même de brouettes; des piétous, quelques cavaliers et, par ci par là, une chaise dont la rencontre avec les nôtres exige des prodiges d'adresse de la part des coolies-porteurs.

Quatre hommes à chacune de nos chaises. Il a plu toute la nuit. La route est boueuse, glissante. Parfois, dans un tournant, la chaise est suspendue au dessus d'un ravin. Le moindre faux pas d'un porteur et mes mémoires prendraient fin. Semblable voyage est à conseiller aux amateurs d'émotions mais non aux cœurs sensibles. Dans les longues montées en effet, lorsqu'un escalier à larges dalles escalade les pentes, les porteurs, au commandement de "ton go lea," impriment à la chaise un balancement très accentué et auquel on ne s'habitue qu'au bout de quelques heures. Ils soulagent ainsi leurs épaules, paraît-il, mais soulageraient aussi facilement l'estomac de leur clients.

L'allure de marche est rapide et régulière. Malgré les pentes souvent très raides nos hommes soutiennent toute la journée leurs quatre kilomètres à l'heure et, comme nos troupes, font la halte horaire. Tous les quatre kilomètres en effet, ils, trouvent un groupe de maisons et des auberges où pour quatre sapèques, (moins d'un centime) ils ingurgitent un bol de riz et cueillent avec leurs baguettes des choux nageant dans une eau grasse et bouillante.

L'après-midi, nous traversons *Yu-ping*, la sous-préfecture frôlée lors de notre voyage en rivière. Mais ici comme à Tsinki, la vieille et vaste enceinte crénelée n'abrite que de rares maisons. Presque tout le terrain cloturé est en rizières. De gros buffles, enfoncés jusqu'aux genoux dans la boue des cultures, nous regardent d'un œil étonné.

Une très jolie porte en bois découpé élève ses deux étages au milieu de la ville. Tout près, la pagode de *Mien-kien-kouang*, littéralement "le vestibule du séjour des morts", quelque chose comme la Barrière d'Enfer.

A l'intérieur de la pagode, dans des chapelles latérales assez vastes, des personnages en bois sculpté représentent différentes scènes du jugement des âmes.

Dix juges ou *Yuen-wang* doivent interroger tour à tour l'âme des défunts, suivant les traditions chinoises. Ils sont assistés de satellites, de bourreaux et de deux auxiliaires à tête de bœuf et de cheval sur un corps d'homme. Les *Yuen-wang* ont devant eux les accessoires des juges chinois : pinceau, écritoire, boîte renfermant les mandats de justice et les sentences inscrites d'avance sur des planchettes de bois.

En dehors des murs d'enceinte, à la sortie comme à l'entrée de la ville, toute une série de beaux arcs de triomphe en pierre, ornés de sculptures et d'inscriptions en relief, élevés à la mémoire de veuves inconsolables. Elles sont bien une vingtaine, arquées en dur. Parfait ! mais peu flatteur pour l'immense majorité de l'honorable corporation des veuves de Yu-ping.

Et nos porteurs, marchant toujours de la même allure régulière, s'arrêtent au village de *Yen-yu-poo*, après un parcours de plus de quarante kilomètres effectué sans fatigue apparente. Ces hommes sont admirables d'endurance. Ils reçoivent à peine 250 sapèques (0.60^{cmes}) par jour du chef-porteur qui les embauche et ils se nourrissent à leurs frais.

Ici l'auberge est pleine. Impossible d'y trouver place. Un notable nous donne l'hospitalité dans ses greniers à grain. Au milieu de la cuisine où le fidèle Toto fait mijoter le dîner, un cadavre repose dans un énorme cercueil. Pouah !

Les chaises, les bagages s'alignent dans la cour intérieure. Les boys déballent nos couchettes, dressent la table sous un hangar. C'est l'arrivée au cantonnement pendant les grandes manœuvres.

Nous sommes toujours dans la période des réjouissances du nouvel an et c'est plus spécialement aujourd'hui *la fête des lanternes.*

Pendant que j'écris ces lignes, à la clarté d'une mauvaise chandelle chinoise, sur une table branlante, un vacarme étourdissant régne dans le village. Par les fissures de mes fenêtres, j'aperçois défiler tout un cortège de porteurs de lanternes en papier, de formes bizarres. Des animaux fantastiques, dragons, serpents, chimères, brillent dans la nuit. C'est une vision de l'apocalypse. Il n'est pas jusqu'aux sonneries des longues "tubas" chinoises qui ne fassent songer aux trompettes du jugement dernier.

Et les roulements des tamtams, et les battements des gongs de se succéder sans trève ni merci. Voilà plus d'une heure que cela dure. C'est fête, mais non pour tout le monde. J'en appelle à mes compagnons de route!

22 février

Quelle nuit, grand Dieu! Toutes les demi-heures, les veilleurs tenaient à nous prouver leur vigilance par une débauche de coups de gong. Et allez donc! Pan, ra ta pan, pan, pan!!

Aussi le saut du lit ne nous coûte-t-il guère. Et en route! Cette fois, le temps est radieux. Les oiseaux gazouillent, le soleil pointe à l'horizon. Comme il fait bon marcher, escalader les pentes et laisser derrière soi la cage et ses porteurs!

Je pars seul avec un homme du pays connaissant la route et vais faire préparer le déjeuner de midi. Sur les chemins, à travers les villages, curiosité intense, mais nul cri discordant.

Après *Ta-yu-tan* un bac fait traverser la rivière Yuen en face d'une jolie grotte dont une source éveille les échos. Puis, les ascensions recommencent. De la rivière à la petite ville que nous voulons atteindre, la route s'élève de 500 mètres et le parcours est de trente kilomètres environ. Mais aussi, quels merveilleux points de vue dans cette région volcanique qui rappelle le plateau central d'Auvergne.

Avec la nuit, notre cortège arrive à *Ouen-shan-tchang*, point terminus de notre excursion. Le mandarin militaire attend hors de l'enceinte avec ses soldats, enseignes déployées; une salve de mousqueterie nous salue au passage. Puis, c'est le mandarin civil, en grande tenue, qui nous introduit dans la cité entourée de murailles et nous fait les honneurs de son yamen où nous allons passer quelques jours.

Et en avant la musique! C'est encore la fête des lanternes. Ils ont le tympan solide, les sujets du Fils du Ciel!

23 février

Ouen-shan-tchang, ville redoutable, si nous en croyons les rapports des rares Européens qui l'ont visitée.

C'est ici que les détrousseurs de grands chemins, que les révolutionnaires dangereux viennent chercher asile dans les cavernes et les galeries des mines de mercure.

Aussi la localité est-elle entourée depuis quelques années d'une muraille de pierre et le mandarin Tchong qui nous saluait hier n'est-il rien moins que général de l'armée chinoise.

Et cependant nous nous sommes, durant toute la journée, promenés à travers les ravins, les sentiers impossibles de la montagne; nous avons visité les galeries souterraines sans la moindre des manifestations hostiles que pouvait faire craindre la surexcitation des esprits pendant la période des fêtes.

Merveilleux pays, population digne de pitié! C'est Ta-tong (la grande galerie) que nous allons visiter d'abord, tout près de l'enceinte du village, par un sentier de chèvre qui, à un certain endroit, descend à pic dans une crevasse de rocher juste assez large pour livrer passage à un homme.

Et, devant nous, séparée du précipice par une terrasse de quelques mètres à peine, s'ouvre, béante, la large grotte enfumée qui semble se perdre dans les profondeurs de la montagne.

Une foule de miséreux en haillons nous entourent, curieux. Ils ont l'aspect de nos mineurs. La figure noircie par la fumée de la poudre et de la lampe primitive qui les éclaire pendant leur travail, ils sont hâves, décharnés, pieds nus et le corps à peine voilé par des loques innommables.

La grotte est obscure; ses parois latérales et sa voûte, complètement noircies. Un bruit de voix part de l'ombre. Nous avançons. Partout, des ménages sont campés sur les bancs de pierre. Des branchages séparent les familles. Sur le roc, un peu de paille. Une femme accroupie donne le sein à un pauvre innocent pendant que le chien du logis, se lève, féroce, à l'approche de ces étrangers audacieux.

Spectacle digne du crayon d'un Gustave Doré !

Depuis des siècles, Ta-tong est connue et mise en valeur. Chacun a droit d'y travailler en payant au gouvernement une redevance de 600 sapèques (1 fr. 50) par mois et par marteau.

Quatre hommes travaillent avec les mêmes outils et de nombreux enfants sont utilisés comme ramasseurs et déblayeurs. Un marteau, un ciseau, une petite

pointe d'acier ; voilà les seuls instruments du mineur chinois. Et quels instruments ! Avec eux, les ouvriers de Ouen-shan creusent dans le roc en six heures un trou d'un pied chinois de profondeur (environ 0,30 centimètres). Ils y déposent 125 grammes d'une poudre qu'ils fabriquent sur place et dont la force n'est pas à dédaigner puisqu'un des coups de mine tirés devant nous fait sauter 200 catties ou 125 kilogrammes de débris.

Aucune règle dans le travail. Chacun s'installe où il veut. C'est bien la mine aux mineurs. Et la misère que nous constatons suffit à juger le système, étant donné la richesse du minerai.

Ils n'ont pas de capitaux à leur disposition, ces malheureux. Il leur faut donc gagner le pain de chaque jour sans pouvoir perdre dans des travaux, improductifs aujourd'hui, mais fructueux demain, les deux cents sapèques (50 centimes) de bénéfice quotidien qui sont leur modeste idéal.

Au fond des galeries dans lesquelles nous pénétrons en rampant, le précieux minerai nous montre l'étonnante richesse de ses couches. Les larges taches rouge sombre du mercure, les éclatants cristaux de cinabre ressortant à côté des blocs éblouissants de cristal de roche. Ces gisements sont, d'après le savant ouvrage de Schnabel, les plus riches que l'on connaisse dans le monde entier.

L'exploitation dirigée par des ingénieurs européens en sera certainement merveilleuse.

Revenant à la lumière du jour, je remarque nombre d'enfants et d'hommes marqués au milieu du front d'une large tache rouge. C'est le résultat de la ventouse chinoise. Pour calmer les maux de tête fréquents ici à cause des émanations mercurielles, les Célestes brûlent du papier dans une petite tassette et appliquent ce simple appareil sur le front. Le vide se produit. La peau se soulève et forme cloche, laissant une tache rougeâtre qui persiste quelques jours.

24 février

Visite des autres mines : Siao-tong (petite galerie), Ta-shui-tong (galerie de la grande eau), Siao-kao-tong (haute galerie), Lao-shan-kain (Base de la vieille montagne) Kau-la-ngnai (pierre du chien) Kain-tong-nga (galerie du ravin d'en bas) Mao-lao-kao (crâne du cheval), Pio-keng-tong (galerie de la bouche, plate), etc.

Cette fois, le général Tchong nous accompagne, juché comme un singe sur un petit cheval pommelé. Puis vient S. E. Tcheng Ming-yuen, superbe dans sa

chaise recouverte de drap vert, et précédé du parasol rouge insigne du commandement. De nombreux soldats en casaque écarlate escortent les deux mandarins.

Cortège pittoresque, s'il en fût, dans ces sentiers de montagne. Par instants le paysage est admirable de sauvage grandeur. L'étroit ravin, qui sépare les mines en deux groupes bien distincts, plonge entre des murailles de roches de quatre cents pieds d'élévation.

Si nous avions trouvé chez ces mineurs l'accueil féroce que l'on nous avait fait redouter, il ne leur eût certes pas été difficlle de se débarrasser de notre présence. Quelques pierres tombées par mégarde du haut de ces sommets où les silhouettes sombres des ouvriers se profilent sur le ciel gris et nous glissions dans le précipice.

Tout est terminé du coté des mineurs. Les dernières dispositions sont arrêtées ce soir par M. de Marteau. La prise de possession des mines de mercure du Kouei-tcheou par la Société française d'explorations minières est chose faite. Un délégué chinois, mandarin à bouton bleu, restera ici jusqu'à l'arrivée des ingénieurs de France.

25 février

C'était hier le quinzième jour de la première lune, la demi-lune, si j'ose m'exprimer ainsi. Les Chinois passent une grande partie de la journée autour de la table de famille.

Mais, le soir et la nuit, quel vacarme ! Pétards, feux d'artifices, variations sur les cymbales, les gongs et les tamtams, rien ne nous est épargné.

Nous nous engageons dans un chemin impossible. A certains endroits, un simple rebord de la roche permet seul de poser un pied en s'appuyant à la muraille verticale. Le précipice nous guette.

Nous arrivons sans encombre jusqu'au fond du canon à 260 mètres ou 800 pieds du chemin d'en haut. Mais ici, un autre danger nous menace. Les mineurs ont repris leurs travaux et ils déversent dans le ravin le rebut de leurs minerais. Un de nos guides reçoit un éclat de pierre à la figure. Il faut nous garer de la lapidation. Enfin, nous trouvons un chemin plus praticable à l'extrêmitê du canon et nous rentrons à Ouen-shan-tchang trempés jusqu'aux os par ce peu agréable bain de brouillard.

26 février

Que d'eau ! Que d'eau ! Pluie toute la nuit ! Pluie ce matin ! Impossible de s'embarquer en chaise.

Je profite de ce retard forcé pour admirer en détail les beautés du yamen. Admirer, le terme est peut être légèrement excessif car la plus affreuse ferme de nos campagnes paraîtrait un palais à côté de cet assemblage de boîtes infectes qui nous servent de chambres.

Toute la journée, couverts, emmitouflés, obligés de laisser les portes ouvertes pour avoir quelque clarté dans ces réduits qui n'ont pas de fenêtres, nous trouvons longues, longues, les heures qui s'écoulent monotones.

Et la pluie tombait toujours !

Dans la cour du yamen, de chaque côté de l'escalier, des cages d'exécution faites d'énormes pièces de bois réunies en forme de tronc de cône. Au sommet, une ouverture pour recevoir le cou du supplicié ; un peu plus bas, deux trous pour les poignets. C'est là qu'on suspend jusqu'à ce que mort s'ensuive, le criminel dont le corps, retenu seulement par la tête, se balance dans le vide.

Au dessus de l'entrée, une inscription dorée sur laque rouge élève jusqu'au rang des dieux le mandarin "Bouddha vivant de Ouen-shan-tchang." Il est bien laid, le pauvre bonhomme. Son œil unique établit peut-être sa parenté avec Vulcain.

Un second panneau porte les quatre caractères : "Désintéressement, justice, scrupule, intelligence des affaires" qui sont les qualités maîtresses du mandarin de céans. Je m'en rapporte au panneau.

Et, partout, sur les montants des portes, sur les étais, sur les murailles, des inscriptions noires sur papier rouge :

Conseils du magistrat à son peuple : "Pour être habile en affaires, ne parlez pas trop". Qu'en dites-vous, commère, ma mie ?

"Gardez la paix dans votre cœur et ne vous mettez pas en colère."

Souhaits au mandarin: "Puissiez-vous monter en grade !" "Bonne chance à l'occasion de la fermeture du sceau !"

Témoignage de sa puissance : "Avec trois pieds de bambou (longueur de la verge de supplice) les imbéciles deviendront intelligents."

Pas si sot, le bouddha vivant !

A l'entrée du corps de garde, sont collés, flottant au dessus de ceux qui franchissent le seuil du yamen, les cinq rectangles de papier découpé, représentant le caractère "fou" bonne chance. Ils sont des cinq couleurs réglementaires vert jaune, rouge, blanc noir et ont été collés au nouvel an.

Les mineurs viennent nous présenter des échantillons de mercure, de cinabre et de cristal de roche dont quelques uns sont fort curieux. On a repris aujourd'hui le travail dans les mines.

Malgré tous nos efforts il est difficile d'empêcher le *squeeze* des soldats de garde. Peuvent seulement pénétrer dans le yamen, ceux qui promettent aux satellites une partie de leur profit.

Du haut en bas de l'échelle, le même système est mis en pratique. Tel jardinier d'un gouverneur de province ayant l'oreille de son maître demandait 500 taëls soit plus de 1,700 francs pour appuyer une demande. Le pourboire ayant été refusé, le gouverneur repoussa la supplique. Les mandarins paient peu ou point leur personnel qui vit aux dépens de la foule des solliciteurs.

Et souvent, en réalité, le mandarin subit l'influence de ses domestiques dans l'intimité desquels il vit, qui assistent à toutes ses audiences et écoutent toutes les conversations, y prenant même part, ainsi que je l'ai vu maintes fois.

Les membres du Tsong-li yamen donnent eux-mêmes audience en présence de leurs serviteurs qui ouvrent tout grand les oreilles dont les a pourvus la nature.

C'est inouï et cependant exact.

27 février

Toute la nuit l'orage gronde. Les cataractes du ciel déversent sur le pauvre village d'Ouen-shan-tchang de formidables torrents. Une petite cascade a choisi mon front comme point de chûte et me fait sauter du lit.

A dix heures du matin, une éclaircie se produit. Ne voulant point prendre racine dans ce marécageux yamen, nous nous décidons malgré tout à tenir la campagne.

Les deux mandarins nous accompagnent bien au delà des murs du village puis nous laissent une escorte d'honneur jusqu'à la prochaine étape. Six grands drapeaux rouges portés devant la chaise de S. E. Tcheng Ming-yuen jettent une note pittoresque dans notre long cortège.

C'est jour de marché à Ouen-shan que nous quittons.

La foule des paysans et des coolies circule sur la route glissante, portant aux deux extrêmités de leur bambou les produits qu'ils vont vendre au village. C'est d'ordinaire un picul (62 kgs.), divisé en deux paniers, que les Célestes portent ainsi en trottinant à des distances énormes. L'étroit chemin que nous suivons côtoie souvent la rizière. Les malheureux paysans descendent dans la boue pour laisser passer nos chaises.

De même que dans notre pays de France, d'innombrables chapelles sont élevées le long des routes chinoises. Ici, les petits édicules de pierre ressemblent à des niches à chien. Ils abritent la statue du Bouddha du sol ou plutôt les statues de M. et Mme Bouddha, car, à la droite du vieillard à longue barbe qui symbolise le dieu, se tient son épouse, jeune et gente dame à laquelle ainsi qu'à son auguste maître, les cultivateurs ne manquent pas d'allumer chaque jour des bâtonnets d'encens.

Le chef-porteur envoie au devant du convoi un homme qui jette sur les pentes glissantes des feuilles et même des branches entières arrachées aux jeunes pins assez nombreux ici.

L'étape ne sera que de 40 *li*.

Au village de *Tien-sien-ping*, l'auberge est propre et relativement confortable; la population peu gênante. Quelques enfants, avec la curiosité naturelle à leur âge restent seuls à nous contempler. Deux énormes lanternes font briller en rouge le caractère "Sing". C'est le nom de l'aubergiste.

Les plus jeunes enfants, partout dans ce pays de Chine, portent autour du front un serre-tête garni d'une couronne de petits bouddhas en cuivre repoussé. Les ornements qui brillent sur l'un de nos jeunes visiteurs sont d'un remarquable travail.

28 février

Rencontré trois bossus dans le même village. Quelle triple chance va fondre sur nous !

Mais voici qu'un enterrement détruit le charme. En tête, un bonze avec une baguette entourée de flots de serpentins en papier blanc. Un second bonze qui de temps à autre frappe un énorme gong aux sons profonds et graves—puis, un parent porteur de la banderolle sur laquelle sont inscrits les noms et les titres du défunt—enfin, le fils de celui-ci tout de blanc vêtu et s'appuyant sur le bâton de pleurs, précède le lourd cercueil, véritable monument que portent seize coolies. Sur la bière recouverte d'un drap rouge, est attaché par les pattes un beau coq bien vivant dans lequel s'est réfugiée l'âme du Céleste.

Le pauvre coq bat des ailes et ne paraît pas se rendre compte de l'honneur qui lui est dévolu. La cérémonie faite, on lui rendra la liberté de ses mouvements et il coulera désormais des jours heureux, bien nourri, choyé, dorloté par tous les membres de la famille.

KOUEI-TCHEOU



UN PONT COUVERT

Après le passage de la rivière Yuen, nous retraversons le village de *Ta-yu tan* où un très beau Guignol réunit la foule.

Comme tous les peuples se retrouvent enfants !

Le Guignol des Champs-Elysées, de Naples, je l'ai rencontré à Java, et le voici au centre de la Chine. Les costumes changent, mais c'est toujours un Polichinelle rossant un commissaire à la grande joie des spectateurs.

Il faut s'arrêter à *Yu-ping*, après une étape de 70 *li* par les chemins glissants. (30 *li* jusqu'à la rivière et 40 depuis le passage d'icelle).

1er mars

Bravo, soleil ! ce matin les brouillards s'envolent en lambeaux de mousseline et le bleu du ciel apparaît. Aussi, précédant le cortège, partons-nous allègrement avec Dubernard pour franchir à pied les cinquante *li* qui séparent Yu-ping de Tsinki.

Pauvre armée chinoise ! Quatre soldats nous avaient suivis, mais nous prenions un malin plaisir à filer au pas des petits chasseurs ; au bout d'un moment, un premier guerrier reste en arrière, puis un second, un troisième et, deux heures après le départ, nous avions semé sur la route mandarine les quatre porteurs de glaive et de parapluie.

Dans les villages, on nous regarde déjà moins curieusement qu'à l'aller. Les gamins crient bien encore à notre approche "Hiang ! Hiang !" Les étrangers ! les étrangers ! mais l'ahurissement ne se manifeste plus comme jadis.

A Tsinki, un déjeuner nous attend, meilleur que les meilleurs de Cubat pour nos estomacs avides et quelque peu fatigués du corned beef, du riz et du thé.

2 mars

Acheté deux jeunes chevreuils pour 200 et 300 sapèques.

Curieuses bêtes ! Les pattes de devant sont de moitié plus courtes que celles de derrière; la tête, les oreilles, les yeux sont ceux du kanguroo, mais le pelage, la petite queue, l'attitude sont bien du chevreuil.

L'une des deux jolies bêtes, fort abimée par les sauvages chasseurs qui lui avaient stupidement lié les pattes à les briser, passe de vie à trépas dans le courant de la soirée.

3 mars

Aujourd'hui, parvient aux autorités locales un décret du 29e jour de la 11e lune (10 janvier 1899) qui est tout un poème.

Le vice-roi de Nankin, Lieou Koen-i, avait exposé dans un mémoire à l'Empereur que les sciences militaires telles que la tactique, la fortification, etc... exigeaient une certaine culture intellectuelle Il proposait en conséquence de faire un choix entre les gradués militaires que l'on enverrait aux écoles afin de leur donner une teinte de littérature et de développer leur intelligence.

Mais l'Impératrice-douairière ne l'entendait pas de cette oreille. "La "bravoure, dit-elle, est ce qu'on attend des gradués militaires. Quel besoin y a-t-il, "qu'ils soient tous des génies et des talents accomplis ?"

C'est bon pour les pékins, ça, scrongnieugneu !

" Dans un supplément à son mémoire, le vice-roi Lieou Nous demande de " faire cesser dans les corps d'armée provinciaux les exercices du tir à l'arc à pied " et à cheval ainsi que ceux du bouclier et de les remplacer par des exercices " d'armes à feu "

Que est-ce qui m'a f...abriqué un pompier comme cela ?

" Il n'est pas encore à propos de supprimer entièrement l'ancienne tactique " militaire avec les anciennes armes dans les corps d'armée des provinces, c'est " pourquoi Nous ordonnons qu'on ne délibère pas sur la demande susdite. "

Les flêches, il n'y a que ça !

Ce n'est pas la vieille douairière qu'on accusera de jeter éperdûment la Chine dans la voie des réformes. Périsse plutôt le pays !

4 mars

Et pendant que les canards s'ébrouent dans les rizières ou se lissent les plumes sous la pluie, je m'amuse à parcourir les édits de cette vieille extravagante et féroce qui a enlevé les destinées de la Chine aux mains jeunes mais déjà habiles de Kouang-Sü.

C'est en effet, un amusement, que de lire semblables billevesées.

Nous avons vu hier le décret ultra-conservateur relatif à l'armée, signé le 10 janvier 1899. Ce décret paraîtra encore plus insensé après l'examen de deux autres documents sortis du même pinceau sur les troupes chinoises.

Eheu ! Eheu ! Pauvres nous ! s'écrie la vieille Hsu-tsi en se lamentant avec autant de sérieux que le vénérable Jérémie de pluvieuse mémoire :

"Dans l'intérieur de notre palais, nous cherchons toujours avec anxiété "les moyens de bien gouverner l'Empire et, pas un jour ne se passe que Notre at- "tention ne se porte sur les moyens de le rendre puissant. Mais, hélas ! les "officiers, tant de la cour que des provinces, craigneut pour la plupart leur peine

"et ne veulent pas stimuler leur ardeur pour Nous venir en aide. Sur qui donc "Nous appuierons-Nous pour subvenir aux difficultés actuelles et relever les "affaires de l'Etat ?.....A l'avenir, tous les grands mandarins de la cour et des "provinces, Nous adresseront des mémoires véridiques sur tout ce qu'ils croiront "être utile tant à l'empire en général qu'aux individus en particulier."

Et cette fameuse armée chinoise dont "la formation est à présent le point le "plus important du gouvernement" comment l'Impératrice l'apprécie-t-elle?

Ecoutons son auguste parole :

"Les divers officiers de l'armée, dans toutes leurs relations soit avec leurs "supérieurs, soit entre eux n'ont que la flatterie et l'ambition pour mobiles de "leurs jugements et de leurs conversations, mais, pour ce qui se rapporte effective-"ment aux affaires militaires, *ils n'en ont pas la moindre notion* (sic). De là "viennent plusieurs abus, comme de n'avoir pas au complet le nombre fixé de "soldats et de *s'approprier la solde des absents.*" Eh! ils vont bien, messieurs les officiers! " Les choses étant arrivées à cet état, comment peut-on espérer "que l'armée aille chaque jour de mieux en mieux ?"

M. de la Palisse n'aurait pas parlé autrement.

Et le remède? Oyez, bonnes gens : "Que les chefs de camp excitent en "eux-mêmes leurs bonnes qualités naturelles(!) et fassent des efforts sérieux pour "extirper les divers abus de flatterie et d'ambition énumérés plus haut. Que tous "élèvent leurs pensées vers les mérites et les dignités militaires et s'efforcent d'y "atteindre!"

Autant ferait d'effet un papier Rigollot bien frais sur la canne d'un goutteux.

Et la vieille douairière renvoie à ses canards le vice-roi Lieou qui, ayant la naïveté de prendre au pied de la lettre les demandes de conseils et de mémoires, invite le gouvernement à choisir comme officiers autre chose que des tireurs d'arc et des porteurs de boucliers.

Il ne connait pas encore la Chine, ce brave homme, tout vice-roi qu'il est!

Dimanche 5 mars

En face de l'usine, est une assez vaste maison proprette et bien tenue que j'avais prise d'abord pour une pagode.

Un brave homme, stationne souvent sur le seuil de la large porte. Ces jours derniers, j'eus l'occasion de guérir l'œil d'un de ses enfants avec un peu d'eau boriquée.

Aujourd'hui il m'invite à entrer dans sa demeure. Deux de ses amis s'y trouvent. Il me faut faire étalage de tout ce que je sais de chinois et le bagage est mince. Mais le dictionnaire aidant, nous finissons par nous comprendre.

C'est l'heure du "five o'clock tea." Pendant que je bavarde péniblement, on sert le liquide parfumé et la table se couvre de pyramides de friandises : pâtes ressemblant à nos gâteaux de savoie, sucrées et très agréables au goût ; nougat d'arachides ; graines de pastéque ; petits cubes de nougat feuilleté aux pistaches vertes.

Suivant l'usage et avec l'exquise urbanité de la race, le brave homme me sert à profusion, m'invite à boire et m'offre même sa pipe de métal.

Il est très fier de ses deux fils qu'il appelle pour les présenter et qui, très proprement vêtus, viennent gentiment faire leurs tchin-tchin.

6 mars

Première dislocation. Le docteur et son malade le compradore Tsu, à peu près rétabli (1), rentrent à Shanghaï avec Dubernard.

Un petit bijou de "house boat", tout neuf, luisant, avec des vitres sur lesquelles des animaux fantastiques s'ébattent en vives couleurs.

Lâchez tout ! Et, léger, le bateau descend comme une flèche, entraîné par le premier rapide qui mugit sous les murailles mêmes de la ville.

---

(1) Le pauvre homme passait de vie à trépas quelques semaines plus tard.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

A TRAVERS LE KOUEI-TCHÉOU

DÉPART EN CHAISE—LE CORTÈGE—TCHIN-YUEN-FOU—UNE ESCORTE OBLIGATOIRE—L'ESCALIER DES GÉANTS—HORRIBLE TROPHÉE—LES AUBERGES MANDARINES—LA CASCADE QUI VOLE—PONT SUSPENDU—OÙ FUT ASSASINÉ LE RÉVÉREND FLEMING—ADMIRABLES SITES—LE VILLAGE À TABAC—NUIT HORRIBLE—L'ANGELUS

7 mars

Nous partons demain pour Kouy-yang, M. de Marteau, l'auteur de ces lignes et le beau Tsang.

S. E. Tcheng Ming-yuen nous a devancés. Il fera préparer nos logements dans la capitale du Kouei-tcheou.

L'absence peut se prolonger un mois ; aussi n'est-ce pas trop de toute le journée pour faire les préparatifs du voyage.

8 mars

Dès que le coq commence à chanter, un vacarme infernal réveille toute la maison. Nos quarante porteurs sont dans la grande cour intérieure et comme rien ne peut s'organiser entre Chinois sans d'interminables discours, la répartition des porteurs, dans la pénombre, ne saurait échapper à cette règle.

C'est qu'il nous faut partir tôt matin. L'étape est dure : 90 *li*, plus de 45 kilomètres, par des chemins boueux. Et notre caravane doit la franchir, car avant *Tchin-yuen-fou*, la première préfecture du Kouei-tcheou en remontant la rivière, il nous est impossible de trouver un gîte passable.

Le long cortège traverse la Yuen en bac puis s'étend dans l'unique rue de la cité chinoise de Tsinki. En tête, deux soldats pris à Chanté, superbes dans leur casaque rouge avec un disque blanc au milieu du dos et leur pantalon d'étamine à larges parements de velours noir. Puis, nos trois chaises—celles de Toto et du cuisinier, si tant est qu'on puisse décerner ce titre au paresseux gâte-sauce qui a la délicate mission de satisfaire nos estomacs—nos couchettes enveloppées dans

des sacs imperméables—les caisses de provisions—les présents destinés aux grands mandarins—le trésor(!), car dans ce satané pays il faut se munir de ligatures de sapèques et de lourds sycee poinçonnés par des maisons chinoises connues.

La route côtoie la rivière, s'élevant parfois très haut sur des berges à pic et l'on frémit en pensant au péril que ferait courir le moindre faux pas des porteurs. Jolis points de vue, surtout du village de Ky-ming-kouang situé à huit *li* de Tsinki et d'où le regard s'étend sur la pittoresque vallée de la Yuen. Nous redescendons de ce côté pour retraverser la rivière.

Au déjeuner enlevé en dix minutes, les podomètres indiquent 55 *li* parcourus depuis le matin. Tout va bien, mais le soleil s'est mis de la partie. Il brille, chauffe, grille avec une intensité inouie. Le thermomètre accuse 26° centigrades quand ce matin nous quittions Tsinki par 4 .

Soleil, soleil, il y a de l'excès! Surtout en ce moment qu'il nous faut descendre de chaise pour grimper des côtes trop raides. Nous voici dans des gorges étroites où cette chaleur anormale nous gêne horriblement.

Les cultures de sésame, tout en fleurs d'un jaune éclatant, jettent une note vive et fraîche dans ce paysage un peu sombre comme cadre.

Le jour tombe. Une longue série d'arcs de triomphe anciens, massifs blocs de pierre, décore la route sur plusieurs *li* de longueur. Voilà *Tchin-yuen fou.*

Faubourg propre et riant. Puis une passerelle de bois peu solide nous conduit sur la rive gauche où grouille la ville commerçante. Un de nos hommes a fait préparer les logements dans l'auberge "select" du pays. Les lits de camp recouverts de paille rappellent les salles de discipline du régiment. Mais, en cette saison, la garnison sommeille en ces logis où, l'été, elle pullule.—Chut! Ne la réveillons pas!

Le préfet nous fait saluer. Un ami de Tsang, secrétaire du mandarin militaire et répondant au nom euphonique de Tsang Yu-ting vient passer un moment avec nous. Très intelligent, et se tenant fort bien, il donne tous les renseignements que nous sollicitons de son obligeance.

Tchin-yuen fou est une préfecture de 25,000 âmes environ mais sans grand éclat ni commerce. Jadis l'infortuné Margary y a été quelque peu malmené.

C'est le point d'arrêt des grandes jonques mandarines comme celles que nous avons quittées à Tsinki.

Poil-aux-Pattes est en effet citoyen de Tchin-yuen et tout à l'heure, sur la passerelle, un de nos anciens bateliers, nous a salués, tout joyeux de nous revoir.

Mais il n'est pas prudent, nous dit Tsang Yu-ting de s'aventurer plus loin sans escorte. Nous devons passer à *Tsin-ping*, où a été assassiné au mois de novembre dernier un pasteur protestant, le Rév. Fleming. Le mandarin nous fera donner demain une petite troupe de huit soldats.

Pas moyen de refuser. Va, pour l'escouade! A cinquante sapèques de nourriture par jour soit un franc pour toute la troupe, semblable escorte n'est pas ruineuse. Il est vrai que pour ce que valent les gaillards . . .

9 mars

Sept heures du matin.—Traversé la longue rue de Tchin-yuen. La ville commence à s'éveiller. On nous regarde très curieusement mais sans hostilité et sans bruit.

Quelques magasins s'ouvrent: quincailleries où des marmites de fer, des outils de jardinage paraissent en bonne forme; des marchands de drogues, de riz, de faïences communes et surtout des bazars où les rebuts de toutes les fabriques d'Outre-Rhin viennent s'accumuler. Dans chacun d'eux, quantité de ces pendules allemandes au fronton en forme de trapèze allongé.

Toute la façade d'une maison est artistement décorée de portiques compliqués et d'arabesques fantastiques en papier vert et blanc. Ces couleurs mélangées sont de deuil; vert et rouge, au contraire, expriment la joie.

Il s'agit de l'enterrement d'un riche marchand; tout à l'heure, on brûlera sur sa tombe ces mannequins de bambou recouvert de papier coloré qui représentent à mi-grandeur naturelle le cortège d'un grand personnage avec ses musiciens, son parasol rouge, ses valets, et le maître lui même monté sur son plus beau cheval.

Au sortir de l'enceinte, la route se glisse entre deux hautes chaînes sur lesquelles voltigent, tels des flocons d'ouate, de léger nuages blancs et timides, dernières vapeurs de l'aube attardée dans ses caresses à la terre.

Puis, c'est la montée raide, à pied. Cent vingt mètres d'un seul bloc avec un panorama merveilleux derrière nous. J'ai souvenance d'avoir vu jadis au Châtelet dans le *Tour du monde*, ce chef d'œuvre de Jules Verne, un tableau représentant l'Escalier des Géants.

C'est bien ce même décor, ces hautes marches à large palier. Les poneys chinois grimpent et dévalent par ces rampes. Et là haut, en plein dans le roc, la route s'enfonce depuis des siècles. Travail cyclopéen qui atteste l'ancienne puissance de ce grand empire.

Il n'est pas jusqu'aux sauvages de Jules Verne que je ne me surprenne à à quérir du regard, tout en haut dans les ténèbres de la route.

De toutes part, en effet, nous apercevons au faîte des pics et des mamelons des tours crénelées, bâties lors des invasions de ces farouches Miaotze qui ont encore failli, au début de cet hiver, révolutionner toute la région.

Je me propose de recueillir le long de la route, sur ces intéressantes peuplades, des renseignements que je pourrai coordonner à leur aise lors de mon séjour à Kouy-yang.

Un étroit défilé garni d'une belle poterne et d'une muraille à créneaux. Depuis le matin nous avons escaladé des pentes, et, tout à coup, le panorama change. Plus de ces cultures fécondes apportant la richesse ou l'aisance; ici, l'aridité du sol, les sommets âpres et sauvages, couverts de brousse, avec, çà et là, quelques pins rares et rabougris.

L'un d'eux, isolé, sinistre, tout près de la route, avec un seul bouquet de feuilles conservé à son sommet, nous fait ouvrir de grands yeux. Attachées au tronc de cet arbre, trois planchettes de bois, hideusement souillées, retiennent des lambeaux de chair. A l'extrêmité d'une tresse de cheveux noirs se balance un crâne. Deux autres têtes gisent dans l'herbe, rongées par les vautours qui n'ont dédaigné que les cheveux et les os.

Un de nos soldats raconte que trois Chinois ont, il y a peu de mois, assassiné un marchand à cette même place. Après l'exécution des criminels, l'horrible trophée que nous avons devant nous fut exposé sur le lieu du crime.

Nouvel exemple de la déchéance de ce grand empire chinois. Un pont, superbe autant qu'on peut en juger par les ruines de ses arches, reliait la ville de Szeping à l'autre rive de la Yuen. La route mandarine se continue du côté opposé de la rivière et traverse la ville. Piétons, cavaliers, coolies, en chaise, convois de chevaux, bagages, tout doit maintenant passer la rivière en bac. Le courant est d'une violence extrême et les accidents sont, parait-il, fréquents. Personne ne peut dire depuis quelle époque le pont s'est effondré. Les anciens de la ville l'ont toujours connu tel qu'il est aujourd'hui et la végétation qui recouvre les piliers effondrés témoigne de l'antiquité de l'accident. L'on a ouvert une souscription il y a quelques années, mais . . . il faut tant d'argent ! dit le brave homme qui nous donne ces détails.

KOUEI-TCHEOU



LA BROUSSE—UN BLOCKHAUS

Szeping. Vient au devant de nous un colonel chinois qui jadis servit de guide à M. de Marteau. Il conduit notre petit cortège à l'auberge mandarine. Le sous-préfet nous envoie un excellent jambon, des oranges, des pamplemousses, des gâteaux chinois.

Les trois fillettes du colonel accourent nous saluer en se prosternant à deux genoux, front contre terre, avec de frais minois adorablement mutins.

Les bébés chinois sont gentils à croquer.

Pourquoi faut-il qu'ils vieillissent !

10 mars

Orage, déluge toute la nuit et ce matin encore. Impossible de sortir. Il fait avec cela un froid de canard et la neige menace. Quel singulier pays !

Force nous est donc de rester à l'*hin-tay*, l'auberge mandarine, où l'on est du reste très convenablement abrité.

Il faut savoir que sur les grands routes comme celle que nous suivons, les étapes régulières, variant entre 60 et 90 *li*, font arrêter les convois dans des villes d'une réelle importance. A chaque étape, un yamen, *hin-tay*, est réservé aux hauts fonctionnaires en voyage. Notre passeport spécial du Tsong-li yamen, envoyé d'avance au mandarin du lieu par un messager, nous fait ouvrir les portes de l'*hin-tay* dont une escouade de soldats forme la garde d'honneur.

Ces auberges mandarines sont toutes établies sur le même plan. Un corps de garde sous le grand porche, une cour intérieure avec logements pour la valetaille, une énorme porte décorée de féroces génies ou de dragons non moins hideux s'ouvrant sur une longue galerie couverte à l'extrêmité de laquelle les appartements.

Un grand velum rouge est soulevé pour nous laisser pénétrer dans le *ko-ting*, salon de réception, où se trouvent le lit de repos, les tables à thé et les larges fauteuils. Des sentences philosophiques et des poésies garnissent les murailles.

De chaque côté du salon, une ou deux chambres propres et suffisamment meublées. Luxe inoui : des carreaux de vitre et de grandes lampes américaines à pétrole !

Le thé chaud nous attend et les braseros s'allument.

Dans le courant de la journée, le temps a retrouvé sa mine indifférente à défaut du sourire d'avant-hier. Il ne nous servirait à rien de reprendre la marche. Nous ne saurions gagner le gîte d'étape réglementaire.

Promenade dans les rues de Szeping. Une scène de la rue nous ramène au temps des patriarches. Deux coolies discutent avec animation un compte de sapèques très compliqué si nous en jugeons par la longueur de leurs explications. Le public a fait cercle autour d'eux. Les coolies conviennent de s'en rapporter au jugement de ceux qui les entourent. Chacun expose ses arguments que la galerie écoute dans un profond silence. Puis, deux hommes prennent successivement la parole pour donner leur avis et une femme fait un long, long discours qui concilie sans doute les parties car leur compte se règle séance tenante " coram populo ".

N'est-elle pas délicieuse de candeur cette audience de justice qui nous reporte aux premiers âges du monde ?

Mais les femmes, jadis, avaient-elles voix au chapitre ?

11 mars

Des poternes détruites, des arcs de triomphe jetés bas par les Miaotze et que l'on a laissés tels quels. Les énormes pierres sculptées gisent tristement dans les champs. Elles resteront au même endroit pendant des siècles.

Des centaines de blockaus sur les sommets de cette contrée sauvage.

Au milieu de la journée, près de la route, une cascade descend de plus de trente mètres, un peu mince aujourd'hui mais d'un débit énorme dans la saison des eaux, si nous en jugeons par les dépôts et le creusement de la montagne.

Nous descendons de nos chaises pour grimper le large escalier de pierre qui conduit à une merveille : la pagode de *Fei-ying-tong* "grotte de la cascade qui vole."

Comme décor, une colossale grotte de calcaire blanc qui occupe l'arrière-plan d'une terrasse dallée où, les jours de pélerinage, viennent se presser les fidèles. Au centre de cette gigantesque coquille qui surplombe toute la terrasse, un autel en bois sculpté, rouge et or, abrite comme dans un tabernacle une statue sivaïque de la déesse Kouang-yn. L'idole, toute dorée, n'a guère moins de cinq mètres de haut. La figure a la douceur et le calme hiératique des divinités hindoues.

Six bras partent des épaules ; deux d'entre eux s'abaissent vers le sol, deux autres se dressent et les bras du milieu ont les mains jointes. Ces mouvements sont tellement gracieux que l'ensemble n'est nullement grotesque ainsi qu'on serait tenté de le croire.

Mais, prennent naissance sur le dos de Kouang-yn trente autres bras qui se développent régulièrement, quinze de chaque côté de la déesse et ressembleraient

KOUEI-TCHEOU



BLOCKHAUS

aux ailes d'un chérubin, n'étaient les trente mains bizarres dont la paume renferme en son centre un œil entr'ouvert !!

Houang-ping-tcheou (65 *li*). Cette préfecture a été, l'automne dernier, le théâtre d'une lutte entre les Chinois et les Miaotze qui, descendus de leurs montagnes, voulaient établir un marché dans la ville. Les Chinois s'y refusèrent. L'on se battit mais force resta aux fils du Céleste Empire qui étaient incomparablement plus nombreux.

Cependant, la population craignant le massacre commençait à fuir et l'on nous disait même hier à Szeping que cette dernière ville avait été désertée par ses habitants.

12 mars

Il est un proverbe chinois dépeignant le Kouei-tcheou en disant que le long de ses routes :

Pas un seul *li* n'est de même niveau,
Pas une seule fois trois *li* consécutifs ne courent dans la même direction,
Pas une maison ne possède un tael.

C'est tout dire. Pauvreté partout, en effet, dans cette partie accidentée de la province. Plus de ces beaux villages, de ces vastes et confortables habitations, de ces riches cultures que nous admirions dans le Hounan et aux environs de Tsinki.

Comme route, une succession ininterrompue de pentes plus raides les unes que les autres. Pas le moindre palier de niveau. Rien que la rampe et la sinuosité.

Une rivière coupe la route mandarine. Elle a plus de trente mètres de large. Le pont que nous apercevons de loin parait une planchette suspendue haut sur l'abîme et décrivant une courbe accentuée sous la charge du convoi qui passe en ce moment.

Sur chaque rive deux hautes et solides piles en pierre de taille. Une chaîne de fer à épais et larges maillons ovales a été profondément scellée dans l'un des massifs. Portée sur l'autre rive elle y a de même été encastrée puis, ramenée huit ou dix fois d'un pilier à l'autre, elle a formé le tablier du pont. Des planches légères recouvrent la chaîne. Piétons, chevaux, porteurs de chaise franchissent cette passerelle élastique.

C'est à cet endroit même que le 5 novembre 1898 fut assassiné le Révérend Fleming. Habitant le pays depuis de longues années, le pasteur avait pris femme parmi les Miaotze. Les Chinois l'accusaient de favoriser les ennemis de leur race

et, à l'occasion de l'effervescence qui s'était manifestée durant l'hiver entre Miaotze et Chinois, cette haine de l'Européen, protecteur de l'ennemi, avait été excitée par quelques patriotes influents. Plusieurs hommes furent apostés près du pont. Le pasteur arrivant à cheval, reçut un coup de sabre qui lui coupa les doigts. Désarçonné et percé de plusieurs coups de lance, il fut tué avant d'avoir pu se relever. Un Chinois chrétien périt avec lui.

Les meurtiers ou du moins ceux que l'on déclara coupables furent éxécutés, mais, l'on n'a pas encore arrêté les instigateurs du guet-apens.

Une indemnité de 22,000 taëls (77,000 francs environ) doit être payée par le trésor de la province et un mandarin a été destitué pour n'avoir pas su faire régner l'ordre sur les routes de son district. Aussi les préfets et sous-prefets des villes que nous traversons tiennent-ils à nous faire accompagner par des satellites armés d'un parapluie et d'une pipe, ces deux armes de tout soldat chinois.

L'après-midi nous voit traverser un groupe de calcaires blancs. L'un des massifs a la forme d'une gigantesque citadelle. Et de fait, les jumelles nous permettent d'apercevoir à son sommet les ruines d'un ouvrage de défense. Sur l'un des flancs, s'ouvre une vaste grotte en partie inondée et débouchant près d'un petit laç. Les gens du pays racontent qu'aux jours d'invasion leurs familles cherchaient abri dans cette colossale forteresse en y pénétrant par la grotte. Un escalier est creusé dans l'intérieur du massif. Un gardien tient tout prêts des bateaux qui permettaient d'aborder à l'entrée de la caverne dès la première alerte.

Tsing-ping (75 *li*) ; petite sous-préfecture où nous attend une délicieuse auberge mandarine. Avec ses larges fauteuils recouverts d'étoffe Pompadour, ses lits de repos, ses tables à thé admirablement entretenues, elle a un air de petite vieille coquette tout à fait réjouissant.

13 mars

Horreur ! Dans un étroit défilé, un homme est étendu sur le dos, le long de la route. La flaque de sang dans laquelle baigne sa tête montre qu'il y a eu crime. Et le cadavre est là depuis plusieurs jours. La teinte de la face est horrible.

Les soldats, les porteurs, les coolies de notre cortège passent en riant et échangent des plaisanteries. Singulier peuple !

Déjeuner à *Hoang-lo*, petite ville où nous dévalons par une route superbe de pittoresque. Juste à l'entrée de la ville, un très vieux pont reste solide au poste malgré les attaques des eaux et de la nature.

KOUEI-TCHEOU



PASSAGE D'UN PONT

Encore des blockaus dont quelques-uns occupés par des soldats, puis *Ma-tcheng-ping*, notre gîte d'étape.

14 mars

Gorge sauvage avec des blocs de rochers rappelant l'empoignant décor de Roc Amadour.

Dans le fond, une calme et limpide rivière d'émeraude.

La route descend très raide vers un large pont de pierre pour remonter aussitôt en suivant le cours d'eau.

Un bonze a installé sur une table la statue d'un génie et il sollicite les offrandes des voyageurs en battant sur un gong d'une étonnante sonorité.

Quelques mendiants chantent des complaintes sur des modes inconnus mais non sans harmonie. Pas un chant d'oiseau, pas de bruit de torrent ; seules, ces plaintes s'élèvent dans le défilé sauvage. L'impression d'étrange est profonde.

A cinquante mètres au dessus du sol, dans une anfractuosité du rocher, une petite idole peinte en bleu. Elle doit être célèbre dans toute la région car nos porteurs lui envoient un salut en passant devant elle.

Mille soixante mètres de hauteur ! Un col gardé par une muraille crénelée avec poterne. Nous franchissons la chaîne qui divise le régime des eaux.

D'un côté, les ruisseaux, les torrents, les rivières que nous avons traversés se dirigeaient par la Yuen ou d'autres affluents vers le bassin du Yang-tsé moyen; tous les cours d'eaux que nous allons rencontrer ou dont nous apercevons déjà les sinuosités, se dirigent au contraire vers le Sé-tchouan pour se déverser par des rivières comme le Kien-Kiang dans le Yangtsé supérieur.

Quatre heures du soir.—Suis-je éveillé ou les rêves viennent-ils déjà m'assaillir? Non, je suis bien debout pendant une halte, à côté de ma chaise, dans la montagne. Et cependant, c'est le timbre énervant de l'avertisseur électrique de nos gares qui frappe mon oreille. Me voyant intrigué, les soldats me montrent du doigt un oiseau de la grosseur d'un pigeon qui, tout là haut, perché sur un arbre, se livre pendant quelques secondes à ce singulier vacarme pour le recommencer presqu'aussitôt. Il est malheureusement un peu loin pour fournir des renseignements sur son état-civil.

A *Kouei-ting*, sous-préfecture d'étape (70 *li*), nous sommes en plein commerce de tabac. Toutes les maisons de la ville sont des débits de la plante chère à Nicot, beau tabac blond que l'on met en paquets assez semblables à ceux

de notre chocolat. Il y en a des milliers et des milliers rangés symétriquement sur les planches de ces boutiques, qui se suivent et se ressemblent.

L'*hin-tay* est occupé par un fils du trésorier de la province qui se trouve de passage dans la localité. Mais, sur le vû de notre passeport du Tsong-li yamen qui lui a été envoyé à l'avance, le sous-préfet vient d'inviter le jeune mandarin à nous céder la place. Il déménage en ce moment avec une véritable smala de femmes à petits pieds et un assortiment sérieux de drapeaux multicolores. Tout ce monde va loger à l'auberge commune.

Ne pouvant nous opposer à la gracieuse obligeance du magistrat local, nous lui exprimons, ainsi qu'au jeune mandarin, toute notre gratitude par l'envoi des cadeaux d'usage: corned beef, sardines, confitures, chocolat, auxquels les deux fonctionnaires répondent par des jambons excellents, du thé purgatif, des pamplemousses et des gâteaux chinois.

15 mars

Horrible vengeance du mandarin expulsé ! Il nous avait laissé et les rats de l'auberge et les chevaux de son escorte, une quarantaire de bêtes destinées aux soldats ainsi qu' au transport des bagages.

Les chevaux avaient leur écurie près de notre chambre et leurs mangeoires sur notre muraille même. Chaque bête portait un grelot. Aussi me croyais-je endormi sous le beffroi de quelque vieille cité flamande qui, tous les demi-quarts d'heure, jouait une fantaisie sur le Carillonneur de Bruges accommodé au goût du pays.

Puis les chevaux de ruer, de se mordre ; les Chinois de hurler!

Une vraie partie de plaisir, jusqu'au matin !

Encore une gorge à la Salvator Rosa, plus verte de teinte qu'hier et rappelant certains aspects du désert de la Grande Chartreuse, cette merveille de la nature.

Et, comme toujours dans ces endroits pittoresques, une pagode à laquelle on accède par des escaliers taillés dans le roc.

Après avoir de nouveau franchi une rivière sur un long pont couvert qui fléchit sous le poids des années, nous regrimpons à 1,100 mètres pour redescendre dans une vallée plus large et plus riante.

La ville de *Long-ly-hien* s'y étale en nous présentant sa muraille crénelée avec un bastion semi-circulaire et, à l'intérieur, un beau pagodon à étages sur un monticule boisé.

Pendant que nous dînons à l'auberge mandarine, ô stupeur ! la cloche d'une chapelle sonne l'angelus tout près de nous et nous fait tressaillir.

Renseignements pris, Long-ly-hien est en effet évangélisé par un missionnaire français, mais il est parti depuis quelques jours pour le Kouang-si.

Quel dommage ! Voila trois mois que nous n'avons vu figure européenne.

A demain, Kouy-yang !

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

LE PAYS DES VEUVES INCONSOLABLES—LA PAGODE DU BRAVE GÉNÉRAL—OHÉ! LES LOLOTTES!—LES RUES DE KOUY-YANG — L'ÉVÊCHÉ ET LA MISSION —DÎNER DE GALA—LE PROTOCOLE—LES CREVETTES IVRES — LE TUNNEL DES PÈRES—FOU TAI, NIÉ TAI, FAN TAI, TAO TAI—LA FLOTTE BELGE —ÉCOLES CHINOISES—LES OISEAUX-SIFFLETS

16 mars

C'est vraiment un travail colossal que celui entrepris jadis par les créateurs de cette route fantastique dont la largeur atteint parfois quatre et cinq mètres, toute dallée de larges blocs de pierre et qui, sans chercher à tourner les difficultés représentées ici par des montagnes, les escalade à grandes enjambées pour plonger ensuite dans les vallées profondes et attaquer de nouveau, bien en face, l'obstacle qui tente en vain d'arrêter sa marche.

Pleins de poésie, je les trouve, ces vieux ponts moussus. Souvent sans balustrades, avec leur large tablier de pierre, les pleins cintres ou les pures ogives de leurs arches qu'étreignent les ronces et les arbustes sauvages, ils me semblent les vaisseaux en ruine de quelque antique cathédrale envahie par les eaux.

Un col à franchir et voilà Kouy-yang-fou accroupi dans le lointain.

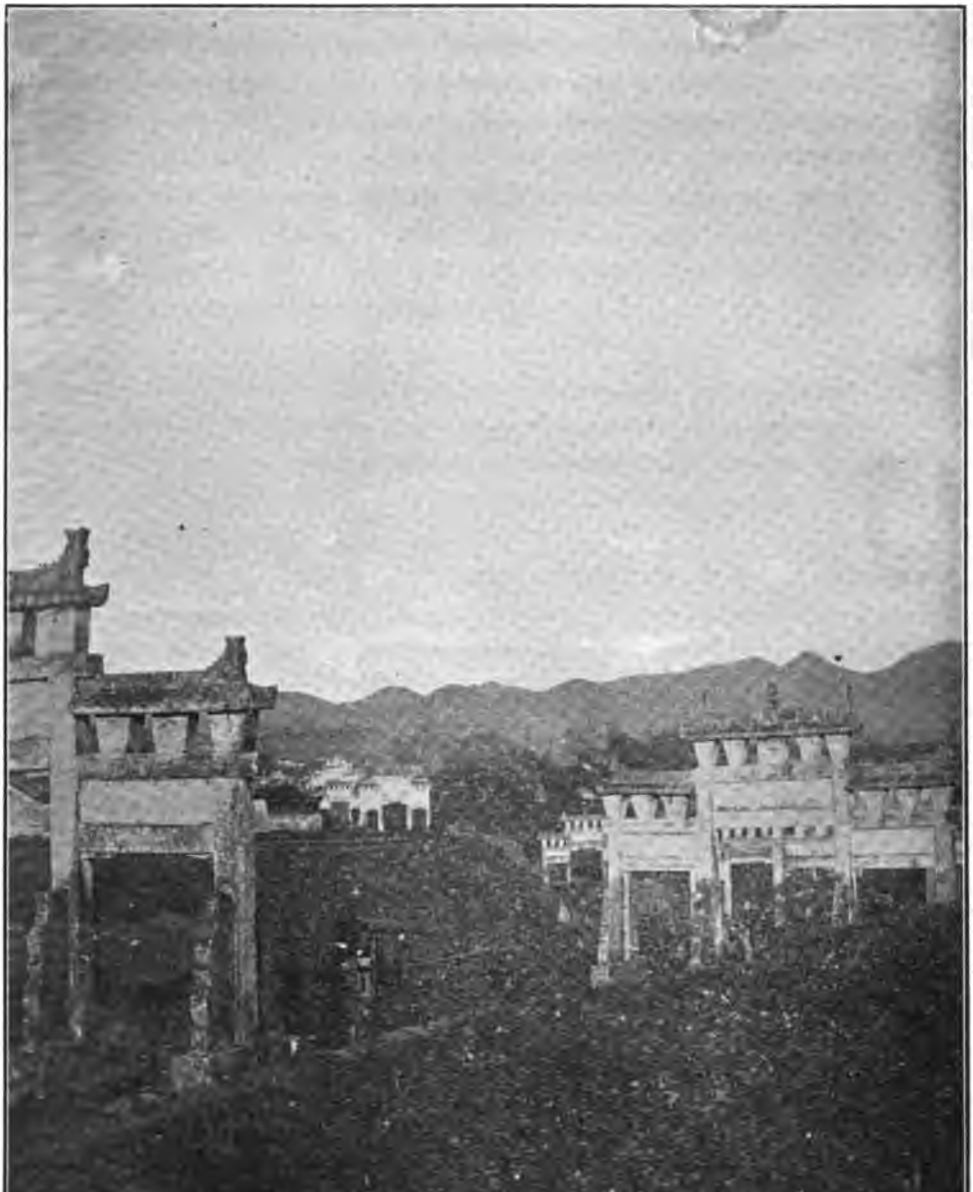
L'immense agglomérat de ses maisons s'étend sur un vaste plateau que notre route domine.

Une colline verdoyante, à mi-chemin. Son chef, ceint d'une solide muraille, supporte une série de pagodes contre lesquelles se blottissent, serrées comme des poussins sous l'aile d'une poule, une multitude d'humbles maisons. Le tout d'un blanc gris, frais, très propre.

Une file innombrable de veuves non consolées et représentées par des arcs de triomphe qui décorent la route. Nous entrons dans la cité.

Le préfet qui nous a fait saluer à quelques *li* de la ville par deux délégués porteurs de sa carte, a réservé, à notre intention, une pagode presque neuve où nous nous installons à merveille.

KOUY-YANG



LA ROUTE MANDARINE—LES ARCS DE TRIOMPHE

C'est plutôt un temple ancestral qu'une pagode. Elevé à la mémoire du général Chao tué en réprimant une rébellion des Miaotze, le temple a été bâti moitié par sa famille, moitié par les officiers qui servaient sous ses ordres.

Pas de poussahs. Une série de halls. Dans le principal d'entre eux, la tablette du général, longue et arrondie comme une stèle à sa partie supérieure. Tout en laque noire ornée de caractères d'or, elle repose sur un immense autel en bois découpé, noir et or lui aussi. Autour de l'autel, des tablettes rappellent les noms des fondateurs du temple ainsi que ceux des grands mandarins provinciaux décédés. Nous habitons une sorte de panthéon.

Dans d'autres salles, encore des tablettes, puis, quatre énormes cercueils en bois noir occupés par leur légitime propriétaire et rangés sur des chantiers bas.

Ici, c'est le calme absolu, le quartier des rentiers. Les mandarins retirés des charges publiques affectionnent particulièrement cette partie de la ville à cause de sa tranquillité.

Il fait nuit dans la pagode. Un bonze se glisse, silencieux. Il va placer en face des tablettes illustres des bâtonnets d'encens. Et, rêvant devant ces points rouges qui brillent seuls dans cette obscurité de nécropole, je me fais surprendre par Toto qui me rappelle aux réalités de la vie.

17 mars

Promenade dans les rues de Kouy-yang. Elle est immense, la capitale du Kouei-tcheou et comprend en réalité deux cités : la ville ancienne et la ville nouvelle, séparées l'une de l'autre par de hautes et épaisses murailles.

Une centaine de mille habitants vivent dans les deux enceintes, population douce, peu hostile aux Européens qu'elle regarde passer avec un profond sentiment de curiosité. Pas de cris, pas de ces rires bruyants poussés par les gamins et qui souvent précèdent les tumultes.

Les rues sont un peu plus larges que dans les cités chinoises de Canton de Shanghai et même de Hankeou.

Le type du Chinois n'est plus le même. Les yeux sont moins bridés ; le nez plus souvent droit. Il y a du reste un mélange de toutes les races dans cette région jadis envahie à maintes reprises.

Croisé un groupe de femmes, jolies, portant la jupe et un veston de toile bleue largement échancré en pointe sur la poitrine. Elles ont la tête couverte d'un bonnet de même toile qui rappelle comme forme la coiffe de nos Cauchoises.

Ce sont, me dit-on, des femmes du pays des Lolos, peuplade qui habite la province du Kouei-tcheou mais qui est restée indépendante. Fort gentilles, ma foi, les Lolottes !

Le plupart des boutiquiers font prendre l'air à une poule qui, attachée par la patte, picore sur le seuil de la maison les détritus jetés à sa portée.

Toute une série de tanneurs ou plutôt de préparateurs de peaux. Quatre morceaux de bois assemblés forment un large cadre à l'intérieur duquel on tend, comme un prélart, au moyen d'une corde qui serpente, les grandes peaux de bœuf dépouillées des débris de viande et de graisse. Elles sont là des centaines, séchant au radieux soleil de mars.

La rue des forgerons qui se servent comme soufflet d'un vaste cylindre de bois muni de deux clapets et d'un piston actionné par un apprenti. L'on s'aperçoit que le minerai de fer n'est pas rare dans le pays car les enclumes résonnent comme dans le domaine de Vulcain.

Beaucoup de travaux d'étain, pour la plupart assez réussis.

Des brodeurs sur soie travaillent devant le public à côté des graveurs ou des ébénistes qui fouillent avec art et ajustent avec une précision étonnante ; puis ce sont les écrivains de sentences, comprenant toute la religieuse importance de leur œuvre et promenant gravement le pinceau que leur voisin le caricaturiste fait voler d'un trait allégre. Il s'esclaffe, celui-ci, de la bonne tête qu'il vient de dessiner au bouddha ventru et somnolent dont une bande de gamins facétieux s'amuse à châtouiller les oreilles. Partout décidément, cet âge est sans pitié !

Et les mille articles de toutes les villes chinoises, mais, vendus dans des boutiques moins sombres et non pourvues de ces enseignes énormes qui, à Canton, absorbent presque toute la lumière.

Un Céleste déambule en agitant avec deux doigts de petites cymbales de cuivre. C'est un médecin-vétérinaire qui court les rues à la recherche de la clientèle.

Ici, deux mendiants hideux sont arrêtés, presque nus, au seuil d'une boutique. Noirs de suie et de crasse, ils chantent sur un rhytme de polka en s'accompagnant d'espèces de castagnettes. Il nous semble entendre des minstrels d'un music-hall de Londres.

A chaque instant l'on croise des convois de chevaux se suivant en file et portant soit du coke, soit de la pierre à chaux dans les corbeilles de leur bât.

De distance en distance, contre les murailles, des niches sur pilotis, longues

et basses, peintes en rouge. Ce sont les cabanes des veilleurs de nuit qui couchent dans toutes les rues.

En rentrant, trouvé une invitation à dîner chez le directeur des télégraphes de la province, un très aimable homme, paraît-il, qui nous prie à sa table pour lundi prochain 20 mars. On le dit fin gourmet. All right!

Tsang nous traduit littéralement l'invitation : "Je décide de préparer le " neuf (de la lune, soit le 20 mars) à l'heure *chenn* (9e heure chinoise c. à. d., de 3 " à 5 heures du soir) de propres festins pour attendre votre avis.

" Pan Kouang-tchao donne rendez-vous en saluant. Papier simple pour vous " prier de venir à Tsoué-wui-ko où la table est prête."

A cette simple feuille de papier rouge, est annexée une autre feuille repliée dix fois sur elle même et portant un seul petit caractère signifiant " complet".

L'étiquette veut, paraît-il, que l'enveloppe d'invitation renferme beaucoup de papier. Si la chose est agréable à ce bon monsieur Pan, elle ne nous gêne en aucune façon.

18 mars

Croirait-on que dans une ville aussi importante que Kouy-yang fou capitale de province, il soit presque impossible de trouver de la viande de bœuf et qu'il faille continuer à se nourrir presque exclusivement d'œufs, de poulet, de canard et de conserves ?

Par bonheur cependant les faisans ne sont pas rares dans la contrée, superbe espèce dorée à queue longue et d'un merveilleux coloris.

Le lait est peu commun, mais non toutefois introuvable comme en pays annamite. La bouteille se paie environ un dollar ou 2f 50 environ.

Puisque je parle de monnaie, remarquons une fois de plus les difficultés auxquels le change donne lieu en voyage. A Tsinki, l'unité de compte, le taël du Kouei-tcheou, représentait 1,500 sapèques et le dollar donnait droit exactement à 1,000 spécimens de cette monnaie de cuivre. A Kouy-yang, le même taël est coté seulement 1,060 sapèques et le dollar 750. Aussi l'Européen se trouve-t-il, dans ces voyages, à la discrétion absolue de son compradore ou de son officier-payeur.

Pendant que S. E. Tcheng Ming-yuen fait ses vistes officielles, nous continuons nos promenades en ville au milieu du calme et même du respect de la foule. Il y a vraiment une différence très notable entre l'attitude générale de la population du Kouei-tcheou et celle du Hounan.

Nous avons découvert un photographe. Le brave homme n'a d'autre chambre noire que sa boutique dans laquelle il travaille le soir après en avoir calfeutré toutes les ouvertures. Pour les travaux sérieux, l'artiste se glisse sous une table qu'il a recouverte d'un tapis. Accroupi, il développe. Et, ses épreuves sont d'une bonne moyenne comme valeur, malgré tout.

Dimanche 19 mars

Dîner à l'évêché !

Kouy-yang est en effet le siége du vicariat apostolique du Kouei-tcheou. Monseigneur Guichard, qui nous reçoit de la plus affectueuse façon est un Vendéen arrivé en Chine voilà plus de trente années et qui, à l'exemple de Monseigneur de Canton, dont je parlais jadis, n'a jamais revu la France depuis cette époque.

Ils sont trois autres Pères à Pétang (temple du Nord) qui parlent avec calme de trente cinq années consécutives de séjour dans ce pays, comme le Père Gréa, le bon Procureur qui nous promet d'excellent pain et du lait crêmeux. Les braves missionnaires n'en ont pas moins conservé vivace au fond du cœur l'amour de la patrie française. "Cela fait tant de bien de voir des compatriotes "et de parler de la France," nous disait le digne évêque, père de 18,000 chrétiens, répartis entre une trentaine de missions. Dans la capitale même, il existe deux temples, Pétang (celui du nord) et Langtang (celui du sud) sous les voûtes desquels 3,000 fidèles viennent s'abriter.

Pétang est superbe. Nous allons assister à la messe qui doit y être célébrée à onze heures mais auparavant Monseigneur Guichard nous fait faire le tour du propriétaire, habillé lui-même à la chinoise comme tous les Pères de la province.

L'ensemble de la mission est bâti sur une légère éminence. Propriété entièrement close d'une haute et épaisse muraille. Sur la grand'porte de la rue, au lieu des traditionnels gardiens aux longues moustaches et aux yeux féroces, un naïf artiste a peint un cuirassier et un dragon français armés de pied en cap.

De beaux arbres, des palmiers, de grands camélias de pleine terre garnis de fleurs, des catalpas et une foule d'essences exotiques. Dominant les bâtiments des missionnaires, l'église avec sa grande façade chinoise tout ornée de moulures étranges et son coquet pagodon à quatre étages surmonté d'une croix. J'avoue que ce beau monument me paraît plus artistique que la superbe cathédrale gothique de Canton dont les hautes flèches s'élèvent au milieu des toits grimaçants et des arabesques fantastiques de la cité chinoise.

Mais la messe commence. L'église est pleine de monde. Vaste, à trois nefs, elle est divisée par une cloison. D'un côté, les hommes ; de l'autre, le sexe faible. Les fidèles récitent sans interruption des prières rhytmées, sur le ton de la psalmodie. Une clameur assourdissante s'élève de cette foule.

Au moment de l'élévation, chacun des assistants, prosterné front contre terre, pousse pour son compte des gémissements à fendre l'âme jusqu'à ce que la clochette annonce la fin de l'ostension. Il en résulte un concert de mille ou douze cents soupirants dont rien de ce que nous avons coutume d'entendre en Europe ne saurait donner une idée.

Une école réunit plusieurs centaines d'enfants à l'ombre de la cathédrale.

En dehors de la ville, un collège en abrite un aussi grand nombre auxquels l'on apprend la langue française. Ils sont appelés à rendre de grands services dans cette province à laquelle sa situation intermédiaire entre la vallée du Yang-tze et notre colonie d'Indo Chine donne une importance toute particulière et que le chemin de fer de Laokaï à Yunnan Sen va rapprocher de nous.

20 mars.

Tsoué-wui-ko, où nous a donné rendez-vous le mandarin à bouton bleu pâle, Pan, directeur des télégraphes, est une ravissante pagode située dans un îlot formé par la rivière de Kouy-yang.

Un vieux pont de pierre nous y conduit.

Là sont, avec notre hôte et l'un de ses amis, S.E. Tcheng Ming-yuen notre taotaï, le beau Tsang, le sous-préfet de la ville et le taotaï Yen qui exerce à Kouy-yang les fonctions de préfet de la ville ainsi que de premier préfet de la province. C'est le bras droit du gouverneur pour ne pas dire le gouverneur de fait.

Yen taotaï nous invite à visiter la pagode qui renferme de vénérables brûle-parfums, uniques comme pièces de collection et un pagodon, tout en bronze doré de cinq mètres de haut. Dix mille petits bouddhas en bronze repoussé—c'est du moins le chiffre qu'une inscription accuse—ornent l'extérieur du monument et se déroulent, immense théorie, autour de ses parois bizarrement contournées. A l'intérieur, une jolie statue de bouddha indien. Yen taotaï nous dit que l'idole a été transportée du Yunnan jusqu'ici, il y a deux siècles.

Dans le salon de réception où l'on nous donne les places d'honneur sur les lits de repos, l'hôte se tient près de la porte.

On sert le thé, puis des petits pâtés chauds aux oignons et des gâteaux secs à la cassonnade accompagnés d'un bol d'eau de riz épaisse et sucrée. Pan, lui-même, prend des mains d'un domestique les bâtonnets d'ivoire, la petite assiette, le bol et nous offre, en s'inclinant, chacun de ces objets.

Pendant ce temps la table a été dressée. Il faut prendre place avec le vrai cérémonial chinois dont se départissent souvent les Célestes frayant avec les Européens. Pan est en présence de hauts mandarins, ses supérieurs immédiats, et il ne peut manquer à l'étiquette des relations officielles si rigoureuse dans ce singulier pays.

Le maître de céans désigne la place d'honneur à l'invité de marque, M. de Marteau. Il lui présente, en les tenant des deux mains, les bâtonnets d'ivoire et, s'inclinant profondément, les dépose sur la table en face du fauteuil de l'invité, puis, il prend des mains d'un serviteur le petit godet de porcelaine rempli de vin chaud qu'il offre comme en sacrifice en s'inclinant à nouveau et le place dans l'ouverture d'un autre vase rempli d'eau chaude, de telle façon que le godet soit mi-baigné dans l'eau; enfin notre mandarin secoue les coussins du siége, en arrange la draperie et salue profondément notre compagnon de route.

Même cérémonial à mon adresse. Je suis placé autour de la table ronde, juste en face de M. de Marteau.

La petit scène se renouvelle pour chacun des convives.

D'après le protocole, l'invité auquel ont été faits les honneurs de la table, devrait à la fin de ces exercices mettre lui-même en parfait état le siège du maître de maison. S.E. Tcheng Ming-yuen se charge de ce soin.

Salut général et chacun s'assied.

Sur la table, les plats froids que nous avons déjà rencontrés : fruits, quartier. d'orange, de mandarines et de poires en pyramides, poulet froid, œufs verdis pendant de longues années dans la chaux et la saumure, jambon, canard en fines lamelles, etc, Mais un serviteur vient enlever une soucoupe qui recouvrait un petit compotier en porcelaine placé devant moi. Je n'aperçois d'abord qu'un liquide brunâtre, de la sauce de haricots, sans doute. Mais la sauce s'agite. Crac ! Quelque chose saute et tombe dans mon godet de tsiou. Ce sont des crevettes vivantes, crevettes enivrées, qui prenaient leurs ébats dans du vin de riz. Polissonnes !

Yen taotaï, mon voisin, m'en offre avec ses baguettes; mais je ne puis vraiment me résoudre à cette épreuve. "C'est très bon cependant," me dit-il, en ingurgitant à la file et telles quelles une quantité de ces petites sauteuses grises, bien vivantes et frétillantes.

Ce que je me décide toutefois à goûter et à regoûter, c'est le poisson crû, salé et rapé qui forme une espèce de poussière assez semblable comme aspect à de la poudre de cacao et dont le goût est très agréable.

Puis, défilent les plats chauds: champignons garnis d'une sorte de farce assez fine—filaments de blanc de poulet au gingembre—foies de poulet sauté—ailerons de requin—purée de crabes—bambous au jus—tortue nageant dans un excellent bouillon—salmis de crevettes au jambon—poisson bouilli et servi entier dans son jus—œufs de pigeon pochés—bouillon au vermicelle et au jambon—canard rôti—riz aux fruits confits—quartiers de poires au jus—cochon de lait rôti entier et merveilleusement dressé. Tout est intact, le groin, les oreilles, les pattes repliées sur elles-mêmes, tout, jusqu'au petit bout de queue. La peau supérieurement rôtie et dorée se trouve déjà découpée en quartiers sans presque que l'on s'en aperçoive. Les baguettes suffisent pour détacher les morceaux. La peau seule du reste est dévorée par les convives. La chair qui parait très succulente appartient aux domestiques. Avec le cochon de lait ont été apportés dans une soucoupe et placés devant chaque invité des petits oignons, puis des morceaux de pâte de froment, lourde au suprême degré, simplement cuite à la vapeur et que seuls doivent pouvoir digérer les Chinois et les autruches.

Enfin, du riz avec un grand plat de porc bouilli.

La renommée de Pan n'est pas surfaite, je l'avoue. Sa cuisine est vraiment très bonne.

Une certaine expérience me permet de dire que si tous les repas médiocres se ressemblent en Chine et font frémir d'horreur les entrailles européennes, il en est tout autrement des repas de gourmêts purement chinois et non entrepris par ces cuisiniers hybrides qui ont une idée plus ou moins vague de l'art culinaire d'occident.

Le dîner de ce soir, deux autres appréciés jadis chez S.E. Tcheng Mingyuen et sur un bateau de fleurs de Canton obtiendraient un réel succès dans nos restaurants à la mode.

Yen taotaï, qui me paraît un vieux roublard, est d'une gaité folle. Il bavarde comme une pie et, entre deux bouchées, tire quelques bouffées de la pipe en métal qu'un serviteur lui introduit à chaque instant dans la bouche.

S'il adresse la parole à l'ami de Pan, le petit vieux qui lui fait face, ce dernier redresse le buste comme mu par un ressort, prend une attitude militaire

et répond "*Sze, ta jen*" "Oui, grand homme" avec la raideur d'un sous-officier donnant la réplique à son colonel.

Divers toasts à chacun desquels le toasteur montre qu'il a vidé sa coupe de tsiou, nous invitant à l'imiter.

Les serviettes imbibées d'eau bouillante circulent et chacun s'en humecte la face.

Yen sort de temps à autre une jolie petite bouteille de jade pleine d'une poudre parfumée qu'il respire.

Mais le dîner prend fin. Le maître se lève et aussitôt, c'est une véritable fuite. Les serviteurs se précipitent pour retirer les siéges. La salle est envahie par les porteurs de lanternes car il fait nuit noire. Notre hôte est déjà dans la cour avec son bonnet de plume de paou pour saluer ses invités montant en chaise.

Une, deux, trois, tout le monde est parti en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire.

Certes, on ne traîne pas au fumoir après les dîners de Kouy-yang et les maîtres de maison n'ont pas grands frais à faire pour récréer leurs invités pendant la première période de la digestion.

J'ai parlé de frais. Ils sont d'une autre nature. C'est qu'en effet celui qui donne à dîner fait une large distribution de sapéques aux serviteurs de ses invités. Nos domestiques, nos soldats et même nos porteurs de chaise s'en vont les poches pleines.

La cour de la pagode est envahie par plusieurs centaines de gamins, suivants des mandarins, qui portent d'énormes lanternes de papier huilé. C'est une illumination très pittoresque. Et notre cortège aux lanternes se déroule à travers les rues de la cité pour le grand ébaudissement de la population qui ne paraît pas habituée à pareil débordement de lumières et de casaques rouges.

21 mars

Depuis hier, nous sommes dans la fête printanière de Confucius.

Deux fois l'an, au printemps et à l'automne, les "officiels" se rendent de très grand matin dans le temple de la littérature, se prosternent devant la tablette du grand philosophe et brûlent des kilogs de papier en son honneur. La cérémonie se borne à cette visite au temple en cortège de gala.

Nous faisons nous-mêmes des visites toute cette journée en allant saluer, non pas la tablette de Confucius, mais la face du sous-préfet et du préfet, nos

commensaux d'hier, puis celle du *nié-tai* ou grand juge de la province, un Mandchou à physionomie intelligente qui paraît très désireux de voir la Chine profiter des progrès de l'industrie européenne.

Du thé, des gâteaux et encore du thé.

22 mars

Promenade dans les faubourgs jusqu'au *Ky-yeou-tang*, le Grand Séminaire où les P. P. Chantuclair et Pouxon préparent au sacerdoce de jeunes Chinois. Ils nous font fête, ces braves pères et nous promènent dans leur vaste jardin.

Il y a quelque temps, des ouvriers avaient extrait des pierres dans une partie de ce jardin. Le bruit courut parmi le peuple que les missionnaires travaillaient à une galerie pour communiquer avec le Tonkin. Les soldats français se préparaient, disait-on, à pénétrer par cette voie jusqu'à la capitale du Kouei-tcheou. Et les Pères virent un beau jour arriver les mandarins pour visiter les lieux et calmer les affres de la population.

L'après-midi, nous allons voir le trésorier provincial, autre haut fonctionnaire. Il y a en définitive dans chaque province trois mandarins dont l'autorité s'étend sur tout le territoire: le gouverneur ou *fou-tai*, le grand-juge ou *nié-tai* et le trésorier ou *fan-tai*. Puis les *tao-tai*, espèces d'intendants dont la juridiction englobe un certain nombre de préfectures. Il y en a trois au Kouei-tcheou. Enfin les préfets sont *fou* et et les sous-préfets *tze-sh'ien*.

23 mars

Visite au *fou-tai*, gouverneur de le province. Le haut mandarin a placé dans les cours de son yamen une quarantaine de soldats faisant la haie, plus proprement vêtus que ne le sont d'ordinaire ces porteurs de casaque. Ils ont sans doute arboré la tenue numéro un.

S.E. est sur le perron à l'arrivée des chaises. De cinquante à soixante ans, figure fine et regard intelligent.

On sert le thé, des gâteaux et des fruits parmi lesquels de superbes poires du Yunnan.

Le fou-tai n'a guère eu de rapports avec les Européens. Il s'informe de la distance entre Londres et Paris: Londres la ville où l'on travaille, nous dit-il, et Paris où l'on s'amuse.

Quant à la Belgique, c'est une nation industrielle. Son entreprise du chemin de fer de Hankeou-Pékin en est la preuve. Mais elle n'a pas une flotte très importante, tandis que l'Angleterre a, elle, la première flotte du monde.

Très bien, Excellence en ce qui concerne la Grande-Bretagne, mais pour ce qui est de la flotte belge ! ! !

Les puissances européennes feront-elles la guerre à la Chine? Grosse préoccupation de ces mandarins qui, tient à nous affirmer le gouverneur, ont le même amour pour le pauvre que pour le riche, mais qui sont, ajoute-t-il, bien souvent trompés par ceux qui les entourent.

Quant à lui, il est heureux de voir des Européens apporter la prospérité et le travail dans sa province. Il insiste tout particulièrement pour que l'on n'y envoie que des gens sérieux et de mœurs paisibles.

24 mars

C'est au yamen du préfet, chez S. E. Yen taotaï, que nous dînons aujourd'hui. Très aimable, le vieux renard nous fait prendre séance avec le cérémonial que j'ai déjà décrit. Il choisit la première place autour de la table ronde et fixe la seconde juste en face, prenant lui-même la dernière au bras de la croix le plus rapproché de la porte.

Mais ici, un maître des cérémonies appelle chacun des invités. Les Chinois ne prononçant pas les *r* qu'ils transforment en *l*, le larbin voulant dire *Raquez*, *grand homme* appelle *la caisse*, *ta-jen*. Je retiens l'expression pour mes futures cartes de visite.

Notre hôte présente à chacun les bâtonnets, le vin, le siège bien dressé.

Les convives chinois ont fait apporter un bassin en cuivre que l'on remplira d'eau chaude ainsi que leur linge personnel pour les ablutions. Tous ont de même une grande serviette leur appartenant, carré de soie à dessins qu'ils attachent au bouton supérieur de la tunique.

Qui croirait à l'usage des rince-bouche dans l'intérieur de la Chine? Et cependant rien de plus vrai ni de plus chinois. L'appareil a la forme d'un vase assez coquet, en cuivre jaune ou rouge qui se divise en deux parties s'emboîtant. Dans la partie supérieure, l'eau chaude; en bas, l'exutoire. Décidément, rien n'est nouveau sous le soleil !

Ombre de Monselet ! N'as-tu pas tressailli ? Oh ! le délicieux petit cochon qui s'est offert à nous, bien doré, croustillant, truculent, à faire commettre même à un saint ermite de gros péchés de gourmandise !

Très fin, le dîner du préfet. A noter, une sorte d'omelette au riz et aux lentilles vertes absolument exquise et qui nous fait presque oublier le compagnon de Saint Antoine.

25 mars

Les bruits de Kouy-yang ! De la pagode, nous entendons les cris de la rue qui, dans le demi-sommeil du matin, rappellent les cris de Paris. Guère de différence comme intonation et tout aussi peu compréhensibles que ceux de chez nous.

Marchands de victuailles, d'objets de toilette, de paniers, de colifichets, barbiers ambulants, médecins en quête de clientèle, etc....

Par contre, les coolies et les porteurs de chaise ne poussent pas les aboiements de leurs collègues de Canton ou de Shanghaï. L'on travaille beaucoup à Kouy-yang, mais sans bruit. A chaque pas, des porteurs d'eau qui viennent de la rivière ou y retournent de leur petit trot silencieux. Seuls, les grelots des chevaux qui transportent le sel, le charbon et la pierre à ciment, jettent leur note bruyante.

Mais, de distance en distance, un concert de voix enfantines vient frapper nos oreilles. Je m'approche de la porte basse. C'est une école. Suivant la mode du pays, chaque élève récite à haute voix les caractères qu'il cherche à graver dans sa mémoire, ne s'occupant nullement de son voisin qui, au surplus, agit comme lui.

Assis dans sa chaire, le maître écoute et corrige au passage les intonations défectueuses. L'on peut juger de la cacophonie. Les classes de Kouy-yang ont chacune une vingtaine d'élèves.

Le Chinois, en général, sait lire et écrire. Il se rend compte que cette double science est une des nécessités de la vie et une condition essentielle de la fortune ; aussi n'hésite-t-il pas à envoyer ses enfants aux écoles qui sont toutes privées.

Le soir, les bambinos s'échappent de la classe comme les oiseaux d'une cage. Leurs livres en papier de riz forment un volumineux paquet soigneusement enveloppé dans un morceau de toile.

Je parlais d'oiseaux. Eux aussi font un vacarme bizarre. Je ne veux pas faire allusion aux corneilles nombreuses, insupportables, mais aux pigeons qui portent aux plumes de la queue un petit sifflet en bambou. Lorsqu'un colombier lâche ses pensionnaires, l'on croirait entendre le sifflet continu d'une usine appelant les ouvriers au travail.

CHAPITRE VINGTIÈME

A TRAVERS LE KOUEI-TCHEOU

PÂQUES FLEURIES—OPÉRATION CHIRURGICALE – RESSOURCES CULINAIRES – PIPES ET PIPES—LA SOIE DE TSEN - Y—LES MIAOTZE—UN CONTE DE PERRAULT—LE CHEVAL ET LE TRÉSOR—RÉVOLTES ET CONQUÊTES—MIAO ; LOLO ; KIA ; TONG - JEN ET PA - OUAN—ORGANISATION D'UNE CARAVANE—LES GORGES DE SZE - PING—TÊTE À QUEUE DE NOS JONQUES—ADIEU, TSINKI !

Dimanche 26 mars

Adieu, Kouy-yaug ! Le paysage noyé dans le brouillard lors de notre arrivée est aujourd'hui inondé de lumière.

C'est le dimanche des Rameaux : Pâques fleuries. Les petites violettes qui poussent tout le long de chemin semblent vouloir se hausser sur leur tige pour dire au passant comme leurs sœurs de France à Monsieur le Sous-Préfet : " Voyez, comme nous sentons bon ! " Et de fait, elles embaument. Fleurs délicates cueillies sur les montagnes de Chine, vous emporterez avec vous vers l'Europe le parfum du souvenir. Pâques fleuries !

Quelle curieuse région ! Je n'ai rien vu de comparable ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées, ni même, à bien considérer, dans le Plateau Central.

Des sommets de la route, en effet, l'œil embrasse de tous côtés des pics à l'infini, de toute forme et de toute dimension. Tout le Kouei-tcheou est ainsi et le Kouei-tcheou est grand comme la moitié de la France.

Arides, pierreuses, désolées, sont toutes ces pentes où poussent avec peine de maigres broussailles se frayant passage à travers les blocs de calcaire schisteux qui, semblables à des myriades de verrues, tachètent ces coteaux inféconds.

Rares sont les parties cultivables. Dans les vallées, les replis de terrain qu'un torrent ou un ruisseau dessert à certaines périodes, le Chinois plante le riz, ce fondement de l'existence orientale, le choux, le piment et la rave, ces plats de luxe du coolie, et le sésame pour l'éclairage.

Le système d'impôt est très simple daus ce pays de Chine. La rizière seule est imposée, et ce, au taux fixé par le mandarin. Il n'est donc pas étonnant que le trésor du Kouei-tcheou soit peu florissant, les rizières y étant peu nombreuses.

Depuis plusieurs années, les trois provinces du Sé-tchouan, du Hounan et du Houpé doivent par ordre de Pékin verser au trésor en détresse de notre pittoresque province une somme de 300.000 taëls, soit plus d'un million de francs.

Aussi, les hauts fonctionnaires voient-ils d'un très bon œil l'arrivée des ingénieurs européens qui ont obtenu la concession des mines de toute la province et vont tirer des entrailles de la terre la richesse que la surface refuse aux populations qui l'habitent.

A *Long Ly*, notre étape régulière, nous trouvons cette fois un compatriote, le digne Père Lucas que nous n'avions pas rencontré l'autre jour.

Ah ! le brave homme, et combien joyeux de pouvoir nous offrir un verre de vin de messe en buvant à la France, lui, l'exilé depuis 18 ans dans ce centre de la Chine !

27 mars

Un de nos soldats se traîne et souffre de la tête. A la halte, pendant que nous lui donnons quelques granules, un de ses camarades s'apprête à le soigner.

L'homme a pris une vieille tasse de porcelaine cassée ; avec son sabre il en détache de petits morceaux, choisissant celui dont la pointe lui paraît la plus aiguë. Ce sera sa lancette. Dans une autre tasse il a mis de l'eau qu'il verse sur l'avant-bras du malade en massant de haut en bas le bras, puis la main et chacun des doigts afin d'amener le sang vers les extrémités. D'un coup de sa lancette improvisée, il pique les doigts l'un après l'autre sur la partie extérieure, tout près de la base de l'ongle, là où la peau est très fine. Le sang jaillit. Et notre praticien de répéter la même manœuvre à l'autre main. Le malade est vraiment dans un curieux état avec ses dix doigts qu'il laisse pendre et dont les extrémités sont devenues toutes sanglantes !

Le soleil est encore notre compagnon de route. Cette fois, nous pouvons descendre de chaise dans la superbe gorge où tombe une cascade mugissante que nous admirions l'autre jour à distance sous la pluie.

La pagode de *Mao-tchou-tong* qui domine la cascade renferme de très belles idoles et un curieux autel en bois découpé. Derrière l'autel, en me glissant par un étroit couloir, je découvre le véritable sanctuaire, superbe grotte naturelle avec, au milieu, un énorme pilier en stalactite.

Des inscriptions innombrables attestent la piété des fidèles qui viennent de loin à cette grotte où l'on brûle des bâtonnets d'encens depuis des siècles.

Kouei ting n'a plus de mandarin dans son auberge officielle mais la ville est en fête. Un riche commerçant marie son fils et offre au peuple la comédie dont il est si friand. C'est au premier étage de l'un des pagodons formant voûte au dessus de la rue que la scène est dressée. Le public garnit la route et nous avons quelque peine à traverser le flot car il nous faut passer sous le théâtre. Néanmoins, aucun cri, aucune manifestation.

Elle n'est pas mauvaise la population du Kouei-tcheou.

28 mars

Dans cette région, le charbon de terre foisonne. Les fourneaux de cuisine sont partout chauffés avec lui mais ce charbon n'est pas lavé Très sulfureux, il dégage souvent une odeur qui prend à la gorge. On fabrique du coke aux mines même. A Kouy-yang nous avons rencontré une foule de convois de chevaux chargés de ce coke assez mal préparé.

Une des grandes ressources de la route pour notre cuisinier, c'est l'abondance des œufs. Dans la capitale, nous pouvions nous délecter de lait de chèvre et même de vache mais, hors de Kouy-yang, le lait est introuvable. Seuls, les œufs nous restent et nous nous en réjouissons. Nous ne voyons pas cependant les poules chinoises de nos basses-cours aux pattes couvertes de plumes drues et superbes épaisses. L'espèce du pays ressemble à la Campine dorée. Quelques sujets ont le plumage de la poule faisane. Les coqs sont de toute beauté, de vrais faisans dorés avec la queue en moins et la crête en plus.

Ne terminons pas le chapitre de l'estomac sans parler d'exquises oranges et mandarines qui viennent du Sé-tchouan. Ces dernières, toutes petites, sont très savoureuses et ont un parfum de menthe. Les oranges au contraire sont plus fortes que les fameuses Valence. La peau en est fine. La chair jûteuse et très sucrée. Par le soleil qui continue à nous réchauffer, nous apprécions sérieusement les délices de la pomme d'or.

Gîte d'étape à *Ma-tchang-ping* dans les mêmes chambres que nous occupions l'autre soir à l'*hin-tay*.

29 mars

Fumer ! Telle est certes l'une des principales préoccupations du Chinois du centre. Chacun de nos coolies a sa pipe, morceau de bambou, racine d'arbre de quarante à cinquante centimètres de longueur, au fourneau creusé à même le bois. Pendant la marche, il porte sa pipe passée dans la ceinture, par derrière, comme les

Malais leur kriss, à moins qu'il ne trouve à l'attacher à l'une des parois de la chaise.

Pas un des Chinois que nous rencontrons sur la route, soldat, cultivateur ou coolie ne voyage ni ne circule sans sa fidèle compagne.

Dans les villages, la pipe de jonc ou de fine épine atteint des dimensions énormes comme longueur. J'en mesurais une tout à l'heure de 1^m 20. Le fourneau, guère plus grand qu'un dé, est de verre ou de pierre ressemblant au jade et affecte la forme d'un gros fume-cigare.

Les femmes ne laissent pas à leur seigneur et maître le monopole de la pipe. De la table d'auberge où j'écris en caressant mon "absestos", j'aperçois une jeune femme qui tire de consciencieuses bouffées d'un tuyau tout aussi grand qu'elle. Une vraie pipe de longueur !

Je retrouve aussi dans les intérieurs un peu aisés la pipe en métal de Shanghai ou de Canton avec réservoir d'eau. J'en ai même admiré une de ce modèle faite très ingénieusement en bambou sans une parcelle de métal.

Et dans toutes ces pipes, se fume le tabac blond du Kouei-tcheou, hâché très fin et dont le goût n'est pas désagréable.

A Kouy-yang, nous avons trouvé des cigares ou plutôt des demi-cigares de trois ou quatre centimètres de long, de la forme de nos Manille et qu'on fume en plaçant le gros bout dans les longues pipes que je viens de décrire.

Oublierai-je l'opium ? Dans chaque ville, chaque village, chaque hameau sur notre route, à coté des couvertures exposées bien pliées devant l'auberge à coolies, l'on aperçoit suspendues à une corde toute une série de pipes pour le terrible narcotique.

A l'intérieur de l'auberge, sur les lits de camp, de la paille, une natte et un plateau avec la lampe, les aiguilles et le petit pot rempli du poison sirupeux.

Ce matin à la première halte de nos porteurs, vers sept heures et demi, je me trouvais en face d'une de ces fumeries sordides. Deux coolies, à peine vêtus, étaient étendus sur les nattes et, malgré l'heure matinale, ils s'intoxicaient avec délices.

Fumer, voilà donc la grande passion du Chinois, mais il n'use du tabac que de cette façon. La chique de nos marins lui est inconnue et si un mandarin tire parfois de l'une des petites pochettes brodées suspendues à sa ceinture une élégante tabatière de jade, ce sera pour en extraire avec la petite spatule attachée au bouchon

intérieur une poudre végétale exquisement parfumée et qu'il humera avec volupté.

Non moins féroce est la passion du jeu. Tous les soirs et jusqu' à une heure avancée de la nuit, nos porteurs, comme nos bateliers de jadis, s'arrachent l'un à l'autre, cartes en mains, les sapèques si péniblement gagnées pendant le jour.

A Kouy-yang, me promenant avec Monseigneur Guichard, près de la mission de Pétang, je rencontrai dans un chemin creux un jeune homme qui venait de se battre et que ses partenaires avaient jeté dans la rivière après lui avoir troué la tête.

La scène se passait en plein jour.

30 mars

Hier, accablés par 25° de chaleur, nous marchions débarrassés de nos vestons. Cette nuit, un ouragan terrible a failli enlever notre auberge de Tsin-ping et ce matin au départ, avec 4° centigrade, nous avions l'onglée dans nos chaises.

Tout le jour la température est restée au dessous de 6° et le soir nous revoyions avec joie les braseros abandonnés depuis Kouy-yang. Singulier climat et bien dûr pour les pauvres voyageurs !

Rencontré aujourd'hui des colporteurs chargés d'une étoffe de soie spéciale au Kouei-tcheou et que l'on appelle soie de Tsen-y, du nom de la ville où elle est fabriquée.

Les gens de cette région élèvent leurs vers à soie non avec des feuilles de mûrier mais avec celles d'un chêne propre au pays. Ils placent le ver sous la feuille de l'arbre, en plein air, et laissent le cocon se former. Jour et nuit, l'on veille et l'on fait du tapage pour empêcher les oiseaux de venir enlever le précieux insecte. La soie est très belle, très résistante et vendue moitié moins cher que l'autre.

De pittoresques convois de petits chevaux se suivant en file indienne et portant sur un bât des caisses d'opium, des barils d'huile, des cotonnades, etc... Le cheval de tête porte un drapeau rouge qui permet aux conducteurs de l'apercevoir de loin. Il a de plus, au cou, de même que le cheval d'arrière-garde, une clochette retentissante. C'est merveille de voir ces courageuses petites bêtes grimper ou descendre les gigantesques escaliers de pierre.

Puis des convois de coolies se suivant un à un, par groupes de cinquante avec leur balance de bambou chargée de caisses de sapèques ou de sycee, d'opium, de thé, de porcelaines.

KOUEI-TCHEOU



GROUPE DE FEMMES MIAOTZE

Instantané pris en chaise pendant la marche. A gauche de la photographie, l'on voit le brancard de la chaise

Des soldats chinois escortent ces convois, armés de belles carabines à répétition qu'ils portent sur l'épaule en les tenant par le canon, la crosse en l'air.

Beaucoup de Miaotze dans ces parages. Les hommes, tout de noir vêtus, avec la blouse serrée à la taille et un anneau d'argent à l'une des oreilles ou parfois autour du cou. Leur figure, plus ronde et plus pleine que celle des Chinois, se rapproche beaucoup du type indo-caucasique. Ils ont le turban cachant les cheveux ramassés en chignon.

Les femmes, avec les molletières noires, le corsage et la lourde jupe de même couleur, plissée et ne descendant que jusqu'au genou, la coiffe formée d'une bande d'étoffe également noire qui leur entoure complètement la tête, ressemblent à certaines de nos pêcheuses normandes.

Les jeunes filles très belles, avec des yeux superbes. Pas de pieds mutilés. Beaucoup de femmes portent de lourdes boucles d'oreilles et de larges bagues en argent. Souvent un grand anneau de même métal leur entoure le cou.

Puisque nous parlons des Miaotze, saisissons l'occasion pour résumer les renseignements multiples que nous avons pu recueillir, nous proposant de publier ultérieurement un travail plus approfondi sur ces intéressantes peuplades.

Les Miaotze ou Miaes représentent sous un nom générique les différentes races autochtones qui composent, même encore aujourd'hui, au dire des missionnaires, la moitié de la population du Kouei-tcheou.

Dans les grandes villes, le long des routes, le Chinois envahisseur domine. Mais, loin des agglomérations, dans les mille replis de ces montagnes innombrables ou même dans certaines régions comme celle de Pa-tzaï, les anciennes populations ont conservé leurs mœurs, leurs coutumes et le plus souvent leur idiome.

La légende du pays rapporte qu'au temps jadis, sous le règne de Houang-li, le prince de Kao-Sing, ne pouvant vaincre le général Ou, promit en mariage sa fille unique, jeune et jolie princesse, à celui qui lui apporterait la tête de son redoutable adversaire.

Quelque temps après, un énorme chien, animal favori du prince et répondant au nom de Pan-kou, accourut vers son maître en trainant la tête ensanglantée du général ennemi.

" Fort bien, Pan-kou, fait dire à Kao-Sing le naïf chroniqueur, fort bien,
" mais tu n'es qu'un animal. Je ne puis t'accorder ma fille. On te donnera
" dorénavant de la pâtée à discrétion et je te ferai construire une niche superbe. "

"Pan-kou, furieux, refusa toute nourriture et ne cessa de hurler, jour et "nuit."

La famille du prince engagea celui-ci à tenir, malgré tout, la parole donnée. Cédant à ces conseils, Kao-Sing confia la jeune princesse au brave Pan-kou qui s'enfuit avec elle dans la montagne.

De cette union naquirent les premiers Miao.

Les lettrés historiens supposent que Pan-kou était simplement un serviteur du prince, mais le peuple conserve précieusement le culte de l'ancêtre vénéré sous la forme d'un homme à tête de chien.

Les femmes d'une tribu Miao qui a émigré dans les environs de Foutcheou portent encore aujourd'hui, cachée dans leur chevelure, une tête de chien en faïence, placée dans un tuyau de bambou et enveloppée dans un morceau d'étoffe rouge.

Ne croirait-on pas lire un de ces contes de Perrault qui charmaient nos premiers ans?

Jusqu'à la fin du XVI° siècle, les Miaotze furent à peu près les maîtres incontestés du Kouei-tcheou.

Mais, sous la dynastie des Ta-tsing, le maréchal tartare Ha fût envoyé à la conquête de cette province. Il refoula les Miaotze dans les régions montagneuses limitrophes du Kouang-si, du Hounan et du Sé-tchouan.

Un soldat hounanais, nommé Liou, qui avait fait la campagne du Kouei-tcheou avec le maréchal, était resté à Ou-kiang-tzaï près de Pa-tzaï, au milieu des peuplades Miaotze et y avait pris femme.

Le roi Ma qui présidait il y a peu de temps encore aux destinées des Miaotze et chez lequel M. de Marteau fût très cordialement reçu en 1896 au palais (!) de Tchou-sa-chiang (1) était un descendant de ce Liou que nous avons laissé à Ou-kiang.

Le grand père de Ma, cultivateur économe, propriétaire d'environ dix *meou* (2) travaillait aux champs lorsqu'il aperçut un cheval éblouissant de blancheur. L'animal, après l'avoir fixé d'une étrange façon, s'évanouit sous les broussailles.

Le paysan creusa le sol à cet endroit et découvrit des cruches pleines de lingots d'argent. Il devint le plus riche propriétaire du pays des Miaotze.

(1) A 30 *li* de Pa-tzaï.

(2) Arpents de terre.

Par reconnaissance pour son bienfaiteur chevalin, le brave homme acheta un animal de même robe. Lui-même et ses descendants entourèrent d'une grande vénération ce cheval qui vécut 70 ans, d'après ce qui affirme la légende. Le paysan enrichi échangea son nom de Lieou contre celui de Ma qui signifie cheval.

Le fils de Ma, premier du nom, jugea que Ou-kiang était trop loin du centre commercial des Miaotze et, afin de vendre plus facilement les produits de ses terres, il alla s'installer avec les siens à Yang-paï près de Pa-tzaï.

En 1854, un brigand musulman, Lo Kouan-ming, terrorisa le pays, sous le nom de prince Pao, puis s'éleva lui-même à la dignité royale en prenant le titre de Tien Ming, Ciel clairvoyant.

Il marcha sur Pa-tzaï qu'il occupa, choisit son fils Lo Lao-kian pour gouverner le pays et prit pour lieutenant-général le chef de la famille Ma, alors Ma Yin-tsong.

Après la mort de son père, Lo Lao-kian se livra à la débauche et opprima les Miaotze.

En 1860, une conférence secrète réunit les principaux notables des différentes tribus chez Ma Yin-tsong, dans la maison même qu'occupa plus tard M. de Marteau, à l'obligeance de qui je dois ces détails.

Les conjurés mirent à mort le tyran et proclamèrent comme son successeur avec le titre de Tien-sih — Dieu donné — le lieutenant-général Ma qui régnait encore il y a quelques mois.

Très aimé de ses sujets, son autorité s'étendait alors sur le territoire compris entre Tou-yun-fou et Kiou-tsien-li. Il voulut agrandir son royaume et, pendant neuf années, y essaya vainement ses forces. Enfin, en 1869, Ma dût se soumettre au général Tcheou dont les troupes attaquèrent Tou-yun-fou et s'en emparèrent.

Très politique et voulant encourager les Miaotze dans leur soumission, le général vainqueur fit nommer Ma officier de cinquième rang.

Cet acte de clémence produisit le meilleur effet. Tous les insurgés mirent bas les armes.

Le Kouei-tcheou était pacifié. Les Miaotze, tout en conservant leurs coutumes, devinrent sujets chinois.

Le calme fut absolu pendant deux ans. Mais, en 1871, le préfet de Pa-tzaï constata des symptômes de mécontentement et estima son autorité trop faible.

En homme habile, il fit élever le roi Ma à la dignité de *Tou-se*, c'est à dire

grand chef, capitaine des Miaotze et responsable personnellement de leur fidélité à l'Empire Chinois.

Les Miaotze qui adoraient leur chef restèrent calmes depuis cette époque. Beaucoup d'entre eux, du moins parmi les hommes, prirent même le costume et la coiffure des Chinois.

Le vieux roi Ma vient de mourir à 79 ans. Grand fumeur d'opium, il cultivait et préparait lui-même le pavot. Vivant comme les patriarches antiques, il allait aux champs ainsi qu'un simple particulier, bien que sa fortune lui valût un revenu annuel de plus de dix mille piculs de riz.

Veuf et sans enfants, il avait adopté un de ses neveux qui vient d'hériter à la fois de ses biens et de son titre de capitaine ou commissaire impérial.

Les peuplades aborigènes qui occupent le territoire du Kouei-tcheou peuvent se classer en cinq groupes: les *Miao*, proprement dits, les *Lolo*, les *Kia*, les *Tong-jen* et les *Pahouan*.

MIAO

Les Miao se subdivisent en une infinité de tribus.

Les *Hoa-miao* ou *Miao fleuris* répandus dans les districts de Sin-kouei et Kouan-song. Leurs vêtements sans coutures ressemblent à nos tricots et sont tissés tout d'une pièce.

Coïcidence bizarre: les étoffes sont préparées chez eux comme les *sarongs* des Malais. Une couche de cire est étendue sur la partie du tissu que l'on ne veut pas colorer. La pièce entière est ensuite plongée dans le bain et la teinture se dépose sur les parties non enduites de cire. L'on répète l'opération pour chaque couleur différente. La plupart des dessins représentent des fleurs, d'où le nom de Miao fleuris donné aux membres de cette tribu.

Les jeunes gens portent sur le front un morceau de papier qu'ils n'enlèvent qu'après le mariage. Les femmes mêlent à leurs cheveux des crins de cheval.

Au printemps, l'on choisit un endroit pour la *danse à la lune*. Les jeunes gens dansent, les garçons jouant de la flûte de roseau, les filles accompagnant avec des clochettes. Le soir, la jeune fille qui désire se marier revient à la maison paternelle avec le mari de son choix.

Les morts sont mis en terre, bras et jambes liés, sans cercueil.

Pour choisir l'emplacement exact de la sépulture, les membres de la famille jettent à terre des œufs crûs. L'endroit où les œufs tombent sans se briser est jugé favorable.

Les Miao fleuris, très superstitieux, se livrent à toutes sortes de pratiques de sorcellerie.

Les *Tong-miao* (Miao de l'est) et *Si-Miao* (Miao de l'ouest), à Kou-tchi-li, dans le district de Sing-kouai. Les hommes portent un court vêtement bleu clair. Les femmes ont une sorte de gilet sans manches.

Les *Ko-men-kou-yang-miao*, à King-tchou-tze, dans le district de Kouang-song ; ils n'ont pas de lit et se tapissent dans des grottes ou des anfractuosités de rocher.

Ces quatre tribus Miao sont les plus pauvres et les plus dociles.

Les *Tsing-miao* (miao noirs) à Tchin-ning. Leur vêtement est noir. Très batailleurs. Les femmes ont une jupe plissée. Les hommes un chapeau de bambou, des espadrilles et un couteau à la ceinture.

Les *Pè-miao* (miao blancs) de Long-ly portent au contraire le vêtement blanc. Violents et voleurs. Tête et pieds nus.

Les *Kou-houo-miao*, district de Ting-houan, très habiles à lancer le javelot sont la terreur de leurs voisins.

Les *Ping-houa-se-miao*, district de Koui-tin. Les hommes portent une jupe courte, les femmes une jupe longue. Ils enterrent leurs morts dans une caisse en bois, sans couvercle.

Les *Kiou-koulé-miao* (Miao à neuf queues) près Hin-long. Très remuants et cruels, usent d'un javelot qui ne peut être lancé que par deux hommes. Ils portent une sorte de cuirasse.

Les *Tse-kiang-miao* à Tan-pin dans la préfecture de Tou-yun. Cruels, rusés et gourmands.

Les *Touan-tchong-miao* à Sé-tcheou n'ont comme vêtement qu'une courte bande d'étoffe roulée autour de la taille.

Les *Yao-miao* à Tchen-min. Vêtement en feuilles. Ils ficellent leurs morts et les suspendent aux arbres.

Les *Seng-miao* (Miao crûs) à Si-ping et les *Hong-miao* (miao rouges) à Tong-jen, s'habillent de soie rouge confectionnée par leurs femmes. Etranglent tous les animaux qu'ils destinent à leur nourriture. Querelleurs et pillards.

Les *Yang-tong-lo-han-miao*, préfecture de Ly-pin, s'adonnent à l'élève des vers à soie. Portent sur la poitrine une broderie et une médaille en argent. Très batailleurs.

LES LOLO

Les *Hiè-lolo* répandus sur les territoires de Ta-tin, Ping-yuen, Kien-si et Ouei-ning.

Sous la dynastie des Han, un des principaux chefs de la tribu ayant rendu de grands services au gouvernement chinois fut nommé prince de ces régions qu'il divisa en 48 districts administrés chacun par un fonctionnaire de son choix.

Hommes de grande taille, face presque noire. Cheveux rassemblés en forme de corne. Ils portent un morceau d'étoffe sur l'épaule gauche et une peau de chèvre sur l'épaule droite.

Ecriture spéciale avec les anciens caractères kouo-teou (vers de terre).

Boivent du vin de riz en l'aspirant avec un tube de paille comme s'ils dégustaient un sherry-gobler.

Aucune moralité.

Ils brûlent le corps des défunts.

En guerre, les Hié-lolo portent une cuirasse de fer et se servent de couteaux, de lances et de flèches empoisonnés.

Les *Pé-lolo* (lolo blancs) du district de Yang-ning, enveloppent leurs morts dans une peau de cheval ou de bœuf avant de les brûler Ils se régalent de rats.

Les *Ta-ya-kolo* (Kolo qui brisent deux dents). District de Ping-yuen Très cruels. Le jour du mariage enlèvent deux dents à l'épouse. Enterrent leurs morts dans des tonneaux.

Les *Tsien-tao-kolo* (Kolo qui coupent les cheveux) à Sing-tien et Tsin-pin. Hommes et femmes portent les cheveux courts.

Les *Mou-lolo* à Sing-tien, Tou-yun et Kien-si, offrent des sacrifices aux esprits et aiment beaucoup les fêtes.

KIA OU Y-KIA

Les *Tchon-kia* à Kouy-yang, Tou-yun, Tchin-ning et Po-an.

Vêtements noirs. Les femmes jolies et courageuses portent une jupe plissée de nombreuses fois.

Lors de la danse du printemps, les jeunes filles jettent à celui qu'elles veulent épouser un petit ballon d'étoffe de couleur.

Les morts placés dans un cercueil sont déposés dans les champs sous un toit de feuilles qui doit les préserver de la pluie.

Très violents, ils ont été difficiles à réduire.

Les *Kaou-eul-long-kia* (Longkia à oreilles de chien) à Kan-tsao et à Oueitsou, presque tous occupés à tailler la pierre des montagnes. Les femmes portent le chignon en forme d'oreille de chien. Elles ont des vêtements rouges et un collier de perles ou de graines multicolores.

Ils enterrent leurs morts dans un endroit caché de tous et offrent chaque année le 7ᵉ jour de la 7ᵉ lune un sacrifice aux ancêtres.

Les *Ma-ten-long-kia* (Long-kia à étrier) à Ning-kou, Li-po et Ting-yin. Le singulier chignon des femmes de cette tribu a en effet la forme d'un étrier. Les hommes portent également un chignon et mélangent des crins de cheval à leur chevelure. Ils se coiffent d'un grand chapeau pointu. Vêtements blancs.

Les *Long-kia*, descendants des Chinois exilés jadis en ces contrées de même qu'on exile aujourd'hui en Mongolie.

Les *Tsai-kia*, également d'ancienne origine chinoise se trouvent dans les districts de Ouei tsing et de Ping-yuen. Les femmes portent un chignon haut de 40 centimètres, semblable à une corne de bœuf.

TOUNG-JEN

Les *Toung-jen* (hommes des cavernes) se trouvent à Young-tsoung. Très sales; ne se lavent jamais. Le mari et la femme sortent toujours ensemble, portant des flèches et des lances.

PA-HOUAN

Les *Pa-houan* ou sauvages blancs habitent le district de Ting-houan. Les femmes travaillent tandis que les hommes se reposent.

Elles tissent ou même labourent. Les jours de marché l'on danse au son d'un tambour long et plat. Les enterrements se font la nuit.

31 mars

Pour les voyages dans l'intérieur de la Chine deux procédés sont usités : le cheval et la chaise.

Certains explorateurs ont usé du cheval même dans ces régions montagneuses et par ces routes impossibles du Kouei-tcheou, mais leurs mésaventures nous ont été contées dans le pays.

Nous persistons à trouver la chaise plus commode, plus pratique et permettant seule en réalité de jouir du paysage et de prendre des notes sans être obligé de surveiller à chaque instant les pieds du cheval ou de la mule sur ces terribles pentes.

Comment donc s'y prendre pour organiser d'un point quelconque de l'intérieur une caravane en se servant de chaises ?

Quelques renseignements pratiques pourront peut-être rendre service aux Européens qui viendront, de plus en plus nombreux, dans ce centre de la Chine. D'autre part nous aurons ainsi l'occasion de faire nous-mêmes plus ample connaissance avec cette race spéciale des coolies-voyageurs.

Il existe dans chaque localité un peu importante—même dans la petite ville de Tsinki—un chef porteur, ancien coolie ayant économisé quelques taëls et qui se charge de fournir hommes et matériel.

Si l'on compte rester longtemps en route, il est bon de se faire confectionner une chaise à sa convenance, si non le chef porteur en fournira une. Prenez de préférence une chaise ayant sur les côtés non des carreaux mais un treillis de bambou. Les vitres peuvent en effet être cause d'accidents graves en cas de chute.

Quatre porteurs sont nécessaires et suffisants pour chaque chaise. Les Chinois assis dans des palanquins très légers ne prennent parfois que deux ou trois coolies. Mais quatre est le chiffre normal ; deux hommes à l'avant, deux à l'arrière. Tous marchent dans le même sillon et portent la chaise au moyen d'un bâton suspendu par des cordes aux brancards.

Si l'équipe de devant porte le bâton sur l'épaule droite, celle d'arrière portera le sien sur l'épaule gauche. Les équipes marchent d'un pas opposé, les hommes d'arrière posant à terre le pied gauche alors que leurs camarades y posent le pied droit. Et les quatre hommes s'avancent ainsi très vite, en sautillant un peu, trottant une espèce d'amble qui donne à la chaise un équilibre tel que je puis pendant la marche, écrire les présentes observations.

Tous les 80 ou 100 pas, l'homme de tête crie "tango." On lui répond de l'arrière et les équipes s'arrêtent pour changer le bâton d'épaule. Pendant ce changement, le bâton est appuyé sur une fourche de bois qui sert de canne pendant la marche. Un nouveau signal d'accord et la marche reprend aussitôt.

Si l'on veut soulager ses porteurs et s'assurer une allure plus rapide, l'on peut enrôler deux coolies de renfort, ce que nous avons fait pour le retour de Kouy-yang.

Le signal du départ : "Tsou va ! Tsou va !" est donné par le voyageur lui-même qui doit avoir son personnel continuellement dans la main. Dès le point du jour, à cinq heures et demie du matin en cette saison, nous quittions notre campement.

KOUEI-TCHEOU



UNE HALTE—DEVANT L'AUBERGE

Les coolies ne mangent pas à ce moment mais fument consciencieusement leur pipe. A la première étape, au bout d'une heure ou une heure et demie de marche, déjeuner des porteurs. Mais, auparavant, chacun se livre aux ablutions du matin. Dans chaque auberge, on trouve, à toute heure, de l'eau bouillante et, en quelques secondes, la toilette est terminée. Pas de savon, cela va sans dire. Il est inconnu dans l'intérieur.

Une remarque à propos de cette toilette du matin. Presque tous les Chinois sont atteints de maladie de la peau. Par les chaleurs, les coolies marchent quasi nus et parfois sans aucun voile. Les corps sont couverts de taches et de boutons et cependant l'on ne voit guère de plaies ni de boutons sur les visages. Cette immunité proviendrait-elle de l'habitude de se laver chaque matin avec une eau tellement chaude qu'il nous serait impossible d'y tenir la main?

Puis, l'on s'installe à table. La maîtresse d'auberge, jeune fille qui caquette ou femme sérieuse portant sur le dos un bébé dans un sac, est à l'une des extrémités de la table avec le baquet au riz. Parfois une petite écuelle sert de mesure; d'autres fois, l'on pèse à la romaine le bol qu'on livre plein au consommateur. On y ajoute un morceau de porc que l'on pèse également. Sur la table, dans des bols de porcelaine, sont des piments, des légumes hâchés ou séchés; au-dessus d'un réchaud, des choux qui cuisent encore dans leur jus. Et le coolie s'enfourne de tout, joue des baguettes et de la mâchoire avec une étonnante vélocité. Il a dépensé de huit à dix sapèques, soit, dans cette région, de trois à six centimes.

"Tsouva! Tsouva!" La caravane est repartie. A chaque halte horaire, nos porteurs achèteront quelque friandise: fromage de haricots, galette de riz grillé, du nougat de sésame, des beignets de pâte de froment, etc....

Vers une heure, nouveau repas sérieux, le dernier devant se prendre à l'étape.

Chaque homme se nourrit comme il l'entend et à ses frais. Nous payons pour chacun 350 sapèques (environ un franc) par jour au chef porteur qui ne leur en remet bien certainement qu'une partie.

Reste la question des bagages. Se faire construire une caisse en écorce de bambou, très légère, que l'on recouvre de papier noir huilé et imperméable. La caisse a l'air d'un cercueil, mais elle rend de véritables services. Mise sur un brancard de bambou, elle sera portée par deux ou trois hommes suivant le

cas. Les valises et les sacs lui seront confiés. Chaque cercueil a son cadenas et le papier huilé le met bien à l'abri des injures du temps.

Quant aux caisses, aux braseros et autres impedimenta, des coolies les tranportent sur leur balance de bambou à raison de 75 livres chinoises (environ 35 kilogs) par homme et suivent parfaitement la colonne pendant l'étape quotidienne de 35 à 45 kilomètres.

La literie nécessaire pendant l'hiver trouve sa meilleure forme dans un matelas genre cambodgien. Matelas, draps, couvertures, oreillers sont installés dans un sac de grosse toile huilée et imperméable. Chaque coolie peut porter deux literies complètes.

Tous ces hommes sont payés au même taux: 350 sapèques réglées au chef porteur. Il y a lieu de surveiller ce dernier pour éviter qu'il ne prenne chaque jour de nouveaux hommes, rien que pour leur faire porter les bagages d'une étape à l'autre. Ces coolies de rebut se paient beaucoup moins cher et introduisent dans la caravane un élément sans cesse renouvelé qui peut être un sujet de trouble.

Les salaires sont payés partie d'avance, partie en cours de route et le solde à l'arrivée.

Le chef porteur est responsable des pertes et des avaries. Il accompagne la colonne et reçoit le salaire d'un simple coolie.

Aucune indemnité n'est due pour le retour des porteurs dans leurs foyers.

1er avril

Je suis encore tout abasourdi de l'étonnant spectacle auquel je viens d'assister: la traversée en sampan des gorges de Sze-ping sur la rivière Yuen, qui est bien l'une des plus fantastiques excursions que l'on puisse faire au monde.

En remontant cette rivière, les grandes jonques "house-boats" ont, ainsi que nous l'avons dit jadis, la préfecture de Tchin-yuen comme point terminus. Mais la rivière Yuen est encore navigable pour des embarcations de dimensions moindres jusqu'à Sze-ping, une des étapes de notre voyage en chaise et petite ville distante de Tchin-yuen de 65 *li* par la route mandarine et de 80 *li* environ par eau.

Très étroitement encaissée sur presque tout ce parcours, la rivière s'écoule avec un courant formidable entre de gigantesques murailles de calcaire. Mais où le spectable empoigne et donne le frisson, c'est lors de l'arrivée de la jonque dans le rapide de *Sa-ping*, long de cinq kilomètres et que l'on franchit en quelques minutes.

La rivière n'a guère, en cet endroit, plus de 25 mètres de largeur. De chaque côté, les grands mornes hauts de trois et quatre cents pieds se dressent sauvages, sombres, à pic. Partout, semés dans le courant, de gros blocs contre lesquels vient se briser la lame. Des récifs cachés, d'autres que l'on aperçoit à peine, des remous, des différences de niveau formidables, de vraies vagues écumantes qui embarquent et nous mouillent.

Le sampan est engagé dans la gorge qui paraît sans issue, fermée par la muraille géante. Un coude à angle droit, et la rivière continue à bondir. Et ainsi, cinq, dix, quinze fois. Rapide comme l'éclair, la jonque se lance droit sur la paroi de pierre et au moment même où l'on tremble de la voir se briser sur l'obstacle, le violent effort de cinq rameurs la fait pivoter sur place et repartir ballotée comme un bouchon, dans la direction nouvelle.

Mais là sont les rocs obstructeurs. Où passer? Dans ce chenal étroit et plein d'écume? Impossible! Et cependant notre petite embarcation s'y engage avec une inouie précision, laissant quelques centimètres de chaque côté entre les rochers et son bordage.

J'ai déjà vu de par le monde bien des spectacles qui m'ont ravi, mais je ne crois pas que l'on puisse assister à manœuvre plus étonnante d'adresse et de sûreté de coup d'œil. Un léger faux mouvement, une seconde d'hésitation, une simple erreur dans l'effort, c'en serait fait de nous.

Il est six heures du matin. Le soleil qui illuminait tout à l'heure la vallée est trop bas à l'horizon pour éclairer les gorges. Nous voguons à travers une lueur indécise qui ajoute au caractère de sauvage grandeur de cette scène.

Et quel cadre! Des grottes avec de superbes stalactites. Une aiguille de trois cents pieds qui rappelle la Roche à Bayard. Ici, les donjons féodaux des bords du Rhin, le Drakenfelds, les tours de Heidelberg. Là haut, la muraille largement trouée dessine la silhouette d'un pont, à côté du Trou du Diable. Plus loin, l'image colossale et très nette d'un pape coiffé de la tiare et assis sur la sedia.

Et partout, des cascades, une centaine, à coup sûr, qui dévalent en affectant les formes les plus bizarres et parfois s'élancent de tout là-haut en poussière diamantée qui vient saupoudrer le flot.

Très calmes, pas étonnés le moins du monde, nos cinq hommes qui viennent d'accomplir une merveille d'audace se mettent, les gorges franchies, à manger leur galette de riz grillée, tandis que la jonque, reposée, descend le courant moins sauvage, surveillée par un seul rameur à l'arrière.

Je ne crois pas que ces gorges enchantées aient jamais été décrites ni qu'elles soient connues en Europe ou même à Shanghaï.

La navigation normale s'arrête, ai-je dit, à Tchin-yuen. Les quelques rares Européens venus en ces parages et que n'a pas effrayés la montée de la rivière ont certainement pris la route mandarine à cet endroit, les house-boats n'allant pas plus loin. Ceux qui, venant de l'intérieur, allaient s'embarquer pour descendre la rivière, devaient tout naturellement se rendre par la route jusqu'au port d'attache.

Il nous a fallu prendre des sampans pour notre excursion.

Mon compagnon de route, M. de Marteau, a découvert tout à fait par hasard, il y a deux ans, cette partie de la route fluviale et je rends grâces au ciel de cette bonne fortune qui fait oublier toutes les fatigues passées et vaut à elle seule le voyage du Kouei-tcheou.

Pas d'agence Cook ! Pas de Mena House-Hotel ni de chemin de fer à crémaillère. Pas d'Anglais aux longues dents, ni d'Anglaises aux longs pieds. C'est trop beau !

En cinq heures, nous arrivons à Tchin-yuen. On retire des cadavres de la rivière. Un bateau vient de sombrer dans le courant très rapide, causant la mort d'une dizaine de Chinois.

Pâques 1899

Tandis qu'au beau pays de France les cloches longtemps muettes jettent dans les airs la gaîté de leurs notes argentines, que la grande fête chrétienne apporte le renouveau avec l'éclat de ses solennités, nous voguons au milieu de cette Chine qui ne connait que trois périodes de réjouissances et de chômage : lors du renouvellement de l'année, lors de la fête du dragon et de celle de la lune.

Disparue, la passerelle de bois par laquelle nous avions fait notre entrée en chaise dans la bonne ville de Tchin-yuen et qui permettait de pénétrer dans le cœur de la cité. On ne la monte chaque année que pour la période des basses eaux. Nous ne sommes aujourd'hui qu'au début de la crue des rivières et le courant se montre déjà d'une violence terrible.

La communication entre les deux rives a lieu par un superbe pont de pierre à sept arches construit à l'autre extrémité de la ville et sous lequel notre jonque file, rapide et légère.

Sur la rive droite, les gracieux bâtiments d'une pagode ancienne mais bien entretenue s'étagent, dominant la rivière.

Du même côté, en face de l'agglomération, trois collines de même hauteur et couvertes de verdure portent chacune à leur sommet un coquet pagodon à étages.

Sur les hauteurs de la ville, trois blockaus semblent faire le pendant des pagodons; leur masse indécise se profile sur le ciel gris de l'aube.

Temps gris et froid qui contraste avec la chaude journée d'hier.

Bizarres sont ces bateaux chinois. La grande cabine du patron qui s'élevait au dessus du gouvernail a été démontée, le gouvernail lui-même enlevé, et voilà, qu'à notre ahurissement, nous voguons l'arrière en avant. Il en sera ainsi pendant la première partie de la route. L'arrière plongeant davantage et offrant plus de résistance rend la marche du navire moins facile dans les rapides et permet, à ce qu'il paraît, des manœuvres que la position normale de la jonque rendrait impossible.

Le pilote est en tête, haut perché sur les gradins de la poupe, une gaffe de bambou à la main.

Deux immenses godilles de dix à douze mètres s'avancent de chaque côté dans le sens de la marche comme deux éperons menaçants. Attachées en ce moment et relevées hors de l'eau, elles serviront à l'approche des rapides pour faire évoluer la barque. Quatre godilles latérales et deux rames à l'arrière. Voilà notre force motrice en même temps que nos appareils de gouverne.

A midi nous sommes à Tsinki, ayant franchi nos cent *li* sans effort.

Nos bagages sont prêts. Une visite au magasin pour compléter la cambuse. Un dernier adieu à cette chambrette qui valait toutes les cabines de jonque et toutes les chambres d'auberge, une poignée de main aux braves gens du pays qui viennent nous saluer et, à quatre heures, nous repartons au courant de l'eau, impatients de revoir le Yang-tze et ses ferry-boats qui doivent nous emporter vers Shanghaï. Bebelman reste, seul Européen, à Tsinki comme représentant de la Société française.

D'une part, les arbustes et les arbres sont garnis de feuilles ; de l'autre, notre horizon s'est modifié avec le niveau du "chemin qui marche." Nous ne sommes plus encaissés entre deux hautes murailles.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

LA RIVIÈRE YUEN—LES CANAUX

LA CRUE DES EAUX—LE CHANGE—LA FÊTE DES MORTS—TOTO ET LE FAISAN—L'ÉNERGIE CHINOISE—PAUVRE CHÉRI D'ÉTUDIANT !—UNE SEMAINE DANS LES MARÉCAGES—LES " FOUI-MON "—DES MARSOUINS À 1150 MILLES DE LA MER

3 avril

La rivière n'est plus reconnaissable. Le paysage des rives a, lui aussi, beaucoup changé d'aspect. Plus de galets sur les berges à sec ; plus de chemin de halage au ras de l'eau.

De tous côtés les cascades, les ruisseaux, les torrents, les rivières viennent grossir la Yuen. Dans les rapides, les courants sont d'une violence terrible au milieu des tourbillons et des remous, mais presque tous les rochers qui jalonnaient le chenal sont maintenant recouverts et la manœuvre n'en est que plus dangereuse.

Les journées sont devenues longues. A cinq heures et demie du matin, l'équipage est aux avirons et, sans presque s'arrêter pour les repas, manœuvre jusqu'à sept heures du soir. Aussi gagnons-nous du terrain et brûlons nous nos étapes du voyage d'aller.

Mais si nous brûlons les étapes, nous ne nous réchauffons guère. La pluie n'a pas cessé de tomber. Brr ! Le froid de notre novembre de France.

4 avril

Cette fois nous ne repasserons plus par le lac Tong-ting. Afin de varier l'itinéraire et aussi de rentrer quelques jours plus tôt, nous quitterons la Yuen à Chanté pour prendre un canal rejoignant le Yang-tze près de Shasi, port ouvert. Dans cette ville nous trouverons les bateaux à vapeur d'I-tchang qui nous conduiront à Hankeou.

Les contrats ne comportent plus un frêt en sapèques mais en taëls suivant l'usage de Tchin-yuen. Nos jonques sont affrêtées 74 et 88 taëls, soit environ cent et cent vingt mille sapèques. Mais cette évaluation est certainement inexacte. J'ai déja eu l'occasion de faire observer qu'en Chine, toutes les mesures de

capacité, de poids, de distance varient d'un endroit à un autre. Et si quelque chose varie surtout dans ce pays, c'est cet étalon monétaire qu'est le taël. Sa valeur change dans toutes les villes.

Une partie du frêt est payable au départ, une autre à Hongkiang, puis à Chanté et le solde à Shasi. Lors de chaque règlement, Tsang, qui remplit maintenant les fonctions de compradore, sera obligé de peser ses lingots d'argent et d'en calculer le prix au taux des localités diverses.

C'est dire combien en Chine le calcul du change présente d'inextricables difficultés et comment l'Européen se trouve abandonné, sans contrôle possible, à cet auxiliaire indispensable qu'on appelle compradore.

Nos bateaux ont onze et douze hommes d'équipage. Ils doivent arriver à Shasi dans un délai maximum de dix-huit jours sous une astreinte de 25,000 sapèques par jour de retard. Une gratification de 5,000 sapèques sera octroyée pour chaque journée gagnée sur le délai de rigueur.

5 avril

Nos jonques—l'ai-je dit ?—sont démâtées, donc sans voilure, sans cabine pour le "lao da" qui, chaque soir, se fait une toiture de nattes. Elles sont réduites à leur plus simple expression.

Mais voici que les eaux deviennent plus profondes ; notre jonque reprend sa position normale, la proue en avant. L'on installe le gouvernail et sa barre. En quelques minutes, la cabine avec ses fenêtres de papier, ses portes, sa toiture, est rebâtie comme par enchantement. C'est aujourd'hui le *Sing-ming* chinois, sorte de Jour des Morts. Chacun se rend aux tombeaux de famille, les orne de banderolles de papier blanc que le vent fait flotter, puis l'on brûle des papiers-sapèques, on allume des bâtonnets d'encens et, surtout, on tire des pétards.

De nombreux tombeaux s'étagent sur les coteaux voisins de la rivière, aussi défilons-nous toute la journée devant les banderolles blanches au bruit d'une pétarade à réveiller les morts.

Bizarre quand même cette façon d'honorer les défunts !

Nous marchons à la godille à raison de 20 *li* (environ 10 kil.) à l'heure et ce soir nous mouillons à Hong-kiang à 516 *li* de Tsinki.

6 avril

Toute la nuit, concert de tubas et de tamtams à bord de la jonque-canonnière près de laquelle le hasard nous a placés.

Déjà hier soir à 9 heures, pour l'extinction des feux (!) sans doute, les tamtams avaient, durant un quart d'heure, imité les roulements du tambour tandis que les longues trompettes lançaient leurs notes prolongées et lugubres. C'est bien la teinte de la fanfare romaine d'après les reconstitutions de la musique antique.

Puis, soudain, un coup de canon, répété par tous les échos de la montagne, arrête momentanément les ardeurs des musiciens-canonniers.

Ce matin à cinq heures au lever du soleil, même cérémonial : réveil en fanfare dont je me serais bien passé.

Pour un boy pincé, Toto est un boy pincé. En quittant Tsinki nous avions emporté un superbe faisan doré qui devait faire les délices de notre modeste table. Ce midi, le faisan n'ayant pas encore paru, M. de Marteau s'enquiert de son sort. Toto très embarrassé, balbutie, se trouble de plus en plus et finit par déclarer:

—Lui sentir beaucoup mauvais, moi jeter.

—Mais les plumes ? Donne les donc.

Toto cherche et ne trouve pas. Que découvrons-nous en l'aidant dans ses recherches ? Sous sa couchette, le faisan empaillé, admirablement dressé sur une planchette et déployant fièrement les riches plumes de sa queue.

Toto lui même était l'empailleur. Il avait retiré le coton de sa couverture pour en bourrer le faisan dont il comptait bien tirer grand profit, soit en cours de route, soit à Shanghai.

Hélas ! il avait compté sans l'œil du maître.

Pauvre Toto !

7 avril

Toute la journée nous traversons des carrières de calcaire dur exploité à la fois pour le pavage et pour la fabrication de la chaux sur place.

Des milliers d'ouvriers sont employés à entamer la pierre avec leur ciseau et leur marteau.

D'immenses fours en terre ressemblant à des gazomètres cerclés de bambous. L'on y étale successivement des couches de charbon et de calcaire, puis, l'on y met le feu. Et les montagnes disparaissent peu à peu, réduites en cendre ou emportées au loin par morceaux. Ici, en effet, pas de galeries, le bloc est attaqué de tous côtés à la fois jusqu'à complet anéantissement.

Pour accélérer la marche de nos jonques, l'idée nous vient de promettre directement à l'équipage une gratification de cent sapèques par homme si nous couchons à *Sinki* ce soir.

La chose paraissait impossible au " lao da ". A cinq heures du soir nous étions cependant arrivés et les mariniers touchaient, directement et avec une joie intense, la prime si bien gagnée.

8 avril

Presque tout ces bateliers de la rivière Yuen sont originaires de *Mayen*, ville voisine de Tchin-yuen, située à l'intérieur des terres et où ils laissent leur famille.

Ils forment une espèce de tribu avec son patois que les autres Chinois de la région ne comprennent pas. L'on appelle même communément des " Mayen " ces grandes maisons flottantes dans lesquelles nous naviguons.

Et toujours infatigables et gais, ces grands enfants ! Une nouvelle prime leur a été promise pour gagner ce soir *Chen-tcheou-fou*. Promesse inutile, nous disait hier un pharmacien indigène de Sinki !

Mais ce matin nous étions en marche dès cinq heures, le jour commençant à poindre, et voilà qu'à cinq heures ce soir, au moment même où j'écris ces lignes, nous défilons, sans nous arrêter, devant la préfecture de Chen-tcheou extrêmement pittoresque, vue de ce côté de la rivière.

Sauf deux arrêts de dix minutes chacun, nos bateliers n'ont cessé un seul instant de ramer pendant ces douze heures d'horloge.

Depuis que le bateau a repris sa position normale, trois hommes debout sur la plateforme d'avant, actionnent chacun une rame qu'ils poussent en éloignant du corps la poignée de l'aviron. Ils frappent le plancher de leur pied nu pour bien accentuer la cadence.

Les deux grandes godilles latérales sont mues chacune par trois hommes dont l'un perché en dehors du bateau sur une planche en potence.

Un refrain monotone est entonné par l'un des rameurs tandis que les autres y répondent en mesure par un cri guttural.

Et tout à l'heure encore, après ce labeur insensé, vers quatre heures, nos deux équipages se défiaient et luttaient de vitesse, sans paraître éprouver la moindre fatigue.

Nous dépasserons Chen-tcheou d'une vingtaine de *li* ayant ainsi franchi 175 *li* ou environ 90 kilomètres sans rapides, avec un courant assez faible et léger vent debout.

La prime de ce soir n'aura pas été volée !

Dimanche 9 avril

O puissance de la sapèque sur l'énergie chinoise !

Il est quatre heures et demie quand nous partons avant le lever du jour. Mais il s'agit d'atteindre le gîte d'étape distant de 200 *li* soit plus de cent kilomètres et nous n'avons guère qu'un ou deux rapides comme auxiliaires de la rame.

Dans la matinée, nos gaillards ralentissent la marche pour s'approvisionner de bois à brûler. Nous traversons une région où dans tous les villages qui bordent la rive, s'élèvent des piles de ce bois.

Des nuées de sampans, chargés de fagots, sillonnent la rivière et viennent solliciter la clientèle des jonques.

Chacun des bateliers achète son lot, et, en peu de temps, nous avons du bois partout, dans les cales, à l'avant, à l'arrière, même sur la toiture de nos cabines.

Il est bien difficile de se gendarmer contre cette invasion. C'est le petit profit du matelot.

Sept heures. Il fait nuit. Et nous marchons toujours.

A huit heures seulement, nos hommes s'arrêtent, ayant même dépassé le but désigné et venant par suite de fournir un travail ininterrompu de seize heures.

En voilà qui n'ont pas encore inscrit la journée des trois huit parmi leurs revendications !

10 avril

Jeté l'ancre à quatre heures près du grand escalier de Chanté, ayant parcouru exactement en huit jours le trajet qui nous avait demandé trente jours à l'aller.

Une partie de l'équipage débarque, emportant ses fagots, des cordes, des provisions de riz, toute une invraisemblable cargaison qui sort on ne sait d'où.

Un jeune étudiant, ami de Tsang, vient nous rendre visite et nous donne une juste idée de cette civilisation des lettrés qui se confine dans les "bonnes paroles", les maximes et les proverbes mais croirait se déshonorer en s'abaissant aux détails de la vie pratique.

A quelle distance se trouve Shasi? Quel est l'état du canal qui y mène? Combien de temps mettent les jonques pour atteindre cette ville? Autant de

questions bien simples mais auxquelles notre disciple de Confucius déclare ne pouvoir répondre.—J'ai tant à étudier ! dit-il à Tsang avec un petit mouvement de tête adorable, tandis que sa main, négligemment étendue, laisse voir des ongles démesurément longs.

Il a tant à étudier !

11 avril

Adieu, montagnes, torrents et cascades. Nous voici dans la plaine monotone mais féconde. Le canal n'a guère que cinquante mètres de largeur. Aucun courant n'y circule ; aussi nos mariniers se sont-ils attelés à la cordelle et devront-ils nous traîner ainsi jusqu'au Yang-tze.

Dans l'après midi, nous nous apercevons avec autant de stupéfaction que de tristesse, de l'ignorance absolue de nos bateliers relativement aux distances.

Quand serons nous à Shasi ? Personne ne peut le dire. Les mariniers que nous rencontrons donnent à Tsang les appréciations les plus diverses et les plus fantaisistes.

Ajoutons que le canal, par cette période de hautes eaux se subdivise en une foule de bras et de petits lacs ou marécages et que de nos deux patrons, l'un n'est venu de ce côté qu'une seule fois, il y a bien longtemps, l'autre n'y a pas conduit son bateau depuis quatre ans mais il connait bien la route, affirme-t-il.

Espérons le, grand Dieu !

12 avril

Pour changer, de la pluie, du brouillard.

Sur le canal, des nuées de barques plates circulent, emportant des chargements d'herbe fraîche bien verte qui me fait songer à ces dahabiehs que j'admirais, l'an dernier, descendant vers le Caire les verdoyants produits de la fertile vallée.

Mais si le vert Nil est le même, combien différent est le ciel, combien autre est le climat ! Au lieu de la liberté des blancs vêtements et de l'ombrelle à reflets verts, nous sommes ici engoncés dans nos vêtements ouatés, et contraints de subir la protection de nos cabans et de nos pélerines si nous voulons mettre le nez dehors.

Pauvres nous! Joli mois de mai, quand reviendras-tu ?

Pratiques, ces canotiers chinois. Ils ont une espèce de jupon de filaments bruns qui, renseignements pris, ne sont autre que des fibres de cocotier provenant de l'île de Haïnan. Une pélerine de même nature leur serre le cou et, s'avançant

sur les épaules, tendue au dessus des bras, les protége sans gêner leurs mouve ments.

Debout à l'arrière de leur barque, ils rament de deux avirons croisés en les écartant du corps au lieu de les rapprocher comme font nos marins.

13 avril

Toute la nuit, effroyable tempête. Ce matin encore, le vent souffle, furieux, et la pluie tombe à torrents. Impossible d'avancer.

Chose curieuse, les patrons de nos jonques nous avaient l'autre jour à Chanté annoncé cette tempête à jour fixe alors que le soleil brillait radieux dans un ciel limpide.

Nous ne savions que penser en les entendant nous dire sérieusement " Dans trois jours, il y aura tempête. "

Le troisième jour de la troisième lune—13 avril cette année, d'après le calendrier chinois—amène toujours avec lui, paraît-il, une perturbation atmosphérique.

Oui, vraiment, l'on s'instruit en voyageant.

Mais ce qui est peu gai, c'est de se voir bloqué toute une longue journée dans un canal sans horizon alors que nous ne pouvons avoir aucun renseignement positif sur notre situation ni sur la distance exacte qui nous sépare de Shasi.

Enfin, vers quatre heures, la pluie ayant cessé, nos mariniers s'attellent à la corde pour marcher jusqu'au soir et enlever péniblement une vingtaine de *li*.

14 avril

Un lettré avec lequel j'avais l'occasion de m'entretenir aujourd'hui me confirmait une fois de plus dans cette idée qu'avec la Chine, une double politique est à suivre, celle de la force appuyant le droit et celle du fait accompli.

La plupart des Chinois ignorent que Français et Anglais sont entrés à Pékin en 1860. Au Kouei-tcheou, j'ai vu des Chinois lettrés et intelligents rire lorsque le hasard de la conversation nous amenait sur les événements de cette époque.

Mais *tous* savent que l'Allemagne s'est emparée de Kiao-tcheou. L'impression dans la Chine entière a été considérable et la confiance dans l'avenir du pays a disparu du cœur de beaucoup de Célestes depuis le coup de force de l'empereur Guillaume.

HOUPÉ



LE CADAVRE DU PÈRE VICTORIN

Ces faits me revenaient à la mémoire en apprenant les récents événements du Sé-tchouan. Près de I-tchang, port ouvert, ville où siégent de hauts mandarins, un pauvre missionnaire le Père Victorin a été traqué, arrêté, torturé et les bandits qui publiquement commettaient ce meurtre, se sont mis à arracher le cœur, la cervelle et une partie de la cuisse de leur victime pour les dévorer comme des cannibales.

Depuis plus d'un an les massacres se succèdent et nous en sommes encore à attendre de justes réparations. Les Allemands ont usé d'un tout autre système. Une province et la route de Pékin ont été l'expiation du meurtre d'un missionnaire. Je dis une province car Kiao-tcheou c'est en réalité le Shantung et la jonction avec Pékin par les chemins de fer des syndicats allemands.

Ah ! si quelque nation a perdu la face en ce pays, suivant l'expression chère au Chinois, c'est bien notre pauvre France.

Il est vrai que notre ministre de la guerre répondait il y a quelque mois à un de nos honorables qui se plaignait de ne pas le voir aux séances de commission : " Que voulez-vous, mon cher, voilà trente jours que je suis ministre et j'en ai eu " vingt neuf absorbés par l'Affaire ! " Pauvre pays ! Le chancre le ronge, à la grande joie de nos ennemis railleurs. Les médecins Tant-Pis et les médecins Tant-Mieux discutent et pas un chirurgien n'a le courage de donner le coup de bistouri sauveur.

15 avril

Je les avais pris d'abord pour des poissons volants. Je me trompais. Ces bestioles qui pendant toute la journée se jouent autour de notre jonque en zébrant la surface de l'eau sont plutôt des insectes mais de curieux insectes.

Le corps de la grosseur et de la forme d'une chenille de taille moyenne est noir cerclé d'anneaux jaune d'or. Deux ailes, couleur crême, longues et pointues, plantées tout près de la tête s'agitent rapides comme les ailettes d'un panka électrique.

C'est le *Foui-mon*, nous disent les bateliers, mais je ne puis les décider à s'emparer de quelque spécimen, ce qui leur serait facile lorsqu'ils se jettent à l'eau pour tirer la cordelle. Ils paraissent en avoir une crainte superstitieuse.

Ce singulier insecte se termine par une fourche plus longue que tout son corps, composée de deux filaments, jaunes eux aussi, et qui s'éloignent l'un de l'autre.

Cette fourche sert à la fois de gouvernail et de contrepoids, car le *Foui-mon* s'avance comme une flèche, la tête et la partie antérieure du corps hors de l'eau pour éviter que les ailes ne soient mouillées. Le reste du corps plonge dans la rivière.

Des myriades d'insectes zèbrent ainsi le flot, mais pas un ne s'envole ni ne bondit comme le poisson volant. Tous s'élancent d'un mouvement subit élevant leur petite tête ornée de deux mandibules effilées et dardées en avant.

16 avril

Les digues du canal sont rompues sur bien des points. Une crue formidable a dû avoir lieu récemment car des arbres déracinés et encore pourvus de leurs feuilles gisent çà et là, laissant émerger leurs pauvres branches qui semblent implorer secours. Nous naviguons presque toute la journée non pas dans un canal mais dans de véritables lacs où il nous faut avancer à la rame.

Hier encore de gros villages s'échelonnaient sur les rives. Devant l'un d'eux protégé par une belle digue en pierre, une flotille de six jonques-canonnières saluait notre drapeau.

Aujourd'hui c'est la désolation. Seules quelques huttes de roseaux donnent abri aux pêcheurs.

Voici huit sampans qui s'avancent l'un derrière l'autre et parallèlement sur deux lignes de quatre. A l'avant de chacun d'eux, un homme est debout son filet à la main ; une femme, debout elle aussi, rame de deux avirons à l'arrière. Tout à coup, chacun des sampans fait un mouvement de flanc aussi correct que rapide, et s'arrête; les pêcheurs se trouvent en face l'un de l'autre; ils lancent leur épervier. Tout le rectangle limité par les barques est ainsi fouillé par les engins de pêche.

La pluie ne veut pas nous abandonner. Elle nous fait assister à cet original spectacle de nos coolies halant la jonque en se protégeant de leur parapluie de bambou.

17 avril.

Cette fois c'est l'orage du matin, puis le soleil, mais un vent debout souffle en tempête. Avec mille précautions nous avançons petit à petit et vers midi nous sommes en face du Yang-tze. Impossible de s'y engager nous disent les "lao da" et nous n'en doutons pas en voyant la houle qui agite le fleuve large d'un mille au moins. L'on se croirait en mer. Nos jonques s'abritent dans une petite crique.

Une troupe de marsouins exécute une folle sarabande sous nos yeux comme pour se jouer de notre détresse. Qui supposerait trouver des marsouins à 1,150 milles de la mer !

Shasi, l'objet de nos désirs, n'est plus qu'à une soixantaine de *li* sur l'autre rive du fleuve. Peut-être un paquebot s'y trouve-t-il à l'heure actuelle et nous sommes cloués ici, impuissants.

Par bonheur le vent se calme vers le soir et nos bateliers se décident à descendre le Yang-tze à la rame, poussés du reste par un courant de trois nœuds. Aussi filons-nous comme des flèches.

Deux paquebots passent près de nous à une demi-heure d'intervalle, se dirigeant vers I-tchang.

A neuf heures du soir nous abordons à Shasi. Je cours à la douane pour avoir quelques renseignements. Pas de paquebot avant jeudi ou vendredi. C'est la guigne qui nous poursuit.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LE YANG-TSE-KIANG

SHASI--SUPERSTITIONS ET VIEUX SOULIERS—AU SECOURS DE L'ESK—HANKEOU —KIEOU-KIANG—UN RÉVÉREND FRANCOPHOBE—NANKIN—CHIN-KIANG—SHANGHAI.

18 avril

Cette fois cependant la chance a vaincu la guigne, car elle nous fait trouver aux douanes impériales de *Cha-che*, deux commissaires allemands MM. Neumann et Wilzer qui sont bien les plus charmants camarades que l'on puisse rencontrer.

Défense nous est faite de prendre table ailleurs que sous leur toit hospitalier, et ce, jusqu'à l'arrivée du paquebot.

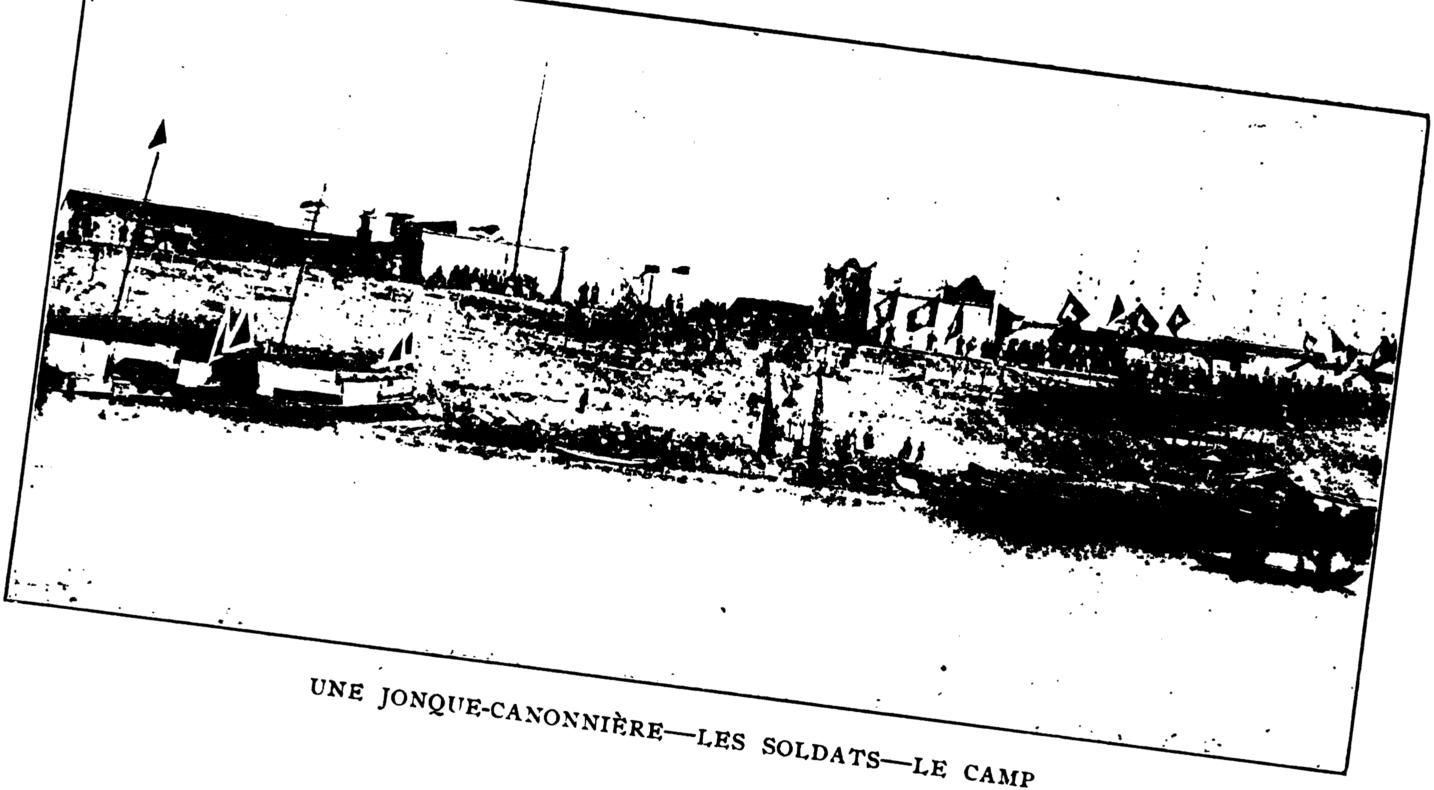
M. Neumann fut attaqué et blessé le 1er janvier 1897 en visitant les environs de Shasi avec M. Riault et M. Waeles de la mission lyonnaise. Tous trois coururent un réel danger.

Le service de Shanghai à Hankeou est régulièrement établi. Un steamer quitte tous les jours chacune de ces villes. Quatre compagnies se partagent le mouvement: deux anglaises (Butterfield et Swire; Jardine, Matheson & Cie), une chinoise (China Merchants) et enfin une compagnie japonaise.

Ces mêmes sociétés remontent le fleuve avec d'autres navires à vapeur de Hankeou à I-tchang, mais leur service n'est pas régulier sur ce parcours. Les passagers européens sont très rares et le départ de chaque paquebot est subordonné au chargement des marchandises. Ainsi, en ce moment, un grand stock encombre la place de Hankeou, les navires se hâtent de l'emporter et reviennent presque à vide de I-tchang.

Dans ce dernier port jusqu'à Tchung-king le fond rocheux et plein de récifs ne permet pas aux steamers de s'engager dans les magnifiques gorges que le Yang-tze-kiang offre dans toute cette partie de son cours? De grandes jonques servent aux voyageurs. Beaucoup d'entre elles sont à l'ancre dans le port de Shasi. Différentes des nôtres, elles sont occupées jusqu'à leur milieu seulement par les cabines, le vaste gaillard d'avant étant envahi par les quatorze rameurs qui mettent en mouvement la lourde maison flottante.

SHASI



UNE JONQUE-CANONNIÈRE—LES SOLDATS—LE CAMP

Shasi est port ouvert aux étrangers depuis le 1er octobre 1896 en vertu du traité de Simonoseki qui a suivi la guerre sino-japonaise.

Les Européens qui ont à leur disposition le terrain d'une concession ne paraissent pas très pressés de venir s'y établir. Il est vrai que la population ne leur est pas très sympathique, mais n'en est-il pas de même un peu partout en Chine et particulièrement dans cette vallée du Yang-tzé !

Seuls les deux commissaires des douanes forment la colonie européenne. L'Angleterre avait, jusqu'à ces dernier temps, à Shasi, un consul mais elle l'a retiré. Le Japon y maintient le sien, M. Dutakuchi, auquel nous allons faire visite et qui parle très correctement l'anglais.

Il y a toutefois, dans l'intérieur de la ville, trois missions. L'une d'elles, catholique, est confiée aux franciscains belges et les deux autres, protestantes, appartiennent aux Suédois et aux Américains.

Au mois de mai de l'année dernière, une émeute a éclaté à Shasi. Les Chinois ont mis le feu à tous les bâtiments de la concession. Les douanes, le consulat japonais, les bâtiments et docks de la "China Merchants", ont été détruits en plein jour. M. Neumann put échapper aux flammes, mais tout juste et sans sauver autre chose que ses vêtements. Les bâtiments incendiés montrent encore leurs murailles noircies. L'on travaille à reconstruire l'hôtel des douanes.

Depuis l'émeute de 1898, des troupes sont campées dans une curieuse enceinte crénelée, faite de terre battue et recouverte de gazon, installée près du settlement. Deux jonques-canonnières déploient leurs étendards triangulaires devant le grand escalier qui descend au Yang-tze.

La ville chinoise est très importante. Avec la foule qui grouille dans les jonques, le chiffre de sa population ne s'éloigne guère de celui cent mille.

Nous allons y faire une visite en compagnie de M. Neumann. La rue principale est large, supérieurement dallée et, chose inouie en Chine, presque propre. Toujours des maisons sans étages.

Shasi est un centre considérable pour l'exportation des cotonnades dans les autres provinces de l'Empire du Milieu. Le Sé-tchouan, le Kouei-tcheou et le Yunnan s'y approvisionnent presque exclusivement. Mais ici, pas de grandes manufactures. C'est l'industrie familiale dans toute sa simplicité. A la campagne, dans la ferme, la femme tisse pendant que le mari est aux champs ou à la pêche. Dans la ville, le bruit des métiers à la main frappe souvent nos oreilles. L'ouvrier vient apporter sa pièce à l'un des nombreux courtiers qui tiennent boutique ouverte. Devant le comptoir de celui-ci, nous apercevons plus de vingt Chinois

portant chacun sur l'épaule la pièce de coton écru, large de cinquante centimètres, environ, que l'on a tissée à la maison.

Ces courtiers assortissent les pièces comme force, comme fabrication, comme longueur et les envoient par balles à des négociants en gros.

La noix de galle, la cire végétale, la soie jaune et le vernis font aussi l'objet d'un commerce assez important.

Nous visitons un tissage de soie où travaillent une trentaine d'ouvriers. Très belle et très forte, la soie de Shasi est d'un excessif bon marché.

Un magasin de curios possède quelques jolies pièces mais elles n'ont pas cette dernière qualité de la soie. Il faut décidément acheter ses chinoiseries à Paris.

Quantité de marchands de poissons bien fournis. Sur quelques étals, des monstres, rappelant l'esturgeon comme forme, pèsent jusqu'à 30 et 40 kilogs.

A cinq mille de Shasi, se trouve la préfecture de Ching-chou où résident les grands mandarins ainsi qu'un maréchal tartare. Là, est également une mission catholique dirigée par un prêtre autrichien.

Un panache de fumée sur la rivière nous donne une émotion. Serait-ce le paquebot désiré? Hélas, non! C'est une canonnière anglaise, l'*Esk*, qui revient d'I-tchang où la nouvelle canonnière de rivière le *Woodcock* est allée la remplacer. L'*Esk* passe devant Shasi sans s'arrêter et descend vers Shanghai.

Depuis trois ans, aucun navire n'est venu montrer ici les couleurs françaises alors que des missionnaires ont été arrêtés, retenus six mois, comme le Père Fleury; que d'autres ont été massacrés, tel il y a peu de semaines l· Père Victorin; que des milliers de chrétiens ayant foi en notre protection ont été ruinés, chassés de leur village et mis à mort!

Et ce sont les seuls Anglais qui montrent ici les gueules d'acier!

Ils disent que l'arrivée de l'*Esk* à I-tchang a empêché de terribles massacres dans cette ville et ses environs où les missions sont florissantes. Peut-être n'ont-ils pas tort! C'est une honte pour la France!

19 avril

Treize corporations surveillent le commerce de Shasi. L'une d'elles, le Hoe-kouan du Shensi ou corporation des banquiers, changeurs et autres manieurs d'argent possède une pagode remarquable dite " Pagode du dragon d'or. "

Deux anciens mâts en fer forgé, d'un curieux travail, véritable œuvre d'art, s'élèvent en face du temple qui sert aux fêtes et à toutes les réunions de la corporation.



UN PONT DES ENVIRONS DE SHASI

Une visite au Père Timos, le franciscain belge qui habite seul sur le quai au milieu de la population des jonques. Sur la route, nous avons à nous garer sans cesse de la foule des coolies qui chargent sur les bateaux les ballots des cotonnades que nous avons vues hier se concentrer chez les courtiers, des sacs de riz et de froment, longs et très étroits, des balles de feuilles de palmiers pressées en cubes, de fibres de coco venant de l'île de Haïnan, des faïences des poteries communes, etc., etc....

Accroché au milieu de l'imposte d'une porte, un vieux soulier m'intrigue, Renseignements pris, il indique le récent accouchement de la maîtresse du logis et consigne à tous le seuil de la porte. Parfois, l'on remplace le vieux soulier par une feuille verte.

La grossesse et l'accouchement, ces mystères de la vie, sont l'occasion pour les Chinois de nombreuses pratiques superstitieuses. L'une d'elles est en vigueur dans une grande partie de la Chine et très sérieusement usitée à Shasi.

Personne ne consentirait à donner à bail une maison dans laquelle devrait entrer une femme enceinte à moins que l'on ne changeât toutes les poutres de la maison. Si la grossesse vient à se découvrir au cours des premiers mois de l'occupation, les solives doivent à tout prix être remplacées, sous peine des plus grands malheurs pour la mère, l'enfant, la famille, le propriétaire et sa maison.

L'an dernier, au moment de l'émeute de Shasi, la fille du directeur de la China Merchants était venu voir son père pour passer quelque temps chez lui en compagnie de son mari. Elle se reconnût enceinte et dût quitter la maison paternelle pour aller loger dans un godown voisin qui devint quelques jours plus tard la proie des flammes.

Les esprits superstitieux n'ont pas manqué d'attribuer à la présence de cette intéressante personne les désastres du mois de mai.

Un télégramme annonce qu'un paquebot quitte I-tchang ce midi. Il arrivera vers 6 heures. All right !

Lors de l'émeute, le dock flottant des bateaux à vapeur a été incendié et la China Merchants dont il était la propriété n'a pas jugé bon de le rétablir. Aussi les paquebots stoppent-ils maintenant au milieu du fleuve.

La pluie tombe à verse. La tempête reprend avec fureur. La houle est très forte. Vers sept heures le paquebot siffle et jette l'ancre. Il ne repartira, nous dit son capitaine, que demain à la pointe du jour car le temps est trop mauvais et les bancs du Yang-tze dangereux la nuit avec des courants aussi violents que ceux de cette période de crue.

20 avril.

Les douanes chinoises viennent de mettre en vigueur un règlement qui ne me parait guère destiné à favoriser le développement du commerce. Il est interdit à tout bâtiment de débarquer aucun colis entre six heures du soir et six heures du matin sauf versement d'un droit fixe de 10 taëls (environ 35 frs).

Notre paquebot a pris en charge pour Shasi deux caisses qui lui valent 90 cents de frêt. Tous les passagers chinois assez nombreux étaient, comme nous mêmes, à bord, avant cinq heures du matin. Il nous a fallu attendre jusqu'à six heures pour permettre le déchargement des deux caisses, le capitaine se refusant à verser dix taëls pour un frêt d'aussi minime importance.

Le *Chang-wo* est un joli ferry-boat de la C[ie] anglaise Jardine, Matheson & Co. dite Indo-China Steam Navigation Co., construit entièrement sur les chantiers de Shanghai. Bonnes cabines, bonne table anglaise et gracieux capitaine, très fot en tours de cartes.

A neuf heures du matin, une canonnière est signalée. Les lorgnettes se braquent vers le bâtiment blanc qui paraît immobile au milieu du fleuve. C'est l'*Esk*, le "gunboat" de sa Gracieuse Majesté qui nous annonce par les pavillons B D G "Je suis échoué." Pauvres "blue jackets"! Le *Chang-wo* qui est inscrit à Londres ne peut manquer de se mettre à la disposition du bâtiment de guerre. En effet, nous jetons l'ancre, à notre grand désespoir, car nous pouvons manquer le paquebot de Hankeou.

C'est la guigne qui reprend.

Une énorme amarre est envoyée à l'*Esk*. Notre paquebot tire à droite, à gauche, en avant, mais en vain. La canonnière est immobile comme un roc. Enfin, à midi et demi, une secousse se fait sentir. Est-ce la délivrance? Oui, pour nous, non pour les échoués. L'amarre s'est rompue.

Le *Chang-wo* est libre. Il a fait son devoir. Les marins anglais attendront une plus forte crue du Yang-tze que les pluies ne tarderont guère sans doute à leur envoyer.

La vérité me force à dire que les naufragés ne paraissent pas trop désolés de l'aventure, bien qu'échoués depuis trente-six heures. A leurs flancs, deux confortables "house boats" permettent aux officiers du bord de faire quelques excursions sur le fleuve au milieu des troupes d'oies et de canards sauvages.

Point n'est à craindre de voir la canonnière rappeler le radeau de la méduse.

Les villages d'alentour lui fourniront des vivres, si le besoin s'en fait sentir. Tous les deux jours, un paquebot pourra du reste essayer sur elle la force de ses amarres.

" Good bye " et " good luck " !

21 avril

A trois heures nous atteignons Hankeou, ayant franchi, à petite vitesse, les 278 milles qui séparent cette ville de Shasi.

D'abord, ce sont les hautes cheminées des manufactures de coton de Outchang sur la rive droite, puis, la montagne sainte couronnée de sa pagode qui, sur la rive gauche, domine les massives cheminées des hauts-fourneaux et laminoirs de Hanyang, la rivière Han avec les innombrables mâts de ses jonques et enfin Hankeou-la-coquette, avec les pelouses de son " Bund".

Le fluviomètre qui ne marquait que quatre pieds au mois de décembre en accuse aujourd'hui seize. L'on craint de voir se renouveler les inondations d'il y a deux ans qui transformèrent les abords du Yang-tze en marécages et les rues de Hankeou en canaux vénitiens.

Les quais russes et français se dessinent. Un vaste hôtel avec plus de cinquante chambres s'est élevé comme par enchantement à l'ombre du drapeau tricolore. Il répond à une véritable nécessité.

Dès que nous approchons de la ville, des nuées de sampans viennent à notre rencontre. Les hommes qui les montent accostent le *Chang-wo* en marche, grimpant comme des singes sur les bastingages. Ils donnent absolument une idée d'une attaque subite de pirates. Ce sont les raccoleurs des hôtels chinois qui viennent faire l'article auprès de leurs compatriotes installés dans la batterie.

A Hankeou, comme dans nos stations à la mode, les procédés sont les mêmes. Gargottiers sont gens habiles et quêteurs de clients sur tous les points du globe.

De l'utilité de la ricksha pour faire le tour des concessions de Hankéou et serrer la main aux bons camarades ahuris de me retrouver avec une barbe de sauvage. Tel pourrait être le thème de cette fin de journée. Mais le temps presse. Le paquebot de Butterfield lève l'ancre à neuf heures.

Des agapes intimes. Quelques coupes vidées aux amis de France, et, en route. A neuf heures précises, en effet, le *Poyang* qui m'a amené de Shanghai quitte le ponton d'amarrage.

22 avril

Revu *Kieou-kiang* (style français) ou *Kin-kiang* (style anglais), mais en plein jour, cette fois, de dix à onze heures du matin. L'animation est grande dans les rues assez propres.

Les marchands de faience et de porcelaine viennent jusqu'au bateau offrir les jolies spécialités du pays. Les magasins de la ville chinoise sont bien garnis mais nous trouvons en général leurs prix au moins aussi élevés que dans nos bazars parisiens.

Les hauteurs de Kouling commencent, paraît-il, à se garnir de buveurs d'air, avides de fraîcheur. Des garçons d'hôtel avec ruban indicateur au chapeau de paille viennent solliciter les voyageurs européens. C'est à se laisser tenter car depuis deux jours la température est devenue accablante.

A bord, deux familles de révérends composées chacune de Monsieur, Madame et Bébé. L'un des gamins joue avec un grotesque en caoutchouc qui porte le képi, la veste et le pantalon rouge de nos soldats français. Nos bons amis les Anglais !

Tant de fiel, entre-t-il . . . . O doux ministre de la Bible !

23 avril

Un rocher isolé au milieu du fleuve, superbe de pittoresque avec ses pagodes collées sur les flancs. C'est le *petit orphelin* (voir la couverture).

Onze heures du matin. *Nankin*, ou plutôt son port, car la ville est à une douzaine de kilomètres dans l'intérieur. Les compagnies européennes de navigation ne tarderont sans doute pas à établir leur ponton car Nankin vient d'être déclaré port ouvert et les douanes impériales y sont déjà installées.

Un fort, construit à l'européenne autant que l'on peut en juger, domine une colline toute voisine du Yangtze.

Deux croiseurs chinois, trois canonnières de même pavillon sont à l'ancre sur le fleuve. Des drapeaux allemands flottent le long des quais, sur lesquels une tente aux vives couleurs est dressée.

On attend S. A. R. le prince Henri de Prusse qui vient faire visite au vice-roi de Nankin.

Six heures du soir—Chinkiang, dans un site merveilleux. D'un côté de la ville, une montagne garnie des nombreux et coquets bâtiments d'une pagode ; de l'autre, une colline à l'assaut de laquelle grimpent les villas de la concession européenne.

Comme fond de décor, des montagnes, qui, par cette fin d'un beau jour de printemps, s'effacent en teintes douces.

Près de la ville, l'entrée du grand canal encombré de jonques.

24 avril

Onze heures du matin. Le *Poyang* accoste au quai de Shanghai.

Une amère déception nous attendait dont notre cœur de patriote saigne encore aujourd'hui.

Pendant que son représentant prenait possession des usines de Tsinki et des mines de Ouen-shan-tchang au prix d'un long et pénible voyage, la Société française d'explorations minières cédait tous ses droits à une compagnie anglo-germano-française.

L'*Anglo French Quicksilver Concession and Mining Company, Limited*, a, en effet, son siège à Londres; sa nationalité est anglaise; son président M. Jacob Arnhold, Allemand, est entouré au conseil d'administration de deux Anglais, d'un Allemand et de trois Français, M.M. Dubois, Orosdi et de Klapka.

En Chine, la compagnie est représentée par la maison Arnhold, Karberg & Co., la principale maison allemande d'Extrême-Orient.

Voilà donc toute une province voisine de notre colonie du Tonkin qui échappe à notre influence immédiate. Les droits de la Société française s'étendaient en effet à *toutes les mines* de la province du Kouei-tcheou, grande comme la moitié de la France et qui n'est qu'une série de couches minéralisées. Concession unique et telle qu'il n'en sera jamais plus accordée dans ce pays!

Les responsabilités n'incombent pas, que je sache, à la Société française d'explorations minières qui avait le légitime désir de récupérer les sommes déjà considérables engagées par elle pour l'obtention des autorisations chinoises.

Mais elles retombent très lourdement sur ces groupes qui constituent la haute finance française, à qui l'exploitation des mines du Kouei-tcheou a été offerte, qui ont semblé l'étudier et l'ont rejetée dédaigneusement, espérant sans doute obtenir des conditions plus favorables et ramasser à vil prix une affaire déconsidérée.

Il est vraiment déplorable que les pouvoirs publics n'aient pas cru devoir intervenir en cette circonstance, alors surtout que certains de ces groupes financiers auxquels je fais allusion touchaient de très près au gouvernement, surtout encore que la concession du Kouei-tcheou avait été obtenue grâce aux efforts combinés de M. de Marteau et des agents diplomatiques français en Chine.

Il s'agissait d'un capital de 2,500,000 francs pour l'exploitation des premières mines, celles de Ouen-shan-tchang !

Le dossier, promené sur le marché de Paris et dédaigné, a trouvé preneur en quelques jours à Londres.

Chose fantastique ! Les capitaux français qui refusaient de s'intéresser à une affaire française se ruèrent sur l'Anglo-French Quicksilver et, jusqu'à concurrence des *trois quarts*, remplirent les caisses de Londres.

Incroyable stupidité de nos Français d'aujourd'hui ! Il y a en Chine, à l'heure actuelle, trois séries de grandes entreprises.

Les chemins de fer de Mandchourie et les travaux de notre alliée, la Russie, dans toute la partie nord de la Chine. Ne sont-ils pas alimentés par l'or de notre bon pays de France ?

La ligne Hankeou-Pekin, cette colossale entreprise qui doit bouleverser le régime économique de la vallée du Yang-tze, est presque exclusivement dirigée par nos amis les Belges. Lors de la souscription, cependant, 36,000 titres ont été souscrits en Belgique et 186,000 en France.

Dernièrement des maisons françaises possédaient à Hankeou des terrains considérables puisque leur étendue était supérieure à celle de notre concession de Shanghaï. Ces terrains étaient à vendre.

Au même moment le gouvermement belge se voyait refuser à Pékin une concession territoriale sollicitée par lui. Son consul général à Hankeou acheta tous les terrains disponibles, et cè, pour le compte d'un inconnu que les uns disent être une société financière, les autres Sa Majesté Léopold II, roi des Belges et du Congo.

Et, sur cette concession belge ainsi obtenue malgré tout, s'élèvera la gare terminus de la ligne Hankeou-Pékin construite avec l'or français.

Enfin les mines du Kouei-tcheou, exploitées grâce aux mêmes capitaux, deviennent le patrimoine d'une société anglaise dirigée par des Allemands qui auront le choix exclusif du personnel à envoyer en ces régions voisines à la fois de notre colonie d'Indo-Chine et de la riche vallée du Yang-tze.

Oui, le cœur saigne lorsqu'on assiste, impuissant, à semblables folies ; lorsqu'on songe que ce pays de Chine a été arrosé du sang de nos compatriotes

CHINGKIANG



LA PAGODE

et ouvert par eux à ces cosmopolites d'aujourd'hui qui promènent fièrement leur drapeau là où l'étendard tricolore aurait dû flotter sans conteste.

Bien des fois, au cours de ces longs mois passés en Chine, j'ai dû courber le front et rougir; je ne puis, en terminant la relation fidèle de ces impressions d'un voyageur, retenir le cri qui me monte aux lèvres: Pauvre France!

Shanghai, novembre 1899

FIN

APPENDICE

Le *Pays des Pagodes* publié en feuilleton dans le journal français de Shanghai, *l'Echo de Chine*, du 12 juin au 6 novembre 1899, a été soumis à la critique des résidents de ce pays.

Cette publication a donné lieu à une courte polémique de presse qu'il n'est pas inutile de reproduire.

Le 7 août, à la suite des réflexions inspirées à l'auteur par le fonctionnement de la Cour Mixte de Shanghai, paraissait l'article suivant :

CORRIGENDA

Au Rédacteur de *l'Echo de Chine*.

Cher Monsieur.

Dans le fragment du 8e chapitre d'*Au pays des Pagodes* publié en votre numéro du 3 août, je note—au sujet de la compétence attribuée à la Cour Mixte—une grosse erreur, une omission importante et quelques critiques qui me semblent peu justifiées. Tout cela nécessite des rectifications.

"La Cour Mixte, dit l'auteur, n'a pas seulement à statuer sur les délits et les crimes commis par les Chinois, elle évoque aussi devant elle, etc. . . ." Jamais ce tribunal n'a été compétent pour juger les crimes commis par des Chinois dans la Concession. Il suffit de remarquer qu'il ne peut infliger d'autres peines que l'emprisonnement, l'amende, les coups de verge ou de bâton et la cangue.

"Elle (la Cour Mixte), dit encore l'auteur, évoque aussi devant elle les difficultés civiles ou commerciales qui s'élèvent entre Chinois et Français de la circonscription de Shanghai, ou même entre tout Européen et Chinois habitant la Concession Française." Ajoutez cette restriction indispensable : "A condition que le Français ou l'Européen en question soit demandeur," car, en cas contraire, il n'est justiciable que de son Consulat.

L'auteur enfin, qui n'a vu aucun inconvénient à rendre la Cour Mixte compétente en matière *criminelle*, trouve "bizarre" qu'elle puisse juger des dif-

férends *commerciaux*. Il invoque la composition des Tribunaux Consulaires statuant dans les procès civils ou commerciaux entre Français, pour blâmer la compétence de la Cour Mixte dans les litiges de cette nature entre Européens et Chinois.

Les deux cas sont cependant loin d'être assimilables. Dans le premier, il s'agit de l'application délicate, parfois difficultueuse, d'une loi compliquée (la loi française). Mais la Cour Mixte n'a aucun Code (chinois ou français) à appliquer. Il lui faut tout juger d'après l'*Equité*, sauf, de temps en temps, quand il se présente une coutume commerciale bien générale et bien établie sur la matière. Et ces coutumes ne sauraient être bien compliquées en notre honnête Shanghai, où les transactions sont discutées dans ce parler rudimentaire que *pidgin english* l'on nomme. Les deux juges auront vite fait de connaître l'usage existant en interrogeant plusieurs commerçants désintéressés et compétents.

Non, dans l'administration actuelle de la justice mixte à Shanghai, les causes d'imperfection et d'erreurs ne sont pas, à mon avis, là où les voit l'auteur d'*Au Pays des Pagodes*. En fait, l'une des pires, avouons-la bien qu'il en coûte, consiste en l'action trop souvent maladroite ou ignorante, injustifiée ou même inique, des Européens en ces procès commerciaux, qu'ils s'entendent si bien à compliquer sans profit pour la justice. De criants abus ont provoqué l'année dernière l'interdiction des plaideurs européens, dans les causes purement chinoises, aux deux Cours Mixtes. C'est fort bien, mais il reste encore à faire dans le même ordre d'idées.

Veuillez agréer, etc.

JUDEX

Le lendemain, 8 août, l'*Echo de Chine* publiait la réponse :

CORRECTA

Monsieur le rédacteur et chef

Je n'aurais pu supposer que le *Pays des Pagodes*, dût soulever des observations aussi vives que celles contenues dans l'article de *Judex* à propos de la Cour Mixte.

Le ton de la lettre *Corrigenda* qui *vous* est adressée au sujet de ma modeste relation de voyage contraste quelque peu avec la modération que je me suis toujours efforcé d'apporter dans les appréciations que mon rôle d'observateur m'imposait.

Si je m'étais trompé, je n'aurais laissé à personne le soin de remercier qui eût bien voulu me signaler directement mon erreur.

Je n'ai pas ce plaisir et, tout ennemi des polémiques que je sois, je me vois forcé de répondre par la voie que mon honorable contradicteur a choisie.

Judex a "noté au sujet de la compétence attribuée (par moi) à la Cour "Mixte une *grosse erreur*, une *omission importante* et *quelques critiques* qui (lui) "semblent peu justifiées."

Examinons brièvement chacun de ces griefs.

GROSSE ERREUR.—Le Cour Mixte ne serait pas compétente en matière de crimes mais seulement en matière de délits.

"Elle ne peut, en effet, infliger d'autres peines que l'emprisonnement, l'a-"mende, les coups de verge ou de bâton et la cangue, mais non l'exil ni la peine "de mort, dont sont punis, en Chine, les délits *graves* ou les crimes."

Mon Dieu, il suffit de s'entendre !

Qu'est-ce qu'un crime ? Qu'est-ce qu'un délit ?

Y a-t-il bien en Chine cette distinction qu'on me reproche de ne pas avoir faite ? J'en doute.

La Cour Mixte n'est pas compétente en matière de crime, dit-on, mais, au cours de la séance qui motive le récit incriminé, l'on jugeait des individus accusés de rapt d'une jeune fille. Or, mes chers professeurs de l'Ecole de Droit m'enseignaient jadis que ce fait constituait précisément un *crime*. Et voici comment après avoir vu défiler une collection de voleurs, j'ai constaté la compétence de la Cour Mixte en matière de crimes comme en matière de délits.

La question double d'organisation et d'attributions précises de la Cour Mixte me paraît extrêmement délicate. Je n'ai pu connaître ses règlements *légaux*.

J'apprends aujourd'hui qu'il y a, pour elle, à côté des crimes, des délits *graves* et des délits *non graves*. C'est évidemment un progrès en droit criminel. D'autre part, la Cour prononce certaines pénalités mais écarte l'exil et la peine de mort.

C'est parfait. Mais, sans vouloir trop approfondir, l'on pourrait se demander s'il existe un document officiel autorisant un juge français à condamner à la verge, au bâton ou à la cangue.

Il ressort en définitive de l'observation faite par mon honorable correcteur, non pas que la Cour Mixte soit incompétente, comme il le dit, en matière de crimes, mais, *qu'en fait*, elle juge tous les actes délictueux sauf ceux passibles d'exil ou de la peine de mort.

La lettre de *Judex* appelle de nouveau l'attention de vos lecteurs sur cette intéressante institution qu'on appelle la Cour Mixte et je me félicite de leur en avoir fourni l'occasion.

OMISSION IMPORTANTE.—Je cite

1° —le passage de la lettre *Judex* :

"La Cour Mixte, dit encore l'auteur du *Pays des Pagodes*, évoque aussi "devant elle les difficultés civiles ou commerciales qui s'élèvent entre Chinois et "Français de la circonscription de Shanghai, ou même entre tout Européen et "Chinois habitant la Concession Française." Ajoutez cette restriction indis-"pensable : *à condition que le Français ou l'Européen en question soit demandeur car* "*en cas contraire il n'est justiciable que de son Consulat.*"

Il ressort de cette observation que si un Chinois habitant la Concession introduit une demande civile ou commerciale contre un Français habitant le même territoire, la Cour Mixte n'est pas compétente et que le Consul seul doit statuer.

2° —l'article 35 du traité de Tientsin que j'ai cité dans le passage incriminé comme la charte créatrice de la Cour Mixte, sans que mon honorable contradicteur ait soulevé d'objection :

"*Lorsqu'un Français aura quelque sujet de plainte contre un Chinois*, il "exposera d'abord le cas au Consul qui, après examen de l'affaire, s'efforcera de "l'arranger à l'amiable. De même *lorsqu'un Chinois aura à se plaindre d'un sujet* "*français*, le Consul écoutera attentivement sa plainte et fera tous ses efforts pour "terminer amiablement le différend. *Mais, si*, DANS L'UN OU L'AUTRE CAS, *toute* "*conciliation est impossible, le Conseil demandera l'assistance, d'un mandarin* "*chinois compétent, et, après avoir examiné avec attention l'affaire, ils la jugeront* "TOUS DEUX *équitablement.*"

Aux lecteurs de comparer, d'apprécier, et de se faire juges à leur tour.

QUELQUES CRITIQUES.—A—Passage *Judex*: "L'auteur qui n'a vu aucun "inconvénient à rendre la cour mixte "compétente en matière *criminelle*...."

Je regrette de devoir dire à l'honorable M. Judex que la "*matière criminelle*" ainsi qu'il la désigne comprend non seulement les crimes mais s'étend aussi aux délits et même aux contraventions de police ;

Que mon distingué professeur de *droit criminel*, M. Desjardins, eût été bien étonné d'apprendre que son cours eût dû avoir pour limite l'étude seule des crimes ;

Qu'il existe un code français ayant pour titre *Code d'instruction criminelle*, édictant les règles à suivre pour la répression non seulement des crimes mais encore des deux autres catégories de faits délictueux ;

Qu'enfin j'ai souvenance d'un certain concours à la suite duquel le lauréat, se vit décerner la médaille de *droit criminel* pour un travail sur les contraventions de simple police.

Ne chicanons donc pas inutilement sur les mots. La Cour Mixte de Shanghai est bien *compétente en matière criminelle.*

B—Passage *Judex*: "L'auteur..trouve "BIZARRE" *qu'elle* [la Cour] *puisse juger des différends commerciaux.* Il invoque "la composition des "Tribunaux Consulaires statuant dans les procès civils ou commerciaux entre "Français *pour blâmer la compétence de la Cour Mixte dans les litiges de cette nature* "*entre Européens et Chinois.*"

Je n'ai rien dit de semblable. Me faire tenir un pareil langage est vouloir me faire endosser gratuitement une absurdité. Tout au contraire, le traité de Tientsin à la main, j'ai établi la *compétence* de la Cour Mixte dans les différends commerciaux entre Européens et Chinois. Il ne pouvait me venir à l'esprit de blâmer une compétence basée sur un acte diplomatique qu'il n'est au pouvoir de personne de modifier.

Mais, ce qui est tout autre chose, je me suis permis de ne pas trouver parfaite l'organisation déjà ancienne de cette cour et, signalant des inconvénients de principe que je persiste à croire sérieux, je terminais par cette phrase qui conserve sa portée entière: "Peut-être y aurait-il lieu de *réglementer le fonctionnement* de la Cour Mixte en matière commerciale *tout en restant dans les termes du traité de Tientsin.*"

C—L'honorable *M. Judex* pour défendre le rôle de l'unique juge européen de la Cour Mixte, à l'encontre des trois juges de la Cour Consulaire, expose que devant cette dernière "il s'agit de l'application parfois délicate, parfois difficultueuse, d'une loi compliquée, la loi française. Mais la Cour Mixte n'a aucun code (chinois ou français) à appliquer. Il lui faut tout juger d'après l'ÉQUITÉ, *sauf, de temps en temps*(?), quand il se présente une coutume commerciale bien générale et bien établie sur la matière. Et ces coutumes ne sauraient être bien compliquées en notre *honnête Shanghai*, où, etc. . . ."

Qu'est-ce donc que cette opposition entre l'*Equité* et la *Loi* d'une part, l'*Equité* et les *Coutumes* commerciales d'autre part ?

Est-ce que le juge, en appliquant les coutumes, ne statue pas suivant les règles de l'équité? En appliquant la loi française que les tribunaux de commerce composés de *trois* négociants ou industriels invoquent tous les jours dans notre pays de France, tout aussi *honnête*, j'imagine, que l'*honnête* Shanghai, est-ce que ces juges ne rendraient pas des sentences *équitables* ?

Semblable prét-ntion est bien téméraire. Dans les préliminaires à l'étude du droit, nos maîtres nous enseignaient que la loi, régulatrice de la conscience du juge, lui facilite, en lui servant de guide, la décision à rendre, et que tout au contraire, en l'absence de ce guide, à défaut de règle fixe permettant de résoudre une difficulté soumise à sa judiciaire, le magistrat doit plus que jamais se défier de lui-même, faire appel aux lumières de ses collègues, surtout des anciens, tant il lui faut trembler d'en être réduit aux seules ressources de sa raison faillible. Voilà les conseils que développait dans un magistral discours le maître autorisé, M. Beudant, doyen de l'Ecole, s'adressant aux jeunes gens appelés à remplir cette fonction sublime autant que troublante de distributeur de la justice.

Non, le juge n'aura pas vite fait de connaître l'usage existant. Non, la décision n'est pas pas plus facile à rendre lorsqu'aucune règle ne la dicte ou ne l'inspire. C'est surtout en ce cas que la pluralité des juges européens s'impose.

D—L'honorable *M. Judex* fait allusion à de criants abus qui se seraient produits l'année dernière, provoqués par l'intervention injustifiée ou même inique d'Européens dans des procès commerciaux.

Les quelques semaines passées l'hiver dernier à Shanghai ne m'ont pas permis de connaître de ces faits et le court séjour que je compte faire encore dans cette ville ne m'inspire pas le désir de m'éclairer à leur sujet.

Au surplus des faits accidentels ne sauraient modifier mes observations toutes de principe. J'ai parlé de l'organisation de la Cour Mixte de Shanghai sans avoir songé à critiquer ses décisions actuelles que je suppose toujours d'accord avec l'équité, l'usage et la justice.

Trouvant une institution intéressante et "bizarre" (je maintiens le mot) mais légale dans son principe, je l'ai jugée perfectible dans son organisation et je l'ai dit.

Trop heureux serai-je si mes quelques observations peuvent inspirer au lecteurs du *Pays des Pagodes* et à l'honorable *M. Judex* lui-même redevenu plus calme, quelque moyen pratique de sauvegarder ,plus sûrement, si possible,

les intérêts de tous dans l'avenir. Ils feraient œuvre utile pour le bon renom de notre cher pays de France.

Veuillez agréer, etc., ...

A. RAQUEZ

Docteur en droit

ADDENDA

Page 144.—Il y a lieu d'ajouter à la liste des maisons françaises de Shanghaj l'établissement vélocipédique de M. R. Dalvy, Foochow Road.

Page 172.—Les gravures sont extraites avec l'autorisation de MM. M. Tillot et S. Fischer, de leur brochure: NOTES SUR LES MONNAIES ET LES MÉTAUX PRÉCIEUX EN CHINE.

Page 178.—Le général Mesny publie sous le titre de *Mesny's Chinese Miscellany* une revue hebdomadaire où il consigne les divers renseignements qu'il a pu réunir dans son long séjour en Chine.

Pages 238 et 240.—Les gravures ont été extraites des VARIÉTÉS SINOLOGIQUES avec l'autorisation des directeurs de cette excellente revue.

Page 330.—La coupe horizontale du haut-fourneau chinois est prise à sa base. Le rectangle, accolé à la droite de cette section, représente le soufflet chinois dont la tuyère débouche dans le creuset central.

TABLE DES GRAVURES

Table des Noms de Personnes

FIN DE LA TABLE DES NOMS DE PERSONNES

CHAPITRE V

CANTON—LE PORT ET LA RIVIÈRE

CHAPITRE VI

MACAO

CHAPITRE VII

HONGKONG

CHAPITRE VIII

SHANGHAI

CHAPITRE IX

SHANGHAI

CHAPITRE X

SHANGHAI

CHAPITRE XI

SHANGHAI

CHAPITRE XII

SHANGHAI

CHAPITRE XIII

LE YANG-TZE KIANG

CHAPITRE XIV

SUR LA RIVIÈRE YUEN—A TRAVERS LE HOUNAN

CHAPITRE XV

SUR LA RIVIÈRE YUEN—LE HOUNAN : DE CHANTÉ À LA FRONTIÈRE

CHAPITRE XVI

LE KOUEI-TCHEOU—TSINKI

CHAPITRE XVII

LE KOUEI-TCHEOU—LES MINES DE MERCURE

CHAPITRE XVIII

A TRAVERS LE KOUEI-TCHEOU

CHAPITRE XIX

KOUY-YANG FOU

CHAPITRE XX

A TRAVERS LE KOUEI-TCHEOU

CHAPITRE XXI

LA RIVIÈRE YUEN—LES CANAUX

CHAPITRE XXII

LE YANG-TSE KIANG

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

+-4-

#-4-